

Lecture de la Médée de Benoît de Sainte-Maure

Abhandlung
zur Erlangung der Doktorwürde
der Philosophischen Fakultät
der
Universität Zürich

vorgelegt von
Margrit-Katharina Buser

von Basel, BS und Zuzgen, BL

Angenommen im Frühjahrssemester 2009 auf Antrag von
Herrn Prof. Dr. Richard Trachsler und Herrn Prof. Dr. Marc-René Jung

Zürich, 2009

Cette thèse a été acceptée au printemps 2009 par la *Philosophische Fakultät I* de l'Université de Zurich sur la proposition de Marc-René Jung et de Richard Trachsler. Que mes deux directeurs de thèse trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour leur bienveillant soutien.

Tout au long de mes recherches, deux amies m'ont aidée à maintenir une claire vision d'ensemble de mon travail et à ne pas m'écarter de la droite que je m'étais fixée: je leur dois beaucoup. En me faisant profiter de son expertise d'informaticien et de bibliothécaire au début de l'élaboration de mon texte, Clemens Moser en a grandement facilité l'aspect technique. Et pendant la dernière phase de l'écriture, Johannes Becker m'a aidée à corriger plusieurs points de logique qui posaient problème. Je les remercie chaleureusement: sans leur précieux appui, ce travail n'aurait pas vu le jour.

Zur Erinnerung an Rosemarie Maurer, meine Mutter

I. AVANT-PROPOS

A. Les pistes de lecture - La définition du savoir

Malgré son succès et son influence, le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, texte fondateur de la légende de Troie au moyen âge, n'a pas, jusqu'ici inspiré de monographie d'interprétation littéraire. Cela pourrait tenir à la longueur du texte, mais bien plus encore au fait que le *Roman de Troie* ne se présente qu'accompagné d'une escorte si noble, si nombreuse et si diversifiée qu'on est presque tenté de reculer. Les modèles latins du texte de Benoît ouvrent la marche. Deux écrits relatent la guerre de Troie, celui de Darès, écrit entre le IV^e/V^e et le début du VII^e siècle, et celui de Dictys, datant de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle.¹ Les deux textes sont présentés comme des témoignages de combattants de la guerre de Troie, l'un troyen et l'autre grec.² Tout en suivant la chronologie du texte de Darès, Benoît élabore l'épisode de la conquête de la Toison d'Or qui déclenche la guerre, une élaboration pour laquelle il a dû se servir des *Métamorphoses* d'Ovide. Mais il ne se contente pas de prendre des modèles latins, puisqu'il s'inscrit aussi – à la suite des pairs de son texte, les romans d'*Alexandre*, de *Thèbes* et d'*Eneas* – dans le groupe des romans antiques, qui transposent un sujet antique en langue vernaculaire. Enfin, par l'intermédiaire de son adaptation en latin par Guido de Columnis en 1287³, le récit de Benoît se répand de façon telle que la simple vue du tableau des filiations de la légende de Troie⁴ a de quoi décourager.

Au vu de cette abondance, ne vouloir interpréter qu'une partie du *Roman de Troie* semble être une entreprise peu ambitieuse. A la tenter, pourtant, on s'aperçoit que ses 2'000 premiers vers déjà – 7% du texte seulement –, contiennent quatre des cinq parties principales du *Roman de Troie* et donnent tant de pistes d'interprétation qu'il convient de s'y arrêter. C'est à ces 2'000 premiers vers que se limitera cette étude, allant du Prologue à la conquête de la Toison d'Or, en prenant, dans le Résumé du poème, ce qui nous intéresse particulièrement, à savoir comment Benoît résume l'expédition des Argonautes. Nous nous pencherons donc sur tout ce qui a lieu en temps de paix, avant la première destruction de Troie. Une fois engagée, une guerre suit son cours jusqu'à la défaite d'un parti et la victoire de l'autre, avec éventuellement un retour au pays des vainqueurs survivants. Il nous a paru intéressant de voir le cheminement qui mène à cette guerre, et l'enseignement que pourrait en tirer un public attentif. A l'origine, notre propos était de

¹ *Dares Phrygius. De excidio Troiae historia*, ed. Ferdinandus Meister, Leipzig, Teubner, 1873 (reprint Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1991).

Dictyis Cretensis ephemeridos belli troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati, ed. Werner Eisenhut, Lipsiae, 1958 (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana).

Pour la traduction en français, voir Gérard Fry, *Récits inédits sur la guerre de Troie*, traduction et commentaire, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

² Werner Eisenhut part de la théorie qu'il a dû exister un texte original de Dictys en grec, composé à la fin du règne de Néron et traduit en latin fin du IV^e/début du V^e siècle. A ce récit de la guerre écrit par un Grec aurait répondu son complément "troyen", le texte latin de Darès. En historien soucieux de transmettre une image aussi objective que possible de la guerre, Benoît aurait fondu ces deux textes dans son *Roman de Troie*.

Werner Eisenhut, "Spätantike Troja-Erzählungen – mit einem Ausblick auf die mittelalterliche Trojaliteratur", *Mittelalterliches Jahrbuch* 18 (1983), pp. 1-28.

³ *Guido de Columnis. Historia destructionis Troiae*, ed. Nathaniel Edward Griffin, Cambridge, MA, Mediaeval Academy of America, 1936 (Mediaeval Academy of America Publication 26).

⁴ Marc-René Jung, "Les manuscrits de la légende de Troie", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 83-99 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549), tableau p. 99.

comprendre pourquoi et comment Benoît introduit le personnage de Médée dans son texte, et le *casus belli* semblait accessoire. Nos recherches ont dégagé qu'au contraire, l'introduction de Médée fait réfléchir au *casus belli*. Ce cheminement est reflété dans cet avant-propos, qui rend compte à la fois du développement de cette problématique et de l'état présent de la recherche.

A première vue, le *Roman de Troie* est composé de deux parties, un récit de la guerre de Troie, qui recouvre les événements allant du départ de Jason au retour d'Ulysse (RdT vv. 145-30'316), précédé d'un texte faisant office d'introduction, le Prologue (RdT vv. 1-144).⁵ Sans ce Prologue, le *Roman de Troie* serait ce que nous appellerions un "roman" au XXI^e siècle, et son épaisseur en ferait une lecture de vacances idéale. Pourtant, parce qu'il le déclare comme récit historique, le Prologue oriente le *Roman de Troie* et définit le public auquel il s'adresse.⁶ A la différence d'un récit inventé, dont on sait qu'il n'a qu'un rapport lointain avec la réalité, un récit historique décrit une réalité précédant la nôtre. En ce sens, nous aurions remplacé les Grecs et les Troyens sur terre, et nous serions leurs successeurs. Comme nous lisons d'abord le Prologue, ce "seuil" du texte est le premier détail de l'édifice *Roman de Troie* qu'on voit de près. Et comme ce seuil doit inciter à entrer, on peut inférer que le public de Benoît devait s'intéresser à l'histoire. Procédant comme tout historien, qui ne peut se contenter de raconter une histoire divertissante, mais doit aussi donner une image crédible du passé, Benoît fait plus que déclarer la nature du contenu dans son Prologue. Il établit également l'autorité de son propre texte en le séparant des autres transmissions de la matière de Troie.

Mais la structure du texte est plus raffinée encore. Après ce Prologue, Benoît donne un résumé du récit à venir. Cela définit trois phases du texte, Prologue, Résumé du poème et récit circonstancié de la guerre (RdT vv. 1-144, 145-714, et 715-30'316). Cette tripartition met en valeur le Résumé du poème, placé entre le Prologue – c'est-à-dire la description du voyage du récit de Troie jusqu'à Benoît – et le récit circonstancié. Dans son analyse du légendaire troyen, Emmanuèle Baumgartner se penche sur la dimension modélisante du *Roman de Troie*, et en particulier sur la description de la Chambre des Beautés, miroir des perfections du *Roman de Troie* et de l'art de Benoît.⁷ Cela incite à chercher d'autres occurrences de la modélisation dans le reste du texte. Comme il expose le récit circonstancié en modèle réduit, le Résumé se prête à ce genre d'analyse, ce qui permet, par un effet de recul, d'intégrer le Prologue dans le *Roman de Troie*. En effet, le Prologue rattache le récit circonstancié au présent, puisqu'il raconte comment l'histoire de Troie est parvenue jusqu'à nous. Le Résumé, par contre, annonce ce qui sera raconté sous peu, une "promesse" que le récit circonstancié réalisera, de façon complète cette fois, et à une plus grande échelle que le Résumé.

Cette façon d'annoncer des événements à venir par un modèle réduit nous mène dans le domaine de la prophétie, qui pourrait aussi être définie comme la manifestation verbale d'un événement – généralement anticipée et en format réduit. Dans son introduction à la réception des prophéties de Merlin, Richard Trachsler établit les caractéristiques du langage prophétique. Indépendantes du temps, les prophéties peuvent aussi bien expliquer des événements passés qu'annoncer des événements à venir, le critère permettant de les définir étant un surplus de savoir détenu par le

⁵ *Benoît de Sainte-Maure. Roman de Troie*, éd. Léopold Constans, 6 tomes, Paris, Firmin-Didot, 1904-1912 (Société des Anciens Textes Français). Pour les citations, je me servirai de *RdT*.

⁶ Pour une vision d'ensemble des prologues médiévaux, voir les deux préfaces suivantes:

Emmanuèle Baumgartner, "Présentation", *Seuils de l'oeuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, Paris, 2 vol., 2002, vol. 1, pp. 7-17 et vol. 2, pp. 7-15.

⁷ Emmanuèle Baumgartner, "Statut et usage du légendaire troyen", *Conter de Troie et d'Alexandre: pour Emmanuèle Baumgartner*, études réunies par Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, pp. 15-18, en particulier p. 16.

prophète. Les "fausses" prophéties – dites *ex eventu* parce qu'elles ont été formulées après les événements qu'elles font semblant d'annoncer – rendent crédibles les "vraies". Ces dernières pourraient – mais ne devraient pas, bien sûr –, s'avérer trompeuses, à moins d'être formulées de façon à garantir leur ubiquité temporelle et spatiale, leur crédibilité dépendant, en dernier lieu, de l'art poétique de leur inventeur.⁸ Déguisées en futur, les fausses prophéties annoncent le passé, un procédé qui leur garantit un taux de réalisation de cent pour cent. Ce taux détermine le crédit accordé aux vraies prophéties qui les suivent, un crédit renforcé par le caractère obscur de ces vaticinations. Comme un costume de voyage, cet hermétisme permet à la prophétie de servir d'annonce pour des événements réalisés en des moments ou des endroits très divers. Enfin, comme une prophétie n'est prouvée qu'au moment où l'on reconnaît qu'elle s'est réalisée, elle est aussi un moyen de comprendre le présent.

Cet exercice de jonglerie avec le passé, le présent et le futur rappelle la trame temporelle que Benoît donne au Résumé, et permet d'imaginer pourquoi il expose celui-ci avant le récit circonstancié. Le Résumé est formé de phrases à structure récurrente, avec deux sujets différents, toutefois, Benoît et son public. Si le sujet est Benoît, le verbe a trait à l'énonciation et il est au futur, *dirai* ou *parlerai* (RdT v. 145 et 149). Si le public est sujet, le verbe, également au futur, a trait à l'écoute, *orreiz* (RdT v. 167, 178 ou 185, par exemple). Les verbes résumant le contenu du récit à venir, eux, sont au passé, *vesqui*, *ot*, ou *fu* (RdT v. 150, 151, 153). Cela semble normal pour un résumé donnant le programme d'un récit historique et personne n'est surpris d'entendre annoncer l'épisode de la Toison d'Or par: *Adonc vos redirai après / Coment Jason e Herculès / Alerent querre ...* (RdT vv. 155-157). Le texte circonstancié, quant à lui, est au passé historique et l'épisode commence par *Peleüs fu uns riches reis ...* (RdT v. 715). Mais si cette façon de présenter l'histoire dans un écriin de futur rappelle les prophéties de Merlin, il semble exagéré de définir le Résumé comme prophétie des événements du récit circonstancié, le terme de promesse paraissant plus adéquat. Quelle est donc la différence entre une (vraie) prophétie sur l'avenir et une promesse? Toutes deux font un pronostic et sont formulées au futur. Leur réalisation peut être incertaine, et si elle dépend de la seule volonté de celui qui l'exprime, la prophétie a les mêmes chances de se réaliser que la promesse. Comme ce n'est généralement pas le cas, la promesse semble plus crédible que la prophétie. A moins d'un tremblement de terre ou du décès soudain de Benoît, les promesses faites dans le Résumé seront réalisées quand Benoît racontera la guerre de Troie par le menu. Bien qu'il ne semble pas laisser beaucoup de place à l'incertitude de la prophétie, le Résumé la permet toutefois, et ce doute sur l'avenir nous interpelle. Si une prophétie ne fait sens qu'en rapport avec un avenir incertain, cette incertitude pourrait aussi se trouver dans le récit circonstancié, malgré une structure verbale qui la relègue dans le passé. Cela permettrait d'interpréter la structure du *Roman de Troie* comme suit. Dans le Résumé, le public voit poser Troie dans son champ de vision, comme une ville qu'on aperçoit de loin, et ce récit à venir est annoncé au futur. Dans le récit circonstancié, ce récit annoncé est actualisé, au passé cette fois. Mais si le Résumé est bien un modèle réduit du récit circonstancié, on devrait retrouver dans ce dernier une manifestation du futur, même si cela semble impossible à réaliser dans un récit historique.

On a tendance à comparer toute prophétie à ses réalisations potentielles, en s'efforçant de trouver la constellation temporelle et spatiale coïncidant au mieux avec son contenu. Ainsi, le propre d'une bonne prophétie serait de se réaliser et d'annoncer un avenir qui aura vraiment lieu, la difficulté étant de reconnaître, *après* les événements, qu'ils coïncident avec la prophétie. Mais une prophétie ne pourrait-elle être tout aussi efficace si elle ne se réalise pas? On pourrait s'en servir dans un but

⁸ Richard Trachsler, "'Vaticinium ex eventu'. Ou comment prédire le passé: Observations sur les prophéties de Merlin", *Francofonia* 23 (2003) no. 45, pp. 91-108.

didactique, en annonçant des événements comme certains dans le seul but de pousser l'assistance à tout faire pour empêcher leur réalisation. En quoi le récit circonstancié pourrait-il avoir un aspect prophétique? Nous avons vu que la prophétie peut expliquer le passé, mais à quoi bon dans ce cas précis? Au moment où le public entend le *Roman de Troie*, tous les combattants de la guerre sont morts, et aucune explication ne relèvera Troie de ses cendres. Mais Benoît montre que la guerre est survenue presque par hasard entre deux sociétés cultivées et glorieuses, et non entre deux tribus de sauvages assoiffés de sang. Cela devrait faire réfléchir au danger imminent et permanent qu'est la guerre pour toute civilisation, si raffinée soit-elle. Or, depuis l'époque de Benoît, aucun des publics possibles du *Roman de Troie* n'a vécu dans un monde entièrement pacifique, et cette guerre passée peut se raviver à tout instant. Et nous venons de voir que le Prologue explique que les personnages du *Roman de Troie* ont vraiment existé. Le public peut se définir comme le remplaçant, sinon le successeur des Grecs et des Troyens sur la terre. Cela permettrait de comprendre le récit circonstancié comme une prophétie, la difficulté étant de reconnaître un avenir menaçant, mais évitable, dans ce récit du passé. Cette difficulté est bien réelle, puisque Benoît ne fait que raconter la guerre sans dire clairement: "Si vous n'y prenez garde, vous finirez comme les Grecs et les Troyens." Il démontre son surplus de savoir, mais laisse une certaine place aux incertitudes de l'interprétation. Et s'il survient, le succès de cette prophétie serait doublement renversé, puisqu'elle n'est efficace que par sa non-réalisation, qui ne dépend pas de l'art de Benoît, mais du public.

Ce lien avec la prophétie nous mène à une littérature décrivant le monde à travers ce qu'il n'est pas encore pour nous faire réfléchir à ce qu'il est, la science-fiction. Comme elle fait toujours voyager ses lecteurs dans le temps, et qu'elle décrit un monde reflétant, d'une façon ou d'une autre, le monde tel qu'il est, cette littérature devrait s'avérer utile à la compréhension d'un texte d'histoire, d'autant plus que celui-ci comprend plusieurs récits de voyage.

L'aspect temporel permet une même subdivision du Résumé et du récit circonstancié, à savoir en expédition des Argonautes, qui a lieu en temps de paix, et ses suites, placées sous le signe de la guerre. La transmission du savoir décrite dans le Prologue doit relever de la paix plutôt que de la guerre, car si Darès a écrit son texte pendant la guerre, le voyage du récit vers la Grèce a dû avoir lieu après la fin des hostilités. Nous rattacherons le Prologue, qui présente à la fois une théorie de la transmission et la transmission concrète du récit de Darès, à la paix. Nous obtenons le schéma suivant:

	PAIX	GUERRE
Prologue	= Partie 1 Voyage du récit (RdT vv. 1-144)	
Résumé	= Partie 2 Expédition des Argonautes (RdT vv. 145-160)	= Partie 3 La guerre et ses suites (RdT vv. 161-714)
Récit circonstancié	= Partie 4 Expédition des Argonautes (RdT vv. 715-2078)	= Partie 5 La guerre et ses suites (RdT vv. 2079-30'316)

Ce schéma fait ressortir l'effet de répétition qu'introduit le Résumé. Comme entre le résumé de l'expédition des Argonautes (Partie 2) et son récit circonstancié (Partie 4), Benoît insère le résumé de la guerre (Partie 3), il sera parfois utile de prendre en compte le Résumé tout entier.

Les parties du texte qui nous intéressent, le Prologue (Partie 1), le Résumé du poème (Partie 2 et 3) et le récit circonstancié de l'expédition des Argonautes (Partie 4), sont toutes placées sous le signe du savoir. Dans le Prologue, Benoît expose une théorie de la transmission du savoir et fait le récit de la genèse et de la transmission du *Roman de Troie*. Dans le Résumé, il annonce les grandes lignes de la guerre de Troie. Enfin, comme dans le Résumé, il fait précéder le récit circonstancié de la guerre par celui de l'expédition des Argonautes. Par un malheureux concours de circonstances, cette expédition entraîne la guerre, alors que les Argonautes sont en route vers Colchos où Jason veut conquérir la Toison d'Or. Dans cet épisode à Colchos, Benoît introduit Médée, un personnage qu'il n'a pas trouvé dans le texte de Darès qui lui sert de modèle. Cela change entièrement le récit, puisque les Grecs *dérobent* la Toison dans le texte de Darès⁹, alors que Jason, seul, *conquiert* la Toison chez Benoît, et cela grâce au savoir que Médée lui transmet. Cela donne à réfléchir, particulièrement si le Résumé déjà soulignait que la conquête de la Toison se fait par le savoir.

Ainsi, le Prologue et l'épisode de la Toison d'Or mettent en scène la transmission du savoir. Et entre ces deux parties du texte, le Résumé du poème (Parties 2 et 3), qui donne le programme des épisodes à venir, transmet du savoir sous une forme inattendue, puisque s'il annonce ce qu'entendra le public, il n'en donne qu'une ébauche nécessairement incomplète, comme les pièces principales d'un puzzle ou une bande-annonce de film.¹⁰ On pourrait voir cette annonce comme une promesse de transmission exhaustive du savoir. Ainsi, à la fin du Résumé, si le public sait que la Toison va être conquise, il ne sait pas exactement comment. Pour le public, le récit circonstancié est une répétition des annonces du Résumé, avec tous les détails, cette fois. Le savoir sur la chute de Troie sera donc transmis deux fois par Benoît à son public, dans le Résumé du Poème d'abord (Parties 2 et 3), et en version extensive ensuite (Parties 4 et 5). Pour continuer, il nous faut définir ce savoir, dont Benoît ne donne pas de définition dans son Prologue.

Le *Trésor de la langue française* appelle *savoir* l'ensemble des connaissances d'une personne ou d'une collectivité acquises par l'étude, par l'observation, par l'apprentissage et/ou par l'expérience. Le *Altfranzösisches Wörterbuch* ajoute la notion d'un trait de caractère en traduisant *savoir* par *Wissen*, *Kenntnis*, et *Klugheit*. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, *savoir* est une resuffixation de *sapere*, qui signifie *avoir du goût et sentir par le sens du goût*, d'où *avoir de l'intelligence, du jugement, être sage et se connaître en qqch, connaître*, alors que *scientia* remonte au latin classique *scire*, par le participe présent *sciens*. *Sapere* véhicule la notion d'acquisition, et une fois l'acquisition terminée, de maîtrise. Nous définirons ce terme de *savoir* très largement, en y incluant tout ce qui a trait à l'acquisition de connaissances, et en particulier, toute information nouvelle, utile à quelqu'un en un moment et un lieu précis.¹¹

Restons dans le Résumé (Parties 2 et 3) un instant encore. Dans sa description de l'*oeuvre de Troie* donnée par Benoît, Emmanuèle Baumgartner insiste sur deux points. D'abord, la présence d'un sommaire rédigé par l'auteur d'un texte lui-même est une "*première*" pour un texte profane. Ce sommaire, proche du texte de Darès dont Benoît s'est servi, aurait pour effet de doubler, voire d'éclipser Darès, parce qu'il est suivi du récit circonstancié (Parties 4 et 5) qui explicite le Résumé.

⁹ *Dares Phrygius. De excidio Troiae historia, op. cit.*, Livre II, ligne 7.

¹⁰ La Partie 3 n'est pas tout à fait un modèle réduit du récit de la guerre, cependant, puisque le Résumé s'arrête après l'annonce de la mort d'Ulysse, tué par Telegonus, le fils qu'il a eu de Circé, sans annoncer la réconciliation de Télémaque et de Telegonus, qui n'aura lieu que dans le récit circonstancié de la guerre et de ses suites (Partie 5). La paix n'est rétablie que tout à la fin du *Roman de Troie*. Nous reprendrons cette différence dans la conclusion.

¹¹ Article *savoir* dans le *AFW*, le *TLF* et dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, publié par Alain Rey, Paris, Le Robert, 2 vol., 1992.

On pourrait dire que même traduit en français, ce qui le rapproche du public, le texte de Darès, comparable à une simple chronologie, ne serait rien sans les "explications" de Benoît, données dans le récit circonstancié.

C. Stephen Jaeger contribue un point important dans son article sur le rapport entre le texte et son commanditaire. Partant de l'hypothèse que si aucun patron n'est nommé dans un texte, son auteur n'a pas été chargé de l'écrire¹², il ajoute cependant qu'une fois le *Roman de Troie* terminé, Benoît de Sainte-Maure a dû être chargé d'écrire la *Chronique des Ducs de Normandie*, une charge qui aurait été retirée des mains de Wace. Ne pourrait-on additionner ces deux indices pour tenter une autre hypothèse, selon laquelle Benoît aurait trouvé une façon nouvelle d'assurer son maintien à la cour pendant l'élaboration du récit circonstancié? Il aurait commencé par traduire Darès¹³ sans trop l'élaborer et se serait servi de ce Darès en français pour obtenir une certaine garantie de se voir entretenir pendant l'écriture du récit complet. Cela ne signifie pas que cette traduction n'était pas achevée, au contraire. Pour servir d'échantillon, elle devait donner une idée suffisamment précise de l'art du conteur et des récits que contiendrait le *Roman de Troie* terminé. Ainsi, témoignant des qualités de traducteur de Benoît, l'échantillon devait égaler le texte de Darès, voire le remplacer avantageusement, puisqu'il est dans une langue plus accessible. Toutefois, ce "Darès en français" devait aussi, pour être efficace, comporter des lacunes, et ne pas rassasier la faim de savoir qu'il éveillait. On imagine même le mécène auquel l'échantillon a été soumis disant: "Commencez toujours votre récit circonstancié, nous verrons si ma cour veut entendre votre histoire jusqu'au bout!" Ou plutôt: "Voyons si vous lui apprenez quelque chose", les clercs étant, selon C. Stephen Jaeger, généralement appelés à la cour pour instruire et corriger leur public. Toujours selon cette hypothèse, on comprendrait que ce mécène ne soit pas nommé dans le *Roman de Troie*, le contrat d'écriture du *Roman de Troie* n'ayant probablement été passé que jusqu'à nouvel ordre, et non pour le récit complet, selon un principe *try and hire – or fire* avant la lettre. Et cela expliquerait la lecture du Résumé (Parties 2 et 3) faite au public avant le récit circonstancié (Parties 4 et 5), l'effet d'"amuse-bouche" servant, cette fois, non pour le mécène, mais pour la cour tout entière. Elle devait pousser ce public à réclamer le maintien de Benoît à la cour jusqu'à la fin du récit

¹² Emmanuèle Baumgartner, "Benoît de Sainte-Maure et l'œuvre de Troie", *The Medieval Opus: Imitation, Rewriting, and Transmission in the French Tradition*, Proceedings of the Symposium Held at the Institute for Research in Humanities, University of Wisconsin-Madison (October 5-7 1995), edited by Douglas Kelly, Amsterdam-Atlanta, GA, Rodopi, 1996, pp. 15-28 (Faux Titre 116), pp. 19 et 25. Dans le même recueil, voir aussi Stephen C. Jaeger, "Patrons and the Beginnings of Courtly Romance", pp. 45-58.

¹³ Dans son introduction à la traduction française de Darès, Gérard Fry relève que la forme du Darès latin donne à penser qu'il pourrait s'agir du résumé d'une œuvre plus longue. Annamaria Pavano s'est penchée sur l'établissement du texte, en particulier sur l'importance d'une seconde rédaction, version *uberior* du texte établi par Meister, présente dans quatre manuscrits. De son étude exhaustive des manuscrits de Darès et de leur réception, Louis Faivre d'Arcier constate que le texte se trouve en compagnie de textes de grammaire, et qu'il est peu annoté. Il en conclut que son intérêt devait être d'abord dans son rapport polémique avec ses modèles antiques, et surtout dans la chronologie des faits de la guerre de Troie. De ce point de vue-là, sa concision aurait été vue comme un avantage, et aurait contribué à sa dissémination.

Gérard Fry, *Récits inédits sur la guerre de Troie*, op. cit., pp. 233-241.

Annamaria Pavano, "A proposito di una presunta seconda redazione della *De excidio Troiae* di Darete Frigio", *Sileno* 19 (1993), pp. 229-275.

Annamaria Pavano, "Contributo allo studio della tradizione manoscritta della *De excidio Troiae* di Darete Frigio", *Sileno* 19 (1993), pp. 525-532.

Annamaria Pavano, "La quaestio daretiana: problemi ecdotici, esegetici, metodologici (A proposito di A. Beschorner, *Untersuchungen zu Dares Phrygius*, Tübingen, 1992)", *Cassiodorus* 2 (1996), pp. 305-321.

Louis Faivre d'Arcier, *Histoire et géographie d'un mythe: La circulation des manuscrits du 'De excidio Troiae' de Darès le Phrygien (VIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Ecole des Chartes, pp. 13 et 426-427 (Mémoires et Documents de l'Ecole des Chartes 82).

circonstancié. Ainsi, mettant la cour en appétit, le Résumé a peut-être renforcé un contrat de mise en oeuvre du *Roman de Troie* qui jusque-là, n'avait été passé que jusqu'à nouvel ordre. De sorte que la lecture publique du Résumé fait du public des élèves anxieux d'apprendre tout le savoir à venir dans le récit circonstancié.

Si le savoir est le fil rouge des parties du *Roman de Troie* qui nous intéressent, cette Médée savante insérée par Benoît dans le récit de Darès pourrait servir de point de départ à une réflexion sur le savoir, voire permettre d'interpréter, sinon le *Roman de Troie* tout entier, du moins ses 2'000 premiers vers. De façon très générale, le Prologue pourrait être vu comme l'exposition d'une théorie de transmission du savoir et l'application de cette théorie à une transmission précise, le récit de la chute de Troie. Ensuite, Benoît entre dans son sujet en racontant la conquête de la Toison d'Or, et sa Médée savante est *dans* le récit de la guerre ce que les transmetteurs de savoir, Benoît compris, sont *pour* le *Roman de Troie*. Théoriquement, ce parallèle peut s'étendre au public, d'autant plus que Benoît s'adresse à lui directement – et particulièrement souvent dans le Prologue. Nous partirons de l'hypothèse que toute passation de savoir inclut celui qui le passe et celui qui le reçoit, et nous appliquerons la théorie du Prologue aux transmetteurs du récit, aux personnages dans le récit, comme au public du *Roman de Troie* – dont nous faisons partie.

Comme Benoît, Médée est d'un abord difficile. Si la magicienne inspire le respect, la mère infanticide fait peur. Elle a été représentée de façons si différentes et ces incarnations ont donné lieu à une telle quantité d'interprétations que l'on s'y perd. La Médée n'existe pas, celle de Benoît en est la meilleure preuve. Elle est particulièrement frappante parce qu'elle ne se venge pas de la trahison de Jason, et cela au début d'une guerre déclenchée par une vengeance exercée par les Grecs, dont ce même Jason fait partie. Si d'autres Médée se vengent, cette vengeance n'est pas toujours la même, et chacun de ces comportements donne lieu à des jugements très différents. A la fin du XX^e siècle, par exemple, au moment où j'ai commencé mes recherches, les *gender studies* se sont concentrées sur les Médée infanticides qui représentaient, à leurs yeux, le refus des structures du pouvoir établi – par les hommes, en l'occurrence. Dans sa chronologie des représentations de Médée, Inge Stephan se penche même sur les interprétations de Médée au cinéma et à l'opéra – par Maria Callas, par exemple. Malheureusement, elle ne consacre qu'une page à l'histoire de la Médée de Benoît, qu'elle qualifie de *Minnengeschichte*. Cela illustre combien cette Médée "inoffensive", reléguée un peu rapidement parmi les grandes amoureuses, semble effacée à côté de ses sœurs vengeresses.¹⁴ En relevant que la Médée des *Métamorphoses*, décrite avant tout comme magicienne, était particulièrement apte à servir de modèle aux récits du moyen âge, Paola Maria Filippi va jusqu'à écrire que, comparée à celle de l'Antiquité, la Médée de Benoît n'a pas d'autonomie narrative, Benoît mettant l'accent sur le récit de l'expédition plutôt que sur l'histoire de la jeune fille.¹⁵ En y regardant de plus près, cependant, l'on s'aperçoit que l'expédition des Argonautes est cruciale pour le récit de la guerre qui suit. Et le personnage de Médée fait la jonction entre le Prologue et ce récit de guerre, permettant au public de passer d'une théorie de la transmission du savoir à son application, dans le récit d'abord et dans la vie pratique par la suite, si le public a bien assimilé ce que Benoît veut lui faire apprendre.

¹⁴ Inge Stephan, *Medea : Multimediale Karriere einer mythologischen Figur*, Köln, Böhlau, 2006, pp. 102/103.

¹⁵ Paola Maria Filippi, "Réception du mythe de Médée au Moyen Age", *La représentation de l'Antiquité au Moyen Age*, Actes du Colloque des 26, 27 et 28 mars 1981, Université de Picardie, Centre d'Etudes Médiévales, publiés par les soins de Danielle Buschinger et André Crépin, Wien, Verlag Karl M. Halosar, 1982, pp. 91-101 (Wiener Arbeiten zur Germanischen Altertumskunde und Philologie 20), en particulier p. 92.

Comme la Médée du *Roman de Troie* ne tue personne, il semblerait que les *gender studies* ne puissent contribuer à l'interprétation du *Roman de Troie*, mais ce n'est pas le cas, les Médée vengeresses soulignant, par opposition, les caractéristiques de la Médée de Benoît. Jennifer Jones se sert du nom de Médée pour le titre de son étude sur la représentation médiatique de certaines meurtrières: *Medea's Daughters*. Pour elle, Médée est la figure emblématique de la femme "contre-nature" tuant un membre de sa famille. Jennifer Jones démontre que la description de ce genre de meurtrières par les médias sert avant tout à renforcer l'ordre social. En effet, ces femmes sont toujours présentées comme des étrangères, hors normes par leur caractère, leur apparence et leur comportement, ce qui incite la société à se regrouper pour mieux les exclure.¹⁶ Dans cette interprétation, *Medea's daughters* sont utiles à la société, même si elles rendent ce service contre leur gré – et à leur dépens. Toutefois, on retiendra que Médée, précisément parce qu'elle endosse le rôle du *gender trouble* qu'il s'agit d'éliminer, est un personnage utile à la paix sociale, même si Jennifer Jones n'établit aucun autre lien entre Médée et les meurtrières qu'elle décrit, ne parlant ni de savoir, ni d'amour, ni même du fait que la Médée littéraire ne fait que rétribuer une injustice en se vengeant.

Cette étude illustre aussi que les voies d'accès à la Médée de Benoît se trouvent dans des recherches semblant fort éloignées de la littérature du XII^e siècle. C'est pourquoi la présentation des sources de cette étude n'est pas chronologique, mais retrace le processus de collection d'indices qui a mené à notre hypothèse de lecture, à savoir que Médée est une enseignante à l'égal de Benoît. Souvent, les pièces qui s'inséraient le mieux dans notre modèle décrivaient une Médée à l'opposé de celle du *Roman de Troie*. Ainsi, Jennifer Jones se sert de Médée pour son titre parce que ce nom évoque une meurtrière, en occultant la savante. L'infanticide détermine l'image du personnage, même si Médée ne tue pas ses enfants sans raison, et ne les tue pas volontiers. A sa décharge, on pourrait dire que si Jason ne veut plus d'elle, les enfants issus de leur mariage n'ont plus de raison d'exister. Ou encore, que si Jason, en la répudiant, renie un passé au cours duquel Médée lui a sauvé la vie, celle-ci, en tuant ses enfants, le prive d'avenir, et ne fait que rendre coup pour coup. Médée est justicière avant d'être meurtrière. De même, la vengeance exercée sur Créuse et Créon peut se justifier. Pourtant, les mains de Médée sont généralement tachées de sang. Si elle obtient le pouvoir de punir, elle doit punir elle-même, et payer un prix très élevé pour ce pouvoir conféré par les dieux. En étendant ce raisonnement à la Médée de Benoît, on constate que cette Médée-là ne doit pas faire son sanglant travail de justicière elle-même, cette dure tâche, quelle qu'elle soit, étant accomplie par les dieux. Comme à la fin de l'épisode, Benoît refuse d'en dire plus sur Jason¹⁷, il venge même Médée personnellement, puisque ce refus fait perdre à Jason son statut de personnage du *Roman de Troie*. Cette façon de valoriser Médée, dont on garde une image d'enseignante amoureuse et non d'infanticide, donne meilleure réputation à la Médée de Benoît.

Quelle pourrait être cette Médée? Ovide faisant partie des auteurs scolaires de son époque, Benoît connaissait la Médée des *Héroïdes*, qui parle juste avant de se venger de Jason, et celle des *Métamorphoses*, dont la vengeance sur l'oncle de Jason, l'usurpateur Pélidas, est décrite en détail, alors que la vengeance exercée sur Jason et Créuse n'est évoquée que par allusion, comme l'infanticide. L'article *Medea* de l'*Enzyklopädie des Märchens* différencie deux Médée. Petite-fille d'Hélios, elle est la fille d'Idyia (*die Wissende*) selon les sources les plus anciennes. D'autres

¹⁶ Jennifer Jones, *Medea's Daughters: Forming and Performing the Woman Who Kills*, Columbus, OH, Ohio State University Press, 2003.

Dans son article sur la Médée meurtrière de la *General Estoria* d'Alfonso X, Aníbal A. Biglieri met en rapport les actions de Médée, qui sont source de désordre, et le statut liminal de la jeune femme, entre les humains et les dieux, par exemple, ou la barbarie et la Grèce.

Aníbal A. Biglieri, "Medea, la destructora", *Troianalexandrina* 1 (2001), pp. 55-84.

¹⁷ RdT v. 2043.

sources en font la fille d'Hécate. La tradition la mieux documentée est celle de la Médée thessalienne, qui met en scène la magicienne savante intervenant au cours du voyage des Argonautes et rétablissant la justice à Iolcos par le meurtre de Pélidas. La Médée corinthienne, à la tradition lacunaire, est liée plus étroitement au meurtre de ses enfants et à la vengeance sur Jason et sa nouvelle épouse.¹⁸ En n'accordant que très peu de texte aux événements survenus à Corinthe, Ovide semble avoir choisi entre les deux modèles dont il disposait pour ses *Métamorphoses*. De cette Médée majoritairement thessalienne trouvée chez Ovide, Benoît a retiré tout ce qui pouvait ressembler à une vengeance, que ce soit sur Peleüs ou sur Jason, ne gardant que le voyage en mer et le rôle salvateur du savoir de la magicienne. Il aurait pu connaître, pourtant, la Médée corinthienne de Sénèque, inspirée de la Médée infanticide d'Euripide.¹⁹

La thèse de Joel Feimer part de la Médée d'Ovide, le modèle le plus important pour les Médée du moyen âge, pour analyser le développement du personnage.²⁰ En particulier, deux caractéristiques se retrouvent dans toutes ces représentations médiévales: elle est magicienne et elle tombe amoureuse. Selon Feimer, l'interprétation du personnage, par contre, varie selon que les auteurs qui le dépeignent approuvent ou non la *fin'amor*. La Médée amoureuse de Benoît, qui enseigne et guide Jason, se maintient jusqu'au XIII^e siècle. Alors, toute passion qui ne s'adresse pas à Dieu est présentée comme néfaste, et Médée est en général jugée sévèrement. Au XIV^e siècle, l'*Ovide moralisé* partage les torts. Il raconte l'abandon d'Hypsipyle par Jason et le meurtre de Créuse par Médée, ce qui noircit équitablement l'image des deux jeunes gens. La chronologie de Feimer est reprise par Stefania Cerrito, qui ajoute à la Médée de Benoît un trait de plus: elle serait l'une des figures les plus positives de Benoît, celle qui efface toute violence.²¹ Voilà qui donne à réfléchir,

¹⁸ Voir l'article *Medeia* du Neuer Pauly et *Medea* dans l'*Enzyklopädie des Märchens: Handwörterbuch zur historischen und vergleichenden Erzählforschung*, hrsg. von Kurt Ranke et al., Berlin, Walter de Gruyter, 12 vol., 1977-2007.

¹⁹ Les manuscrits auxquels Benoît aurait pu avoir accès sont recensés dans le chapitre "L. Annaeus Seneca" du catalogue de Birger Munk Olsen, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 4 vol., 1982-1989, tome II, chapitre XLV, pp. 365-473.

Pour la tradition des manuscrits des tragédies de Sénèque, et en particulier celle de *Médée*, voir R.H. Philp, "The Manuscript Tradition of Seneca's Tragedies", *Classical Quarterly* 18 (1968), pp. 150-179.

Il semble que les autres écrits de Sénèque aient connu une dissémination bien plus grande que les tragédies. Winfried Trillitzsch évoque un commentaire du XII^e siècle sur la *Schullektüre*, selon lequel ces tragédies faisaient pourtant partie des lectures scolaires, même si des bibliothèques aux collections aussi renommées que celle de St Gall, par exemple ne disposaient pas de manuscrit de *Seneca tragicus*. Winfried Trillitzsch, "Seneca tragicus – Nachleben und Beurteilung im lateinischen Mittelalter von der Spätantike bis zum Renaissancehumanismus", *Philologus* 122 (1978), pp. 120-136.

Selon l'article *Seneca* du *LEXMA* VII, les tragédies de Sénèque n'ont eu de succès que bien après l'époque de Benoît, à partir de 1300 (R. Düchting, col. 1749-1750). A défaut de connaître Sénèque, Benoît aurait pu avoir connaissance des détails donnés par le *Premier Mythographe du Vatican*, qui donne tous les événements survenus en Corinthe, à l'exception de l'infanticide.

Premier Mythographe du Vatican, texte établi par Nevio Zorzetti et traduit par Jacques Berlioz, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

²⁰ Joel Feimer, *The Figure of Medea in Medieval Literature: A Thematic Metamorphosis*, Ann Arbor, MI, UMI, 1983 (Ph.D. Diss. City University of New York).

²¹ Stefania Cerrito, "Mes en nostre matiere n'appartient pas: La vengeance de Médée dans le *Roman de Troie* et sa mouvance", *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Actes du 29^e colloque du CUER MA, Aix-en-Provence, (19-21 février 2004), publiés par Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, pp. 99-111 (Senefiance 51)

Stefania Cerrito, "Les métamorphoses de Médée au Moyen Âge: Analyse du mythe dans les versions françaises, italiennes et espagnoles", *Réception et représentation de l'Antiquité*, Actes du colloque du Centre

surtout dans le premier épisode d'un récit de guerre. Joel Feimer et Stefania Cerrito soulignent tous deux combien la Médée amoureuse et abandonnée du *Roman de Troie* est peu vindicative et fait presque pitié. A première vue, elle ne ressemble pas à la Médée d'Ovide qu'on lui donne pour modèle, qui se montre investie de tous ses pouvoirs justiciers.

L'étude d'Inez Hansen met en évidence le rapport entre la femme noble du XII^e siècle et les figures féminines du *Roman de Troie*.²² Si les femmes dans le public de Benoît ne sont pas les égales, juridiques ou sociales, des hommes, leur influence grandissante se refléterait dans la part importante que prennent les personnages féminins dans le *Roman de Troie*. Toutefois, ces femmes sont rarement bien traitées par les personnages masculins – ou par Benoît. Médée, l'héroïne du premier des quatre épisodes amoureux qui structurent le récit de guerre, n'en est que le premier exemple. Jason l'abandonne malgré la gratitude qu'il lui doit. Benoît raconte ensuite qu'Hélène trompe Ménélas, que Briséida fait souffrir Diomède et que Polyxène cause la mort d'Achille. Il semble que seule la *riche dame* à laquelle s'adresse Benoît dans son texte, ait trouvé grâce à ses yeux. Nous garderons cette observation à l'esprit, elle servira à l'analyse du Prologue. Cependant, si les femmes prennent une part active aux événements décrits, il n'est pas impossible que Médée soit un personnage-clé. De plus, s'il est vrai qu'elle est trahie par Jason et que son comportement est qualifié de folie, Benoît commence par la montrer en femme de tête qui sait réfléchir, planifier et enseigner. Et comme il n'oublie pas de mentionner qu'elle sera vengée, avant de la venger lui-même, il éclaire positivement la jeune femme.

Robert M. Lumiansky fait des quatre histoires d'amour la structure fondamentale du *Roman de Troie*²³, ce qui donne toute son importance au fait que Médée est le premier personnage inséré par Benoît dans le récit de Darès, Troïlus et Briséida n'intervenant que plus tard. Lumiansky souligne, lui aussi, l'influence des femmes du *Roman de Troie* sur le cours des événements. Cette division en histoires d'amour semble laisser le Prologue de côté, cependant. Inversement, on pourrait dire que ces histoires d'amour qui rythment le récit de guerre soulignent la nécessité de trouver un trait mettant en parallèle le Prologue et l'alternance *histoires de guerre/histoires d'amour*. Le personnage hybride de la savante Médée, pour laquelle tomber amoureuse équivaut à commencer à réfléchir, est un pont permettant de joindre et de comparer ces deux parties du texte.

Jusqu'ici, les pistes de lectures semblent faire sortir la Médée de Benoît du groupe des Médée du moyen âge, pour lui conférer un statut meilleur, voire plus complexe que celui de simple personnage du récit, et la rapprocher de Benoît lui-même. Barbara Nolan fait le cheminement inverse lorsque dans son examen de l'apport des romans antiques aux romans de Chaucer, c'est Benoît qu'elle rapproche de Médée. Dans son chapitre sur la *Durchsehung*, elle décrit l'habileté de Benoît à passer d'une perspective académique distanciée au point de vue d'un personnage particulier, pour ensuite se mettre dans la peau d'un autre personnage, en raconter les sentiments et décrire la scène depuis l'angle de vision de ce personnage-là.²⁴ Benoît est plus qu'un narrateur objectif, et comme il se met dans la peau de ses personnages, cela le rapproche de Médée, dont il

d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille (28-30 septembre 2005), éd. Aimé Petit, Lille, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2006, pp. 39-56 (Bien Dire et Bien Apprendre 24).

²² Inez Hansen, *Zwischen Epos und höfischem Roman. Die Frauengestalten im Trojaroman des Benoît de Sainte-Maure*, München, Wilhelm Fink, 1971 (Diss. Aachen, 1970; Beiträge zur romanischen Philologie des Mittelalters VIII).

²³ Robert Mayer Lumiansky, "Structural Unity in Benoît's *Roman de Troie*", *Romania* 79 (1958), pp. 410-424.

²⁴ Barbara Nolan, *Chaucer and the Tradition of the 'Roman Antique'*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 (Cambridge studies in medieval literature 15), pp. 28-43. Pour son commentaire sur l'aspect temporel du voyage de Jason, voir p. 32.

endosse les actions et les sentiments pendant une grande partie de l'épisode de la Toison. Et s'il endosse le personnage de Jason pour le temps de la conquête, nous verrons qu'il n'en raconte que les mouvements, qui tous sont dirigés et contrôlés par Médée. Rarement, il reflète les sentiments du jeune homme, et c'est au détriment de Jason.

Barbara Nolan nous incite également à examiner le voyage de Jason sous le signe du temps. Le voyage étant caractérisé par le changement d'espace, le second aspect de notre étude s'impose de lui-même. Ce sujet est introduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, qui dans l'introduction à leur édition du *Roman de Troie*, relèvent qu'en racontant dans son *Roman de Brut* l'arrivée d'un Troyen descendant d'Enée, Wace a désigné à ses contemporains *le temps et l'espace où inscrire d'autres récits*²⁵. Comment Benoît a-t-il peuplé ce temps et ces espaces neufs qu'on lui transmettait? Par des récits de voyage, le premier n'étant pas le voyage de Jason, mais celui de la matière de Troie, partant des ruines de Troie pour parvenir au public de Benoît. Benoît a trouvé des publics en des lieux et des temps très différents, et il en trouvera plus encore. Mais le point de départ temporel et spatial du voyage de la matière de Troie est toujours le même, le récit prenant vie à Troie, à la mort de celle-ci.

Ruth Morse examine la Médée de Benoît dans le cadre d'une étude d'ensemble des Médée médiévales.²⁶ L'*Ovide moralisé* étant le premier texte du moyen âge à raconter l'histoire de Jason et de Médée de façon exhaustive, Ruth Morse porte son regard sur les versions qui le précèdent et sur la sélection opérée par chaque auteur quant à ce qu'il transmet sur Médée. Son constat le plus simple et le plus frappant est que s'il n'avait pas abandonné Médée, Jason serait resté un héros. Comme Darès ne parle pas de Médée, cela nous incite à réfléchir à l'effet de l'insertion de la jeune femme dans le *Roman de Troie*, que Ruth Morse ne tente pas d'expliquer²⁷. A première vue, l'insertion de Médée fait un traître de Jason. Ainsi, Benoît donne des Grecs une image négative, et prévient le public contre eux. Si son Jason n'est pas un exemple à suivre, il faut se demander pourquoi Benoît choisit un anti-héros comme premier personnage. Cela nous pousse aussi à chercher une contrepartie positive à Jason. Comme l'aventurier Jason ne participe pas à la guerre de Troie, il est difficile de trouver sa contrepartie positive parmi les guerriers qui le suivent dans le récit. Cette contrepartie serait-elle ailleurs, hors du texte, dans le public de Benoît? Ruth Morse insiste aussi sur le fait que l'introduction de Médée – dans l'expédition des Argonautes en général et dans le *Roman de Troie* en particulier –, réoriente le récit, l'écartant temporairement des aspects politiques théoriquement réservés aux hommes pour le rapprocher des aspects "féminins", privés de la vie sociale, complétant ainsi la peinture des valeurs et idées d'une société laïque. Dans son tableau d'ensemble, elle relève aussi les caractéristiques de la Médée de Christine de Pizan. Dans la *Mutacion de Fortune*, en particulier, sa dépeinture de Médée illustre une réflexion sur le savoir, et met la Médée magicienne en retrait. Le savoir ayant ses limites, Médée est victime des tromperies de l'amour, mais elle est la détentrice du savoir avant d'être la victime de circonstances indépendantes de sa volonté. Cette Médée-là, "inventée" par Benoît dans le *Roman de Troie*, a donc survécu.

²⁵ Benoît de Sainte-Maure. *Le Roman de Troie*, édité et traduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, Paris, Librairie Générale Française, 1998, p. 5. Nous citerons par *Baumgartner/Viellard*. *Wace's 'Roman de Brut' – A History of the British*, ed. and translation by Judith Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999 (revised edition Exeter, Short Run Press, 2002).

²⁶ Ruth Morse, *The Medieval Medea*, Cambridge, D.S. Brewer, 1996, en particulier pp. 81-93.

²⁷ Voir Marc-René Jung, "Ruth Morse, *The Medieval Medea*", (review), *Medium Aevum* 67 (1998) no. 1, pp. 143-144.

Adriana Colombini Mantovani place la Médée de Benoît dans un développement chronologique.²⁸ Comparant la Médée d'Apollonius de Rhodes, incantatrice victime d'Eros, et celle des *Héroïdes*, qui regrette de ne pas être morte avant d'avoir pu aider Jason, à celle du *Roman de Troie*, elle constate que cette Médée qui ne se venge pas laisse un espoir. En effet, si Benoît dit que Jason a été puni par les dieux, il ne dit pas comment. Théoriquement, Jason reste en vie, et on pourrait même imaginer qu'il réfléchit et regrette son comportement, voire se réconcilie avec Médée, comme dans la vie de Jason imaginée par Raoul LeFevre, par exemple²⁹. Benoît, quant à lui, ne raconte rien de tel, mais il laisse la porte ouverte à une suite possible de l'histoire de Jason et Médée. Car suite il y a, puisque Benoît refuse explicitement de la raconter en disant : *N'en dirai plus, ne nel vueil faire*, au moment où il quitte Médée et Jason (RdT v. 2043). Si le Jason de Benoît reste en vie, il peut encore revenir sur ce qu'il a fait, voire se raviser.

Cela nous mène vers une Médée qui avant de se venger, tente par tous les moyens de faire réfléchir Jason – même par l'intermédiaire d'autres personnages –, celle de Pierre Corneille. Les études sur ce personnage apportent beaucoup à la compréhension de la Médée de Benoît. On se souvient de sa réplique la plus célèbre, lorsqu'elle répond à la question de sa suivante Nérine: *"Dans un si grand revers, que vous reste-t-il?" – "Moi."* (Médée v. 320)³⁰. Si à ce moment-là, elle perd son mari, ses enfants et tout droit de séjour dans sa terre d'asile, elle sait qu'il lui reste le plus important: son savoir. Grâce à lui, elle libérera Egée, roi d'Athènes, qu'elle épousera après sa vengeance – elle qui, au début de la pièce, semblait avoir tout perdu. Une oeuvre de John Turner, peinte en 1828 à Rome, semble illustrer cette interprétation: on y voit Médée pratiquant une incantation³¹. Derrière elle, dans les nuages sur la gauche, on voit le meurtre de ses enfants. Sur la droite, dans son champ de vision, on croit voir des enfants, bien en vie, prêts à partir avec elle dans son char. Sur la droite également, entre Médée et le char, l'incantation semble faire souffler le vent à travers les ramures de la branche qu'elle tient, et produire deux bulles de savon, dans lesquelles on reconnaît deux êtres humains plus adultes que les enfants qui attendent devant le char. En interprétant les enfants comme un symbole temporel, on pourrait dire que si le meurtre des enfants qu'elle a eus de Jason est derrière elle, Médée voit ensemble tous ses enfants, passés et à venir. Elle a dans son champ de vision ces mêmes enfants de Jason qu'elle a tués, en bulles de savon. Ces enfants-bulles sont adultes, un âge qu'ils n'atteindront pas, puisque les bulles vont éclater. Cependant, comme elles sont le produit de l'application du savoir de Médée, elles peuvent être refaites à volonté par l'incantation. Les enfants qu'elle aura d'Egée l'attendent près du char qui la mènera à Athènes. Ainsi, le savoir de Médée lui permet de se recréer un avenir partout.³² Peints dans des tons de blanc ou de gris, on imagine tous ces enfants mieux qu'on ne les voit, ils sont des produits de l'esprit plutôt que de la chair. Cependant, les enfants à venir, qui l'attendent, ont quitté leur bulle, et semblent plus réels que ceux de Jason, dont la bulle va éclater.³³

²⁸ Adriana Colombini Mantovani, "Un' altra Medea: La Medea fanciulla di Benoît de Sainte-Maure", *Magia, gelosia, vendetta: Il mito di Medea nelle lettere francesi. Gargnano del Garda* (8-11 giugno 2005), a cura di Liana Nissim e Alessandra Preda, Milano, Cisalpino, 2006, pp. 33-55 (Quaderni di ACME 78).

²⁹ Raoul LeFevre. *L'histoire de Jason*, Hrsg. Gert Pinkernell, Frankfurt am Main, Athenäum, 1971, pp. 237-240.

³⁰ Pierre Corneille, *Oeuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, 1980-1996, tome I (Bibliothèque de la Pléiade).

³¹ John Turner, *Vision of Medea*, RA 1831, huile sur canevas, 173.5 x 241 cm, London, Tate Gallery, 1828.

³² Cecilia Powell, "'Infuriate in the Wreck of Hope': Turner's *Vision of Medea*", *Turner Studies* 2 (1982) no. 1, pp. 12-18.

³³ Alors que dans l'iconographie classique, et en particulier sur certaines fresques de Pompéï, Médée est souvent représentée juste avant l'infanticide, en *ausgegrenzte Gestalt*. A ce propos, voir l'article *Medeia* dans le *Lexicon iconographicum mythologiae classicae (LIMC)*, réd. Hans Christoph Ackermann et al., Zürich, Artemis-Verlag, 8 vol. + Indices, 1981-1999.

Au savoir de Médée, Eglal Henein découvre encore un aspect nouveau.³⁴ En effet, ce savoir permet à Médée d'exercer sa magie, mais le public ne voit pas comment la robe empoisonnée brûle Créuse et Créon, par exemple. Et ces charmes ne sont appliqués que lorsque Médée est à bout d'arguments, le premier des charmes qu'elle démontre étant la magie du langage, ou l'art de la persuasion. Or, cet art-là est celui de Corneille, qui endosse le personnage de Médée. Corneille et sa Médée ayant été comparés par la critique, pourquoi ne pourrait-on mettre Benoît en parallèle avec la sienne, d'autant plus que celle-ci use aussi de son pouvoir de persuasion, non pour garder, mais pour séduire Jason dans un discours que Benoît rend dans toute son étendue, en "temps réel"³⁵? Le public de Benoît assiste à la démonstration du premier art de Médée – qui est en fait celui de Benoît. Benoît et sa Médée semblent indissociables, et bien que le but de Médée soit de persuader Jason de l'épouser, elle le persuade d'abord de l'écouter, et d'apprendre ce qu'elle veut lui enseigner.

Marc Fumaroli va dans ce sens.³⁶ Partant de la notion du miroir sorcière, un miroir convexe qui permet de voir tout ce qui se trouve dans une pièce, il s'interroge sur les parallèles possibles entre le personnage principal de la tragédie de Corneille et la situation du théâtre de l'époque. A travers cette Médée affirmant son droit d'exister, toute méchante soit-elle, Corneille affirmerait le droit d'exister du théâtre et l'autonomie de l'art par rapport à la morale. Cette interprétation du personnage de Médée en allégorie du théâtre donne à penser que peut-être, la Médée de Benoît incarne plus qu'une jeune fille amoureuse abandonnée par son amant. Cette Médée qui ne fait qu'enseigner pourrait être une incarnation du savoir ou de l'enseignant, et permettrait d'appréhender, comme dans un miroir sorcière, tout ce qui se trouve dans le *Roman de Troie*, Prologue, Résumé du Poème et récit de la chute de Troie.

Dans son analyse du combat entre passion et pouvoir dans la pièce de Corneille, John E. Jackson donne d'autres pistes d'interprétation du *Roman de Troie*.³⁷ Le pouvoir exercé par Médée sur le temps et l'espace, qu'elle exprime par exemple dans: "*Demain, je suis Médée*" (*Médée*, v. 1251) et par sa fuite à travers les airs, incite à l'examen des pouvoirs de la Médée de Benoît. Et la comparaison de la Toison d'Or avec la robe magnifique offerte à Créuse nous pousse à comparer les beaux habits revêtus par les Argonautes sur la plage de Colcos avec l'or de la Toison³⁸, qu'ils semblent refléter par avance. Jackson souligne aussi que sans l'action de Médée, les autres personnages n'auraient pas lieu d'être, et qu'ils sont en quelque sorte créés par elle. Cela aussi rapproche l'action de Médée de celle du narrateur. Enfin, Jackson montre que Jason n'est qu'une dépouille que se disputent Créuse et Médée. Il n'est plus le héros actif faisant, par ses actions d'éclat, de l'ombre à son oncle. A bien y réfléchir, et à lire le *Roman de Troie* avec attention, nous verrons que le Jason de Benoît est plus objet que sujet, lui aussi, et que cette conquête qui lui procure la gloire, l'amour et la royauté, se fait au moyen d'un savoir qui ne lui est probablement que prêté.

Il vaut la peine de faire un petit détour par l'article d'Anne-Marie Gauthier, qui souligne le parallèle entre les annonces du narrateur, que Benoît n'a pas trouvées dans ses modèles Dictys et

³⁴ Eglal Henein, "Les charmes de Médée", *Papers on French Seventeenth Century Literature* 12 (1979-1980), pp. 29-37.

³⁵ RdT vv. 1333-1386 et 1401-1428.

³⁶ Marc Fumaroli, "Melpomène au miroir: La tragédie comme héroïne dans *Médée* et *Phèdre*", *Saggi e Ricerche di Letteratura Francese* (nuova serie) 19 (1980), pp. 173-205.

³⁷ John E. Jackson, *Eros et pouvoir: Büchner, Shakespeare, Corneille, Racine*, Neuchâtel, La Baconnière, 1988, pp. 67-82.

³⁸ RdT vv. 1140-1146.

Darès, et celles du personnage de Cassandre.³⁹ Selon Anne-Marie Gauthier, les annonces de Cassandre feraient écho à celles de Benoît et grâce à cette ressemblance stylistique, Cassandre remplirait une fonction de "narrateur assistant". Si un personnage seconde le narrateur, ses interventions peuvent servir à l'interprétation du texte. Comme Cassandre est la deuxième femme savante du *Roman de Troie*, force est de la comparer à la première, Médée, ce qui fait ressortir l'importance de cette dernière. En effet, précédant Cassandre dans le récit, Médée est, de plus, une des protagonistes des histoires d'amour qui structurent le récit selon Lumiansky, de la première de ces histoires, qui plus est. Mais peut-être accorde-t-on trop de poids à l'aspect amoureux de la conquête de la Toison? L'étude de Rosemarie Jones semble aller dans ce sens, en insistant sur le fait que la *fin'amor* du *Roman de Troie* n'est qu'un semblant, ou un décor destiné à persuader Médée de l'honnêteté de Jason, sans plus.⁴⁰ Mais l'amour, même fallacieux, déclenche la transmission du savoir de Médée⁴¹, et loin d'être un détour, il conduit au savoir. Les deux jeunes filles savantes transmettent ce savoir au moment où il est – ou plutôt serait – le plus utile. Mais ceux qui reçoivent ce savoir ne s'en montrent pas dignes, puisque Jason abandonne Médée et que Cassandre n'est pas crue, ce qui a des conséquences néfastes. On imagine que le public de Benoît devrait, en écoutant cela, réagir différemment au savoir qu'on lui transmet. Cela expliquerait pourquoi la Médée de Benoît ne se venge pas, le propos de Benoît étant avant tout de transmettre du savoir. En laissant Médée faire autre chose qu'enseigner, Benoît affaiblirait le caractère didactique de son personnage et sa Médée lui ressemblerait moins. Le rapport entre Benoît et sa Médée est fait de ressemblance et dissemblance à la fois. Comme Benoît, Médée est savante, enseignante et narratrice. Contrairement à lui, elle est femme, princesse et personnage du récit. On pourrait penser que Benoît remplace Médée par Cassandre dans la fonction de narrateur-assistant, une fois que la première a quitté le récit. Anne-Marie Gauthier souligne que Cassandre est vengée par Minerve. Médée est mieux vengée encore, puisque *trestuit li deu* exerceront cette vengeance (RdT v. 2041). Le savoir de Cassandre et celui de Médée ont les mêmes caractéristiques. Il n'est pas accessible à tous, et sa transmission au bon moment et au bon endroit est potentiellement salvatrice. Si le moment et le lieu de la transmission sont importants, le savoir est caractérisé d'abord par celui auquel il est transmis. En effet, il serait sans valeur pour quelqu'un d'autre et se définit comme information utile à son destinataire, si tant est que celui-ci veuille bien l'entendre et en faire bon usage. Cette définition permet de rendre compte à la fois des prophéties de Cassandre et de la bonne méthode pour conquérir la Toison. Mieux, elle pourrait permettre de rendre compte également du *Roman de Troie*, si l'on pose la question: "Quel pourrait être le savoir le plus utile au public de Benoît?". Nous allons tenter de répondre à cette question.

En résumant le personnage de Jason dans son discours au *dies academicus* de 1992 à l'Université de Zurich, Marc-René Jung a mis Benoît en parallèle avec sa Médée, lui aussi.⁴² A propos du Jason de Benoît, il a dit: "*Er ist ein Mann, der seine Karriere einer Frau verdankt, sie aber nach dem Erfolg treulos sitzen lässt*". Cette ellipse, qui semble mener tout droit aux *gender studies*, donne le plus petit dénominateur commun des multiples versions de l'histoire de Jason et de

³⁹ Anne-Marie Gauthier, "L'adaptation des sources dans le *Roman de Troie*: Cassandre et ses prophéties", Actes du colloque *Troie au Moyen Age*, Université Charles-de-Gaulle-Lille III (24-25 septembre 1991), Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1992, pp. 39-50 (Bien Dire et Bien Apprendre 10).

⁴⁰ Rosemarie Jones, *The Theme of Love in the 'Romans d'Antiquité'*, London, Modern Humanities Research Association, 1972 (Diss. University of London, 1968; Modern Humanities Research Association, Dissertation Series 5), pp. 46/47.

⁴¹ Que l'histoire de Médée soit une histoire d'amour ajoute à l'intérêt du récit. Le public ne peut manquer de prendre parti et discuter le pour et le contre du comportement de Jason et de Médée. Cette réaction passionnelle l'amène à réfléchir.

⁴² Marc-René Jung, "Die französische Trojalegende im Mittelalter", *Universität Zürich. Jahresbericht 1991/92*, Zürich, 1992, pp. 5-15, citation p. 10.

Médée, tout en faisant réfléchir: Il est vrai que Jason fait carrière grâce à Médée. Mais sans Benoît et ses collègues qui ont transmis le récit de la conquête de la Toison d'Or, nous n'en saurions rien. Du point de vue du public de Benoît, qui ne connaissait pas Jason avant de prendre connaissance du *Roman de Troie*, Jason doit sa carrière aussi bien à Benoît qu'à Médée. Si Médée a transmis son savoir à Jason, Benoît nous transmet son savoir *sur* Jason – et sur Médée. En fait, le savoir de Benoît renferme aussi le savoir de Médée, Benoît transmettant à son public un savoir composé de deux couches, l'une renforçant l'autre comme la doublure d'un vêtement. Nous trouverons des indices soutenant l'hypothèse que Médée ne s'est pas contentée de transmettre du savoir à Jason, mais aussi *sur* Jason, ce qui en ferait une narratrice à l'égal de Benoît.

Enfin, l'article de Martin Gosman amène l'idée d'un parallèle possible entre le Prologue (Partie 1) et le récit de la conquête de la Toison d'Or (Partie 4).⁴³ Analysant la structure du *Roman de Troie*, Martin Gosman souligne que la morale du Prologue n'est pas reprise à la fin du *Roman de Troie*.⁴⁴ Au vu d'un texte si structuré, on est amené à chercher une reprise de cette morale ailleurs. Comme nous l'avons vu, la transmission du savoir est le sujet de l'expédition à Colcos, tout comme celui du Prologue. Et si le Prologue est la première partie du texte, l'expédition des Argonautes est le premier épisode du récit de la guerre de Troie, aussi bien dans le Résumé du Poème (Partie 2) que dans le récit complet qui suit (Partie 4). Il semble logique de chercher la contrepartie à la morale du Prologue dans l'histoire de Médée.

B. La définition du contrat

Dans son étude sur le paratexte de l'oeuvre, Gérard Genette définit le prologue d'un texte comme une zone indécise, un lieu de transaction, où l'auteur s'efforce d'obtenir de son public, au minimum une lecture et si possible, une lecture de qualité.⁴⁵ Le terme de transaction nous mène au concept du contrat. Or, la conquête de la Toison d'Or peut être ramenée à un contrat de nature pratiquement juridique entre Peleüs et Jason, dont l'objet est l'échange de la Toison contre la royauté à Pénélope (RdT vv. 845-854).⁴⁶ Médée aide Jason à exécuter sa part du contrat et, comme Benoît ne dit plus rien du retour de Jason en Grèce, on peut inférer que Peleüs remplira la sienne. L'aide de Médée étant offerte en échange du mariage, ce second contrat est structuré comme le premier et peut être ramené au schéma du contrat développé par Greimas⁴⁷. Chacun de ces deux contrats cache un vice, Peleüs offrant son contrat parce qu'il pense que Jason mourra dans sa tentative d'en réaliser sa part, et Jason mentant quand il promet amour et mariage à Médée.

⁴³ Martin Gosman, "L'Historia malmenée: l'idéalisation du pouvoir dans les 'romans antiques'", Actes du colloque *Troie au Moyen Âge*, Université Charles-de-Gaulle-Lille III (24-25 septembre 1991), Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1992, pp. 51-63 (Bien Dire et Bien Apprendre 10).

⁴⁴ Dans son article décrivant comment les successeurs de Benoît se sont démarqués de celui-ci, Catherine Croizy-Naquet démontre qu'il importe d'analyser ensemble le Prologue et la fin du *Roman de Troie*. Dans notre conclusion, nous tenterons de montrer que le *Roman de Troie* comporte deux "fins" possibles, l'une après le récit de la conquête de la Toison (Partie 4), et l'autre à la fin du récit circonstancié (Partie 5). Catherine Croizy-Naquet, "Prologues et épilogues dans quelques textes historiques du XIII^e siècle", *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge*, Actes du colloque de Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3 (23-24 septembre 1999), textes réunis par Aimé Petit, Villeneuve d'Ascq, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2001, pp. 77-90 (Bien Dire et Bien Apprendre 19), pp. 80-84.

⁴⁵ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, pp. 8 et 183.

⁴⁶ Pour une interprétation du contrat comme promesse, voir Charles Fried, *Contract as Promise. A Theory of Contractual Obligation*, Cambridge, MA-London, Harvard University Press, 1981, en particulier pp. 1-27.

⁴⁷ Julien Algirdas Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, pp. 195/196.

Si elle doit également rendre compte de la théorie du Prologue, la définition du contrat comme un corpus de droits échangé contre un corpus de devoirs sur lesquels s'accordent deux partis sous l'égide d'un garant doit pourtant être étendue. Les contrats entre Peleüs, Jason et Médée comportent l'expression explicite, sinon honnête, de la volonté des parties prenantes. Cette volonté de contracter un engagement manque dans la théorie du Prologue. En effet, Benoît nous y dit que chacun doit transmettre son savoir pour récolter de l'honneur. Il y a bien échange d'un devoir, transmettre son savoir, contre un droit, l'honneur, mais l'une des parties prenantes ne peut exprimer de volonté: nous, le public. Certes, le public pourrait quitter la pièce, exprimant ainsi qu'il refuse ce contrat. Il pourrait aussi protester et réclamer un autre divertissement. Le nombre de manuscrits, de transpositions et de traductions du *Roman de Troie*, par contre, pourrait être interprété comme un assentiment tacite, mais actif, à ce contrat, de la part de plusieurs publics, en des temps et des lieux différents. Nous étendrons la définition du contrat à tout corpus de droits et de devoirs auquel on peut se retrouver soumis, même sans en avoir pris connaissance. Mais alors, comment reconnaître qu'il y a un contrat? On peut l'apprendre au moment où le contrat est explicité, comme au début du Prologue, ou lorsque une infraction est constatée, généralement accompagnée d'un jugement négatif, voire d'une punition. Par exemple, on peut apprendre qu'il est interdit de rouler à bicyclette sur le trottoir au moment où l'on reçoit une contravention. Quant au droit accordé dans ce cas précis, c'est celui de pouvoir prendre part à la circulation, ou simplement de faire partie de la société. Inversement, l'évaluation positive d'un certain comportement peut signaler le respect d'un contrat. On pourrait qualifier ces règles de conduites acceptées inconditionnellement de "contrat moral" ou "social". Selon cette définition, toute allusion à une défection par rapport à une norme peut cacher une infraction à un contrat. Dès qu'un personnage est en colère, comme par exemple le père de Médée quand Jason rapporte la Toison, il faut chercher une rupture de contrat. Et si un personnage est particulièrement valorisé, cela signale qu'il respecte le contrat qui fonde sa place dans la société.

Ce point de vue contractuel permet de rattacher le Résumé (Parties 2 et 3) au Prologue (Partie 1) et à l'expédition des Argonautes (Partie 4). Dans le Prologue, Benoît explique au public pourquoi il doit écouter le *Roman de Troie*. En se démarquant d'Homère et se réclamant de Salomon, Darès et Cornélius, il expose son contrat de lecture au public. De façon différente, le Résumé sert le même but. Fonctionnant comme le résumé placé en tête d'un article scientifique, il renforce le contrat. L'annonce, ou mieux, la promesse des récits à venir devraient persuader le public de rester, au cas où la théorie du Prologue n'y aurait pas suffi. Les promesses du Résumé, *dirai, parlerai, orreiz* (RdT vv. 145, 149, 185) garantissent à ceux qui suivront le récit de faire partie d'un voyage vers un temps et des espaces inconnus. Offert deux fois et de deux façons différentes, en théorie et en pratique, le contrat de lecture ne peut manquer d'être accepté par le public. Dans son article sur les nombreuses interventions à la première personne du singulier par Benoît, Penny Eley souligne qu'en se servant de *je*, l'auteur fait plus que transmettre de l'information: [*He*] *also seeks to direct the audience's response to it in a variety of ways*. Ainsi, Benoît définit son contrat avec le public d'une façon radicalement nouvelle, faisant de ses interventions récurrentes des éléments structurants et un principe de cohésion qui incitent le public à le suivre dans son effort de compréhension et d'interprétation des événements racontés.⁴⁸ Nous garderons à l'esprit cette approche prometteuse.

⁴⁸ Penny Eley, "Author and Audience in the *Roman de Troie*", *Courtly Literature – Culture and Context*, Selected Papers from the 5th Triennial Congress of the International Courtly Literature Society, Dalfsen, The Netherlands (9-16 August, 1986), edited by Keith Busby and Erik Kooper, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1990, pp. 179-190 (Utrecht Publications in General and Comparative Literature 25), pp. 185 et 187.

C. Les études

Tous les travaux de Marc-René Jung sur Benoît de Sainte-Maure donnent accès au *Roman de Troie*, et cela par des voies si différentes que chaque lecteur peut choisir le guide qui lui convient le mieux. L'étude sur les manuscrits du *Roman de Troie*⁴⁹ prouve l'étendue et la richesse de la matière de Troie au moyen âge et donne une impressionnante vision d'ensemble. L'analyse détaillée du récit qu'elle contient permet de se mouvoir facilement dans un texte aussi long, et de trouver les occurrences de thèmes importants, comme les débuts printaniers, par exemple. Deux articles positionnent et analysent le Prologue du *Roman de Troie*, ce qui facilite l'entrée dans le texte lui-même.⁵⁰ Ces deux textes ont servi de guides pour notre interprétation. "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre" définit la *translatio* selon le *Roman de Troie*, et particulièrement la nature et l'étendue de l'intervention de Benoît, au-delà de ses interventions "de vive voix" au cours du récit. Nous suivrons le cheminement géographique élaboré par cet article. Marc-René Jung explique également pourquoi Benoît, qui veut pourtant faire de l'histoire, insère ce *non factum* qu'est la "fable" de Médée dans son adaptation du texte de Darès. La fable correspondant à la nature – à l'esprit – du récit historique, elle en renforce l'impact, ce qui justifie son insertion. Elle témoigne également d'une recherche consciente de la part de Benoît, qui cherche à étayer les faits qu'il présente, voire à se prémunir contre une faiblesse possible, que ce soit celle du texte de Darès ou celle du public. De sa recherche des sources latines du *Roman de Troie*, Marc-René Jung conclut que l'histoire de Médée est probablement le seul ajout que Benoît doit aux poètes latins antiques. Il semble d'autant plus utile de relever cet unique ajout, et de le comparer au texte des *Métamorphoses* d'Ovide, dont Benoît s'est probablement servi.

Die Vermittlung historischen Wissens zum Trojanerkrieg im Mittelalter place la transmission de savoir historique dans une vision du quotidien du moyen âge et s'interroge sur ce qui pourrait pousser quelqu'un qui n'avait pas accès aux textes en latin à vouloir connaître toute l'histoire de la chute de Troie, et en quelles circonstances.⁵¹ Cet article permet d'imaginer comment Benoît a pu vouloir commencer son *Roman de Troie*. Il n'aurait pas été commandité par Henri II pour asseoir la légitimité des Plantagenêts. Benoît a simplement vu qu'un récit de la chute de Troie en français trouverait son public, parce que ce public était exposé à différentes expressions, représentations et allusions à la matière de Troie. En imaginant comment Benoît en est venu à répondre à cet intérêt, on est déjà transposé au XII^e siècle et l'on fait déjà partie du public de Benoît. Il ne reste plus qu'à ouvrir le livre et commencer à lire.

Comme la tragédie de Corneille a apporté beaucoup à la compréhension de la Médée de Benoît, nous maintiendrons cette méthode d'accès au *Roman de Troie* en le comparant avec deux livres-témoin. En choisissant parmi ceux dont Benoît a pu se servir, nous comparerons d'abord l'histoire de Médée avec le passage correspondant des *Métamorphoses* d'Ovide. En inversant, théoriquement, du moins, ce mouvement temporel, nous compléterons ce recul dans le temps par

⁴⁹ Marc-René Jung, *La Légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Basel-Tübingen, Francke, 1996 (Romanica Helvetica 114). Pour l'analyse du *Roman de Troie*, voir pp. 40-77.

⁵⁰ Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", Actes du Colloque 'Translatio' médiévale, Mulhouse (11-13 mai 2000), textes rassemblés et publiés par Claudio Galderisi et Gilbert Salmon, Paris, Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl, 2000, pp. 155-176 (Perspectives médiévales supplément au no. 26).

⁵¹ Marc-René Jung, *Die Vermittlung historischen Wissens zum Trojanerkrieg im Mittelalter*, Universitätsverlag Freiburg, Schweiz, 2001 (Wolfgang Stammerl Gastprofessur für germanische Philologie. Vorträge 11).

un roman de science-fiction, *2001: A Space Odyssey* d'Arthur C. Clarke⁵². Si chercher dans l'histoire d'un astronaute une clé pour l'interprétation d'un récit de guerre semble une idée farfelue, l'examen du seul récit de l'expédition des Argonautes montre que la comparaison fait sens. *2001: A Space Odyssey* est un récit de voyage, au cours duquel le personnage principal apprend quelque chose, comme Ulysse dans l'*Odyssée*. Il se prête à la comparaison avec le voyage de l'élève Jason et l'enseignement prodigué par Médée. La clé trouvée dans le roman de Clarke permet aussi d'interpréter ensemble les parties du texte que nous avons choisies (Parties 1 à 4), une interprétation dans laquelle le récit circonstancié de la guerre (Partie 5) trouve parfaitement sa place.

D. Benoît

Dans les années soixante du XII^e siècle, le clerc Benoît de Sainte Maure a composé le *Roman de Troie*, probablement à la cour d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine. Si Benoît associe les histoires d'amour aux récits de guerre, son sujet est d'abord la chute de Troie, conséquence principale d'une longue guerre déclenchée par un incident mineur. Benoît raconte aussi le retour des Grecs. Ulysse, dernier des vainqueurs à rentrer chez lui, rentre dans son royaume pour y trouver la mort de la main de son propre fils. La réconciliation qui clôt le récit ne peut empêcher l'impression générale que le public a dû tirer du *Roman de Troie*, à savoir que la guerre ne doit être qu'un dernier recours, parce qu'elle peut entraîner aussi bien la perte du vainqueur que celle du vaincu. Cette vision de la guerre reflète certainement celle de l'époque de composition du *Roman de Troie*. Pendant toute sa jeunesse, le futur Henri II a vu son père guerroyer pour obtenir le duché de Normandie et la couronne d'Angleterre pour son fils. La couronne anglaise devait pourtant revenir de droit à Henri, les barons anglais ayant prêté serment à son grand-père Henri I^{er} de soutenir sa mère, l'impératrice Mathilde, dans la succession au trône. Seule la force guerrière du père d'Henri II avait fini par amener le roi Etienne à faire d'Henri son successeur. Enfin couronné après des années de guerre, aussi bien sur le continent qu'en territoire anglais, Henri II s'appliquait sinon à garantir la paix, du moins à consolider son pouvoir à l'époque où Benoît écrivait.⁵³ Sans prétendre que ce roi lettré a commandé le *Roman de Troie*, on peut imaginer qu'une cour au fait des aléas de la guerre a certainement apprécié de trouver une réflexion sur ce sujet dans le récit qu'on lui faisait, la didactique étant déguisée en récit historique.⁵⁴ Venant s'ajouter aux transpositions précédentes des matières antiques en français, le *Roman de Troie* a dû plaire aussi parce qu'il racontait ce qui s'était passé avant les événements qu'avait relatés l'*Eneas*, auquel le *Roman de Troie* donnait une suite rétrospective.⁵⁵

⁵² Arthur C. Clarke, *2001 : A Space Odyssey*, London, Hutchinson, 1968. Ce texte reprend et étoffe le sujet de la nouvelle "The Sentinel", écrite en 1948 et publiée sous le titre "The Sentinel of Eternity" en 1951.

Arthur C. Clarke, "The Sentinel of Eternity", *10 Story Fantasy*, Avon Publications, 1951 (reprint London, Hutchinson, 1968).

⁵³ Article *Heinrich II*, Kg. v. *England* du LEXMA IV (J. Critchley, col. 2050-2051) et W. L. Warren, *Henry II*, Berkeley, CA, University of California Press, 1973, p. 12-149.

⁵⁴ Bernard Guenée souligne que le moyen âge avait repris des textes antiques, de Cicéron, par exemple, l'acception de l'histoire comme *école de vie*. Ainsi, le choix du sujet informe sur la vie du public.

Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'occident médiéval*, Aubier Montaigne, Paris, 1980, p. 27.

⁵⁵ *Eneas. Roman du XII^e siècle*, éd. Jean-Jacques Salverda de Grave, Paris, Champion, 2 tomes, 1925-1929² (réimpression 1983-1985, Classiques français du moyen âge 44, 62).

Pour une introduction aux romans antiques, voir Udo Schöningh, *Thebenroman – Eneasroman – Trojaroman: Studien zur Rezeption der Antike in der französischen Literatur des 12. Jahrhunderts*, Tübingen, Niemeyer, 1991 (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 235), pp. 57-87.

Transposant des sujets antiques en français, la démarche de mise en "roman" est d'abord un processus linguistique qui rapproche un sujet d'un certain public, celui qui parle le *roman* en l'occurrence. Le récit de guerre est structuré par des histoires d'amour, dont la première est cause de la guerre – indirectement, toutefois. Dans son article sur le rapport entre la guerre et l'amour dans le *Roman de Troie*, Alfred Adler va même plus loin que Lumiansky, en soulignant que *Troy is not a scene where Amor and Militia, both desirable, are assumed to exercise a mutually regenerative effect upon one another*. Tels qu'ils sont représentés dans le *Roman de Troie*, *amor* et *militia* mènent à la perdition. Si l'un ne conduit pas à l'autre, ils sont rendus possible l'un par l'autre seulement.⁵⁶ Le public de Benoît devait être mixte, mais cela ne signifie pas que ces femmes ne s'intéressaient qu'aux histoires d'amour, ou les hommes aux récits de guerre seulement. Cette mixité est plutôt la première indication de la méthode didactique de Benoît. En effet, une femme s'intéressera plus directement à un récit si celui-ci met en scène une femme qui lui ressemble, portant les atours et déployant les grâces sociales qui seyaient aux dames de la cour d'Aliénor d'Aquitaine. En entendant l'histoire de cette Médée, décrite comme très belle, bien élevée et portant des habits rivalisant avec les siens⁵⁷, elle ne devrait pas trouver étrange d'entendre décrire un monde, pourtant disparu depuis longtemps, dans lequel la mode est celle qu'on porte à la cour des Plantagenêts. Au contraire, en entendant raconter que Médée lui ressemble par son apparence extérieure, elle est incitée à réfléchir à ce qu'elle-même aurait fait à la place de la jeune fille. Cet effet est encore renforcé si Médée – et plus loin Cassandra – sert de narrateur-assistant. Contrairement à l'histoire, *amor* et *militia* ne devaient pourtant pas correspondre directement à ce qu'un clerc apprenait à l'école, et cette différence est reflétée par les sources du *Roman de Troie*. Darès et Dictys étaient considérés comme des sources historiques plus fiables qu'Homère quant à la matière de Troie. Pour exprimer les sentiments amoureux et l'urbanité courtoise qui convenait à une société noble, par contre, le style d'Ovide pouvait sembler plus approprié.⁵⁸ Ovide n'étant pas historien, et encore moins un témoin de la guerre de Troie, Benoît ne le nomme pas quand il énumère ses sources. Cependant, il semble légitime de se servir de l'histoire de Médée telle qu'elle est dans les *Métamorphoses*, pour la comparer à la version qu'en donne Benoît, et cela d'autant plus que Benoît ne s'est pas contenté de reprendre l'épisode de la Toison d'Or pour le remanier, mais a puisé dans les *Métamorphoses* tout entières. Les textes de Dictys et Darès étant bien plus tardifs, l'histoire de Médée, sans relever de ce que Benoît présente comme l'histoire, est le premier apport véritablement antique du *Roman de Troie*.⁵⁹ Nous tenterons de démontrer l'importance de cet apport, moins pour le récit historique que pour les intentions didactiques de Benoît.

E. Ovide

Né vingt ans après Auguste, Ovide est un enfant de la paix. Il fait partie d'une famille de chevaliers assez aisée pour lui permettre de se consacrer entièrement à la poésie à vingt ans, après quelques années de service public. Cet éloignement de la vie politique est typique de sa classe sociale à l'époque et va de pair avec l'ascension d'Auguste, pendant laquelle les patriciens, perdant, sinon leurs fonctions, du moins une grande partie de leur pouvoir politique au profit du *princeps*, doivent

⁵⁶ Alfred Adler, "Militia et Amor in the *Roman de Troie*", *Romanische Forschungen* 72 (1960), pp. 14-29, citation p. 15.

⁵⁷ Aimé Petit souligne avec combien d'ingéniosité didactique les auteurs des romans antiques se sont servi des anachronismes pour introduire, au moyen de détails familiers à leur public, des choses jusqu'alors inconnues, voire des concepts nouveaux.

Aimé Petit, *L'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge 65), *op. cit.*, pp. 243, 281 et 285.

⁵⁸ Rosemarie Jones, *The Theme of Love in the 'Romans d'Antiquité'*, *op. cit.*, pp. 1-2.

⁵⁹ Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, p. 176.

s'arranger avec le nouvel ordre établi par l'empereur et se retirent vers une vie privée qui offre d'autant plus de place à la culture qu'elle est aisée et pacifique. Dans son étude sur Ovide, Niklas Holzberg souligne même que la poésie "amoureuse", politiquement inoffensive, est un passe-temps idéal pour qui a perdu tout espoir de participer aux destinées de Rome⁶⁰. Ainsi, de 20 à 50 ans, Ovide se consacre à une carrière littéraire qui, selon ses propres dires, le rend célèbre. Un peu trop, peut-être, puisqu'en l'an 8 de notre ère, Auguste l'exile à Tomes, aux bords de la Mer Noire. Peut-être Ovide avait-il poussé trop loin l'art de la littérature amoureuse, dont le caractère décadent ne correspondait plus à ces vertus soi-disant républicaines remises à l'honneur par Auguste pendant les années de consolidation de son pouvoir. Detlef Urban, quant à lui, établit que paradoxalement, Ovide pourrait bien devoir son exil à son silence plutôt qu'à ses écrits. En effet, si Ovide décrit le développement du monde dans les *Métamorphoses*, cette évolution "descendante" allant de l'Age d'Or à l'Age de Fer ne se termine pas par un retour à l'Age d'Or, même si le récit de ce développement se termine par la divinisation d'Auguste.⁶¹ Comme il était d'usage de discuter les textes littéraires en cours de développement déjà, Auguste a pu apprendre avec combien peu d'enthousiasme Ovide décrivait son règne, et l'exil aurait rétribué cette absence d'adhésion.⁶²

Au moment de son exil, vers la fin du règne d'Auguste, Ovide termine les *Métamorphoses*. Comme il n'a été condamné qu'à une forme clémentine de l'exil, la *relegatio*, il n'a perdu ni ses droits de citoyen, ni sa fortune, et peut publier son oeuvre depuis les bords de la Mer Noire, région que comme lui, veut quitter l'une de ses héroïnes favorites, Médée, dont l'histoire est au début du septième de douze livres, au centre exact des *Métamorphoses*. Médée paraît plusieurs fois dans l'oeuvre d'Ovide: mise à part une tragédie disparue, *Médée*, dont il n'est pas sûr qu'Ovide l'ait écrite, la XII^e lettre des *Héroïdes* et le Livre VII des *Métamorphoses* mettent en scène la magicienne de Colchide, et Ovide fait plusieurs allusions à elle dans ses autres textes. Dans sa lettre à Jason, qui vient de lui préférer la Colchidienne, Hypsipyle dit par exemple que si elle en avait eu le pouvoir, elle se serait vengée sur Médée à la façon de Médée: *Medeae Medea forem* (Her. VI v. 150)⁶³.

Avant son exil, Ovide a participé pendant trente ans à la vie culturelle de Rome, et au moment de quitter la capitale, il avait publié la plupart de ses oeuvres. Il n'a certainement pas perdu tout contact avec ses anciens amis en partant pour Tomes. Avant de publier ses poèmes, il les faisait lire à un cercle restreint, pour recueillir les impressions des auditeurs et pour améliorer ses poèmes avant de les faire recopier pour les répandre au-delà du cercle des ses collègues. Il était aussi d'usage d'organiser des lectures publiques, auxquelles assistait qui voulait, et il semble qu'Ovide ait

⁶⁰ Niklas Holzberg, *Ovid: Dichter und Werk*, München, Beck, 1997, pp. 31-54.

⁶¹ Pour un aperçu du programme politique et religieux d'Auguste, voir Andrew Wallace-Hadrill, *Augustan Rome*, London, Bristol Classical Press, 1993, pp. 63-78. Pour une analyse de l'attitude d'Ovide envers le principat d'Auguste, telle qu'elle transparaît dans les *Métamorphoses*, voir Detlef Urban, *Die augusteische Herrschaftsprogrammatik in Ovids 'Metamorphosen'*, Frankfurt am Main et al., Peter Lang, 2005 (Diss. Univ. Düsseldorf, 2002; Prismata 15), pp. 89-109 et 169-174.

⁶² En analysant la dépeinture des dieux comme personnages aux faiblesses humaines, abusant de leur pouvoir avec une cruauté inutile, Fritz Graf s'interroge sur un rapport possible entre cet exil et la façon ironique qu'a Ovide de raconter les mythes dans les *Métamorphoses*, s'opposant en cela au style de Virgile, par exemple. Fritz Graf, "Die Götter, die Menschen und der Erzähler: Zum Götthermythos in Ovids *Metamorphosen*", *Ovidius redivivus: Von Ovide zu Dante*, Hrsg. Michelangelo Picone und Bernhard Zimmermann, Stuttgart, M und P, 1994, pp. 22-42.

⁶³ Ovide. *Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, tirage revu et corrigé par H. Le Bonniec, Tome II, *Livres VI-X*, Paris, Les Belles Lettres, 1995⁷.

Ovide. *Héroïdes*, éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1991⁵. Pour citer, je me servirai de *Met.* et de *Her.*

activement poursuivi la dissémination de ses oeuvres. Il avait donc à disposition aussi bien une élite cultivée, qui devait comprendre une grande partie des allusions littéraires dont fourmillent ses textes, qu'une audience moins lettrée, dont on imagine qu'à défaut de comprendre les allusions, elle appréciait d'abord qu'Ovide parle d'un sujet intéressant tout un chacun, comme l'amour, par exemple.

Dans son analyse de l'épisode de Médée, Christine Binroth-Bank fait ressortir les particularités du style d'Ovide dans les *Métamorphoses*, en comparant cet épisode aux modèles d'Ovide, les *Argonautica* d'Apollonius de Rhodes et la tragédie d'Euripide.⁶⁴ Elle souligne que si Médée endosse des rôles entièrement différents au cours de son histoire, fille de roi, amoureuse, magicienne, meurtrière, Ovide ne change pas de point de vue au cours du récit et décrit l'épisode entier du point de vue de la jeune fille. Cette unicité est remarquable dans les *Métamorphoses*, en particulier dans un épisode placé au milieu du texte. Nous suivrons la méthode de Christine Binroth-Bank, en comparant le texte de Benoît à celui d'Ovide, ce qui nous permettra de mieux comprendre la Médée de Benoît, et, par un effet de reflet, celle d'Ovide.

⁶⁴ Christine Binroth-Bank, *Medea in den Metamorphosen Ovids: Untersuchungen zur ovidischen Erzähl- und Darstellungsweise*, Frankfurt am Main-Bern, Peter Lang, 1994 (Diss. Universität Giessen, 1993; Europäische Hochschulschriften, Reihe 15: Klassische Sprachen und Literaturen 62), pp. 154-156.

II. INTRODUCTION – LES MONOLITHES DE BENOÎT

Dans le roman *2001: A Space Odyssey* d'Arthur C. Clarke, une force inconnue place, en différents points de la galaxie, des structures dont l'apparition inattendue fait réfléchir ceux qui les perçoivent et leur permet d'évoluer intellectuellement.⁶⁵ Un singe qui trouve devant sa caverne l'un de ces objets incongrus, un monolithe de cristal, a soudain l'idée de ramasser un os et d'en faire une arme, ce qui permet à sa tribu de survivre. Clarke n'explique pas comment ces objets, qu'il qualifie de sentinelles, déclenchent la réflexion. Ces sentinelles transmettent à leur créateur la rapidité et la qualité du développement intellectuel qu'elles ont déclenché. On imagine ce créateur comme un enseignant qui vérifie que ses élèves ont compris ce qu'il leur a enseigné et qu'ils appliquent cet enseignement. Le titre du roman évoque non pas la guerre, comme on pourrait s'y attendre en voyant un singe apprendre à se battre, mais le voyage. Or, le *Roman de Troie* relate plusieurs voyages. La guerre commence par le voyage-quête de Jason et se termine par les voyages de retour des Grecs chez eux, et en particulier celui d'Ulysse. Un autre voyage-quête clôture le récit, celui du fils d'Ulysse, Telegonus, cherchant et trouvant à la fois son père et son frère, tuant l'un et fondant un avenir pacifique avec l'autre. Mais les voyages sont plus nombreux encore dans le *Roman de Troie*. Dans le Prologue, Benoît décrit comment le récit lui-même est parvenu de Troie jusqu'au public. En fait, il opère un mouvement inverse, puisqu'il se fait accompagner par son public dans sa recherche du savoir sur Troie, tous deux partant de la pièce où ils se trouvent pour aller jusqu'à Troie grâce au savoir que Benoît transmet. Ainsi, le texte de Clarke pourrait contribuer à la compréhension du texte de Benoît.

Ce dernier semble avoir inséré dans son oeuvre plusieurs détails inattendus qui font réfléchir, qu'on pourrait qualifier de monolithes. Il commence le *Roman de Troie* par le Prologue dans lequel il explique sa théorie de la transmission du savoir et donne la généalogie du récit de la guerre de Troie. Il rejette un savoir renommé, mais faux – celui d'Homère –, pour glorifier et transmettre un savoir inconnu jusque-là, et resté perdu pendant de longues années, mais authentique, celui de Darès. Le premier monolithe est donc le rejet du savoir d'Homère par Benoît, qui avant la destruction de Troie, "détruit" celui qui a jusqu'ici transmis le savoir sur cette destruction. Tout en s'inscrivant dans la tradition de la transmission du savoir, Benoît commence par la remettre en question.

Le second monolithe est dans le nombre de redites. Si les répétitions sont d'un usage courant dans un texte aussi long, l'ampleur du phénomène surprend dans le *Roman de Troie*. Avant de passer au récit de la chute de Troie (Parties 4 et 5), Benoît en donne le Résumé (Parties 2 et 3). Le texte transmet un même ensemble de faits sous deux formes différentes, en miniature d'abord et ensuite par le menu. Et le Résumé, comme le récit circonstancié, commence par une transmission du savoir, celle de Médée à Jason, une transmission que Benoît n'a pas trouvée chez Darès. Sans être la cause de la guerre, cette transmission du savoir a cependant pour suite la mort d'une société toute entière. Cet épisode semble dire le contraire de ce que Benoît établit dans le Prologue, à savoir qu'il faut transmettre son savoir pour gagner *pro e honor* (RdT vv. 5). En fait, le *Roman de Troie* présente non pas deux, mais trois transmissions du savoir, puisque le texte commence par la transmission du savoir en théorie dans le Prologue (Partie 1) – établie par Salomon et appliquée, voire améliorée par Benoît⁶⁶ –, passant à la transmission miniature du Résumé (Parties 2 et 3)

⁶⁵ Arthur C. Clarke, *2001: A Space Odyssey*, op. cit.

⁶⁶ Nous verrons que le Prologue présente même deux transmissions du savoir différentes, celle de Salomon, qui est appliquée par Homère, et celle de Darès, Cornélius et Benoît, qui imitent Salomon jusqu'à un certain point, mais en l'améliorant.

pour se terminer par la vraie transmission du récit de la chute de Troie (Parties 4 et 5)⁶⁷. Si Benoît avait trouvé cette triple transmission chez Darès, il n'y aurait pas matière à s'interroger, mais ce n'est pas le cas, puisque Darès se contente de donner la généalogie du récit de la guerre de Troie sans se réclamer d'une théorie.

Le troisième monolithe est le fait que Benoît contredit ses propres affirmations sur la transmission du savoir en racontant par le menu la conquête de la Toison d'Or. Même un lecteur qui ne connaît pas Darès constatera que si dans le Prologue, Benoît insiste sur la nécessité de ne transmettre que des faits historiques relatés par un témoin direct, fixés rapidement par écrit et transmis par une généalogie complète de savants qui remonte jusqu'aux faits eux-mêmes, la généalogie de son propre texte ne remonte que jusqu'à Darès, qui dans le *Roman de Troie* n'a pas participé au voyage des Argonautes, puisque celui-ci précède la guerre⁶⁸. Or, cette incohérence ne peut être perçue que par un public qui réfléchit. Si celui-ci la remarque, elle amène une question: "Pourquoi Benoît prend-il la peine d'élaborer un épisode aussi accessoire que l'expédition des Argonautes et de construire un héros qu'il abandonne rapidement?", ou même: "Pourquoi Benoît prend-il la peine d'introduire Médée, un personnage qui n'est pas dans le texte de Darès, pour ne s'en servir que le temps d'un épisode? Il est allé chercher Médée pour rien." S'il se souvient du Résumé du poème, le public sait que Benoît a annoncé que l'expédition des Argonautes, déclenchée *par engin e par traïson*, est couronnée de succès parce que Médée, *par son saveir, ... fist conquerre e avoir* la Toison à Jason et à Hercule (RdT vv. 157-160). Le premier ajout de Benoît au récit de Darès est donc un personnage dont la caractéristique première est le savoir, et cela précisément dans un épisode qui fait réfléchir parce que sa source reste inconnue. Ce savoir permet une conquête – un exploit guerrier qu'on imaginerait plutôt dû à la vaillance physique – et il répare les effets d'une trahison. On pourrait dire qu'il remet le monde à l'endroit. De plus, comme Benoît annonce dans le Prologue qu'il va parler de la guerre de Troie, le public s'attend à ce que les Grecs aillent à Troie. Mais si les Argonautes y font escale, ils en repartent, non pas pour chercher du renfort, mais pour aller à Colcos, et il ne sera plus question de Troie avant près de l'000 vers. Le public devrait se demander: "Mais pourquoi faire un détour par Colcos?", ou plutôt: "Pourquoi raconter ce détour aussi longuement?" En effet, le texte pourrait très bien passer du départ de Troie, où les Argonautes *de la contree s'esloignierent* (RdT v. 1130) au retour à Pénélope, où ils *orent conté e retrait/Ço qu'a Troie lor ot om fait* (RdT vv. 2079-2080), et résumer la conquête de la Toison en deux mots, comme Darès, qui se contente de *pellem abstulerunt* pour décrire tout ce qui se passe en Colchide⁶⁹. Comprendant l'allusion, le public de Darès semble avoir pu se contenter de deux mots. Mais le public de Benoît, quant à lui, avait besoin de la version développée. Malgré le plaisir d'entendre un récit neuf, le public a pu s'interroger sur les raisons de ce détour par Colcos. Le quatrième monolithe de Benoît est donc lié à l'espace, la conquête de la Toison semble être une promenade inutile dans un espace sans importance. Cette *digression géographique*, comme l'appellerait Bernard Guénée⁷⁰, ne peut être une simple enjolivure d'un récit historique.

Le cinquième monolithe est lié au temps, c'est une petite incohérence dans la logique temporelle du récit qui fait réfléchir. Benoît dit que les chevaliers de Jaconitès, ville de Colcos, jouent *as eschès* (RdT v. 1191), pour dire 2'000 vers plus loin que les échecs seront inventés à Troie après sa

⁶⁷ Le Prologue présente même plusieurs chaînes de transmission du savoir, celle qui débute par Salomon et est continuée par Benoît, celle qui commence par Homère et est interrompue par Benoît, et enfin la plus complexe, celle qui commence par Darès, mais dont nous verrons qu'elle devrait commencer par Médée et dont Benoît est le dernier maillon, tout en étant, ensemble avec son public, le premier maillon de la chaîne à venir.

⁶⁸ C'est pourquoi le texte de Darès se contente d'une seule phrase pour relater l'épisode.

⁶⁹ *Dares Phrygius. De excidio Troiae historia, op. cit.*, Livre II, ligne 7.

⁷⁰ Bernard Guénée, *Histoire et culture historique dans l'occident médiéval, op. cit.*, p. 166.

reconstruction, donc bien plus tard (*Eschec e tables, gieu de dez/I furent, ço sacheiz, trovez*, RdT vv. 3183-3184). On pourrait penser que le jeu devait avoir sa place dans toute description des loisirs de cour, reléguer cette incohérence au rang des erreurs fréquentes – cette expression faisant partie d'un stock de formules descriptives – et n'y accorder aucune importance. Mais ces deux évocations des échecs séparent la Grèce, le pays où ils sont inconnus, des deux espaces dans lesquels on y joue, Colcos, où les échecs font partie du quotidien, et Troie, dont l'atmosphère culturelle est propice au développement d'un jeu aussi raffiné. Or, contrairement à Troie, dont le public sait dès le Prologue qu'elle n'existe plus, Colcos pourrait exister encore, même si aucun des personnages n'y revient. La différence entre les échecs et le jeu de dames, par exemple, est à noter aussi, puisque les échecs ne se jouent pas en quelques minutes, et qu'il faut s'y adonner régulièrement pour atteindre une certaine maîtrise. Il devait y avoir des joueurs d'échecs dans le public de Benoît, qui n'auraient pas manqué de relever une telle erreur, particulièrement si le jeu d'échec faisait partie des sept domaines enseignés à tout chevalier⁷¹. Cette incohérence temporelle frappe d'autant plus que jouer aux échecs, c'est jouer à la guerre, les "habitants" de deux "espaces", le blanc et le noir, s'affrontant jusqu'à ce que l'un des deux rois se rende maître du monde représenté par l'échiquier.

Ce jeu s'est répandu en Europe dès le XI^e siècle, et le motif des échecs donnant une allégorie de la société est apparu presque simultanément en littérature et en iconographie.⁷² Avant de jouer pour la première fois, tout apprenti-joueur d'échecs a dû entendre décrire les différentes pièces et leur rapport avec les autres pièces du jeu, l'analogie avec la société réelle s'offrant d'elle-même à l'esprit. Bien avant la fin du XIII^e siècle, où la traduction du traité d'échecs moralisés de Jacques de Cessoles en langues vernaculaires a établi définitivement l'association de ce jeu et l'image qu'on se faisait de la société médiévale, toute personne ayant déjà vu jouer aux échecs devait connaître l'allégorie qui s'y rattachait, même sans savoir jouer.

Jacques de Cessoles explique que les échecs furent inventés pour trois raisons. Un philosophe voulait rappeler un mauvais roi à ses devoirs sans encourir son déplaisir. En se servant du jeu d'échecs, il pouvait sans danger parler des devoirs du roi, en expliquant, par exemple, que sans les figures qui appartiennent à son parti, celui-ci ne peut pas gagner de bataille. Chaque figure représente une partie de la société et chacune dispose à la fois de droits et de devoirs, tous leurs mouvements étant définis par les règles, ceux du pion comme ceux du roi. L'échiquier serait d'abord un miroir du monde en modèle réduit, destiné à servir l'enseignement. Comme dans le monde réel, les rois se battent pour un espace, et à la fin de la partie, le gagnant et le perdant quittent l'échiquier. Jacques de Cessoles dit aussi que les échecs auraient été inventés pour combattre l'oisiveté. Enfin, et c'est le point le plus intéressant, les règles du jeu seraient compliquées parce que les échecs ont été créés pour répondre à l'aspiration naturelle des humains au savoir et à l'apprentissage. Jacques de Cessoles ne donne d'ailleurs pas une règle du jeu qui permettrait d'établir exactement comment se jouaient les échecs au moyen âge. Le savoir ne doit donc pas être trop facile d'accès.⁷³

Il serait surprenant que Benoît, qui veut raconter la plus grande guerre de tous les temps, se trompe et donne par erreur deux moments et deux lieux d'invention⁷⁴ différents pour cette guerre théorique

⁷¹ Voir l'article *Erziehungs- und Bildungswesen – Westliches Europa – Adelserziehung* du LEXMA III (L. Boehm, col. 2199).

⁷² Voir l'article *Schachspiel* du LEXMA VII (H. Petschar, col. 1427-1429).

⁷³ Jacques de Cessoles. *Le livre du jeu d'échecs*, traduit et présenté par Jean-Michel Mehl, Paris, Stock, 1995, pp. 27-40, et 194. Pour l'annexe sur les règles du jeu au moyen âge, voir pp. 210-217.

⁷⁴ Si les habitants de Colchos jouent aux échecs à l'arrivée de Jason, l'invention de ce jeu doit avoir eu lieu avant l'expédition des Argonautes.

que sont les échecs. Si au lieu de qualifier cette incohérence d'erreur, le public se demandait: "Et si cela indiquait que Colcos ne fait pas partie du monde tel que nous le connaissons?" ou mieux: "Colcos ferait-elle partie d'un autre monde que celui de la guerre de Troie, et si oui, duquel?", qu'en déduirait-il? Il se souviendrait que dans le Prologue, Benoît ne présente pas d'abord le monde de la guerre où combattent Grecs et Troyens, mais le monde de la transmission du savoir, recouvrant des temps et des espaces différents de ceux du champ de bataille. Comme l'épisode de la Toison d'Or est mené à bien par un personnage de savoir, on pourrait inférer que Colcos fait partie du monde de la transmission du savoir plutôt que de celui de la guerre de Troie.⁷⁵ Les gens de Colcos seraient donc un genre d'extra-terrestres qui vivent dans le monde du savoir. Ou mieux, Colcos semble être un monde parallèle au monde réel, une utopie intemporelle dont le rôle est de nous faire réfléchir au monde dans lequel nous vivons. Et si les Argonautes vont dans ce monde-là, ils en repartent. Le *Roman de Troie* montrerait donc à la fois le monde réel de Troie et de la Grèce, et un monde à part, le monde du savoir. Les personnages du monde réel feraient une incursion dans le monde du savoir en débarquant à Colcos.

A cela, on pourrait objecter que le Prologue expose la théorie sous-jacente au récit, alors que l'épisode de la Toison met en scène des personnages intervenant dans la guerre. Grecs, Troyens et Colchidiens appartiennent au récit, non à la théorie qui le sous-tend, et la théorie du Prologue ne pourrait s'appliquer à eux. Mais Benoît lui-même fait cet amalgame en se réclamant, pour fonder sa théorie, du texte de Darès, qui lui-même a participé à la guerre de Troie. Si Darès est à la fois celui qui montre l'exemple de la bonne transmission du savoir et un participant à la guerre, pourquoi Médée ne pourrait-elle pas, à la fois, servir la théorie du Prologue et faire partie du monde de la guerre de Troie? Le Prologue et l'étoffement de l'épisode de la Toison étant des ajouts de Benoît au texte de Darès, on peut penser que le choix des ajouts sert un même concept, l'un complétant l'autre. De plus, si le texte latin original de Darès établit la même généalogie du récit que Benoît – de Darès à Cornélius, et rejetant Homère –, cette généalogie est très succincte et elle n'établit aucune théorie. Le Prologue de Benoît étoffe l'introduction de Darès et surtout, il inscrit la transmission du savoir dans une tradition fondée sur l'autorité de Salomon, ce que le texte de Darès ne fait pas. Les deux ajouts mettent en scène une transmission du savoir, par Salomon, Darès, Cornélius, Benoît et – a contrario – par Homère dans le Prologue, et par Médée dans l'épisode de Colcos. Si le Prologue expose une théorie du savoir, et que le récit de l'expédition des Argonautes à Colcos a le même thème, il doit être possible d'appliquer cette théorie aux personnages de l'expédition – ou du moins à Médée et Jason, l'enseignante et son élève –, les deux mondes étant liés par le savoir et sa transmission, qui permettent de se démarquer des *bestes* dans le Prologue et de les maîtriser à Colcos. Mais alors, comment expliquer le troisième ajout de Benoît, le Résumé du poème? On pourrait voir dans le Résumé un instrument d'intégration pour la conquête de la Toison d'Or. Il rattache l'expédition des Argonautes à la guerre, la plaçant au début du récit comme la première perle d'un collier, en la protégeant toutefois par une fermeture, l'évocation préalable du Grec Achille (RdT v. 153), le futur vainqueur du meilleur des Troyens, Hector.

⁷⁵ A la fin du *Roman de Troie* intervient un autre personnage savant, Circé, qui n'est toutefois pas la tante de Médée, peut-être pour ajouter à la vraisemblance chronologique. Guidé par les indications de sa mère, Telegonus, fils de Circé et d'Ulysse, va chercher son père. S'il le tue par manque de réflexion et de savoir, il se réconcilie ensuite avec son frère Telemachus. Le savoir de Circé est bien différent du savoir de Médée, mais notre définition du savoir comme information potentiellement utile à celui qui la reçoit permettrait d'établir que le récit de la chute de Troie commence et finit par une quête liée au savoir et à sa transmission. Ce récit est encadré par l'enseignement de Salomon et celui de Benoît qui *essauce e montepleie* le savoir qu'il a reçu de Darès et Dictys (RdT v. 30'316). Dans le texte, le monde du savoir et de sa transmission précède et suit le monde de la guerre de Troie, doublement même. En termes de texte, l'espace que recouvre le monde du savoir est le plus grand. Une comparaison entre les interventions d'enseignante de Circé et de Médée, mises en parallèle avec celle de Benoît, pourrait faire l'objet d'une nouvelle étude.

Une théorie bien enseignée doit être suivie d'un exercice, d'une application pratique de l'enseignement qui permet de vérifier si tous les élèves ont bien compris. Les monolithes de Clarke transmettent à la force inconnue qui les a disposés les progrès de ceux dont ils déclenchent la réflexion. Comme Benoît veut transmettre le récit de la guerre, on pourrait même dire que le récit de la conquête de la Toison sert deux buts. D'abord, il s'agit de vérifier si le public a compris la théorie du Prologue et qu'il l'applique en écoutant attentivement le récit qu'on lui fait. Benoît s'assure ainsi de l'acquis du passé. En même temps, il prépare l'avenir, et le récit de la conquête sert de répétition générale à la transmission du savoir le plus important, à savoir le récit de la guerre. Entre la théorie (Prologue, Partie 1), l'annonce du programme (Résumé, Parties 2 et 3) et l'application de la théorie (Récit circonstancié de la guerre, Partie 5), Benoît fait faire à son public un exercice de contrôle et de préparation, ce qu'en termes de sport on appellerait l'échauffement, le récit de la conquête de la Toison d'Or (Partie 4). Comme le métier du public de Benoît n'est pas la conquête de toisons d'or, mais la guerre, ce savoir guerrier servira le public, alors que l'acquisition du savoir permettant la conquête de toisons d'or restera un exercice théorique.⁷⁶

La comparaison du *Roman de Troie* avec le texte de Darès a mis ces monolithes en lumière. Il semble utile de comparer le texte de Benoît avec une autre de ses sources, les *Métamorphoses* d'Ovide. Comme les deux textes racontent la conquête de la Toison de façon linéaire⁷⁷, cet ordre chronologique permet de les comparer quant aux sujets mis en évidence dans le Prologue, à savoir le temps et l'espace auxquels ils s'agit d'échapper grâce à la transmission du savoir. Comme Ovide n'est "que" spécialiste en style, en descriptions de sentiments et en histoires d'amour, Benoît ne le nomme pas, montrant qu'il ne fait pas partie des autorités en fait d'histoire. Le choix d'Ovide comme source de l'épisode semble confirmer que les événements à Colcos relèvent d'un monde autre que le monde historique dans lequel se déroulera la guerre de Troie.

Certes, la conquête de la Toison d'Or ne déclenche pas la guerre de Troie dans les *Métamorphoses*, et le texte d'Ovide évoque la vengeance de Médée, contrairement à celui de Benoît. La transmission du savoir semble bénéfique dans les *Métamorphoses*, puisque la jeunesse grecque rentre sans attaquer Troie, alors qu'elle semble néfaste au-delà même de Colcos dans le *Roman de Troie*. Cela surprend, puisque cela impliquerait le savoir de Médée dans la chute d'une civilisation. Après avoir, dans son Prologue, requis l'application constante à la transmission du savoir, Benoît refuserait à la transmission du savoir de Médée tout effet bénéfique? On constate aussi que la Médée d'Ovide a le pouvoir de se venger, alors que la Médée de Benoît fait figure de victime. Le salaire que la Médée d'Ovide retire de son savoir semble donc meilleur, c'est frappant en regard du fait que la transmission du savoir n'est pas un crime dans le *Roman de Troie*, alors qu'elle en est un dans les *Métamorphoses*. Voilà le sixième monolithe, le rapport incongru entre la valorisation de la transmission du savoir dans le Prologue et le salaire qu'en retire la Médée de Benoît. Or, c'est Benoît qui décide de la façon dont il veut montrer un personnage, et particulièrement s'il a inséré lui-même ce personnage dans son texte. Il s'agira donc de voir quel est l'effet de ces différences et leur rapport avec la théorie du Prologue.

Nous avons vu que l'effet d'annonce ou de promesse du Résumé surprend. Il semble être plus qu'une publicité pour ce qui va suivre. A la fin du Résumé, la chronologie de la guerre de Troie est déjà en place.⁷⁸ Mais en lisant l'article de Michel Zink sur la prise de conscience du pouvoir de la

⁷⁶ De même, on peut imaginer que l'histoire de Médée enseigne au public comment se comporter en amour.

⁷⁷ Dans les *Héroïdes*, par exemple, la conquête de la Toison d'Or est terminée au moment où Médée écrit, son regard est porté sur le passé, alors que dans les *Métamorphoses*, le public suit le récit en "temps réel", au moment où les événements se déroulent.

⁷⁸ Emmanuèle Baumgartner souligne l'usage fréquent dans le Résumé de termes se référant à un déroulement ordonné d'avance (*après, puis, en ordre mot à mot*).

littérature dans les romans antiques, on comprend que ce Résumé doit être, lui aussi, un témoin du procédé de création. Avant de commencer son récit circonstancié, Benoît a dû élaborer un plan, qu'il a mis par écrit. On imagine qu'il avait le texte de Darès et celui de Dictys devant lui, et en a tiré la structure fondamentale de son texte à lui. On pourrait comparer ce plan au modèle d'un architecte, qu'on peut montrer à son commanditaire, si besoin est, avant de se mettre à l'oeuvre pour de bon. Ainsi, nous avons vu qu'idéalement, le Résumé a pu faire promettre au poète le gîte et le couvert tout au long du procédé d'écriture. Michel Zink souligne comment l'auteur de roman antique ne cherche à dissimuler ni son travail ni ses fiches, puisqu'il se donne à voir, et dans le cas de Benoît – qui se nomme – à reconnaître dans son Prologue.⁷⁹ Partons de la théorie que l'écriture du Résumé précède celle du récit circonstancié. Pendant la mise en écrit de ce récit circonstancié, Benoît a dû revenir au Résumé, pour voir, un épisode circonstancié terminé, quel était l'épisode à venir. On peut même imaginer Benoît écrivant pendant la journée, en se reportant constamment au Résumé, pour présenter au cours de la soirée ce qu'il vient d'écrire. Ainsi, le Résumé ne ferait pas que précéder le récit circonstancié, il serait le modèle auquel on revient constamment, ou plutôt un espace que l'on peuple au fur et à mesure du récit circonstancié. D'ébauche, le Résumé deviendrait une référence – à l'égal des modèles de Darès et Dictys, dont il imite la brièveté – pour être, contrairement aux textes de Darès et Dictys, exposé avant même le récit circonstancié. Ce serait une façon de démontrer l'art de Benoît.⁸⁰ En fait, si Benoît ne montre pas les textes de Darès et Dictys, son Résumé les reflète, et son récit circonstancié en donne une version plus riche, historiée. Le récit circonstancié tient les promesses du Résumé, et démontre que Benoît n'a pas fait que traduire ses modèles, mais les a enrichis.

Il y a plus encore dans ce Résumé qu'une référence. Il prouve aussi l'utilité de l'historien Benoît. En effet, si nous n'avions que peu de temps pour entendre le récit de la guerre de Troie, le Résumé nous suffirait. Il énumère les acteurs, les batailles et les événements principaux. Mais il est trop avare de détails pour satisfaire le public, qui demanderait rapidement plus de précisions. En entendant que Jason et Hercule sont allés quérir une toison par *engin* et par trahison, les questions devraient fuser: "Qui était Jason? Quelle toison? Qui a *engeigné*, qui a trahi, et pourquoi?". De sorte que le Résumé, malgré la chronologie complète qu'il transmet, n'est pas une simple table des matières. Il fait d'abord prendre conscience d'un manque. En éveillant une curiosité qu'il ne satisfait pas, le Résumé agit comme le modèle réduit d'une maison magnifique: comme on ne peut vivre dans un modèle réduit, on est à la merci du savoir et du bon vouloir de l'architecte pour voir la maison réalisée grande nature. Ainsi, sans Benoît, le public ne "verra" pas Troie.

Emmanuèle Baumgartner, "Vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Cahiers de lexicologie* 51 (1987), pp. 39-48.

⁷⁹ Michel Zink, "Une mutation de la conscience littéraire: Le langage romanesque à travers des exemples français du XII^e siècle", *Cahiers de civilisation médiévale* 24 (1981), pp. 3-27, et en particulier p. 11.

⁸⁰ On peut aussi imaginer le procédé inverse. Ayant terminé son récit circonstancié, pour la chronologie duquel il a pu se référer au texte de Darès, Benoît a résumé son texte en français, éventuellement pour comparer ce résumé au texte de Darès, afin de voir s'il n'avait rien oublié. Les deux façons de procéder mènent au remplacement du texte de Darès par le Résumé de Benoît.

III. LE PROLOGUE – DE LA COPIE EXACTE AUX VALEURS AJOUTEES

Les termes-clé de ce chapitre ont été relevés par Emmanuèle Baumgartner dans son article sur le vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie*. En étapes thématiques, partant du rapport au sources et du statut du texte, elle établit une réflexion sur la création et la gestion du récit, pour dégager comment Benoît établit l'autorité "*de livre*" de son texte.⁸¹ Notre approche se rapprochera plus de celle du public de Benoît, puisque nous allons suivre le fil du texte.

Nous avons vu que le récit de la guerre et de ses suites se fait en deux étapes, Benoît donnant d'abord le Résumé du récit (Parties 2 et 3), pour ensuite relater la même histoire de façon circonstanciée (Parties 4 et 5). Ce procédé qui fait précéder le travail élaboré par son modèle réduit se trouve dans le Prologue déjà, Benoît donnant d'abord le précepte de Salomon qui va servir d'argument pour la transmission du savoir sur la guerre de Troie. Justifiant la mise en écrit en *romanz* du récit de la guerre, le précepte introduit la deuxième partie du Prologue, à savoir le récit de cette mise en écrit et le trajet de la matière de Troie jusqu'au public de Benoît. Ensemble, ces deux parties du Prologue introduisent le récit de la guerre, lui-même subdivisé en Résumé et en récit circonstancié, le premier introduisant l'autre, voire le justifiant. En effet, en disant: "Vous allez entendre le récit du voyage d'Ulysse", par exemple, le Résumé fait mieux qu'annoncer ou promettre ce récit, puisqu'il lui réserve une place dans le récit circonstancié qui va suivre. Ainsi, le Résumé du voyage d'Ulysse assure l'avenir du récit circonstancié de ce même voyage. De même, le précepte de Salomon, justifie, par avance, la place que prendra le récit de la transmission du savoir.

A. Le précepte de Salomon – La copie exacte

a) Le modèle réduit – La raison de Salomon et des *ancessor*

- 1 *Salemon nos enseigne e dit,*
 E sil list om en son escrit,
 Que nus ne deit son sen celer,
 Ainz le deit om si demonstrer
5 *Que l'om i ait pro e honor,*
 Qu'ensi firent li ancessor.

La première notion transmise au public, c'est qu'il existe un devoir auquel chacun est soumis, et que ce devoir sert un but précis. Chacun *deit*⁸² montrer son *sen* afin d'obtenir *pro e honor*⁸³. Avoir l'obligation de faire une chose pour en obtenir une autre, c'est être soumis à un contrat. Comme il ne peut être le fait d'un individu seul, un contrat requiert au moins deux personnes, et comme il est généralement l'expression de deux volontés qui s'accordent sur un certain nombre de choses, il est

⁸¹ Emmanuèle Baumgartner, "Vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, p. 40.

⁸² Nous nous proposons de citer ainsi: La partie du texte à commenter est citée au début de chaque passage. Si des termes de cette citation sont repris dans le commentaire qui suit, ils seront placés en italiques sans indications du vers dans lequel ils se trouvent jusqu'à la fin du chapitre. A de rares exceptions près, tous les termes cités proviennent du Prologue (Partie 1), de la partie du Résumé du poème qui annonce l'expédition des Argonautes (Partie 2, RdT vv. 157-160) et de l'épisode de la Toison d'Or (Partie 4).

⁸³ Si les deux termes *pro* (avec une variante *preu* donnée par Constans) et *honor* sont connotés positivement, nous noterons que tous deux peuvent se référer à un profit matériel et/ou immatériel. *Pro* peut être la vaillance de caractère, l'utilité ou le profit matériel, et *honor* peut se référer à la bonne opinion des autres tout comme au bénéfice féodal qui peut en découler.

associé à une façon pacifique, ou du moins consensuelle, d'interagir. On pourrait dire que la vie sociale, au sens de *vie pacifique en commun* est un contrat, généralement inexprimé, qui consiste à tolérer l'existence de l'autre dans un même espace, voire à lui reconnaître explicitement le droit d'y vivre. La contrepartie due en échange du *sen* démontré a un aspect social aussi, puisqu'il s'agit de l'*honor*, en latin *honneur rendu au dieux, à quelqu'un* et la *fonction publique*, le respect témoigné au vu et au su de tous, l'évaluation positive par la société⁸⁴. Ce que dit Salomon, c'est que chacun est soumis à un contrat "social". Ces deux notions, le contrat et l'intégration sociale, reviendront tout au long du *Roman de Troie*, et d'abord dans l'épisode des Argonautes, qui nous intéresse.

Benoît fait l'apologie de la transmission du *sen* en se référant à l'autorité de Salomon. Par "transmission", nous entendons toute participation à la mise à disposition de savoir. Une transmission exige deux acteurs au moins, celui qui met son savoir à disposition et celui qui vient chercher ce savoir pour le transmettre à son tour. Tous deux transmettent du savoir, puisqu'avant de pouvoir passer son savoir, il faut l'avoir acquis, l'élève et l'enseignant étant les deux rôles que tout participant à la transmission doit savoir endosser. Au nom de Salomon, Benoît n'accole pas de qualificatif positif, alors que même celui qui a transmis un savoir faux, Homère, sera qualifié de *clers merveillos* (RdT v. 45).⁸⁵ Cette absence de qualification n'implique pas un jugement négatif, mais affirme, au contraire, l'autorité de Salomon. Il n'est pas nécessaire de qualifier positivement celui-ci, et moins encore de le présenter.⁸⁶ Salomon est l'enseignant, il *dit*, et il fait plus que dire, il *enseigne*, ce qu'il dit est exprimé dans l'intention de faire apprendre. Il y a donc une différence entre la simple expression d'un contenu et sa présentation sous une forme didactique. Benoît dit aussi quel est le public visé, Salomon *nos enseigne*, le public de Benoît autant que Benoît lui-même. En disant cela, Benoît transmet lui-même un savoir, mais avant d'enseigner, il se donne à voir comme l'un de ces *nous* élèves. En fait, Salomon lui ayant enseigné qu'il ne faut pas *son sen celer*, Benoît va appliquer cet enseignement. S'étant mis en scène comme celui qui transmet au public le savoir reconnu de Salomon, il prépare celui-ci à accepter l'autorité de ce qu'il va transmettre ensuite, le savoir de Darès. Tout ce qui augmente la crédibilité du récit à venir est généralement exprimé d'au moins deux façon différentes, la répétition agissant comme la doublure renforçant un tissu. Ici, l'autorité de Salomon renforce celle de Benoît.

Le contenu transmis est *écrit*.⁸⁷ Puisque l'écriture permet de fixer un contenu, une source écrite donne à celui qui la reçoit la garantie de recevoir celui-ci sous sa forme originale, tel que Salomon

⁸⁴ Articles *honor* et *honneur* dans Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français*, édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Paris, Hachette, 2000²; et dans le *Dictionnaire historique de la langue française*.

⁸⁵ Salomon et Benoît sont les seuls participants à la transmission du savoir au nom desquels n'est accolé aucun qualificatif, alors que tous les autres participants sont évalués positivement pour leur savoir, de Darès, *clerc merveillos/E des set arz esciētos* (RdT vv. 99-100) à Cornélius, *fortment sachant et de letres sages e fondez* dont il *esteit mout grant parole* (RdT vv. 82-85). Même Salluste, qui ne transmet rien et ne sert que de repère historique est *clerc merveillos e sage* (RdT v. 80). Tout ceux qui font peu ou prou partie de la transmission du savoir jouissent d'une évaluation positive, même Homère. Et si Benoît n'est pas qualifié, cela le rapproche de Salomon, la première autorité. De plus, le nom de Benoît véhicule déjà une évaluation, puisque s'il signifie *béni*.

⁸⁶ Le nom Salomon signifiant *pacifique*, c'est donc par la paix que commence – et finira – le Roman de la guerre de Troie. Si cette étymologie devait être inconnue au moyen âge, le public de Benoît pouvait savoir que Salomon était un grand juge, dont le métier était de maintenir la paix sociale. L'effet d'ouverture et de clôture pacifique semble réservé aux lecteurs de notre époque.

⁸⁷ Pour le vocabulaire du travail de l'écrivain et plus particulièrement de l'historien, voir Bernard Guenée, "L'historien par les mots", *Le métier d'historien au moyen âge: Etudes sur l'historiographie médiévale*, sous la direction de Bernard Guenée, Paris, Sorbonne, 1977, pp. 1-17 (Publications de la Sorbonne, Série "Etudes" 13).

l'a exprimé. Comme la fixation soustrait l'original aux altérations dues à l'imprécision d'une transmission orale – qui iraient augmentant au fil du temps et des transmissions –, l'écrit est indépendant du temps. On *lit* aujourd'hui dans l'*escrit* de Salomon comme on l'a toujours fait et comme on le fera toujours. De même, l'écrit est spatialement indépendant et peut voyager, même si Salomon ne le fait pas. Echapper aux contingences du temps et de l'espace semble essentiel pour la transmission, dont le but est le passage d'une copie parfaite d'un acteur à l'autre. Et qui dit copie, implique *copia*, la multiplication de la copie dans le temps et l'espace, le texte copié pouvant être réactualisé partout et toujours. Mais l'écrit peut faire obstacle à la transmission du savoir, puisque tous ne savent pas lire, et le contenu transmis par Salomon n'est pas accessible à tous ces *nos* évoqués par Benoît. C'est là qu'intervient un lecteur prenant l'initiative d'aller lire en imitant les *ancessor*, qui cherche et trouve le texte pour le transmettre à ceux qui n'y ont pas accès. Une fois l'écrit trouvé, il lui faut une raison de faire participer d'autres que lui à la lecture, c'est la perspective de la récompense *pro e honor*. Ainsi, Salomon doit avoir quelque chose à dire et la volonté de transmettre ce savoir sous une forme didactique. Fixé sous son contrôle, garanti d'origine, ce savoir traversera le temps et l'espace sans s'altérer. Par la lecture, il atteint tous ses destinataires sous une forme identique, un même texte servant à plusieurs publics. Savoir écrire et savoir lire, ces deux savoir-faire permettent de multiplier l'enseignement de Salomon à l'infini. Si fixer un savoir par écrit, c'est le soustraire aux effets du temps, cela semble aussi le rendre moins accessible, le *celer*, précisément ce que Salomon ne veut pas que nous fassions. Mais la façon la plus simple de *celer*, c'est de garder son savoir pour soi, et l'écriture ne *cèle* que superficiellement, puisqu'il suffit de trouver quelqu'un qui sait lire pour accéder au savoir. Ainsi, l'avantage de l'écrit est plus grand que son inconvénient.

Aller chercher un texte et le lire pour le rendre accessible, c'est réactualiser un contenu à un moment et en un endroit précis. Le choix du sujet ne peut être le fait du hasard, et cette chute de Troie relatée à la fin du XII^e siècle doit refléter les préoccupations de l'époque. Pour être transmis, le texte de Salomon nécessite un lecteur qui avant même de chercher le texte, doit se douter de son existence et de son emplacement probable. Comme une bibliothèque, la mise par écrit conserve, mais elle cache l'objet de la transmission, ce qui nécessite un "savoir antérieur au savoir", en l'occurrence la notion qu'une bibliothèque contient du savoir, dans la masse duquel pourrait se trouver quelque connaissance utile.

La recherche et la transmission du savoir sont déclenchées par une même perspective, gagner *pro e honor*. Et rien ne sert de transmettre, il faut être bon enseignant et *si* démontrer son *sen* que l'on récolte la récompense promise. Cette récompense n'est pas un bien tangible, elle relève du perfectionnement personnel, *pro*, et de la reconnaissance sociale, *honor*. Cela explique pourquoi Benoît ne doit pas présenter Salomon, celui-ci ayant récolté par son enseignement une gloire qui le fait connaître de tous, alors que Benoît doit expliciter le contenu de cet enseignement. Si Salomon est mort, sa renommée est bien vivante, et vit en quelque sorte à sa place. Il faut noter aussi que si le rôle de l'élève qui cherche du savoir est primordial, ce n'est qu'une fois ce savoir transmis que l'élève recevra ce que nous qualifierons de "salaire", une rétribution pour sa peine, doublement positive en l'occurrence, puisque *pro* sera accompagné d'*honor*. Le perfectionnement personnel sera reconnu par la société. Le public, lui, sera enseigné, ce qui lui permet à son tour de prendre part à la transmission du *sen* en enseignant ce qu'il a appris, pour gagner à son tour *pro* et *honor*. Il n'y a donc, dans le modèle propagé par Benoît, pas d'action sans réaction ni de travail sans salaire.

Depuis Salomon, la source du savoir, jusqu'à *nos*, le contenu transmis est donc traité par cinq intervenants, exprimé par celui qui *dit*, mis sous forme didactique par celui qui *enseigne*, soustrait au temps par celui qui le fixe par *escrit*, rendu au temps par celui qui le *list* pour finalement parvenir jusqu'à *nos*. Il semble y avoir deux genres de lecture, celui qui lit devant un public ne découvre pas le texte pendant la lecture. Il lit d'abord et s'il le juge opportun, il transmettra ce qu'il

a lu, après avoir fait un choix. Une partie de la lecture pour soi restera sans suite, et Benoît ne transmet pas tout ce qu'il sait. Nous noterons que Benoît, dans ce *nos*, inclut son public et lui donne un rôle, à savoir bien apprendre dans un premier temps. Ensuite, *nus* ne devant *son sen celer*, le public doit enseigner à son tour, en échange de *pro e honor*. C'est le modèle du *perpetuum mobile*. Le lecteur peut donc intervenir bien après la mort de Salomon – ou être son contemporain, mais vivre loin de lui –, puisque l'écriture libère les pensées de Salomon des contingences géographiques et temporelles auxquelles Salomon lui-même est soumis. Benoît dit aussi qu'*on list* dans l'écrit de Salomon, et non pas "je lis". Il se met en scène comme un lecteur parmi d'autres. Comme il ne cite pas Salomon mot à mot (il dit que *Salemon ... dist ... que ...*), il a opéré un travail de reformulation sur le texte trouvé. Intervenant dans la transmission des dires de Salomon, il se met en scène comme enseignant à "valeur ajoutée", qui donne plus qu'il n'a reçu. Entre Salomon qui ne fait qu'enseigner et le public qui ne fait qu'être enseigné, Benoît est à la fois celui qui enseigne et qui apprend⁸⁸, lit et écrit. Il est un intervenant idéal dans la transmission du savoir s'il exerce les deux rôles de la chaîne de transmission⁸⁹. De plus, Salomon n'enseigne qu'un précepte ou une méthode, et reste dans le domaine de la théorie, alors que Benoît, en transmettant son récit, passera dans le domaine de la pratique.

Une fois le précepte noté, Salomon ne peut plus influencer sur la transmission ou l'application de celui-ci, seule une forme aussi didactique que possible donne au texte de meilleures chances d'être transmis. Salomon doit aussi noter les pensées tant qu'elles sont fraîches, pour les soustraire à toute altération due au temps et pour contrôler lui-même sa production. Salomon ayant fixé lui-même ce qu'il dit *en son escrit*, l'inventeur a pu contrôler le scribe. Cette notion reviendra dans la description du travail de Darès qui note le soir ce qu'il a vécu pendant la journée, ce qui servira d'argument contre Homère, né bien après la guerre. Mais quelle est la traduction de ce *sen* qu'il faut *demonstrer*? Baumgartner/Viellard traduisent *sen* par *savoir*, traduction qui s'enrichira au fur et à mesure du texte de significations dépassant la simple acception de "possession d'informations". On notera aussi que le savoir nécessaire à la transmission du savoir, par exemple, lire et écrire, est un savoir-faire, qui résulte aussi d'un apprentissage, mais se rapproche plutôt d'un savoir artisanal dû non pas à la transmission d'informations, mais à un entraînement qui requiert un certain temps.

Dans ces premiers vers, Benoît présente donc le modèle réduit de la transmission du savoir telle qu'elle devrait avoir lieu. Le cinq intervenants théoriques se recoupent pour n'être que trois, Salomon l'inventeur-enseignant-écrivain, Benoît le lecteur-enseignant, qui est élève au même titre que son public, le troisième intervenant. Jusqu'ici, la transmission est parfaite parce qu'exacte et le parcours temporel, et spatial – et donc linguistique – que le texte a dû subir n'a pas pu l'altérer, puisqu'il n'est même pas mentionné. La description de ce modèle réduit est courte, six vers, alors que le temps et l'espace entre Salomon et Benoît sont très étendus. Les devoirs de l'élève, ceux de l'enseignant et le salaire ne changent pas. Comme le savoir transmis, ils sont indépendants du temps et de l'espace, et le contrat social qui fonde la transmission du savoir est immuable. Dans ce modèle, il n'y a aucune place pour l'ajout, le but de la transmission étant que le public reçoive la pensée de Salomon dans son état original, en copie parfaite. Il doit bien y avoir eu une traduction du texte de Salomon, et une traduction ne peut être une copie exacte, mais Benoît ne l'évoque pas.

⁸⁸ Benoît fait d'abord partie des *nos* à qui l'on enseigne (RdT v. 1) avant de se mettre en scène comme enseignant lorsqu'il transmet le précepte de Salomon, cela indique que le rôle de celui qui veut apprendre est aussi important, sinon plus que celui qui enseigne. Mais Benoît dit aussi que *pro* et *honor* sont le salaire de celui qui enseigne, un élève qui ne fait qu'apprendre ne profite qu'à lui-même, il n'aura fait que la moitié de son devoir.

⁸⁹ Benoît n'est cependant pas seul à remplir ces deux rôles en même temps, Cornélius l'ayant précédé. Mais le public de Benoît ne l'apprend qu'en second lieu.

Il semble considérer qu'une traduction préserve toujours l'essentiel de l'original, un fonds de savoir restant stable au fil de la transmission. Or, ce modèle de transmission idéale va s'enrichir, grâce à Benoît. Si selon Salomon, enseigner, c'est transmettre une copie exacte traversant, immuable, l'espace et le temps, selon Benoît, celui qui transmet doit enrichir le savoir. Ainsi, le public de Benoît bénéficiera d'une multiple valeur ajoutée, Benoît transmettant plus et mieux qu'on ne lui a transmis. Mais avant de parler de la transmission qu'il opère, Benoît étoffe son modèle de transmission idéale.

Dans son introduction aux romans antiques, Udo Schöningh compare le prologue du *Roman de Thèbes* à celui du *Roman de Troie*, et dégage plusieurs caractéristiques du texte de Benoît.⁹⁰ Comme le *Roman de Thèbes*, Benoît fonde sa transmission sur la thèse que le savoir engage son détenteur à la transmission, qui s'appuie sur le fait que le savoir des auteurs antiques aurait disparu sans transmission. Le narrateur veut transmettre un savoir digne d'être retenu. Jusqu'ici, Benoît semble imiter son prédécesseur. Pourtant, comme le relève Udo Schöningh, il ne parle pas d'auteurs antiques, mais des *ancecessor*, des ancêtres. Ce terme généalogique annonce un rapport neuf aux ancêtres, exprimé en deux temps comme une argumentation où une deuxième idée découle de la première sans que cela soit exprimé directement. D'abord, la notion d'ancêtres à propos de transmission du savoir introduit la généalogie du *Roman de Troie*, qui se termine par le nom de Benoît lui-même. Cette évocation de l'auteur est absente du *Roman de Thèbes*. Cette façon de ne pas se réclamer de ses ancêtres biologiques, mais "professionnels" pourrait être imitée par le public de Benoît, s'il trouve dans le *Roman de Troie* des personnages dignes de devenir de nouveaux ancêtres d'élection, en changeant simplement de catégorie professionnelle et passant du métier de clerc à celui de guerrier, voire en étendant sa catégorie professionnelle, et complétant le guerrier par un clerc.

b) L'anti-modèle – La folie des bêtes

En décrivant son modèle réduit (RdT vv. 1-6), Benoît ne dit pas encore pourquoi il faudrait transmettre le savoir. Le "comment" vient donc avant le "pourquoi" dans son argumentation. Cette chronologie inversée pose d'abord le modèle comme la seule façon d'agir possible, pour en asseoir l'autorité. Mais elle donne aussi l'impression d'aller à reculons, de remonter dans le temps. Dans les vers 7 à 16, le "pourquoi" de la transmission du savoir est donné *a contrario*, Benoît expliquant ce qui se serait passé si le précepte de Salomon n'avait pas été suivi dès l'époque des *ancecessor*:

- 7 *Se cil qui troverent les parz*
 E les granz livres des set arz,
 Des philosophes les traitiez,
 10 *Dont toz li monz est enseigniez,*
 Se fussent teü, veirement
 *Vesquist li siegles folement:*⁹¹
 Come bestes eüssons vie;
 Que fust saveirs ne que folie
 15 *Ne seüssons sol esgarder,*
 Ne l'un de l'autre desevrer.

⁹⁰ Udo Schöningh, *Thebenroman – Eneasroman – Trojaroman: Studien zur Rezeption der Antike in der französischen Literatur des 12. Jahrhunderts*, op. cit., pp. 73-84.

⁹¹ Baumgartner/Viellard donnent pour M² la variante: *Li siecles vesquist folement*, qu'elles traduisent par *le monde vivrait dans l'ignorance*.

Le savoir est fixé par écrit, à peine *cil qui troverent* ont-ils établi la structure du savoir qu'ils ont fixé ces *set arz* sous forme de livre. De même, ce qui reste des philosophes, ce sont des *traitiez*, des documents écrits. Si les *anceessor* avaient *celé* leur *sen*, le monde serait différent. Benoît présente donc deux versions possibles du développement du monde, ce que serait celui-ci sans la transmission du savoir et le monde tel qu'il est, grâce à elle. En remontant le temps, il se place en pensée au temps des *anceessor*, au moment théorique où ceux-ci ont choisi entre transmettre leur savoir ou se taire, et il prédit un avenir virtuel depuis ce point de vue-là. L'état d'un monde sans tradition d'enseignement serait une vie *comes bestes*, de folie. Ce terme de folie est expliqué, vivre *folement*, *come bestes*, c'est non seulement ne pas savoir reconnaître, *esgarder*⁹² *saveir* et *folie*, mais encore ne pas parvenir à les *desevrer*, les différencier et les séparer l'un de l'autre, choisir entre la folie et le savoir présupposant la capacité de les différencier. Associée au terme de *bestes*, la notion de folie est citée deux fois. La notion de savoir aussi est mise à double, avec une gradation, il ne s'agit pas seulement d'*esgarder* pour *desevrer saveir* et *folie*, il faut *savoir* regarder et *savoir* différencier, ce qu'on pourrait expliquer par "il faut disposer d'un savoir permettant de reconnaître le savoir et la folie pour parvenir à les séparer". Cela équivaut à un travail de différenciation conscient, d'une application voulue de l'esprit à une division du monde en deux catégories, et le savoir acquis est réinvesti, mis en oeuvre pour évaluer le savoir. Benoît cite en exemple *cil qui troverent les parz* – donc la structuration du savoir –, et il indique le nombre de subdivisions des arts – sept – pour plus de crédibilité. Le monde est structuré grâce au savoir et à l'image de ce savoir. Différencier *saveir* et *folie*, c'est aussi se définir soi-même par rapport aux *bestes*, comme "non-bestes", en l'occurrence. La transmission du savoir structure le monde en hommes et bêtes, et le monde du précepte de Salomon est donc un monde structuré grâce à l'enseignement. Celui-ci permet de se définir à travers ce que l'on ne veut pas être et fait prendre conscience de ce qui constitue l'homme par opposition à la *beste*.

Le savoir transmis par écrit profite à *toz li monz*, tous les espaces terrestres et toutes les générations. Contrairement aux *bestes* dont l'action ne dure que le temps de leur vie, les "non-bestes" agissent au-delà de leur existence physique, la transmission leur assurant une vie après la mort, – l'éternité dans le meilleur des cas. Dès l'instant où un savant se réclame d'une généalogie de savoir, il s'inscrit dans une vision globale du temps, son premier travail étant de trouver dans le passé du savoir à transmettre pour l'avenir. Le souci de connaître le passé, l'histoire, est donc le premier devoir du savant, qui doit remonter le temps jusqu'aux faits eux-mêmes pour en examiner la mise en écrit. Grâce à Salomon et aux *anceessor*, le monde a échappé à la folie des *bestes* et de deux développements possibles, il a suivi le bon. Mais comme le précepte de Salomon doit continuer d'être appliqué puisqu'il est exprimé au présent (*nus ne deit ...*, RdT v. 3), le rattachement au savoir et l'éloignement de la folie ne sont jamais acquis, la *folie* des *bestes* menace toujours et seule une transmission du savoir jusqu'à la fin des temps permettra de ne pas y retomber. Et comme le devoir des transmetteurs à venir est défini depuis toujours, la transmission ne s'achève jamais. Udo Schöningh relève que Benoît n'a pas pu trouver cette image du *perpetuum mobile* dans

⁹² Constans traduit *esgarder* par *distinguer*. Cependant, la notion de différenciation entre deux choses est aussi dans le verbe suivant, *desevrer*, sans la modulation sémantique introduite par *sol*. Le texte fait une différence entre *sol esgarder* et *desevrer*. Si l'on traduit *sol esgarder* par *seulement regarder* ou *seulement voir*, et *desevrer* par *distinguer* ou même *séparer*, le texte introduit deux phases de la connaissance, *voir* étant moins que *distinguer* ou *séparer*. Ainsi, on pourrait traduire les vers 14-16 par ... *savoir et folie, nous ne saurions seulement pas le voir [reconnaître], ni [et encore moins] les distinguer [séparer]*.

le *Roman de Thèbes*. Cependant, il était de son intérêt de l'introduire dans son texte, puisque elle justifie à la fois son travail d'écrivain et la multiplication de son propre texte.⁹³

Si le "savoir" d'une *beste* ne dure que le temps de la vie de celle-ci et disparaîtra avec elle, le savoir transmis peut traverser l'espace et le temps grâce à une généalogie d'acteurs de la transmission du savoir. Pour les passeurs de savoir, la satisfaction d'échapper à la folie des *bestes* ne suffit pas, puisque leur effort constant doit recevoir le même salaire que celui des *ancecessor*. Comme une graine semée dans une bonne terre, la science *bien oïe* finira par fructifier et rapporter une récolte.

17 *Remembré seront a toz tens*
 E coneü par lor granz sens,
 Quar sciënce que est teüe
20 *Est tost obliëe e perdue.*
 Qui set e n'enseigne o ne dit
 Ne puet muër ne s'entrolit;
 E sciënce qu'est bien oïe
 Germe e florist e frutefie.

La qualité de cette récolte dépend de la qualité de l'écoute. Si la science est mal *oïe*, la récolte sera mauvaise. Cela nous ramène à la notion de salaire. Généralement, comme une récolte, un salaire est perçu comme un gain. Mais la récolte peut être mauvaise. Pour notre interprétation, nous nous servons d'une définition plus neutre. Le salaire sera la somme de ce que l'on acquiert en cours de récit, un acquis pouvant se solder par une perte. Il faut donc attendre la fin du texte, ou en termes de jeu, la fin de la partie, pour connaître son salaire. On verra par exemple que le salaire d'Homère est, en fait, une punition, puisque sa renommée lui sera retirée par Benoît. Et la fin de la partie peut se faire attendre longtemps puisque ce n'est qu'après des siècles que Benoît rend à Darès et Cornélius la gloire qu'il vient d'ôter à Homère. Comme Benoît parle de faire fructifier le savoir, on pourrait aussi parler de récolte, bonne ou mauvaise. Comme le salaire double *pro* et *honor*, l'effet de la transmission est double, lui aussi, puisqu'on se souviendra du nom des *ancecessor* toujours et partout. De plus, les *ancecessor* seront connus pour *lor granz sens*, on saura d'eux qu'ils ont possédé outre mesure la qualité principale du monde qui a échappé à la folie, le *sen*, le savoir. Or, posséder en plus grande quantité que les autres membres du groupe dont on fait partie la qualité la mieux valorisée, c'est être intégré doublement. Et être connu pour cela, c'est voir cette intégration renforcée reconnue par les autres. Cela fait du savoir – et non du pouvoir, comme on pourrait s'y attendre – la condition de l'intégration sociale. Reconnaître quelqu'un, c'est connaître son nom, et re-nommer, c'est répéter le nom, ensemble avec une évaluation de son porteur. Ainsi, l'intégration sociale et la renommée sont indissociables.

La *sciënce* et celui qui *set* seront *tost* oubliés et perdus si le détenteur du savoir *n'enseigne o ne dit*, rapidement, qui plus est, puisque la science tue est *tost* oubliée. La mémoire est le point faible de la transmission, oublier revient à perdre définitivement. Quand un événement est vécu, son image dans l'esprit est une copie parfaite, mais au fil du temps, elle s'efface graduellement. Si la *sciënce* est fixée tout de suite, par contre, sa pérennité est assurée. L'écrit fixe un souvenir de référence et met le souvenir à l'abri des failles de la mémoire humaine en l'élevant hors de la portée de celui qui se souvient.

⁹³ Gérard Genette définit le prologue en espace textuel dans lequel le narrateur tente d'acquérir un public. Si le narrateur parvient à s'assurer de la fidélité des publics à venir, en plus de son public actuel, son avenir est assuré. Gérard Genette, *Seuils*, op. cit., pp. 8 et 183.

De plus, la transmission permet l'accumulation du savoir depuis le temps de Salomon jusqu'à *nos*. Comme rien ne se perd, tout le savoir produit s'additionne au fur et à mesure que chacun transmet ce qu'il sait. Cependant, l'écrit ne suffit pas à faire que *science germe e florist e frutefie*, la transmission nécessitant deux intervenants. Celui qui sait doit vouloir transmettre et savoir enseigner, mais il n'est rien sans l'élève qui veut savoir et qui sait apprendre, la *science* devant être non seulement *oïe*, mais *bien oïe*. A la volonté d'enseigner doit répondre la volonté d'apprendre et à la qualité de l'enseignement doit correspondre la qualité d'écoute de l'enseigné. Si la transmission n'est réussie que lorsque l'élève met à son tour du savoir par écrit, on ne peut être enseignant sans avoir été élève d'abord. Et comme cette chaîne doit se prolonger indéfiniment, on peut parler d'une transmission réussie, mais jamais d'une transmission achevée. Enfin, pour pallier aux temps morts qu'elle risque de subir, la transmission du savoir requiert du zèle. La transmission du savoir entre Salomon et *nos* ne peut avoir lieu que si (i) Salomon a la volonté d'oeuvrer pour les générations qui le suivent et si (ii) Benoît a celle de se tourner vers le passé pour trouver ce qu'à son tour il enseignera à ses contemporains et ses successeurs. Celui qui *vueut saveir* doit remonter le temps et aller vers les *ancessor*. Dans son Prologue, Benoît établit donc un modèle – la transmission selon Salomon – pour aussitôt lui opposer son contraire, l'anti-modèle à ne pas suivre, dont l'utilité première est de crédibiliser le modèle. La dépeinture du monde des bêtes suffit à persuader de la nécessité de transmettre son savoir.

c) La maîtrise du temps et de l'espace grâce à l'écriture

- 25 *Qui vueut saveir e qui entent,*
*Sacheiz de mieuz l'en est sovent.*⁹⁴
De bien ne puet nus trop oïr
Ne trop saveir ne retenir;
Ne nus ne se deit atargier
30 *De bien faire ne d'enseigner;*
E qui plus set, e plus deit faire:
De ço ne se deit nus retraire.

Après cette prophétie renversée d'un monde tel qu'il serait sans transmission, Benoît revient au modèle de Salomon, en remontant le temps. Ainsi, on n'hérite pas du savoir et il ne vient pas à vous, il faut aller le conquérir. Une transmission orale exigerait une chaîne ininterrompue d'enseignants et d'enseignés transmettant le savoir de leur vivant. Mais la distance temporelle et spatiale entre Salomon et Benoît est sans importance. Cependant, si elle supporte des temps morts, la transmission requiert impérativement la prescience de l'existence – et de l'emplacement probable – d'un savoir utile. La transmission du savoir ne passe donc pas directement d'un acteur

⁹⁴ Pour parler de transmission du savoir, Benoît se sert de termes liés au savoir, comme *seïssons* ... *esguarder* ou ici l'impératif *sacheiz*, pour faire bien comprendre à son public que parler de la transmission du savoir, c'est déjà se placer dans le monde du savoir et commencer à en acquérir.

Baumgartner/Viellard traduisent par *Et qui veut apprendre, qui s'y applique, s'en trouve bien souvent mieux, sachez-le*. En rappelant la doctrine du *prodesse* héritée d'Horace, Marc-René Jung permet d'enrichir cette traduction, en donnant à ces deux vers un sens légèrement différent. L'apprentissage rend meilleur parce qu'il permet ensuite d'enseigner (RdT vv. 29-30). Afin de maintenir la notion d'utilité pour les autres, et ne pas limiter le profit de l'apprentissage à celui qui apprend, on pourrait traduire ces vers par *Qui veut savoir et qui entend, sachez-le, en devient souvent meilleur*. Marc-René Jung note également que dans la *Chronique des ducs de Normandie*, être *buen reteneor* est opposé à *vilain*, ce qui se rapprocherait plutôt de la traduction de Baumgartner/Viellard. Pour la doctrine du *delectare*, complément de *prodesse*, voir aussi la note 102.

Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire au livre", *op. cit.*, p. 164 et note 16.

vivant à l'autre, comme une succession au trône, comme on le voit dans la continuité exprimée par "Le roi est mort, vive le roi!" où la mort de la fonction royale est niée au moment même où elle est affirmée. En fait, elle ne passe pas d'une personne à l'autre, mais d'un zèle à l'autre. Plus particulièrement le zèle de l'élève, son effort constant de trouver du savoir, est le nerf de la transmission.

Arrêtons-nous un instant à la notion de continuité d'une succession au trône. Son premier avantage est que l'avenir de la famille régnante est assuré. Mieux, cet ordre pré-établi permet de connaître l'avenir. Si l'un des successeurs possibles venait à mourir, ceux qui viennent après lui dans l'ordre de succession se rapprochent d'autant de la première place. Cette façon d'envisager l'avenir ne laisse aucune place à un autre lignage, et rien, dans l'avenir de la terre concernée, n'est laissé au hasard. Dans son article résumant l'état de la recherche historique en rapport avec la production littéraire du moyen âge, Gabrielle M. Spiegel souligne combien la littérature franco-flamande met en lumière de préoccupations lignagières au XIII^e siècle, où les familles régnantes ont jugé utile de justifier par des textes leur domination sur leurs terres.⁹⁵ Les événements historiques n'y sont jamais présentés comme le fait du hasard, un événement génère l'autre comme un père engendre son successeur. C'est le procédé suivi par Benoît dans son récit de la guerre. Le débarquement des Argonautes à Troie provoquera leur renvoi, le renvoi provoquera la vengeance, et ainsi de suite. Cette façon de présenter le passé comme ligne cohérente permet, dans un premier temps, d'expliquer ce passé. Dans un second temps, grâce à la connaissance du passé, un avenir qu'il est possible d'anticiper devient gérable, la différence la plus notable avec la succession royale étant l'intervention de la volonté dans cette gestion. C'est précisément ce point qu'illustre Benoît dans sa théorie de transmission du savoir: pour faire partie d'une lignée de transmetteurs, il faut vouloir s'y inscrire, un transmetteur ne succède pas naturellement à l'autre.

Si l'on sait d'avance qui va succéder au roi mourant, Salomon, par contre, ne sait pas si son savoir sera trouvé et transmis, ni quand ni par qui. Il ne peut compter que sur le salaire, *pro* et *honor*, pour garantir l'existence d'un *trouveur* zélé. En d'autres mots, pour succéder à Salomon dans la transmission du savoir, il faut d'abord *vouloir* lui succéder, et sans le zèle de Benoît, Salomon n'est rien. Nous l'avons vu, le zèle et son salaire qui assurent la continuité de la transmission ont tous deux un rapport particulier au temps. Le zèle de celui qui écrit le fait se projeter dans l'avenir en écrivant pour les générations à venir⁹⁶. Le zèle de celui qui cherche est dirigé vers le passé, remontant le temps pour trouver ce que les *ancestors* ont mis par écrit à son intention, tous deux cherchant à se joindre par-dessus le temps et l'espace qui les séparent. Quant au double salaire de l'enseignant, le perfectionnement personnel et la reconnaissance sociale qu'il apporte font que les transmetteurs seront *remembré ... a toz tens*, qu'eux-mêmes échapperont aux effets du temps grâce à la renommée.⁹⁷

⁹⁵ Gabrielle M. Spiegel, "History, Historicism, and the Social Logic of the Text in the Middle Ages", *Speculum* 65 (1990), pp. 59-86.

⁹⁶ Alors qu'on pourrait très bien imaginer une transmission orale, mais qui ne pourrait s'adresser qu'au contemporains de celui qui sait, qui plus est ceux de ses contemporains qui pourraient l'entendre. Le groupe de personnes auxquelles on peut transmettre un savoir oralement est donc très restreint spatialement et temporellement.

⁹⁷ Nous prendrons le terme de *renommée* dans son acception positive, *gloire*, qui s'oppose à honte.

La saturation n'existe pas, nul ne pouvant *trop oïr/Ne trop saveir ne retenir* (RdT vv. 27-28).⁹⁸ Benoît différencie trois stades d'apprentissage, *oïr*, *saveir* et *retenir*, parce qu'on peut entendre sans savoir et savoir pour un instant seulement, sans retenir. La notion de qualité d'écoute, qui fait de ce qu'on entend un savoir, et la capacité de retenir ce savoir dans le temps sont soulignées, *retenir* requérant une action volontaire pour ne pas laisser perdre le savoir. On peut imaginer l'esprit comme une banque de données. Il ne suffit pas d'y enregistrer des informations, il faut pouvoir les restituer à la demande. La mémoire étant un programme de restitution de données qui ne fonctionne que pendant un temps très court, l'élève doit écouter pour savoir, et surtout retenir ce qu'il a acquis assez longtemps pour le fixer par écrit, ce qu'il doit faire sans *s'atargier* pour anticiper l'oubli. Il faut chercher avec insistance et transmettre rapidement, la transmission du savoir est une course contre le temps. Et plus la quantité de savoir enregistré est grande, plus grand est le devoir d'enseigner à son tour. C'est comme si au fur et à mesure que l'élève amasse du savoir, son contrat d'apprentissage/enseignement se renforçait de lui-même. Ainsi, comme Benoît qui *nos* transmet le précepte de Salomon tout se comptant parmi ces *nos* à qui Salomon enseigne⁹⁹, nous devons tous être à la fois des élèves et des enseignants zélés.

B. Le précepte de Benoît – Les valeurs ajoutées

Tout en se réclamant de la tradition de Salomon et des *ancecessor*, Benoît dit qu'il transmet plus qu'on ne lui a transmis, ce qui fait de lui un meilleur transmetteur que ses prédécesseurs. Ce plus est multiple et consiste en ce que nous appellerons les "valeurs ajoutées" à la transmission du récit de la guerre de Troie en général et au récit de Darès et Cornélius en particulier. Tout ce qui améliore, crédibilise ou met en valeur le savoir est une valeur ajoutée, dont la première est le sujet du récit.¹⁰⁰

a) Bon sujet – Mauvaise transmission

aa) La maîtrise du temps et de l'espace grâce à la traduction

33 *E por ço me vueil travailler
En une estoire comencier,*

⁹⁸ Quand il en viendra à son propre récit, Benoît semblera faire l'apologie du concept inverse. Dans la masse indistincte de savoir à disposition, il faut choisir un bon sujet, et dans la multitude de transmissions à disposition, il s'agira de choisir celle dont la source est fiable. De même, Cornélius est confronté dans son armoire à une masse de livres, dans laquelle il doit *tant quérir* et *reverser* pour trouver le livre de Darès pour discerner, dans le contenu de l'armoire, quel est le texte qu'il va transmettre. Cependant, le concept de l'accumulation de la plus grande quantité de savoir possible ne s'oppose pas à celui du choix dans la masse du savoir à disposition, puisque une grande quantité de savoir augmente les chances d'avoir, dans cette masse, le savoir vrai. De plus, seule la connaissance de beaucoup de savoir permet d'établir des différences entre les savoirs à disposition, et de définir le critère qualitatif selon lequel on choisit.

⁹⁹ Baumgartner/Viellard notent que Salomon, qui passait pour un grand orfèvre au moyen âge, a dû enseigner une technique particulière de gravure sur métal, puisque Jason mettra des éperons *gravés* de *l'uevre Salemon, selon la technique du roi Salomon* (RdT vv. 1818). Cela confère à Salomon un statut d'artisan ou d'ingénieur qui le rapproche d'Argus, l'ingénieur du bateau de Jason, et de Benoît, qui décrira son travail d'écrivain en termes d'ébénisterie.

Benoît de Sainte-Maure. Le Roman de Troie, édité et traduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, *op. cit.*, p. 636/637. Voir aussi Valérie Gontero, *Parures d'or et de gemmes: L'orfèvrerie dans les romans antiques du XII^e siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002 (Diss. Université de Provence, 2000), p. 231.

¹⁰⁰ A propos de la vogue de la matière de Troie au moyen âge, voir Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'occident médiéval*, *op. cit.*, pp. 275-277. Voir aussi Marc-René Jung, "Les manuscrits de la légende de Troie", *op. cit.*, p. 99.

35 *Que de latin, ou jo la truis,*
 Se j'ai le sen e se jo puis,
 La voudrai si en romanz metre
 Que cil qui n'entendent la letre
 Se puissent deduire el romanz:
 40 *Mout est l'estoire riche e granz*
 E de grant uevre e de grant fait.

Le précepte de Salomon sert de prétexte au récit de la chute de Troie.¹⁰¹ Transmettre du savoir, c'est *travailler*, l'effort justifiant le salaire. Et la transmission requiert un *sen* qui n'est pas donné à tout le monde. Benoît veut plus que transmettre, il veut *deduire*, divertir le public.¹⁰² Jusqu'ici, la transmission est celle que préconise Salomon, voir un peu plus, *se deduire* s'écartant de la notion de travail pour faire de l'apprentissage l'effet secondaire bénéfique d'une bonne soirée au cours de laquelle on apprend sans s'en rendre compte. Ainsi, Benoît donne au texte de Cornélius une chance supplémentaire d'être *bien oï* (RdT v. 23) et il augmente la valeur du récit. Ce qu'il ajoute en *déduit* rend la tâche d'apprentissage de son public-élève plus facile, mais ajoute à son propre effort. Celui qui écrit n'est donc pas inspiré par une muse qui lui rendrait l'écriture facile, il est un artisan soignant son ouvrage.

Si la lecture à haute voix rend le savoir accessible à un public ne sachant pas lire, la traduction le rend accessible à ceux qui ne savent pas le latin.¹⁰³ En traduisant de *latin* en *romanz*, on assure au savoir un potentiel de fructification maximal dans l'espace *romanz*. Compris par tous, le savoir est intégré au mieux dans la société de cet espace. Le récit de la chute de Troie passe donc par deux phases. D'abord, il voyagera de Troie jusqu'au lieu où se trouve Benoît, pour ensuite se répandre localement dans l'espace linguistique *romanz*, reflétant l'image du grain semé pour qu'il *germe e florist e frutefie* (RdT v. 24), ce qui n'est possible que si le grain est fixé dans la terre.¹⁰⁴

Benoît ne dit pas quelle langue parlait Salomon, et transpose le précepte de celui-ci en *romanz*. Ensuite, il met en scène un espace linguistique latin et un espace *romanz*, qui dans ce cas précis, est le français. L'espace *romanz* ne recouvre pas nécessairement tout l'espace latin, dont il est un sous-espace linguistique. La traduction de grec en latin est le fait d'un Romain et précède le transfert probable du livre vers l'espace linguistique dont Rome est le centre. L'espace *romanz* doit y occuper une place particulière, puisque sa dénomination, *romanz*, découle du nom de Rome, la capitale.

¹⁰¹ Nous nous servons de la notion d'un "récit" de référence, une trame de faits qui dans toutes les copies, variantes et traductions reste tel qu'il a été fixé par celui qui l'a mis par écrit le premier. Les différentes entités physiques, qui toutes contiennent ce récit de base, seront qualifiées de "textes", chacun des textes étant associé au nom de celui qui l'a établi. Le récit vrai de la guerre de Troie est le même tout au long de la transmission, le récit du texte de Darès est aussi le récit du texte de Cornélius et celui du texte de Benoît. Comme nous aurons affaire à un texte historique, le récit doit être vrai. Comme on le verra, le récit d'Homère n'a pas de généalogie, le ou les textes qui précéderaient celui d'Homère n'existant pas.

¹⁰² A propos de la doctrine du *delectare*, héritée d'Horace, voir Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 164. Voir aussi la note 94.

¹⁰³ Savoir lire est naturel aux personnages de Benoît dans l'épisode de la Toison d'Or et les choses importantes, telles les instructions de Laomédon et la formule magique d'apaisement aux dieux que Médée fait lire à Jason seront mises par écrit. Le monde mis en scène par Benoît est un monde disposant du savoir-faire nécessaire à la transmission du savoir.

¹⁰⁴ Pour la métaphore de la semence, voir Douglas Kelly, "Mirages et miroirs de sources dans le *Roman de Troie*", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 101-110 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549).

Benoît en évoquera encore deux autres espaces linguistiques, Troie et Athènes, mais toujours en français. Il semble que la langue de Salomon et celle de Troie appartiennent à des espaces linguistiques inactifs à présent. L'espace linguistique grec, quant à lui, est en passe d'être abandonné. Le texte grec va y rester, mais sans être lu. Sa traduction, par contre, rapidement complétée, quitte Athènes pour l'espace soumis à Rome. Les espaces linguistiques dans lesquels Benoît et son public ne se trouvent pas sont donc soit oubliés, soit abandonnés après la traduction. La traduction fait voyager le savoir et Benoît transmet son récit dans le sous-espace *romanz*, sous-espace privilégié de Rome, la capitale du savoir. Et puisque le *romanz* est accessible à tous, le savoir atteint son extension idéale dans le meilleur des espaces. On pourrait même y voir plus: Ernst Robert Curtius précise que *roman* oppose au latin toutes les langues dérivées de celui-ci, sans distinction.¹⁰⁵ Se réclamer du *romanz*, tout en se limitant à écrire en français, c'est aussi accaparer le *romanz* – servant jusque-là à désigner toutes les langues dérivées du latin – au profit du français. C'est presque le procédé qui consiste à planter un drapeau national sur la lune, qui jusque-là appartenait à tous – ou à personne.

Certes, on continue à parler et enseigner le grec à Athènes. Mais du point de vue du public de Benoît, le grec a cédé la place au latin, qui lui-même vient d'être remplacé par le *romanz*. Cela ferait du *romanz* un support d'avenir offrant, de plus, un grand avantage pour un enseignant. Ceux qui ignorent le latin ne connaissent pas vraiment la matière de Troie. Sans notion préconçue, ils sont des élèves de rêve, ignorants, mais avides de savoir, formables au gré de l'enseignant. En disant que les auteurs des romans antiques se sont affranchis des contraintes du latin, Guy Raynaud de Lage décrit exactement la situation: traduire en *romanz*, c'est trouver un nouveau public¹⁰⁶, et ce public a dans la tête un espace neuf, peuplable à volonté.

Enfin, la qualité du sujet est soulignée avant même que le public n'apprenne de quoi il s'agit.¹⁰⁷ Dans le modèle de transmission idéale, le nom de Salomon conférait son autorité au précepte. Ici, la gloire du sujet étant justifiée, mais celle de son transmetteur "officiel" (Homère) ne l'étant pas pour ce sujet-là, Benoît ne peut présenter d'abord la source du savoir qu'il va transmettre. Il est forcé, pour justifier son choix, d'évaluer lui-même – et d'avance – son sujet, ce sujet étant *mout riche, granz, de grant uevre e de granz fait*. La *captatio benevolentiae* doit être d'autant plus efficace que Benoît veut faire accepter un savoir neuf, privé de la caution d'Homère qu'on pourrait s'attendre à trouver. L'évaluation du sujet précédant son exposition, cela crée encore un effet de recul. Ayant choisi un grand sujet, qui correspond à son public et à son époque, Benoît doit, quant à ce sujet, trouver la bonne source de savoir. Il fait donc plus que ne requiert le précepte de Salomon, il choisit son sujet et il remonte jusqu'à ses sources pour les examiner selon un critère qu'il établit lui-même, et rejeter toute source ne correspondant pas au critère choisi malgré l'autorité de la source qu'il rejette. Il n'est plus le simple médium qui transmettait le précepte de Salomon. Il fait aussi office de détective, pour ensuite s'ériger en juge, reprenant à Homère une partie de sa gloire. Or, en invoquant Salomon, nous noterons que c'est d'un grand juge que Benoît se réclame.

¹⁰⁵ Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern, A. Francke, 1948, pp. 39-40.

¹⁰⁶ Guy Raynaud de Lage, "Les Romans antiques et la représentation de l'Antiquité", *Le Moyen Age* 67 (1961), pp. 247-291, p. 249.

¹⁰⁷ Douglas Kelly souligne que si Benoît suit le conseil d'Horace de préférer, par prudence, de choisir un sujet relevant de la matière commune pour le traiter de façon originale, le public de Benoît, quant à lui, ne connaît pas la matière de Troie.

Douglas Kelly, "Horace et le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, études réunies par J. Claude Faucon, Alain Labbé et Danielle Quéruel, Paris, Honoré Champion, 1998, pp. 723-731, p. 727.

bb) Homère

42 *En maint sen avra l'om retrait,
 Saveir com Troie fu perie,
 Mais la verté est poi oïe.*

En maint sen peut se traduire par *de plusieurs façons*. Constans donne des variantes *lué*, *leu*, qui pourraient indiquer que l'histoire de la chute de Troie est répandue spatialement plutôt qu'en des versions différentes. Baumgartner/Viellard traduisent *en maint lué* par *souvent*, opposé à *poi oïe*, sans trancher la question. Nous partons de la traduction *de plusieurs façons*. Ainsi, il n'existe pas qu'une transmission du récit de la chute de Troie, mais plusieurs. Partant du point de vue qu'il ne peut exister qu'un seul savoir quant à un événement historique, la vérité, parler de transmission multiple sème déjà le doute quant au contenu de ces transmissions. Benoît parle aussi de *savoir*, alors qu'il va dire que ce savoir est faux, et n'en est donc pas un. Ainsi, un contenu peut porter une étiquette "savoir" à tort. Face au nombre de "fausses" transmissions, on est tenté d'en prendre une pour *verté*, au lieu d'aller chercher un texte caché dont on ne sait rien. Par le futur *avra*, Benoît annonce que la transmission de ces faux savoirs va continuer *en maint sen*. Ces faux savoirs, en surnombre, menaceront toujours. d'où la nécessité constante de les reconnaître pour les séparer du vrai savoir, un effort qui doit tendre à une longévité au moins aussi étendue que la transmission des faux savoirs.

Il existe donc deux contenus différents, la vérité et la contre-vérité. Comme Benoît ne dit pas que la fausse transmission du savoir est intentionnelle, Homère n'a pas menti, mais il a manqué de discernement quant à ses sources. Si la chute de Troie est, et sera, l'objet de transmissions multiples, rien ne dit que l'une ces transmissions transmet la vérité. On pourrait imaginer que tous les témoins oculaires de la chute de Troie sont morts sans rien transmettre et que toutes les transmissions existantes sont fondées sur des suppositions. Si le texte véridique existe, comment le trouver, voire le reconnaître comme vrai, et surtout, comment établir son autorité? Benoît a fait tout cela, allant chercher non seulement *du* savoir, mais *le* savoir vrai, unique.¹⁰⁸ Avant cela, il a dû faire précisément ce que ne ferait pas quelqu'un qui rend *honor* à ses enseignants (RdT v. 5), il les a examinés d'un oeil critique, sans se laisser abuser par leur gloire. En fait, il a *desevré* (RdT v. 16) le savoir en deux parties: le savoir vrai, unique, et le savoir faux, multiple. Comme le savoir faux rejoint le domaine de la folie, l'intervention de Benoît fait qu'une partie de ce qui était considéré jusque-là comme du savoir passe dans le non-savoir, la folie des bêtes. Le secteur de la folie s'agrandira au fur et à mesure qu'il recevra le faux savoir éliminé par Benoît. S'il rapetisse, par contre, le domaine du savoir sera cependant authentifié. Ainsi, au fur et à mesure que le savoir s'affine, le monde de la folie s'agrandit et devient plus menaçant, prouvant, par un effet d'auto-renforcement, la nécessité de transmettre son savoir pour repousser cette menace.

Structurant le monde grâce au discernement, qui sépare les hommes des bêtes, les *ancestors* ont séparé la *folie* du *sen*. Benoît, quant à lui, sait structurer le savoir en le mettant à l'épreuve. Et à peine ce savoir acquis, le savant se sert de ce savoir pour en acquérir plus encore. Comme un entrepreneur réinvestit constamment ses gains dans son entreprise pour améliorer celle-ci et lui faire rapporter encore plus, le savoir acquis est employé pour en gagner plus encore, comme pour améliorer ou raffiner l'acquis. Et comme l'entrepreneur – rare – qui distribue la meilleure part de sa

¹⁰⁸ Pour une approche de l'histoire telle que Benoît a pu la connaître, voir Marc-René Jung, "L'histoire grecque: Darès et les suites", *Entre fiction et Histoire: Troie et Rome au moyen âge*, Etudes recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, pp. 185-198.

récolte, son bénéfice, le savant qui transmet son savoir recevra la reconnaissance sociale pour salaire.

Benoît dit que *la verté est poi oïe*. Ainsi, rien ne sert de transmettre si celui à qui on transmet n'a pas la volonté et la capacité d'apprendre, l'"entendement" et le zèle nécessaire. Les responsabilités de l'élève sont plus grandes, puisqu'il doit évaluer le savoir qu'il trouve, alors que l'enseignant ne fait que mettre son savoir sous la forme la plus transmissible possible. L'enseignant ne peut pas choisir son élève, puisqu'il ne le connaît pas, alors que l'élève peut et doit choisir son enseignant.

Si le sujet choisi est historique, il faut remonter jusqu'aux événements pour en examiner la mise par écrit. Benoît se déplace donc en pensée jusqu'à Troie, au moment de la guerre. Comme il peut "prédire à l'envers", en décrivant le passé tel qu'il n'a pas eu lieu, Benoît sait aller dans un espace qui autrefois déjà, était très éloigné, et qui n'existe plus à présent. Qui dit Troie dit Homère, mais Benoît n'indique cette source que pour mieux la rejeter, tout en commençant par louer Homère.

45 *Omers, qui fu clers merveillos*
 E sages e esciēntos,
 Escrist de la destrucion,
 Del grant siege e de l'acheison
 Por quei Troie fu desertee,
50 *Que onc puis ne fu rabitee.*
 Mais ne dist pas sis livres veir,
 Quar bien savons senz nul espeir
 Qu'il ne fu puis de cent anz nez
 Que li granz oz fu assemblez:
55 *N'est merveille s'il i faillit,*
 Quar onc n'i fu ne rien n'en vit.

Comme l'examen des sources relève des devoirs de l'élève, le blâme de la fausse transmission est tout entier pour Homère. N'ayant pas récolté *pro e honor* pour sa transmission, celui qui a enseigné à Homère n'est pas re-nommé. Par contre, et malgré sa mauvaise transmission du savoir, Homère *fu clers merveillos, sages e esciēntos*. Son nom et sa renommée sont grands, il a bien appris et bien transmis son savoir, et en a retiré le salaire dû aux enseignants, *pro* et *honor*. A première vue, Homère n'a fait qu'appliquer le précepte de Salomon et sa gloire présente devrait être justifiée. Cependant, Benoît précise que *ne dist pas sis livres veir*, parce qu'Homère n'était pas à la guerre de Troie. Entre le rassemblement de l'armée, qui a dû avoir lieu au commencement de la guerre, et la naissance d'Homère, plus d'un siècle s'est écoulé. Benoît examine donc la source de savoir qui s'impose à lui de façon précise et il ne se contente pas de l'accepter parce qu'elle est cautionnée par la gloire. On trouve là une première indication que la gloire n'a pas toujours un effet positif. Cette notion reviendra au cours de l'expédition des Argonautes, où la gloire de Jason, qui l'a précédé à Troie, cause le renvoi des Grecs et déclenchera la guerre.

On pourrait objecter que cet intervalle d'un siècle ne fausse pas nécessairement la vérité et qu'Homère peut avoir entendu des récits vrais, transmis fidèlement. Mais le modèle de Salomon exige de mettre soi-même ses pensées par écrit, ou contrôler directement la mise en texte. Si aucun des participants à la guerre de Troie n'a vérifié l'exactitude du texte d'Homère, celui-ci ne peut véhiculer la vérité.

Pire, cette fausse transmission a éclipsé la vraie, puisqu'on ne connaît, avant Cornélius et Benoît, que les multiples transmissions remontant au clerc *merveillos*, alors que le récit de Darès reste caché dans son armoire. La transmission du savoir faux met en danger celle du savoir vrai, et la gloire d'Homère a empêché la transmission des dires de Darès. Et si Homère a *bien oï* ce qu'on lui

a transmis, il n'a pas reconnu qu'il ne pouvait prendre part à la transmission du savoir sur la guerre de Troie. Du coup, Benoît relègue Homère dans le domaine opposé à celui du savoir, la *folie*. Après nous avoir montré un monde qui a échappé à la folie des bêtes grâce à la transmission constante du savoir depuis les *ancestors*, il nous démontre cette transmission, à première vue toujours salvatrice, requiert un second processus de raffinement, exigeant la capacité d'extraire la vérité de la masse de savoir à disposition. Il s'agit de *desevrer* pour structurer le savoir, de trouver la vérité de la bonne source de savoir au milieu des mensonges, reconnaître pour être ensuite reconnu, le discernement et la capacité de structurer le monde étant récompensés par la gloire. Homère a manqué à ce devoir, c'est sa *folie* à lui, et seul, Benoît a su rejeter ce savoir impropre à la transmission, bien que celui-ci fasse autorité.

Par là, Benoît donne un tournant nouveau à la transmission. Il ne suffit plus de trouver du savoir à transmettre et de transmettre celui-ci le mieux possible, mais de séparer de la masse indistincte du savoir à disposition le savoir vrai, pour ne transmettre que celui-ci, après avoir, de plus, doublement prouvé à son public le bien-fondé de son choix, en démontrant pourquoi un savoir est à rejeter et un autre savoir à transmettre. C'est définir les critères d'évaluation du savoir, tout en enseignant, puisqu'en l'enseignant remplir son devoir et justifier envers le choix de ce qu'il transmet, le public apprend à juger, lui aussi. Enfin, si Homère est un *clers merveillos/E sages e esciëntos* malgré sa transmission de faux savoir, Benoît, qui non seulement a su voir et prouver¹⁰⁹ que le savoir d'Homère était faux, mais a, de plus, trouvé le seul savoir vrai et prouvé que ce savoir est la seule source fiable, est un *clerc* plus que *merveillos/E sages e esciëntos*. Il mérite une renommée plus grande que celle d'Homère. La première démonstration de la supériorité de Benoît est le "recyclage" d'Homère, qui récusé en tant que source, était pourtant l'autorité du savoir de Benoît et sert, accessoirement, de repère historique – géographique et temporel – à la chute de Troie, dont le public retient qu'elle est le fait des compatriotes d'Homère, cent ans avant la naissance de celui-ci. Homère est le premier Grec du *Roman de Troie*, et il fait mauvaise impression. On imagine que les suivants seront à l'avenant.

(i) Le sujet

Pourquoi garder un sujet monopolisé par un savant qu'on vient de rejeter? Si Homère est *fou*, son sujet n'est-il pas entaché de *folie*? Au contraire, en séparant le sujet de son transmetteur, Benoît continue de *desevrer* la raison de la folie pour structurer le savoir. De plus, ce sujet apporte la preuve que Salomon – et son transmetteur Benoît, par extension – ont raison.

Explicité au vers 43 seulement, annoncé comme *estoire riche e granz/E de grant uevre e de grant fait*, ce sujet est la chute de Troie. Benoît dit bien que son récit sera celui de la *destrucion* totale d'une ville *desertee/Qui onc puis ne fu rabitee* (RdT vv. 49-50). Cette grande histoire est le récit de la mort d'un espace et de la société qui l'habite, un retour au désert originel. Pourquoi serait-ce intéressant à transmettre? Du point de vue des Grecs, dont Homère fait partie, la chute de Troie est le récit d'une victoire qui a contribué à la gloire du pays, et l'on comprend qu'un Grec veuille raconter cette *grant uevre* à ses compatriotes. Mais Benoît va présenter comme unique savoir vrai ce que Darès, un Troyen, a raconté de la chute de Troie, et son récit est celui d'un membre d'une société qui n'existe plus, formulé, de plus, dans la langue de son vainqueur, à un moment où l'issue

¹⁰⁹ Car il ne suffit pas de croire qu'Homère ne transmet pas la vérité, encore faut-il le prouver. Benoît a donc dû chercher des informations historiques et trouver dans la Chronique d'Eusèbe un chiffre exact (voir Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire au livre", *op. cit.*, p. 166). Et là encore, il lui a fallu, avant de se livrer à sa recherche, ne pas se laisser abuser par la gloire d'Homère, avoir l'idée et la volonté d'aller chercher la vérité. Il a dû douter, réfléchir et appliquer son savoir pour refaire le compte des années.

de la guerre était encore incertaine. A première vue, ce texte ne peut servir que de *memento mori* plus apte à déprimer qu'à *deduire* son public. Pourquoi relater une guerre? Et pourquoi la relater à travers le récit du vaincu? Et enfin, même si le terme de défaitisme ne peut être pertinent, ne pourrait-on penser que si Darès tient son journal de guerre dans la langue de son adversaire, il admet l'idée d'une défaite de son camp, s'il ne la provoque pas?

Le précepte de Salomon répondait à une question théorique: "Pourquoi et comment transmettre son savoir?". En choisissant un sujet intéressant ce qu'on appellerait son groupe-cible, Benoît fait de l'élève le centre de sa transmission. Mais il va fait plus que parler de guerre à des guerriers, puisqu'en même temps, il élabore sa propre théorie de transmission du savoir, qui, bien que fondée sur Salomon, est bien plus complexe que le précepte de celui-ci. Pour mieux comprendre cette théorie, examinons son sujet de plus près. Une guerre est la mise en scène d'une mort multiple, celle du vaincu, de sa société, de son espace et de son temps. Le vainqueur survit, le vaincu disparaît. Comme il ne reste aucun vestige de Troie, ni bâtiment, ni habitant, la transmission fidèle du savoir quant à la disparition de sa société est impossible sans l'écriture. Le récit de la chute de Troie apporte donc la meilleure preuve de la justesse du précepte de Salomon, il est l'exemple parfait de l'importance de soustraire rapidement le savoir aux contingences du temps et de l'espace, puisque seule une fixation rapide des événements avant la mort de celui qui les vit garantit non seulement l'exactitude du récit, mais son existence tout court. De ce point de vue, Salomon aurait pu mourir au soir du jour où il a noté ses dires par écrit, l'écriture permettant l'indépendance des contingences de temps, d'espace et accessoirement, de Salomon lui-même. S'il ne peut garantir la vie éternelle, l'écrit, du moins, la rend possible s'il est trouvé, reconnu et transmis par un élève zélé. La chute de Troie est donc la preuve que la transmission du savoir selon Salomon est le seul recours contre la mort, même si ce recours est incertain. Pour Troie détruite, revivre à chaque transmission du récit de sa chute, c'est continuer à vivre, indépendamment du temps et de l'espace. La rapidité de la fixation par écrit prévient le cas où l'objet du récit viendrait à disparaître, ensemble avec tous les témoins de son existence, et elle est d'autant plus importante si c'est un guerrier qui note jour après jour ce qui s'est passé à Troie, puisqu'il peut tomber au prochain combat. Le récit de Darès est l'illustration de la nécessité de transmettre son savoir en toute hâte, *in extremis*, pour pallier aux aléas de la guerre. Et le récit de Darès a pris la place d'un temps et d'un espace particuliers, puisque la Troie d'avant la guerre n'existe plus qu'en lui. Inversement, si Troie veut exister, elle ne peut le faire que dans le récit.

Ainsi, les deux parties du Prologue, le précepte de Salomon et la transmission du savoir sur Troie, se crédibilisent l'une l'autre. Il est probable que Benoît poursuivra cette tactique dans la suite du son texte, et d'abord dans son premier épisode, l'expédition des Argonautes. La structure du Prologue, qui expose côte à côte le modèle réduit et le travail grandeur nature, est omniprésente chez Benoît, qui dans son récit circonstancié, remplit les exigences du modèle, établies, dans ce cas précis, par Salomon. S'il se réclame du précepte de Salomon, Benoît promet de suivre un programme. Mais il fait même plus, puisque son récit circonstancié exauce les promesses du modèle – en les surpassant.

(ii) La langue

Pourquoi Darès écrit-il – théoriquement – en grec et non en langue troyenne? On peut imaginer que les troyens savaient le grec, mais on n'écrit pas dans une langue précise simplement parce qu'on la maîtrise. Benoît, par exemple, a traduit de latin en *romanz* pour atteindre un public précis. Imaginons que Darès avait le choix entre sa langue maternelle et le grec pour son texte, pourquoi a-t-il choisi de s'exprimer en grec?

On pourrait imaginer que c'est une façon de rendre la vie à une ville détruite, dans l'espace vainqueur, précisément. A l'emplacement géographique de Troie, Troie n'existe plus, mais elle

existe en Grèce dès sa description dans un texte en grec. Malgré, ou à cause de la perte de son espace vital d'origine, Troie aurait gagné, grâce à son statut de savoir, le droit d'exister dans un nouvel espace, la Grèce, et ce droit lui aurait été conféré par un Troyen. Nous verrons dans le chapitre sur l'espace qu'un droit de séjour est conféré par le maître de chaque espace. Ainsi, paradoxalement, Darès se rendrait maître de la Grèce au nom de Troie, et Benoît, en transmettant le savoir de Darès, se rendrait maître de l'espace *romanz*. Cela assurerait à Troie un nouvel espace et un avenir renouvelé, alors que cet avenir n'a théoriquement plus lieu d'être après la défaite. De sorte que tenir son journal de guerre en grec, pour un Troyen, serait prévenir une défaite possible, gagner la guerre, d'avance et autrement que par les armes. Grâce au grec, Darès donnerait également au savoir la meilleure chance de fructifier. En effet, puisque la plupart des Troyens meurent, un texte dans leur langue n'aura que peu de lecteurs potentiels, fugitifs ou esclaves, alors qu'un texte dans la langue des vainqueurs aura comme lecteurs potentiels tous les habitants d'un espace puissant à l'avenir et à la prospérité assurées, qui liront d'autant plus volontiers le récit que celui-ci relate leur victoire. Inversement, si Troie avait gagné la guerre, le texte de Darès aurait perdu de son utilité, puisque Troie aurait continué d'exister. Seul le récit d'un Grec, écrit en langue troyenne aurait permis à la Grèce de survivre à la défaite. Ainsi, transmettre son savoir, c'est aussi anticiper l'avenir pour prendre les mesures nécessaires à la longévité maximale du récit. Le texte doit pouvoir attendre sa transmission en lieu sûr, dans une langue d'avenir. Grâce à Darès, l'existence de Troie est assurée. A la honte de la défaite se substitue la renommée véhiculée par le récit, récit qui véhicule aussi, accessoirement, la gloire de Darès, dont le nom vivra en Grèce, même après la mort de celui-ci.

Bien des années après la chute de Troie, l'existence de la Grèce est moins assurée qu'elle ne l'était juste après la guerre, non pas en termes militaires, mais en termes de transmission du savoir. En effet, si au temps de Salluste, les Athéniens sont les membres d'une société dans laquelle un Romain, Cornélius, tient école, c'est qu'ils n'enseignent plus eux-mêmes, ou du moins ne sont plus les seuls à enseigner.¹¹⁰ Homère, le seul Grec dont on apprend qu'il a enseigné, est mort depuis longtemps, pire, sa renommée d'enseignant donne prise au doute. Si Cornélius va traduire le texte de Darès en latin, c'est que la transmission du savoir abandonne un support linguistique en perte de vitalité pour s'appuyer sur un support neuf à la vitalité assurée, pour l'instant. La transmission doit tenir compte des développements historiques, et si le grec ne la garantit plus, il doit être abandonné au profit du latin, son successeur. De même, les archivistes d'aujourd'hui réfléchissent au meilleur support pour les données qu'ils ont à conserver, lorsqu'ils comparent, par exemple, la longévité d'un CD-ROM à celle d'une microfiche.

Si le savoir n'est plus l'apanage d'Athènes et que Rome doit venir l'y dispenser à travers Cornélius, Athènes n'a plus rien à enseigner et ne peut rester l'espace de prédilection du savoir. C'est donc vers l'espace linguistique du latin qu'ira la matière de Troie, une fois traduite par Cornélius. En effet, cette traduction ne fait pas sens si le texte traduit reste à Athènes, où l'on parle grec. D'un point de vue pratique, le texte doit se déplacer en direction de Benoît, qui vit dans l'espace linguistique latin.

Le bon transmetteur doit choisir le support le plus apte à la survivance du récit, en fonction des changements du milieu dans lequel il se trouve, ou mieux, de ceux qu'il prévoit. Cependant, la survie de Troie ne vaut rien si elle se fait à travers un récit faux, puisque ce récit ne fait pas revivre

¹¹⁰ En écrivant ses *Chronica* perdues, Cornélius Nepos a été le premier Romain à tenter de retracer la totalité de l'histoire, probablement depuis la chute de Troie. Selon Gérard Fry, cela ferait de son oeuvre le successeur chronologique parfait du texte de Darès, notamment à cause de son style dépouillé. Contemporain de Salluste, il est une seconde caution historique idéale pour le pedigree du texte de Benoît, même si le public ne le connaît pas. Gérard Fry, *Récits inédits sur la guerre de Troie*, op. cit., p. 376.

Troie telle qu'elle était. Benoît ne dit pas pour autant que la gloire d'Homère est mal acquise, au contraire. Bien qu'Homère ait transmis un savoir faux, il reste un grand clerc, sage et savant. On en déduira que la gloire ne relève pas du "tout ou rien" et que cette transmission de savoir faux n'ôte pas à Homère la gloire acquise par ailleurs. Cependant, nous avons vu que cette gloire honnêtement acquise ne semble reposer sur rien, puisque le nom d'Homère n'est associé qu'au récit de la guerre de Troie. Des oeuvres qui auraient, selon Benoît, fondé cette gloire avant qu'Homère ne relate la chute de Troie, il ne reste rien, et sans le récit de la guerre de Troie, Homère n'est plus renommé, puisqu'aucun autre texte ne perpétue son nom.

(iii) Le contenu

Il faut garder à l'esprit qu'Homère a bien choisi son sujet, et qu'avant sa mauvaise transmission de la matière de Troie, il était un grand clerc et faisait partie de ces savants qui se démarquent du monde des bêtes en transmettant leur savoir. Seul son récit de la guerre de Troie relève de la folie. On peut donc être à la fois fou et raisonnable, cela montre combien la folie nous menace de près, puisqu'elle peut être en nous malgré notre raison, et que la renommée – ici, de la raison d'Homère – peut masquer la folie, puisqu'elle a empêché qu'on ne reconnaisse celle d'Homère partout. En effet, du récit de la chute de Troie écrit par Homère, Benoît dit cette chose surprenante:

57 *Quant il en ot son livre fait*
 *E a Athenes*¹¹¹ *l'ot retrait,*
 Si ot estrange contençon:
 60 *Dampner le voustrent par reison,*
 Por ço qu'ot fait les damedeus
 Combatre o les homes charneus.
 Tenu li fu a desverie
 E a merveillose folie
 65 *Que les deus come homes humains*
 Faiseit combatre as Troïains,
 E les deuesses ensement
 Faiseit combatre avuec la gent;
 E quant son livre reciterent,
 70 *Plusor por ço le refuserent.*
 Mais tant fu Omers de grant pris
 E tant fist puis, si com jo truis,
 Que sis livres fu receüz
 E en autorité tenuz.

Si Benoît ne s'est pas contenté de répéter, mais a élaboré cet argument trouvé chez Darès, il le trouvait pertinent. D'abord on note que la folie consiste encore à ne pas savoir structurer le monde, puisqu'Homère n'a pas séparé les dieux des hommes dans son récit. Mais ce n'est pas la participation des dieux à la bataille qui surprend. C'est le fait que les contemporains d'Homère, pour qualifier cette participation, parlent *par reison*, de *desverie* et de *folie*. Et ces deux termes caractérisant les bêtes sont appliqués à un clerc *de grant pris*. La folie peut donc prendre deux aspects, le manque de savoir des bêtes ou le manque de raison d'Homère. Il y avait, dans le texte d'Homère, quelque chose que ses contemporains ont qualifié de *folie*, qui a servi de critère – *par reison* – pour refuser le savoir transmis. Ainsi, les contemporains d'Homère ont déjà suivi le précepte de Salomon et tenté de séparer le savoir de la folie. Cependant, ils semble que leur

¹¹¹ Après avoir placé Homère dans un contexte temporel – né plus de cent ans après la chute de Troie –, Benoît le place aussi dans un contexte spatial, Athènes, comme il se doit pour une figure historique.

argument n'était pas le bon, puisque c'est le contenu du texte qu'ils ont mis à l'épreuve, et non sa genèse. Mais ils ont entrepris une démarche utile, celle du regard critique et même de la *contençon* qu'amène une discussion engagée, d'un effort de différenciation. Etablir des critères selon lesquels examiner le savoir, c'est encore tenter d'établir une structure. Et structurer, c'est établir des traits distinctifs qui permettent d'attribuer choses, gens et idées à des catégories différentes, donc savoir les reconnaître.¹¹² Après la structuration du monde et la structuration du savoir, Benoît met ici en scène la structuration de la transmission du savoir. Mettant par écrit une source orale sans réfléchir, Homère a même fait moins que ses contemporains, alors que ceux-ci ont au moins mis à l'épreuve le contenu du récit. Ils ont fait l'effort nécessaire, mais ont choisi un critère inefficace, échouant dans leur effort là où Benoît va réussir. Le "bon" critère, l'examen de la genèse du récit, montre aussi qu'il ne faut pas "entrer" dans le récit d'emblée, sans réfléchir. Sans introduction théorique, le récit ne fait pas sens, cela justifie l'existence du Prologue lui-même. Ces Athéniens servent d'exemple aux élèves à venir, le public de Benoît. D'ailleurs, malgré les soupçons de *plusor* quant à la véracité du récit d'Homère, le poids du *grant pris* de celui-ci et le fait que *tant fist puis* ont établi l'autorité de son récit. Homère était de grand prix avant d'écrire le récit de la guerre de Troie, cette gloire gagnée auparavant, ensemble avec le fait que *tant fist* par la suite, ont sanctifié ce faux savoir et l'ont répandu. Ainsi, *pro e honor*, même acquis à bon droit par l'application constante à la bonne transmission du savoir, peuvent conférer à un texte une autorité imméritée, voire faire taire des doutes mal fondés, mais justifiés quant à cette autorité.¹¹³ Seul Benoît ne s'est pas laissé éblouir par la gloire d'Homère et de son texte. Comme dans l'exemple de l'armoire pleine de livres que nous verrons plus loin, dans laquelle il faut trouver le seul texte vrai, il faut discerner le seul savoir de mauvaise facture dans la masse du savoir d'Homère.

En donnant Homère comme exemple à ne pas suivre¹¹⁴, Benoît précise les devoirs de l'élève et de l'enseignant. Au premier choix à faire, à savoir transmettre le savoir ou non, il fait succéder la sélection de la seule transmission vraie parmi les multiples transmissions néfastes. Il enrichit le modèle initial de la transmission écrite, en établissant des critères de qualité: l'examen du savoir à disposition, et si ce savoir ne suffit pas aux exigences établies, le retour aux sources du savoir et leur examen. Les devoirs de l'élève diffèrent de ceux de l'enseignant, mais comme tout élève doit enseigner, on peut parler d'un corpus de devoirs, dont chacun doit remplir une part, selon qu'il est élève ou enseignant. Ces devoirs existent avant même la naissance du futur élève/enseignant, et posent un contrat dont idéalement, il faut remplir tour à tour les exigences, l'enseignant restant un éternel élève. Cette acception reflète les deux phases différenciées par Gabrielle M. Spiegel dans son article sur la mutation de l'attitude des historiens par rapport à la production littéraire du

¹¹² Cela nous ramène à l'argument avancé par les contemporains d'Homère, qui relevait du même critère que celui de la différenciation entre les hommes et les bêtes. Les lecteurs d'Homère ont tenté de différencier "verticalement" les habitants de la terre de ceux des cieux, tout comme la différenciation entre les bêtes et les hommes est "horizontale". Il s'agit toujours de structurer. Douglas Kelly relève que cette exigence de structuration remonte à l'art poétique d'Horace et à ses commentateurs, qui recommandent le respect de la *proprietas*.

Douglas Kelly, "Horace et le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, p. 728.

¹¹³ Ce motif du doute reviendra lorsque Jason ramène la Toison fraîchement conquise. En effet, les gens de la *contree*, après avoir *mout esguardee* la Toison, *diënt que c'est chose faee* et s'ils *mout ont Jason entre eux loé:/Bien le tienent tuit a faé* (RdT vv. 1987-2002). Le public de Benoît en apprend plus que les habitants de Colcos et les Argonautes quant aux véritables raisons de ce succès. Et les habitants de Colcos, qui en savent plus que les Argonautes sur les dangers de l'île au mouton, mettent en doute la conquête de la Toison par les seules forces de Jason. S'il voient bien que la Toison n'a pu être obtenue qu'avec l'aval des dieux, eux non plus ne comprennent pas que le savoir de Jason doit venir de Médée. Comme les contemporains d'Homère, les gens de Colcos auraient dû examiner la provenance, la généalogie du savoir.

¹¹⁴ Ce motif reviendra dans l'épisode de la Toison d'Or, où Jason sera l'élève à ne pas imiter.

moyen âge. Elle définit le texte littéraire comme un artéfact plus proche de la réalité que l'objet de la recherche historique, parce qu'il existe déjà, alors que l'historien doit constituer ce qu'il veut observer bien avant de pouvoir en tirer un sens. Ainsi, nous ne pouvons aborder le texte littéraire qu'en tant que lecteurs, alors qu'une recherche historique sur l'époque de Benoît ferait nécessairement de nous des écrivains, ce qui définit deux phases différentes de la transmission du savoir¹¹⁵, qui pourtant, doivent se répéter constamment.

b) Bon sujet – Bonne transmission

Jusqu'ici, Benoît n'a gardé d'Homère que ce qui relève du *saveir*, son sujet, et a rejeté Homère lui-même. Ayant récusé la source "classique", il cherche maintenant la seule source vraie, bien transmise.

aa) Salluste – Rome

75 *Après lonc tens que ç'ot esté,*
 Que Rome ot ja piece duré,
 El tens Saluste le vaillant,
 Que l'on teneit si a poissant,
 A riche, a pro de haut parage
 80 *E a clerc merveillous e sage,*
 Cil Salustes, ço truis lisant,
 Ot un nevo fortment sachant:
 Cornelius ert apelez,
 De letres sages e fondez.

La bonne transmission n'est pas décrite chronologiquement, puisque Benoît refait le chemin de l'élève cherchant du savoir en remontant le temps. Son premier repère historique, Salluste, date de bien après la mort d'Homère, qui lui-même était né *puis de cent anz* après le début de la guerre. A l'époque de Salluste, Rome a *piece duré*, elle est la capitale d'un espace qui existe depuis longtemps et dont la longévité est assurée. Ainsi, la quête du savoir commence devant la porte de Benoît, en termes de temps et d'espace. Benoît ne "va" pas directement à Troie au temps de sa chute, mais part de Rome, la ville la plus proche de lui. De Rome, il ira ensuite à Athènes, spatialement et temporellement située entre Rome et Troie, pour finir par rejoindre Troie. C'est le chemin de la *translatio studii* à l'envers. De plus, comme Benoît se met en route en entraînant ses élèves avec lui, on garde presque de ce voyage l'impression de *translatio studii* renversée en version pratique, prenant la forme d'une course d'école. Ce voyage, en réactualisant des temps et des espaces qui n'existent plus, confère à ceux-ci une image crédible, et cette façon de maîtriser le temps et l'espace établit l'autorité d'historien de Benoît. En le suivant, le public apprend à remonter dans le temps, et faire le voyage du récit en sens inverse, jusqu'à sa source. Benoît ne fait pas venir Troie au public: le public va lui-même jusqu'à Troie.

Avant de nous mettre en route pour Rome, cependant, il faut nous arrêter un instant. Comme le démontre Marc-René Jung, Benoît évoque Rome, mais aucun des textes dont il se réclame n'y est vraiment passé.¹¹⁶ En fait, Rome ne sert que de point de référence pour Salluste, dont le neveu va

¹¹⁵ Ainsi, se servir de l'histoire pour expliquer un texte littéraire devient un *exercise undertaken backwards*, alors qu'inversément, le texte littéraire permet une approche du contexte social de la production littéraire. Il faut lire avant d'écrire, comme le recommande Benoît.

Gabrielle M. Spiegel, "History, Historicism, and the Social Logic of the Text in the Middle Ages", *op. cit.*, p. 75.

¹¹⁶ Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 167.

faire passer le texte de Darès en latin. On pourrait la comparer à un phare dont la lumière se voit partout où l'on parle le latin. "Aller à Rome" reviendrait à entrer dans cet espace-là. Cornélius peut très bien avoir traduit Darès à Athènes. Et le cheminement du texte latin jusqu'à Benoît n'étant pas décrit, le texte a dû parvenir jusqu'à l'espace *romanz* sans faire de détour par Rome. C'est peut-être pourquoi le seul Romain connu du public, Salluste, n'intervient pas personnellement dans la transmission du savoir, bien qu'il soit un grand clerc, lui aussi. Cependant, Benoît évoque Rome, capitale du latin. Le récit y "va" linguistiquement, sans se déplacer physiquement jusque-là. Comme Benoît s'en sert, nous garderons le nom de Rome pour qualifier l'espace de la langue latine, tout en gardant à l'esprit que le texte n'y passe que théoriquement. Il faut noter aussi que c'est bien le récit et non le texte de Darès qui voyage de Troie jusqu'à l'espace *romanz*. Le texte grec ou latin, quant à lui, est un costume de voyage que le récit n'endosse que pour une étape, il ne voyage pas aussi loin que le récit.

Rome est reliée à Athènes par le lien de parenté entre les deux Romains Salluste et Cornélius. Ayant voyagé jusqu'à Athènes pour y transmettre du savoir et ayant trouvé là un savoir important perdu jusqu'alors, on pourrait dire que le Romain Cornélius vaut mieux, en termes de transmission et de recherche de savoir, que les Athéniens. Rome s'est donc substituée à Athènes en tant qu'espace de référence du savoir, et vient y prendre les dernières dépouilles de Troie. A la chute de Troie succède la chute d'Athènes, imminente à l'époque de Cornélius, et si la chute de Troie est le fait de la guerre, celle d'Athènes est étroitement liée à la transmission du savoir.

Salluste, notre Romain de référence, est d'abord décrit comme *vaillant* et *pro*. De la part d'un historien connu, ces qualités guerrières peuvent surprendre. Cependant, on peut imaginer pourquoi, à l'époque de Benoît, on a pu voir en Salluste un guerrier. D'abord, selon le *Lexikon des Mittelalters*, les *Histoires* ne sont pas, de loin, aussi répandues au XII^e siècle que *La conjuration de Catilina* et *La guerre de Jugurtha*.¹¹⁷ On pourrait qualifier la conjuration de Catilina de guerre, civile en l'occurrence. Le récit de la guerre de Jugurtha sert mieux encore l'acception que seul un guerrier a pu retracer correctement une guerre, une idée que Benoît exploitera en faisant de Darès l'historien parfait, qui est à la fois guerrier et clerc. Salluste, l'historien d'une grande guerre, ne peut qu'être "du métier", lui aussi. Si Benoît dit de Salluste qu'il était vaillant, il devait savoir que celui-ci avait participé aux campagnes de César.¹¹⁸ Ce n'est qu'ensuite qu'il va citer les qualités cléricales de Salluste, dont celui-ci n'aura pas à se servir, puisqu'il ne participe pas à la transmission du savoir. Qu'un personnage aussi glorieux que Salluste ait été aussi bien clerc que guerrier valorise le métier de clerc, Benoît mettant les deux métiers sur un pied d'égalité. Mais la "doublure" guerrière de la transmission du savoir cesse dès le texte de Benoît, qui n'a, semble-t-il, aucun rapport avec le métier de guerrier. Cependant, comme c'est Benoît qui fait parvenir le savoir quant à la plus grande guerre de tous les temps aux guerriers de son époque, ses mérites de transmetteurs sont aussi des mérites guerriers, d'autant plus grands qu'il sait parler d'un métier qu'il n'a pas appris.

Les qualités de clerc de Salluste ne servent qu'à le relier plus étroitement à Cornélius, la parenté du sang se trouvant renforcée par la parenté du savoir, Cornélius, en plus d'être clerc, étant le descendant – même indirect – d'un clerc. La généalogie du texte est donc doublée d'une généalogie de clercs et d'une généalogie de guerriers. En effet, trois clercs – Darès, Salluste et Cornélius – et

¹¹⁷ Voir les articles *Sallust* du *LEXMA* VII (F. Brunhölzl, col. 1306-1308) et *Sallustius* du *Neuer Pauly*. Pour le nombre de manuscrits des oeuvres de Salluste au moyen âge, voir Birger Munk Olsen, "La popularité des textes classiques entre le IX^e et le XII^e siècle", *Revue d'histoire des textes* 14-15 (1984-1985), pp. 169-181.

¹¹⁸ *Salluste. Conjuración de Catilina – Guerre de Jugurtha – Histoires*, traduction, introduction et notes par François Richard, Paris, Flammarion, 1968.

deux guerriers – Darès et Salluste¹¹⁹ – cautionnent la transmission du savoir vrai par le quatrième clerc, Benoît. Le savoir du guerrier Darès est retrouvé au *tens Saluste le vaillant*, à une époque marquée du sceau de la vaillance de son plus grand guerrier. Et il est retrouvé par un clerc neveu de clerc, qui a baigné dans une atmosphère propice à la transmission du savoir et à la guerre.¹²⁰ Bien sûr, ce n'est pas par hasard que Benoît, après avoir rejeté Homère, qui n'est que clerc, prend pour repère historique un personnage *pro* et *vaillant*, qui apporte la caution du spécialiste en choses militaires. Ce repère, *el tens Saluste le vaillant*, est renforcé par la gloire de Salluste le clerc. Si le savoir doit être soustrait au temps, la transmission du savoir, quant à elle, doit y être rattachée, les repères historiques rendant crédible la transmission du savoir et sa qualité.

Rome doit être la capitale d'un espace puissant, si toute une époque est nommée d'après un guerrier romain. Comme le moment de la découverte – ou mieux, de la reconnaissance – de la valeur d'un savoir est lié à son contenu, un récit militaire aura les meilleures chances d'être apprécié à une époque qui se réclame de valeurs guerrières. Et même si la découverte du récit de Darès est due au hasard, c'est en sa qualité de neveu du plus grand guerrier de son temps que Cornélius reconnaît la valeur de sa trouvaille. De même, l'époque de Benoît doit être une époque guerrière et son récit est destiné à une société dont le métier, théoriquement, est la guerre. Mais cela ne signifie pas que le premier public de Benoît menait une guerre au moment où il entend le *Roman de Troie*, au contraire, lire un si long texte, destiné à une société aussi bien féminine que masculine, et réfléchir à la guerre sont des occupations de paix.

Le repère spatial, Rome, et le repère temporel, Salluste, sont de qualité: Rome *ot ja piece duré*, elle est assise solidement – contrairement à Troie qui n'existe plus et Athènes qui va disparaître – et Salluste a toutes les qualités imaginables. Il est glorieux, on le surnomme *vaillant*, on le tient pour *riche* et *pro*, il jouit de l'évaluation positive de ses contemporains, qui va de pair avec son rang social, son *haut parage*.¹²¹ Socialement parlant, Salluste est donc l'égal du public de Benoît, public qui acceptera plus facilement l'autorité d'un clerc noble, guerrier et glorieux. Si Benoît ne doit pas le présenter, son public est censé le connaître et la renommée de Salluste vit encore au temps de Benoît. *Pro* exprime la qualité du caractère, on a vu au vers 5 que c'est aussi le premier salaire de celui qui transmet son savoir. La valeur de caractère peut donc aussi bien s'exprimer à la guerre qu'en transmission du savoir¹²², le bon enseignant vaut le bon guerrier et tous deux voient ce *pro* reconnu par leur entourage, l'un gagne *honor* et l'autre est assez vaillant pour dénommer son époque. Comme Salluste est le repère historique de la bonne transmission, il faut le comparer à Homère, le repère de la mauvaise, qui est tenu pour fou par une partie de ses contemporains et n'a

¹¹⁹ Ou même deux guerriers et demi, puisque Cornélius a grandi dans la famille d'un guerrier fameux.

¹²⁰ En doublant la généalogie du texte de ces deux mini-généalogies, l'une guerrière et l'autre cléricale, Benoît fait voir à son public de quoi est faite la transmission du savoir idéale, en l'occurrence d'au moins de deux personnes, dont l'une met le savoir à disposition et l'autre le reçoit, les deux participants étant nommés et placés dans un contexte spatial et temporel. Dans la mauvaise transmission, on ne sait pas qui a transmis son savoir à Homère, ni à qui celui-ci l'a transmis, alors que la généalogie du texte de Darès est complète. Il est d'autant plus surprenant de constater plus loin que Benoît ne dit pas où il a trouvé le texte de Cornélius.

¹²¹ La syntaxe des vers 75-84 est difficile à rendre, particulièrement *teneit ... a ...* pose problème. *A* pouvant exprimer une qualité particulière d'une personne, au sens de *comme*, cela permettrait de traduire ainsi: *Longtemps après ces événements, alors que Rome durait depuis un certain temps, au temps de Salluste le vaillant, celui que l'on tenait comme/pour si puissant, riche, preux de haut parage et pour un clerc merveilleux et sage, ce Salluste avait, je le trouve en lisant, un neveu très savant, au savoir en lettres bien fondé, qu'on appelait Cornélius.*

¹²² Pourtant, la guerre amène avec elle la destruction, alors que l'image associée à la transmission du savoir est que la science doit germer, fleurir et fructifier est une image de paix, de construction, de culture – de la terre et de l'esprit.

aucun savoir militaire. L'époque d'Homère ne se réclamant probablement pas de valeurs guerrières, elle n'est pas propice à la bonne transmission d'un récit de guerre. En clergie comme en *militia*, la gloire de Salluste est sans tache, alors que celle d'Homère ne l'est pas.

Salluste est aussi tenu par ses contemporains pour un *clerc merveillos e sage*. Benoît décrit donc Salluste à travers ce que les autres pensent de lui, il ne dit pas: "Salluste était un clerc merveilleux", mais: "On le tenait pour un clerc merveilleux". L'évaluation d'un sujet par les membres de sa société décide de son degré d'intégration sociale, et l'intégration de Salluste est double, guerrière et cléricale. Cependant, Salluste n'est que la caution fixant la transmission dans le temps et l'espace et lui conférant une partie de son prestige. En fait, c'est son neveu Cornélius qui va transmettre le savoir. Inconnu du public, il a besoin d'être recommandé par Salluste. Accessoirement, nous noterons aussi que dans le Prologue, le qualificatif *merveillos* sert à décrire le savoir du clerc.

bb) Cornélius – Athènes

En présentant Cornélius, Benoît augmente la crédibilité de sa propre transmission: plus il en sait sur la généalogie de son texte, plus il renforce son autorité. C'est d'autant plus évident si l'on se remémore qu'il n'a rien dit des sources du savoir d'Homère.¹²³ Simple clerc, Cornélius a besoin de la caution de son oncle guerrier, dont la renommée rejaillit sur ce neveu *fortment sachant*. Cela augmente la crédibilité de Cornélius, qui va pourtant surpasser – en *militia*, chose étonnante – le guerrier, puisqu'il va transmettre le savoir vrai quant à la guerre de Troie. Si sans avoir appris le métier des armes et sans se battre lui-même, il va faire revivre la plus grande guerre de tous les temps, il dispose d'un savoir militaire supérieur, la faculté de discerner le vrai du faux quant à la guerre de Troie. Cela fait de lui un spécialiste inné de la transmission du savoir guerrier. Il aurait pu prendre le livre de Darès et le montrer à son oncle, le spécialiste en guerre, mais il a reconnu la valeur du livre tout seul, son savoir a fait gagner du temps. Salluste étant clerc, lui aussi, il aurait pu aller chercher le texte de Darès à Athènes. Ce n'est pourtant pas le guerrier le plus glorieux, mais le clerc plus zélé qui saura trouver le texte sur la plus *grant affaire* guerrière (RdT v. 101). Le zèle de Cornélius lui a même fait traverser les espaces de Rome à Athènes pour y chercher du savoir, après avoir appris le grec, changeant de langue avant de changer d'espace.

Cornélius est *de lettres sages e fondez*, son érudition passe par l'écrit, contrairement à Homère, qui *rien n'en sot, iço savon,/Se par oïr le dire non* (RdT vv. 127-128). Dans sa partie, les *lettres*, il est glorieux, ou plutôt l'était, puisque Benoît doit expliquer cette gloire à son public. Cornélius était même un enseignant romain reconnu en Grèce. Nous noterons que la transmission de la gloire se fait oralement, puisqu'on *parlait* fort bien de Cornélius à Athènes. C'est peut-être pourquoi elle n'a pas servi la transmission du savoir, la gloire d'Homère, peut-être fixée par écrit, quant à elle, ayant prévalu.

85 *De lui esteit mout grant parole:*
 A Athenes teneit escole.

Rome, premier repère spatial, fonde la crédibilité historique du repère *tens Saluste*, et accessoirement, explique pourquoi le texte trouvé par Benoît est en latin. Le second repère spatial,

¹²³ Dans le *Roman de Troie* comme dans les *Métamorphoses*, les personnages principaux sont toujours cités par leur ascendance, Jason est présenté après son oncle, Peleüs et son père, Eson, comme Médée qui entre dans le récit après son père, et à la demande de celui-ci seulement. De même, Jason et Médée sont *Aesone natus* (Met. VII v. 84) et *Aetias* (Met. VII v. 9), comme les Argonautes sont les *Minyae* (Met. VII v. 1). C'est leur ascendance qui fonde leur intégration sociale. Ce principe vaut également pour le récit "sans ascendance" d'Homère, qui n'a pas droit de cité auprès du public de Benoît.

Athènes, renforce la crédibilité du récit, et souligne encore les manquements d'Homère. En effet, Athènes fait partie de la Grèce¹²⁴, qui a gagné la guerre de Troie. Cependant, si le texte était à Athènes, pourquoi Homère n'a-t-il pas trouvé le livre de Darès, alors qu'il vivait en Grèce bien avant Cornélius et se trouvait à proximité du texte grec temporellement, spatialement et linguistiquement? Le texte était pourtant là où un clerc sait trouver du savoir, dans l'armoire à livres d'un enseignant. Il est vrai que pour pouvoir trouver, il faut vouloir trouver et traverser l'espace et le temps pour aller jusqu'à la source du texte original. Avant de transmettre le savoir quant à Troie, Homère aurait dû chercher une source écrite contemporaine de la guerre, remonter le temps et refaire le voyage du texte en sens inverse. Il a manqué à son devoir d'élève.¹²⁵

87 *Un jor quereit en un aumaire*
 Por traire livres de gramaire:
 Tant i a quis e reversé
 90 *Qu'entre les autres a trové*
 L'estoire que Daire ot escrite,
 En greque langue faite e dite.

Cornélius enseigne et a déjà récolté – de son vivant – *grant parole* pour son savoir, mais il cherche toujours à en trouver plus, là où l'on range les livres, dans une armoire. Il est surprenant que Cornélius ait trouvé le livre de Darès alors qu'il ne cherchait pas ce livre précis, mais des *livres de gramaire* en général, art dont l'histoire fait partie.¹²⁶ Il n'aurait pas trouvé ce livre-là s'il n'avait pas *tant quis*. Benoît souligne le fait que le livre sur Troie est en grec, alors que c'est la langue à laquelle on s'attend à Athènes. On pourrait penser que les autres livres sont dans une autre langue, éventuellement en latin, la langue maternelle de Cornélius. Si la majorité des livres est en latin, celui-ci serait en passe de supplanter le grec en Grèce elle-même. Rien dans l'apparence du livre ne devait frapper le regard, puisque Cornélius a dû *tant* chercher pour le trouver. Ainsi, une fois écrit, le livre ne peut rien faire pour attirer l'attention de l'élève, sur les épaules duquel repose toute la responsabilité de la transmission, qui doit chercher avec d'autant plus de zèle qu'il cherche dans un espace en passe de perdre son activité intellectuelle. Il était d'autant plus louable d'apprendre le grec pour donner aux textes grecs une dernière chance d'être traduits en latin, et de survivre.

¹²⁴ Athènes représente la Grèce dans la transmission du savoir. Or, les Argonautes partent non pas d'Athènes, mais de Pénélope, ville ou contrée, selon qu'on traduit *en Penelope la cité par dans la ville de la contrée Pénélope* ou dans *Pénélope, la cité* (RdT v. 724). Même si Benoît a trouvé cet endroit chez Darès, on peut se demander pourquoi il ne fait pas partir les Argonautes d'Athènes? C'est peut-être parce qu'Ulysse, le dernier Grec à rentrer, retournera auprès de Pénélope, sa femme, le point de départ recevant le même nom que le point du retour. Stefania Cerrito fait remarquer que Constans a édité *Penelope*, pour le corriger en *Pelopene* dans le tome II de son édition. Baumgartner/Viellard donnent *Penelope*. Il existe pour le moins une parenté phonétique, sinon identité, entre le point de départ de l'expédition des Argonautes et le point final du voyage d'Ulysse.

Stefania Cerrito, "Mes en nostre matiere n'appartient pas": La vengeance de Médée dans le *Roman de Troie* et sa mouvance", *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Actes du 29^e colloque du CUER MA, Aix-en-Provence, (19-21 février 2004), publiés par Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, pp. 99-111 (Seneffiance 51), en particulier p. 111, note 16.

¹²⁵ A propos de la crédibilité des sources historiques, voir Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'occident médiéval*, *op. cit.*, pp. 77-78.

¹²⁶ Voir Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 167. Les recherches de Louis Faivre d'Arcier sur les manuscrits de Darès confirment que contrairement à la traduction de Baumgartner/Viellard (*livres de savoir*), on pourrait traduire le vers 88 par *des livres de grammaire* (cf. note 13).

cc) Darès – Troie

La genèse du récit crédibilise d'avance ce que Benoît va transmettre. Il offre plus à son public que ne l'a fait Homère, valorisant ainsi – a contrario – son propre savoir. Darès, sa source, ne semble pas être connu du public puisqu'il doit être présenté. Il a été éclipsé par Homère jusqu'ici, tout comme Cornélius. De Cornélius, Benoît remonte donc à Darès, la source du récit, qui comme Salomon, est l'inventeur de son savoir, et contrôle, en le fixant lui-même par écrit, le savoir qu'il transmet.

Nous noterons que si Benoît peut nommer Darès, celui-ci a inséré son nom dans son propre texte. De même, quant il a traduit Darès, Cornélius a inséré son propre nom dans sa traduction, ensemble avec le récit de sa découverte du texte de Darès. C'est logique puisque la transmission du savoir doit rapporter la gloire. Comme celle-ci ne peut être transmise qu'à travers le nom du transmetteur, celui-ci doit être inséré dans le texte transmis, pour être re-nommé et rapporter la renommée. Le but du récit est de survivre à son auteur, et le but de l'auteur est de voir son nom survivre grâce au récit. On pourrait presque parler d'échange de bons procédés ou de contrat implicite entre le transmetteur, son propre texte, et le récit dans toutes ses versions futures. Support de la gloire des *ancestors*, le récit permet de remonter le temps, en suivant la liste de tous ceux qui ont participé à la transmission. Ainsi, on doit transmettre sa version du récit original en laissant les noms insérés par tous ceux qui ont transmis le texte, et y adjoindre son propre nom, les circonstances de la découverte ne semblant pas obligatoires. Mais un texte de bonne facture comporte la généalogie complète de ses transmetteurs, ou plus précisément, de tous ceux qui ont fait acte d'écriture.

93 *Icist Daires dont ci oëz*
 Fu de Troie norriz e nez;
95 *Dedenz esteit, onc n'en eissi*
 Desci que l'oz s'en departi;
 Mainte proëce i fist de sei
 E a asaut e a tornei.

Comme Salluste, Darès sert de repère spatial et temporel. Un personnage-repère ne doit donc pas nécessairement être connu du public, mais être rattachable à un endroit et un temps relativement précis. Darès est un guerrier de valeur, puisqu'il fit *mainte proëce ... a asaut e a tornei*¹²⁷, lui aussi étant présenté comme guerrier avant d'être décrit comme clerc. Né et élevé à Troie, il est doublement troyen.¹²⁸ Il est resté à Troie jusqu'après la chute de celle-ci et n'en est *eissi* que lorsque *l'ost s'en departi*. Il a donc survécu à la guerre, ce qui explique le déplacement du texte de Troie à Athènes. Mais nous avons vu qu'une fois écrit, le texte est indépendant de son auteur. Il peut être passé de Troie en Grèce, même si Darès est parti dans une direction tout autre après la chute de Troie. Cependant, si Darès a fixé son récit en grec, il avait l'intention de le transmettre dans l'espace linguistique grec et il était de son intérêt d'apporter lui-même son livre à Athènes – si toutefois un vaincu est libre de ses mouvements. On notera que les repères spatiaux Troie, Athènes et Rome sont connus du public, comme le sont Salluste et Homère, ces repères connus crédibilisant ceux qui ne le sont pas, Cornélius et Darès.

¹²⁷ Si *tornei* peut se référer au sport du tournoi aussi bien qu'à un vrai combat, *asaut* se réfère à une vraie bataille. Darès a donc participé à la guerre.

¹²⁸ Le véritable Darès aurait pu être grec, pourtant, comme le note Louis Faivre d'Arcier, mais Benoît en a fait un Troyen.

Louis Faivre d'Arcier, *Histoire et géographie d'un mythe: La circulation des manuscrits du 'De excidio Troiae' de Darès le Phrygien (VIII^e-XV^e siècles)*, op. cit., p. 8, note 18.

99 *En lui aveit clerc merveillos*
 100 *E des set arz esciëntos;*
 Por ço qu'il vit si grant l'afaire
 Que ainz ne puis ne fu nus maire,
 Si voust les faiz metre en memoire:
 En grezeis en escrist l'estoire.

Comme Salluste, Darès est un guerrier *clerc merveillos*.¹²⁹ Il a reconnu que cette guerre-là était *si grant l'afaire* que *ainz ... ne fu nus maire*.¹³⁰ Acteur et observateur de la guerre, Darès semble donc être spécialiste en faits de guerre. Ayant reconnu cette guerre comme utile aux générations à venir, il la fixe et s'en fait l'historien. S'il veut *mettre en memoire* les *faiz*, et met *l'estoire* par *escrit*, en *grezeis*¹³¹, il veut mettre les faits en sécurité. Benoît ne décrit pas le chemin du livre de Darès entre Troie et Athènes, ni comment le livre est arrivé dans l'armoire de Cornélius. La mise en sécurité du livre semble accessoire à côté de la mesure sécuritaire principale, la mise en écrit qui garantit la *memoire* et permet de réactualiser Troie en tous temps et en tous lieux.

Pour rendre Darès plus crédible qu'Homère, Benoît en fait d'abord un clerc de l'époque de la guerre. Ensuite, il fait de lui non seulement un témoin, mais un guerrier prenant part aux batailles.¹³² S'il n'est pas mort au combat, il doit être un bon guerrier. A ce double titre de guerrier qui se bat le jour pour relater, *chascun jor ... la nuit après*, cette bataille, il est plus crédible que celui qui (i) n'était pas à la guerre, (ii) n'en était même pas contemporain, et enfin (iii) n'est pas guerrier et ne connaît donc rien aux récits de batailles. S'il n'est pas lui-même expert en art militaire, Benoît démontre qu'il est expert en transmission du savoir. C'est pourquoi il décrit comment Darès a procédé pour écrire son histoire, en énumérant les critères de qualité quant à la fixation de faits par écrit:

105 *Chascun jor ensi l'escriveit*
 Come il o ses ieuz le veeit.
 Tot quant il faiseient le jor
 O en bataille o en estor,
 Tot escriveit la nuit après

¹²⁹ Jusqu'ici, nous avons Homère, clerc *merveillos*, *sages e esciëntos*, Salluste, clerc *merveillos e sage*, Cornélius, clerc *fortment sachant et de letres sages e fondez*, dont il *esteit mout grant parole*, qui *a Athenes teneit escole*, et Darès, clerc *merveillos* et des *set arz esciëntos*. Tous sont évalués positivement, mais seul Cornélius est à la fois clerc et enseignant. De Cornélius, Benoît dit encore que sa sagesse est assise solidement (*bien fondez*) et qu'elle repose sur les *letres*, la transmission écrite. De Darès, Benoît précise en quoi il est clerc *merveillos*, en l'occurrence en savoir "classique" des *set arz*, le plus reconnu. La transmission de Darès à Cornélius en est valorisée, ce qui rejaillit sur celle de Benoît.

¹³⁰ Darès a reconnu que jamais auparavant, il n'y avait eu de si grande guerre. Mais il ne pouvait pas prévoir que jusqu'au temps de Benoît, il n'y en aurait *puis ... nus maire*, cette partie du vers est un commentaire de Benoît. En effet, si Darès peut se douter que la guerre de Troie restera la plus grande guerre jamais vue, seul Benoît peut l'affirmer, et encore, il ne connaît pas l'avenir. Toutefois, Darès a compris que la guerre à laquelle il participait offrait un savoir propre à la transmission, utile pour les générations futures.

Voir Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 169.

¹³¹ C'est le fait que le texte de Darès est en grec qui a permis la survivance du texte, Cornélius ne sachant probablement pas la langue des Troyens, puisque Troie a disparu depuis longtemps à son époque.

¹³² Le procédé est le même que celui du Pseudo-Turpin par exemple, un témoignage *de visu* est la meilleure marque de qualité pour un récit historique.

- 110 *Icist que je vos di Darès:
 Onc por amor ne s'en voust taire
 De la verté dire e retraire.
 Por ço, s'il ert des Troïens,
 Ne s'en pendie¹³³ plus vers les suens,*
 115 *Ne mais que vers les Grezeis fist:
 De l'estoire le veir escrist.*

La rapidité est mise en avant, Darès note tous les jours, plus précisément il note la nuit ce qu'il *faiseient* pendant la journée. Le processus de fixation rapide est expliqué, le public assiste à la mise en écrit des faits tant qu'ils sont frais, avant que la bataille ne reprenne. Chaque bataille est mise à double, elle a vraiment lieu le jour et a lieu une seconde fois la nuit quand Darès la relate. Les "images" sont prises le jour et développées le soir avant que la pellicule ne s'abîme. Nous avons vu que toutes les choses importantes sont mises à double, ici, le double de la bataille vécue, sa copie écrite, est le premier pas vers la *copia*, la multiplication du savoir.

L'exactitude impartiale, le caractère exhaustif de la description et la volonté de transmettre la vérité sont aussi mises en évidence: Darès note *tot ... come il o ses ieuz le veeit*, il n'oublie rien et il n'ajoute rien. Il a la volonté de *dire et retraire* la vérité, ne veut se taire à aucun prix et dispose de l'objectivité et du zèle nécessaire. Cette description fait du clerc qui note vaillamment le soir l'égal du guerrier qui s'est vaillamment battu le jour, le clerc ayant même quelque mérite de plus, puisqu'il reste éveillé pour écrire. Et ce clerc a une qualité que le guerrier ne peut avoir, il est impartial. En effet, le guerrier troyen *doit* pencher *vers les suens*, alors que le clerc troyen ne favorise pas les siens dans son récit, pas plus qu'il ne tombe dans le piège inverse qui consisterait à favoriser les Grecs par excès d'équité. Il assure *de l'estoire le veir*. Ainsi, seul le travail du clerc fait du travail du guerrier un savoir propre à la transmission. En d'autre termes, sans le clerc, le guerrier n'est rien, il ne sera pas renommé, et sa vie après la mort n'est pas assurée.

Qu'est-il advenu du texte de Darès après la guerre? Il faut noter que si la quantité de textes augmente au fil des transmissions, le texte correspondant le mieux aux circonstances temporelles et spatiales en vigueur est valorisé. Le texte grec crédibilise le texte latin qui crédibilise le texte en *romanz*. Mais si, à première vue, le récit est multiplié par les transmissions, les textes prédécesseurs s'effacent devant leur successeur. La multiplication du savoir se fait donc par le nombre de personnes auxquelles est transmis le texte de Benoît plutôt que par les traductions successives.

- 117 *Lonc tens fu sis livres perduz,
 Qu'il ne fu trovez ne veüz;
 Mais a Athenes le trova*
 120 *Cornelius, qu'il translata:
 De greu le torna en latin
 Par son sen e par son engin.*

Si le chemin parcouru par le livre n'est pas décrit, c'est qu'il a peu d'importance, et qu'il n'était pas relaté dans le texte de Darès ou de Cornélius. Comme Darès a survécu à la chute de Troie, il aurait pu compléter son texte en relatant ce qu'il a fait du livre, mais il ne l'a pas fait, les déplacements du livre et sa préservation physique semblent secondaires. Les étapes vers la destination finale sont exprimées indirectement, seule l'évocation du lieu où Cornélius tenait école indique que le texte de Darès est parvenu à Athènes. Ainsi, la traçabilité du récit ne passe que par la mise en écrit et les

¹³³ Constans donne la variante *pendoit*, qui semble plus appropriée.

traductions, chaque texte étant associé à une personne, avant de faire partie d'un contexte temporel et spatial.

Cela permet d'imaginer comment s'est formée la renommée de Darès. Dans un premier temps, Darès a écrit le récit de la guerre en commençant son texte par: "Moi, Darès, je vais vous raconter ...". Pourtant, cela ne suffisait pas à faire de lui un clerc re-nommé. Dans un second temps, Cornélius a traduit ce texte et ajouté son propre nom, en écrivant: "Moi, Cornélius, je vous ai traduit le texte grec de Darès en latin. Je l'ai trouvé dans une armoire ...". La renommée de Darès ne commence donc qu'à ce moment-là, et son salaire ne lui est donc payé que lorsque l'élève, devenu enseignant à son tour, le renomme dans son propre texte, et que ce texte-là est lu. Le salaire de Darès lui est théoriquement payé par Cornélius, mais le texte de Cornélius n'est pas retransmis jusqu'à ce que Benoît le trouve et le retransmette à son tour en commençant par: "Moi, Benoît, je vous ai traduit le texte de Cornélius qui lui-même a traduit le texte de Darès ...". Benoît rendant l'*honor* dû à deux enseignants en même temps, il est un transmetteur doublement conforme à son devoir. S'il re-nomme Cornélius, cela correspond au cours normal de la transmission. Mais en re-nommant Darès, dont la renommée aurait dû se répandre dès l'époque de Cornélius, Benoît démontre un savoir justicier.

Cette chaîne de noms donne son pedigree au texte. Tout ajout racontant la vie postérieure du livre a moins d'importance, c'est pourquoi le public ne saura pas qui a fait parvenir le livre de Darès à Athènes, alors que les circonstances de la découverte du livre par Cornélius sont relatées, quant à elles. C'est donc qu'un ajout autre qu'un nom est possible, ou même souhaitable s'il augmente la crédibilité d'un récit, ce qui est essentiel pour un texte relatant des faits historiques.

Quant à l'armoire, elle a pu avoir été ouverte bien des fois sans qu'on voie ce livre si bien caché que seul Cornélius, qui a *tant quis e reversé* a fini par le trouver. Et même, voir ne serait pas trouver, puisque le livre ne se différencie pas des autres livres de l'armoire. Il faut donc les ouvrir tous, montrer du zèle. Cependant, si le livre a longtemps été perdu, cette perte n'avait rien de définitif. Le savoir ne peut rien faire pour être découvert, mais tant qu'il n'est pas détruit, il peut attendre indéfiniment s'il a été mis en sécurité, écrit dans une langue viable, déposé dans une armoire à livres, dans une ville à l'avenir assuré. Nous noterons que celui qui a placé le livre dans une armoire a participé, lui aussi, à la transmission du savoir, puisqu'il l'a mis là où l'on irait chercher du savoir. Il existe éventuellement d'autres participants (secondaires) à la transmission, qui n'ont fait que préserver le récit de Darès en lui faisant quitter Troie, espace destiné à la destruction, pour Athènes, centre culturel de l'époque, ou en le plaçant dans une armoire pleine de livres, dans un lieu propice à la transmission du savoir.

En deux vers seulement, Benoît raconte que sitôt trouvé, le livre grec a été traduit en latin. Sans doute, Cornélius s'est mis au travail et a terminé la traduction rapidement, et s'est contenté de traduire, sans rien ajouter de plus au récit que les circonstances de la découverte du texte de Darès, nécessaires au pedigree du récit.¹³⁴ Le changement de langue ne faisant sens que s'il profite à la transmission, la traduction de Cornélius ira donc dans l'espace linguistique latin. L'original restera-

¹³⁴ A propos de l'auteur du "Darès", qui selon lui, a voulu asseoir la crédibilité de son propre texte en se réclamant de Salluste et de Cornélius dans son prologue, parce qu'ils étaient les deux écrivains de prose les plus célèbres qui lui venaient à l'esprit, Werner Eisenhut souligne qu'aucun clerc ayant lu Cornélius Népos n'aurait pu croire que la traduction de ce "Darès" était vraiment son oeuvre: *Oder glaubt vielleicht irgend jemand, dass Cornelius Nepos die Übersetzung fertigte – in solchem Stil?*

Werner Eisenhut, "Spätantike Troja-Erzählungen – mit einem Ausblick auf die mittelalterliche Trojaliteratur", *Mittelalterliches Jahrbuch* 18 (1983), pp. 1-28, citation p. 18.

t-il à Athènes? On peut le supposer, puisqu'un texte en grec ne fait sens que dans l'espace linguistique grec.

La traduction requiert du *sen* et de l'*engin*, qu'on pourrait traduire par *raison*, *savoir*, *esprit sensé* et *savoir-faire intellectuel*. Il ne suffit pas de faire correspondre à chaque mot grec son équivalent latin, il faut disposer de savoir et de savoir-faire, et le traducteur est un spécialiste en savoir comme le guerrier était spécialiste en guerre. Au moment où Cornélius traduit, fouiller dans une armoire à livre et apprendre le grec pour savoir le traduire en latin, c'est se tourner vers les *ancestors* pour remonter le temps, afin d'orienter un savoir vers l'avenir. Le terme dont se sert Benoît pour la traduction, *translata*, annonce bien un déplacement, puisqu'il remonte au participe passé de *transfere*, qui signifie *transporter*. Traduire un récit, c'est déjà le faire voyager.

123 *Mout en devons mieuz celui creire*
 E plus tenir s'estoire a veire
125 *Que celui qui puis ne fu nez*
 De cent anz o de plus assez,
 Qui rien n'en sot, iço savon,
 Se par oïr le dire non.

Etant remonté de Cornélius à Darès, Benoît revient à Homère pour le condamner à nouveau par un second argument – parce que le savoir d'Homère lui avait été transmis oralement, cette fois. Sa description de la bonne transmission par Darès et Cornélius est encadrée par deux condamnations de la transmission par Homère. Cette condamnation est mise à double, tout comme tous les arguments en faveur du texte de Darès, les deux cautions guerrières, les deux cautions cléricales, les deux mises par écrit (en grec et en latin) et le double lien, familial et intellectuel, entre Salluste et Cornélius. La faute d'Homère est d'avoir mis par écrit une source orale, plus tardive que les hostilités, au lieu de chercher une source écrite contemporaine de la guerre.¹³⁵ Il faut noter qu'en répétant sa condamnation d'Homère, Benoît ne cite plus le nom de celui-ci. En ne le re-nommant pas, il commence à le priver de sa renommée, et attribue à Homère le salaire que mérite sa transmission. Plus, en condamnant Homère deux fois, c'est deux fois aussi que Benoît se met en scène comme transmetteur du vrai savoir. Il nomme Homère avant de rejeter la transmission opérée par celui-ci, mais ne le nomme plus ensuite, c'est ainsi qu'il lui reprend sa renommée, après avoir justifié ce retrait. De façon inversée, il ne se nomme pas lui-même au vers 33 quand il annonce qu'il va transmettre son savoir, pour ensuite se nommer au vers 132, après avoir établi la légitimité de ce savoir. Il refuse la renommée à Homère, mais fonde la sienne propre en se nommant après avoir légitimé ce qu'il transmet. Ainsi, la renommée d'Homère s'arrête là où celle de Benoît commence.

Il faut noter qu'on peut ôter la renommée à quelqu'un de plusieurs façons, en le jugeant, en cessant de parler de lui ou en refusant explicitement de parler de lui. Cela nous ramène à la notion de salaire. En effet, nous n'avons encore pas vu qui évalue et décide du salaire de chaque action. Seul le meilleur des spécialistes peut évaluer les actions dans un domaine donné. Or, quant à la transmission du savoir, c'est Benoît qui reprend la gloire d'Homère pour la rendre à Darès et à Cornélius. Nous savons que Benoît est clerc, pas guerrier, il ne peut donc évaluer que des actions en rapport avec la transmission du savoir et sa fonction de juge "préposé aux salaires" devrait

¹³⁵ Benoît n'a pas inventé ce chiffre de cent ans entre la guerre de Troie et la naissance d'Homère, nous l'avons vu (voir note 109 p. 45). Mais ce chiffre est d'autant plus pertinent qu'à l'époque de Benoît, un siècle est plus long qu'une vie – à l'exception notable de la vie de Peleüs (RdT vv. 149-150). Ce siècle écoulé souligne qu'Homère n'a pu en aucun cas parler à un témoin de la guerre, son savoir étant forcément un savoir de seconde main faussé par la transmission orale.

prendre fin au dernier vers du Prologue. En lisant l'épisode de la Toison d'Or, on remarque pourtant que Benoît continue d'évaluer et de salarier les personnages, et l'on peut se demander pourquoi. Il n'est certainement pas un spécialiste en conquête de toisons gardées par des dragons. Il faut donc regarder de plus près et examiner le salaire des deux personnages principaux de cet épisode, Jason et Médée. Jason conquiert la Toison et rentre à Pénélope pour recevoir le salaire promis, le royaume de Peleüs.¹³⁶ Comme Homère, Jason est glorieux – dans un premier temps. Et comme Homère, après ce premier salaire "positif", Jason reçoit un salaire final qui rendra obsolète le salaire initial, il est puni *asprement* pour la honte d'avoir abandonné Médée. Ce jugement final et le salaire correspondant sont l'affaire des dieux, dit Benoît (RdT v. 2040-2041). Mais il ne décrit pas ce salaire, on n'apprend pas en quoi il consiste. Ce qui reste à l'esprit, c'est l'évaluation de Jason par Benoît, qui dit que celui-ci a *laidement* agi (RdT v. 2040). Or, nous le verrons, Jason agit d'abord pour la gloire, qui est l'évaluation positive répandue à travers le temps et l'espace. En associant *laidement* au nom de Jason, Benoît réduit cette gloire à néant avant de cesser de parler du jeune homme. Il annonce même que *n'en dirai plus, ne nel vueil faire* (RdT vv. 2043), cet abandon est annoncé, donc public, et voulu par Benoît. Il y a donc pire que cesser de parler de quelqu'un, c'est refuser expressément de le faire.¹³⁷ C'est déjà lui attribuer son salaire, et ce salaire est attribué par Benoît, non par les dieux. Nous noterons aussi que ce refus de parler du jeune homme rappelle le refus d'Ovide – implicite, celui-là – de comparer le règne d'Auguste à un nouvel Age d'Or, un silence si honteux pour le *princeps* qu'il y a probablement répondu par la *relegatio* d'Ovide sur les bords de la Mer Noire.¹³⁸

Dès le Prologue, Benoît exerce donc une fonction divine qu'il continue d'exercer dans l'épisode de la Toison d'Or, où le salaire attribué à Jason par les dieux est éclipsé par celui que lui attribue Benoît. De même, si la punition de Jason par les dieux fait partie du salaire de Médée, ce salaire – la justice – est éclipsé par celui que donne Benoît en disant que *grant folie fist Medea* (RdT v. 2030). C'est aussi Benoît qui "abandonne" la jeune femme, juste après son abandon par Jason. On pourrait interpréter ce pouvoir que s'arroge Benoît de deux façons. S'il est celui qui, comme les dieux, évalue chaque action et lui attribue un salaire, l'auteur d'un récit en est le dieu, celui qui crée et développe à son gré la vie des personnages dans ce récit. Mais on pourrait dire aussi que si un spécialiste en transmission du savoir continue d'évaluer et de salarier des actions dans le premier épisode du récit d'une guerre, c'est parce que dans ce premier épisode de la chute de Troie, il est encore question de transmission du savoir. Ainsi, nous sommes encore dans la spécialité de Benoît, le savoir, et pas encore dans le récit de la guerre.

Un dernier détail est à relever à propos de Cornélius. S'il traduit le texte de Darès, il adhère au savoir de celui-ci. Ce faisant, il choisit son "ancêtre en transmission du savoir", tout comme Benoît choisit Darès et Cornélius pour en faire ses prédécesseurs à lui. Ce processus qui consiste à choisir ses ancêtres est celui que propage Benoît quand il fait de la chute de Troie la nouvelle histoire de

¹³⁶ On notera toutefois que ce qui est relaté de ce salaire n'est pas l'intronisation de Jason, mais le fait qu'en plus du *grant pris*, Jason récolte *fiere parole*, *grant honor*, et que son oncle l'a *mout honoré* (RdT vv. 2051-2055). Son salaire consiste en une part de récompense tangible et trois parts de gloire, la gloire étant trois fois plus importante que le pouvoir.

¹³⁷ Si Benoît excuse son refus en arguant qu'il n'en trouve pas plus *en cest livre, Ne Daires plus n'en voust escrire* (RdT vv. 2061-2064), il attend vingt vers pour le faire, et il dit bien que Darès, comme lui-même, ne *veut* pas en écrire plus. A propos de ces deux vers, on pourrait penser que *cest livre* et celui de Darès sont deux livres différents. Si le texte de Darès abandonne Jason après la conquête de la Toison, Benoît ne veut peut-être pas prendre dans une autre source la suite de la vie du jeune homme, alors qu'il a élaboré un épisode que Darès ne fait que résumer.

¹³⁸ Detlef Urban, *Die augusteische Herrschaftsprogrammatik in Ovids 'Metamorphosen'*, op. cit., pp. 169-174.

l'espace *romanz*. Cela nous ramène aux raisons qui pousseraient à se choisir des ancêtres célèbres pour avoir été vaincus? Certes, la première raison est d'ordre spatial, les Grecs n'ayant aucune raison de quitter la Grèce, alors que les survivants troyens étaient probablement forcés de quitter Troie pour trouver un espace vital plus clément qu'une ville détruite. On ne peut choisir comme nouveaux ancêtres que des migrants. Mais au-delà de cette raison pratique, on peut prendre des vaincus comme ancêtres d'élection parce que leur expérience est plus utile que celle de leurs vainqueurs. Permettant de tirer leçon de leur défaite, ils nous poussent à les surpasser. Si ces nouveaux ancêtres troyens incitent le public de Benoît à réfléchir, choisir ses ancêtres revient à choisir ses enseignants. En ce sens, Benoît commencerait par choisir, pour lui et son public, une lignée d'ancêtres intellectuels partant de Salomon, le roi clerc, qui s'étend du clerc guerrier Darès à Cornélius et Benoît. Au lieu de le faire explicitement, Benoît se contenterait de mettre ces ancêtres à disposition, à la portée de son public, en laissant à celui-ci la responsabilité du choix¹³⁹. Ce choix d'un lignage "d'enseignement" composé d'ancêtres neufs ne signifie pas nécessairement qu'on récuse ses ancêtres biologiques, au contraire. On peut très bien enrichir ses véritables ancêtres au moyen de ceux qu'on a choisis, descendant des uns et prenant les autres pour modèles.¹⁴⁰

dd) Benoît – L'espace linguistique *romanz*

(i) Le meilleur des élèves – Le meilleur des textes

Transmis uniquement par écrit, le récit de Benoît a l'alphabet pour matière première. En transmettant son savoir sur la généalogie de son récit, Benoît revient toujours à son public en se servant d'un *nous* qui englobe ce public avec lui, comme s'il s'efforçait de se faire suivre. Nous avons vu Benoît remonter dans le passé, jusqu'à Cornélius d'abord, puis jusqu'à Darès. En emmenant son public avec lui, il fait de celui-ci un maillon de cette chaîne d'élèves qui cherchent dans le passé du savoir à transmettre. Or, les initiales des acteurs de la transmission sont, en remontant le temps de Benoît à Cornélius et à Darès, B – C – D. Pour compléter le début de l'alphabet, il manque un A, représentant ce premier maillon de la chaîne qu'est le public de Benoît. Dans son texte, Benoît ne nomme personne, mais il s'adresse à une dame à un moment donné (RdT v. 13'468). On pourrait voir en elle l'élève d'élection de Benoît. L'identité de cette dame était connue de ceux qui ont assisté à la première lecture ou à la remise éventuelle du manuscrit. Si en entendant *riche dame de riche rei*, les assistants savaient de qui parlait Benoît, tous les publics suivants en sont réduits à des conjectures quant à l'identité de la dame. Cependant, il se pourrait que Benoît ait donné un indice permettant de l'identifier. Si piste il y a, elle doit servir à ceux qui ne *savent* pas. F.A.G. Cowper établit que Benoît ne pouvait s'adresser qu'à la reine d'Angleterre ou de France, Aliénor d'Aquitaine ou Alix de Champagne, en précisant que le roi de France, notoirement à court de moyens, ne pouvait être qualifié de *riche*.¹⁴¹ Or, *riches* peut signifier *puissant*, et pourrait être une simple formule de politesse déférente. Benoît parlait de Briséida et il s'adresse à la *riche dame* juste avant une évocation de Salomon (RdT vv. 13'471-13'478).¹⁴² C'est

¹³⁹ Nicholas Birns souligne que cette connection entre Benoît, son public et les Troyens n'est qu'indirecte, alors que dans le *Brut* de Wace, la *translatio imperii* est mise en scène directement. Nicholas Birns, "The Trojan Myth: Postmodern Reverberations", *Exemplaria* 5 (1993) no. 1, pp. 45-78, p. 59.

¹⁴⁰ Pour une étude des rapports de filiation racontés dans le texte et de ceux qu'établit la présence ou l'absence de prologue dans les romans antiques, voir le chapitre "Le roman familial du roman" dans l'étude de Jean-Charles Huchet, *Le roman médiéval*, Paris, PUF, 1984, p. 175-222.

¹⁴¹ F.A.G. Cowper, "Date and Dedication of the *Roman de Troie*", *Modern Philology* 27 (1929-1930), no. 1, pp. 379-382.

¹⁴² Marc-René Jung, *La Légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, op. cit., p. 52.

peut-être aller trop loin, mais on pourrait penser que ce rappel de Salomon, auteur du précepte fondamental du *Roman de Troie*, ensemble avec l'adresse à "A", souligne le rôle essentiel de l'élève, "A" étant la représentante de tous les élèves potentiels de Benoît.

L'adresse à la *riche dame* est une excuse. Benoît vient de parler de l'inconstance de Briséida et s'empresse de s'excuser envers la *riche dame*, empêchant celle-ci de prendre le caractère volage de Briséida pour une allusion un peu trop personnelle. Or, des deux reines possibles, Aliénor d'Aquitaine, ancienne reine de France remariée au roi d'Angleterre, aurait plus de raisons de se sentir visée. Mais à qui Briséida doit-elle servir d'exemple à ne pas suivre, alors? Peut-être aux autres dames de l'assistance. Ainsi, plusieurs sujets seraient enseignés dans le *Roman de Troie*, aussi bien la transmission du savoir que le comportement social – amoureux, en l'occurrence –, et le comportement qu'un guerrier devrait suivre. Enfin, Benoît s'adresse à une reine, qui détient un certain pouvoir d'intervention politique. La femme appréciera les histoires d'amour et la reine les récits de guerre. Si par bonheur, en plus, elle sait lire, une reine est le meilleur élève possible pour Benoît. Le gisant d'Aliénor d'Aquitaine, par exemple, la montre un livre ouvert entre les mains. Ainsi, pour *entendre la letre*, il faut commencer par savoir l'alphabet et celui-ci pourrait désigner indirectement l'élève-modèle de Benoît, Aliénor ou Alix, mais toujours une reine. Enseignant à une reine, Benoît est au moins son égal. Quoi qu'il en soit, si cette élève A n'est pas nommée, ce n'est pas par hasard, puisque nommer est le début de la re-nommée, un salaire que l'élève ne mérite qu'après avoir enseigné.

129 *Ceste estoire n'est pas usee,*
130 *N'en guaires lieus n'en est trovee:*
 Ja retraite ne fust ancote,
 Mais Beneiz de Sainte More
 L'a contrové e fait e dit
 E o sa main les moz escrit,
135 *Ensi tailliez, ensi curez,*
 Ensi asis, ensi posez,
 Que plus ne meins n'i a mestier.

Benoît ne dit pas ce que Cornélius a fait du texte original de Darès après l'avoir traduit. Si Cornélius a traduit le texte grec en latin, c'est qu'il destinait celui-ci à être compris dans l'espace linguistique latin¹⁴³, là où Benoît le trouvera. Comme Athènes et Rome, ses prédécesseurs, l'espace *romanz*, est préfiguré par la traduction. Comme Benoît n'annonce pas de traductions futures, on peut supposer que le *romanz* est la langue – et l'espace linguistique – de l'avenir du texte. Il est vrai que le texte, accessible à tous une fois traduit en *romanz*, va fructifier localement pour la première fois, et il semble avoir atteint son espace idéal. Si le livre a terminé son voyage, le public, quant à lui, va voyager grâce au récit, de la Grèce jusqu'à Colcos et à Troie. Comme Benoît a traduit le texte de Cornélius en *romanz*, langue qui définit un sous-espace du domaine latin, le texte de Benoît reste dans le même espace que le texte latin, mais dans un espace plus restreint. A priori, on croirait cette dernière traduction préjudiciable à la transmission du savoir. Cependant, nous avons vu que malgré cette réduction spatiale, le pourcentage de personnes pouvant

¹⁴³ Benoît ne parle pas d'un pays précis quant au *romanz*. A la Grèce, premier espace linguistique présenté, il oppose Rome, lieu-tenant de l'espace linguistique latin et des langues qui en sont issues. S'il ne dit pas que le *romanz* est une langue issue du latin – et pourquoi y penserait-il, puisque les deux langues coexistent dans son espace linguistique –, il le démontre en traduisant le texte latin pour le rendre accessible à un plus grand public, le texte latin est donc le prédécesseur et l'origine du texte *romanz* comme le latin est l'origine du *romanz*. Benoît, le traducteur, est l'habitant idéal de cet espace linguistique latin/*romanz*, puisqu'il sait passer d'une langue à l'autre.

comprendre le texte *romanz* augmente, et que la traduction permet d'atteindre tous les habitants de l'espace donné, ce qui n'était pas le cas tant que le texte était fixé dans une langue cléricale. Dans sa comparaison du Prologue de Benoît avec celui du *Roman de Thèbes*, qui le précède, Udo Schöningh relève que le *Roman de Thèbes* limite le public auquel il adresse aux clercs et aux chevaliers, en excluant les autres publics.¹⁴⁴ Benoît, au contraire, englobe qui voudra dans ce *nos* qui écoute (RdT v. 1), et son texte s'étend partout où il est compris.

C'est une extension sociale, et non géographique que vise Benoît, un texte compris par tous étant doublement intégré, socialement parlant. En résumé, on pourrait dire que décrite en *romanz*, Troie est accessible pour tous ceux qui le comprennent, et peut s'étendre partout dans cet espace linguistique. Une fois Troie réactualisée jusqu'aux confins du *romanz*, les deux espaces ne font qu'un. Si selon notre théorie, le texte est traduit dans une langue à la vitalité assurée, le *romanz* peut encore étendre son domaine – et celui de Troie par la même occasion –, par des conquêtes, des mariages princiers, ou tout simplement parce qu'il devient une langue de culture universelle, comme le grec et le latin avant lui. Si son histoire n'est *pas usée* au sens de *pas utilisée, non encore mise à profit*, on peut voir Troie comme un espace inhabité, à conquérir par l'esprit au profit du *romanz*, et surtout au profit de cette dynastie angevine qui vient d'adjoindre, au prix de grands efforts militaires, l'Angleterre à son domaine. En reprenant une expression d'Ernst Robert Curtius, on pourrait dire que comme cette île anglaise nouvelle, le glorieux espace de Troie devient, grâce aux Plantagenêts et à Benoît, une annexe de la culture française.¹⁴⁵

Le *Roman de Troie* étant un récit historique, cette Troie réactualisée en *romanz* comble un vide. Comme les clercs qui se réclament des *ancestors* savants et s'inscrivent dans une histoire de transmission du savoir par la généalogie cléricale de ce qu'ils transmettent, les guerriers ont besoin d'une histoire guerrière qui leur servira d'exemple à suivre. Ce nouveau passé glorieux devrait faire des émules, un guerrier qui se réclame d'Hector ne pouvant être que valeureux. Avec Troie, Benoît a donc choisi pour son espace l'histoire qui convient le mieux aux besoins de celui-ci. Ce faisant, il démontre sa maîtrise sur le temps, en changeant le passé sous la seule forme qui résiste au temps, l'écrit. Et par son écrit, il influe sur l'avenir.

Le récit semble avoir rejoint son espace idéal. Cette notion reviendra dans l'épisode des Argonautes, où chaque personnage est mû par le désir de vivre et d'être intégré dans la société de son espace de prédilection. L'espace linguistique *romanz* est d'ailleurs le premier des espaces traversés par le texte dans lequel ce texte va être transmis à plus d'une personne à la fois. Il va germer, fleurir et fructifier, comme le veut le modèle de la transmission. En effet, le texte de Darès a été éclipsé par Homère, il n'a donc pas été répandu, jusqu'à l'intervention de Cornélius. Et Benoît dit bien que l'histoire de Cornélius *ja retraite ne fust encore*. Darès semble n'avoir eu qu'un seul lecteur, Cornélius, qui lui aussi n'a qu'un seul lecteur, Benoît. Seul Benoît multiplie le récit pour lui permettre de fructifier. En ne précisant pas où est le texte latin, Benoît prévient toute tentative de le chercher, voire de contrôler la qualité de sa propre traduction. A la fin de cette transmission dont la qualité principale était de reposer entièrement sur la mise en écrit, Benoît ne "montre" ni le livre en grec de Darès, ni le livre en latin de Cornélius, et ses preuves reposent entièrement sur la crédibilité de son propre texte.¹⁴⁶ Les livres de Cornélius et de Darès existent, mais pour qui ne sait ni le grec ni le latin, ils ne seraient d'aucune utilité. De plus, si le texte de Darès existe encore, mais

¹⁴⁴ Udo Schöningh, *Thebenroman – Eneasroman – Trojaroman: Studien zur Rezeption der Antike in der französischen Literatur des 12. Jahrhunderts*, op. cit., p. 84.

¹⁴⁵ Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, op. cit., p. 42.

¹⁴⁶ On imagine que le *Roman de Troie* a été lu à haute voix, le public voyant le livre, mais ne suivant pas le texte des yeux pendant la lecture.

n'a jamais été *trouv*é, tous les élèves potentiels qui ont vécu entre Darès et Benoît, à l'exception de Cornélius, ont manqué de zèle.

Si Benoît ne donne pas l'emplacement du texte latin, il éclipse ses prédécesseurs, comme le texte d'Homère a longtemps – à tort, quant à lui – éclipsé le texte de Darès. Une fois traduits, le texte de Darès et celui de Cornélius sont inutiles, ils n'existent que dans le texte de Benoît, qui attribue ou refuse la renommée-salaire de la transmission du savoir. On peut se demander pourquoi les textes prédécesseurs semblent s'effacer d'eux-mêmes devant le texte en *romanz*? On pourrait imaginer une société conservant précieusement tous les livres, même ceux qu'elle ne comprend plus, et Benoît pourrait rehausser sa propre autorité en montrant le manuscrit latin dont il s'est servi. Mais il ne lui appartient peut-être pas. D'un point de vue pratique, Benoît a tout intérêt à occulter les textes qui ne contribueront pas à sa propre renommée, puisque pour l'instant, seul son propre texte transmet son nom et qu'il n'est pas de son intérêt de faire répandre le texte de Cornélius.

En termes de transmission, ce texte est vierge, cette histoire *ja retraite ne fust encore*, et attendait qu'on la découvre. Cela fait de Benoît, qui l'a trouvé, l'émule de Cornélius qui l'avait découvert une première fois. Comme la seconde découverte n'est pas décrite, on l'imagine pareille à la première, due au zèle d'un élève qui malgré son savoir et son savoir-faire d'enseignant qui devraient le dispenser de telles tâches, *tant i a quis e reversé* à la recherche de savoir neuf qu'il a su trouver un livre caché sous les autres, dans l'armoire (RdT v. 89). La transmission du savoir de Darès comporte donc peu de stations. A peine écrit, le récit disparaît jusqu'au temps de Salluste, où il est trouvé, traduit et transporté dans l'espace du latin.¹⁴⁷ Ensuite, il disparaît encore jusqu'à ce que Benoît le trouve. A reprendre l'exemple de la bibliothèque, on dirait que ce récit y a passé presque toute son existence, c'est un signe de qualité. Benoît dit de son histoire qu'elle n'est pas *usee*, qu'on n'en fait pas usage, ce qui contraste avec la transmission *en maint sen* (RdT v. 42) du récit de la chute de Troie. Jamais transmise depuis Cornélius ou même depuis Darès, l'histoire n'est *pas usee*. Elle est même doublement neuve, puisque le public va entendre un récit qu'il n'a jamais entendu, le plus proche possible du récit original de Darès, les seules altérations, s'il en est, étant dues, pour l'instant, aux deux traductions nécessaires pour surmonter la distance temporelle et spatiale entre la guerre de Troie et le public de Benoît.

Alors que Cornélius rend le texte accessible à ceux qui *entendent la letre* (RdT v. 38)¹⁴⁸, les clercs, Benoît, quant à lui, rendra le texte accessible à ceux qui pourront juger de sa qualité, les guerriers. Cela présuppose une division de la société en trois groupes. D'abord, il y a ceux qui n'ont aucun accès à la matière de Troie, dont Benoît ne parle pas. Le reste de la société se divise en un groupe sachant le latin, et un groupe ne sachant que le *romanz*. Si comme on peut le penser, Benoît vit à la cour d'Henri II, le public de Benoît devait appartenir à la noblesse, dont le métier, théoriquement, est la guerre. Ce terme de "guerriers" inclut les femmes de guerriers, cela explique la part

¹⁴⁷ On pourrait dire que Cornélius est allé chercher le récit à Athènes, et l'a rapporté à Rome comme Jason ira chercher la Toison d'Or pour la rapporter à Pénélope. Ainsi, le récit de la guerre serait-il une sorte de Toison d'Or anticipée, une merveille, conquise deux fois au moins, par Cornélius d'abord et par Benoît ensuite? Ce que rapporte Cornélius, c'est du savoir à transmettre, alors que la Toison, quant à elle, n'est pas porteuse de savoir, même si sa conquête est due à une transmission de savoir. Comme Benoît insiste sur la nécessité de trouver du savoir, et que dans son texte, la quête de l'or de la Toison se termine par une guerre, il faut peut-être définir les merveilles autrement, ou voir s'il y en a d'autres dans le *Roman de Troie*, qui correspondraient mieux à ce que valorise Benoît? En fait, la réponse à cette question n'est pas dans le *Roman de Troie*, c'est pourquoi nous nous permettons d'anticiper un peu: c'est Ovide qui la donnera en disant que Jason, rentrant chez lui avec la Toison, rapporte aussi une *spolia altera*, Médée (Met. VII v. 157), une seconde dépouille plus précieuse encore, puisqu'elle est source de savoir.

¹⁴⁸ Ce terme qui s'oppose, dans son sens premier de *percevoir par l'oreille*, à l'idée de lire, montre bien qu'entendre est à prendre d'abord au sens de *comprendre*. *Bien oïr*, c'est montrer de l'entendement.

importante prise par les femmes dans le *Roman de Troie*. Ainsi, si Benoît fait parvenir le savoir du guerrier Darès à ceux qui ne comprennent que le *romanz*, il le transmet aux spécialistes capables de l'apprécier et d'en profiter dans l'exercice de leur profession. Les clercs aussi ont matière à juger et à apprendre, puisque Benoît raconte combien il a mis de savoir-faire dans sa traduction (RdT vv. 134-137), sans parler des *bon[s] dit[s]* qu'il va y mettre (RdT v. 142). En grec et en latin, deux langues universelles, le récit se prêtait au déplacement, mais ne profitait à personne. Si le texte de Benoît est entendu par des guerriers, il atteint des destinataires privilégiés. Rendus *proz* par le récit de Darès, les guerriers gagneront suffisamment d'*honor* pour être, à leur tour, renommés de la seule manière durable, dans un nouveau récit. L'exemple des *ancestors* profite aux guerriers dans l'exercice de leur spécialité, la guerre. Et ces hauts faits seront à leur tour relatés dans un récit historique à venir, à savoir la suite du *Roman de Troie*.¹⁴⁹ Benoît pose la première pierre d'une nouvelle transmission, celle des exploits futurs de son public et de la descendance de celui-ci. Une histoire *riche et granz* ne peut que préparer un avenir *de grant uevre et de grant fait* (RdT vv. 40-41). De même, à voir l'art avec lequel Benoît a construit son texte, les futurs transmetteurs apprendront leur métier, dans une langue nouvelle, qui plus est. Le contenu du texte rend *pro* les guerriers, sa forme rend *pro* les clercs. Benoît ne se contente pas de bien choisir sa source: en traduisant de latin en *romanz*, il choisit aussi ses élèves et fait parvenir le récit à ses destinataires véritables – ceux que Darès lui-même aurait choisis. Nous avons vu que le problème de tout enseignant de la transmission écrite est qu'il ne peut choisir son élève, alors que l'élève, quant à lui, peut et doit choisir son enseignant. Benoît améliore la transmission du savoir en palliant à sa faille la plus importante.

Le grec et le latin étaient propices à la conservation, mais pas à la multiplication, et Benoît, après avoir rendu à Cornélius et à Darès l'honneur qui leur est dû, démontre que c'est un honneur plus grand encore qui doit lui revenir, puisque seule sa traduction permet de faire fructifier le texte dans la "bonne" terre, son public idéal. Le Prologue illustre les propos de Michel Zink, qui établit que le roman est la vraie littérature historique: linguistiquement parlant, seule sa mise en *romanz* permet au roman d'atteindre ceux qui profiteront de son histoire.¹⁵⁰

L'histoire annoncée est neuve pour deux raisons, elle n'existe qu'en *guaires lieux*, et n'a encore jamais été *retraite*. S'il existe éventuellement plusieurs exemplaires du texte de Cornélius, ils sont rares. L'usage de *mais* souligne l'opposition (ou la gradation) entre Benoît et ses prédécesseurs et contemporains, qui tous auraient pu, s'ils l'avaient voulu, trouver et transmettre le texte de Cornélius. Benoît s'est opposé au manque de transmission. Il fait plus que Cornélius, qui *torna le greu en latin* et n'a donc fait que donner un "tournant" spatial au texte en le traduisant. D'abord, Benoît a fait plus que trouver, il a *contrové*. *Trover* et *controver* portent, en plus de la signification *découvrir*, la notion de comparaison, d'invention poétique, de produit de l'imagination, le préfixe *con-* ajoutant à *trover* une notion d'intensité, de complétion, l'idée de plusieurs participants ou d'une trouvaille d'une certaine envergure. Accessoirement, *controver* véhicule aussi la notion d'invention mensongère. Par rapport à *trover*, *controver* serait *trouver plus* ou *trouver en de nombreux endroits*, et le *FEW* donne même pour *contropare* la signification *eine allegorische Auslegung durch einen Vergleich zweier biblischer Texte erreichen*.¹⁵¹ Benoît aurait ajouté de l'inventivité, a amassé une grande quantité de savoir et comparé plusieurs textes, et son

¹⁴⁹ Il n'est cependant pas certain, vu l'issue de la guerre de Troie, que les hauts faits à imiter soient tous à accomplir sur le champ de bataille. On peut apprendre aussi à parlementer, par exemple, ou simplement les erreurs à éviter si on veut empêcher la guerre.

¹⁵⁰ Michel Zink, "Une mutation de la conscience littéraire: Le langage romanesque à travers des exemples français du XII^e siècle", *op. cit.*, p. 12.

¹⁵¹ Articles *trouver*, **tropare* et *controuver*, dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, le *FEW* et le *AFW*.

intervention est celle d'un spécialiste en recherche biblique. Toutes ces interprétations sont possibles: Benoît a mis son intelligence et de l'imagination dans sa recherche, puisqu'il a eu la prescience de l'existence du savoir et l'a cherché au bon endroit. Et le *Roman de Troie* étant très long, *controver* est le mot juste pour 30'000 vers. Rien qu'en le *controvant*, Benoît a déjà accompli plus que Cornélius et Darès, dont il est aussi le concurrent. Cela rejoint le propos d'Emmanuèle Baumgartner qui note que *controuuer* contient *contre*, qui véhicule, en plus des notions de contiguïté spatiale et de coïncidence temporelle, la notion d'hostilité.¹⁵² Et comme Benoît se réclame aussi de Dictys, il a au moins deux sources. Cependant, Dictys n'étant pas nommé dans le Prologue, cette interprétation mène peut-être trop loin.

Pour mieux comprendre ce vers 133 sans sortir des limites du Prologue, il faut suivre les pistes données par Marc-René Jung et par la traduction de Baumgartner/Viellard¹⁵³. A côté de *controuuer*, qui se trouve dans huit manuscrits, le premier verbe du vers est six fois *continuer* et six fois *commencer*. D'autres variantes, moins nombreuses, donnent les verbes *retraire*, *retenir*, *reconter*, *concevoir* et *translator*. Quel serait l'apport de *continuer* par rapport à *controuuer*? Baumgartner/Viellard donnent pour *la continue et fait e dit* la traduction *la reprend, la compose et met en forme*. *Re-prendre* indique une action commencée à nouveau, alors qu'elle était interrompue jusque-là. Benoît reprend, pour la transmettre, une *estoire* qui *ja re-traite ne fust encore* (RdT vv. 129-131). La traduction de *continuer* par *durer, suivre sans délai* irait dans ce sens, le déroulement de la transmission suit son cours, sans retard, même. De plus, *continue* souligne que Benoît imite ses prédécesseurs. A première vue, cela semble décrire un travail moins inventif que *controuuer*, et l'accent est mis sur un effort commun plutôt que sur l'individu Benoît. Mais la suite du vers – qui reste pratiquement la même dans tous les manuscrits – est *e fait e dit, compose et met en forme*. Cette composition et cette mise en forme sont le fait de Benoît seul. L'expression *fait e dit* met *dire* et *faire* en parallèle, *faire* pour un écrivain, c'est *dire*, comme Salomon qui *enseigne e dit* (RdT v. 1) avant de mettre sa pensée par écrit. Ainsi, *dit* serait aussi à traduire par *crée*. Les variantes qui donnent *commencer* au lieu de *controuuer* ou *continuer* soulignent que c'est une impulsion initiale que Benoît donne à la transmission. S'il n'est pas le premier à transmettre, il est le premier à faire fructifier le savoir, et sans son intervention, le texte de Cornélius serait mort. Et même si le commencement donné par Benoît au texte latin n'est en fait qu'un re-commencement, chaque traduction est une naissance du texte dans une société nouvelle. *Commencer* soulignant aussi que Benoît n'est que le premier de ceux qui continueront à transmettre le vrai récit de la guerre de Troie, car il implique *continuer*. Ainsi, on pourrait dire que *commencer* est un enrichissement de *continuer*. Trois des variantes moins nombreuses commencent par la syllabe *re-*, qui indique que Benoît fait donner un nouveau départ à une activité interrompue. Chacune d'elles apporte une interprétation différente. *Retraire* s'oppose à *estoire ... ja retraite*: Benoît renouvelle la transmission et s'oppose à l'oubli. *Reconter* apporte presque le même sens, sans répéter le verbe *retraire*, ce qui ôte de la force à l'opposition. *Retenir*, par contre, apporte un élément neuf, la notion de *faire tenir bon, maintenir*, qui décrit un stade figé de l'histoire qu'on imagine comme une photographie que Benoît a *faite e dite*, pour empêcher sa perte. Les variantes *translator* et *concevoir* enfin placent toutes deux Benoît entre deux stades de transmission. Dans *translator*, il est celui qui transporte l'histoire d'une langue à l'autre, tout comme dans *concevoir*, qui signifie à la fois *recevoir* du passé et *former une conception* pour l'avenir. Mais seul de toutes ces variantes, ce dernier terme comporte une notion essentielle du Prologue, *concevoir* signifiant aussi *honorer*. Ainsi, toutes ces variantes enrichissent le récit et

¹⁵² Emmanuèle Baumgartner, "Vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, p. 41.

¹⁵³ Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'histoire au livre", *op. cit.*, pp. 171-173.

contribuent à sa compréhension. En changeant ou ajoutant un détail, chaque copiste s'efforce d'étendre la portée didactique du récit, et il crée – il *dit* – au lieu de répéter. On imagine qu'en faisant cela, il réfléchit à la visée de sa propre intervention littéraire.

Si Benoît se contentait de dire: "J'ai contrové le récit de la guerre de Troie et je l'ai traduit de latin en romanz", cela suffirait à valoriser son action. Mais il parle de création dans cette traduction du texte de Cornélius¹⁵⁴, il l'a *e fait e dit/E o sa main les moz escrit*, les trois *e* soulignant combien grand était ce travail. Il a *fait*, sa traduction est une création neuve, et il a *dit*, c'est le verbe de la création de Salomon. A elle seule, la traduction de Benoît est déjà une création, alors que Cornélius n'a pas *fait* ou *dit* et s'est contenté de déplacer le texte jusqu'à l'espace du latin en le traduisant.¹⁵⁵ Au texte en *romanz*, il ne manque plus rien, il est le dernier stade du récit possible, le meilleur des textes.¹⁵⁶ L'idée que le *romanz* pourrait être supplanté un jour par une autre langue ne vient pas à Benoît, ou plutôt, il ne l'exprime pas, afin de mieux asseoir l'autorité du de son texte. Mais il complète aussi la qualité du pedigree en se montrant au travail, comme le poète artisan d'Horace¹⁵⁷. Comme il crée en traduisant, alors que Darès n'a fait que noter ce qu'il avait vu, Benoît se hausse au niveau de Salomon, celui qui a créé le précepte de la transmission du savoir: il dit avoir *tailliez* les mots. Cette image n'est pas celle du traducteur qui attribue, presque mécaniquement, à chaque mot latin son équivalent *romanz*. Il y a une part de création dans *taillier*, donner forme, et cette notion est renforcée par *curez*, polis. Le vocabulaire de Benoît est une création travaillée. Du vocabulaire, Benoît est passé à la syntaxe. Ayant raffiné les mots choisis, il les a *asis* et *posez*. L'effet de gradation est exprimé de façon inversée cette fois, *posez* signifiant simplement *placés*, *arrêtés*, alors qu'asseoir est *placer solidement, de façon durable*. Benoît attribue aux mots une place fixe, voire définitive, ce qui correspond, par exemple, à un texte rimé. Si la traduction de Benoît est une création raffinée, le public comprendra que le texte de Cornélius était à l'état brut, et que Benoît a augmenté la qualité du récit, une pièce de bois taillée et polie valant plus qu'avant l'équarrissage.

Cependant, si cette double mise en sécurité par l'écrit et par les vers répond parfaitement aux exigences du modèle de transmission, elle donne aussi une impression de fixation définitive contraire à une transmission s'adaptant aux circonstances. Trop parfait et trop bien protégé, le texte ne peut plus bouger, et d'une certaine façon, la transmission est terminée. Et si Benoît présente son texte comme le meilleur, auquel il n'est besoin ni d'ajouter ni de retrancher quoi que ce soit, il est

¹⁵⁴ En fait, Benoît ne se réfère plus au texte de Cornélius, il parle d'*estoire*, ce qui pourrait se référer à un assemblage de textes. Cela serait confirmé par le fait que plus loin, Benoît ajoute Dictys à ses sources, par exemple. Cependant, dans le Prologue, Benoît présente son récit comme celui de Cornélius, avec pour seuls ajouts éventuels les siens propres.

¹⁵⁵ *Retraire; torner et translater* véhiculent une même notion de base, celle de faire faire un déplacement spatial au texte, que ce soit *tirer encore, faire faire un tournant* ou *transporter*.

¹⁵⁶ Emmanuèle Baumgartner va même plus loin en comparant le Prologue, qui pose le texte de Benoît en édifice textuel parfait, avec l'épilogue du *Roman de Troie*, qui établit que vouloir changer le texte serait *l'empeirier* (RdT v. 30314).

Emmanuèle Baumgartner, "'Ecrire, disent-ils': A propos de Wace et de Benoît de Sainte-Maure", *Figures de l'écrivain au Moyen Age*. Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens 18-20 mars 1988, publiés par Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1991, pp. 37-47 (réimpression dans Baumgartner, Emmanuèle, *De l'histoire de Troie au livre du Graal: Le temps, le récit (XII^e-XIII^e siècle)*, Orléans, Paradigme, 1994 (Varia 18), pp. 15-15), pp. 22/23.

¹⁵⁷ *Q. Horatius Flaccus. De arte poetica, Opera omnia*, ed. Bernhard Wyss, Frauenfeld, Huber, 1974⁵ (Editiones Helveticae, Series Latina 2), vv. 289-294. Indirectement, Benoît se sert du topos du (*deus*) *artifex* pour décrire son travail, tout en tempérant ce manque de modestie par la *affektierte Bescheidenheit* du *si de se faire le sai*.

Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, op. cit., p. 91-93 et pp. 529-531.

celui qui, par sa traduction déjà, confère la perfection au texte de Cornélius et au récit de Darès, il est le meilleur, mais aussi le dernier intervenant dans la transmission du savoir.

La "photographie" de Darès au travail prouvait l'authenticité de son récit et établissait son autorité et partant, celle de Cornélius et de Benoît. Elle réfutait aussi l'autorité d'Homère. La photographie de Benoît souligne ses propres mérites, il a investi du zèle et de l'inventivité dans son texte, il est créateur et artisan, le premier de tous, même, puisqu'il produit le meilleur des textes. Au début de la bonne transmission, il y avait un texte *dit* par Darès, à la fin, il y a un texte *bien dit* par Benoît le bien nommé, celui qui a l'aval des dieux. Les parents de Benoît ont bien choisi le nom de leur fils, ou alors, l'auteur du *Roman de Troie* a bien choisi son pseudonyme, puisque son texte est le meilleur. A reprendre l'image du costume linguistique qu'endosse le récit, arrivé en pays *romanz*, le récit quitte son costume de voyage pour prendre un costume définitif, et ce costume, comme celui des Argonautes qui se changeront pour aller à la cour de Colcos, est le costume d'apparat qui garantit la meilleure des intégrations sociales dans un espace donné. Cela nous mène encore à autre chose. Dans son article sur les prologues des romans lignagiers anglo-normands, Catherine Gaullier-Bougassas souligne que ceux-ci affirment la prééminence de la littérature anglaise d'expression française par rapport à la littérature française.¹⁵⁸ Cette différenciation pourrait s'appliquer aussi au *Roman de Troie*, qui définirait un roman "anglais" meilleur que celui de France, même si tous deux sont en *romanz*.

(ii) La transmission renouvelée

- 138 *Ci vueil l'estoire comencier:*
 Le latin sivrai e la letre,
140 *Nule autre rien n'i voudrai metre,*
 S'ensi non com jol truis escrit.
 Ne di mie qu'aucun bon dit
 N'i mete, se faire le sai,
 Mais la matire en ensivrai.

Jusqu'ici, jamais Benoît n'a parlé d'autre chose que de transmission exacte, malgré sa part de création dans la traduction. Le récit de Darès reste le même quelle que soit la langue dans laquelle il existe, et si la qualité du texte s'améliore grâce à l'invention de Benoît, les faits relatés forment un corpus immuable. Le récit étant historique, cet accent mis sur l'exactitude établit l'autorité de l'*estoire*. Cornélius a traduit sans rien ajouter ni retrancher au texte de Darès, Benoît promet de faire de même pour le texte de Cornélius, il précise même qu'il va suivre et le *latin* et la *letre*. Il n'y a donc pas de texte intermédiaire entre Benoît et Cornélius, ni linguistiquement, puisque Benoît suit le latin, ni quant à la technique de transmission, Benoît sachant lire le latin et n'ayant besoin de personne pour accéder au texte de Cornélius. S'il veut se démarquer d'Homère, il fait bien, puisqu'une transmission de qualité ne comporte que peu de stations et repose uniquement sur l'écrit. La part de création que Benoît a mise dans sa traduction apporte déjà plus que ne le requiert la transmission du savoir, elle devrait suffire à rapporter une gloire plus grande que celle de ses prédécesseurs. Mais Benoît confère au texte une valeur de plus, puisqu'à la création dans la traduction, il ajoute la création *ex nihilo*, l'inventivité pure.

En effet, juste après s'être réclamé de la transmission sans ajout ni retranchement, Benoît dit que *se faire le sai*, il mettra *aucun bon dit* dans son texte. Le choix des mots annonce le programme, un

¹⁵⁸ Catherine Gaullier-Bougassas, "Origines d'un lignage et écriture romanesque: Les romans lignagiers anglo-normands", *Seuils de l'oeuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, vol. 2, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2002, pp. 19-36, p. 32.

dit est une création, comme l'était ce que *dit* Salomon. L'existence de cet ajout semble dépendre du hasard, puisque celui-ci ne sera mis dans le texte que *se faire le sai*. La création dépend donc du *savoir* de Benoît. Or un texte à traduire comporte des faits en nombre fini, et en ajoutant un *dit* de plus, le traducteur dépasse ses compétences, l'ajout étant réservé au créateur. En plus d'être soumis au hasard, ce ou ces ajouts ne sont pas signalés comme tels, Benoît se contentant de dire qu'il ne nie pas la possibilité de leur existence. Nous avons vu aussi que Benoît ne dit pas où est le texte latin qui permettrait de déterminer la part d'invention de Benoît, même si théoriquement, un élève zélé pourrait le trouver. Benoît pourrait donc ne rien dire de ses ajouts. Pourquoi le fait-il tout de même, et pourquoi laisse-t-il planer le doute quant à leur existence? Nous avons affaire à un transmetteur de savoir qui veut transmettre un récit historique, qui tout en se réclamant d'une transmission exacte des faits, fait allusion à des ajouts au récit original, qui visiblement n'infirmement pas la qualité de la transmission ou l'exactitude des faits, bien que ces ajouts du XII^e siècle ne soient en aucun cas des témoignages contemporains de la guerre. Ces ajouts sont dus au *savoir* de Benoît, et nous avons vu que le savoir doit être réinvesti pour gagner plus de savoir encore. Nous avons vu aussi que la traduction de Benoît fait du récit de ses prédécesseurs le meilleur des récits, le stade ultime à atteindre. Or, si la traduction déjà permet de produire le meilleur des récits, qui représente un stade final, idéal du récit de Darès, pourquoi "en rajouter"?

On imagine, bien sûr, que Benoît veut renforcer la qualité du texte, voire pallier d'éventuelles faiblesses de ses prédécesseurs et combler ce qui lui semble lacunaire. Mais cette notion de lacune pourrait être trop négative. Il est tout aussi possible que la démarche de Benoît soit celle du collectionneur qui ajoute une pièce à celles qu'il possède déjà. Jamais complète, une collection s'enrichit à chaque nouvelle trouvaille, sans que l'esprit de la collection en soit altéré. On imagine que le procédé qui consiste à enrichir ses ancêtres véritables par des ancêtres d'élection part du même principe.

Ce n'est qu'une hypothèse, mais on pourrait imaginer aussi que si la chaîne de transmission doit s'étendre indéfiniment, un stade final n'est pas souhaitable. Si Benoît a rendu le récit de Darès parfait, fixé dans un espace, une langue et un style parfaits, la transmission est terminée et les transmetteurs futurs ne pourraient que copier ce récit sans plus pouvoir l'améliorer. Or, Benoît vient de démontrer que le meilleur des élèves doit améliorer la transmission. Il doit donner au récit une impulsion nouvelle, qui continuera la transmission. Pour ce faire, il ne peut que recommencer la transmission du savoir à zéro et créer quelque chose de neuf à transmettre. La traduction du texte de Cornélius par Benoît fait du texte *romanz* le meilleur des textes, mais aussi le dernier, alors qu'en insérant dans ce dernier texte un *dit*, un savoir neuf, Benoît se place au début d'une nouvelle transmission. A la première transmission, qui commence avec Darès et qui se termine avec la traduction de Benoît, Benoît en accroche une nouvelle. Ainsi, le dernier texte est aussi le premier et il continue son existence sous une forme nouvelle. Avant Benoît, le devoir du transmetteur était de conserver le récit dans son état original, ne l'adaptant que par la traduction à un monde changeant, pour le préserver des aléas du temps et de l'espace. Dans un premier temps, Benoît a fait de même et a traduit le texte latin dans la langue de la société dans laquelle il vit. Il montre ainsi qu'il maîtrise la technique de transmission du savoir des *ancestors*, comme un apprenti qui doit montrer qu'il connaît les techniques enseignées par son maître avant de créer un ouvrage lui-même. S'il ajoute quelque *bon dit*, il peut améliorer les chances de transmissions futures, plus le texte contenant de *bons dits*, plus il est vrai, voire divertissant, et mieux il sera retenu.

Ces ajouts ne peuvent être choisis au hasard, ils doivent être de même nature que les faits. Si les faits sont vrais, un ajout paraissant vraisemblable est légitime.¹⁵⁹ C'est pourquoi Benoît dit qu'il suivra *la matire*. Cette *matire* doit différer du récit, qui lui-même est un corpus de faits inchangé au fil des transmissions. Avant Benoît, la transmission devait être exacte et servait à préserver le récit original. Après lui, il s'agit de transmettre la *matire*, une vérité fondamentale qui peut comprendre des créations postérieures aux faits, tant que ces créations étaient le récit original.¹⁶⁰ Ce faisant, Benoît redéfinit cet objet de la transmission qu'est le savoir. S'il sait adjoindre au témoignage de Darès un savoir neuf, et cela sans fausser l'essence du récit de Darès, Benoît est le meilleur transmetteur de savoir, le meilleur clerc, mais aussi le meilleur guerrier. Il ne faut pas oublier cependant que Benoît n'affirme pas qu'il a fait des ajouts, il dit *se faire le sai*, l'existence de ces ajouts dépendant du savoir. Et si Benoît ne dit pas: "J'ai créé de bons dits", mais: "Je ne dis pas que je n'ai pas ajouté de bons dits, si tant est que je sache le faire", il démontre son savoir-faire: il a créé du savoir en faisant des ajouts, qui, s'ils existent, ne sautent pas aux yeux. Benoît donne pourtant une piste à celui qui veut les chercher, en admettant qu'il pourrait avoir placé des ajouts dans le texte de Darès. Ce faisant, il lance un défi à son public guerrier, sur un champ de bataille nouveau pour celui-ci, le savoir.

Les clercs pourraient aller consulter les textes de Darès et Dictys, constater que le texte de Benoît est beaucoup plus long, comparer les trois textes et déceler les ajouts. Le public de Benoît, quant à lui, peut se contenter d'écouter attentivement. Il ne pourrait pas, c'est vrai, reconnaître que Médée, par exemple, n'est pas évoquée par Darès. Mais il pourrait poser des questions et discuter de ce qu'il a entendu. En effet, Benoît vient de présenter son texte comme la somme du récit de Darès et de ses propres ajouts (éventuels). Ce n'est que dans le Résumé qu'il annonce une source grecque, Dictys (RdT vv. 648-650).¹⁶¹ Or, le Troyen Darès n'a pas participé à la conquête de la Toison d'Or, il n'a même pas pu voir les Grecs au cours de leur escale à Simoënta. De même, le Grec Dictys n'est pas nommé au cours de l'expédition des Argonautes, il n'en fait donc pas partie, puisque Benoît, qui souligne l'importance d'avoir pour source le récit d'un témoin oculaire des faits qu'il relate, n'aurait pas manqué de le dire si Dictys était allé à Colcos. Si aucune des sources citées expressément n'a participé à l'expédition des Argonautes, le public devrait demander quel témoin oculaire a bien pu la raconter, et à qui.

Comme le Prologue, l'élaboration de l'épisode de la Toison d'Or est donc une création de Benoît, même si elle doit être d'un genre différent, puisque Benoît n'a pas inventé l'expédition des Argonautes au sens que nous donnons à ce mot aujourd'hui. La part de création est dans l'idée de mettre un épisode dans un texte pour le compléter, l'invention paraissant d'abord dans la nouvelle structure du récit après les ajouts de Benoît, au sens de l'*inventio* rhétorique, la recherche des idées et des arguments. On imagine un peintre qui décide d'ajouter, à l'arrière-plan d'une miniature, un détail par lequel il veut compléter une illustration, voire l'enrichir. Mais inventés de toutes pièces, ou trouvés tout entiers et insérés tels quels dans une structure existante, le Prologue¹⁶² et

¹⁵⁹ Pour la différence entre la fable, relatant des faits contre la nature, et l'*argumentum*, que Servius ne distingue pas de l'histoire, qui reste toujours selon la nature, qu'il contienne des ajouts inventés ou non, voir Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 173.

¹⁶⁰ Ce vers 144 pourrait être lu un peu différemment, si l'on rapproche *matire* du sens de *materia* en latin, terme qui peut se traduire par *étoffe*, *fonds* ou *source*. Cela permettrait de mieux intégrer le sens de *sivrai* dans la traduction, Benoît disant alors *je suivrai ma source*. Cela pourrait simplement signifier qu'il respectera la chronologie des faits trouvée dans son modèle.

¹⁶¹ On trouvera l'analyse du texte complet dans Marc-René Jung, *La Légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, *op. cit.*, pp. 40-77.

¹⁶² Le Prologue est un ajout de Benoît au sens où il se sert de la généalogie du texte trouvée chez Darès, en la recyclant au profit de sa théorie de transmission du savoir.

l'intervention de Médée sont des *bons dits* de Benoît: il est donc logique de tenter d'établir un rapport entre la théorie de la transmission du savoir et la conquête de la Toison d'Or.

C. La conquête du savoir

a) Salomon

Selon Salomon, la transmission du savoir est soumise à un contrat fort simple. Chacun doit transmettre son savoir, quel qu'il soit, et recevoir en échange *pro* et *honor*, la renommée, qui fait vivre son porteur après la mort. Pour un précepte théorique général, ces règles de transmission suffisent. Cependant, Benoît veut transmettre un savoir sur des faits particuliers. Il veut faire mieux que Salomon, tout en se réclamant de lui, alors que s'il voulait le rejeter, il se contenterait de ne pas transmettre son précepte. Mais comme il a besoin du précepte pour donner une base théorique à son récit, il l'expose pour démontrer aussitôt combien il a amélioré ce modèle dans sa propre transmission. C'est comme si un élève, après avoir chaudement applaudi son maître jonglant avec trois balles, commençait tranquillement à jongler avec six balles.

De Salomon, Benoît reprend quatre règles:

1. Il faut transmettre son savoir;
2. Il faut le fixer rapidement;
3. Il faut le fixer sous le contrôle de l'inventeur
4. Le salaire du celui qui transmet doit être *pro* et *honor*.

b) Benoît

aa) Les améliorations de Benoît

Tout en gardant ces règles, Benoît va les adapter à son propos, qui est la transmission du savoir historique qui va assurer l'avenir de son espace. Les valeurs ajoutées par Benoît sont les suivantes:

1. Il choisit son sujet.
2. Son texte permet au public de se *deduire*, ce qui représente d'autant plus de travail pour Benoît.
3. La traduction de Benoît permet l'extension sociale maximale du récit de Darès.
4. Le *romanz* est la langue "fille aînée" de Rome, c'est la langue plus apte à succéder au latin.
5. Le *romanz* est une langue d'avenir, étant plus accessible que le latin. Et il devient une langue savante, puisqu'il sert à fixer du savoir quant au plus grand des sujets.
6. Benoît choisit un sujet de qualité.
7. Il remonte le temps jusqu'à la mise en écrit de son sujet pour en examiner les circonstances.
8. Ce faisant, il se distancie des transmissions fausses multiples, passées et à venir.
9. Il sépare le savoir en deux parties, séparant le savoir vrai du savoir faux, qu'il adjoint au domaine de la folie. Ainsi, il structure le savoir.
10. Il affine la qualité du savoir vrai. D'après sa définition, il existe moins de savoir qu'on ne le pensait, mais c'est un savoir éprouvé, à la qualité garantie.
11. En définissant la folie comme l'incapacité à structurer, à différencier, à connaître et reconnaître, il définit le savoir *a contrario*.
12. Par son exemple d'élève jugeant son enseignant, il élève celui-ci au-dessus de celui-ci. Comme ce jugement lui permet de reconnaître un savoir sans valeur, tout élève est poussé à l'imiter.
13. Benoît relègue Homère dans le domaine de la folie. Celui qui jusqu'ici était considéré comme un bon transmetteur se voit retirer sa gloire, et s'efface pour faire place à ceux qu'il éclipsait à tort. Benoît rétablit donc la justice.

14. En récusant la transmission d'Homère, Benoît réaffirme les critères d'évaluation du savoir du précepte de Salomon. Par un effet de renversement, son autorité renforce celle de Salomon, alors qu'au début du Prologue, c'était l'inverse.
15. Benoît fait mieux que Salomon en refusant Homère, puisqu'il dit implicitement qu'il vaut mieux manquer de savoir à transmettre que transmettre un savoir faux. Mieux vaut vivre sans transmission qu'avec une transmission fautive.
16. En réussissant là où Homère a échoué, Benoît se donne à voir comme plus grand qu'Homère, son public reçoit l'enseignement d'un clerc meilleur.
17. Le sujet choisi par Benoît prouve la justesse du précepte de Salomon, qui lui-même sert de prétexte au récit qui va suivre. Les deux parties du Prologue, le précepte de Salomon et la transmission du savoir quant à la chute de Troie, se crédibilisent l'une l'autre. Le sujet doit être adapté au public guerrier. Si c'est un guerrier qui relate des batailles auxquelles il prend part, la transmission de son savoir dépend de la promptitude de la mise en écrit, ce qui prouve la justesse du précepte de Salomon. Et enfin, comme il provient d'un futur vaincu, le texte est la seule possibilité de survie pour Troie. L'espace Troie ne vit plus que dans le récit de Benoît, fixé, grâce au *romanz*, dans un espace d'avenir.
18. Darès a fixé son texte en grec, la langue du futur vainqueur: La longévité probable du grec au moment de la guerre augmente les chances de transmission du récit. Le public de Benoît profite de la prévoyance de Darès. Comme Benoît est le successeur de Darès, la prévoyance de celui-ci ajoute à la qualité du texte transmis par Benoît.
19. De même, la traduction de grec en latin par Cornélius ravive les chances de survie du récit, cela ajoute à la qualité du texte de Benoît.
20. Benoît évoque la folie d'Homère, reconnue par certains de ses contemporains. En exposant qu'une personne peut être à la fois prise de folie et rester un grand clerc, il démontre encore combien la folie nous menace de près et combien il est nécessaire de mettre tout son zèle dans la recherche d'une source de savoir fiable. Ce faisant, Benoît crédibilise encore Salomon, tout en affirmant sa propre autorité.
21. Benoît est meilleur juge d'Homère que les contemporains de celui-ci. Ils ont examiné le contenu du récit d'Homère, Benoît a su qu'il fallait en examiner la genèse. Il sait structurer la transmission du savoir.
22. En transmettant le savoir de Cornélius, qui a reconnu que le texte du témoin oculaire Darès est porteur de vérité, mais dont le texte n'a pas trouvé de transmetteurs, Benoît fait mieux que tous ceux qui ont transmis le texte d'Homère.
23. En se donnant à voir pendant qu'il transmet du savoir, et définit ainsi le corpus de droits et de devoirs du transmetteur de savoir, corpus reposant sur le précepte de Salomon, élaboré par Benoît. Il dit comment faire et le démontre, en même temps. Sa théorie est doublée de la pratique au moment où elle est transmise.
24. Benoît renforce sa transmission par une généalogie de guerriers, Darès et Salluste.
25. Il renforce aussi sa transmission par une généalogie deux fois plus étendue de clercs, Darès, Salluste, Cornélius et Benoît.
26. Ces deux généalogies appellent un troisième guerrier et un cinquième clerc, à savoir le public de Benoît. D'office, Benoît fait de lui un participant à la transmission du savoir. Comme il transmet que *nus ne deit son sen celer*, ce public devra transmettre ce qu'il est en train d'apprendre, Benoît étend la transmission du savoir à la société entière.
27. L'historiographe Salluste, le seul repère historique connu du public, est aussi un guerrier dont la vaillance sert à dénommer toute son époque. La caution historique de la transmission de Benoît est celle du spécialiste en *militia*.
28. Les repères connus du public, Rome, la ville bien assise et Salluste, le vaillant guerrier, sont évalués positivement, ce qui crédibilise Cornélius, le repère inconnu.

29. Benoît démontre que *pro* peut désigner autant la vaillance guerrière que cléricale, que le clerc vaut le guerrier. Cela valorise le travail du clerc, et la transmission du savoir.
30. Plus, Benoît démontre que Cornélius, simple clerc, vaut mieux en *militia* que Salluste, le meilleur guerrier de son temps, puisque c'est lui – et non son oncle – qui transmet le savoir quant à la plus grande guerre de tous les temps.
31. Benoît prouve que le zèle de l'élève est essentiel pour la bonne transmission du savoir, puisque Cornélius a *tant quis* pour trouver le texte de Darès.
32. Il prouve aussi que la responsabilité de l'élève, et donc son mérite, sont plus grands que ceux de l'enseignant.
33. Comme c'est un enseignant renommé qui trouve le texte grec, cela montre qu'on doit toujours rester élève et chercher du savoir.
34. En transmettant son savoir sur le récit avant de transmettre le récit lui-même, Benoît souligne l'importance de la transmission et démontre que n'est pas transmetteur qui veut.
35. Darès étant un guerrier, mieux, un guerrier de valeur, cela augmente la crédibilité de son témoignage.
36. Darès est un clerc de valeur, cela fait de lui un spécialiste du savoir, et ajoute à la crédibilité de son récit.
37. Benoît montre Darès à l'ouvrage et il en dit plus sur son travail de clerc que sur ses batailles. Il démontre ainsi que le travail du clerc est plus important que celui du guerrier. Il précise que sans le clerc, le guerrier n'est rien, puisque la seule vie possible pour le guerrier, la renommée, ne passe que par le clerc.
38. Benoît crédibilise son texte par une généalogie complète. Il sait tout du savoir qu'il transmet.
39. Son récit est resté caché presque tout le temps de son existence, il n'a pas été abîmé à force d'avoir été transmis.
40. A côté de Darès, spécialiste en savoir comme en guerre, Benoît s'établit comme spécialiste en savoir sur la guerre. Le transmetteur vaut maintenant plus que le guerrier, puisque le texte de Darès ne vit que grâce à Benoît.
41. Dans la bonne transmission, le chaînon du milieu, Cornélius, est un élève si zélé qu'il apprend une langue qui se perd, le grec, pour aller chercher du savoir à sauvegarder par la traduction en latin. A la rapidité de la fixation des faits par écrit, Benoît fait correspondre la rapidité, l'insistance de la recherche. En apprenant le grec, Cornélius s'est tourné vers le passé pour chercher un savoir en voie de disparition.
42. En condamnant Homère deux fois, Benoît donne d'autant plus d'autorité à son texte à lui, qui est crédibilisé deux fois aussi.
43. En s'opposant à Homère, Benoît fonde sa renommée propre. Il se donne à voir en élève qui juge ses *ancessor*.
44. En récusant Homère et glorifiant Darès, Benoît se pose aussi en spécialiste de la transmission du savoir.
45. Benoît donne une piste à son public, qui permettrait à celui-ci, à quelque époque qu'il lise le *Roman de Troie*, de savoir à qui il s'adresse dans son adresse à la *riche dame*, quel(le) est son élève d'élection. Mis au défi par cette première énigme, le public est presque enrôlé d'office comme élève. Ce public n'étant pas clerc, Benoît augmente les chances de transmission du savoir, puisqu'il étend le nombre d'élèves potentiels à toute la société.
46. Contrairement à ses prédécesseurs, Benoît choisit son public, ses élèves potentiels. Comme il choisit les élèves que Darès aurait choisi, le récit atteint son destinataire prédestiné, idéal.
47. Benoît installe *Troie* en pays *romanz* et donne à cette société guerrière l'histoire qui lui va le mieux. En remplaçant l'histoire de son espace par une autre, en l'occurrence la plus grande histoire de tous les temps, Benoît rehausse la valeur de son espace et de sa société.

- Il se donne à voir comme celui qui maîtrise le passé, et qui décide du rapport de sa société à l'histoire. Ce n'est que grâce à Benoît que Troie *germe, florist et frutefie* dans l'espace *romanz*. Doté d'une histoire glorieuse, l'espace *romanz*, lui aussi, vivra grâce à la transmission de cette renommée. Benoît se donne aussi à voir comme celui qui maîtrise l'avenir. Son texte s'offre comme un texte fondateur de l'identité de son espace.
48. Le texte de Cornélius gagne en qualité grâce à la traduction de Benoît, puisque la traduction en facilite l'accès. Cornélius valant mieux que Salluste, le plus grand guerrier de son temps, il en découle que Benoît vaut plus que le plus grand guerrier de Rome, l'espace *ancessor* de l'espace *romanz*.
 49. Cornélius a traduit le texte à une époque où le latin n'était pas une langue savante. Chaque Romain aurait pu lire son texte, mais cela n'a pas été le cas. Benoît est le seul à avoir transposé avec succès le récit en une langue propre à la fructification auprès de ceux qui sont concernés par le sujet. Il rend la guerre au guerriers¹⁶³.
 50. Il est le seul intervenant de la bonne transmission à n'être ni guerrier, ni neveu de guerrier, il n'est vraiment "que" clerc. S'il peut se permettre de ne pas être guerrier, c'est que (i) le pedigree de son texte suffit à le crédibiliser et que (ii) son savoir est si grand qu'il est spécialiste en guerre sans avoir appris le métier de guerrier.
 51. Il fait du texte en *romanz* le stade parfait, ultime du récit de Darès.
 52. Benoît fixe doublement son récit, par l'écrit et les vers, un texte rimé étant moins sujet aux altérations qu'un texte en prose.
 53. Pseudonyme ou prénom d'origine, *Benoît* permet de différencier le texte dit (*dictus*) par Darès et Cornélius du texte bien dit (*benedictus*) par Benoît.
 54. A la création dans la traduction, Benoît ajoute une création *ex nihilo*, qui n'altère pas, mais améliore le récit de Darès. En fait, Benoît sait ajouter à l'histoire et il conquiert Troie au profit de l'espace *romanz*, qui ainsi s'agrandit virtuellement, en termes de temps et d'espace.
 55. En ne disant pas quelle est sa part de création et en ne donnant pas à voir le texte de Cornélius, tout en nommant Darès, Benoît pose une seconde devinette au public, si celui-ci veut entendre et sait déceler un ou plusieurs ajouts au texte latin. Le public pourrait même, dans un deuxième temps, se demander pourquoi Benoît ajoute des faits non-historiques à un texte qui se veut strictement historique. Il ne s'agit pas tant d'accepter ou de refuser le texte de Benoît que de réfléchir, de poser des questions et de discuter. Et si le public reconnaît les ajouts, il doit réfléchir aux parallèles qu'ils pourraient présenter.
 56. En ajoutant *aucun bon dit* au récit, Benoît commence une nouvelle transmission, tout en perpétuant l'ancienne. Ayant perfectionné le récit de Darès jusqu'à un stade ultime, il redonne une impulsion à la transmission, et la fait repartir. Il a le savoir nécessaire pour achever une transmission – bien que celle-ci doive, par définition, ne jamais se terminer –, et cela pour mieux la recommencer tout en la parachevant.
 57. Benoît ne fait pas *aucun dit*, il fait *aucun bon dit*, ses ajouts sont de qualité.
 58. Après son intervention, la carte du savoir est dessinée avec précision. Il existe maintenant un savoir vrai et un savoir faux. Dans le savoir vrai, il y a le *dit* et le *bon dit*, et ce *bon dit*, cet état supérieur du savoir est quelque chose de plus que la simple relation des faits par un témoin de la guerre, c'est la *matire*, un fonds de vérité supérieure à celle du témoignage de Darès. Si *aucun bon dit* de Benoît va avec le récit de Darès, s'il suit la *matire*, c'est que Benoît est capable de créer de la vérité, du savoir historique. La *matire* dépasse le récit, elle est indépendante du temps et de l'espace et elle relève d'un savoir supérieur. Cette

¹⁶³ En effet, un menuisier ne s'intéresse pas à la fabrication du pain. Le passage du récit d'un clerc à l'autre ne profite à personne dans l'exercice de sa fonction.

notion nous ramène au choix des ancêtres convenant le mieux à une société, et par la même occasion, au choix d'enseignants assurant l'avenir. L'espace *romanz* aura une nouvelle histoire et les ancêtres qui lui conviennent, en *matire* justifiant les ajouts, les changements au récit et le choix de nouveaux ancêtres. Le choix de la *matire* précède donc la transmission du savoir.

59. Benoît seul sait créer de l'histoire guerrière *ex nihilo*, et particulièrement l'histoire de la plus grande guerre de tous les temps. En plus d'être le meilleur clerc, il dispose d'un savoir qui fait de lui le meilleur des guerriers.
60. Enfin, après toutes ces valeurs ajoutées, Benoît revient à son public, son élève, pour lui faire faire, après les deux énigmes du Prologue, un premier exercice sérieux, l'application de ce qu'il vient d'enseigner. La transmission du savoir est exercée avant que la transmission la plus importante, celle du récit de la guerre, ne commence, il faut vérifier si le public est prêt à apprendre ce que lui enseigne le guerrier Darès, mais aussi ce que lui enseigne le clerc Benoît. Les guerriers deviennent les élèves du clerc.

bb) L'exercice

Pour trouver les ajouts possibles, un public idéal devrait réfléchir à ce qu'il entend et le comparer aux informations qui lui ont été transmises précédemment. Au fur et à mesure du récit, il augmente son stock de savoir et compare toute information nouvelle avec celles dont il dispose déjà, appliquant son savoir pour en acquérir encore plus. Benoît a emmené avec lui son public-élève, en remontant le temps à la recherche de savoir. Il se donne à voir tantôt en enseignant, tantôt en élève, pour encourager son public à l'imiter. De plus, il lui a lancé deux défis. Si le public fait ce que veut Benoît, il est constamment en train de comparer ce qu'il entend avec ce qu'il a entendu juste avant, d'appliquer le savoir ancien au savoir neuf, de structurer et restructurer le monde que lui décrit Benoît. Au fur et à mesure du récit, Benoît reconstruira Troie dans l'esprit du public.

Cela rappelle le nouveau concept d'enseignement développé en France vers la fin du XII^e siècle par les précurseurs de l'université. Dans son étude sur le savoir, le pouvoir et leur acquisition au moyen âge, Martin Kintzinger expose comment est apparue l'idée que le savoir, pour être reconnu socialement, doit justifier de son utilité pour la société. Cette nouvelle responsabilité appelle, au-delà de la conservation du savoir pratiquée jusqu'alors, la complétion et le prolongement des textes des *auctoritates* par une réflexion critique. Ainsi, hors des monastères, des écoles s'instaurent autour des enseignants. A la simple lecture suivie de réflexion qui définissait l'enseignement jusque-là succède une structure didactique en quatre phases. Après la *lectio* vient la *meditatio*, une réflexion qui devrait idéalement amener la *quaestio*, qui incite à revenir sur les points qu'il faut encore éclaircir. Ce n'est que lorsque tous les points douteux ont été éclaircis que commence la *disputatio*, d'autant plus animée si le sujet traité touche les élèves de près. Comme le souligne Ernst Robert Curtius dans sa description de l'université de l'époque de Benoît, les enseignants et leurs élèves forment une communauté d'acquisition du savoir qui abandonne la division en enseignants et élèves.¹⁶⁴ On imagine très bien un auditeur de Benoît posant une *quaestio* à laquelle répondra une autre personne de l'assistance. De même, on peut imaginer une *disputatio* ayant lieu au lendemain de la *lectio*, une fois le savoir digéré grâce à la *meditatio*.

Le *Roman de Troie* est une matière idéale pour ce genre d'enseignement, et le public de Benoît dispose de toutes les qualités nécessaires à un enseignement quasi-universitaire avant la lettre,

¹⁶⁴ Martin, Kintzinger, *Wissen wird Macht: Bildung im Mittelalter*, Osterfildern, Thorbecke Verlag, 2003, pp. III, 8, 110/111 et 118-120.

Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, op. cit., p. 62.

imparti en *romanz*, le latin de son public. Comment Benoît pourrait-il avoir fait de la cour d'Henri II une classe d'étudiants zélés? S'il veut que ses élèves retiennent la leçon et en profitent, il doit expliquer d'abord pourquoi ils sont censés écouter avec attention. Le précepte de Salomon répond à cette exigence. Par prudence, Benoît n'aurait pas transmis aussitôt la pièce maîtresse de son savoir, mais aurait commencé par un exercice pour se faire une idée de la capacité de sa classe à apprendre et pour habituer celle-ci à ce genre de travail, comme le ferait l'entraîneur d'une équipe de sport. Toute *quaestio*, son contenu, voire le manque de questions permettraient d'en juger, tout comme la *disputatio* qui suit. Alors, Benoît pourrait passer à l'essentiel de son enseignement.

Ce concept d'exercice pourrait s'appliquer au *Roman de Troie*. Dans le Prologue, Benoît valorise le témoignage *de visu* de Darès et annonce la présence possible, à côté du récit de Darès, *d'aucun bon dit*. Un élève zélé qui *vult saveir e qui entent* (RdT v. 25), comme l'exige Benoît, comprendra que ce qu'on lui raconte a été soit vu par Darès – Dictys n'étant pas nommé dans le Prologue –, soit inventé par Benoît. Or, la généalogie du récit donnée par Benoît exclut Darès et Dictys comme transmetteurs de l'épisode des Argonautes. L'histoire de Médée servirait donc d'exercice avant la transmission du récit de la guerre proprement dite. Idéalement, elle permettrait à Benoît de voir si le public écoute bien. Au plus tard quand les Argonautes quittent Troie, constatant que Laomédon et son messagers sont les seuls Troyens qu'il a "vus" et que Darès n'est pas intervenu, quelqu'un devrait lever la main pour demander de qui Benoît tient ce qui va suivre.

Nous avons vu dans l'avant-propos que si une fable correspond à la nature – à l'esprit – du récit historique, elle en renforce l'impact, ce qui justifie son insertion.¹⁶⁵ Cependant, le public ne connaît pas cet argument théorique justifiant l'enrichissement des faits par un *bon dit*, et se contente d'écouter le récit en prenant tout au pied de la lettre. Didactiquement, cette ignorance semble être un avantage. Benoît peut vérifier si ses élèves ont bien écouté, puisque ceux qui remarquent l'incohérence lèvent la main. Si une partie du public connaissait l'argument théorique qui permet l'insertion d'une fable dans un récit historique, elle pourrait constater l'incohérence, mais aussi se souvenir de cet argument théorique qui l'explique – et se taire. Benoît ne pourrait pas différencier ces auditeurs-là de ceux qui n'ont pas constaté d'incohérence du tout, puisque ces derniers se taisent aussi.

Ainsi, déclencheur de la guerre, l'épisode des Argonautes servirait d'exercice pratique au cours duquel le public serait censé appliquer ce qu'il a appris dans le Prologue, qui définit les devoirs de l'élève et de l'enseignant. L'histoire de Médée permettrait de reconnaître ceux qui ont compris ces instructions. Connaissant ses élèves, du moins ceux qui lui sont contemporains, Benoît pourrait ensuite même adapter son texte à son propos, pour l'améliorer selon les réactions, à l'intention des publics futurs. Comme les réactions du public ne sont pas dans le *Roman de Troie*, cette partie-là de la transmission manque, à savoir la description du processus d'apprentissage du public de Benoît. Cependant, le nombre de transmissions auxquelles le *Roman de Troie* a donné matière donne une indication de la valeur de l'enseignement que tous ces publics ont pu y trouver.

cc) De la transmission du savoir à la conquête de la Toison d'Or

Nous avons vu que l'inventivité de Benoît est appliquée dans son choix des sources, des sujets, des personnages, de la disposition des mots et de certains détails, plutôt que dans la création pure. Si l'idée de faire de la conquête de la Toison le déclencheur de la guerre de Troie vient de Darès, c'est Benoît qui élabore le séjour à Colcos quand, du simple *pellem abstulerunt* de Darès, il fait un épisode de plus de 1'300 vers. Il a repris le rapport de cause à effet entre la Toison d'Or et la chute de Troie, mais il a développé un personnage dont Darès ne parle pas, Médée, personnage d'autant

¹⁶⁵ Voir Chapitre I.C.

plus frappant que dès le Résumé, elle est présentée comme celle dont le *saveir* permet la conquête de la Toison et préserve Jason et Hercule de l'*engin* et de la *traïson* qui les a fait partir (RdT vv. 157-159). On notera aussi que Médée est le premier personnage féminin actif du récit. Sans vouloir anticiper sur l'interprétation de son personnage, on peut dire déjà qu'en tant qu'unique héritière d'un roi, elle fait partie de la société guerrière, et qu'en tant que savante, elle relève de la clergie. Comme cette savante Médée entre en scène juste après un Prologue faisant de la transmission du savoir le premier devoir de chacun, on ne peut s'empêcher de la voir sous cet éclairage. On pourrait objecter que Benoît a besoin d'un déclencheur pour la guerre et que Darès lui en offrait un tout prêt dans son récit, qu'il a élaboré. Mais on constate plus loin que Benoît avait le choix entre deux déclencheurs, puisqu'il se sert du choix de Pâris pour raviver la guerre après la première chute de Troie. Si Benoît montre qu'il connaît aussi bien le rapt d'Hélène que la conquête de la Toison, il établit que son choix du voyage de Jason comme déclencheur initial découlait d'un choix réfléchi. Il *voulait* déclencher la guerre par une transmission du savoir.

On pourrait objecter aussi que si le récit de la conquête de la Toison ne suit pas immédiatement le Prologue, il n'en est pas l'application directe. Il est vrai qu'entre la théorie (le Prologue, Partie 1) et le premier exercice d'application de cette théorie (la conquête de la Toison, Partie 4), il y a un effet de retardement, le Résumé du poème (Partie 2 et 3). A mon avis, c'est à bon escient que Benoît s'interrompt après le Prologue pour résumer ce qui va suivre. Ce Résumé, après une théorie qu'on pourrait considérer comme moralisatrice¹⁶⁶, annonce les plaisirs qui vont suivre pour attirer le public, agrandir l'auditoire et fixer l'attention.¹⁶⁷ Cette incitation à écouter faisant déjà partie des fonctions du Prologue, le Résumé renforce cet effet, de façon tout autre, cependant. En effet, en entendant annoncer les aventures d'Ulysse, l'un ou l'autre des assistants reviendra régulièrement pour écouter, même si le Prologue ne l'a pas intéressé. Ou encore, une personne de l'assistance pourrait dire à un ami absent le premier soir de venir le soir suivant parce qu'on a annoncé les aventures d'Ulysse. Comme la conquête de la Toison est placée au début du Résumé et du texte circonstancié (Parties 2 et 4), cette répétition souligne l'importance de ce premier épisode. En insérant le Résumé entre le Prologue et le récit de la chute de Troie, Benoît montre aussi combien la mémoire et l'attention sont faillibles. En effet, Benoît annonce un éventuel *bon dit* au vers 142, mais ce n'est qu'au vers 715 que ce *bon dit* commence. Entre les deux, le public vient d'entendre le Résumé, dans lequel il est question de tant de personnages qu'il est impossible de s'y retrouver. Il est d'autant plus difficile au public de remarquer que l'épisode de la Toison ne peut avoir été relaté par Darès, et que la source de cet épisode n'a pas été nommée. Ainsi, Benoît démontre ce qu'il a établi dans le Prologue, à savoir que la transmission profite d'un support écrit auquel on peut revenir à tout instant pour vérifier ce que l'on a entendu. Enfin, c'est précisément parce qu'elle n'a pas été élaborée par Darès que la conquête de la Toison est si commode pour Benoît: elle a déjà sa place dans son modèle, mais elle laisse un vide qu'il peut remplir avec un exercice de "contrôle de zèle", l'histoire de Médée. Ainsi, l'on retrouve dans l'épisode de la Toison tous les grands sujets du Prologue: la transmission du savoir associée au voyage, le salaire *pro et honor*, un artisan rehaussant la prouesse des chevaliers, une détentrice de savoir sans laquelle le guerrier perdrait sa renommée, des *bestes* qui ne sont à vaincre que par le savoir, une instance qui attribue un salaire à chacun, un contrat dont l'objet est le savoir et un personnage très savant agissant follement.

¹⁶⁶ Pour l'aspect moralisant des prologues en général, voir le chapitre "Exordialtopik" de Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, op. cit., pp. 93-97.

¹⁶⁷ On pourrait parler d'une *captatio attentionis* qui s'ajoute à la *captatio benevolentiae* – l'annonce d'un sujet de qualité –, plutôt que de *attentum parare*, puisque Benoît vérifie qu'il tient fermement cette attention, il ne fait pas que la préparer.

Dans le Prologue, la carte du monde est presque un plan de bibliothèque, les espaces étant définis par les livres qu'ils recèlent. Un livre en grec est à Athènes, un livre en latin est dans l'espace soumis à Rome et un troisième livre en *romanz* est dans celui des sous-espaces de l'espace latin qui a gardé dans son nom celui de Rome, la capitale. Mais un seul de ces trois livres est accessible au public de Benoît, c'est le texte en *romanz* que nous lisons. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles, au vers 30'302, Benoît parle de *nostre livre*, puisque c'est le seul dont il transmet la teneur, et le seul que voit son public. Si comme le relève Marc-René Jung, ce *nostre* est le signe d'un pluriel de majesté¹⁶⁸, il pourrait aussi définir une société nouvelle englobant les élèves de Benoît et leur enseignant, le livre appartenant à tous ceux qui en ont pris connaissance. Ce concept d'acquisition d'un livre par l'entendement s'oppose à la notion de possession par un propriétaire ayant commandé et payé le livre. Cela expliquerait aussi pourquoi le *Roman de Troie* ne contient pas de dédicace.¹⁶⁹

Michèle Perret a établi une typologie des indications des "fins" de l'oeuvre inscrites dans le texte lui-même, en rassemblant dans la catégorie "Nom de l'auteur" aussi bien les occurrences du nom lui-même que celles du *je* représentant l'auteur et celles d'un *nous* associant le public à l'auteur.¹⁷⁰ Nous proposons de diviser cette catégorie en trois catégories nouvelles – "Nom de l'auteur", "Je" et "Nous" – pour comparer le Prologue à l'épilogue du *Roman de Troie*, ce qui éclaire les intentions du narrateur. Nous avons vu que par l'usage du *nous* dès le premier vers du *Roman de Troie*, Benoît enrôle son public comme élève. Il ne se nomme qu'après avoir prouvé ses qualités de guide dans le monde du savoir. Mais une fois que *nous* avons fait le voyage à Troie avec lui, chacun connaît le chemin. C'est pourquoi Benoît dit: "*Ci feroins fin, bien est mesure: / Auques tient nostre livre e dure. / Ço que dist Daires e Ditis / I avons si retrait e mis ...*". Il a fait le livre, c'est vrai, mais le public l'y a suivi. Disposant du savoir contenu dans le livre, le public serait capable de le *retraire* à son tour. De sorte que Benoît ne peut plus se nommer à la fin du texte s'il veut rester crédible – ou alors, nommer également toutes les personnes de l'assistance –, puisqu'il se fond dans le *nous* collectif auquel *nostre livre* appartient. Et Benoît ne parle pas de possession de l'entité physique du livre, mais de son contenu. Conquise par l'entendement, et non par la guerre, Troie est nôtre à la fin du récit.

Mais il y a plus encore dans cette fin. Alors que la clôture ou l'épilogue d'un récit sert à prendre congé du public, ce *nous* a l'effet inverse. Jusqu'ici, le livre contenait quatre catégories d'intervenants: les passeurs de savoir, les gens de Colcos, les Grecs et les Troyens. Maintenant, Benoît fait entrer son public dans le texte, ensemble avec lui, tout en attestant que le livre qui contient le texte est aussi leur propriété commune, un genre de premier espace conquis. Ce n'est

¹⁶⁸ Marc-René Jung, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", *op. cit.*, p. 171.

¹⁶⁹ Cela semble aller à l'encontre de l'hypothèse de Stephen C. Jaeger, qu'un texte ne nommant pas de commanditaire n'a pas été commandé, mais nous avons vu dans l'avant-propos que ce commanditaire a pu hésiter à passer une commande définitive, ce qui expliquerait que Benoît ne le nomme pas. On pourrait donc imaginer deux raisons de ne pas nommer un commanditaire, bien que celui-ci soit réel: la commande provisoire et l'opposition entre la possession physique et intellectuelle, la différence étant que dans le premier cas, l'anonymat devrait correspondre au souhait du commanditaire, et dans le second, à une décision de Benoît.

Stephen C. Jaeger, "Patrons and the Beginnings of Courtly Romance", *op. cit.*, pp. 46-47.

¹⁷⁰ Michèle Perret, "Les types de fin: modèles et déviations", *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge*, Actes du colloque de Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3 (23-24 septembre 1999), textes réunis par Aimé Petit, Villeneuve d'Ascq, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2001, pp. 191-200 (Bien Dire et Bien Apprendre 19), en particulier pp. 193-195.

pas ainsi qu'on prépare ses adieux. On imagine plutôt que cette co-propriété territoriale, fixée par écrit comme un contrat, va stabiliser et prolonger une relation toute fraîche.¹⁷¹

Sans réclamer explicitement une ascendance troyenne pour son public, Benoît pose le cadre chronologique et idéologique qui la rend possible, en "allant" lui-même conquérir la seule vraie Troie au profit de son public, qui grâce à la langue du texte, peut la conquérir avec lui. Et cette conquête est inouïe sous tous ses aspects. D'abord, Troie est un ajout au domaine vital du public. Si elle est le lieu d'une destruction, le texte qui la décrit commence par opérer une reconstruction par le savoir – par un moyen, en un temps et un lieu neufs. Comme Troie ne vit plus que par le texte de Benoît, qui est en français, sa reconstruction réclame la dénomination de *romanz*, fille aînée de la langue de Rome, pour le français. On s'attendrait à ce que ce genre de conquête ait lieu au nom du roi de France, mais c'est un haut fait à porter au compte des Plantagenêts. Et loin d'être un phénomène spontané ou l'effet de la volonté divine, la *translatio studii et imperii* est décrite comme le résultat de l'effort zélé de personnes concrètes, en version appliquée quelque sorte, et inversée dans le temps, à travers la généalogie du seul texte de Benoît. Si le public suit attentivement le récit, il peut se conquérir une ascendance glorieuse par la force de l'entendement.

A présent, l'espace latin contient deux textes. Le récit s'y est multiplié, et le seul espace à ne plus contenir de texte sur Troie est Troie, précisément, parce que cet espace n'existe plus, sinon dans le récit. Cependant, si Troie n'existe plus dans son espace d'origine, elle existe à Athènes, tout comme dans l'espace du latin et dans l'espace *romanz* – trois fois plus qu'elle n'a existé vraiment, multipliée grâce à la transmission du savoir. Devant le public, elle est en voie de construction dans l'espace *romanz*, pour en devenir l'histoire. En changeant l'histoire d'un espace, en remontant le temps pour aller conquérir à la force du savoir un passé plus glorieux, Benoît influe sur le présent et l'avenir de son espace. De plus, c'est une chose inouïe, et en principe impossible, que de se choisir une nouvelle histoire. Changer d'histoire volontairement relève donc, d'une certaine façon, du surnaturel ou du merveilleux. La première merveille du *Roman de Troie* n'est peut-être pas la Toison d'Or, ni même le savoir de Médée, c'est le savoir de Benoît, une merveille qu'il a fallu "quérir" deux fois, par Cornélius d'abord et par Benoît ensuite. Or, savoir changer l'histoire et l'avenir d'une société et assurer la longévité d'un espace disparu, comme le fait Benoît, c'est se donner à voir en maître du temps et de l'espace. Ces deux sujets étant au cœur de la transmission du savoir, nous allons donc voir comment Benoît les met en scène dans l'épisode de la Toison d'Or.

Enfin, nous avons vu que Benoît structure son Prologue comme il va structurer le reste de son texte, en donnant d'abord un modèle réduit, puis sa version élaborée. En présentant les deux versions côte à côte, il permet au public de constater que l'oeuvre tient les promesses du modèle réduit. Or, rien qu'en comparant la longueur des textes, on peut dire que le Résumé est plus proche

¹⁷¹ Dans son article résumant les actes d'un colloque de 1998 sur les prologues médiévaux, Jacques Dalarun expose les aspects de cette étape d'entrée dans le texte qu'est le prologue. Le titre, "Epilogue", incite à examiner les clôtures de récit selon les mêmes critères, mais de façon renversée. Parmi les caractéristiques du prologue, Jacques Dalarun relève cette forme particulière de la *captatio benevolentiae* qui consiste à faire du destinataire/commanditaire de l'oeuvre un co-auteur. Cela se rapproche du *nous* dont se sert Benoît. Mais dans le *Roman de Troie*, le premier *nous* ne fait du public que des élèves, et seul le dernier, celui de *notre livre*, en fait des co-auteurs. Pour mériter ce dernier, il faut avoir écouté le récit.

Jacques Dalarun, "Epilogue", *Les prologues médiévaux*, Actes du Colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'Ecole Française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998), édités par Jacqueline Hamesse, Turnhout, Brepols, 2000, pp. 639-661 (Textes et Etudes du Moyen Âge 15), p. 655.

de Darès – et Dictys, même si Benoît ne s'en est pas réclamé dans le Prologue –, alors que la richesse du récit circonstancié relève entièrement de Benoît.

Le Prologue décrit deux voyages. Le texte voyage de Troie jusqu'à nous, alors que Benoît décrit sa recherche de savoir dans l'autre sens, pour inciter son public à le suivre jusqu'à Troie. Or, on ne suit pas un inconnu simplement parce qu'il vous le demande. Inversément, avant d'aller dans un palais, une ville ou un pays inconnu pour obtenir quelque chose de ses habitants, il faut se préparer, un peu comme on postulerait dans une entreprise inconnue pour demander une place. D'abord, il faut se renseigner sur le chemin à suivre, et préparer des provisions, si nécessaire. Benoît a fait mieux. Refusant de prendre le chemin d'Homère pour remonter jusqu'à Troie, il a trouvé la bonne voie, inconnue jusqu'alors. Il a si bien fait provision de savoir pour la route que le public fera le tour du monde à travers sa description¹⁷². Un postulant doit aussi faire bonne impression de loin et montrer de l'empressement, comme l'élève qui doit montrer du zèle sans *s'atargier*, à l'exemple de Benoît quand il décrit la bonne façon de cheminer. Il faut se mettre sur son trente-et-un et prouver qu'on est travailleur. Benoît a ouvragé son texte jusqu'à ce qu'il soit magnifique et s'est montré à l'oeuvre, peinant sur le texte. Le postulant doit se nommer, comme le fait Benoît, et dire ce qu'il veut. Postulant pour la place de guide bilingue latin/*romanz* du voyage à Troie, Benoît doit se démarquer des autres guides, c'est pourquoi il fait la publicité des innovations qu'il peut apporter à l'entreprise: il a ajouté du *deduit* et *aucun bon dit* au texte. Son public sera donc mieux servi en le préférant à d'éventuels autres postulants. Enfin, il faut donner plusieurs références au-dessus de tout soupçon. Benoît apporte même des recommandations temporellement et spatialement variées, les unes connues du public, comme Salomon et Salluste, les autres établissant le curriculum sans lacunes de son récit, comme Darès et Cornélius. Comment ne pas lui accorder ce qu'il demande et le suivre? De sorte que le Prologue nous démontre la façon idéale de se comporter dans un espace inconnu, si l'on veut obtenir quelque chose de ses habitants. Comme l'épisode de la Toison d'Or fait le récit d'un voyage entrepris par les Argonautes vers un, sinon deux espaces inconnus, il sera utile de se souvenir de la façon dont Benoît a procédé dans le Prologue, et voir comment il va faire procéder Jason.

¹⁷² RdT v. 633.

IV. LE TEMPS

Eglal Henein démontre que la rhétorique est le premier charme dont Corneille a doté sa Médée. Marc Fumaroli, quant à lui, voit dans la situation de la jeune femme celle de la tragédie de l'époque. Cette démarche nous incite à mettre Benoît en parallèle avec son héroïne. Cela permet de constater que cette Médée sait persuader Jason, alors que celle de Corneille, toutes proportions gardées, n'y parvient pas.¹⁷³ L'objet de la persuasion diffère, une Médée offrant un contrat, l'autre tentant d'en empêcher la rupture. Comme dans le *Roman de Troie*, Médée n'a pas encore démontré son savoir, son art persuasif doit être d'autant plus grand. Or, la persuasion est le premier art exercé dans le *Roman de Troie*, puisque dans le Prologue, Benoît persuade son public de l'écouter. Quant au pouvoir sur le temps démontré par Benoît, Médée en participe aussi, mais elle ne démontre pas son pouvoir. Pourtant, le temps joue un rôle essentiel dans l'épisode de la Toison d'Or, tout comme son complément, l'espace.

La transmission permet d'échapper à l'emprise du temps, et la recherche d'une histoire adaptée à la société d'un espace témoigne d'une maîtrise du temps particulière. Si le public sait tirer profit de cet enseignement, il maîtrisera le temps, lui aussi, puisque cette histoire neuve déterminera un avenir neuf. Ainsi, le savoir permet la conquête d'espaces hors de notre portée temporelle et spatiale. C'est peut-être ce que pressent Barbara Nolan lorsque, dans son analyse de l'apport des romans antiques à l'œuvre de Chaucer, elle incite à examiner l'aspect temporel du voyage de Jason.¹⁷⁴ Au déplacement spatial, le Prologue adjoint le déplacement temporel, une dualité qui semble pertinente, puisque l'expédition des Argonautes relate, elle aussi, une conquête étroitement liée au temps. En effet, toutes les tâches de Jason servent à ramener des êtres surnaturels dans le cycle naturel de la vie. Et toutes ont le même but, gagner la meilleure place dans un espace donné, Pénélope¹⁷⁵, ainsi que la gloire la plus étendue et la plus durable. Soumises au temps, les *bestes* deviennent inoffensives grâce au savoir de Médée. Or, comment mieux se démarquer de la folie des bêtes qu'en les maîtrisant pour s'affirmer en tant que "non-beste"? Ce rôle essentiel du temps dans la structuration du monde interpelle. Nous comparerons le *Roman de Troie* aux *Métamorphoses*, pour voir en quoi le texte de Benoît se différencie du texte latin. Si l'épisode de la Toison doit bien servir à faire appliquer la théorie du Prologue, Benoît a dû adapter certains aspects temporels à son propos.

A. Benoît

Dans l'épisode de la Toison du *Roman de Troie*, le temps est toujours en rapport avec la réflexion, le savoir et ce que Benoît qualifie d'*engin*, qu'on pourrait traduire par *produit de l'esprit*. Par "réflexion", nous définirons tout ce qui relève d'un effort intellectuel, l'apprentissage, l'acquisition du savoir et son application – qui peut être, selon le caractère du personnage, un *engin* bénéfique

¹⁷³ Eglal Henein, "Les charmes de Médée", *Papers on French Seventeenth Century Literature* 12 (1979-1980), pp. 29-37.

Marc Fumaroli, "Melpomène au miroir: La tragédie comme héroïne dans *Médée* et *Phèdre*", *Saggi e Ricerche di Letteratura Francese* (nuova serie) 19 (1980), pp. 173-205.

¹⁷⁴ Barbara Nolan, *Chaucer and the Tradition of the 'Roman Antique'*, *op. cit.*, p. 32.

¹⁷⁵ Nous nous servons du nom donné par Benoît, tout en gardant à l'esprit qu'il a dû y avoir confusion avec "Péloponnèse".

ou maléfique¹⁷⁶ –, permet la maîtrise du temps. Son contraire aussi, le manque de réflexion et l'absence de zèle dans la recherche du savoir, tout comme l'action irréfléchie, sont exprimés en termes de temps, Benoît établissant un système de valeurs en montrant comment les personnages passent leur temps. Il ne se contente pas d'établir une équation simple du type "rapide = évalué positivement", au contraire. Le système de valeurs établi grâce au temps change selon le contexte, "rapide" et "long/lent" pouvant être valorisés positivement ou négativement selon les cas.

Benoît va plus loin. Dans son texte, l'action et la réflexion sont toujours liées. Une action rapide n'est valorisée que si elle découle d'un long travail intellectuel. Dans un premier temps du moins, le travail intellectuel trop court est évalué négativement et les actions sans réflexion préalable tournent mal, alors qu'une longue réflexion mène à des actions couronnées de succès.¹⁷⁷

valorisé

action rapide
longue réflexion

dévalorisé

action lente
réflexion rapide

Le rapport entre le temps de la réflexion et le temps de l'action permet de comprendre le système de valeurs présenté. Or, la conquête de la Toison est placée non seulement sous le signe du voyage, mais du voyage rapide. De plus, la façon de voyager est innovatrice – sur un bateau à la pointe de la technique – et efficace grâce au savoir, puisque cette navigation ne se fait pas au jugé, mais grâce à un savoir "spatial" sur les mouvements des astres.

Entre la résolution de Peleüs d'envoyer Jason à sa perte et le retour de celui-ci, il y a quatre à cinq mois, un peu plus d'une saison. Benoît permet à son public de se faire une idée de la rapidité de l'expédition, et de comparer les indications de temps avec ce qu'il sait des voyages. Son premier souci semble être de rester crédible. La rapidité du voyage est due en premier lieu au savoir-faire d'Argus, l'ingénieur qui construit un bateau excellent dont la rumeur, selon Benoît, dit qu'il fut le premier bateau à voile, ce qui le rend plus rapide que les bateaux à rames, et le premier à traverser la mer au lieu de naviguer le long des côtes. Pour construire un tel bateau, il faut disposer d'un grand savoir.

913 *Ço vuelent dire li plusor,*
Mais jo nel truis mie en l'autor,
915 *Que ço fu la premiere nef*
Ou onques ot sigle ne tref,
Ne que primes corut par mer.

Comme le bateau fait traverser la mer à ses passagers, le savoir d'Argus permet non seulement d'aller vite, mais loin. Le voyage est rapide malgré l'escale à Simoënta. Il l'est aussi parce que les Argonautes font de la Toison leur priorité, alors qu'ils pourraient d'abord rentrer en Grèce chercher du renfort après l'escale à Troie, par exemple. Mais ils remettent à plus tard la vengeance qu'ils pensent devoir à Laomédon – ou à eux-mêmes. Enfin, la rapidité de la conquête – un jour – est due

¹⁷⁶ L'*engin* est le produit de l'*ingenium*, un instrument dont disposent ceux qui font un effort intellectuel, ceux qui savent, cherchent du savoir et l'appliquent. Voir les articles *ingenium* et *engin* dans le *FEW* et le *AFW*.

¹⁷⁷ Il est vrai que le plan de Médée, par exemple, ne fonctionne que pour un temps limité, puisque Jason va l'abandonner. Cependant, il ne le fera qu'après avoir quitté le récit, ensemble avec Médée. Nous dirons donc que pour le temps de l'expédition des Argonautes, le plan de Médée fonctionne, alors que celui de Peleüs, par exemple, ne fonctionne pas.

au savoir imparti à Jason. Comme le voyage du retour n'est pas relaté, il a dû être aussi rapide que le voyage aller, sinon plus, puisqu'il ne comporte pas d'escale.

a) Chronométrage

Du moment où Peleüs décide d'envoyer Jason conquérir la Toison jusqu'au moment de la fête où le jeune homme promet de partir, il s'écoule moins d'un mois, plus une semaine de fête.¹⁷⁸

799 *Ne demora pas puis un meis*
800 *C'une grant feste fist li reis.*

813 *Grant e plenièr fu la corz,*
 E quant ele ot duré set jorz,
815 *S'a li reis Jason apelé ...*

Pendant tout ce temps, Peleüs a réfléchi au meilleur moyen d'envoyer Jason à sa perte sans être soupçonné; ses réflexions sont expliquées en détail. D'abord, Peleüs, *de mal porpens*, ne voit *ne lieu ne tens* pour son neveu *a mort livrer*. La réflexion est d'autant plus difficile que *mout le dotot* (RdT vv. 781-785), mais qu'il doit s'en cacher.

786 *Mais ne voleit pas ne n'osot*
 Mostrer ne faire aucun semblant
 Qu'il le haïst ne tant ne quant.
 Porpensa sei qu'il requerreit
790 *E en toz sens porchacereit*
 Coment Jason la en alast,
 Si que ja mais ne retornast ...

Cette longue réflexion avant d'agir – presque un mois, ou en termes de texte, dix-huit vers (RdT vv. 781-798) –, recouvre trois fois plus de texte que la richesse et la puissance de Peleüs (RdT vv. 715-720). La rapidité d'une action, par contre, est généralement accompagnée, chez Benoît, de concision textuelle. Pour la construction du bateau, par contre, l'effet à obtenir est différent. Le luxe de détails donne une idée de la rapidité des travaux, un mois est long pour réfléchir, mais court pour construire un bateau si raffiné.¹⁷⁹ Déjà avant d'avoir entendu parler de la Toison d'Or, Peleüs avait cherché un moyen de perdre Jason.

749 *Mout a grant dote Peleüs*
750 *Que le regne ne li laist plus ...*

753 *Mout ot vers lui le cuer felon,*
 Ne ne faiseit se penser non,
755 *Saveir par com faite mesure*

¹⁷⁸ Baumgartner/Viellard traduisent la variante de M², *treis jorz*.

¹⁷⁹ La description du bateau est aussi la première *digression encyclopédique* du *Roman de Troie*, que Valérie Gontero identifie comme l'expression d'une *translatio diagonale* allant du savoir encyclopédique au roman. Valérie Gontero, "La digression encyclopédique dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure: Définition et enjeux de la 'translatio' diagonale", *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Actes du 29^e colloque du CUER MA (19, 20 et 21 février 2004), études réunies par Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, pp. 201-213 (Senefiance 51), citation p. 205.

*Porreit ja prendre engin e cure,
Come il alast a male voë ...*

Benoît ne dit pas pendant combien de temps Peleüs a cherché un moyen de perdre Jason avant d'entendre parler de la Toison, mais il explique en vingt-deux vers (RdT vv. 741-762) cet effort de réflexion. Et même après avoir trouvé ce moyen, Peleüs réfléchit encore pendant un mois comment éviter tout soupçon. Le soin qu'il a de sa réputation prolonge le temps de la réflexion. Or, être soupçonné, ce serait risquer une évaluation négative par les gens de Pénélope, le qu'en-dira-t-on semble être un facteur important. Dans le texte de Darès déjà, Peleüs réfléchit, mais à ses craintes seulement, qui ne prennent qu'une courte phrase.¹⁸⁰ Au texte de Darès, Benoît a donc ajouté les indications de temps, et la description de la mise en place du piège tendu à Jason, la fête. Cette fête doit battre son plein – au bout de sept jours – pour servir le plan du roi. Plus l'assistance sera nombreuse, mieux le piège fonctionnera. Le rapport entre la fête et sa durée introduit une notion nouvelle. Si une fête, qui est la représentation de la vie sociale sous son meilleur jour, semble ne jamais devoir s'arrêter, elle échappe au temps et sera une fête parfaite. Cette idée sera reprise après la conquête de la Toison, quand Jason se laissera fêter longuement à Colcos.

Dans sa *kleine Philosophie des Festes*, Odo Marquard définit la fête comme un *Moratorium des Alltags*. Par définition, elle doit sembler plus belle et plus courte que le quotidien, et éveiller le désir d'une fête idéale, durant éternellement. Pour que la fête puisse remplir son office d'interruption du quotidien, cependant, elle *doit* prendre fin.¹⁸¹ Odo Marquard rappelle aussi que paradoxalement, la fête partage ce rôle d'interruption ardemment désirée du quotidien avec la guerre. Walter Haug, quant à lui, compare deux représentations littéraires de la fête, la *joie de la cort* des romans de Chrétien de Troyes, et en particulier d'*Erec*, avec une parodie du roman arthurien du début du XV^e siècle, le *Ring* de Heinrich Wittenwiler.¹⁸² Il interprète *Erec* comme une *narrativ umgesetzte und ausgefaltete Diskussion des höfischen Festes*, et donne le jeu, l'imitation surhaussée de la réalité, comme critère de perfection de la fête. Ce jeu peut prendre différentes formes, mais reste toujours une interaction sociale telle que raconter, faire de la musique, danser ou participer à un tournoi. Soumise aux règles du jeu, connues d'avance, cette imitation est contrôlable, contrairement à l'aventure, à laquelle on est exposé sans en connaître les lois. Le tournoi met en évidence combien l'équilibre mis en scène par la fête est fragile, puisque c'est un sport de combat violent ressemblant fort à la guerre, et qu'il peut basculer dans la réalité d'un instant à l'autre. D'un point de vue temporel, le jeu suspend le temps, et la réalité ne reprend ses droits qu'une fois le récit, la musique, la partie de dames ou le tournoi terminés. Nous noterons que la fête de Peleüs attire un public noble et nombreux, mais que les divertissements offerts – qui pourtant ont dû avoir lieu au cours d'une fête si longue – ne sont pas énumérés, ce qui augmente l'impression d'efficacité donnée par Peleüs.

Au roi qui, aussitôt après la fête, lui commande un bateau, Argus promet d'honorer vite et bien cette commande.

905 *Argus respont: "Jusqu'a un meis,*

¹⁸⁰ *Pelias rex ut vidit Iasonem tam acceptum esse omni homini, veritus est, ne sibi iniurias faceret et se regno eiceret.*

Dares Phrygius. De excidio Troiae historia, op. cit., p. 2.

¹⁸¹ Odo Marquard, "Moratorium des Alltags – Eine kleine Philosophie des Festes", *Das Fest*, Hrsg. Walter Haug und Rainer Warning, München, Wilhelm Fink, 1989, pp. 684-691 (Poetik und Hermeneutik XIV).

¹⁸² Walter Haug, "Von der Idealität des arthurischen Festes zur apokalyptischen Orgie in Wittenwilers *Ring*", *Das Fest*, Hrsg. Walter Haug und Rainer Warning, München, Wilhelm Fink Verlag, 1989, pp. 157-179 (Poetik und Hermeneutik XIV).

"O, se devient, bien tost anceis,
 "Iert si aprestee la nef,
 "Nen iert a dire mast ne tref."

- 931 *La novele fu **ja** alee*
 Par Grece e par mi la contree
 Que Peleüs li reis faiseit
 *Une nef faire **a grant espleit** ...*
- 939 *Li plus pro e li plus vaillant*
 ...
- 942 *En sont **dreit** a Jason venu*
 ...
- 945 *E il trestoz les en mercie,*
 E doucement lor dit e prie
 Que, quand il avreit bon orage
 E il verreient son message,
 Apareillié fussent e prest
- 950 *De venir la ou la nef est.*
 ...
- 953 *Quand vint contre le tens novel,*
 Que doucement chantent oisel,
- 955 *Que la flor pert e blanche e bele,*
 E l'erbe est vert, fresche e novele;
 Quand li vergier sont gent flori
 E de lor fueilles revesti,
 L'aure douce vente soëf,
- 960 *Lor fist Jason traire sa nef*
 *Dedenz la mer, **ne tarja plus**.*

Entre la fête de Peleüs, où Jason promet de partir, et la mise à la mer du bateau, il se passe au plus un mois, un délai qui fait partie du plan de Peleüs. Si Benoît ne dit plus rien du temps nécessaire à la construction, c'est qu'Argus a tenu parole.¹⁸³ Pendant la construction déjà, les futurs Argonautes viennent à Pénélope, attirés par la renommée du bateau, et Jason promet de leur envoyer un messenger dès que les vents seront propices. Si tout cela a lieu avant la fin de la construction, la renommée du bateau a dû se propager à toute vitesse, son indépendance des contingences du temps et de l'espace rappelle l'effet de la renommée dans le Prologue, où elle permet la vie éternelle et l'ubiquité du nom du transmetteur de savoir.

Malgré son impatience de partir, Jason prend le temps de remercier, avec toute la courtoisie requise, ceux qui veulent l'honorer en l'accompagnant. Il est vrai qu'il attend toujours des vents propices, et ne perd pas de temps en mettant des formes à sa réponse. Cependant, on remarquera que les grâces sociales comptent pour lui, et que quand il le veut bien, il sait prendre le temps

¹⁸³ Il n'est pas nécessaire de dire qu'une promesse a été tenue, cela permet d'avancer plus rapidement dans le récit. Ce procédé revient à la fin de l'épisode où Benoît ne dit plus rien de la promesse de Peleüs, si ce n'est que celui-ci a *mout honoré* son neveu (RdT v. 2055). C'est donc que celui-ci a tenu sa promesse et fait de lui le maître de Pénélope. Par opposition, cela met en lumière les choses explicitées, comme au moment où malgré son désir d'avancer dans le récit, Benoît dira à deux reprises que Jason ne tient pas le serment fait à Médée, au moment où Jason jure (*envers li s'en parjura*, RdT v. 1636) et une seconde fois au moment où il abandonne Jason (*laidement li menti sa fei*, RdT v. 2040).

d'être courtois. Cela dévalorise d'avance le comportement qu'il aura envers le messager de Laomédon, qu'il n'offensera pas parce qu'il ne connaît pas les usages, mais parce qu'il ne réfléchit pas. Cela nous mène à l'aune temporelle à laquelle nous nous proposons de mesurer les personnages. Nous nous aiderons d'une vision économique du temps qui ne peut correspondre exactement à celle de l'époque de Benoît. Des termes comme "prendre le temps", "perdre/gagner du temps" aident pourtant à la compréhension des personnages, c'est pourquoi nous les garderons, tout en sachant que Benoît, s'il jugeait la courtoisie de Jason, par exemple, ne la chronométrerait pas. Mais en donnant des indications de temps précises pour certaines actions seulement, il introduit lui-même la notion d'un temps efficacement employé, pour une traversée en mer, par exemple. Ainsi, il semble légitime de s'aider de termes économiques pour rendre compte du système de valeurs mis en scène.

Il n'est pas dit non plus combien de temps s'écoule entre la complétion de la nef et la levée de vents propices. A quoi servirait la rapidité de la construction, cependant, si ce n'est à partir le plus tôt possible? Si Argus avait commencé à construire en automne, se dépêcher n'aurait eu aucun sens. En effet, si nul n'a encore traversé la mer, cette traversée n'est pas sans danger et nul ne la tenterait en hiver. On peut donc supposer qu'entre la complétion de la nef et l'embarquement, Jason ne doit pas attendre de bon vent longtemps. Durant le récit des travaux, l'idée d'urgence est citée cinq fois, en rapport avec les différents acteurs du récit.¹⁸⁴ Chacun se hâte et tout va très vite, Peleüs fait construire rapidement, les Grecs viennent aussitôt offrir leurs services, promettent de se tenir prêts à embarquer immédiatement et Jason n'attend que l'annonce du printemps, non son arrivée, pour mettre sa nef à la mer. Et la chose la plus rapide, la nouvelle de l'aventure à venir, s'étend à travers la Grèce en moins d'un mois. Comme grâce à Peleüs, la nef est garnie de tout ce qu'il lui faut, les choses nécessaires sont déjà à bord, le roi ayant pourvu à tout pour voir Jason partir plus vite et pour donner au départ toutes les apparences innocentes d'une aventure à laquelle on donne toutes les chances de succès.

965 *Guarnir la fist Peleüs bien:*
 Ne lor defailleit nule rien
 De quant que lor esteit mestier.

Benoît ne raconte pas comment Jason avertit les Argonautes, ni comment ceux-ci se mettent en route vers Pénélope. Cela ajoute à l'impression de célérité. Jason a donc tenu sa promesse et envoyé un messager à ses compagnons.

968 *Venu furent li chevalier*
 E tuit si autre compaignon:
 970 *En la nef entrent a bandon.*

Le glossaire de Constans traduit *a bandon* par *avec empressement*, cela confirme l'impression de rapidité. Comme on peut aussi le traduire par *en toute liberté*, *a bandon* pourrait aussi signifier *sans autre forme de procès*. Il n'y a pas de rituel pour embarquer, cela va plus vite. Les formes sociales sont abandonnées dès qu'on s'embarque, cela confirme ce que nous verrons dans le chapitre suivant, la mer est un espace non-social. A peine embarqués, ils partent rapidement, et font voile sans détour, grâce au vent soufflant dans la bonne direction, et la traversée jusqu'à Simoënta ne dure même pas une semaine.

973 *Li venz corut devers la terre,*

¹⁸⁴ RdT vv. 931, 934, 942, 949 et 961.

- 975 *Qui la nef tost del port dessere;
La veile ont fait el mast drecier.
Bon vent orent e dreiturier,
Donc comencierent a sigler
Par mi la transe de la mer.
Tant ont siglé a veile pleine,*
980 *Ainz que trespasast la semaine,
Ariverent as porz de Troie ...*

Pour illustrer la rapidité de la traversée, le procédé rhétorique est le même que pour la construction du bateau: Il est donné un espace de temps considéré comme nécessaire pour une action, un mois ou une semaine. Mais la quantité de temps mise à disposition n'est pas épuisée au moment de la complétion de l'action. Argus annonce qu'il lui faudra un mois pour construire le bateau, ou même moins, la nef sera terminée *jusqu'a un meis, /O, se devient, bien tost anceis* (RdT vv. 906-907). De même, la semaine nécessaire à la traversée n'est même pas une semaine entière, et les Argonautes arrivent avant qu'elle ne soit écoulée. A Simoënta, les Argonautes ne restent que deux jours, ils ne veulent pas séjourner longtemps. On peut se demander si un séjour de deux jours sur une plage est long ou court. Se reposer deux jours après un exploit nautique, c'est court, mais passer deux jours dans un espace sans demander de permis de séjour au roi, c'est assez long pour que ce roi se sente menacé. L'escale a un but utilitaire, se réapprovisionner en eau douce. A peine deux jours passés, Laomédon leur envoie son messenger, et ce messenger vient rapidement au port.

- 993 *Dous jorz avaient sojorné,
Quar auques esteient lassé;
995 N'aveient mie grant corage
De faire el país lonc estage ...*

1029 *Puis est montez el palefrei*
1030 *Dis compaingons mena o sei;
Tant chevauchierent a espleit
Que al port sont venu tot dreit ...*

Le messenger persuade les Grecs de partir et ceux-ci s'embarquent le soir même, bien qu'au vers 1091, Hercule n'ait annoncé le départ que pour *hui o demain*.¹⁸⁵ Ils sont restés tout au plus trois jours à Simoënta. Poussés par la crainte, ils naviguent par tous les moyens, à la rame et toutes voiles dehors, de jour et de nuit, pour s'éloigner plus vite de Simoënta et arriver d'autant plus vite à Colcos.

- 1127 *N'i oserent plus remaneir:
En lor nef entrent vers le seir,
Fortment siglerent e nagierent,
1130 De la contree s'esloignierent.
...*
1134 ***Tant** ont tiré as avirons*
1135 *E **tant** siglé as pleines veiles*

¹⁸⁵ Ici encore, Benoît indique un laps de temps et dit que ses personnages n'utilisent pas tout le temps mis à disposition. La variante *ia o demain* (M²) donnée par Constans pourrait exprimer un départ encore plus rapide: les Argonautes sont *déjà, pratiquement en train de partir* – encore plus tôt que prévu – au moment où Hercule promet le départ. Baumgartner/Viellard traduisent *ia o demain* par *demain au plus tard*, cependant.

*E a la lune e as esteiles,
Qu'il ariverent en Colcon.*

Tous les termes décrivent la rapidité, l'idée d'effort continu et de savoir-faire appliqué pour augmenter la rapidité du voyage. Les Grecs naviguent *e a la lune e as esteiles*, la navigation est dirigée grâce à leur connaissances d'astronomie, ils ne sont pas poussés au hasard par les vents. Ils gagnent du temps en naviguant de nuit. Les Grecs sont partis d'autant plus vite qu'ils étaient poussés par la crainte, mais cette retraite précipitée n'est pas une fuite désordonnée, au contraire, puisqu'ils appliquent au mieux leur savoir nautique pour fuir efficacement. Ce n'est donc pas tant la crainte que le savoir qui rend le voyage rapide.

Les Argonautes arrivent à Colcos, mais ils ne se précipitent pas à la cour, au contraire. Ils prennent le temps de se changer sur la plage et ensuite seulement, ils vont droit au centre de la ville, au palais. Ce changement d'habits semble être une perte de temps, mais comme il contribue au bon accueil des Argonautes à la cour, il est plutôt un investissement qui en fait gagner.¹⁸⁶ Oëtes vient à leur rencontre, abrégant leur route, ce qu'il ne ferait peut-être pas si les Argonautes s'étaient présentés en habits de voyage dépenaillés. Qui s'habille en prince est reçu en prince, les habits de cour servent de passe-droit pour la cour. En fait, les habits des Argonautes ressemblant aux habits fastueux des Colchidiens, c'est comme si les Argonautes s'étaient déguisés en Colchidiens pour se fondre au plus vite dans cette société. La rapidité du parcours de la plage à la cour est d'autant plus frappante qu'au fur et à mesure que les voyageurs s'approchent du roi, Benoît décrit longuement tout ce qu'il y a à voir, les bâtiments et les habitants de la ville (RdT vv. 1175-1200). L'île est si belle qu'on devrait s'arrêter pour tout admirer, cela devrait retarder les Argonautes, mais ce n'est pas le cas.

1138 *De la nef est eissuz Jason,*
 Herculès e si compaignon.
1140 *Sur le rivage, el bel sablon,*
 Vestirent lor cors gentement:
...
1171 *Sont venu dreit a la cité*
...
1175 *A merveille les esguarderent,*
 Quant il en la cité entrerent,
 Cil des rues e des soliers
 Des fenestres e des planchiers,
 Et mout par sont en grant d'enquerre
1180 *Dont il viennent ne de quel terre;*
 Mais cil ne pristrent fin ne cès
 Desci qu'il vindrent el palais
 Ou Oëtes li reis esteit,
 Qui un grant plait le jor teneit.

Oëtes convie les Argonautes à un repas, et envoie chercher Médée, qui tombe amoureuse de Jason le soir même. Dès cet instant, Jason ne fera plus rien de sa propre initiative jusqu'au retour en Grèce. Bien accueilli par Oëtes, il jouit de la vie de cour sans rien entreprendre jusqu'au moment où Médée l'aborde, une pleine semaine plus tard, c'est surprenant. Toutes ses actions suivantes seront dictées par Médée, conquête comprise. Si l'on se remémore comment il est parti à

¹⁸⁶ De même, Médée ne va se montrer qu'après s'être habillée en princesse, en maîtresse, sinon reine, de son espace. Dans les deux cas, cela économise du temps sur les présentations.

l'aventure, poussé par la ruse de Peleüs, on s'aperçoit que Jason semble être téléguidé par Peleüs et Médée, sauf quand il navigue, et encore, même en mer, il est partiellement téléguidé par Laomédon, puisque c'est la crainte qu'il a du roi qui le fait naviguer au plus vite loin de Troie. Et le plus frappant, c'est le temps très long que Jason laisse s'écouler dès qu'il est bien accueilli quelque part, aussi bien en arrivant à Colcos qu'à son retour de l'île au mouton, une fois la Toison conquise. Le temps de la vie sociale est un temps sans action, et dès l'instant où les Argonautes ont reçu droit de séjour à Colcos, il ne se passe plus rien. On pourrait rapprocher cette notion de la durée de la fête à Pénélope, qui doit atteindre sept jours pour être crédible, et qui semble suspendre le temps. La société de Colcos que décrit Benoît, opulente et pacifique, semble être une société idéale. Ainsi, tous les aspects de la vie sociale occultent le temps, autant la fête de Peleüs que les beautés d'une île aussi parfaite que Colcos. Le temps ne compte plus et la conquête de la Toison perd toute urgence.

Or, c'est une autre suspension du temps, la pérennité du nom véhiculé par la renommée, qui récompensera celui qui transmet son savoir, nous a dit Benoît dans le Prologue. Nous dirons dans un premier temps que la vie sociale aspire à sembler indépendante du temps, comme la renommée, mais que cela ne vaut que pour la renommée gagnée dans la transmission du savoir. En effet, on ne peut pas dire que toute renommée intègre au mieux son porteur dans la société, puisque si la gloire de Jason, que nous appellerons "guerrière" par opposition à "cléricale"¹⁸⁷, lui apporte l'amour de ses concitoyens, elle lui apporte aussi l'inimitié de Peleüs.

Toujours est-il que la vie sociale parfaite est répétitive. On imagine que tous les jours, Oëtès réunit sa cour dans la salle pour festoyer et qu'il ne se passe rien d'autre. De sorte que Benoît ne raconte pas ce que fait Jason pendant que Médée réfléchit. Le jeune homme jouit simplement de la vie et de son statut d'invité de marque. Médée, quant à elle, cherche aussitôt à en savoir plus sur les invités, elle met du zèle dans ses demandes. Son insistance fait gagner du temps, puisqu'elle n'attend pas que Jason se présente lui-même.

1255 *Bien ot enquis e demandé*
 Dont cil erent, de quel regné.
 Quant ele certainement sot
 Que c'ert Jason, mout par li plot:
 Mout en aveit oï parler
 1260 *E mout l'aveit oï loër.*
 Mout l'aama enz en son cuer ...

La rapidité avec laquelle elle tombe amoureuse est due au fait qu'elle avait déjà entendu parler de Jason avant de le voir, elle l'a entendu *loër*, naturellement. Comme un héraut, sa gloire a annoncé Jason, et assure son intégration avant qu'il n'arrive. Médée tombe amoureuse de Jason en apprenant qui il est, et non parce qu'il est beau, même si elle le regarde avec plaisir ensuite. Elle ne l'aborde pas, cependant, mais souffre longuement, réfléchit et craint de l'aborder.

1291 *Ensi sofri a mout grant peine*
 Toz les uit jorz de la semaine ...

¹⁸⁷ Benoît ne dit pas de quel genre sont les exploits de Jason avant son départ pour Colcos (RdT. vv. 731-740), mais comme la conquête de la Toison, qui représente un genre d'exploit nouveau, ne peut se faire que par le savoir, il en découle que les exploits qui font que Peleüs craint son neveu sont dûs à la force et non au savoir. Le fait que Médée ne doit pas enseigner à Jason comment combattre le dragon confirme que le métier qu'a appris Jason est le métier de la guerre.

1296 *Sovent esguarde e se porpense*
 Coment ele ait joie pleniére,
 Quar destreite est de grant maniere:
 Mout en dote le comencier.

Contrairement à la traversée, terminée *ainz que trespasast la semaine*, la réflexion de Médée s'étend sur la semaine entière, Benoît renforce *uit jorz* avec *toz*, le cycle de la semaine a déjà recommencé quand la réflexion de Médée se solde par un plan de séduction. La durée posée est utilisée pleinement, plus, elle est presque dépassée. Mais l'effet est le même, et une longue réflexion est valorisée autant qu'une traversée rapide. Après toute cette semaine de réflexion, Médée offre à Jason de l'aider, à condition qu'il l'épouse. Comme Peleüs, elle réfléchit avant d'agir, élabore un plan et offre un contrat. Aucune réflexion n'a lieu de la part de Jason, qui accepte aussitôt les offres qu'on lui fait, celle de Peleüs, celle de la jeunesse grecque et celle de Médée, et qui répond sans réfléchir au messenger réfléchi de Laomédon, qui lui-même est un roi plein de sagesse. Médée donne rendez-vous à Jason la nuit même. La servante va guider Jason depuis la salle, afin qu'il ne perde pas de temps à chercher son chemin – et accessoirement, afin qu'il ne soit pas vu. Les jeunes gens s'entendent sur les termes de leur contrat, passent la nuit ensemble et au matin, Médée transmet le savoir nécessaire à la conquête de la Toison. Le jour même, Jason va sur l'île au mouton et conquiert la Toison. Après la conquête, Jason séjourne pour un temps à Colcos avant de repartir en emmenant Médée. Lui qui ne prend pas le temps de réfléchir prend celui de récolter les fruits de son action d'éclat. Le repos du héros occupe la plus longue partie du séjour à Colcos, mais il est décrit en deux vers seulement. Enfin, Benoît lui-même met l'accent sur la nécessité d'avancer dans le récit.

2022 *N'i ferai plus porloignement;*
 Tote la quinzaine e le meis
 S'i sojornerent li Grezeis.
 2025 *Grant loisir ont li dui amant*
 De faire ensemble lor talant:
 Sovent demeinent bele vie.
 Jason en a mené s'amie
 Quant ço avint qu'il s'en ala.

L'emploi de *avint* indique que c'est presque par hasard que Jason part. Encore une fois, il ne semble pas maître de ses mouvements. Avant de s'en aller, il est resté longtemps, et inutilement, à Colcos. Est-ce que *le meis* s'ajoute à *tote la quinzaine*? Jason est-il resté six semaines après avoir gagné la Toison en un jour? Ou est-ce que *e le meis* est une reprise de gradation signifiant *toute une quinzaine, et même plus longtemps, tout un mois*? Baumgartner/Viellard ont choisi la variante la plus longue, *un mois et demi*. Quoi qu'il en soit, Jason doit être resté au moins un mois, sinon six semaines à Colcos après son retour de l'île au mouton, à ne rien faire d'autre que mener *bele vie* et jouir de l'amour de Médée. De la durée du voyage de retour en Grèce, Benoît ne dit rien, il expédie le départ de Jason en deux vers aussi. Ainsi, le temps qu'a pris la conquête de la Toison se résume comme suit:

Plan de Peleüs	à peine un mois
Fête de Peleüs	une semaine
Construction du bateau, visite des jeunes Grecs à Jason, retour chez eux	à peine un mois

Attente des vents propices, rassemblement des Grecs à Pénélope	pas d'indication
Traversée de Pénélope à Simoënta	à peine une semaine
Escale à Simoënta	trois jours au plus
Voyage de Simoënta à Colcos	pas d'indication
Accueil à Colcos	
Médée tombe amoureuse	le jour de l'arrivée
Médée réfléchit	une semaine
Médée parle à Jason, elle offre le contrat, il vient dans sa chambre, ils passent leur contrat, ils passent la nuit ensemble, elle lui transmet son savoir, il conquiert la Toison il revient	un jour ¹⁸⁸
Les Grecs séjournent à Colcos	six semaines
Ils rentrent chez eux	pas d'indication

Plus simplement, le bilan temporel est celui-ci:

Temps bien employé grâce à la réflexion		Temps mal employé, sans réflexion	
Plan de Peleüs	un mois		
Fête de Peleüs	une semaine		
Construction du bateau par Argus	un mois		
Traversée de Jason	une semaine		
Plan de Médée	une semaine	Escale de Jason	trois jours
		Jason n'entreprend rien	une semaine
Conquête de la Toison par Jason	un jour	Séjour à Colcos après la conquête	six semaines

Ce bilan dévalorise Jason, qui n'a bien utilisé son temps qu'en mer et sur l'île au mouton (une semaine et un jour), alors qu'il traîne sans réfléchir pendant sept semaines et trois jours. Peleüs, Argus et Médée, qui réfléchissent ou appliquent leur savoir, le font pendant deux mois et demi.

¹⁸⁸ Comme dans les *Métamorphoses*, la transmission du savoir et la conquête se font en vingt-quatre heures. Chez Benoît, le contrat est passé le soir et la transmission du savoir se fait au matin suivant. Chez Ovide, le contrat et la transmission du savoir ont lieu le soir, et Jason ne passe pas la nuit avec Médée.

Comme la construction du bateau fait partie du plan de Peleüs, l'application du savoir d'Argus est à mettre au compte de la réflexion de celui-ci. Le temps de réflexion de ces deux personnages n'est pas beaucoup plus long que le temps mal employé, sans réflexion. En comparant le travail intellectuel de Peleüs à celui de Médée, on constate qu'une semaine suffit à la jeune fille pour élaborer un plan qui déjouera celui de l'oncle de Jason, dont tous les artifices prennent, avec la fête et la construction du bateau, deux mois et une semaine, sans compter la traversée qui, en principe, en fait aussi partie. Le travail intellectuel de Peleüs est même doublé par le savoir d'Argus, mais même cette mise à double ne suffit pas à faire réussir ce plan-là. Cela valorise l'effort intellectuel de Médée, et son savoir.

En deux temps, Benoît établit donc une structure à trois niveaux qui ressemble à celle du Prologue. Dans un premier temps, il sépare la réflexion de Peleüs et Médée, évaluée positivement, du manque de réflexion de Jason, évalué négativement. Ensuite, toujours au moyen du temps, il établit, pour la réflexion de Peleüs et de Médée, une hiérarchie dans laquelle la réflexion doublée d'un grand savoir est valorisée par opposition à celle qui se fonde sur un savoir moins grand, et de plus fraîche date. En effet, Benoît dit que Médée s'est appliquée à son art *des enfance* (RdT v. 1222), alors que Peleüs apprend l'existence de la Toison pendant qu'il cherche le moyen de se débarrasser de Jason. Cette démarche répète – en la divisant sur deux personnages – celle du Prologue, où après avoir séparé le savoir de la folie, Benoît a divisé le savoir en savoir vrai et savoir faux.

Si l'on excepte les épisodes que Benoît ne chronomètre pas, on constate que de la planification du voyage par Peleüs jusqu'au moment du retour, les Argonautes sont en route près de quatre mois et demi, soit un peu plus qu'une saison. Et l'action centrale, la conquête de la Toison, est expédiée en vingt-quatre heures. Sans vouloir spéculer sur le réalisme de ce chronométrage, la conquête de la Toison, comparée à la guerre de Troie, est particulièrement rapide, et décrite en peu de vers. Les seules indications de temps relevant du cycle des saisons sont les deux évocations du printemps, on *va contre* le printemps lorsque Jason met sa nef à la mer, et le temps est beau *come el termine de pascor* lorsque les Grecs arrivent à Colcos (RdT vv. 953 et 1168). La conquête de la Toison ne dure pas beaucoup plus longtemps que le printemps.¹⁸⁹ La navigation proprement dite est rapide aussi, de Pénélope à Simoënta, il faut à peine une semaine. De la durée du voyage de Simoënta à Colcos, Benoît ne mentionne que la rapidité, sans indiquer de chronométrage. Et le départ vers Pénélope est expédié en deux vers (RdT vv. 2028-2029), cette traversée-là n'étant pas décrite. Cela ajoute à l'impression de célérité.

b) Le temps de la réflexion

Nous avons constaté que ce qui peut et doit prendre du temps, c'est la réflexion. A l'inverse, Jason reste trop longtemps à jouir de l'oisiveté de la vie sociale, même si cette vie sociale n'est pas évaluée négativement, au contraire, la fête de Peleüs étant d'autant plus brillante qu'elle dure longtemps, comme l'hospitalité apparemment sans limites d'Oëtès. La réflexion de Peleüs, quant à

¹⁸⁹ Le reste de l'année, Hercule ralliera les rois de Grèce, et au printemps suivant, ils partiront détruire Troie pour se venger de Laomédon (RdT vv. 2183-2192). Cette description du printemps marque le début du récit de la guerre, ce qui relègue la première évocation du printemps au rang de répétition générale, ou de faux départ. L'évocation de la fête de Pâques à l'arrivée de Jason à Colcos n'est pas vraiment un début printanier, le temps magnifique souligne plutôt la perfection de l'île, tout en rappelant combien le voyage a été rapide. Si le printemps est la saison du renouveau, ces deux évocations du printemps semblent aussi suspendre le temps. Les occurrences de débuts printaniers dans le texte de Benoît sont recensées par Marc-René Jung, *La Légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, op. cit., pp. 40-77.

elle, est continue, comme celle de Médée, qui réfléchit même quand elle est amoureuse et craint d'aborder Jason, ou quand elle se prépare à le recevoir dans sa chambre – alors qu'il n'y a plus matière à réfléchir, le rendez-vous étant pris. Quand elle attend Jason, elle perd d'ailleurs la notion du temps – et surtout toute conscience de son savoir. Elle a l'impression que la nuit ne vient pas assez vite et voudrait maîtriser le temps, alors qu'en fait, elle saurait le faire passer plus rapidement¹⁹⁰. C'est un comportement amoureux ordinaire, mais Benoît ne dit pas que Jason s'impatiente aussi. On notera aussi que Médée juge, par avance, ce qu'elle s'apprête à faire. C'est une façon d'anticiper le déroulement du temps. Comme le texte qui décrit ce rapport au temps est relativement long, Benoît donne un aperçu des sentiments de Médée qui force le public à attendre la fin de cette réflexion pour apprendre la suite du récit. Ce temps/texte "psychologique" rapproche Médée du public, tous deux attendent Jason. Cet effet de retardement est dû au fait qu'en tant qu'invité d'Oëtès, Jason ne peut quitter la salle, la politesse le retenant auprès de son hôte. Ainsi, l'action peut subir un retard "social", et ce n'est que lorsque la vie de cour est suspendue que Jason vient voir Médée.

- 1466 *Mout li enuie que li jors*
Ne s'en vait a greignor espleit:
Mout se merueille que ço deit.
Tant a le soleil esguardé
1470 *Que ele le vit esconsé.*
Mout li tarja puis l'anuitier,
Que son plait li fait porloigner;
E quant le jor en vit alé,
N'ot ele pas tot achevé;
1475 *Soventes feiz a esguardé*
La lune s'ele esteit levée.

Mais cela n'empêche pas la jeune fille de réfléchir, bien qu'elle se soit déjà trop engagée envers Jason pour pouvoir reculer. Comme la réflexion est un temps solitaire, la nuit lui est propice. Médée ne change pas d'avis, même si elle s'interroge sur l'évaluation de son plan¹⁹¹.

- 1496 *"Certes mout a en mei folor:*
"De quei me sui jo entremise?
"Mieuz en en devreie estre reprise
"Que cil qui est trovez emblant.

Bien que tout aille selon ses vœux, elle se demande si elle agit raisonnablement ou si elle est folle. Même sa servante réfléchit, puisqu'elle recommande à Médée de se coucher pour faire bonne impression à Jason.

- 1544 *-Dame," fait el, "premierement*
1545 *"Vos couchiez, si sera plus gent.*
"De la nuit est alé partie,
"S'il tiendreit tost a vilenie
"Qu'a couchier fusseiz a tel hore,

¹⁹⁰ Elle sait changer le *cler jor en nuit obscure* (RdT vv. 1223-1224).

¹⁹¹ Contrairement au monologue de la Médée d'Ovide ou à celui de Lavine dans *Eneas*, qui ressemble beaucoup à celui des *Métamorphoses*, le monologue de la Médée de Benoît n'est pas délibératif, puisqu'elle n'hésite pas entre aider Jason ou non. *Eneas. Roman du XII^e siècle, op. cit.*, vv. 8068-8774.

"Quar bien en est mais tens e hore."

Cependant, même couronnée de succès pour un temps, une longue réflexion n'est pas nécessairement évaluée positivement, puisque Peleüs n'obtient pas le résultat souhaité, contre toute probabilité. Jusqu'à là, jamais Médée n'a sauvé de candidat à la conquête de la Toison, c'est pourquoi la Toison est jugée inatteignable. Si Médée sauve Jason, c'est injuste du point de vue de Peleüs: il a réfléchi longuement, comme le requiert le Prologue, et Benoît lui "doit" la mort de Jason.¹⁹² Mais on pourrait dire aussi que si Peleüs ne connaît pas l'existence de Médée, il lui manque un savoir essentiel. De plus, en envoyant Jason à sa perte, il agit en félon et cette félonie crée un manque qui sera compensé par Médée, au savoir plus grand et acquis par un zèle de plus longue date que celui de Peleüs. Au moyen d'une réflexion pourtant plus courte que celle de Peleüs, le savoir de Médée rétablit la justice, tout comme dans le Prologue, le savoir de Benoît a ôté la gloire imméritée d'Homère pour la rendre à Darès et à Cornélius.

Grâce au savoir de Médée, la conquête de la Toison se fait en un jour. Si après la conquête, Jason ne s'était pas attardé à jouir de sa gloire à Colcos, les Argonautes seraient rentrés à Pénélope en moins d'une semaine, ce retard est "social", lui aussi. Le savoir de Médée lui permet de maîtriser le temps, puisqu'elle sait comment soumettre un dragon qui jusque-là échappait au temps, mais nous venons de voir que lorsqu'elle attend le jeune homme, elle a l'impression de lui être soumise, puisque l'attente lui pèse. Ainsi, si Médée, dans son état normal, maîtrise le temps, elle est "anormale" quand elle attend Jason. Or, l'état anormal d'un personnage doué de raison est la folie. Même folle, Médée reconnaît la folie quand elle dit: *"mout a en mei folor"*. Ce topos du combat entre raison et folie, où dans le cas de la Médée du *Roman de Troie*, la raison reconnaît la folie, fait écho au monologue de Médée dans les *Métamorphoses*.¹⁹³

La raison de Médée canalise sa folie jusqu'à un certain point, pour en prévenir les dommages. En effet, le contrat "mariage contre Toison" qu'elle offre est un produit de sa raison. Même folle de Jason, Médée trouve un moyen rationnel d'intégrer cette folie pour en prévenir les déboires, d'où le serment par Jupiter qu'elle exige. En fait, selon le Prologue, Médée aurait dû tenter de se distancier de sa folie, mais comme cela semble impossible, puisque la folie est en elle, elle tente de la maîtriser comme on dompterait une bête. Prévenir autant que possible une trahison est encore une façon de maîtriser le temps. A comparer ce comportement avec celui de Jason, par exemple, qui ne réfléchit pas aux conséquences de son débarquement à Troie, on comprend le rapport entre la réflexion et le temps que nous montre Benoît.

Médée ne décide pas des destinées du monde, mais elle se représente l'avenir sous toutes ses formes possibles et faute de pouvoir empêcher une trahison, elle lui prépare un salaire mérité.

¹⁹² Cela introduit la notion surprenante d'un contrat entre Benoît et Peleüs, voilà encore un monolithe, un de ces objets incongrus poussant à la réflexion. Comme Peleüs applique tout son savoir et sa réflexion, mais n'en retire pas le salaire promis, cela doit faire réfléchir – non pas Peleüs, qui ne connaît pas le Prologue, mais le public de Benoît.

¹⁹³ Pour une interprétation du dialogue entre *furor* et *ratio* chez Ovide, voir Christine Binroth-Bank, *Medea in den Metamorphosen Ovids: Untersuchungen zur ovidischen Erzähl- und Darstellungsweise*, op. cit., pp. 37-39.

Dans son étude sur poème allégorique, Marc-René Jung relève que mis à part ce faible rappel du monologue délibératif de la Médée d'Ovide, Benoît ne se sert pas de ce procédé – sa Médée n'hésitant pas entre deux modes d'action. Pourtant, l'analyse des sentiments amoureux qui constitue l'une des grandes innovations du *Roman de Troie* et du *Roman de Thèbes* s'y prêterait.

Marc-René Jung, "Personnification et monologue dialogué dans les romans du XIIe siècle", *Etudes sur le poème allégorique en France au moyen âge*, Berne, Francke, 1971, pp. 170-191 (*Romanica Helvetica* 82), en particulier pp. 170-174.

Jason, en revanche, ne prévoit rien. Paradoxalement, c'est pourquoi la prudence de Médée est sans effet, puisque Jason ne semble pas imaginer que les dieux pourraient punir l'abandon de Médée, et cela malgré l'avertissement que celle-ci lui donne en disant: "*Jo ne vueil mie faire a gieus/De mei e de vos l'assemblee*" (RdT vv. 1626-1627). Non seulement, Jason ne réfléchit pas, mais il n'écoute pas.¹⁹⁴ C'est le seul moment où Médée ne persuade pas Jason. Cela la rapproche de Cassandre, – qui elle aussi, transmet en vain un savoir potentiellement salvateur –, et par la même occasion, de Benoît, dont Anne-Marie Gauthier établit qu'il est secondé par Cassandre dans son rôle de narrateur.¹⁹⁵

c) Ne pas prendre de temps

874 *La pramesse ot e le gran don*
 875 *Que sis oncles li prameteit:*
 Nul mal engin n'i entendeit,
 Ainz cuidot bien certainement,
 Senz nul autre decevement,
 Que por son bien li loast faire;
 880 *N'i entendeit mal ne contraire.*

Jason ne réfléchit pas, ce qui détermine aussi bien ses retards que sa rapidité, deux traits qui, sans le savoir de Médée, le mèneraient à sa perte. En effet, dès que Peleüs lui parle de la Toison, il veut partir à sa conquête, sans pressentir de piège, comme le précise Benoît. Il ne sait rien de la tâche qui l'attend et pense réussir sans peine, alors qu'il devrait se méfier de cette offre trop avantageuse, rares étant les rois qui offrent leur royaume en échange d'une peau de mouton, si merveilleuse soit-elle. Benoît consacre sept vers au manque de réflexion de Jason, et dit deux fois que Jason manque d'entendement. A Simoënta, Jason se fâche aux premiers mots du messager de Laomédon, malgré la courtoisie de cet émissaire raisonnable, et bien que les Grecs soient responsables de leur éviction. En effet, on comprend que Laomédon se sente menacé de voir sept cent jeunes gens envahir sa plage! Jason pousse les Grecs à s'offenser avant même de répondre à ce que dit l'émissaire, en soulignant que le roi leur fait non pas honneur, mais *honte*.

1061 *Jason oï la desfiance,*
 Grant duel en ot e grant pesance;
 "Par Deu," fait il, "seignor Grezeis,
 "Grant honte nos a fait li reis,
 1065 *"Qui de sa terre nos congíee,*
 "E ço nos mande e nos devíee [sic]
 "Que demain n'i seions trové.

Irréfléchi dans sa hâte, il ne réfléchit pas non plus dans sa lenteur, puisqu'il passe deux jours à se détendre sur la plage de Simoënta sans penser à l'impression qu'il fait. A Jaconitès, il accepte contrat et rendez-vous offerts par Médée et suit la servante sans se demander s'il n'usurpe pas l'hospitalité d'Oëtès. Au matin suivant, il presse Médée de lui transmettre son savoir (RdT vv. 1651-1658). On pourrait y voir le zèle de l'élève à chercher du savoir à transmettre, comme le Prologue le requiert. Mais Jason n'a pas l'intention de transmettre le savoir qu'il reçoit de Médée, il veut en profiter seul. Il conquiert la Toison le jour même. On ne sait comment il emploie la

¹⁹⁴ Il pourrait aussi ne pas croire à Jupiter, mais cela revient au même, jurer par un dieu auquel on ne croit pas revient à se parjurer, puisqu'en prêtant serment, on donne à croire qu'on se réclame de ce dieu-là.

¹⁹⁵ Anne-Marie Gauthier, "L'adaptation des sources dans le *Roman de Troie*: Cassandre et ses prophéties", *op. cit.*, pp. 39-50.

semaine que Médée passe à réfléchir à ses moyens de séduction. En fait, il ne fait rien qui vaille d'être relaté par Benoît, alors qu'il devrait être en train de tenter la conquête de la Toison par ses propres forces. Comme la fête de Peleüs, l'escale à Simoënta et le séjour à la cour d'Oëtès relèvent de ce qu'on pourrait appeler la *bele vie* (RdT v. 2027), l'oisiveté. Mais à Simoënta, les Grecs sont si nombreux que leur séjour a l'apparence d'une prise de possession, d'autant plus qu'ils s'amuse et mangent sur la plage. En fait, ils recréent une vie sociale qui semble – pour un observateur ingénu – destinée à durer, au lieu d'envoyer un petit groupe chercher de l'eau et repartir rapidement. Jason aurait dû savoir qu'un si grand nombre de chevaliers ne peut s'installer sans permission dans un espace qui ne lui appartient pas. A Jaconitès, par contre, rien ne presse, les Argonautes sont les bienvenus. Au moment où Médée propose son savoir à Jason, le jeune homme est encore l'invité d'honneur d'Oëtès. Il est vrai que cette hospitalité ne peut durer indéfiniment, puisque les Argonautes ont annoncé l'intention de Jason de conquérir la Toison. La gloire exigeant des exploits sans cesse renouvelés, Jason encourt la honte à ne rien entreprendre. Il devrait donc tenter la conquête le plus rapidement possible ou réfléchir au meilleur moyen d'obtenir la Toison autrement que par la force physique. Médée est comme l'armoire à livres de Cornélius. Il faut savoir qu'en elle, il y a du savoir à trouver. Mais pour trouver, il faudrait chercher d'abord. Or, Jason ne fait rien, bien qu'il sache que Médée est savante, puisqu'il lui dit: "*Pleine estes de grant saveir*" (RdT v. 1330) – et cela avant même qu'elle ne lui décrive ce qui l'attend sur l'île au mouton. Il ne court pas après ce savoir, c'est à l'enseignante de lui courir après. Semblant perdre toute initiative dès qu'il a obtenu l'intégration sociale à laquelle il aspire, Jason n' imagine pas qu'à trop attendre sans rien faire, la *bele vie* pourrait prendre fin. Il ne se projette pas dans l'avenir et ne maîtrise pas le temps.

Cette notion de *bele vie* interpelle. Dans un contexte de *militia*, elle met en danger les valeurs guerrières, puisque la paix ne fournit pas d'occasions de se distinguer. Mais Benoît a présenté dans le Prologue une autre gloire, celle que rapporte la transmission du savoir, dont la condition première est une société pacifique et prospère. Sans dénigrer la gloire guerrière – puisqu'il raconte des hauts faits de guerre – Benoît offre à son public la vision d'une gloire alternative, accessible en temps de paix, qui de plus, promet une vie au-delà de la mort, ce qui est d'autant plus intéressant pour un guerrier que son espérance de vie est limitée.¹⁹⁶ Selon le Prologue, Jason devrait être en train d'acquiescer du savoir, si déjà, il ne tente pas de conquérir la Toison.

La *bele vie* a encore une autre fonction, elle met en lumière la méthode d'enseignement de Benoît. Dans son introduction au *Brut*, Judith Weiss décrit le procédé didactique de Wace. En complétant les détails militaires et techniques trouvés chez Geoffroy de Monmouth, son modèle, par une description des horreurs de la guerre, il met en valeur, par opposition, la paix courtoise instaurée par Arthur.¹⁹⁷ On aspire à une paix aussi belle et l'on craint une guerre aussi affreuse, le message est relativement simple. Benoît imite cette incitation assez terre-à-terre à la paix dans son récit circonstancié de la guerre (Partie 5), mais il le fait précéder d'une incitation plus subtile, ou plus théorique, dans l'épisode de la Toison (Partie 4). Il prend du recul et tente d'établir une théorie de la guerre, et de d'analyser les circonstances de son déclenchement. On pourrait dire que son approche est celle du jeu d'échec, de la modélisation. Par sa description d'un grand nombre de morts déplorables, Wace mène son public directement sur le champ de bataille et démontre les conséquences de la guerre. En économie, on parlerait de stimulant négatif, qui fait suffisamment

¹⁹⁶ Le profit pour un public qui se réclame de valeurs guerrières est double: si le guerrier est poussé à imiter les exploits guerriers que Benoît lui raconte, dans l'espoir de voir sa renommée véhiculée par la transmission du savoir, il apprend aussi que la gloire guerrière n'est pas la seule gloire possible, puisque le guerrier peut à tout moment devenir transmetteur de savoir, comme Darès.

¹⁹⁷ Wace's 'Roman de Brut' – *A History of the British*, op. cit., pp. XXII-XXIII.

peur pour qu'on ne veuille pas guerroyer. Benoît, quand à lui, commence par analyser la guerre comme on analyse une partie d'échecs et en examine la stratégie d'ouverture pour comprendre comment cette guerre exemplaire a commencé. Pour cela, il met en scène différentes situations de *bele vie* – trompeuses, faute de savoir ou de réflexion – qui finissent par entraîner la chute de Troie. En démontrant qu'il s'en faut de peu pour faire basculer la *bele vie* dans une guerre dévastatrice, il obtient le même effet que Wace, à un niveau théorique, toutefois. Au cas où cela ne suffirait pas, il raconte ensuite, comme Wace, les batailles les plus meurtrières dans son récit circonstancié de la guerre (Partie 5). A titre de stimulant positif, Wace dépeint les beautés de la paix pour mieux donner envie de vivre pacifiquement. Benoît imite ce procédé dans sa description de Jaconitès, par exemple. Mais il fait plus, offrant un second stimulant positif à son public. A ce que la guerre pourrait avoir d'attractif, en l'occurrence la gloire militaire qu'elle permet de gagner, il offre une alternative, en changeant de paradigme, ce qui est aussi une façon de prendre du recul: il montre comment gagner la gloire en apprenant et transmettant du savoir *sur* la guerre plutôt qu'en acquérant et transmettant du savoir guerrier.¹⁹⁸ Mais nul n'est tenu d'en faire autant, il suffit de réfléchir à la guerre, comme le font des joueurs d'échecs.

Cela nous permet d'établir le schéma suivant, qui dégage le propos de Benoît:

Prologue (Partie 1)	Théorie de la transmission du savoir Pourquoi et comment transmettre le savoir? Gloire alternative à la gloire guerrière
Résumé (Parties 2 et 3)	Déroulement de la guerre et de ses suites Que s'est-il passé à Troie? Perte des vainqueurs et des vaincus
Conquête de la Toison d'Or (Partie 4)	Théorie de la guerre / Modélisation Comment la plus grande guerre de tous les temps a-t-elle commencé? Analyse de l'ouverture de la partie d'échecs
Récit circonstancié de la guerre et de ses suites (Partie 5)	Déroulement de la guerre par le menu Procédé de "démonstration pratique": Opposition entre beauté de la paix et horreurs de la guerre (procédé de Wace)

Il faut se rappeler que s'ils peuvent servir de modèle réduit pour la guerre, les échecs sont d'abord un jeu. Dans son étude sur le développement de la culture par le jeu, Johan Huizinga en définit les caractéristiques principales¹⁹⁹. D'abord, il est dissocié de la vie ordinaire au sens où les actions commises en cours de partie ne "comptent" pas, même si elle répètent ou anticipent des actions réelles, pour lesquelles on doit rendre des comptes dans la vie ordinaire.²⁰⁰ Faute de devoir rendre des comptes, on est libre de ses actions, dans les limites des règles du jeu. Et ce qu'on apprend en

¹⁹⁸ On est frappé de voir la similitude entre la démarche de Benoît et celle du lauréat israélien du Prix Nobel d'Economie de 2005, Robert J. Aumann, qui cherche à modéliser la guerre pour dégager les *incentives* susceptibles de promouvoir la paix – en la rendant plus profitable que la guerre.
Robert J. Aumann, *War and Peace*, Prize Lecture, December 8, 2005, Nobel Memorial Prize in Economics, http://www.ratio.huji.ac.il/dp_files/dp428.pdf (consulté le 20 mars 2008).

¹⁹⁹ Johan Huizinga, *Homo ludens*, Amsterdam, Pantheon Akademische Verlagsanstalt, 1939, pp. 6 et 192-219.

²⁰⁰ En faisant prêter serment à Jason, Médée le prévient qu'elle n'offre pas de contrat *a gieiis* (RdT v. 1626). C'est pourquoi Jason devra supporter les conséquences de sa trahison.

jouant peut être appliqué dans la vie quotidienne. En ce sens, toute partie jouée permet un gain d'expérience qui ne coûte rien, puisqu'il a lieu dans un espace intemporel où les compteurs sont toujours remis à zéro, comme si la partie n'avait pas eu lieu. Le temps pris pour jouer, qui relève de la *bele vie*, n'est pourtant pas du temps perdu, si une fois le compteur remis à zéro, on se souvient des stratégies jouées et de leur degré d'efficacité. Johan Huizinga compte les occupations de cour parmi les jeux, particulièrement le tournoi et la récitation. L'avantage du tournoi est évident: on peut s'y exercer à la guerre physiquement sans (trop) risquer sa vie. Sans danger, le jeu d'échec, qui permet à la fois d'anticiper des batailles futures et d'analyser des combats passés, ajoute un élément de plus par son caractère intemporel. De même, la récitation permet au public d'acquérir de l'expérience sans avoir à payer pour ses erreurs. A la fin du récit, le public de Benoît a vu presque en temps réel de quoi la guerre est faite, même s'il n'a jamais combattu. Ainsi, le temps de la *bele vie* doit être employé à apprendre.

Après la conquête et le retour triomphal à Jaconitès, Jason s'attarde à se laisser fêter, cela confirme l'image d'un Jason poursuivant une gloire qui l'intègre socialement. Cependant, il faut concéder qu'il pourrait avoir réfléchi une fois au cours de son expédition. A Simoënta, nous avons vu comment Jason fait escale chez Laomédon sans demander de permission. Il est vrai qu'il ne veut rien obtenir à Troie, sinon des provisions. A Jaconitès, où il poursuit un but précis, sa façon de s'introduire est toute différente. A peine débarqués, les Grecs se changent sur la plage, et vont droit au palais se présenter à Oëtès. Ils se donnent à reconnaître, expliquent leur intention de conquérir la Toison et demandent au roi un permis de séjour. Ce procédé tout différent fait qu'ils seront bien accueillis par Oëtès: auraient-ils réfléchi entre Simoënta et Colcos? Ont-ils compris qu'on n'aborderait pas un espace inconnu comme ils abordent la mer, en espace non-social et/ou en espace conquis? Plus tard, Benoît dira à deux reprises que la guerre a commencé par *assez petit* (RdT vv 2831 et 2837), mais pour l'instant, il laisse le public juger par lui-même et se contente de relater les deux arrivées. Cela permet deux suppositions:

- (i) Les Grecs ont compris, après leur renvoi de Troie, qu'il faut aborder un espace inconnu autrement et ils appliquent à Jaconitès la leçon apprise à Troie. Mais alors, pourquoi vouloir encore se venger de Laomédon? Celui-ci n'a fait qu'agir de façon sensée, et a même pris la peine de leur envoyer un messenger qui *cuens esteit ... de haut parage/Pro d'ome aveit en lui e sage* (RdT vv. 1025-1026), qui les a fait partir avec courtoisie, sans se laisser provoquer. Si les Grecs ont compris pourquoi Laomédon les renvoie, pourquoi devraient-ils se venger? Cela nous mène à la seconde hypothèse.
- (ii) Les Grecs n'ont pas pris la peine d'aller se présenter à Troie parce cette escale était négligeable à leur yeux. Ils ne comptaient pas rester longtemps et sont offensés de voir que Laomédon les soupçonnait de vouloir mettre à mal son pays. Ils auraient mis de beaux habits à Jaconitès de toute façon et seraient allés tout droit au palais pour se présenter, un bon accueil à la cour de Colcos étant la condition première de la conquête de la Toison. Benoît ne dit rien d'une réflexion ou d'un processus d'apprentissage entre les deux escales, et confirme donc, indirectement, cette seconde hypothèse.

Pour tirer profit du renvoi de Troie, il aurait fallu l'analyser pour en tirer une leçon applicable à Colcos. Or, Jason ne réfléchit pas à l'incident, il ne fait que le regretter (RdT vv. 1131-1133). Regretter, c'est souhaiter qu'un certain passé n'ait pas eu lieu. Ce n'est pas l'attitude de quelqu'un qui maîtrise le temps. S'il ne peut plus changer le passé, Jason devrait au moins y réfléchir. Ici, la *Durchsehung* de Benoît, cette capacité d'endosser la peau de ses personnages mise en évidence par Barbara Nolan, si elle explique le sentiment de Jason, souligne surtout son manque de réflexion.²⁰¹

²⁰¹ Barbara Nolan, *Chaucer and the Tradition of the 'Roman Antique'*, op. cit., pp. 32-37.

En n'apprenant rien de son échec, Jason ne maîtrise ni le passé, ni l'avenir. Force est de constater que son changement de comportement à Colcos ne reflète que l'ordre de ses priorités, et non un processus de réflexion. Sinon, il aurait compris qu'il n'y avait pas lieu de se venger. On lui donne toutes les chances de comprendre, pourtant, puisque le messenger lui dit clairement que son roi ignore pourquoi ils ont débarqué, ce qui devrait inciter les Argonautes à justifier leur présence. S'ils avaient bien écouté, ceux-ci auraient, idéalement, compris leur erreur, et fourni une explication, voire des excuses. Il faut noter toutefois que des excuses n'auraient servi à rien, le messenger n'ayant pas loisir de faire autre chose que chasser les Argonautes. En fait, elles n'auraient servi qu'à prouver que les Argonautes réfléchissent. Pour le moins, ils ne seraient pas revenus à Troie pour se venger. Cependant, pendant toute l'année qui s'écoule, aucun d'eux ne revient en pensée sur l'entrevue avec le messenger. On pourrait s'attendre aussi à ce que les princes grecs visités par Hercule, qui tous sont maîtres d'un pays, prennent parti pour Laomédon, puisqu'ils n'apprécieraient pas ce genre de débarquement sauvage chez eux. Ils devraient dire aux Argonautes que leur renvoi de Troie était justifié. Mais ils se contentent de suivre Hercule, alléchés par la richesse de Troie. Non seulement, les Grecs de Benoît ne réfléchissent pas, mais il sont avides. Ce n'est donc pas la guerre qui mène Troie à sa perte, c'est le manque de réflexion. En termes de temps, analyser le passé est un investissement à long terme qui prépare un avenir meilleur.²⁰² En racontant l'échec de cette escale à Troie, Benoît justifie l'utilité de l'historien pour le monde et du *Roman de Troie* pour l'espace *romanz*, et en donnant à voir un passé qui a mal tourné, il donne à son public une chance de connaître l'histoire pour n'être pas condamné à la répéter.

Enfin, la priorité qu'accordent les Argonautes à la Toison – alors qu'ils auraient pu se venger de Laomédon avant de continuer leur route –, prouve que les Grecs n'avaient effectivement pas l'intention d'attaquer Troie. Laomédon les menace par précaution, ignorant que les Argonautes ne veulent pas mettre à mal son pays. En leur prêtant des intentions qu'ils n'avaient pas, il les pousse à exécuter, ironie du sort, ces mêmes intentions.

d) Le temps de l'application du savoir – La construction du bateau

On est surpris de voir que la construction du bateau ne prend qu'un mois, bien que le bateau ne soit pas une embarcation de fortune assemblée à la va-vite. Au contraire, grâce au savoir d'Argus et grâce à Peleüs qui le fait *bien ... guar nir* (RdT v. 965), il a tous les agréments et il pourrait être un bateau prototype, le premier bateau à voiles et le premier qui *corut par mer*. L'équipement soigné est un investissement de Peleüs dans son plan de faire mourir Jason au combat, et non en mer. Le bateau doit être de bonne taille, puisque Benoît précise que les Grecs qui se reposent sur la plage de Simoënta sont *plus de set cen z* (RdT v. 1007). La description des raffinements artisanaux prouve la qualité du travail d'Argus, un travail dont il faut noter qu'il exige un effort zélé et l'application du savoir de l'ingénieur.

909 *Cil se **pena** de la nef faire,*
 910 *Qui mout en **sot** bien a chief traire:*
 Bele fut mout e grant e fort,
 E bien furent garni li bort.
 ...
 921 *Cil ot la nef apareilliee.*
 E bien cloëe e chevilliee
 E encordee de funains;

²⁰² Investir à long terme étant peut-être une notion d'économie trop moderne, on pourrait aussi parler de prévoyance.

925 *E governaus i ot e reins,
 Veiles, utages e hobens,
 E forz chaables et granz drens.
 N'i ot rien plus que aprester:
 Dès or puet om o li sigler
 Par mi la mer a hautes veiles*
 930 *E au soleil e as esteiles.*

On se souvient du texte de Benoît, dont celui-ci dist que *ne plus ne meins n'i a mestier* (RdT v. 137). Le bateau rappelle le travail artisanal parfait de l'écrivain. De plus, le savoir encyclopédique de Benoît prouve son avance de savant sur son public, et étaie sa crédibilité d'enseignant.²⁰³ L'excès de détails et le vocabulaire technique démontrent le savoir-faire du constructeur, et celui de Benoît par la même occasion. En trois vers, Benoît nous dit qu'Argus est le meilleur constructeur de bateaux, et qu'il est le *plus tres sages qui fust nez*. Son talent a rapporté à Argus une renommée rehaussée, puisque personne ne connaît de meilleur constructeur.

895 *Engeigniere fu buens provez,
 Li plus tres sages qui fust nez:
 L'om ne saveit soz ciel son per.*

Le mot pour qualifier son métier est *engeigniere* (RdT v. 895), il démontre son ingéniosité, l'*engin*. *Engin*, au sens le plus large, est le savoir, savoir de qualité qui plus est, vu qu'Argus est le meilleur. Le mot *engeigniere* n'est utilisé que pour Argus, et puisque celui-ci est *buens*, *li plus tres sages* et n'a pas *son per*, il dispose d'un savoir dont l'application apporte la renommée. *Engeigniere* a donc une connotation positive dans l'épisode de la Toison d'Or²⁰⁴, alors qu'*engin* est utilisé de façon plus équivoque. Dans le Résumé, par exemple, Jason et Hercule partent conquérir la Toison *par engin e par traïson* (RdT v. 157), ce qui fait d'*engin* un produit néfaste de l'esprit, un piège. Si l'*engin* néfaste de Peleüs s'aide du travail de l'*engeigniere* Argus, c'est que tout *engin* n'est pas bon à prendre. Comme Benoît dissociait le vrai savoir de Darès du faux savoir d'Homère, il montre ici deux applications de l'ingéniosité à l'oeuvre, la bonne au service de la mauvaise. Il faut noter aussi que Benoît ne parle pas de l'apprentissage d'Argus, dont le savoir est déjà *provez* quand Peleüs le fait venir, sur la foi d'une renommée fondée sur des constructions précédentes.

Pour résumer, on peut dire que ce qui requiert du temps à bon escient, ce sont la réflexion et l'application du savoir. A peine la fête passée, Peleüs fait construire le bateau *a grant espleit* (RdT v. 934). A peine un mois passé, Argus termine le bateau et Jason s'embarque. A peine Médée a-t-elle élaboré son plan d'épouser Jason qu'en vingt-quatre heures, elle a conquis Jason qui lui-même

²⁰³ Il ne faut pas oublier que Benoît veut imposer sa version de la chute de Troie et évincer celle d'Homère. Les détails techniques rendent le récit de Benoît plus crédible, puisqu'ils ne peuvent venir que de quelqu'un qui a vu le bateau et qui dispose du savoir maritime nécessaire à la désignation correcte des différentes parties de l'Argo. Baumgartner/Viellard précisent que ces vers donnent le premier exemple de vocabulaire technique de la mer.

Benoît de Sainte-Maure. Le Roman de Troie, édité et traduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, *op. cit.*, p. 636.

²⁰⁴ Le glossaire que donne Constans montre la différence entre *engeigneur/architecte, artiste habile, engeignos/rusé, ingénieux* et *engeignier*, auquel Constans attribue d'abord la signification *tromper habilement, duper*, mais aussi *imaginer*. Voir aussi les articles *ingenium, ingénieur* et *engeigniere* dans le *FEW*, le *AFW* et le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.* Baumgartner/Viellard soulignent également l'abondance de qualificatifs positifs pour désigner la sagesse et la science des maîtres-d'oeuvre. *Benoît de Sainte-Maure. Le Roman de Troie*, édité et traduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, *op. cit.*, p. 650.

a conquis la Toison. La rapidité de toute l'expédition est due à la réflexion de Peleüs, à l'application du savoir d'Argus et à la réflexion et à la transmission du savoir de Médée. On notera que le savoir de Médée est le seul savoir transmis au cours de cet épisode, cela fait de Médée l'unique enseignante, et selon la théorie du Prologue, la seule à pouvoir prétendre au salaire dû à l'enseignant, l'*honor*. Laissé à lui-même, Jason perd son temps à Troie comme à Colcos jusqu'à ce que Médée lui offre de l'aider et après la conquête, il séjourne à Colcos sans nécessité. Poussé au départ par Peleüs, porté par le bateau d'Argus, chassé par Laomédon et dirigé sur l'île au mouton par Médée, sa rapidité est due aux autres et il n'est maître ni de son temps, ni de ses mouvements. Sans les penseurs qui le dirigent, il est inerte. Cette acception rappelle ce que dit John E. Jackson du Jason de Corneille: il n'est qu'une dépouille que se disputent Créuse et Médée.²⁰⁵ Notre interprétation de l'emploi du temps des différents personnages est soutenue par leur façon de se mouvoir, selon que leur mouvement est dirigé ou qu'ils dirigent le mouvement des autres. Toujours dirigés, les mouvements de Jason déprécient le jeune homme. Cette évaluation devrait être confirmée par une analyse de l'aspect spatial dans notre épisode.

Ainsi, Benoît nous donne à voir quatre personnages "de réflexion", chacun témoignant d'une facette de l'effort intellectuel en rapport direct avec son emploi du temps. Dans la première catégorie, Jason est celui qui agit, mais ne réfléchit pas du tout. Il s'abandonne à l'oisiveté que lui procure sa gloire et comme il ne maîtrise pas le temps, il en perd. Il est l'exemple à ne pas suivre. Les trois autres personnages, Peleüs, Médée et Argus, relèvent tous de la catégorie de ceux qui réfléchissent, qui elle-même est divisée en deux catégories, ceux que l'on "voit" réfléchir, Peleüs et Médée, et celui qui n'a plus besoin de réfléchir, Argus, dont seul est décrit le résultat de l'application de son savoir, le bateau. On se souviendra que le bateau semble avoir les mêmes qualités que le texte, ce qui fait d'Argus un second Benoît, qui, s'il précède le vrai Benoît chronologiquement, n'existerait pas sans le *Roman de Troie* de ce dernier.

Instrument parfait élaboré par un artisan émérite, le bateau est comparable aux plans élaborés par Peleüs et Médée, les deux personnages qu'on voit réfléchir avant d'agir. Ces deux instruments intellectuels sont efficaces dans un premier temps, mais cela ne permet pas de les confondre, au contraire, puisque le plan de Peleüs est félon et que Peleüs ne dispose pas de tout le savoir nécessaire au succès, alors que le plan de Médée – bien que ce ne soit pas dans les intentions de celle-ci – a un effet réparateur qui contrecarre le plan félon de Peleüs, grâce au savoir supérieur de la jeune fille. Entre deux personnes qui réfléchissent avant d'agir, les actions de la personne qui en sait plus sont valorisées. Mais tous deux ont compris qu'investir du temps dans la réflexion permet une action rapide et efficace. Il reste à voir pourquoi le plan de Médée, s'il s'avère d'abord plus efficace que celui de Peleüs, n'est pas couronné de succès à long terme, lui non plus. Dans le Prologue, nous avons vu Benoît cherchant l'élève qui saura profiter du savoir transmis et rendre honneur à son enseignant. Or, s'il profite bien du savoir que Médée lui a transmis, Jason est loin de vouloir rendre honneur à son enseignante. Comme il ne tient pas longtemps le contrat passé avec Médée, l'honneur reçu grâce à elle, bien qu'étant destiné à durer toujours selon la promesse de Peleüs, ne dure que le temps de l'expédition. Médée aurait-elle mal choisi son élève?

Le quatrième personnage de réflexion, Argus, en sait tant qu'il applique son savoir sans devoir réfléchir préalablement. Cela lui permet de travailler rapidement et de maîtriser le temps. Il est aussi le seul personnage dont le travail intellectuel, le savoir et son application, mènent à un plan parfait et à une application parfaite. Benoît ne se contente pas de décrire le bateau pour prouver le savoir-faire de son *enseigniere*, il raconte comment ce bateau permet la première traversée à travers la mer en un temps record. Le bateau étant un instrument à maîtriser le temps et l'espace,

²⁰⁵ John E. Jackson, *Eros et pouvoir: Büchner, Shakespeare, Corneille, Racine, op. cit.*, pp. 67-82.

Argus est donc mis en parallèle avec Darès, Cornélius et Benoît, les maillons de cette échelle à remonter le temps qu'est la transmission de la matière de Troie.²⁰⁶ Le seul personnage à maîtriser le temps et l'espace est celui qui crée un véhicule qui permet d'aller plus vite et plus loin. C'est pourquoi seule la réputation d'Argus restera sans tache. Pourtant, nous avons vu aussi que le meilleur des savoirs peut être utilisé à mauvais escient, puisque le savoir d'Argus sert un plan félon qui, sans l'intervention de Médée, mènerait d'autant plus vite Jason à la mort. Cela valorise le savoir "justicier" de Médée, qui retourne la situation et fait d'Argo, l'instrument maléfique de Peleüs, un bateau bénéfique pour Jason. Si le savoir de Médée remet celui d'Argus dans le droit chemin, il doit être placé plus haut dans la hiérarchie des savoirs qu'établit Benoît, qui structure le monde du savoir dans l'épisode de la Toison comme il le faisait dans le Prologue.

Enfin, l'épisode de la Toison d'Or met en scène non pas quatre, mais six personnages de réflexion, les deux derniers étant Laomédon et son messenger, qui semblent, pour le temps de l'expédition à Colcos, être secondaires. Ils réfléchissent tous deux, cependant, Laomédon en choisissant soigneusement son messenger et en l'instruisant avec précision, et le messenger en notant ses ordres, en rendant honneur aux Grecs autant que possible et en tentant de les ramener à la raison. Leur réflexion n'a pas l'effet escompté, puisque les Grecs se vengent. A qui la faute? Sans doute, la réflexion du roi de Troie, même doublée de celle de son messenger, a moins de force que le manque de réflexion de Jason, ce qui est dû au fait que Jason est accompagné. S'il était venu seul ou accompagné d'une petite escorte, Laomédon ne se serait pas senti menacé. De même, si Jason n'avait pas eu de compagnons devant lesquels le messenger lui fait honte, il n'aurait pas incité les Grecs à s'offenser. Or, être accompagné est un signe d'intégration sociale, c'est ce à quoi Jason aspire et ce que le messenger lui refuse à Troie, paradoxalement. Et si l'intégration sociale de Jason est due à sa gloire, son renvoi de Troie est un effet de sa gloire aussi, puisque Laomédon le fait renvoyer quand il apprend le nom du chef des sept cent chevaliers installés sur sa plage. Il faut croire que la gloire n'est pas toujours évaluée positivement par Benoît, qui semble faire une différence entre la gloire cléricale et la gloire guerrière, potentiellement dangereuse aussi bien pour son porteur que pour les autres. Nous avons vu aussi que la gloire peut être imméritée, comme celle d'Homère, et que sans l'intervention de Benoît, cette gloire n'aurait jamais été rendue à leurs propriétaires légitimes. Les parallèles entre le Prologue et la conquête de la Toison d'Or se confirment: comme Benoît, l'enseignante Médée rétablit la justice par son savoir. Inversement, cela ferait du public un élève au même titre que Jason, avec cette différence qu'à la fin de l'épisode à Colcos, l'enseignement de Jason se termine, alors que celui du public ne fait que commencer.

Un mot encore sur Argus. S'il reste à Pénélope, il voyage doublement, par la renommée de son bateau d'abord et ensuite seulement à travers le bateau lui-même, qui tous deux véhiculent son nom. Son savoir lui permet de maîtriser l'espace, et même de voyager sans se déplacer, en quelque sort. Argus reste le seul personnage sans tache de cet épisode. Peleüs étant félon et Médée commettant une folie, leur réflexion et l'application de leur savoir comporte un défaut, même si ces deux personnages sont valorisés par opposition à Jason, qui ne réfléchit pas du tout. Mais Argus, l'artisan appliquant son *engin*, n'est évalué que positivement par Benoît, cela le met en parallèle avec Darès, le premier artisan que le public voit au travail, et le second, Benoît lui-même. Cependant, Argus n'est pas enseignant. Comme Benoît ne fait que décrire le bateau terminé, le public n'apprend pas de quelle façon Argus a construit son bateau. C'est pourquoi Benoît doit

²⁰⁶ L'initiale du nom de l'ingénieur étant un A, on pourrait imaginer une autre "chaîne du savoir" que celle qui se termine par "l'élève élue" (probablement Aliénor d'Aquitaine), à savoir une chaîne partant d'un clerc guerrier (Darès) à un clerc traducteur (Cornélius), à un clerc artisan (Benoît) et enfin, à l'artisan lui-même (Argus), dont l'ouvrage terminé est à la fois l'image et le sujet de l'ouvrage de Benoît (le bateau décrit dans le texte). Le cheminement mènerait non pas vers l'élève, mais vers le texte du *Roman de Troie*.

présenter Argus, dont la renommée n'a pas duré, éventuellement parce qu'il n'a pas transmis son savoir.

e) La datation de la conquête

Un dernier détail est à examiner, la datation de la conquête de la Toison d'Or, qui précède d'un an la guerre de Troie. La guerre a commencé, selon Benoît, un siècle avant la naissance d'Homère, puisque celui-ci *ne fu puis de cent anz nez/Que li granz oz fu assemblez* (RdT vv. 53-54). Ce qui sert à récuser la transmission d'Homère dans le Prologue permet aussi de fixer la chute de Troie dans le temps et de la placer dans un contexte historique. On pourrait presque parler d'un recyclage remettant à l'endroit la folie entachant la transmission d'Homère, une fois retravaillée par la raison de Benoît.

Deux autres détails, négligeables à première vue, pourraient sinon permettre de dater, du moins de fixer plus précisément la conquête de la Toison d'Or dans le temps, le premier étant un sortilège inutile – encore un monolithe, un de ces détails incongrus qui font réfléchir – et le second l'évocation d'Hercule. Au cours de la nuit qu'ils passent ensemble, Médée prête à Jason un anneau dont paradoxalement, il n'a pas besoin. Celui-ci protège à la fois des enchantements, du feu, des armes, du venin, des serpents, de la noyade – bref, de toute crainte –, et il représente un pouvoir supérieur. De plus, en tournant la pierre vers l'extérieur de sa main, donc en la rendant visible, le porteur de l'anneau se rend invisible. C'est un détail significatif, puisque pour se rendre invisible, il faut non seulement porter la bague, mais disposer d'un savoir supplémentaire. Comme c'est le pouvoir le plus important de cet anneau, il est expliqué en dernier. On notera que si Médée, avec cette bague, détient la chose la plus précieuse au monde, la Toison n'est pas l'objet le plus précieux, mais seulement le plus renommé. Il semble que la renommée peut faire paraître son objet plus précieux qu'il ne le mérite. La richesse la plus grande est donc cachée au monde, et elle relève du savoir de Médée. Dans le Prologue, Rome a succédé à Athènes, qui elle-même a succédé à Troie, autant en termes de valeur militaire que de transmission du savoir. Dans l'épisode de la Toison d'Or, Benoît met en avant une autre ville, Jaconitès, dont l'héritière dispose, grâce à son savoir, d'un objet plus précieux que tout ce que Rome a pu conquérir jusque-là. Comme il le faisait dans le Prologue, Benoît démontre que le savoir surpasse toute valeur guerrière.

Comme le souligne Valérie Gontéro dans son livre sur les parures dans les romans antiques, cet anneau magique n'est pas décrit, pas plus que le mouton à la Toison d'Or. Cela rehausse l'effet de merveilleux, ce vide descriptif interdisant toute comparaison avec les autres parures décrites plus loin – ou avec celles du public.²⁰⁷ La remise de l'anneau remplace la cérémonie de mariage – ou la parodie, même, puisque c'est la jeune fille qui donne l'anneau et qu'elle ne le donne pas en public. Ce rituel pervers pourrait présager la trahison de Jason. D'un point de vue pratique, l'anneau ne sert pourtant à rien, puisque Jason est déjà protégé du feu par l'onguent. Le jeune homme ne craint pas la noyade, puisqu'il sait naviguer et il n'a pas besoin de se rendre invisible. Aucun des pouvoirs décrits ne fournit une protection que seul l'anneau pourrait offrir, au contraire, le seul artifice dont il a le monopole, rendre son porteur invisible à volonté, n'est pas appliqué. Cet anneau doit avoir

²⁰⁷ Valérie Gontéro, *Parures d'or et de gemmes: L'orfèvrerie dans les romans antiques du XII^e siècle*, op. cit., pp. 137 et 155-156.

Quant aux digressions encyclopédiques de Benoît, voir aussi la note 179. Pour la signification de l'anneau dans la littérature narrative médiévale en général, voir Alain Corbellari, "Les jeux de l'anneau: fonctions et trajets d'un objet emblématique de la littérature narrative médiévale", *'De sens rassis': Essays in Honor of Rupert T. Pickens*, edited by Keith Busby, Bernard Guidot, and Logan E. Whalen, Amsterdam-New York, Rodopi, 2005, pp. 156-167 (Faux Titre 259).

une autre utilité. En fait, il pourrait fixer la conquête de la Toison dans le temps et la rendre historiquement crédible. En effet, Médée en dit:

1698 "*Onques Oteviens de Rome*
 "*Ne pot conquerre cel avoir,*
1700 "*Qui cest poiüst contrevaleir.*"

A prendre ces vers pour argent historiquement comptant, nous pourrions en tirer beaucoup d'informations: Médée définit Octavien par sa richesse proverbiale²⁰⁸, due à l'étendue de ses conquêtes. Après Octave, son nom de naissance, l'empereur a porté successivement trois autres noms: Octavien (après sa première adoption par son beau-père), César (après son adoption par testament par César) et enfin Auguste, après son ascension au pouvoir. Comme le vers exige quatre syllabes, le choix du nom *Oteviens* au détriment de "César" ou d'"Auguste" s'explique, d'autant plus que ces deux derniers font partie du titre d'empereur et ne peuvent servir à désigner un individu précis.²⁰⁹ *Octavius* aurait quatre syllabes aussi, mais l'Octavien dont parle Médée n'est plus un jeune homme, puisque l'évocation de ses conquêtes et le qualificatif *de Rome* donnent à penser qu'il règne sur la ville. Et malgré l'emploi de *pot* qui permettrait de supposer qu'il est déjà mort, ses conquêtes sont considérées comme les plus grandes en termes de butin au moment où Médée prête la bague à Jason. On peut penser qu'elles font encore partie de l'actualité et qu'Octavien vit encore un an avant la première destruction de Troie.

On pourrait donc simplement enregistrer l'information suivante: Médée et Jason connaissent l'existence d'Octavien *de Rome* et savent que celui-ci a conquis maint butin de prix. Ils connaissent donc sa renommée et celle de sa ville, ce qui rappelle la *translatio studii* mise en pratique dans le Prologue, l'allusion aux conquêtes romaines reliant celle-ci – de loin – à la *translatio imperii*. Alors que Troie est encore debout, Rome serait déjà la ville puissante d'un riche conquérant, dépassée seulement par Colcos, qui cependant ne fait pas partie du monde réel et va perdre sous peu sa richesse principale, le savoir de Médée. Les Grecs n'ont pas encore engagé la guerre contre Laomédon, mais Rome se tient déjà prête à succéder à Athènes, futur vainqueur de Troie. En préparant ainsi l'avenir de Troie, qui est aussi le passé de son public, Benoît démontrerait encore sa maîtrise sur le temps et les espaces, escaladant et descendant l'échelle du temps, allant d'espace en espace sans effort et sans se déplacer réellement, par la seule force du savoir.

Pourtant, il y a erreur: Médée ne peut connaître un personnage qui a vécu après elle. Comment expliquer l'évocation intempestive d'Octavien?

- (i) On pourrait imaginer que Benoît est innocent, Constans ayant mis entre guillemets ce qui ne devait pas l'être et prenant pour une partie du discours de Médée ce qui devait n'être

²⁰⁸ En tant qu'historien, Benoît devait connaître Suétone, dont la vie d'Auguste commence par l'énumération des conquêtes du prince et donne de nombreux exemples de sa richesse et de sa largesse, particulièrement en rapport avec les embellissements de Rome, qu'Auguste aurait trouvée construite en briques et laissée toute de marbre. Edmond Faral relève que l'auteur d'*Eneas* aurait pris une partie de la description des trésors du tombeau de Camille dans un récit de la découverte des trésors de l'empereur Octavien.

Gaius Suetonius Tranquillus. Die Kaiserviten = De vita Caesarum. Berühmte Männer = De viris illustribus, hrsg. und übersetzt von Hans Martinet, Düsseldorf-Zürich, Artemis & Winkler, 1997, pp. 142-319.

Edmond Faral, "Le merveilleux et ses sources dans les descriptions des romans français du XII^e siècle", *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*, Paris, Champion, 1913, pp. 307-388, page 333 note 1.

²⁰⁹ Articles *Caesar*, *Augustus* et *Kaiser* dans le *LEXMA* (*Caesar (Titel)*, J. v. Ungern-Sternberg, vol. II, col. 1351-1352; *Augustus*, H. Wolfram, vol. I, col. 1231-1233; *Kaiser*, *Kaisertum*, H.-W. Goetz, vol. V, col. 851-853) et le *Neuer Pauly*.

qu'un commentaire de Benoît (RdT vv. 1698-1700). Cela démontrerait combien Benoît lui-même nous pousse à le confondre avec Médée, sa vice-enseignante. Constans serait tombé dans le piège, suivi par Baumgartner/Viellard dans leur propre édition. Il pourrait même avoir inséré dans son édition une erreur-monolithe de sa propre invention, plaçant ce guillemet là où il devait faire réfléchir le lecteur de son texte à lui. Cette hypothèse d'une erreur de la part de Constans, volontaire ou non, est soutenue par le fait que la seconde évocation d'Octavien dans le *Roman de Troie* n'est pas incluse dans un discours direct, mais est exprimée par Benoît lui-même (RdT v. 28'726). Cela ferait de l'évocation d'Octavien une allusion claire pour le premier public de Benoît seulement, dont nous supposons qu'il fait partie de la cour d'Henri II. On imagine qu'Henri II, à la fin d'une longue et profitable série de conquêtes, peut être comparé à Octavien triomphant, maître du monde connu de son époque. Cela ferait de la capitale d'Henri II la successeur de Rome. Or, le Prologue a établi que Rome était l'avant-dernière station du voyage du récit, même si cette station n'est que théorique, puisque le récit n'a fait que pénétrer le domaine de Rome sans y aller vraiment. La comparaison indirecte entre Octavien et Henri II établirait définitivement une *translatio imperii* se terminant à la cour de ce dernier, aux yeux du premier public de Benoît, du moins. L'hypothèse du guillemet mal placé est d'autant plus tentante que Benoît redonne la parole à Médée par le verbe *fait el*, juste après ce qui serait, selon notre interprétation, son propre commentaire.²¹⁰ S'il faut la lui rendre, elle ne l'avait plus. Mais d'autres hypothèses sont tout aussi attirantes.

- (ii) On peut aussi imaginer que Benoît cherchait simplement une image de richesse proverbiale qui ne pourrait, pourtant, égaler la valeur de la bague de Médée. Comme pour confirmer cette hypothèse, nous l'avons vu, Constans donne, dans sa table des noms propres, une autre occurrence du nom d'Octavien, également en rapport avec une richesse presque inégalée (RdT v. 28'726). Il semblerait que tout occupé à donner une image efficace de la bague, qui surpasse tout ce que connaît le public, Benoît a oublié que cet Octavien est Auguste, un personnage historique. Cette acception semble d'autant plus crédible que Benoît ne fait pas dire à Médée: "Même sa victoire sur Cléopâtre et Antoine n'a pas rapporté à Octavien de butin plus grand que la bague" – ce qui replacerait Octavien dans une histoire faite de dates précises –, puisqu'il n'est question que de conquêtes en général. Dans son article sur les automates merveilleux dans quelques textes médiévaux, M. B. Ogle donne une source possible pour l'automate qui, dans l'*Eneas*, garde le tombeau de Camille.²¹¹ Cette description pourrait venir de Guillaume de Malmesbury, qui dans la *Gesta Regum Anglorum*²¹² relate l'une des nombreuses légendes concernant Gilbert d'Aurillac. Tout jeune encore, le futur pape Sylvestre II aurait découvert le trésor d'Octavien²¹³, enfoui sous la ville de Rome et

²¹⁰ "L'anel" fait el, "me garde bien,/Quar jo l'aim plus que nule rien." (RdT vv. 1701-1702)

²¹¹ M. B. Ogle, "The Perilous Bridge and Human Automata", *Modern Language Notes* 35 (1920) no. 3, pp. 129-136.

Pour une description du tombeau de Camille, voir Edmond Faral, "Ovide et quelques autres sources du roman d'Enéas", *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*, Paris, Champion, 1913, pp. 73-157, description pp. 80-85.

²¹² *Gesta regum Anglorum* = *The history of the English kings / William of Malmesbury*, ed. and transl. by R.A.B. Mynors and compl. by R.M. Thompson et al., Oxford, Clarendon Press, 2 vols., 1998-1999, II, §169-170. Pour une traduction commentée du passage, voir l'appendice à l'article de Roland Allen, "Gerbert, Pope Sylvester II", *English Historical Review* 7 (1892) no. 28, pp. 625-668, appendice pp. 665-666.

²¹³ Chose surprenante, le trésor est composé, entre autres, d'une cour complète d'automates en or comportant un roi, une reine et des serviteurs, qui ressemblent aux figures d'un jeu d'échecs. Ce n'est que par

défendu, lui aussi, par un automate merveilleux. Le caractère merveilleux de la richesse d'Octavien aurait simplement prévalu sur la chronologie historique, particulièrement si cette richesse doit presque égaler une bague merveilleuse. Cette hypothèse est soutenue par le fait que les automates de la Chambre des Beautés pourraient aussi provenir de cette légende véhiculant les descriptions d'automates ingénieux que des voyageurs de l'époque ont pu admirer dans les pays arabes.²¹⁴

- (iii) Ovide aussi pourrait avoir sa part de culpabilité. Les *Métamorphoses* mettent en scène aussi bien des personnages non-historiques, comme Médée et les dieux, par exemple, que des personnages historiques, dont Auguste est présenté comme le dernier et le meilleur. Benoît pourrait avoir repris cette façon de faire, en ancrant son récit de la Toison d'Or par un repère historique connu de son public, mais en partant du point de vue que Médée ne compte pas, puisqu'elle n'est pas un repère historique, seule comptant l'évocation d'Octavien. Ainsi, la chronologie se ferait sans Jason, Hercule et Médée. Mais la chronique d'Eusèbe ne laisse pas de doute: Hercule et Jason sont contemporains du début de la guerre de Troie, qui a eu lieu bien avant le règne d'Auguste.²¹⁵ Il semblerait que cette erreur chronologique soit à porter au compte d'une méprise due à l'influence des *Métamorphoses* ou à l'emploi irréflecti d'une image de la richesse. Auguste sert de repère récurrent dans la chronique d'Eusèbe, où son nom revient plusieurs fois. Cela a pu contribuer à la confusion chronologique.

On pourrait aussi abandonner la notion d'erreur et imaginer que Benoît a placé sciemment le nom d'Octavien dans la bouche de Médée. Plusieurs interprétations sont possibles, selon que le public est censé relever cette incohérence ou non:

- (i) Le public n'est pas censé voir le défaut. Benoît avait besoin d'un repère historique connu du public, à citer quelque part dans l'épisode pour le rattacher à l'histoire. De plus, il lui fallait, pour faire comprendre la valeur de la bague, évoquer un personnage dont la richesse était connue à son époque. Rome faisant partie des repères historiques du Prologue, il semble naturel de choisir un Romain. Et si Benoît vient de relire les *Métamorphoses* pour s'en servir comme modèle de l'épisode de la Toison d'Or, il vient de terminer sa lecture par l'éloge des conquêtes d'Auguste (Met. XV, vv. 745-86). Il a pu se servir d'Octavien parce celui-ci correspondait le mieux au profil du repère historique dont il avait besoin, en pensant que son public ne remarquerait rien.
- (ii) Le public est censé reconnaître le défaut parce qu'il prouve l'étendue du savoir de Médée, qui connaît même l'avenir. Cependant, Médée parle d'Octavien comme si Jason devait le connaître aussi. Cette hypothèse est donc improbable, mais on peut étendre le savoir de Médée à Jason, dans une troisième hypothèse.
- (iii) Le public est censé reconnaître l'incohérence et commencer à réfléchir. Si avant même la naissance d'Octavien, Médée, maîtresse de Colcos, sait déjà tout de lui, cela illustre aussi l'altérité de Colcos, qui ne relève pas du temps humain. Mais Jason n'est pas de Colcos, pourquoi comprendrait-il l'allusion à Octavien? On pourrait imaginer qu'il y

l'application de son savoir magique et de sa perspicacité à résoudre une énigme que Gerbert peut trouver la chambre au trésor, y entrer et en repartir sans y laisser la vie, grâce à un fil d'Ariane.

²¹⁴ Pour une introduction à la fonction des automates dans la littérature française du XII^e siècle, voir Elly R. Truitt, "'Trei poëte, sages dotors, qui mout sorent di nigromance': Knowledge and Automata in Twelfth-Century French Literature, *Configurations* 12 (2004) no. 2, pp. 167-193.

²¹⁵ *Eusebius Werke. Siebenter Band: Die Chronik des Hieronymus – Hieronymi Chronicon*, hrsg. und bearbeitet von Rudolf Helm, Berlin, Akademie-Verlag, 1956², pp. 55b-57b et 157.

a de l'omniscience dans l'air à Colcos, et qu'elle s'étend aux visiteurs. Cela expliquerait pourquoi Jason, bien qu'il se montre bon élève et respecte son contrat avec Médée tant qu'il est à Colcos, rompt ce contrat dès qu'il a quitté le monde du savoir. Si Benoît a placé cette erreur de chronologie dans le texte pour faire réfléchir son public, nous avons affaire à un monolithe du même genre que la dépeinture des habitants de Colcos jouant aux échecs avant leur invention.²¹⁶ Ainsi Benoît, le seul à pouvoir parler d'Octavien, diffuserait son savoir dans l'air de Colcos, d'où il se transmettrait par osmose à Médée, aux habitants et à Jason, tant que celui-ci reste à Colcos.

Mais cette évocation d'Octavien n'est pas le premier repère temporel de l'expédition des Argonautes. Dans sa description de la fête de Peleüs, Benoît dit:

805 *Jason i fu e Herculès,
Cil qui sostint maint pesant fais
E mainte grant merveille fist
E maint felon jaiaint ocist
E les bones iluec ficha,*
810 *Ou Alixandre les trova:
Ses grant merveilles e si fait
Seront a toz jorz mais retrait.*

Contemporain du début de la guerre, Hercule a bien existé et il a vécu avant Alexandre, puisque celui-ci a trouvé la preuve tangible d'un de ses exploits, à savoir que par ses *bones*, il a contribué à la structuration du monde. Ce commentaire de Benoît, qui ne doit pas présenter Alexandre, relie Jason au public. Jason doit être de la génération d'Hercule, ou presque. Comme ils partent ensemble à l'aventure, la différence d'âge ne peut être très grande, mais Hercule semble avoir déjà fait ses preuves, alors que Jason représente la jeunesse qui "monte". Ainsi, Jason conquiert la Toison avant le règne d'Alexandre. Comme la guerre de Troie commencera un an après la conquête de la Toison, selon Benoît, la guerre se situe entre l'expédition des Argonautes et le règne d'Alexandre. On pourrait imaginer une traduction alternative des vers 809-810: Puisque *trova* et *ficha* sont tous deux au passé simple et que *ou* n'exprime qu'un rapport spatial entre les deux verbes, Hercule a pu fixer les bornes là où (auparavant), Alexandre les avait trouvées, le premier les découvrant et le second les dressant. Cependant, ce n'est pas la première interprétation qui vient à l'esprit.

Quoi qu'il en soit, si le premier souci de Benoît est de crédibiliser son récit par des repères historiques connus du public, les noms pourraient être plus importants que la stricte chronologie. Cette façon de faire rejoindrait ce que dit Ernst Robert Curtius des *Schulautoren* de l'époque, à savoir, *alle auctores sind gleichwertig und zeitlos. Das ist und bleibt bezeichnend für das ganze Mittelalter*. Si c'est juste pour les enseignants, pourquoi cela ne le serait-ce pas, toutes proportions gardées, pour le savoir historique qu'ils transmettent?²¹⁷ Ce positionnement temporel de la guerre consiste en repères guerriers, en conquêtes et en combats. Benoît pourrait se passer d'Octavien, puisque Hercule et Alexandre forment une "généalogie" fixant la guerre dans l'histoire. C'est une généalogie guerrière, qui s'appuie sur des noms de guerriers connus du public, et seul Jason doit être présenté. Mais il est accompagné et cautionné par Hercule, que *cil qui* suffit à évoquer.²¹⁸ Dès

²¹⁶ Le public ne réalise l'existence du "monolithe des échecs" que lorsque la guerre est déjà engagée, au moment où Benoît parle de l'invention des échecs à Troie.

²¹⁷ Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, op. cit., p. 59.

²¹⁸ Hercule semble suivre Jason, mais dès l'instant où il menace le messager de Laomédon de revenir à Troie pour venger l'offense faite aux Grecs, le public de Benoît se rend compte qu'Hercule prendra la direction des

que les choses sérieuses, la guerre, commencent, c'est Hercule qui rassemblera les Grecs, Jason ne servant que le temps de conquérir la Toison. Cela confirmerait que l'épisode de la Toison est relié moins étroitement au récit de la guerre qu'au Prologue. La présence d'Hercule – le seul des compagnons de Jason auquel Benoît donne un nom et une personnalité – annonce aussi que Jason va démériter et perdre son statut de premier personnage du récit au profit de celui-ci. En effet, le public sachant que le sujet du roman est la guerre de Troie, et non la Toison, il comprend, au moment où Hercule promet vengeance à Laomédon, que Jason va être remplacé. Mais en quoi va-t-il démériter? Avant d'aller conquérir la Toison, il était glorieux, alors qu'après la conquête et la trahison de Médée, il ne suffit plus aux exigences d'un personnage principal. Si entre son départ de Pénélope et son abandon par Benoît, Jason a joué le rôle de l'élève dans une transmission du savoir, il n'a pas dû remplir ce rôle correctement. Cela nous ramène aux termes du contrat social auxquels sont soumis tous les acteurs de la transmission du savoir. Or, c'est précisément un contrat dont l'objet est une transmission de savoir que Jason va rompre.

Le chronométrage de la conquête met en valeur une réflexion permettant une action rapide et efficace. À côté des indications de temps exactes pour tout ce qui a trait au travail intellectuel, Benoît décrit aussi des actions dont il n'indique pas la durée, mais qui doivent prendre un certain temps, comme le changement d'habits sur la plage de Colcos et l'entrée en ville, par exemple. Ce temps investi dans les relations sociales souligne combien il importe de s'adapter à la société de son choix. De même, un personnage est valorisé dès qu'il est accompagné, donc intégré socialement. Peleüs donne une fête pour toute la Grèce, il se fait aider par Argus, Jason ne part pas seul à l'aventure, il est même accompagné doublement, par un grand nombre de jeunes Grecs anonymes et par un héros connu, Hercule, qui cautionne l'aventure et recommande Jason au public. Echappant à l'emprise du temps, comme la gloire, la vie sociale est si importante qu'avoir avec soi une mini-société dans laquelle on est intégré est lié à une évaluation positive. Seuls les gens qui réfléchissent restent seuls pour un temps, mais le but de cette solitude est toujours d'élaborer un plan garantissant l'intégration sociale.²¹⁹ Si le travail intellectuel semble non-social tant qu'il a lieu, son origine et son but, eux, sont sociaux. La situation est la même dans le Prologue: Darès écrit son journal de guerre seul le soir, Cornélius cherche seul dans son armoire et traduit seul le texte qu'il a trouvé. Enfin, Benoît se montre à l'oeuvre, peaufinant son texte en solitaire. Mais le but du travail intellectuel est social, car si celui qui réfléchit est seul dans la pièce, il se réclame d'une ascendance et d'une descendance de passeurs de savoir, son travail solitaire l'intégrant dans une société de savants du monde entier, passés et à venir. En fait, cette société dont se réclame Benoît est peuplée de gens déjà morts, qui ont vécu ailleurs que dans son espace, mais qui tous ont travaillé pour les générations à venir. Elle s'étend à travers le temps et l'espace, jusqu'en des temps et des espaces qui n'existent plus. La société du savoir est donc celle qui reflète le mieux l'idéal d'éternité de la vie sociale.

B. Ovide

Dans les *Métamorphoses* aussi, l'accent est mis sur la durée de la réflexion et la rapidité de l'expédition, mais par des moyens différents. Placée au Livre VII, l'histoire de Médée est au milieu

événements sous peu, et cela avant même que Benoît n'annonce la trahison de Jason. D'une certaine façon, Benoît semble renoncer à Jason sur la plage de Troie déjà, lorsqu'il fait prendre la direction des événements majeurs par Hercule.

²¹⁹ On pourrait dire que Médée est seule sur sa tour quand elle assiste à la conquête. En fait, elle y monte pour accompagner Jason des yeux elle n'est donc pas vraiment seule et l'image de la tour sert d'abord à souligner que la conquête dépend uniquement de la mémoire de Jason, puisque Médée ne peut rien lui souffler. Mais l'avenir social de Médée dépend du succès de Jason. Ainsi, l'isolement sur la tour est lié à l'intégration sociale.

d'un déroulement temporel qui part de la description du Chaos et de la construction de l'univers pour se terminer sur l'ordre social établi par le règne d'Auguste. Comme dans le *Roman de Troie*, la conquête de la Toison se fait en un jour.

L'épisode en Colchide commence *in medias res* à la fin du Livre VI, et semble n'avoir aucun arrière-plan. En effet, Ovide ne dit pas que les Argonautes sont poussés à l'aventure par Pélidas, dont il expliquerait les craintes et qui tendrait à son neveu un piège élaboré soigneusement. Si le piège de Pélidas n'est pas évoqué, Jason ne peut tomber dedans par manque de réflexion. De même, comme les Argonautes ne font pas escale à Simoënta, il n'y a pas de comparaison possible entre deux débarquements à Troie et en Colchide, ou quant aux rapports entre Grecs et Troyens. Enfin, le travail intellectuel d'Ovide n'est pas mis en scène aussi directement dans les *Métamorphoses*, Ovide ne se réclamant pas d'une longue tradition de clercs solitaires oeuvrant à la transmission du savoir. Sans tous ces personnages "de réflexion", le travail intellectuel n'est mis en scène que dans le monologue de Médée, à première vue, du moins. Cela semble d'abord mettre le personnage de la jeune fille en valeur. Mais cette réflexion que le public peut suivre en direct ne sera pas récompensée, puisque nous allons voir qu'elle sera vaine, la décision prise par Médée étant remise en question par Jason en un instant. La réflexion de la jeune fille ne fait que mettre Jason en valeur. Ce détail souligne la différence la plus frappante avec le *Roman de Troie*: Ovide met en scène un Jason qui, contrairement à celui de Benoît, agit de façon telle qu'il a dû réfléchir avant d'agir, et cela bien que le public ne voie que l'effet de ce travail intellectuel et n'entende pas ses pensées. Le Jason d'Ovide est même montré agissant de façon réfléchie à deux reprises, et pourtant, le déroulement de l'épisode est le même chez Ovide et Benoît. Il faut donc regarder de plus près comment est exprimé tout ce qui a rapport au temps dans les *Métamorphoses*, du départ de Calaïs et Zétès jusqu'au retour à Iolcos (Met. VI v. 719 – Met. VII v. 158).

a) Chronométrage

Les indications de temps étant rares, le chronométrage de la conquête n'est pas possible. En effet, au moment où Calaïs et Zétès, fils de Borée et d'Orithye, se joignent aux Argonautes pour aller conquérir la Toison, ceux-ci sont déjà en route depuis un temps indéterminé. Les deux jeunes gens partent et *uellerà cum Minyis nitido radiantia uillo/Per mare non notum prima petiere carina* (Met. VI vv. 720-721)²²⁰. Ces deux jeunes gens, hommes ailés, fils du vent Borée, prennent le bateau au vol, en cours de voyage. Le physique et l'ascendance de Calaïs et Zétès en font des êtres rapides. S'ils savent voler, ils n'ont d'ailleurs pas besoin d'un bateau. De plus, les Argonautes mettent en fuite des oiseaux pendant leur escale. Tout ce qui a trait au voyage relève de la rapidité du vol des oiseaux ou du vent, comme celui qui gonfle les voiles du bateau.

On ignore depuis quand ils sont en mer. La seule raison donnée pour le voyage est que la Toison est en or.²²¹ L'impossibilité de la conquérir n'est pas exprimée au moment où Calaïs et Zétès se joignent aux Argonautes, à la fin du Livre VI. Ce n'est qu'après l'avoir demandée que les Argonautes se voient imposer *vis ... magnorum horrenda laborum* (Met. VII v. 8)²²². Seule, la Toison fait se mettre en route les Argonautes chez Ovide, alors que chez Benoît, c'est la

²²⁰ Ils partirent avec les descendants de Minyas à travers la mer jusque-là inconnue, sur le premier de tous les navires.

²²¹ Chez Ovide, la Toison n'est plus sur le mouton, elle est pendue à un arbre (Met. VII v. 151), alors que le mouton vit encore et porte sa toison dans le récit de Benoît. En effet, Jason *est venuz dreit al mouton,/Si en a prise la toison* (RdT vv. 1963-1964). Comme les fruits d'un arbre, la Toison représente une source vive de richesse chez Benoît, richesse qui reflète, ou fonde même la richesse de Colcos. Dans les *Métamorphoses*, elle n'est pas tant une source de richesse qu'un objet précieux parce qu'il est unique et consacré.

²²² [Le roi] impose aux descendants de Minyas un nombre effroyable d'immenses travaux.

perspective de la succession de Peleüs, et surtout celle d'une gloire supérieure, qui fait partir Jason. Ce manque d'arrière-plan accélère le récit. A la fin du Livre VI des *Métamorphoses*, alors que le public suit encore comment poussent les ailes de Calaïs et Zétès, il manque le début du voyage, alors que le public de Benoît, quant à lui, en apprend même les raisons cachées. La démarche de l'historien Benoît est de donner le plus de détails possibles à un public qui ne sait encore presque rien, celle d'Ovide est de parler de tout, mais par allusion seulement, pour un public disposant d'un savoir préalable au récit. Avant de le transmettre, Benoît est le seul à disposer du savoir, alors que le public d'Ovide devait, idéalement, en savoir beaucoup avant d'entendre les *Métamorphoses*. L'un transmet du savoir, l'autre le rappelle.

Ovide crée un effet de rapidité en omettant toute indication de temps.²²³ On l'a vu, le public s'embarque au vol. Le bateau est cité avant Jason, la *prima carina* apparaît déjà au dernier vers du Livre VI, alors que Jason n'est nommé que quelques vers plus loin, avec mention de sa gloire, toutefois, puisque les Minyens partent *claro sub Iasone*, sous la direction de l'illustre Jason (Met. VII v. 5), alors que le bateau n'est pas nommé, même pas dans la dénomination des voyageurs, puisqu'Ovide ne parle pas d'Argonautes, mais de *Minyae* (Met. VII v. 1). A peine le bateau évoqué, la navigation et l'escale sont expédiées en une phrase et les Argonautes abordent en Colchide. Ce qui caractérise le voyage, c'est le premier mot du Livre VII: *Iamque*. Le récit commence à peine que *déjà*, les Grecs *fretum ... Pagasaea puppe secabant* (Met. VII v. 1)²²⁴, qu'ils voient Phinée, le sauvent et parviennent au but. La traversée de la mer, l'escale pour sauver Phinée et l'arrivée sont reliées par *-que*, c'est une énumération de péripéties déjà terminées au moment où Ovide les décrit, puisqu'il termine par *contigerant / ils avaient atteint* leur but, non pas une terre, mais un fleuve, lui-même rapide.

- 1 *Iamque ... secabant*
 Perpetuaque ...
 ... visus erat, iuvenesque ...
 ... fugarant,
 5 *Multaque perpessi ... tandem*
 *Contigerant rapidas limosi Phasidos undas.*²²⁵

Si le voyage est décrit rapidement, il n'est pas facile, malgré ce *iamque ... que ... que ...* évoquant la rapidité. Contrairement aux Argonautes de Benoît qui disposent d'un savoir-faire de navigateurs, ceux d'Ovide ont à souffrir du voyage, *multaque perpessi*, jusqu'à ce qu'ils parviennent *tandem*, *enfin* au but. C'est donc le public qu'Ovide fait avancer rapidement dans son récit, pas les Argonautes sur la mer, et le voyage à travers une mer inconnue est d'autant plus rapide que le bateau est la proie des vents au lieu d'être bien dirigé. Si ce bateau est vraiment la *prima carina*, ce

²²³ Benoît se sert du même procédé pour le retour des Argonautes à Pénélope.

2045 *Quant en Grece furent venu,*
 Al port dont il erent meü
 Ariverent joioisement:
 De grant peine e de grant torment
 Furent estors, ço lor est vis.

Au moment où Benoît évoque le voyage du retour, celui-ci est déjà terminé.

²²⁴ *Les descendants de Minyas sillonnaient la mer sur leur navire construit à Pagases.*

²²⁵ *Déjà, ils sillonnaient ...; déjà ils avaient vu ...; les jeunes fils de l'Aquilon avaient chassé ... et, après beaucoup de souffrances, les compagnons de l'illustre Jason avaient enfin atteint les eaux rapides du Phase limoneux.*

premier voyage a dû être plus difficile qu'une traversée de routine.²²⁶ Et si Ovide expédie ce voyage en une phrase sans relater la construction du bateau²²⁷, c'est que le bateau et le voyage, même innovateurs, ne sont pas importants et qu'il suffit de savoir que les Argonautes sont arrivés en Colchide. On notera toutefois que le Jason d'Ovide n'a pas le savoir-faire du Jason navigateur de Benoît. Argus et Pélias ne sont pas cités, le personnage de l'*enseigniere* appliquant son savoir pour permettre un voyage rapide et celui du roi élaborant un *engin* malfaisant manquent dans les *Métamorphoses*, ce qui laisse toute la place, par omission, pour les réflexions de Médée.

Comme ceux de Benoît, les Argonautes d'Ovide font une escale au cours de leur voyage vers la Colchide. Dans les *Métamorphoses*, cette escale est sans conséquence, même si un public averti sait qu'elle n'est pas due au hasard, puisque le destin de Phinée est lié à celui de Phrixus qui a fait parvenir la Toison en Colchide. L'escale montre les Argonautes sous un éclairage positif – ils délivrent un vieillard des oiseaux qui le torturent –, alors que dans le *Roman de Troie*, l'escale cause la guerre et l'image que Benoît donne des Grecs est négative, Jason étant discourtois et Hercule colérique. A première vue, il n'y a donc aucun rapport entre l'escale pour aider Phinée²²⁸ et l'escale à Troie. Cependant, il y a des parallèles. Dans les *Métamorphoses*, les Argonautes interviennent dans la structure hiérarchique de cet espace en chassant les harpies qui y régnaient. A moitié humaines, les harpies sont dangereuses pour les humains parce qu'elle sont aussi à moitié animales. A leur façon, Calais et Zétès séparent les bêtes de l'homme en les chassant, et font ce que requiert le Prologue de Benoît. Dans les *Métamorphoses*, la conquête de la Toison prive la Colchide de sa merveille, partant, de son avenir. Les deux stations du voyage ont donc un effet tantôt bénéfique (Phinée), tantôt maléfique (la Colchide) sur les espaces visités. Dans le *Roman de Troie*, les Argonautes apportent le malheur à Troie, détruisant toute structure sociale dans le seul but d'augmenter la gloire de Jason. A Colcos, s'ils prennent la Toison, ils font pire, puisqu'ils emmènent l'unique héritière du trône et la détentrice du plus grand savoir, non pas pour ramener chez eux une enseignante émérite, mais pour l'abandonner. Leur action est néfaste au cours des deux escales, et même si la conquête de la Toison corrige le plan *félon* de Peleüs et rétablit la justice, c'est peu de chose comparé aux effets négatifs de cette expédition. C'est comme si l'esprit *félon* de Peleüs, cause de toute l'affaire, s'était répandu par contagion à travers les espaces, porté par Jason, aussi félon que son oncle, comme on le verra.

Une escale insère un récit secondaire dans le récit principal. Dans les *Métamorphoses*, le récit secondaire n'est présent que par allusion²²⁹, Ovide ne disant pas pourquoi Phinée est tourmenté par les harpies. Un public ignorant est censé s'en enquérir, mais idéalement, il doit déjà connaître

²²⁶ Benoît dit la même chose, mais ajoute qu'il n'est pas tout à fait sûr de ce qu'il avance. Pour démontrer le savoir-faire du navigateur Jason, la rumeur selon laquelle le bateau est le premier à traverser la mer ne suffit pas. Benoît doit encore montrer Jason capable de naviguer seul, ce que Jason fera en allant de Jaconitès à l'île au mouton.

²²⁷ A ne pas parler du bateau en détail, et en disant que les Argonautes naviguent *claro sub Iasone* (Met. VII v. 5), Ovide laisse toute la gloire de l'expédition à Jason. Benoît, quant à lui, précise que c'est la gloire du bateau qui attire la jeunesse grecque, ce qui prend tout son sens pour ceux qui se souviennent que le bateau n'est que la seconde pièce maîtresse faite par un artisan chez Benoît, le *Roman de Troie* étant la première. La gloire du Jason de Benoît ne suffit pas à attirer les futurs Argonautes à Pénélope, alors que dans les *Métamorphoses*, sa gloire dépasse celle du bateau.

²²⁸ Calais et Zétès démontrent ainsi leur utilité pour l'expédition. En effet, Jason n'agit pas pendant l'escale et Hercule, qui dans le *Roman de Troie*, promet la guerre au messager de Laomédon, manque tout à fait. Jason est le seul Argonaute nommé, et la gloire lui appartient sans partage.

²²⁹ On imagine que si le public d'Ovide comprend les allusions du texte, il dispose d'une banque de données qui reproduit, en plus grand et en plus détaillé, le monde décrit dans les *Métamorphoses*. Le texte d'Ovide sert à vérifier que la banque contient toutes les données nécessaires et que le programme de restitution de données, la mémoire, fonctionne parfaitement.

Phinée. En termes de temps, l'éternité, la répétition uniforme d'une action quotidienne, prend fin à ce moment-là dans les *Métamorphoses* et une fois les harpies chassées, l'histoire de Phinée (re)commence, et le temps reprend son cours. Dans le *Roman de Troie*, l'escale initie la fin de Troie et de sa vie sociale. Or, nous avons vu que la vie sociale du *Roman de Troie* tend à l'éternité, comme le tourment de Phinée. Selon qu'on est tourmenté quotidiennement par des harpies ou qu'on vit dans une cour en fête, l'éternité est donc désirable ou non. Si les malheurs de Phinée se terminent au cours de l'escale, ceux de Troie ne font que commencer. Du point de vue temporel, une escale est une interruption, une pause, et le récit principal est suspendu. Cette pause fait digression vers un récit secondaire, qui semble être une perte de temps pour le récit principal. Dans les *Métamorphoses*, l'escale auprès de Phinée, déjà terminée au moment où on en parle, souligne la rapidité du voyage. Dans le *Roman de Troie*, le récit secondaire qu'elle introduit deviendra le récit principal. En effet, si le public n'avait pas entendu le Prologue et le Résumé du poème, il s'attendrait à la suite des aventures de Jason et de Médée après le retour à Pénélope. Ce n'est que grâce à l'annonce de la transmission du *saveir com Troie fu perie* (RdT v. 43) que le public sait que cette escale à Troie initie le récit principal et que les Argonautes vont revenir à Troie, même s'il ne sait pas quand. Dans les *Métamorphoses*, par contre, une fois Phinée délivré, les Argonautes n'ont aucune raison de revenir. L'escale à Troie sert donc d'effet annonciateur dans le *Roman de Troie*, et le public sait que Benoît ne l'emmène à Colcos que pour mieux revenir à Troie.

Cet effet d'annonce est d'autant plus marquant que les Argonautes n'entrent pas à Troie et restent sur la plage. Et Laomédon ne va pas vers les Grecs en personne, puisqu'il leur envoie un messenger. Les Troyens, représentés par le messenger, ne vont pas en Grèce non plus, ils ne parlent qu'aux Argonautes, lieu-tenants – et non pas ambassadeurs – de la Grèce, puisque les menaces d'Hercule ne sont pas proférées sur ordre d'un roi grec. En fait, cette entrevue sur la plage, un sous-espace qui ne relève ni de la mer ni de Troie, entre les lieu-tenants de deux espaces, et non entre leur dirigeants, sert de répétition générale à l'attaque de la ville de Troie par les dirigeants grecs, les choses sérieuses ne commençant qu'à la deuxième entrevue. Dès que les Argonautes quittent Troie, le public comprend que Colcos est l'escale sur la route de Troie, et non l'inverse. Ainsi, Benoît procède de la façon suivante: d'abord, Troie est annoncée comme le lieu du récit principal, mais elle semble reléguée au rang d'espace secondaire où les Argonautes ne font que se reposer brièvement. Ensuite, les Grecs vont à Colcos, qui semble être le lieu du récit principal, mais n'est pas destiné à le rester si le Résumé a dit vrai. De sorte que le Résumé fait office de contrat auquel on peut se référer. Benoît démontre sa maîtrise du temps et de l'espace en changeant la hiérarchie de ses récits, qui n'est claire que pour celui qui écoute attentivement. Lorsque les Argonautes abordent à Troie, le public sait que c'est là l'espace du récit principal. Mais il sait aussi que la Toison n'est pas là et que les Argonautes doivent aller plus loin pour *querre la Toison*. Ils savent donc (i) que les Argonautes doivent quitter Troie, que la confrontation avec les Troyens est repoussée, et que (ii) ils doivent revenir, que l'escale à Colcos, qui semble primordiale, est secondaire à côté du récit principal à venir, celui de la guerre.

Cela nous ramène à la question initiale, à quoi sert l'escale à Colcos? Il est utile, pour un architecte, de revenir au modèle réduit pour retrouver une vision d'ensemble qui peut, tout à coup, lui faire défaut dans le détail de la construction. Revenons donc au modèle réduit, les vers du Résumé qui annoncent l'expédition des Argonautes. Ce modèle place la conquête de la Toison sous le signe du *saveir*. A mi-chemin entre le Prologue, qui ne traitait que de savoir, et le récit circonstancié de la guerre, il est encore question de savoir dans l'épisode de la Toison d'Or. Mais il est également déjà question de guerre puisqu'en fait, la guerre est initiée avant même l'arrivée de Jason à Colcos. On pourrait penser qu'entre la théorie du savoir et le récit de la guerre, le détour par Colcos est une répétition de la théorie, avant de passer aux choses sérieuses, un genre de test. Or, à Colcos, on transmet du savoir. Ce test ne peut être destiné ni à Jason ni à Médée, puisque

ceux-ci vont quitter le récit. Le public, par contre, va rester pour écouter le récit circonstancié de la guerre.

La notion de perte de temps pendant l'escale nous mène encore à autre chose, à savoir au rapport des Grecs au temps dans le *Roman de Troie*. En effet, comme le plan de Peleüs est déjoué à Colcos, il a fait tout son travail de réflexion pour rien, et la fête, la construction du bateau et l'expédition tout entière le ramènent à son point de départ, à savoir qu'il doit tolérer Jason à Pénélope. Cela donne un effet de réaction en chaîne, qui se solde par un effet nul, puisqu'en Grèce a lieu une injustice, le plan félon, qui sera rectifiée au retour des Argonautes en Grèce, après deux escales à Troie et à Colcos. Cette première injustice entraîne une autre, le renvoi des Grecs de Troie, qui sera rectifiée à Troie même un an plus tard, après une escale à Colcos et plusieurs escales auprès des princes grecs. Cela entraînera une nouvelle injustice, l'enlèvement d'Hésione et sa tenue *en soignantage* au lieu d'être épousée (RdT v. 3402). Dans l'article sur l'art de la mosaïque comme métaphore de l'écriture dans le *Roman de Troie*, Emmanuèle Baumgartner souligne que le motif de la reverdie sert d'arrière-plan à la plupart des départs, vers des aventures qu'on espère glorieuses ou vers une vengeance prometteuse de profit. Ce motif du départ glorieux crée à chaque fois une tension, le souci de voir rentrer les voyageurs.²³⁰ Il peut être inversé pour illustrer un moment sans gloire – par une évocation de l'hiver au moment où les Grecs quittent les ruines de Troie, par exemple –, mais la tension reprend à chaque départ. Parce qu'il relâche définitivement cette tension, le retour des héros est de mise dans tout récit. Mais on garde de ces voyages en chaîne l'impression que les Grecs tournent en rond, et que les voyages à Colcos et à Troie semblent presque une perte de temps. Enfin, Benoît annonce qu'en Grèce aura lieu une injustice, l'abandon de Médée, qui sera rectifiée par les dieux, en Grèce également. On dirait que toute injustice part de la Grèce et que la chute de Troie est le fait d'une société cultivant l'injustice, qu'elle répand à chacune de ses excursions. La chute de Troie est donc causée par une expédition qui se solde par une perte de temps. Mais revenons au voyage des Argonautes.

Chez Benoît, pas d'épreuve en cours de route²³¹, alors que l'escale des Argonautes d'Ovide est la première épreuve au cours d'un voyage difficile. Mais les deux épreuves, le combat contre les harpies et le voyage, étant déjà réussies au moment où Ovide en parle, elles ne servent que de décor à la mise en scène de Médée. Jason est nommé, mais ne joue qu'un rôle accessoire pour l'instant. À peine arrivés en Colchide, les Argonautes d'Ovide demandent la Toison et se voient imposer d'effroyables épreuves.

7 *Dumque adeunt regem Phrixaeque uellera poscunt*
 Visque datur Minyis magnorum horrenda laborum,
 *Concipit interea ualidos Aetias ignes*²³²

À peine les conditions de la conquête de la Toison exposées, Médée tombe amoureuse. Ni la demande des Argonautes, ni les conditions de la conquête ne sont données en discours direct. Les pensées de Médée, dur travail de réflexion, faisant immédiatement écho aux horribles travaux qu'on exige des Argonautes. Le père de Médée ne la fait pas venir comme chez Benoît, elle est

²³⁰ Emmanuèle Baumgartner, "Benoît de Sainte-Maure et l'art de la mosaïque", *Ensi firent li ancessor, Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, publiés par Luciano Rossi avec la collaboration de Christine Jacob-Hugon et Ursula Bähler, vol. 1, Torino, Edizioni dell'Orso, 1996, pp. 295-307, en particulier pp. 300-302.

²³¹ Ou plutôt, pas d'épreuve de force, puisque la véritable épreuve aurait consisté à réfléchir à Troie.

²³² *Ils se rendent chez le roi et lui demandent la toison du bélier de Phrixus, mais il impose aux descendants de Minyas un nombre effroyable d'immenses travaux; cependant un feu violent s'allume dans le cœur de la fille d'Eétès.*

déjà là quand Jason demande la Toison. Ovide ne décrit pas l'apparence ou le savoir de Médée, alors que Benoît présente longuement la jeune fille, en mettant l'accent sur le savoir qu'elle détient. Dans les *Métamorphoses*, si les pensées de Médée s'étendent des vers 11 à 71, elles durent ce que durent les pensées et ne sont pas chronométrables. Mais dans un texte qui comporte 160 vers, on remarque d'autant plus un discours intérieur s'il est le seul, si la peinture de son arrière-plan est succincte et s'il s'étend sur près d'un tiers du texte. A peine Médée a-t-elle décidé, après des tergiversations longues à lire, mais rapides à penser, de ne pas aider Jason, qu'elle le voit dans les bois près des autels d'Hécate. Le changement de lieu indique qu'un certain laps de temps s'est écoulé, mais Médée n'a pas réfléchi pendant une semaine comme dans le *Roman de Troie*. De plus, Jason n'attend pas qu'elle s'adresse à lui, c'est lui qui vient à elle. Il promet le mariage en échange de la Toison, Médée accepte, elle lui transmet les herbes magiques et leur usage, et Jason se retire. On notera que ce n'est pas Médée qui donne et qui enseigne, mais Jason qui *accepit* les herbes et *usum edidicit*. L'action est le fait du jeune homme, même si elle ne consiste qu'à recevoir. Tout cela se passe au soir de l'arrivée des Argonautes et le lendemain, Jason va conquérir la Toison.

100 *Postera depulerat stellas aurora micantes*

155 *... et auro*
Heros Aesonius potitur spolioque superbus,
Muneris auctorem secum, spolia altera, portans,
*Victor Iolciacos tetigit cum coniuge portus.*²³³

A peine la Toison conquise, Jason repart avec Médée qu'il a épousée entre-temps, mais le mariage n'est pas décrit. L'arrivée à Iolcos doit être évoquée, par contre, puisque la traversée de la mer n'est pas sans danger, comme le dit Médée dans ses tergiversations (Met. VII vv. 62-65). Ovide parle d'ailleurs de l'épouse de Jason comme de la Toison, Jason arrivant à Iolcos portant une *spolia altera* (Met. VII v. 157), une seconde prise qu'on exhibe. Epouser Médée a été aussi facile et rapide que se saisir de la Toison, la Toison étant conquise au lendemain de l'accord²³⁴ et le mariage étant déjà célébré quand Jason rentre chez lui, après un voyage de retour qui n'est relaté que par l'arrivée à Iolcos²³⁵. Les seules indications du temps écoulé sont le changement de décor en Colchide, de la salle du roi à la forêt, et le passage de la forêt au champ consacré à Mars. L'arrivée des Argonautes et l'entrevue dans la forêt doivent avoir lieu le même jour, et la conquête se fait *postera aurora*, le lendemain à l'aurore (Met. VII v. 100). Cela donne à penser que dans ces deux indications reliées au temps, ce n'est pas le temps chronométrable, mais le changement d'espace qui compte, associé au changement entre la nuit et le jour. L'entrevue dans la forêt se déroule le soir ou la nuit. Dans cette forêt nocturne, Médée transmet en cachette à Jason un savoir caché, ce qui contraste avec la conquête de la Toison qui se fait au grand jour, au vu et au su de tous. Les deux seules indications de temps que donne Ovide ne soulignent donc pas la rapidité de

²³³ *Le lendemain, dès que l'aurore a chassé les étoiles scintillantes ..., et le héros, fils d'Éson, s'empare de la toison d'or; fier de cette dépouille, il emmène comme une seconde dépouille celle à laquelle il doit un si grand service et, triomphant, il aborde avec son épouse au port d'Iolcos.*

²³⁴ Benoît fait de même, la conquête de la Toison se fait au plus vite après la transmission du savoir. Il est vrai que le savoir a été transmis oralement, entre la transmission et l'application du savoir, il faut faire vite, avant d'oublier le savoir transmis.

²³⁵ Benoît ne raconte pas le mariage non plus, mais avec un effet différent. Il fait contraster le temps que prend Jason pour se laisser fêter à Colcos avec l'absence de récit du mariage. Pour Jason, l'intégration sociale que lui procure la gloire est plus importante que le contrat qu'il a passé avec Médée. Il ne fera donc qu'emmener Médée, le terme de mariage, qui confirmerait que Jason a tenu sa promesse dans un premier temps du moins, ne survient pas dans le récit.

l'expédition, mais structurent l'espace. L'espace associé à la nuit est un espace secret, non-social, et les espaces associés au grand jour sont des espaces publics.

Comme le chronométrage ne sert pas à différencier qualités et défauts, il faut se référer au nombre de vers que recouvre la description d'une action pour déterminer si elle a de l'importance. Or, Ovide n'accorde d'étendue textuelle qu'aux pensées de Médée et à la description de la conquête de la Toison, qu'il donne chronologiquement et par le menu. Sans encore savoir si Ovide veut que le public préfère Jason ou Médée, on peut postuler que ces deux passages détiennent la clé du système de valeurs d'Ovide. La répartition des vers est la suivante:

Voyage des Argonautes jusqu'en Colchide	Met. VI v. 719 – Met. VII v. 8	11 vers, dont
Escale auprès de Phinée	Met. VII vv. 2-4	(3 vers)
Médée tombe amoureuse	Met. VII vv. 9-11	2.5 vers
Médée réfléchit	Met. VII vv. 11-71	60.5 vers
Médée se décide, va aux autels d'Hécate, voit Jason, change d'avis, ils passent leur accord, elle transmet son savoir, il rentre chez lui	Met. VII vv. 72-99	28 vers
Jason conquiert la Toison	Met. VII vv. 100-156	57 vers
Jason épouse Médée, voyage du retour	Met. VII vv. 157-158	2 vers

Sur les 161 vers qu'Ovide accorde à la conquête de la Toison d'Or, la partie centrale du récit, qui traite des événements en Colchide, en occupe 148, alors que le voyage n'en occupe que 13. Cette partie centrale peut être divisée en trois blocs: la réflexion de Médée, l'entrevue dans la forêt et la conquête de la Toison. Les textes sur la réflexion et la conquête sont de longueur pratiquement égale, et à reprendre les termes utilisés pour le *Roman de Troie*, nous dirons que la réflexion a autant de poids verbal que l'action. Entre la réflexion et l'action a lieu l'entrevue. Le passage qui la relate est de moitié moins long que les deux textes qui l'encadrent, mais il est aussi deux fois plus long que le récit de tous les voyages (aller, escale et retour ensemble). En se servant des termes établis pour le texte de Benoît, on peut dire qu'Ovide met en valeur la réflexion de Médée et l'application de son savoir par Jason, avec, entre les deux, le point culminant du récit, la transmission du savoir. Cette transmission est décrite succinctement.

98 *Creditus accepit cantatas protinus herbas*
 *Edidicitque usum ...*²³⁶

Nous noterons d'abord que Jason a dû appliquer son savoir-faire de séducteur, puisque il ne peut être *creditus* qu'après avoir parlé. Le public d'Ovide n'en apprend que le minimum, il ne sait pas

²³⁶ Elle le croit; il reçoit d'elle aussitôt des herbes enchantées, il en apprend l'usage ...

quelles sont les herbes transmises et comment il faut s'en servir, alors que le public de Benoît entend tout ce que dit Médée. En écoutant bien, le public de Benoît apprend, à peu de chose près, comment conquérir un jeune homme et une Toison d'Or, alors que chez Ovide, le savoir n'est transmis qu'à Jason. A faire vite et court, Ovide empêche son public d'apprendre à conquérir les magiciennes et les toisons d'or, et il ne le fait pas participer à la transmission du savoir. Il est vrai que le public de Benoît n'apprend pas tout non plus. Il ne saura ni au cours des explications de Médée, ni au cours du récit de leur application quel est le texte à lire aux dieux. Mais de toutes les choses transmises à Jason, ce texte est le seul qu'il ne doit pas apprendre, puisqu'il pourra le lire sur place, et ce savoir est plutôt mis à sa disposition que véritablement transmis. Or, selon le Prologue, l'utilité de l'écrit est de préserver, voire de cacher le savoir. Le texte écrit est donc mieux protégé que le reste du savoir transmis par Médée. Et comme la conquête doit avoir l'aval des dieux, le texte qui s'adresse à eux doit être transmis de façon plus sûre – donc écrite – que le reste du savoir. Sans ce texte, pas de conquête, et le savoir acquis ne servirait à rien. Les choses importantes doivent être mises en sécurité par l'écrit, alors que l'accessoire peut être transmis oralement, si l'on s'en sert aussitôt. L'épreuve consiste à ne rien oublier, et surtout pas de lire le texte. Mais la lecture elle-même n'est pas un exploit, elle ne requiert qu'un savoir-faire de lecteur. On pourrait imaginer que le savoir est transmis à Jason oralement pour qu'il soit dans la même situation d'enseignement que le public de Benoît.

Sans doute, le public d'Ovide doit apprendre autre chose que celui de Benoît, mais quoi? Certes, le récit ovidien, qui ne se sert que d'allusions, incite ceux qui ne comprennent pas certaines parties du récit à compléter leur savoir. Mais le nombre des allusions est si grand que la tâche semble presque impossible. Selon Niklas Holzberg, ce public ingénu, s'il a existé aussi, ne devait pas être le public-cible d'Ovide. Il semble plutôt que son premier public était un genre de lectorat d'élite qui, s'il comprenait toutes les allusions, pouvait vérifier que son trésor de connaissances égalait celui d'Ovide. Le premier plaisir de la lecture consistait à reconnaître et apprécier l'art d'une allusion faite par le *poeta doctus*.²³⁷ En reprenant l'image de la classe, les élèves d'Ovide exerçaient leur agilité intellectuelle, là où ceux de Benoît en étaient encore à enregistrer des données. Pour Ovide, ce rapport presque d'égal à égal avec son public devait avoir autant d'avantages que de désavantages. En effet, un public cultivé appréciera peut-être mieux la qualité d'un texte, mais le jugera aussi de façon plus critique. Dans son chapitre sur la tendance qu'avait Ovide de faire primer la forme de ses textes sur leur contenu, Ulrike Auhagen évoque une anecdote selon laquelle les amis d'Ovide lui indiquaient sans retenue les vers qu'ils considéraient comme superflus ou de mauvais goût – généralement ceux dont le poète était le plus fier.²³⁸ Benoît ne devait pas craindre ce genre de critique quant à la forme du *Roman de Troie*, mais on peut imaginer que son public l'aurait repris, lui aussi, s'il avait commis une erreur en décrivant un fait de guerre, ou de mode féminine.

b) Le temps de la réflexion

Chez Ovide, seule Médée est montrée en train de réfléchir et seul Jason est montré appliquant son savoir. Comme il n'y a pas de personnages secondaires, sinon des spectateurs, tout ce qui a trait au savoir est le fait de Jason ou de Médée, et la réflexion est mise en scène de façon plus simple. Mais Benoît ne s'est pas contenté de compliquer son personnel, il a changé d'autres détails, allant jusqu'à inverser les rôles des deux jeunes gens. Le savoir préalable de Jason, par exemple, est très différent d'un texte à l'autre. En effet, savoir comment séduire celle qui sait comment conquérir la Toison est plus utile que savoir naviguer. Cependant, même sans grand savoir nautique, le voyage est

²³⁷ Niklas Holzberg, *Ovid: Dichter und Werk*, op. cit., p. 13.

²³⁸ Ulrike Auhagen, *Der Monolog bei Ovid*, Tübingen, Gunter Narr, 1999 (Diss. Albert-Ludwigs-Universität, Freiburg im Breisgau, 1997), p. 21.

rapide chez Ovide aussi. Et si le savoir nautique rehausse la gloire de Jason dans le *Roman de Troie*, il ne permet pas la conquête. On pourrait dire que ce savoir préalable n'a d'influence directe dans aucun des deux récits.

Mais il y a plus. Nous avons vu que le Jason de Benoît n'investit pas de temps dans la réflexion. Il est d'autant plus frappant de voir que celui d'Ovide a dû réfléchir, puisqu'on le voit mettre à profit son savoir sur Médée, et le contrat qu'il offre en échange de la Toison montre qu'il investit son savoir pour en gagner plus. En fait, il est le bon élève zélé que Benoît met en scène dans son Prologue. Or, Benoît connaît le Jason d'Ovide, et c'est à bon escient qu'il a dépouillé son Jason de toute réflexion. Son Jason démontre comment un élève ne doit pas se comporter, même s'il faut noter à ce propos que Benoît ne fait pas de Jason un élève qui n'apprend pas, mais un élève qui, au contraire, apprend et applique avec succès le savoir qu'on lui a transmis. Si la qualité de l'apprentissage n'est pas en cause, c'est dans le savoir lui-même, le respect du contrat, ou éventuellement dans les termes de ce contrat que doit se cacher la faille que Benoît veut nous voir détecter, en plus du manque de zèle à aller chercher du savoir que démontre son Jason. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Ovide ne transmet que les pensées de Médée²³⁹, et si sa Médée réfléchit longuement, elle ne réfléchit qu'une seule fois, s'exposant à elle-même le pour et le contre de son plan et finissant par se décider contre toute assistance à Jason. Elle changera d'avis en le rencontrant dans la forêt, mais ne réfléchira plus, et ayant décidé qu'aider Jason est un acte impie, elle ne révisera pas ce jugement. Au contraire, Médée sait qu'elle va commettre un crime. La différence est notable, la transmission du savoir est un crime chez Ovide, pas chez Benoît. Benoît critique la *grant folie* de Médée d'avoir abandonné sa famille (RdT v. 2030), mais pas la transmission de son savoir.

- 70 ... *Quin aspice quantum*
 Aggrediare nefas et, dum licet, effuge crimen.
- 92 ...
 Quid faciam, uideo, nec me ignorantia ueri
 *Decipiet, sed amor.*²⁴⁰

Ensuite, Ovide montrera encore Médée parlant, accédant aux prières de Jason lorsqu'il veut faire rajeunir son père, appelant à son aide les forces surnaturelles, ou exhortant les filles de Pélias, mais non plus réfléchissant ou ne se parlant qu'à elle-même, et le discours direct ne servira plus à montrer la réflexion. C'est comme si s'étant décidée entre l'amour et la piété filiale, Médée n'avait plus besoin de réfléchir. Une fois commis le crime initial – trahir son père – ses actions s'enchaînent d'elles-mêmes et toutes sont en rapport avec la piété filiale – noyau de l'intégration sociale – et le temps. En effet, par amour pour son père, Jason veut que Médée transfère sur celui-ci une partie des années de sa propre vie (Met. VII v. 168). Les filles de Pélias, poussées par Médée, tuent leur père par amour filial et sans un hasard heureux, Médée aurait amené Egée à tuer

²³⁹ Si chez Benoît, Médée réfléchit aussi avant d'agir, c'est pour trouver un moyen d'épouser Jason. Il ne s'agit pas de se décider pour ou contre le jeune homme, et Benoît ne nous transmet pas le contenu de ces réflexions. On apprendra ses pensées plus tard, *après* son offre à Jason, lorsqu'elle attend celui-ci dans sa chambre. Et encore, ses réflexions à ce moment-là ne sont pas identiques à celles de la Médée des *Métamorphoses*, puisque la Médée du *Roman de Troie* n'hésite pas entre deux modes d'action, mais constate sa propre folie. On pourrait imaginer aussi que la Médée de Benoît ne tient pas de monologue délibératif parce que c'est au public, et non à Médée de réfléchir.

²⁴⁰ *Regarde plutôt quel crime tu vas commettre et, tandis qu'il en est encore temps, fuis le déshonneur. ... Ce que j'aurais à faire, je ne le vois que trop; ce n'est point l'ignorance de mon devoir qui sera cause de cette faute, mais l'amour.*

son fils, après avoir tué ses propres enfants. Quand elle ne tue pas les pères, elle tue les enfants. Celle qui, en Colchide, avait préservé l'avenir de la Grèce finit par vouloir le reprendre, elle est un danger pour tout lien filial.

En décidant d'aider Jason, Médée détermine son avenir.²⁴¹ Parce qu'elle a usé de son pouvoir en sa faveur une première fois, et surtout parce qu'elle a fait de son aide l'objet d'un contrat, elle ne peut refuser de rajeunir son beau-père à Iolcos. Venger dans la foulée l'usurpation du trône par Pélías relève de ce même contrat, bien que Jason n'ait pas demandé cette vengeance.²⁴² Répudiée, Médée se vengera de Jason, une vengeance qui la forcera à fuir et à demander l'asile à Egée, dans la société duquel elle tentera de consolider son rang social d'épouse en éliminant Thésée pour assurer le trône à sa propre descendance. Cet enchaînement logique des événements relate le déroulement du temps de façon particulière. En effet, selon son choix, Médée sait ce qui va suivre, même sans en connaître les détails. Si elle n'aide pas Jason, il va mourir. Si elle l'aide sans demander de contrepartie, il va repartir, et elle perdra sa place en Colchide. Si en échange de son aide, elle demande le mariage, elle gagnera une place dans un espace meilleur, en plus de l'amour de Jason. Sa réflexion permet de prévoir, sinon de maîtriser, l'avenir. Pour cela, elle doit analyser le passé, ce qui est précisément le travail de l'historien. Prévoir l'avenir et élaborer un plan sont deux façons différentes d'appréhender l'avenir. Quel qu'il soit, l'avenir est déjà tracé dans les *Métamorphoses*, alors qu'on peut encore tenter de le former selon ses souhaits dans le *Roman de Troie*, comme le font Peleüs et Médée.

Pour anticiper l'avenir, Médée revient donc sur le passé, la vie en Colchide avant l'arrivée des Argonautes. Jusqu'à l'expédition des Argonautes, la Toison n'a pu être conquise.

29 *At nisi opem tulerō, taurorum afflabitur ore*
 Concurretque suae segetis tellure creatis
 *Hostibus, aut auido dabitur fera praeda draconi.*²⁴³

Médée se souvient de ce qui est arrivé aux prédécesseurs de Jason et elle décrit sa propre situation sociale. Les deux vont de pair, puisque la société de Colchide, dont elle fait partie, "vit" de la mort des candidats à la conquête.

51 *Ergo ego germanam fratremque patremque deosque*
 *Et natale solum, uentis ablata, relinquam?*²⁴⁴

²⁴¹ Dans son étude sur l'histoire de Médée dans la *General Estoria* d'Alphonse X, Aníbal A. Biglieri consacre un chapitre à ces "*mundos posibles*" ouverts à Médée avant sa décision. Aníbal A. Biglieri, *Medea en la literatura española medieval*, La Plata, Fundación Decus, 2005, pp. 231-262 (Colección "Mnemosyne" 1).

²⁴² La mort de Pélías montre aussi combien le savoir est supérieur à l'ignorance. Les filles de Pélías, poussées par la pitié, tuent leur père dans les meilleures intentions du monde par ignorance, puisqu'elles ne savent pas que les herbes de Médée sont sans force. Elles le tuent aussi par manque de réflexion. Elles doivent savoir que Pélías a usurpé le trône d'Eson et qu'il est peu probable que la femme de Jason veuille du bien à celui qui a volé l'héritage de son époux.

²⁴³ *Mais, si je ne lui porte secours, il périra sous le souffle des taureaux, ou bien il sera exposé aux coups des ennemis semés de sa main et enfantés par la terre, ou bien il sera livré en proie, comme un animal sauvage, à l'avidité du dragon.*

²⁴⁴ *Alors ma soeur, mon frère, mon père, mes dieux, le sol qui m'a vue naître ... je vais donc, emportée par les vents, quitter tout cela?*

Dans son analyse du monologue ovidien, Ulrike Auhagen relève plusieurs points importants.²⁴⁵ Elle souligne d'abord combien son usage illustre le changement politique de cette époque, qui passe de la république vers le principat. A une époque où la rhétorique ne peut plus servir à l'élaboration de discours politiques tenus en public, elle doit battre en retraite vers la vie privée, et trouver un champ d'application neuf, le monologue littéraire, décrit comme un *lautes Denken*, qui parfois prend la forme d'une lettre, comme dans les *Héroïdes*. Dans les *Métamorphoses*, le monologue est en général l'expression d'un amour à caractère extrême. Comme Ulrike Auhagen, Niklas Holzberg souligne dans son étude sur Ovide combien la poésie "amoureuse", politiquement inoffensive, est le passe-temps idéal d'une noblesse résignée à la perte de son pouvoir.²⁴⁶ Cependant, cette acception semble un peu trop simple. On pourrait dire qu'Ovide, au lieu de renoncer à la politique directe, la transpose, ou la théorise, dans les *Métamorphoses*. En effet, si c'est bien l'amour qui pousse Médée à se tenir cet *Entscheidungsmonolog*, l'enjeu de cette décision, quant à lui, est hautement politique, puisque l'avenir de deux peuples en dépend. En fait, ce monologue a plutôt la forme d'un bilan, et bien qu'Ulrike Auhagen souligne que Médée n'envisage que le présent et l'avenir²⁴⁷, nous allons voir qu'un des avènements possibles qu'elle se représente inclut indirectement le passé, en l'analysant.

Fille du maître de l'espace dans lequel elle vit, Médée a un frère et une sœur.²⁴⁸ Particulièrement intégrée socialement par le fait même de sa parenté, filiale ou intellectuelle avec les dieux²⁴⁹, elle détient des pouvoirs plus grands que ceux de ses contemporains. Au cours du monologue, cela n'est exprimé qu'indirectement, cependant, par une vision du sort des candidats passés. Si sans l'aide de Médée, Jason sera exposé aux taureaux soufflant le feu, à des ennemis sortis de la terre et à un dragon, cette aide sera à la mesure des dangers qui menacent Jason, surnaturelle et donc surhumaine. Ce n'est qu'au récit de la conquête que ces pouvoirs sont prouvés, d'ailleurs. Jusqu'ici, respectant les lois sociales régissant la Colchide, Médée n'a jamais transmis son savoir. Si elle continue sur cette lancée, l'histoire se répétera et Jason mourra comme tous ceux qui ont tenté la conquête avant lui, Médée restant ce qu'elle a été jusqu'à présent, la fille du roi, ancrée dans son espace et sa société, détentrice d'un savoir inutilisé qui ne lui rapporte rien. L'arrivée de Jason lui donne l'occasion de montrer son savoir pour gagner, comme dirait Benoît, *pro et honor* (RdT v. 5). En effet, Médée rêve du *titulum servatae pubis Achiuae*, à la gloire d'avoir sauvé la jeunesse Achéenne que doit lui apporter son aide (Met. VII v. 56). Elle hésite donc entre deux avènements, la répétition du passé et un avenir neuf, au prix de la trahison de son père. Là encore, deux possibilités s'offrent à elle. Si elle *donne* son aide, Jason repartira sans elle, *poenae Medea*

²⁴⁵ Ulrike Auhagen, *Der Monolog bei Ovid, op. cit.* Pour une introduction à l'usage de la rhétorique à l'époque d'Ovide, pp. 18-20, pour une introduction au monologue chez Ovide, pp. 43-44 et pour une analyse du monologue de Médée dans les *Métamorphoses*, pp. 123-144.

²⁴⁶ Niklas Holzberg, *Ovid: Dichter und Werk, op. cit.*, pp. 31-54.

²⁴⁷ Ulrike Auhagen, *Der Monolog bei Ovid, op. cit.*, p. 137.

²⁴⁸ En cela, elle diffère de la Médée de Benoît qui est fille unique, et donc héritière du trône. Ici, l'existence d'autres membres de la famille souligne l'intégration sociale de Médée, ce qui rend son crime d'autant plus grand. Chose surprenante, Médée dira plus loin que *stant mecum uota sororis* (Met. VII v. 54). Un membre de la société de Colchide, à l'encontre de ses propres intérêts, pousse Médée à aider Jason. Dans le *Roman de Troie*, cette absence de frère et sœur simplifie les choses: si le frère de Médée n'existe pas, elle ne peut le tuer.

²⁴⁹ Ovide ne le dit qu'au vers 96, lors du serment de Jason par le Soleil, aïeul de Médée. Quant à la parenté intellectuelle, ce terme décrit le lien entre Médée et Hécate. Si Médée dit aussi que *maximus intra me deus est* (Met. VII v. 55), il n'est pas tout à fait clair si elle parle du Soleil ou de l'Amour, même si l'image dont elle sert d'abord pour l'Amour est celle d'un dieu qui s'oppose à elle – *nescio quis deus obstat* (Met. VII v. 12) – plutôt que celle d'une force qui l'habite.

relinquar (Met. VII v. 41)²⁵⁰, et Médée perdra sa place dans la société de Colchide. Si elle ne réfléchit pas à la forme de cette *poena*, alors qu'elle imagine en détail sa récompense, la peine encourue doit relever de l'indicible. Si par contre, elle échange son aide contre le mariage, elle gagnera une place meilleure en Grèce, *notitiamque loci melioris et oppida, quorum/Hic quoque fama uiget, cultusque artesque locorum*²⁵¹, dans un pays dont la renommée culturelle a traversé les espaces pour parvenir jusqu'à elle (Met. VII vv. 57-58). De plus, dans un mouvement de reflux, la propre gloire de Médée se répandra à travers cet espace meilleur qu'est la Grèce, puisque *perque Pelasgas/Seruatrix urbes matrum celebrabere turba, dans les villes des Pélasges des mères en foule proclameront qu'elles* lui doivent la vie de leur fils et leur avenir (Met. VII vv. 49-50). Quoiqu'elle choisisse, Médée sait l'avenir qu'elle se prépare, ainsi qu'aux deux espaces en question. Se taire préserve la Colchide, parler sauve la jeunesse achéenne tout entière, le sort de Jason étant lié à celui de la Grèce. Ainsi, la réflexion expose le passé et tous les avenir possibles, sans incertitudes. Et tout arrive comme Médée l'a prévu, elle appréhende le temps par la réflexion. A ce propos, il faut noter que Médée se décide deux fois, cela crée un effet de retardement surprenant de la part d'un personnage maîtrisant le temps. Cela met en valeur le pouvoir de séduction de Jason, qui retourne en un instant une décision prise au cours d'une si longue réflexion

Le monologue délibératif marque le moment particulier où le temps cesse d'être une répétition uniforme de tentatives infructueuses, pour faire place à un récit neuf. Médée recevra effectivement la contrepartie attendue, le mariage et une place de choix dans la société grecque. Si c'est l'amour, dont elle dit qu'il est le fait d'un dieu²⁵², qui interrompt la chaîne des répétitions et fait réfléchir Médée, c'est cependant l'application du savoir de Jason qui emporte la décision, grâce à la prescience qu'il a de l'amour de la jeune fille. Benoît, quant à lui, met en évidence tout autre chose: l'élément inattendu qui fait tomber amoureuse Médée et permet la conquête de la Toison n'est pas le savoir de Jason, c'est qu'elle l'a entendu louer. La Médée d'Ovide est sans force contre le savoir de Jason, celle de Benoît est vaincue par sa gloire.

Malgré leur pouvoir sur le temps, aucune des deux Médée ne peut empêcher la trahison de Jason, même si toutes deux tentent de la prévenir en faisant garantir leur contrat par un dieu.²⁵³ Mais aucun contrat n'est nécessaire avec un partenaire honnête, alors qu'avec un partenaire malhonnête, il ne sert à rien. Or, Ovide ne dit pas que Jason ment en offrant son contrat, alors que Benoît, quant à lui, le dit au moment même où le contrat est passé. Le Jason latin a peut-être offert son contrat de bonne foi, un contrat qui tient plus longtemps que dans le *Roman de Troie*, puisqu'on voit Médée rajeunir Eson et punir Pélidas après son mariage. Cela nous mène à une différence significative entre les deux Jason. Le Jason de Benoît se voit *offrir* le savoir de Médée, il accepte le contrat sans intention de le tenir, et elle transmet son savoir. Jason applique ce savoir et abandonne Médée. Le Jason d'Ovide, lui, *va demander* le savoir de Médée, qu'elle transmet et qu'il l'applique sur le champ de Mars. Si les deux Jason appliquent le savoir de Médée, dans les *Métamorphoses*, Jason tient sa part du contrat dans un premier temps et épouse Médée pour pouvoir *redemander* son savoir, toujours au nom du même contrat. Son épouse s'exécute et applique son savoir une deuxième fois en rajeunissant Eson, sans le transmettre à Jason, cette fois.

²⁵⁰ ... pour que moi, Médée, je reste seule à subir mon châtiment ...

²⁵¹ ... la joie de connaître un pays plus favorisé, des villes dont la renommée s'étend jusqu'ici, la civilisation et les arts de chaque contrée ...

²⁵² Met. VII v. 12.

²⁵³ Le serment au nom d'un dieu est donc censé avoir deux effets différents. Dans un premier temps, la crainte inspirée par le dieu doit empêcher que Jason ne trahisse. Dans un second temps, si cette première mesure de sécurité s'avère inefficace, le dieu garantit que Jason sera puni.

Cette seconde application du savoir est une démonstration de l'identité de sa véritable détentrice. Si Jason doit faire exactement ce que lui a dit Médée, il n'est que son exécutant et n'applique le savoir que par procuration. C'est évident, puisque le Jason de Benoît ne peut s'écarter en rien du parcours fixé par Médée et que le Jason d'Ovide doit encore demander l'aide de sa femme pour rajeunir son père, le savoir de Médée ne lui étant que prêté dans les deux textes. Cette demande réitérée de l'aide de Médée souligne aussi que le Jason d'Ovide connaît l'étendue des pouvoirs de son épouse. Il savait tout l'intérêt qu'il y avait à épouser cette source vive de savoir, et le mariage tient tant qu'il reste en Médée des connaissances utiles à Jason. Lorsque il abandonne Médée pour épouser Créuse, Jason pense ne plus avoir besoin du savoir de Médée.

Le Jason de Benoît, quant à lui, ne demande pas tout ce que saurait Médée, alors qu'en réfléchissant ou en posant simplement la question, il apprendrait ce que le public de Benoît sait depuis l'instant où celui-ci a présenté Médée, en l'occurrence qu'elle sait faire plus que conquérir la Toison. La durée de leur contrat dépend, comme tout le reste, de la réflexion de Jason. En relatant l'abandon de Médée, Benoît confirme que son Jason ne réfléchit pas. A prendre *nus ne deit son sen celer* à la lettre (RdT v. 3), on pourrait même insinuer que le contrat de Médée aurait tenu plus longtemps si Médée avait mieux fait la publicité de son savoir auprès de Jason. Il aurait alors compris qu'il a tout intérêt à la garder. Mais elle lui dit clairement que "*jo sai tant de nigromance,/Que j'ai aprise dès m'enfance,/Que, quant que jo vueil, tot puis faire*" (RdT vv. 1419-1421), cela devrait suffire à le persuader. Jason semble prendre le savoir de Médée pour un instrument jetable après un seul emploi et il n'a pas réfléchi combien ce savoir pourrait encore lui être utile, une fois rentré à Pénélope. On pourrait imaginer qu'il pense ne plus avoir besoin de savoir, une fois maître du royaume de Peleüs.

Mais revenons au contrat dans les *Métamorphoses*. Le serment scellant cet accord étant placé sous la protection des dieux – de Médée, en l'occurrence –, il est hors du temps.

94 ... *Per sacra triformis*
 Ille deae lucoque foret quod numen in illo
 Perque patrem soceri cernentem cuncta futuri
 *Euentusque suos, per tanta pericula iurat.*²⁵⁴

L'un des garants est l'aïeul de Médée, ce qui rattache cet accord au passé.²⁵⁵ De plus, Jason jure par le père de son *futur* beau-père, par ce qui l'attend et par l'issue de la conquête. Jurer par son avenir est d'autant plus pertinent que sans Médée, il va mourir incessamment. Son salaire sera d'ailleurs la perte de son avenir, puisqu'il perdra et ses enfants, et la vie. Comme c'est dans la durée qu'il s'agit de tenir un accord, il est logique, pour le conclure, de prendre des figures du temps pour garants. Médée, d'ascendance partiellement divine et disposant de pouvoirs divins, est d'ailleurs une figure temporellement hybride. Comme elle fait partie des mortels, soumis au temps, son désir d'atteindre une immortalité plus complète à travers une gloire personnelle s'explique.

Une fois le contrat passé, la conquête de la Toison est presque une formalité. Jamais, dans son monologue, Médée ne doute de sa capacité à conquérir la Toison, le seul doute permis, et encore, il ne ferait pas sens, est de savoir *si* elle va aider Jason. Dans le *Roman de Troie*, le doute porte sur

²⁵⁴ *Par les autels de la déesse aux trois formes, par la divinité qui régnait dans cette forêt, par le dieu qui voit tout et qui donna le jour à son futur beau-père, par les succès qu'il espère et par tous les dangers qu'il va courir, Jason engage sa foi sous serment.*

²⁵⁵ Selon le Pauly, une promesse ou un serment (*ius iurandum*) se donnait par Jupiter, ou *per omnes deos*. Le Jason de Benoît jure comme on l'aurait fait à l'époque des *Métamorphoses*, alors que la spécification des dieux par lesquels jure Jason chez Ovide n'est pas le fait du hasard. Voir articles *Eid* et *ius iurandum*, Neuer Pauly.

autre chose, à savoir si Jason sera capable de bien se souvenir de tout ce qu'il a à faire, dans le bon ordre, bref, s'il est capable de *bien oïr*. Or, s'il est si certain que le Jason d'Ovide n'aura aucune peine à conquérir la Toison, où est l'intérêt de décrire par le menu comment les forces de Médée domptent les taureaux furieux ou endorment le dragon? Cela ne ferait sens que si, d'abord, Ovide avait décrit une tentative de conquête qui tourne mal. Or, Ovide consacre autant de texte à la conquête qu'à la réflexion de Médée, pourquoi?

L'essentiel, dans les épreuves qui mènent à la Toison, est leur rapport au temps. Chez Ovide comme chez Benoît, la conquête est décrite chronologiquement. Au fur et à mesure que Jason s'approche de la Toison, il doit affronter les taureaux, les guerriers et le dragon. Comme chez Benoît, les dents à semer sont celles du dragon qui garde le mouton, Jason doit vaincre celui-ci avant de pouvoir semer. Chez Ovide, les dents proviennent d'un autre dragon, et les guerriers s'entretuent avant que le dragon ne s'endorme, mais ce n'est qu'un détail.²⁵⁶ Jason doit suivre un certain parcours, subjuguier les taureaux, semer les dents de serpent, faire s'entretuer les guerriers et endormir le dragon. De ce parcours, le public d'Ovide n'apprend rien avant de le suivre en temps réel, Médée se contentant de donner la liste des ennemis à vaincre sans expliquer comment il faut faire. Le public n'apprend donc que peu à peu le menu des *magnorum horrenda laborum* imposés aux Argonautes. Comme il sait que Jason ne risque rien, le frisson qu'il éprouve n'est que rétrospectif. Ainsi, le public regarde, une fois le texte lu, vers le passé et peut imaginer la tentative de conquête – l'avenir au moment où Médée réfléchit – telle qu'elle aurait eu lieu sans son savoir. C'est le même procédé que celui de Benoît quand il décrit dans le Prologue comment serait le monde sans transmission du savoir.

Chez Ovide, la description de la conquête complète la transmission du savoir au public, qui n'apprend qu'à ce moment-là comment le souffle des taureaux peut tuer, comment il faut semer des guerriers et faire dormir un dragon. Ainsi, Jason apprend tout dans la forêt, avant le public, qui lui-même n'apprend qu'en voyant Jason mettre en oeuvre le savoir reçu. Avant de voir Jason à l'oeuvre, le public connaît seulement les composants de l'aide de Médée, une chose ordinaire, des herbes et une valeur ajoutée, savoir comment s'en servir, et son propre savoir ne suffit pas, de loin, pour conquérir la Toison. De plus, l'apprentissage de Jason est incomplet. En effet, Jason a reçu le savoir avant le public, mais il ne détient que le savoir nécessaire à la conquête. Sinon, il saurait, une fois rentré, faire rajeunir son père. Et même s'il a appris l'usage des herbes, il n'a pas participé à leur cueillette. De même, s'il sait, pour les avoir entendues, quelles sont les paroles qui ont endormi le dragon, celles-ci ne servent que pour ce dragon-là. La teneur de ces paroles n'est pas transmise au public, d'ailleurs, aussi peu que celle du texte à lire sur l'île au mouton dans le *Roman de Troie*, où le Jason de Benoît en sait toujours un peu plus que le public, qui ne connaît que le nombre de lectures nécessaire.

Chose surprenante, la traduction des Belles-Lettres donne Médée comme celle qui *sparsit Lethaei gramine suci/Verbaque ter dixit placidos facientia somnos ...* (Met. VII vv. 152-153)²⁵⁷. Cependant, si Jason, le soir d'avant, *accepit cantatas protinus herbas/Edidicitque usum* (Met. VII vv. 98-99), il n'y a aucune raison pour qu'il ne répande pas lui-même les herbes et prononce les mots magiques. Après la conquête, le Jason d'Ovide est ramené à ses propres forces, puisqu'il doit encore demander l'aide de Médée. Comme lui, le public n'apprend pas tout, mais pour sa part, il ne

²⁵⁶ Comme dans les *Métamorphoses*, les dents à semer proviennent d'un tout autre dragon, ces dents relient l'épisode de la Toison à un autre récit, alors que chez Benoît, les dents du dragon de l'île au mouton font éclore les guerriers, les épreuves naissant l'une de l'autre en un parcours clos. Après la dernière épreuve, le puzzle temporel est complet chez Benoît, alors qu'il ne l'est pas chez Ovide.

²⁵⁷ Médée jette sur lui une plante dont le suc a les effets du Léthé; trois fois elle prononce des paroles qui amènent un sommeil paisible.

sait pas exactement comment appliquer les herbes et pourquoi *tantum medicamina possunt* (Met. VII v. 116)²⁵⁸, tout comme il ne saura pas la teneur de l'incantation nécessaire au sommeil du dragon, Ovide disant seulement qu'elle est prononcée *ter*, trois fois.

Grâce à ce reste de savoir non-transmis, Médée reste détentrice du savoir – et du pouvoir – le plus grand. Ce qui surprend, c'est que dans les *Métamorphoses*, les lacunes de Jason et du public diffèrent, tout comme il y a un décalage entre le moment et le contenu de la transmission du savoir à chacun des deux élèves. On a presque l'impression que Benoît a décidé de rassembler tous les élèves trouvés chez Ovide dans une même classe. Lorsque la Médée d'Ovide parle des obstacles à la conquête, elle les cite dans l'ordre correct, Taureaux, guerriers, dragons, mais sans le récit – subjuguier, labourer, semer, pacifier²⁵⁹, endormir – qui les relie. Le récit, le lien qui fait sens entre les différents gardiens de la Toison ne se révèle au public d'Ovide qu'au moment où il voit Jason conquérir celle-ci. Cela nous ramène à la différence entre le Résumé (Parties 2 et 3) et le texte circonstancié du *Roman de Troie* (Parties 4 et 5): le récit circonstancié démontre que sans l'histoire complète, la chronologie n'est rien. Cette différenciation entre le chronologiste – en l'occurrence Darès, dont le texte a dû servir de modèle au Résumé – et l'historien Benoît – seul créateur du récit circonstancié – prouve l'utilité de l'intervention de ce dernier.

Dans les *Métamorphoses*, le savoir n'est transmis au public que lorsqu'il est appliqué par Jason. C'est comme si Ovide donnait une à une les pièces d'un puzzle pourtant jamais complet, beaucoup de choses n'étant transmises que par allusion. Mais les pièces transmises suffisent à évoquer le récit complet de façon satisfaisante. Dans le texte de Benoît, par contre, c'est *avant* la conquête que Médée décrit à Jason le parcours complet à suivre, le public reçoit le savoir avant son application, en même temps que Jason, à l'exception de la teneur du texte à lire tourné vers l'orient afin *que n'en seient li deu irié* (RdT v. 1708)²⁶⁰.

1713 "*Cest escrit di tot belement*
 "*Treis feiees contre Orient.*

²⁵⁸ ... *tant sont puissantes les herbes enchantées* ...

²⁵⁹ Le rapport temporel entre les guerriers et le labour est que l'un empêche l'autre. Pour recueillir les fruits du labour, une saison de paix est nécessaire. La guerre empêchant culture et récolte, la paix est la première condition à l'avenir.

²⁶⁰ L'incantation est dite trois fois, tout comme le texte doit être lu trois fois. Chez Ovide, ce chiffre montre bien qu'il s'agit d'une formule magique: le dragon possédant trois langues, il faut neutraliser chacune d'elle par sa propre incantation. Chez Benoît, il y a une notion de plus. Comme le public sait avant la conquête que lire le texte une fois ne suffit pas à apaiser les dieux, cela crée un effet de suspense multiple. Jason pensera-t-il à lire le texte? Y pensera-t-il au bon moment du parcours et pensera-t-il à le lire trois fois? Pensera-t-il à se tourner vers l'orient? Le succès de la transmission du savoir dépend de Jason. Benoît introduit d'ailleurs un effet didactique supplémentaire, à l'intention du public. Il dit que Jason a fait *sacrefise* comme Médée le lui a ordonné, mais sans dire comment il le fait. Le public est censé se rappeler tout seul, si lui aussi a *bien oï*, quelle est la particularité à ne pas oublier, en l'occurrence que seule une *triple* lecture *avant* de commencer le parcours *et tourné vers l'orient* apporte le succès. Benoît laisse au public le temps de vérifier si lui aussi a bien reçu le savoir qu'il lui a transmis. Ce n'est qu'au vers final de sa description qu'il dit que le texte devait être lu trois fois.

1897 *Après fist as deus sacrefise*
 A la maniere e a la guise
 Que la pucele li ot dit,
 E treis feiees list l'escrit.

A cette exception près, Benoît nous donne toutes les pièces du puzzle. Ensuite, il nous le fait refaire, ensemble avec Jason, sur l'île au mouton. La pièce manquante, protégée par l'écrit, est négligeable, puisque le défi pour Jason – et pour le public – est de se souvenir du parcours entier dans le bon ordre. La pièce écrite pourrait presque encore se trouver quelque part, attendant sa découverte par un élève zélé.

Comme Médée décrit l'île au mouton dans la salle du palais déjà, elle assemble une partie du puzzle pour persuader Jason d'accepter le contrat.²⁶¹ L'effet de persuasion est le même que celui de la chronologie dépouillée du Résumé, qui persuade de l'utilité du récit circonstancié, le savoir essentiel étant dans ce dernier. Jason entend donc dans la salle ce qu'il faut faire, de façon intentionnellement incomplète, pour ensuite l'entendre complètement dans la chambre de Médée. Le public est mieux traité encore, puisqu'il entend trois fois quel est le parcours à suivre: de façon lacunaire dans la salle, de façon complète dans la chambre de Médée et une troisième fois, complètement aussi, au récit de la conquête elle-même. A ce moment-là, Jason n'est plus là pour entendre, il est déjà en train d'appliquer son savoir sur l'île au mouton. Si Benoît transmet le savoir une fois de plus au public qu'à Jason, l'apprentissage du public doit avoir plus d'importance que celui du jeune homme.

En constituant deux fois le puzzle complet, Benoît dit deux fois la même chose. Cela semble une perte de temps, alors que la seule chose pour laquelle on peut et doit investir du temps est la transmission du savoir. Mais c'est là précisément le but de Benoît: ce temps investi servira à la bonne transmission du savoir sur la guerre. En racontant d'abord la transmission du savoir de Médée à Jason et ensuite la conquête proprement dite, Benoît permet au public de vérifier que Jason suit parfaitement le parcours tracé par Médée. Les auditeurs voient si la transmission du savoir réussit, et si Médée – celle qui *set* – a bien *enseignié* et *dit*, et si Jason – qui *vuet saveir e qui entent* – a bien écouté (RdT vv. 25). Cela n'est possible que pour un public aussi attentif que Jason. Pourquoi Benoît fait-il de son public un élève au même titre que le jeune homme? Sans doute, l'élève qui intéresse Benoît n'est pas Jason, mais son public. Jason, quant à lui, est censé servir plusieurs buts didactiques à la fois. D'abord, nous l'avons vu, son manque de réflexion met en valeur la réflexion de Peleüs, d'Argus et de Médée. De plus, et bien qu'il ne montre pas de zèle à chercher du savoir à Colcos, une fois que le savoir lui a été transmis, il l'applique à la perfection. Le public est censé l'imiter et écouter avec autant d'attention que le jeune homme. On pourrait dire que le public et Jason sont des élèves de la même classe et que dans un premier temps, ils doivent apprendre la même chose.

Mais Jason n'est pas que l'exemple du bon élève, puisque Benoît va l'abandonner. Il doit avoir un défaut qui le disqualifie, mais quel est-il? D'abord, on notera que le savoir acquis par Jason est un savoir à répéter sans réfléchir, la copie parfaite préconisée par le précepte de Salomon. Or, sans rejeter ce savoir-copie, Benoît l'a amélioré dans le Prologue. Et bien qu'il ne dise pas expressément pourquoi il abandonne Jason après la conquête, il dit deux fois que Jason ne tient pas sa part du contrat passé avec Médée, non que des circonstances inattendues l'y forcent, mais parce qu'il a passé ce contrat sans intention de le tenir.²⁶² En fait, s'il tient ce contrat dans un premier

²⁶¹ Nous noterons que dans la salle, elle ne parle pas des guerriers nés de la terre, puisque ceux-ci ne représentent pas un danger immédiat. Pourtant, comme ces guerriers s'avéreront être une vision de l'avenir, le danger qu'ils pourraient représenter est même plus grand que celui des boeufs et du dragon.

²⁶² Au moment où Jason prête serment, Benoît dit qu'*envers li s'en parjura* (RdT v. 1636) et il annonce, quand Jason repart en emmenant Médée, que *puis la laissa, si fist grant honte* (RdT v. 2036), la trahison est donc exprimée doublement, et comme Benoît ne parle plus de Jason après son retour à Pénélope, Jason est puni trois fois à travers cette renommée à laquelle il aspire, puisque Benoît lui fait honte deux fois avant de

temps, il le rompt plus tard, ce qui nous ramène à sa façon fatale d'appréhender le temps. Cette trahison révèle un manque de réflexion, puisque Jason sait qu'il a prêté serment au nom de Jupiter, le dieux des cieus étant fort capable de le punir. Comme Jason passe le contrat pour obtenir la gloire, on peut dire que la vie éternelle obtenue par la gloire ne vit que tant que tous les aspects de cette gloire – et surtout le contrat qui la fonde –, sont durables. La gloire n'est constante que si son porteur est constant, lui aussi. C'est toujours son rapport à la réflexion et au temps qui dévalorise Jason, ce qui nous ramène au Prologue, où, l'on s'en souvient, Benoît dit que le contrat par lequel chacun est lié exige une application constante à la transmission du savoir, pour récolter une renommée destinée à durer éternellement. Or, Jason rompt un contrat, il récolte toute la gloire de la conquête pour lui-même et déshonore Médée à long terme, il fait le contraire de ce que requiert son contrat d'élève.

Pourtant, et bien qu'il ne réfléchisse pas, Jason n'est pas celui qui n'apprend rien. Lui qui ne maîtrise pas le temps apprend à lui soumettre des bêtes particulièrement féroces. Ce savoir qu'on lui transmet lui permettrait de changer son rapport au temps, mais il ne le fait pas. Bien qu'il se soit montré un élève appliqué, il démérite dans la durée et c'est précisément cette durée qui lui sera refusée, autant celle de la gloire que celle de sa vie de personnage du *Roman de Troie*. Le salaire de Jason est d'être exclu des personnages historiques de l'espace *romanz*, cette histoire ne commençant vraiment qu'après le retour des Argonautes à Pénélope. Ainsi, dans la classe de Benoît, Jason n'est ni le mauvais élève à renvoyer, ni le bon élève à imiter, il est celui qu'on doit dépasser. Or, nous avons vu dans le Prologue qu'en choisissant les vaincus de la guerre de Troie comme nouveaux ancêtres de son public, Benoît pousse ce public à faire mieux qu'eux, sa démarche d'émulateur est la même, qu'il s'agisse de guerre ou de transmission du savoir.

Au moment où le Jason de Benoît est renvoyé du récit, le public est encore là. A lui de faire mieux que Jason, mais en quoi? Ne s'agit-il que de mieux rendre honneur à ses enseignants? Jason aurait-il dû améliorer le savoir avant de la transmettre? Dans ce cas précis, ce n'était pas possible, le succès dépendant de la répétition exacte de ce qu'on lui a transmis. Sans doute, Jason démontre au public que Benoît attend de lui quelque chose de plus que reproduire par cœur ce qu'on lui enseigne. Si Benoît s'apprête à transmettre un récit essentiel, l'histoire nouvelle de son espace, il va mettre en place ce qui doit servir de passé neuf à son public, un passé auquel ce public devra se mesurer et qu'il devra, si possible, dépasser. Benoît va donc présenter au public ses nouveaux ancêtres, et tous doivent être dignes les uns des autres. Mais il ne s'agit pas que d'imiter les héros grecs et troyens, toutefois. Si les Troyens sont de vaillants guerriers, il semble que le public de Benoît doit d'abord se montrer vaillant élève. L'histoire qui va suivre est longue et Benoît doit s'assurer de l'attention, de l'endurance et des capacités intellectuelles du public. Or, comment s'assurer d'avoir une classe attentive, qui a bien compris l'importance de la transmission du savoir et le contrat qui la fonde?

Cela permet d'établir le schéma suivant:

Théorie de la transmission

Transmission miniature

(promesse / contrat de transmission)

Exemple illustrant la théorie

(exercice)

Prologue

Partie 1

Résumé

Parties 2 et 3

Conquête de la Toison d'Or

Partie 4

refuser explicitement de le re-nommer. A côté de cette triple punition, l'âpre vengeance des dieux semble accessoire.

Benoît transmet la théorie qui fonde la transmission du savoir (Prologue, Partie 1), suivie de la transmission miniature du Résumé (Parties 2 et 3), qui fait aussi office de promesse ou de contrat de transmission. Ensuite, il donne un exemple illustrant la théorie (Conquête de la Toison d'Or, Partie 4), une sorte de parabole ou d'application de la théorie, histoire de vérifier si chacun a bien compris la théorie et sait ce qu'il a à faire. Enfin, il passe à l'essentiel, et transmet, ou mieux, instaure la nouvelle histoire de l'espace *romanz* (Récit circonstancié de la guerre, Partie 5). Avant de passer au récit de la guerre de Troie, Benoît démontre à son public comment on reçoit du savoir, en illustrant son propos avec l'exemple-repoussoir de Jason. Si ensuite, il ne doit plus s'arrêter dans le récit de la guerre pour rappeler les détails d'une bataille à ceux qui dormaient le soir d'avant, il aura gagné du temps. Enfin, si son public a compris qu'en plus d'être zélé et attentif, il doit maintenir son acquis dans le temps et rendre honneur à ses enseignants – à Benoît comme aux guerriers dont il va être question –, il aura fait mieux que Jason. Si de plus, il réfléchit, il réinvestira ce savoir acquis et ne déclenchera pas de guerre par sottise, Benoît aura atteint son but didactique et sa nouvelle histoire assurera un long avenir à l'espace *romanz*.

Comme un texte qui doit être appris et récité par coeur, le parcours que Jason doit suivre est une copie parfaite de l'original. En vérifiant l'application du savoir de Jason, le public vérifie aussi la qualité de son propre apprentissage et son propre zèle d'élève. Cet effet d'auto-contrôle est une valeur ajoutée par Benoît au récit, alors que dans le texte d'Ovide, le public ne peut que constater que si Jason rapporte la Toison, le jeune homme a bien écouté Médée. Ne faisant pas partie des acteurs directs de la transmission du savoir, le public d'Ovide est soumis au temps du récit et ne peut que suivre le récit passivement. Et pourtant, le parcours est pratiquement le même dans les deux textes, puisqu'il suit les différents cycles de la vie humaine: avant de semer, il faut labourer et qu'avant de labourer, il faut soumettre au joug les bêtes qui laboureront. De même, la guerre est finie quand meurt le dernier guerrier et à la fin du travail correspond la fin du jour, représentée par le sommeil du dragon.

La longue description de la conquête a encore un autre effet chez Ovide: elle fonde l'évaluation positive de Médée. En voyant combien les taureaux, les guerriers et le dragon sont dangereux, le public comprend combien l'aide de Médée est nécessaire à Jason et combien Jason et la Grèce sont redevables de leur avenir à la jeune fille. La répudiation de Médée en devient d'autant plus criminelle, et la vengeance exercée d'autant plus excusable. Cet effet n'est pas nécessaire dans le *Roman de Troie*. Dans les *Métamorphoses*, l'évaluation de Médée change après le retour Iolcos, au fil des applications de son savoir. Elle bascule à la troisième application du même savoir. Après la conquête de la Toison, bénéfique pour la société grecque, Médée rajeunit Eson. Cette première application du savoir "comment rajeunir" est bénéfique. Ensuite, Médée rajeunit un bélier, et son action est évaluée positivement. Enfin, lorsqu'elle applique – inversement, cette fois – son savoir sur Pélidas, Médée encourt pour la première fois une évaluation négative de la part du public.²⁶³ Si cette évaluation change au fur et à mesure des applications, c'est qu'entre deux applications, il s'est passé quelque chose, mais quoi, et surtout quand? Et l'évaluation change-t-elle définitivement? En Colchide, tout en sachant que Médée commet un crime en aidant Jason, le public a tendance à

²⁶³ Savoir rajeunir est encore un savoir en rapport direct avec le temps, puisque celui qu'on rajeunit remonte le temps. La Médée de Benoît ne fait rajeunir personne, mais elle sait avancer et reculer dans le temps, *de cler jor faire nuit obscure* (RdT v. 1224) et surtout *les eves faiseit corre ariere:/Scientose ert de grant maniere* (RdT v. 1227-1228), c'est aussi une façon de remonter le temps grâce au savoir

souhaiter que la jeune fille transmette son savoir. De même, le rajeunissement d'Eson, qui correspond à un souhait pieux de la part de Jason, est évalué positivement, alors que le meurtre de Pélias commence à faire changer cette évaluation. Si l'usurpateur du trône de Jason est puni, c'est bien, mais la méthode, qui consiste à tromper la piété des filles de Pélias, dépasse les bornes, parce qu'elle pervertit le lien filial pour en faire un instrument de destruction. Cette évaluation mitigée basculera à Athènes, où Médée commet un autre crime contre le lien filial entre Egée et Thésée, profitant de l'ignorance du père, cette fois, pour l'inciter à tuer son fils. Ensuite, Ovide termine son récit en montrant une Médée échappant à la punition, prouvant l'existence d'une instance supérieure pour laquelle ces actions ne sont pas des crimes, ou qui ne les porte pas au compte de Médée, pourtant criminelle dès l'instant où elle aide Jason. Si l'évaluation de ces actes change au cours du récit, pourquoi la situation se retourne-t-elle en faveur de Médée au moment où elle devrait être punie? Ce développement temporel donne à réfléchir. Si toutes les applications du savoir de Médée découlent d'un crime initial, elles devraient être évaluées de la même façon. Pour commencer, force est de constater que l'évaluation de Médée change selon qu'elle est le fait des humains ou des dieux. On pourrait dire aussi que ses crimes commis pendant son mariage font partie du contrat entre Médée et Jason. Comme ce contrat est garanti par les dieux, ils sont acceptables. Et comme les crimes commis ensuite ne sont que la conséquence de la trahison de Jason, ils sont imputables à celui-ci, et non à Médée. Si Jason avait montré de la constance, le meurtre de Pélias aurait été la dernière application du savoir de Médée. Au fond, ce n'est donc pas l'évaluation de Médée qui change, mais celle de Jason, confirmée par l'intervention des dieux. Ce qui semble un excès de cruauté relève de la démesure divine, qui est à la mesure de la trahison de Jason. Ainsi, à Athènes, Médée ne commet pas un crime en tentant de faire mourir Thésée, elle tente d'obtenir la part du contrat à laquelle elle a droit, l'intégration sociale durable dans son espace d'élection, la Grèce. Et comme les dieux interviennent en sa faveur, ils récompensent sa constance et "tiennent" le contrat rompu, à la place de Jason.

Enfin, une même image du temps peut avoir deux effets entièrement différents selon le contexte. En effet, la vision la plus frappante dans les deux textes est celle des guerriers qui naissent des dents de dragon. Comme dans les *Métamorphoses*, la conquête de la Toison ne déclenche pas de guerre, ces guerriers ne sont qu'une des épreuves du champ consacré à Mars, ce qui est confirmé par le fait que Jason est vraiment attaqué par les guerriers, contrairement au Jason de Benoît, qui ne fait que regarder le combat. Dans le *Roman de Troie*, cette image du champ qu'on ensemence n'est pas nouvelle, puisque Benoît s'en est déjà servi dans le Prologue, à propos du savoir qu'il faut faire fructifier. Cette métaphore est renversée cette fois, la guerre faisant fructifier la mort. Et ces guerriers qui se relèvent de la tombe pour combattre résument en 6 vers ce que dira le Résumé en 570²⁶⁴ et le *Roman de Troie* tout entier en plus de 30'000 vers. En effet, le *Roman de Troie* fait ressortir Grecs et Troyens de leur tombe pour les faire combattre et mourir une seconde fois. Où mieux, il les fait *revenir* sur terre, dans le pays du *romanz*, où la guerre va se dérouler en accéléré sous les yeux de la cour d'Henri II. Comme Jason, le public de Benoît ne peut qu'assister au combat sans intervenir.

Dans un épisode qui précède un récit de guerre, les guerriers de Colcos prennent une signification nouvelle. Ils annoncent l'avenir, des Grecs et des Troyens d'abord, mais peut-être aussi celui du public. Et quand Benoît aura transmis son récit, en quoi les guerriers de la guerre de Troie seront-ils différents de ceux de l'île au mouton? Il ne tient qu'au public de Benoît de faire la différence: s'il se souvient des noms des Grecs et des Troyens, qu'il transmet son savoir quant à la guerre de Troie et s'efforce d'imiter, voire d'améliorer la prouesse de ces héros disparus, il restera une chose des combattants, la renommée, alors que les guerriers de l'île au mouton sont anonymes – et le

²⁶⁴ RdT vv. 1953-1958 et vv. 145-715.

restent. La courte scène des guerriers dépeint ce qui pourrait devenir l'histoire du public de Benoît s'il n'y prend garde. On pourrait dire que la conquête de la Toison d'Or est historiée par cette miniature, prophétique non pas pour Jason, mais pour le public. Nous noterons aussi que dans cette vision du passé que nous donne Benoît avec son *Roman de Troie*, la vision du futur transmise par les guerriers, quant à elle, est donnée par Médée. En comparant Benoît au prophète Merlin, qui tient de forces occultes son savoir sur le passé, alors qu'il a reçu sa prescience de l'avenir de Dieu lui-même, on pourrait voir le narrateur du *Roman de Troie* comme un prophète dédoublé.²⁶⁵ Il explique le passé en son propre nom, en étayant toutefois son autorité par celle de ses ancêtres en savoir, Darès et Cornélius. Mais quand il donne un aperçu de choses à venir, un savoir que Merlin détient de Dieu, Benoît endosse son costume de Médée, et l'on pourrait dire qu'il rend sa prophétie triplement obscure en mettant une certaine distance entre sa propre personne et son message. En effet, il se distancie de son enseignement en ne disant pas que ce combat doit être compris comme une prophétie. De plus, il prophétise la guerre pour faire éviter ce qu'il prédit. Enfin, cette distance didactique le fait se cacher derrière son personnage, une femme, qui plus est, ni troyenne ni grecque, et aussi peu spécialiste *militia* qu'un clerc.

c) Le temps de l'application du savoir – L'entrevue dans la forêt

Dans le *Roman de Troie*, Jason est le personnage qui par son manque de maîtrise du temps, influe sur le rapport au temps des espaces qu'il visite, puisqu'il prive Colcos de l'héritière du trône et de la Toison, et par là peut-être de son avenir et – pour un temps, du moins –, de sa prospérité. De plus, il initie la fin de Troie. Ovide, par contre, ne donne aucune indication quant au rapport de Jason à la réflexion et au temps. Pourtant, le Jason d'Ovide agit à bon escient, et nous avons vu que c'est lui, et non Médée, qui offre un contrat "mariage contre Toison".

89 *Ut uero coepitque loqui dextramqueprehendit*
 90 *Hospes et auxilium submissa uoce rogauit*
 *Promisitque torum ...*²⁶⁶

Bien plus, c'est alors Médée qui ne réfléchit plus l'espace d'un instant, non parce qu'elle ne serait plus capable de juger ses actions, mais parce qu'elle a pris une décision définitive, le contraire de ce qu'elle vient de décider. Quant à Jason, on pourrait croire qu'il n'a pas le choix entre deux façons d'agir, puisqu'il doit conquérir ou périr, et que la réflexion ne lui servirait à rien. Cependant, il y a eu une certaine réflexion de sa part, dont on ne voit que les effets. Avant l'entrevue dans la forêt, Jason et les Minyens ont l'intention de conquérir la Toison par la force. Ce n'est qu'en se voyant imposer d'horribles épreuves qu'ils ont dû se rendre compte que la valeur guerrière ne leur servira à rien. Entre le départ de Grèce, où la conquête semblait encore n'être qu'une question de force et d'habileté, et le moment où Jason, dans la forêt, demande son aide à Médée en lui promettant le mariage, il y a forcément eu un effort de réflexion, Jason s'étant rendu compte que la méthode la plus simple pour gagner la Toison était de s'assurer l'aide de Médée, la détentrice de forces surnaturelles sachant certainement venir à bout des êtres surnaturels qui protègent la Toison. Il a compris que ce n'est pas sa force physique, mais séductrice qui, renforcée d'une promesse de mariage, le mènera au but. Jason a donc réfléchi et il n'est pas dans la forêt par hasard. S'il sait que Médée a le pouvoir de l'aider – et il le sait, puisqu'il demande son aide – il doit savoir aussi de quelle divinité Médée tient ses pouvoirs, puisque c'est dans la forêt d'Hécate qu'il vient. Il sait aussi que Médée encourt un châtement et propose le mariage en contrepartie de son aide, offrant un

²⁶⁵ Richard Trachsler, "'Vaticinium ex eventu'. Ou comment prédire le passé: Observations sur les prophéties de Merlin", *op. cit.*, pp. 91-108, en particulier p. 97.

²⁶⁶ *Cependant l'étranger commence à parler; lui prenant la main, il lui demande d'une voix douce de venir à son aide et lui promet de partager sa couche avec elle.*

droit de séjour meilleur chez lui en échange du droit de séjour qu'elle va perdre. De plus, nous avons vu qu'il a dû peser les avantages d'un mariage avec une femme aussi puissante. Comme on le voit par la suite, ce raisonnement s'avère juste et les pouvoirs de Médée s'exercent en faveur de Jason quand elle rajeunit Eson et venge l'usurpation du trône par Pélidas.

Cette réflexion n'est reconnaissable que dans la façon qu'a Jason d'aborder Médée, et dans son travail de séduction. On ne voit pas se dérouler sa réflexion, qui est terminée quand il aborde la jeune fille. Chez Benoît, Médée réfléchit comment conquérir Jason, alors que Jason ne réfléchit pas du tout. Chez Ovide, Médée réfléchit s'il faut ou non aider Jason, alors que Jason, lui, réfléchit comment conquérir la Toison en conquérant Médée. Benoît valorise la réflexion de Médée, alors qu'Ovide fait réfléchir les deux personnages. Il semble marquer une "préférence" pour la réflexion de Médée en rendant le monologue dialogué complet de la jeune fille. Mais il ne valorise la réflexion de Médée que pour valoriser mieux encore la séduction de Jason, puisque celle-ci annule en un instant le résultat d'une si longue réflexion. C'est comme si Médée avait tricoté longuement un ouvrage que le Jason d'Ovide défait en tirant simplement sur le fil. La Médée de Benoît, quant à elle, ne balance pas entre la piété filiale et le crime, puisqu'elle ne réfléchit qu'au meilleur moyen d'épouser Jason. Si aider Jason apporte le mariage à la Médée de Benoît, elle n'hésitera pas. La question qu'elle se pose est: "Mon plan fonctionnera-t-il?" et ses réflexions mènent à un plan qui fonctionne, alors que Jason n'a pas de plan du tout et ne fait que profiter de celui de Médée.²⁶⁷ Chez Ovide, même si elle connaît l'avenir, Médée n'élabore pas de plan pour gagner Jason, alors que Jason, lui, en a un pour la conquérir.

Dans le récit de l'entrevue²⁶⁸, Ovide met en valeur l'application du savoir de Jason, qui déclenche la transmission du savoir de Médée. L'entrevue relie les réflexions de Médée à la conquête proprement dite. Comme à la fin de ses réflexions, Médée se décide contre Jason, le destin de celui-ci serait scellé sans retournement de la situation et le récit serait terminé. Comme la conquête se termine au vers 158, l'entrevue est au milieu du texte et marque le passage d'une suite d'échecs vers le succès. L'entrevue met en scène l'application de l'art persuasif – et donc poétique – de Jason, mais Ovide ne nous donne à voir qu'un film muet. Le public ne peut donc pas juger des talents du séducteur, ni apprendre à séduire des princesses. Mais c'est bien l'application du savoir qui est mise en valeur. Dans le *Roman de Troie*, c'est Médée qui persuade Jason que sans elle, il n'aura pas la Toison. Elle le persuade en décrivant les épreuves insurmontables qui l'attendent, sans lui indiquer les antidotes aux boeufs et au dragon, bien sûr. Ainsi, la parole est l'*engin* de persuasion de Jason chez Ovide et celui de Médée chez Benoît. Dans le *Roman de Troie*, Médée persuade Jason dans la salle du palais, en public, alors que chez Ovide, Jason persuade Médée dans la forêt, en cachette. De plus, Benoît transmet le travail de persuasion de Médée en discours direct, le public voit la persuasion à l'oeuvre, alors qu'Ovide ne fait que résumer le travail de persuasion de Jason sans en transmettre la teneur. Comme le public de Benoît assiste directement à l'application de l'*engin* de Médée, il peut évaluer la qualité de cet *engin* lui-même et prendre part – à sa façon – à la conquête. De plus, il apprend à persuader les jeunes gens de vous épouser, alors que le public d'Ovide n'apprend pas à persuader des princesses, comme nous l'avons vu. Pour le public d'Ovide, Jason dispose donc d'un savoir inaccessible.

²⁶⁷ Nous prendrons *fonctionne* au sens où le contrat qui fonde le plan de Médée est garanti par les dieux. Un contrat efficace prévoit la défection d'une des parties. La trahison de Jason n'amoindrit pas la qualité du plan de Médée, puisque elle est punie.

²⁶⁸ Met. VII vv. 74-99.

84 *Et casu solito formosior Aesone natus*
*Illa luce fuit ...*²⁶⁹

La beauté de Jason lui a épargné une partie du travail. Ce procédé est le même que celui des Argonautes de Benoît qui se changent avant de se présenter à la cour d'Oétès, faire belle et bonne figure facilite les relations sociales. Jason ne doit même pas se faire beau, il lui suffit de se montrer. Jason sait que si Médée le voit, ses chances seront meilleures. En allant dans la forêt où Médée pourrait se trouver, il applique ce savoir et se sert de sa beauté comme d'un instrument. Cette beauté, déjà présente à l'esprit de Médée quand elle réfléchit, n'a pourtant pas suffi à emporter la décision, même secondée par d'autres qualités.

26 *Quem, nisi crudelem, non tangat Iasonis aetas*
Et genus et uirtus? Quem non, ut cetera desint,
*Ore mouere potest? Certe mea pectora mouit.*²⁷⁰

Si sa beauté ne suffisait pas avant l'entrevue, dans la forêt, Jason paraît si beau qu'il semble être un dieu. Il y a donc un moment où tout change d'aspect.

85 *... posses ignoscere amanti.*
Spectat et in uultu ueluti tum denique uiso
Lumina fixa tenet nec se mortalia demens
*Ora uidere putat ne se declinat ab illo.*²⁷¹

En ce moment et dans ce lieu consacré à une déesse, cette beauté semble être divine elle-même, et elle emporte la décision. On pourrait dire que Médée n'accepte de contrat qu'avec un dieu, ce qui explique qu'elle rejoigne l'espace divin à la fin du récit. Et ce moment où Jason semble divin est un moment de folie. Ce qui est démesuré, ici la beauté, est en rapport avec les dieux et la folie dans les *Métamorphoses*, tout comme l'amour de Médée, dont elle dit qu'il est le fait d'un dieu et fait d'elle la proie de la *furor* (Met. VII v. 10). C'est dans la forêt divinisée par les autels d'Hécate que la démence reprend Médée. Enfin, c'est dans le champ consacré à un dieu qu'il s'agit de vaincre des bêtes démesurées. C'est comme si sans les dieux, les humains ne faisaient rien qui dépasse la mesure, et que la démesure divine met en danger ce qu'on pourrait appeler la paix sociale. Il faut noter à ce propos qu'avant l'arrivée de Jason, malgré l'existence des bêtes du champ de Mars, il régnait un certain équilibre en Colchide, à présent rompu par l'intervention du dieu de l'amour qui rend Médée démente. Cependant, même troublée par la démence, Médée ne change pas encore d'avis et si la beauté de Jason agit, elle ne persuade pas. Mais Jason voit bien que Médée, qui s'éloignait vers les autels d'Hécate, reste immobile à le regarder (Met. VII v. 74). Sachant qu'il plaît, il se sert de ce savoir comme d'une échelle pour atteindre un savoir plus difficile d'accès, celui qui permet la conquête. En termes d'économie, le Jason d'Ovide investit son savoir pour le faire fructifier, il est l'élève recherché par Benoît.

Jason prend la main de Médée avant même de lui offrir la sienne en mariage, et il demande son aide *submissa uoce* (Met. VII v. 90). Ovide ne dit pas que Jason, comme il le pourrait, propose

²⁶⁹ ... et en effet le hasard voulut que le fils d'Éson fût, ce jour-là, plus beau que jamais ...

²⁷⁰ *Qui donc, à moins d'être barbare, ne serait touché en faveur de Jason, par son âge, par sa naissance, par son courage? Qui, à défaut de tout le reste, ne serait sensible à sa beauté? Mon coeur à moi, du moins, y a été sensible.*

²⁷¹ *Son amante avait des excuses. Elle le contemple et elle tient les yeux fixés sur son visage, comme si elle le voyait pour la première fois; il lui semble dans sa démence que ce ne sont pas là les traits d'un mortel et elle n'en détourne plus ses regards.*

simplement le mariage en échange de l'aide de Médée, au contraire. Il n'offre pas tout de suite, mais demande humblement. La mise en scène du contrat comme demande amoureuse prend plus de temps qu'une proposition d'affaires, mais ce temps supplémentaire ne sera pas perdu, puisque ce plan de séduction fonctionne. Et si Jason sait dire à Médée ce qu'elle souhaite entendre, c'est qu'il la connaît.²⁷² Au vers suivant, et parce que demander de l'aide humblement pourrait ne pas suffire à persuader, il promet le mariage. Il a réfléchi à ce que Médée pourrait vouloir. Il doit savoir aussi quels sont les pouvoirs de la jeune fille, vu qu'il demande son aide et non celle d'une autre Colchidienne. Il sait également qu'elle devra quitter la Colchide pour échapper au châtement qui l'attend. En se posant d'abord en humble requérant amoureux, puis en offrant son contrat "mariage contre Toison", Jason applique son savoir dans un laps de temps qui semble très court au public, puisqu'il tient en deux vers et demi. Tombée amoureuse tout de suite, Médée est convaincue tout aussi rapidement²⁷³, tout en restant consciente de ce qu'elle fait, puisqu'elle dit: *nec me ignorantia ueri/Decipiet, sed amor* (Met. VII vv. 92-93)²⁷⁴. Ainsi, puisque l'expédition des Argonautes est au milieu des *Métamorphoses* et l'entrevue dans la forêt marque le centre de l'expédition, la transmission du savoir est au coeur des *Métamorphoses*. C'est là qu'Ovide place, pour les mettre en valeur comme dans un écrin, les mêmes choses que Benoît: la réflexion, le savoir et son application efficace, l'*engin*. Mais le point essentiel est que chez Ovide, la réflexion de Jason domine celle de Médée.

Accessoirement, Ovide relate encore une autre application de l'ingéniosité de Jason, tout aussi rapide et dite en aussi peu de vers que la séduction de Médée. Lorsque les guerriers sortent de la terre et attaquent Jason, Médée, craignant que ses herbes n'agissent pas suffisamment pour protéger le jeune homme, fait entendre une incantation destinée à le secourir. Mais Jason se tire d'affaire tout seul.

- 134 *Ipsa quoque extimuit ...*
- 137 *Neue parum ualeant a se data gramina, carmen*
 Auxiliare canit secretasque aduocat artes.
 Ille grauem medios silicem iaculatus in hostes
- 140 *A se depulsum Martem conuertit in ipsos ...*²⁷⁵

Parce que Jason ne doit pas combattre, qu'on ne sait même pas s'il est armé, et que ce geste n'est pas celui d'un héros guerrier, Christine Binroth-Bank qualifie le lancement de la pierre de *märchenhaftes Element*.²⁷⁶ Mais alors, Jason aurait-il appris de Médée qu'il doit le faire? Rien n'indique que ce sont les herbes, l'incantation ou les arts de Médée qui inspirent à Jason de lancer une pierre au milieu des guerriers pour détourner leur attention, au contraire. Lancer une lourde

²⁷² Dans le *Roman de Troie*, on trouve un écho de cette façon d'adapter son discours à Médée, lorsque Jason répond: "*A feme vos esposeraï,/Sor tote rien vos ameraï*" (RdT vv. 1433-1434). Lui aussi promet l'amour et le mariage – exactement ce que souhaite Médée –, mais l'initiative ne vient pas de lui.

²⁷³ Le moment de la persuasion n'est pas tout à fait le même que chez Benoît. Le contrat est passé de nuit dans les deux cas, mais dans le *Roman de Troie*, Médée et Jason se sont entendus préalablement, de jour, sous les yeux de toute la cour, alors que Jason et Médée ne sont pas vus ensemble dans les *Métamorphoses*.

²⁷⁴ ... *ce n'est point l'ignorance de mon devoir qui sera cause de ma faute, mais l'amour.*

²⁷⁵ *La terreur s'empare même de celle qui l'avait rendu invulnérable ... Craignant que les herbes qu'elle lui a données n'aient pas assez de vertu, elle fait entendre pour le secourir un chant magique et appelle à elle les secrets de son art. Jason lance au milieu de ses ennemis une lourde pierre; il repousse loin de lui les fureurs de Mars et les tourne contre eux ...*

²⁷⁶ Christine Binroth-Bank, *Medea in den Metamorphosen Ovids: Untersuchungen zur ovidischen Erzähl- und Darstellungsweise*, op. cit., p. 86.

pierre ne requiert précisément aucun artifice, cela ne demande que de la force – et de l'ingéniosité. Cette ruse semble être le fait de Jason seul, et une ruse, innovation de l'esprit, est encore un produit de la réflexion. Certes, pour en arriver là, il faut avoir été protégé par les arts de Médée. Mais comme on s'attend à ce que ces arts suffisent, cet effort intellectuel – et non pas physique, comme on s'y attendrait de la part d'un jeune homme valeureux –, est donc inattendu.²⁷⁷ Mais il confirme ce que nous avons constaté jusqu'ici, à savoir que le Jason d'Ovide réfléchit plus et mieux que celui de Benoît et qu'il remplit les conditions du bon élève qu'exige le Prologue du *Roman de Troie*. Or, Benoît connaissait Ovide, c'est donc exprès qu'il a refusé à son Jason tout effort intellectuel.

Accessoirement, cette image des guerriers est la répétition d'un autre combat, celui qui a lieu entre *ratio* et *furor* dans ce champ de bataille qu'est l'esprit de Médée. Même si d'abord, la *ratio* de Médée a vaincu la *furor*, Jason retourne sans peine cette victoire en défaite. Sur le second champ de bataille, celui des guerriers, Jason maîtrise la *furor* des guerriers. Et dans les deux cas, il vainc par la force de l'esprit.

d) Le temps de la vie sociale et religieuse

Dans les *Métamorphoses*, la vie sociale est à peine dépeinte. À peine arrivés en Colchide, les Argonautes d'Ovide vont droit au roi, demandent la Toison et se voient imposer d'horribles épreuves, sans qu'Ovide ne décrive ni le roi, ni la cour, ni la teneur des présentations, ni la demande des Argonautes, ni la réponse du roi. Le public d'Ovide n'apprend donc ni le chemin du palais, à se présenter à la cour, ni comment s'habiller en Colchide. De même, toute allusion à l'apparence des gens, de la ville ou de la cour manque, toute indication sur la vie sociale est passée sous silence. Si on imagine le public d'Ovide arrivant en Colchide, on constate qu'il ne saurait comment s'y comporter, alors qu'à peine débarqué, le public de Benoît se serait changé sur la plage avant même de voir – et de "reconnaître" – les trente tours de Jaconitès.

Dans le *Roman de Troie*, tout est socialisé et tous aspirent à la meilleure intégration possible dans leur espace d'élection. La solitude ne sert qu'à réfléchir comment s'intégrer. En vivant constamment sous le regard des autres, les personnages se soucient d'abord de ce qu'on va dire d'eux et comment seront évaluées leurs paroles, leurs actions et même leur apparence. Ce phénomène est le même à Pénélope, à Colcos et même à Troie, où Laomédon se préoccupe tant de l'opinion des Grecs qu'il choisit son messenger parmi les nobles de sa cour. Celui-ci prend tant de soin à s'entourer d'une escorte noble et d'être courtois que même ce refus d'intégrer quelqu'un socialement qu'est le renvoi de Jason est encore revêtu d'un costume social. Ovide, quant à lui, en s'abstenant de décrire la vie sociale, met en lumière les réflexions de Médée, ce qui semble placer l'individu et sa vie intérieure au-dessus de son intégration. Ce manque restreint l'image que le public peut se faire de la vie de cour. Il faut se contenter de constater que le roi de Colchide n'est pas seul lorsque les Argonautes lui demandent la Toison, puisque Médée est présente. Comme le roi de Colchide détient les dents de serpent que Jason doit semer, les Argonautes sont obligés d'aller le voir pour apprendre les conditions de la possession de la Toison. Et même si c'est au roi qu'on demande les conditions de la conquête, on peut penser que les tâches à remplir ont été édictées par Mars, puisque le champ lui est consacré et qu'elles exigent de la valeur martiale. Loin d'être un acte de courtoisie sociale, la visite au roi est un passage obligé sur le chemin de la

²⁷⁷ Chez Benoît, ce détail manque, les guerriers s'entretuent *en petit d'ore* (RdT v. 958) sans prêter attention à Jason. Protégé par le savoir de Médée, Jason n'a pas besoin de réfléchir comment se protéger des guerriers. Cela le laisserait libre de réfléchir à ce qu'il voit.

Toison et le roi semble être le portier du champ de Mars plutôt que son propriétaire.²⁷⁸ On n'apprend rien du logement de Jason lorsqu'il *in tecta recessit* (Met. VII v. 99), ni de la chambre de Médée, ni des usages vestimentaires de Colchide. Le public devra se contenter d'une idée exacte du caractère de Médée, faute de connaître son apparence. Pourtant, la conquête de la Toison est un événement social dans les *Métamorphoses*, ce qui n'est pas le cas dans le *Roman de Troie*.

100 *Postera ...*
 Conueniunt populi sacrum Mauortis in aruum
 Consistuntque iugis; medio rex ipse resedit
 *Agmine pupureus sceptroque insignis eburno.*²⁷⁹

La Colchide tout entière se retrouve autour du champ et les insignes du roi font de la conquête un événement officiel. L'escorte royale représente le pouvoir guerrier et fait reconnaître le père de Médée comme maître de cet espace: ce qui va suivre est un acte d'état. Si Médée dit vrai en qualifiant son aide de crime, la vie de la société de Colchide doit dépendre de la garde efficace de la Toison. Comme celle-ci est en or, on peut inférer que la prospérité de la Colchide dépend de la présence de cette merveille. Il est clair alors que chaque tentative de conquérir la Toison remet en question la prospérité, partant, l'avenir de cette société. Cela explique la présence de tous les Colchidiens, la mise à mort attendue de Jason assurant leur avenir. Tous ces spectateurs s'étant assis de façon à bien voir, ils sont habitués à ce rituel. Comme ceux qui ont tenté la conquête avant lui, Jason va être brûlé par les taureaux, tué par les guerriers ou par le dragon. Si un combat aussi inégal et cruel est le spectacle public et officiel que les Colchidiens regardent régulièrement sans s'en émouvoir – et sans jamais être tentés de l'interrompre parce qu'il assure la prospérité de tous –, la société de Colchide est une société barbare, non pas dans son acception linguistique, mais au sens de *non-cultivé*, *dangereux*, *barbare* étant à prendre au sens que Médée lui donne quand elle dit que si elle laissait mourir Jason, elle serait née d'une tigresse.²⁸⁰ Jusqu'ici, elle n'est pas intervenue pour sauver un candidat, et était, selon sa propre définition, fille d'une tigresse. C'est peut-être pourquoi Ovide ne nomme pas la mère de Médée, la seule mère évoquée étant une bête féroce, innommable par définition. On notera toutefois que le principe selon lequel tout individu est défini d'abord par son ascendance est maintenu jusque dans la férocité des bêtes, une ascendance dont Médée, soudain, veut se défaire.

²⁷⁸ L'édition de Georges Lafaye traduit *visque datur... magnorum horrenda laborum* par *il [le roi] impose ... un nombre effroyable d'immenses travaux* (Met. VII v. 8), mais ces travaux doivent être toujours les mêmes si Médée connaît le sort qui attend Jason sans son aide, et le champ est consacré à Mars. Il serait plus exact de traduire ce vers par: *il est imposé ... un nombre effroyable d'immenses travaux*, le roi ne faisant qu'informer les Argonautes des tâches exigées par Mars.

²⁷⁹ *Le lendemain, ... le peuple se rassemble dans un champ consacré à Mars et prend place sur les hauteurs; le roi lui-même s'assied au milieu de son escorte, vêtu de pourpre et reconnaissable à son sceptre d'ivoire.*

²⁸⁰ *Hoc ego si patiar, tum me de tigride natam, si je le souffre, alors je pourrai dire que je suis née d'une tigresse ...* (Met. VII v. 32). Cette indifférence barbare n'est pas dans le *Roman de Troie*, au contraire, Oétès tentant de dissuader Jason de tenter la conquête en lui disant: "... de ta mort/Ne vueil estre blasmez a tort" (RdT vv. 1781-1782). Cette différence est soulignée par la division de l'espace. Dans le *Roman de Troie*, les bêtes sont reléguées loin de la société et séparées d'elle par la mer, les Colchidiens n'assistant pas à la conquête. Alors que dans les *Métamorphoses*, seul son caractère consacré délimite le champ par une frontière de crainte ou de respect devant les dieux. Il faut noter aussi que Médée dit qu'à laisser Jason en proie à ces animaux sauvages, elle ferait elle-même partie de ces animaux. Cela revient à faire de ses concitoyens des bêtes au cœur de pierre. Médée veut donc se démarquer des bêtes dont elle faisait partie jusque-là, ce qui nous ramène au Prologue du *Roman de Troie*, où la transmission du savoir sert à se démarquer des *bestes*.

En résumé, la vie sociale de Colchide est un massacre récurrent. Cette société ne ressemble en rien à la société de Colcos, où le combat contre les bêtes, par exemple, a lieu hors du champ de vision des Colchidiens. La société de Colchide n'est d'ailleurs pas seule à assister à la conquête.

115 *Deriguere metu Minyae.*
 (...)
 120 *Mirantur Colchi; Minyae clamoribus augent*
 Adiciuntque animos.
 (...)
 142 ... *Gratantur Achiui*
 *Victorem tenent audisque amplexibus haerent.*²⁸¹

Les Argonautes sont là aussi, ce sont eux qui – contrairement aux gens de Colchide – se figent de crainte, encouragent Jason et félicitent celui-ci lorsqu'il est parvenu à faire s'entretuer les guerriers nés de la terre. Il faut noter la différence entre ce que savent les Grecs et ce que pensent savoir les Colchidiens: les Grecs pensent assister à un combat difficile, mais pas impossible à gagner, alors que les Colchidiens sont certains de voir mourir Jason.

A côté de cette vie sociale barbare, Ovide donne aussi un aperçu de la vie sociale telle qu'elle est décrite chez Benoît. En effet, il parle de la réaction de Médée lorsque Jason revient, la Toison conquise.

144 *Tu quoque uictorem complecti, barbara, uelles:*
 145 *Obstitit incoepto pudor, at complexa fuisses,*
 *Sed te, ne faceres, tenuit reuerentia famae.*²⁸²

Ce moment-là ressemble beaucoup aux moments du *Roman de Troie* où Médée, avant même d'aborder Jason, *mout en dote le comencier* (RdT v. 1299) et s'excuse d'aborder Jason la première, bien que son père *comande li et dist après/Que o Jason e Herculès/Parout par bien* (RdT vv. 1305-1307), en précisant qu'elle n'agit pas par *mauvaistié* ou *legerie*, comme il pourrait le penser (RdT v. 1314). Lorsque Jason revient à Jaconitès, la Toison conquise, Médée l'aurait embrassé *se ele osast* (RdT v. 2008), ce qui reflète la même *pudor* que les vers 144-146 des *Métamorphoses* que nous venons de lire. Selon les règles du comportement social, aucune des deux Médée ne doit prendre d'initiative sans l'aval des autres, et elle n'est pas censée faire le premier mouvement. De ce point de vue, la Médée des *Métamorphoses* respecte les usages sociaux, alors que celle du *Roman de Troie* les enfreint si nécessaire, tout en sachant qu'elle enfreint une règle, puisqu'elle s'en excuse en se réclamant d'un contrat plus important, le devoir de donner *leial conseil* à un hôte (RdT v. 1320).

Dans *Bodytalk*, E. Jane Burns analyse la façon dont s'expriment les héroïnes de la littérature médiévale française écrite par les hommes. Elle découvre qu'à côté de leur discours parlé, ces femmes font parvenir au lecteur un second discours, généralement exprimé par leur corps, par la thématique physique d'une partie de ce qu'elles disent ou encore par les double-sens que présente leur discours dès qu'il a trait à tout ce qui relève du corps. Les auteurs (hommes) profiteraient du sexe de leur personnage pour exprimer à la fois le discours social reçu – dans notre épisode, qu'une

²⁸¹ *La crainte a glacé les descendants de Minyas ... Le peuple de Colchide s'émerveille; les descendants de Minyas, par leurs cris, accroissent et surexcitent le courage du héros. ... Les Achéens félicitent le vainqueur ils s'emparent de lui et le serrent entre leurs bras avides.*

²⁸² *Toi aussi, tu voudrais serrer le vainqueur entre tes bras, ô fille des barbares; la pudeur s'oppose à ton désir; pourtant tu l'aurais embrassé; mais le souci de ta réputation t'en empêche.*

jeune femme ne doit pas parler la première à un homme –, et son contraire, puisque la Médée de Benoît va jusqu'à faire venir Jason dans sa chambre, associant à la modestie sociale parfaite une immodestie telle qu'elle l'amènera à transmettre un secret d'état. Elle s'excuse de l'aborder la première, mais parlera de façon bien plus conséquente dans sa chambre.²⁸³ Cette approche de E. Jane Burns pourrait aussi permettre de comprendre pourquoi Médée – qui pourrait bien, comme nous le verrons à la fin du chapitre sur l'espace, avoir transmis le récit de la conquête de la Toison –, n'a pas laissé de texte de la matière de Troie dans lequel elle se donne à voir comme transmettrice du savoir. Selon cette acception, elle ne serait que le costume endossé par Benoît, et l'identification entre Benoît et son personnage n'irait pas jusqu'à lui faire abandonner à une femme une partie de la gloire de la transmission, cette femme fût-elle son double en tant que narrateur.

En s'éloignant un peu de cette lecture féministe, pourtant féconde, on peut reprendre la théorie de E. Jane Burns et demander pourquoi Benoît a besoin de Médée. Qu'exprime-t-il à travers son personnage, qu'il ne peut exprimer lui-même? En termes de costume, on pourrait dire que la princesse Médée a plus de chances de se faire écouter que le clerc Benoît, puisque son rang social égale, voire surpasse celui du public. Comme nous partons de la théorie que le public est un élève de Benoît/Médée, la différence doit être quelque part dans le champ thématique du contrat. Or, on constate que Médée tente d'appliquer deux méthodes didactiques que Benoît n'applique pas. D'abord, juste après avoir transmis son savoir, elle dit à Jason: "*Ne te sai plus que enseigner / Mais doucement te vueil preier / Que de tot ço rien n'obliër*" (RdT vv. 1757-1759). Elle prend le jeune homme par les sentiments pour assurer le succès de son enseignement. Benoît ne se permet rien de tel dans le Prologue. D'autre part, Médée fait jurer le jeune homme, ce dont Benoît n'a pas besoin, puisque dans le Prologue, le contrat de l'élève/enseignant est en vigueur à sa naissance déjà. Aux sentiments, elle ajoute la loi. Or, nulle part dans le Prologue, Benoît ne menace son public de conséquences néfastes s'il n'apprend pas. Il établit que sans le zèle de l'élève, le monde serait un monde de bêtes, mais cela suffit-il à persuader le public d'apprendre de façon zélée? L'auditoire ne faisant visiblement pas partie des bêtes, cette menace ne pourrait prendre effet que dans l'avenir. Dans l'épisode de la Toison, cependant, la menace est plus concrète, puisque l'abandon de l'enseignante Médée sera vengé par les dieux. Un clerc ne peut menacer des guerriers d'une retenue comme s'ils étaient des écoliers. Mais il peut, par l'entremise de son personnage, annoncer que si les sentiments ne suffisent pas à faire tenir le contrat d'apprentissage, tout manquement sera puni âprement par la loi divine. En ce sens, Médée était le discours de Benoît, en y ajoutant deux "agents de renforcement" qui garantissent la bonne tenue du contrat d'enseignement. Mais revenons à la *pudor* de Médée.

Pour un instant, le respect des conventions sociales cause un retard dans les *Métamorphoses*. On se croirait dans le monde conventionnel du *Roman de Troie* au moment où Jason, par exemple, doit attendre que la cour se disperse pour aller chez Médée. La pudeur et le souci de sa réputation empêchent la Médée d'Ovide d'embrasser Jason en public. Si la pudeur relève de l'auto-évaluation, du système de valeurs inné, la *reuerentia famae*, par contre, est la crainte d'être évaluée négativement par les autres. Mais pourquoi ce souci d'être "bien vue" en Colchide, au moment où elle est sûre de la quitter enfin? Cette *reuerentia famae* ne fait que ralentir le récit, à quoi sert-elle? D'abord, c'est Ovide qui exprime les sentiments de Médée, en s'adressant à elle directement. Il souligne donc sa supériorité sur elle – pour l'instant, du moins – en expliquant Médée à Médée elle-même. Ensuite, cette *reuerentia famae* et cette *pudor* illustrent combien cette nouvelle Médée, qui va partir, s'est distanciée de la Médée née de *tigride* (Met. VII v. 32) qu'elle serait restée si elle n'avait pas aidé Jason, comme les autres Colchidiens. Mais pourquoi se soucie-t-elle de l'opinion

²⁸³ E. Jane Burns, *Bodytalk: When Women Speak in Old French Literature*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 241-249.

d'une société de bêtes féroces qu'elle abandonne? Sans doute, c'est auprès des Argonautes, non des Colchidiens, que Médée ne veut pas ternir sa réputation, et son comportement modeste doit servir d'intégration anticipée dans la société grecque. Il est vrai qu'elle y est presque, et qu'ayant rempli sa part du contrat, elle a droit à cette intégration.

De la fin du séjour des Argonautes en Colchide, il faut noter que la conquête ne sera pas honorée par une fête donnée par Éétès. Il est vrai qu'elle ne serait pas de mise, puisqu'en emportant la Toison, Jason dérobe la prospérité de cet espace. Dans le *Roman de Troie*, au contraire, et bien qu'Oétès en ait *grant ire* (RdT v. 1980), la conquête est fêtée à Colcos et le roi *de lui honorer mout se peine* (RdT v. 2004). Et si la socialisation du contrat n'a pas lieu, le mariage n'étant pas évoqué par Benoît, dans les *Métamorphoses*, il a déjà eu lieu quand les Argonautes touchent au port d'Iolcos, et ne sert que d'enchaînement au récit qui va suivre, celui du rajeunissement d'Eson.

Après le retour en Grèce, Ovide donne un second aperçu de la vie sociale, mais dans un pays cultivé, cette fois. Comme en Colchide, la vie sociale de la Grèce est soumise aux dieux, mais ce qu'on en voit n'a rien de barbare.²⁸⁴ En effet, les Grecs font une fête, ou plutôt un événement social comparable aux fêtes du *Roman de Troie*. Cependant, cette fête n'est pas un rassemblement à la cour, c'est un sacrifice.²⁸⁵ Les parents des Argonautes célèbrent les dieux pour avoir préservé leurs fils, mais ils ne se fêtent pas eux-mêmes comme dans le *Roman de Troie*. La vie sociale grecque ne relève donc pas de la *bele vie*, mais consiste en un rituel qui réaffirme la soumission aux dieux. Les Grecs se privent même d'une partie de leur prospérité pour remercier les dieux²⁸⁶ – et non Médée²⁸⁷ – d'avoir préservé leur avenir. Les dieux préservent l'avenir dans les deux espaces, mais en Colchide, la préservation du *statu quo* face à un intrus causerait indirectement la perte de l'espace dont vient cet étranger, en l'occurrence celle de la Grèce. Un détail indique toutefois que ces deux espaces sont liés. En Colchide, Jason vole une toison de bélier dans un champ consacré et en Grèce, l'animal sacrifié pour rendre grâce aux dieux est une *inducta cornibus aurum/Victima* (Met. VII v. 161-162). Bien qu'Ovide ne dise pas que l'animal aux cornes couvertes d'or soit un bélier, il semble s'agir d'un animal équivalent à la Toison prise en Colchide. Les dieux sont omnipotents, si le sacrifice fait en Grèce peut servir de réparation au rapt effectué en Colchide.²⁸⁸ De plus, le contrat implicite entre les Grecs et leurs dieux semble exiger une mort, si celle du bélier remplace la mort des Argonautes que l'on craignait.

La vie sociale et la vie religieuse ne font qu'un dans les deux espaces, et la piété due aux dieux fonde la piété filiale, à cette différence près qu'en Colchide, Médée enfreint la piété filiale au nom des dieux, alors que les Grecs, en sacrifiant aux dieux, la réaffirment. Soutenue par les dieux malgré des crimes contre toute piété filiale, Médée n'a pas enfreint la piété divine. Cela souligne la suprématie des dieux sur la vie des humains. Les habitants de Colchide ne font pas de sacrifice aux dieux, même si la mise à mort de jeunes gens dans le champ de Mars pourrait être interprétée

²⁸⁴ Le deux sens de *barbara*, à savoir *qui relève de la sauvagerie des bêtes* et *qui ne sait pas grec* et par extension *qui n'est pas cultivé* se rejoignent, puisque la Colchide est un espace dont la société inculte est assimilée aux bêtes féroces dont elle a la garde.

²⁸⁵ Dans le *Roman de Troie*, c'est à Colcos, non en Grèce que Jason se laisse fêter longuement. En Grèce, les Argonautes sont bien reçus aussi, mais Benoît passe rapidement à la vengeance que va exercer Hercule.

²⁸⁶ Dans le *Roman de Troie*, il faut demander la permission des dieux *avant* de conquérir la Toison, dans les *Métamorphoses*, on remercie les dieux *après* la conquête.

²⁸⁷ Seul Jason le fera, mais seulement pour demander le rajeunissement d'Eson. La gratitude qu'il doit à Médée servira à la persuader de l'aider encore une fois.

²⁸⁸ Nous verrons dans le chapitre sur l'espace que la Colchide est cultivée par un Grec. Ici, nous voyons qu'un rapt commis en Colchide est réparé en Grèce par un sacrifice. Les Grecs font d'un espace sauvage un espace cultivé et ils remplacent un rapt par un échange équitable, un procédé propice à la paix.

comme un sacrifice à Mars. Mais Médée est en route vers les autels d'Hécate lorsqu'elle voit Jason. De plus, quand elle parle des dangers qu'encourt Jason, elle dit que son sort *in dis est* (Met. VII v. 24) et elle est persuadée que son amour est causé par un dieu. Soumis aux dieux partout, les hommes des *Métamorphoses* ne vivent pas en Colchide ou en Grèce, mais dans un espace plus grand, qui comprend tous les espaces humains.²⁸⁹ Si Benoît fait de Jupiter le garant du contrat, ses dieux n'interviennent pas dans la vie sociale ordinaire. Cela reflète la vision du monde donnée dans le Prologue, où Homère a été déclaré fou par ses contemporains pour avoir fait combattre les dieux aux côtés des hommes dans son récit (RdT vv. 57-64). Cette folie consistait à donc créer des dieux à l'image des hommes. Le pouvoir des dieux existe pourtant, puisqu'ils punissent Jason, mais la vie sociale ne sert pas à réaffirmer constamment ce pouvoir dans le *Roman de Troie*. Et si les dieux ont le pouvoir de punir Jason, ils doivent partager cette fonction divine avec Benoît.

e) Hors du temps – La gloire

Dans le *Roman de Troie*, la gloire de Jason a précédé celui-ci partout et si elle lui permet de conquérir la Toison, elle déclenche aussi la guerre de Troie. Même la meilleure des renommées, due au meilleur des savoirs, peut avoir un effet fatal. Ce n'est pas le cas dans les *Métamorphoses*, où la gloire la plus grande n'est pas celle d'un homme, mais d'un espace, la Grèce. Et si les Argonautes sont dirigés par le glorieux Jason, Ovide ne dit pas que la gloire de Jason est parvenue jusqu'à Médée avant que les Argonautes n'arrivent en Colchide. Cependant, Médée précise dans son monologue qu'elle a à peine vu le jeune homme avant d'éprouver des sentiments pour lui.

15 ... *Cur, quem modo denique uidi,*
 *Ne pereat timeo?*²⁹⁰

Si elle vient de l'apercevoir, il est étonnant qu'elle en sache déjà tant sur son ascendance et sa vertu, et la gloire de Jason a dû le précéder. Pourtant, c'est la beauté du jeune homme qui l'émeut, si grande que même si *aetas, genus et uirtus* restaient sans effet, le visage du jeune homme suffirait à émouvoir (Met. VII vv. 26-28). La gloire, ou plutôt les qualités qui la fondent, sont un argument en faveur de Jason, puisque *quem ... non tangat ... genus et uirtus*, mais elle n'est pas la cause de toute l'expédition et ne déclenche pas l'amour de Médée comme dans le *Roman de Troie*. Pélias absent du récit, la gloire de Jason ne menace personne. Ovide ne décrit pas l'acquisition de cette gloire, contrairement à Benoît qui fait dire à Peleüs qu'avant l'expédition déjà, Jason était depuis longtemps le jeune homme le plus glorieux de sa génération (RdT vv. 828-831). Les Argonautes sillonnent la mer *Pagasea puppe* (Met. VII v. 1). Si son lieu de construction est connu, ce bateau doit sortir de l'ordinaire. On pourrait dire qu'il jouit d'une certaine renommée, qui ne répand pas le nom d'Argus, mais celui d'une ville. La renommée du bateau contribue à la gloire de la Grèce, mais ce n'est pas à cause d'elle que les Argonautes se joignent à l'expédition, comme c'est le cas dans le *Roman de Troie*. Le public de Benoît ne sait rien du bateau, d'Argus et de Jason, et Benoît doit tout expliquer, alors que le public d'Ovide doit connaître ces noms, et la renommée qui s'y rattache, s'il veut comprendre le récit.

²⁸⁹ Médée tient aussi son savoir des dieux:

147 ... *agisque*
 Carminibus grates et dis auctoribus horum.

... *tu rends grâce à tes enchantements et aux dieux qui te les ont inspirés.*

Le changement de l'ordre établi se fait avec l'approbation tacite des dieux, et Médée ne fait qu'exécuter la volonté divine en transmettant son savoir.

²⁹⁰ *Ce jeune homme, je l'ai vu tout récemment pour la première fois; d'où vient que je crains pour sa vie?*

Comme Ovide peut se permettre de ne faire qu'une allusion à Jason et son bateau, la gloire du jeune homme et celle de la nef ont été véhiculée par d'autres transmissions jusqu'au public des *Métamorphoses*. Et comme le public n'a pas besoin d'explications, la gloire de Jason – et accessoirement, celle du bateau – n'a pas subi d'interruption en cours de route, alors que dans le *Roman de Troie*, Benoît doit la raviver par ses explications. En redonnant vie à la gloire de Jason et de sa nef, Benoît ravive celle d'Argus par extension, tout comme il rendait, dans le Prologue, l'honneur dû à Darès et Cornélius. S'il est celui qui attribue ou rétablit la gloire, il est aussi celui qui peut, par son savoir, la retirer.

Et il existe une gloire dépassant celle de Jason et du bateau, c'est celle de leur espace d'origine, la Grèce. Elle a précédé les Argonautes en Colchide et fait que Médée veut partir.

55 ... *Non magna relinquam,*
 Magna sequar; titulum servatae pubis Achiuae
 Notitiamque loci melioris et oppida, quorum
 *Hic quoque fama uiget; ...*²⁹¹

Comme Médée n'a jamais vu la Grèce, le seul savoir dont elle dispose est celui qu'a transporté la gloire, qui lui fait imaginer ce pays comme meilleur et plus désirable. Certes, Médée est amoureuse et veut être aimée en retour, mais elle veut aussi partir pour gagner une place meilleure dans un espace supérieur, parce que plus glorieux. Et ce qui rend la Grèce si désirable est ce titre de salvatrice de l'avenir du pays que Médée escompte, une gloire personnelle qui durera autant que la Grèce, une fois l'avenir du pays préservé. Or, elle ne peut quitter la Colchide qu'en la privant de la merveille qui fonde sa prospérité, voire son existence. En privant la Colchide d'avenir, elle la relègue dans le passé. Si la gloire de Jason cause la perte de Troie dans le *Roman de Troie*, la gloire de la Grèce cause celle de la Colchide dans les *Métamorphoses*, si désirable que Médée veut augmenter sa propre gloire en vivant, glorieuse, dans ce glorieux pays. Certes, les contemporains d'Ovide savaient combien leur culture devait à la Grèce, alors que le grec était inaccessible au public de Benoît. Cependant, on notera la différence entre cette Médée avide de gloire personnelle et la Médée du *Roman de Troie*, qui, renommée pour son savoir bien avant l'arrivée des Argonautes déjà, ne semble pas avoir besoin de tant de gloire et ne veut aller en Grèce que pour suivre Jason.

Un dernier point est à noter. Toute la gloire gagnée au cours de l'expédition est perdue quand Médée quitte le récit, aussi bien dans les *Métamorphoses* que dans le *Roman de Troie*, mais avec un effet différent. Dans les deux textes, Jason perd sa gloire en trahissant Médée. Dans le *Roman de Troie*, Médée ne reçoit pas de gloire pour son aide, et Benoît n'évoquant pas de mariage, la honte s'ajoute à l'abandon. Si la Médée d'Ovide, quant à elle, est épousée, et parvient en Grèce, elle n'obtient pas la gloire souhaitée, toutefois, les mères de la Grèce rendant grâce aux dieux au lieu de célébrer le nom de la jeune femme. Si Jason admet qu'il lui doit la Toison, Ovide ne dit pas si cet aveu est fait publiquement (Met. VII v. 164-166). La renommée que Médée se promettait ne semble pas être accordée, et si gloire il y a eu, elle se perd dès que Médée sème la mort en Grèce, après la trahison de Jason. Bien que ses meurtres soient sanctionnés par les dieux, ceux-ci ne peuvent rétablir la gloire de Médée, ce qui rend son séjour sur terre impossible. Cette Médée ne conquiert la Grèce ni par la gloire espérée, ni par son contraire, l'opprobre, mais par la crainte que sa démesure inspire, reflet de celle que répandent les dieux.

²⁹¹ Il n'y a rien de si précieux dans ce que je quitterai; tout est précieux dans ce qui m'attend; la gloire de sauver la jeunesse Achéenne, la joie de connaître un pays plus favorisé, des villes dont la renommée s'étend jusqu'ici, la civilisation et les arts de chaque contrée ...

Les deux textes reflètent le danger d'une gloire trop grande et le caractère éphémère de la renommée. Quand il entend le nom de Jason, le public d'Ovide se souvient aussitôt que Jason va trahir Médée. Il sait, à l'évocation de la gloire de Jason déjà, que malgré la conquête de la Toison, Jason va se couvrir de honte. La vanité de la gloire vient aussitôt à l'esprit. Le mécanisme est différent dans le *Roman de Troie*, ou pourrait l'être, du moins. Comme le public ne dispose d'aucun savoir préalable, Benoît pourrait laisser le récit se dérouler chronologiquement. Le public verrait Jason gagner la plus grande gloire de tous les temps sans se douter de la vanité de celle-ci. Après la conquête de la Toison et l'abandon de Médée seulement, Benoît reprendrait sa gloire à Jason. Or, il procède tout autrement, puisqu'au moment déjà où Jason prête serment, Benoît annonce la trahison, et reprend la gloire de Jason avant même que celui-ci ne l'ait gagnée (RdT v. 1636). Premier héros du *Roman de Troie*, Jason est exemplaire en ce sens que Benoît doit le présenter à son public, bien qu'à un moment donné, il ait été le chevalier qui a *plus los conquis/que hom qui onc fust nez ne vis* (RdT vv. 843-844). Son personnage illustre un premier aspect de la gloire dans le *Roman de Troie*, puisque cette gloire, transmise depuis la guerre de Troie jusqu'au temps de Salluste, a été éclipsée jusqu'à ce que Benoît la ravive en transmettant le récit de la conquête de la Toison à son public. Ainsi, la gloire n'échappe à l'emprise du temps que grâce à une transmission toujours renouvelée par des élèves/enseignants zélés. Cette acception s'étend à tous les personnages du récit, et particulièrement aux guerriers, qui sans Benoît, ne seraient pas re-nommés au XII^e siècle.

D'autre part, avant même que Jason n'ait atteint cette gloire superlative que doit lui apporter la Toison d'Or, Benoît annonce sa trahison à venir et empêche la gloire de Jason d'atteindre, dans l'esprit du public, toute l'étendue qu'elle a atteinte en réalité, dans l'esprit des Argonautes, par exemple. Benoît doit raconter la trahison, mais pourquoi ne la raconte-t-il pas au moment où elle a effectivement lieu? On pourrait dire qu'en punissant le crime avant que Jason ne l'ait commis, Benoît se donne à voir en maître du temps. Son procédé est celui de l'historien, qui peut d'autant mieux évaluer un personnage, faire le bilan d'un caractère et attribuer une évaluation globale à une vie que cette vie est terminée et que tous les éléments qui influent sur le bilan sont rassemblés sous ses yeux.

f) La datation de la conquête

Nous avons vu que dans le *Roman de Troie*, l'évocation incongrue d'Octavien pourrait placer la conquête de la Toison après le règne d'Auguste. La lecture des *Métamorphoses* éclaire cette chronologie. Auguste régna sur Rome à l'époque où Ovide compose les *Métamorphoses*, il est le point final d'un développement temporel qui va du Chaos à l'ordre, tout en marquant le début d'une ère de paix et de prospérité, puisqu'il est encore au pouvoir à la fin des *Métamorphoses*²⁹². Cet accent mis sur la perfection pacifique du règne d'Auguste explique peut-être mieux pourquoi Benoît l'évoque à ce moment-là, par la bouche de Médée ou en commentant lui-même le récit. Médée régna sur un espace pacifique et prospère, c'est tout naturellement que sa possession la plus précieuse est comparée aux richesses du maître d'un autre espace parfait. Nous avons vu toutefois qu'Ovide a probablement formulé certaines réserves à l'égard du principat d'Auguste.

Entre le chaos et l'ordre établi par Auguste, le développement temporel est exprimé par une suite de récits de métamorphoses dont l'enchaînement n'est pas toujours causal. Calais et Zétès, par exemple, se joignent sans raison particulière à l'expédition des Argonautes, et c'est presque par hasard que la conquête de la Toison a lieu au moment de leur adolescence, après la délivrance de Phinée, avant la mort de Pélias et le retour de Thésée à Athènes. Cependant, comme les *Métamorphoses* ont la forme d'une chronique universelle, et que le contenu de l'épisode en

²⁹² Met. XV vv. 860-870.

Colchide tranche sur ce qui précède et ce qui suit, la position temporelle de l'histoire de Médée ne doit pas être le fait du hasard. En effet, la conquête de la Toison d'Or est racontée à mi-chemin d'un développement allant du chaos à l'ordre. Et comme le souligne Franz Bömer, aucun personnage ne subit de métamorphose en Colchide, ce qui réduit les événements de cette partie du récit à la transmission du savoir de Médée.²⁹³ On pourrait voir dans cette transmission du savoir cautionnée par les dieux l'étape centrale d'un cheminement vers l'ordre social et la prospérité. Plutôt qu'un événement historique, la transmission du savoir serait la condition même de l'ordre, et comme telle, elle est au coeur du texte – et hors du temps.

C. Conclusion

Même si la transmission du savoir marque le milieu des *Métamorphoses*, la conquête de la Toison d'Or ne semble être qu'un épisode parmi d'autres. Comme après ses crimes, Médée finit par disparaître dans les airs, on a l'impression que son histoire est sans conséquences autres que la punition méritée de Pélias, de Jason et de sa nouvelle épouse. Même si elle laisse un sillage de morts, Médée ne déclenche pas de réaction en chaîne, et l'expédition des Argonautes n'apporte rien de fondamentalement différent des autres épisodes des *Métamorphoses*. Cependant, elle contient déjà tous les sujets dont va se servir Benoît : le temps, la gloire, la réflexion, l'escale et la transmission du savoir à Jason, ce qui permet de mieux comprendre la version de la conquête que Benoît s'est composée.

Dans le *Roman de Troie*, la conquête est l'événement initial de la nouvelle histoire de l'espace *romanz*. Nous l'avons vu, c'est la gloire trop grande de Jason qui déclenche la chute de Troie, cette gloire indépendante du temps et de l'espace, échappant au contrôle de celui qui la porte. Si l'aspiration à la gloire guerrière cause la chute de Troie, cela donne à réfléchir, particulièrement si le récit de cette chute est destiné à fonder l'histoire de l'espace *romanz* et si ce récit est précédé d'un Prologue qui oppose, à la gloire guerrière, la gloire de la transmission du savoir. Il est vrai que tout pouvoir établi doit se sentir menacé par une gloire guerrière grandissante, alors qu'une gloire d'enseignant, fût-elle immense, ne menace personne.

Si Jason poursuit la gloire chez Ovide, lui aussi, investissant même tous les artifices de son savoir pour la gagner, il ne joue qu'un rôle secondaire à côté de Médée, et ne cause que sa propre perte. Ovide ne dit rien d'une possible évaluation négative de la gloire, alors que Benoît, qui a déjà repris dans son Prologue la gloire imméritée d'Homère, reprend celle de Jason et punit le manque de réflexion de Jason comme il a puni le manque de savoir d'Homère.

Les deux escales aussi donnent à réfléchir, puisqu'elles sont une perte de temps dans un voyage rapide et ne devraient pas comporter d'actions importantes. Si c'est bien le cas dans les *Métamorphoses*, le contraire arrive dans le *Roman de Troie*, où l'escale déclenche le désastre, causé par le rapport fatal de Jason avec le temps, en rapport étroit avec son manque de réflexion et de savoir. C'est donc pendant la pause ou l'inaction de l'oisiveté que survient cette catastrophe qu'une réflexion constante de la part de Jason aurait pu empêcher. Dans les *Métamorphoses*, Calais et Zétès chassent les oiseaux qui tourmentent Phinée et mettent à profit le temps de l'escale pour accomplir un exploit. Cet exploit, qui comme la conquête de la Toison consiste à défaire une structure établie par un dieu, fait office de répétition générale à l'exploit principal, celui de Jason. On répète avant de passer à l'essentiel, on s'exerce avant d'agir "pour de bon". Calais et Zétès doivent se mettre à deux pour chasser les oiseaux, mais ils y parviennent, leur exploit étant encore à la portée de forces humaines. La conquête de la Toison est un exploit d'ordre tout différent

²⁹³ Franz Bömer, *P. Ovidius Naso, Metamorphosen: Kommentar, t. 3, Buch VI-VII*, Heidelberg, Carl Winter, 1976, p. 197. A propos d'une métamorphose possible de l'espace colchidien, voir note 376, p. 192.

puisqu'il requiert la force plus grande du savoir de Médée. Si l'on peut dire que l'escale auprès de Phinée sert de théâtre au dernier exploit possible à des forces normales, on peut dire aussi qu'elle est la répétition générale de la conquête de la Toison, en format réduit. Pour pouvoir reconnaître que sans savoir surnaturel, la Toison n'est pas à conquérir, il faut avoir atteint le point culminant de l'exploit humain auparavant. De même, pour reconnaître que les bêtes surnaturelles de Colchide sont plus difficiles à vaincre que celles qui tourmentaient Phinée, il faut avoir vu les deux. Cet effet de gain d'expérience manque dans le *Roman de Troie*. Toutefois, Benoît semble avoir gardé le concept de répétition ou d'exercice qu'on fait faire aux élèves avant de passer aux choses sérieuses. Cet effet est pourtant déplacé d'une étape dans le *Roman de Troie*, puisque l'exercice a lieu à Colcos et que les choses sérieuses ne commencent qu'au second débarquement à Troie.

Enfin, les *Métamorphoses* diffèrent du *Roman de Troie* parce qu'Ovide ne fait pas participer son public à la transmission du savoir. Il donne le savoir nécessaire sur la conquête comme il donnerait au public les pièces d'un puzzle, une à une. Et encore, il ne les donne pas toutes. Il semble que le public d'Ovide a suffisamment de ressources pour suppléer aux pièces manquantes. Benoît, quant à lui, relate exactement la transmission du savoir de Médée à Jason, et le public sait d'avance quel est le parcours à ne pas oublier. En assistant à la conquête, il peut vérifier si (i) Jason et (ii) lui-même ont bien retenu le parcours à suivre et si lui aussi, *qui veut saveir e qui entent, / Sacheiz de mieuz l'en est sovent*, comme le dit le Prologue (RdT vv. 25-26). En fait, chez Benoît, la conquête de la Toison est l'application efficace d'un savoir donné et reçu efficacement. C'est la reddition exacte d'un savoir, en l'occurrence la répétition d'un texte appris par coeur, *texte* étant à prendre dans son sens étymologique de *structure tissée*, puisque les épreuves sont liées entre elles et ne font sens que dans une structure spatiale et un déroulement temporel précis. Comme le public a entendu exactement la même chose que Jason, il pourrait - hypothétiquement, bien sûr - se tenir prêt à tenter la conquête et si d'aventure, Jason oubliait une partie du parcours à suivre, il lui suffirait de prendre la note contenant le texte à lire pour aller tenter sa chance, muni de l'onguent et de la figure magique.²⁹⁴

Enfin, c'est dans le personnage de Jason que Benoît se démarque le plus d'Ovide. Retirant toute réflexion à Jason, alors qu'il fait réfléchir les autres protagonistes, il valorise, *a contrario*, la réflexion, le savoir et sa transmission, et par extension, le contrat social qui fonde la transmission du savoir. Son Jason est le prototype de l'élève auquel le public est censé se comparer, voire un élève qu'il est censé dépasser, puisque Jason va perdre sa gloire. Nous devrions retrouver ce système de valeurs dans tout ce qui a trait à l'espace, puisque la transmission du savoir décrite dans le Prologue permet d'échapper non seulement aux contingences de temps, mais d'espace. C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

²⁹⁴ Il est vrai qu'il faut savoir naviguer seul pour aller sur l'île au mouton. Il y a toujours un fonds de savoir dont il faut disposer avant de commencer à participer à une transmission du savoir.

V. L'ESPACE

En définissant *l'oeuvre* de Troie telle que la détermine Benoît, Emmanuèle Baumgartner relève que le *Roman de Troie* n'est pas centré sur un personnage ou sur un couple, mais plutôt – si personnage principal il y a –, sur Troie, un espace.²⁹⁵ Or, dans le Prologue, Benoît a conquis la meilleure histoire possible pour son public. Se réclamer d'un même passé, c'est aussi se distancier de ceux qui ne s'en réclament pas et définir la frontière d'un espace par ce passé. Ainsi, Benoît délimite l'espace *romanz* au moyen du temps. Dans le Prologue, le savoir a voyagé de Troie jusqu'à Benoît, un voyage que Benoît raconte comme s'il le refaisait en sens inverse, en se faisant suivre du public. Dans l'épisode de la Toison d'Or, c'est au tour de Jason d'aller d'espace en espace. L'expédition est une quête, mais comme Jason ne sait pas, avant de partir, que la Toison ne peut être conquise que grâce au savoir, elle n'est pas une quête intentionnelle de savoir. Jason trouve du savoir, cependant, et emmène l'objet de sa quête, ensemble avec son enseignante. La ressemblance entre le Prologue et la conquête de la Toison semble s'arrêter là. Alors que le changement d'espace contribue à la promotion du savoir dans le Prologue, le voyage de la savante Médée se solde par son abandon, et bien qu'un certain savoir soit acquis par Jason, le savoir de Médée n'est plus mis à profit hors de Colcos. C'est particulièrement frappant si on compare le *Roman de Troie* aux *Métamorphoses*, où Médée continue de fournir du savoir en Grèce et voyage d'espace en espace, même après la trahison de Jason, en appliquant son savoir partout. Mais commençons par le voyage de Jason dans le *Roman de Troie*.

A. Benoît

En quelques semaines, Jason, parti de Pénélope, fait escale quatre fois avant d'y revenir. Les étapes du voyage sont les suivantes:

- Pénélope, ville de Grèce, point de départ de la conquête de la Toison d'Or;
- Première escale: Simoënta, le port de Troie
- Deuxième escale: Jaconitès, la ville d'Oëtès, roi de l'île de Colcos;
- Troisième escale: L'île du mouton à la Toison d'Or;
- Quatrième escale: Jaconitès;
- Pénélope, point de retour de la conquête de la Toison et point de départ de la guerre de Troie.

Le retour à Pénélope termine ce premier voyage des Grecs. Aussitôt après, Hercule repart pour rallier les chefs de la Grèce à son plan de vengeance. Ce voyage constitue un deuxième cycle:

- Départ de Pénélope
- Les visites aux princes du Péloponnèse
- Retour à Pénélope
- Attaque de Troie, sans Jason.

²⁹⁵ Emmanuèle Baumgartner, "Benoît de Sainte-Maure et *l'oeuvre de Troie*", *op. cit.*, p. 25

L'attaque de Troie est précédée de deux voyages et ce n'est qu'au troisième départ – le second départ pour Troie – que s'engage la guerre proprement dite. Ne conduisant que le premier cycle, Jason n'est plus évoqué dès qu'Hercule part rallier les Grecs. Lorsque ceux-ci repartent pour Troie, c'est Peleüs qui accompagne Hercule. Des Grecs nommés par Benoît, Hercule est le seul à participer aux deux expéditions, suivant Jason dans la première et menant la seconde. Cependant, il ne voyage pas aussi loin que Jason. En effet, Colcos est le point le plus éloigné de la Grèce, puisque Troie est sur la route de Colcos. Et si Hercule suit Jason jusqu'à Colcos, il ne va pas sur l'île au mouton – le point le plus reculé de cet espace –, restant sur la plage de Jaconitès avec les autres Argonautes.

Entre toutes ces escales, la mer délimite les espaces de terre ferme, en particulier les deux espaces de la conquête de la Toison, les îles jumelles de Colcos et du mouton. Pénélope et Troie doivent être sur la terre ferme, puisque Benoît ne dit rien de leur localisation, mais elles sont au bord de la mer.

763 *En icel tens, ço truis lisant,*
 Avint une merveille grant
 765 *En l'isle de Colcos en mer,*
 Ensi l'oï l'autr'ier²⁹⁶ nomer

Et à propos de l'île au mouton:

1809 *De l'autre part ert li isleaus:*
 1810 *N'ert guaires granz, mais mout ert beaus.*

Jason allant seul sur l'île au mouton, il fait un voyage plus long que les autres, et une escale de plus.

1849 *En un batel s'en est entrez,*
 1850 *De la terre s'est esquipez.*
 N'ot o sei autre marinier,
 Ne n'i mena point de destrier ...

Il y a donc un espace que seul Jason pénètre, et c'est un espace dans lequel on ne peut survivre que grâce au savoir. Premier voyageur du récit, Jason va le plus loin, et il relie ces espaces que la mer semblait séparer jusque-là. Il sera certainement utile de voir comment il aborde et quitte ces espaces. Nous avons vu dans le chapitre sur le temps que son comportement pour une même action change selon les espaces, et qu'il aborde Troie autrement que Colcos. C'est pourquoi la structure de ces espaces pourrait différer aussi, et Benoît a pu changer les structures trouvées dans les *Métamorphoses*.

Il faut noter d'abord que dans le *Roman de Troie*, il n'y a pas d'interprètes et le public entend tous les personnages parler la même langue, le *romanz*. Si Grecs, Troyens et Colchidiens parlent le *romanz*, la langue du public de Benoît est une langue universelle qui a conquis la Grèce, Troie et Colcos. Inversément, ce *romanz* parlé par les Grecs et les Troyens établit un lien entre le public et les personnages, le public étant incité à penser: "S'ils parlent notre langue, ils nous ressemblent". Le public sachant que Benoît raconte des faits du passé, il pourrait même imaginer que les guerriers de Troie parlaient le *romanz* avant lui.

²⁹⁶ Constans donne la variante *lautor*. Qu'il s'agisse de *l'autre jour* ou de *chez l'auteur*, Benoît se donne à voir comme celui qui a *oï* l'information, comme un élève qui apprend.

Géographiquement, le monde de l'expédition de Jason est divisé en trois espaces nommés, dont deux sont compartimentés: Pénélope, Troie et son port, Simoënta, et enfin, Colcos et l'île au mouton. Pénélope est l'espace-enjeu de tout ce qui se passe dans l'épisode, celui que Jason croit devoir quitter pour mieux le gagner. Troie est un espace particulier, puisque les Argonautes n'en verront que le port, Simoënta. Colcos est l'espace le plus complexe, puisqu'il comprend deux îles, une plage, un chemin qui va vers la ville, qui elle-même comprend un palais, entourant une cour avec salle attenante, une chambre, des corridors et des tours. L'une de ses deux îles est si peu sociale qu'elle est réservée à des bêtes surnaturellement dangereuses, l'autre est si socialisée que même la plage ou une chambre à coucher relèvent du social. Enfin, un sous-espace surplombe le tout, permettant de joindre les deux îles du regard pour apprendre ce qui se passe dans l'espace Colcos tout entier, c'est la tour de Médée, le lieu de l'omniscience.²⁹⁷ Et pourtant, Colcos est le lieu de l'équilibre entre ces deux opposés. La profusion de détails donnée par Benoît contraste avec l'espace dont personne ne sait rien dans cet épisode, Troie. Enfin, entre Pénélope, Troie et Colcos, il y a la mer, le quatrième espace, qui sépare les unes des autres les stations du voyage. Mis à part les courts trajets à pied ou à cheval – de Troie à Simoënta, du port de Colcos jusqu'au palais et de la salle commune jusqu'à la chambre de Médée –, les changements d'espace ont toujours lieu en mer. On ne peut s'y mouvoir qu'en bateau, dont la construction exige le savoir d'un ingénieur. Comme de plus, il faut savoir naviguer, la mer est le premier espace qu'on ne peut pénétrer que protégé par le savoir, qui permet à l'homme d'aller d'espace en espace et de survivre dans un espace dangereux, affranchi de toute contingence spatiale.

a) L'espace du départ – Pénélope et la Grèce

715 *Peleüs fu uns riches reis,
Mout proz, mout sages, mout corteis:
Par Grece alot sa seignorie
E del regne ot mout grant partie;
Sa terre teneit quitement*
720 *Bien e en pais e sagement.
Icist reis aveit un suen frere,
Fil de son pere e de sa mere:
Eson ert par non apelé;
En Penelope la cité*
725 *Ne sai s'ert reis o cuens o dus,
Quar li Livres ne m'en dit plus.*

Il n'est pas parfaitement clair si Pénélope est bien la ville de Peleüs. Elle pourrait également être celle d'Eson. En effet, Constans indique une variante qui intervertit les vers 723 et 724, ce qui donne le sens *Peleüs avait à Pénélope un frère que l'on appelait Eson*, ce qui ferait d'Eson le maître de Pénélope. Cependant, il semble plus logique d'attribuer Pénélope à Peleüs:

- Peleüs est roi, mais aucune autre ville, ni aucune partie précise de la Grèce ne lui est attribuée, et Benoît se contente de dire que sa seigneurie s'étend sur une grande partie du royaume de la Grèce. Si ce fait est connu, le nom de sa ville devrait l'être aussi.
- Si Pénélope était la ville d'Eson, Benoît saurait s'il en est le roi, le comte ou le duc et Eson jouerait un rôle dans la guerre qui va suivre. C'est le *Livres* qui n'en dit pas plus sur Eson, mais si Benoît éprouve le besoin de préciser que cette lacune est due à sa source, c'est bien

²⁹⁷ Jaconitès a trente tours. Si les habitants le souhaitent, ils peuvent, eux aussi, embrasser Colcos du regard, et voir ce qui se passe sur l'île au mouton. Mais seule Médée le fait.

qu'il ressent un manque dans le texte de Darès.²⁹⁸ La position sociale d'Eson n'étant pas étayée par un titre, il est improbable qu'il soit le maître d'une ville.

- Eson a les mêmes parents que Peleüs. Visiblement, le frère aîné Peleüs a hérité de l'ensemble du royaume, ce qui ne serait peut-être pas le cas s'il n'étaient que demi-frères. Eson ne possède rien, ce qui explique qu'on ne connaît même pas son titre.
- Si Eson avait une ville à transmettre à Jason, Peleüs ne devrait pas craindre que Jason ne lui prenne son royaume. Ce serait illogique: après la conquête de la Toison, Jason reprendrait le royaume de Peleüs et abandonnerait sa ville natale, héritage d'Eson? A propos de Médée, Benoît qualifie l'abandon de sa famille et de son espace natal de *grant folie* (RdT v. 2030), pourquoi l'approuverait-il chez Jason?

La ville de Peleüs fait office de centre de la Grèce, et les princes que ralliera Hercule sont ceux du Péloponnèse. La similitude phonétique entre Pénélope et le Péloponnèse est si grande que l'une doit être la capitale ou le centre de l'autre.²⁹⁹ Point de départ de l'expédition, Pénélope reste la ville grecque jusqu'au retour de Jason.³⁰⁰ Comme des Grecs de toutes les contrées se joignent à Jason, l'expédition fait de Pénélope et de la Grèce un espace unifié. Ce qui fait de la Grèce une société, c'est la volonté d'aller à Colcos conquérir une merveille. Hercule, *qui parenz ert Jason mout près* (RdT v. 972) accompagne Jason, ce qui relie les différentes régions par des liens familiaux.³⁰¹ Cette Grèce, *regne* dont Peleüs *ot mout grant partie*, est un espace composé de plusieurs sous-espaces, les royaumes des princes grecs, qui ne seront présentés que lorsqu'ils auront un rôle à jouer dans la guerre. On notera que Peleüs règne sur une grande partie de la Grèce, mais n'est pas le seul roi grec. Mais cela ne semble pas amoindrir sa puissance, et dès la fête, Pénélope fait office de capitale. Or, si une fête entretient les alliances d'un prince, elle est aussi une démonstration de pouvoir.³⁰² S'il a le pouvoir de faire venir toute la Grèce à lui pour une durée aussi longue, Peleüs ne devrait pas craindre son neveu. Inversement, cette démonstration du pouvoir dont dispose le

²⁹⁸ *Pelias rex [in Peloponneso] Aesonem fratrem habuit et Aesonis filius erat Iason* est tout ce qui dit Darès. *Dares Phrygius. De excidio Troiae historia*, op. cit., p. 2.

²⁹⁹ Baumgartner/Viellard traduisent *Penelope la cité* par *Pélopène*, ajoutant que *Benoît traduit (la tradition manuscrite est unanime) par Penelope le texte de Darès ... in Peloponneso, le Péloponnèse, que Darès a lui-même confondu avec Parthénopé, ville où réside Eson*. Baumgartner/Viellard, op. cit., p. 667.

³⁰⁰ Peleüs ne va pas, et pour cause, à Colcos, mais il accompagnera Hercule pour attaquer Troie. Il est vrai que Troie est riche et que le butin va être important, alors qu'il ne s'agit pas, dans l'expédition des Argonautes, d'attaquer Jaconitès, même si l'on y saisit la chose la plus renommée, sinon la plus précieuse. La génération des fils représentée par Jason conquerra Toison et renommée. La génération des pères, qui possède déjà des terres, engagera la guerre, non pour la renommée, mais pour la richesse.

³⁰¹ Cette parenté n'est évoquée qu'au moment du départ. A la fête de Peleüs, Hercule est d'abord présenté à travers sa renommée, qui est sinon plus grande, du moins plus durable que celle de Jason, puisqu'elle a transmis l'épisode des *bones*, alors qu'aucun fait précis n'est accolé au nom de Jason. Ce n'est pas d'abord le lien de parenté qui pousse Hercule à accompagner Jason, mais son amour de l'aventure. Le lien de parenté rend cependant les deux Grecs plus semblables, sinon des frères, du moins deux personnages qui se valent – par la valeur et par leur parenté –, ce qui rend plus logique le remplacement de Jason par Hercule comme personnage principal. Il montre aussi que le lien familial est la base de l'intégration sociale. Le reste de la jeunesse grecque ne joue pratiquement aucun rôle dans la conquête de la Toison, qui est le fait de Jason seul. On s'explique éventuellement qu'Hercule accompagne Jason, puisque c'est lui qui rassemblera les Grecs, reprenant après la conquête de la Toison à Jason le rôle de personnage principal, voire de personnage tout court. Mais cela ne signifie pas que les jeunes Grecs n'ont aucune importance. Ils servent de faire-valoir à Jason, une mini-société qui témoigne de son intégration sociale en Grèce. Et surtout, leur nombre contribue à faire peur à Laomédon.

³⁰² Voir l'article *Feste* du LEXMA IV (J. Heers, col. 399-400). Pour une typologie des fêtes médiévales, voir Christian Rohr, *Festkultur des Mittelalters*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 2002.

maître de Pénélope resserre le piège tendu à Jason. Si grâce à la fête, Peleüs met toute la Grèce aux pieds de son neveu, la récompense promise semble d'autant plus grande. Et si Jason refuse, il sera honni au-delà même de Pénélope.

Après la fête, les *plus pro e li plus vaillant* viennent – ou reviennent, plutôt, attirés par la renommée de la nef. Repartis chez eux pour attendre des nouvelles de Jason. Sitôt le messenger de celui-ci arrivé pour annoncer la complétion de la nef, ils reviennent une troisième fois à Pénélope pour s'embarquer. Ceux qui assistent à la fête à Pénélope n'accompagnent donc pas nécessairement tous Jason. Peleüs a poussé Jason à l'aventure en public, et la cour étant *grant e pleniere*, tous les Grecs étaient là. Si tous savent que Jason va partir, ils ignorent comment, la construction de l'Argo n'étant pas annoncée à la fête, et seules les promesses de Peleüs et de Jason étant faites en public. Le premier déplacement spatial est donc celui de la renommée de la nef, partie de Pénélope pour s'étendre à travers la Grèce. La rumeur qui répand le plan de Jason qui *en Colcos voleit sigler* (RdT v. 936) est accessoire. A la fête elle-même, personne n'a proposé d'accompagner Jason, alors qu'une fois répandue la renommée de la nef, les volontaires se présentent, à savoir *cil qui erent plus aidant, Plus redoté, plus coneü* (RdT vv. 940-941).

L'élite des Grecs va accompagner Jason, les jeunes gens les plus preux, les plus vaillants, les plus utiles, les plus redoutés et surtout les plus *connus*. La renommée marque la qualité, aussi bien pour un bateau ou pour une *merveille* comme la Toison que pour un homme. Indépendante de toute division du monde, elle traverse l'espace sans rencontrer d'obstacle. Ce mouvement rapide de la renommée est similaire à celui du flux et reflux de la mer. En effet, la renommée s'étend sur tout l'espace grec et atteint l'élite de l'espace recouvert. Ces jeunes gens convergent vers Pénélope pour s'enrôler. En rentrant chez eux pour attendre le messenger de Jason, ils se répandent à nouveau sur toutes les régions de la Grèce, pour reconverger vers Pénélope dès que le bateau est prêt. Enfin, ils se répandent au-delà de la Grèce ensuite. En résumé, la renommée du bateau fait partir une élite de chevaliers qui, pour le temps de la conquête, restent anonymes – bien qu'ils soient *coneü* – à l'exception de Jason et d'Hercule. Comme après la conquête de la Toison, quatre des cinq princes grecs auxquels Hercule rend visite ne sont nommés qu'ensemble avec l'espace sur lequel ils règnent³⁰³, on peut penser que les Argonautes n'ont pas encore de terre, malgré leur valeur, et qu'ils sont jeunes. Pour Jason, prouver sa valeur reviendra à gagner un salaire double, la renommée et un espace dans lequel – et duquel – vivre. L'intégration sociale qu'apporte la renommée n'est donc pas qu'un droit de séjour théorique quelque part. Idéalement, elle se traduit par la possession d'un espace qui fera vivre son propriétaire, la renommée assurant l'avenir de son objet de façon très terre-à-terre.

En parlant des Argonautes, Benoît dira toujours: "les Grecs" et se servira aussi de ce terme pour parler du parti grec pendant la guerre de Troie, ce terme englobant la jeunesse et les princes régnants. La différence entre l'élite des jeunes Grecs qui part sur l'Argo et les Grecs qui attaqueront Troie est que les premiers sont l'avenir de l'espace grec. Ils quittent leur espace d'origine pour partir à l'aventure. Car c'est bien d'une aventure qu'il s'agit, Benoît ne disant pas que Jason *veut* gagner la Toison, mais qu'il veut faire voile pour Colcos *car avoir cuide la toison* (RdT v. 937). Il *pense, croit* ou même *s' imagine* avoir la Toison. L'emploi de ce verbe indique que la jeunesse grecque part en sachant que l'aventure comporte un risque. Mais la gloire sera d'autant plus grande. On n'apprend pas si Peleüs sait qu'il met en péril l'avenir de la Grèce, mais si le bateau qu'il commande peut contenir plusieurs centaines de Grecs, le roi compte faire partir Jason avec une escorte importante. Plus l'échec de Jason sera public, mieux cela vaudra, particulièrement si Jason

³⁰³ A *Parte*, Hercule rallie les deux rois *Castor e Pollus* (RdT vv. 2109-2111), à *Salemine*, il rallie *Telamon* (RdT vv. 2126-2127), en *Fice ariere*, il parle à *Peleüs* (RdT vv. 2143-2144). Seul Nestor, roi de Pylos, est nommé sans sa terre (RdT v. 2163).

ne disparaît pas simplement en mer. Si les Argonautes reviennent sans lui et relatent sa mort au cours de l'épreuve, Peleüs maintiendra intacte sa réputation. Ainsi, les Argonautes doivent servir d'historiens, ce détail reviendra dans le chapitre sur les contrats. Mais Peleüs met en danger l'avenir du pays tout entier pour assurer son propre avenir, non seulement l'avenir de la société de son propre espace, mais aussi celui de la "société des espaces grecs" dont Pénélope fait partie. Pénélope est donc l'espace où la Grèce se rassemble, un espace public où Peleüs et Jason échangent leurs promesses, l'espace-point de départ des Grecs et finalement, l'espace pour la possession duquel lequel toute l'aventure est mise en route par Peleüs. Dans cette affaire, la chute de Troie ne semble être qu'un dommage collatéral.

Pourtant, nous savons que Benoît ne veut pas faire de Pénélope l'espace-enjeu du *Roman de Troie*. Il va la remplacer par Troie, changeant d'espace-enjeu comme il va changer de héros en abandonnant Jason. Ce changement de personnel et de point de mire sépare l'épisode de la Toison du reste du récit de guerre. Mais Troie est-elle vraiment l'espace intéressant Benoît? Dans le Prologue, Benoît se donne à voir conquérant, au profit de son public, une nouvelle histoire de l'espace *romanz*. Si Troie est l'enjeu de la guerre, comme Pénélope était l'enjeu de l'expédition des Argonautes, l'enjeu du *Roman de Troie* doit être l'espace *romanz*. Mais revenons au roi de Pénélope.

Peleüs est *riches*. Comme la phrase enchaîne sur l'étendue de son royaume, et non sur la munificence de ses terres ou de sa ville, ce *riches* est à traduire par *puissant*, plutôt que par *possédant beaucoup d'or*. Contrairement à Jaconitès, Pénélope n'est ni précieusement ornée ni magnifique, et la grande fête donnée pour mieux envoyer Jason à sa perte ne brille que par le nombre des invités.

801 *Grant fu la cort qu'il ajosta*
 E grant la gent qu'il assembla:
 Assez i ot contes et dus
 E chevalier set cenx e plus.

Les nombreux participants semblent tous masculins, il n'y a ni femmes, ni de beaux costumes, ni de jeux, ni de description de la ville ou de la grandeur du palais. À côté de la description de Jaconitès, et plus tard, de celles de Troie, c'est très modeste.³⁰⁴ Ainsi la description de la Toison d'Or ne doit pas être longue. Benoît se contente de dire que *la ot, ço set l'om, un mouton/Qui tote aveit d'or la toison* (RdT vv. 767-768). L'évocation de l'or suffit à faire comprendre combien, pour Peleüs, cette Toison est désirable, ou mieux, combien habilement Peleüs a choisi son prétexte pour faire partir Jason. Les participants à la fête, Jason inclus, le croient quand il dit vouloir échanger son royaume contre cette merveille. Ainsi la Toison vaut autant que Pénélope, sinon plus. Malgré son manque d'or, le royaume de Peleüs a trois qualités, il est tenu *bien e en pais e sagement*. Et Peleüs est *mout proz, mout sages, mout corteis*. La qualité du règne, la sagesse et la paix sont les trois piliers du règne de Peleüs et son royaume est dans un état idéal au début du récit. C'est là aussi qu'est le chantier naval de l'Argo, où Pénélope dispose d'un ingénieur maritime, Argus. Prouesse technique, la nef témoigne d'un certain développement scientifique, d'une certaine culture. Comme Troie et Colcos, Pénélope est proche de la mer, mais elle seule dispose du savoir d'Argus, qui permet d'aller plus vite et plus loin sur cette mer. Peut-être y a-t-il là un début d'explication aux raisons qu'a Médée de vouloir quitter Colcos? Il est en effet difficile de comprendre pourquoi elle veut quitter une ville magnifique dont elle est l'héritière, ce qui lui

³⁰⁴ Pour une étude approfondie de la fonction de la ville dans le roman antique, voir Catherine Croizy-Naquet, *Thèbes, Troie et Carthage: Poétique de la ville dans le roman antique au XII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1994 (Nouvelle bibliothèque du moyen âge 30).

permettrait d'offrir un royaume à Jason. Entre Pénélope et Colcos, Argus fait la différence, faisant de la ville grecque le lieu de développement d'un savoir différent de celui dont dispose Médée. Mais comme la Médée du *Roman de Troie* ne semble rien trouver de désirable à Pénélope, sinon Jason, la culture grecque ne semble jouer aucun rôle pour elle.

Cependant, une chose étonne. Dans le Résumé du Poème, Benoît a attribué à Peleüs une femme et un fils, et ce fils est un héritier de valeur, qui plus est. L'avenir de Pénélope est assuré, semble-t-il.

148 *Sempres ici al comencier*
 Vos parlerai de Peleüs,
 150 *Qui bien vesqui cent anz e plus.*
 Gente femme ot, dame Thetis:
 Ensi ot non, ço m'est avis.
 D'icez dous fu Achillès nez,
 qui mout fu proz e renomez.

Or, dans l'épisode de la Toison, cette femme et ce fils ne sont pas cités et si Achille deviendra l'un des héros de la guerre de Troie, il ne joue aucun rôle pour l'instant. Peut-être n'est-il pas encore né, ou n'est pas encore adulte au moment où Peleüs commence à craindre Jason, ce qui surprend, puisque la guerre, dont Achille sera l'un des héros, commencera un an plus tard. Et pourtant, cet héritier manque vraiment, sinon comment Jason croirait-il Peleüs quand celui-ci lui promet de faire de lui son héritier? L'assistance ne proteste pas non plus, alors qu'elle interviendrait peut-être pour soutenir le fils de Peleüs s'il existait. Ensemble avec le fait qu'Eson n'a pas de terre à transmettre, ce manque pousse Peleüs à vouloir éliminer Jason. Mais alors, pourquoi parler d'Achille et Thétis dans le Résumé du Poème, s'ils ne paraissent pas dans l'épisode de la Toison? Benoît aurait aussi bien pu les introduire après le début de la guerre. En fait, Peleüs et Thétis semble être nommés pour introduire Achille, leur fils, aussi tôt que possible, dans un effet d'annonce présageant la suite du récit. Les personnages cités dans le Résumé en rapport avec l'expédition des Argonautes sont Peleüs, Thétis, Achille, Jason, Hercule et Médée (RdT vv. 149-160). Mais à côté de Médée, caractérisée par son savoir, seul, Achille est décrit par ses qualités dans le Résumé, un jeune homme *proz e renomez*. Benoît prépare l'entrée en scène d'Achille, présenté au public, mais gardé en réserve comme l'une des doublures futures de Jason.

On apprendra que Médée est fille unique. Si Oëtès n'a pas de fils, Colcos aussi est un espace déséquilibré, à l'avenir incertain. Pourquoi Jason, en épousant Médée, ne prend-il pas cette place-là, même s'il doit d'abord rentrer à Pénélope pour recevoir sa récompense? Quoi qu'il en soit, le texte permet d'établir la règle suivante. Une terre doit avoir non seulement un possesseur actuel, mais aussi un possesseur futur, unique et si possible masculin. Cela fait de Jason un non-héritier, un "fils de personne", puisqu'Eson ne joue pas son rôle de père. Sans vrai père, Jason n'a pas d'attaches sociales directes et il met en danger le pouvoir établi. Dans son analyse du mythe de Médée, Alain Moreau qualifie Jason de *va-nu-pied*, selon le mythe qui lui fait perdre une sandale en traversant un fleuve.³⁰⁵ Cette sandale manquante souligne son manque de revenus ou d'espace vital, un déséquilibre datant de la génération des pères déjà. Ainsi, tout commence parce qu'Eson n'a pas reçu de terre, alors que son frère Peleüs a reçu Pénélope. Si la source du danger est dans le passé, le danger lui-même ne prendra effet que dans l'avenir. Que Peleüs craigne de perdre son royaume au profit de Jason montre combien la renommée et la possession de l'espace sont liés. En piégeant son neveu, Peleüs en fait un chevalier errant, en quête d'une terre, ce qu'il n'était pas

³⁰⁵ Alain Moreau, *Le mythe de Jason et Médée. Le va-nu-pied et la sorcière*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 25.

auparavant, son statut de neveu du roi lui ayant conféré un certain droit de séjour à Pénélope jusque-là.

Dans chaque espace, la génération des pères détient le pouvoir. A Troie règne Laomédon, dont le fils Priamus reconstruira Troie après sa première destruction. Oëtès, père de Médée, est roi de Colcos. A l'exception d'Eson, les pères détiennent le pouvoir sur l'espace qu'ils habitent et le fait qu'Eson ne règne sur aucun espace est si notable que c'est par ce manque que Benoît le caractérise, sans lui attribuer aucune qualité supplémentaire, alors que tout autre personnage est au moins qualifié de *proz* ou de *corteis*. A part son nom, on ne sait rien d'Eson, sa renommée étant limitée à son nom et au fait qu'il est frère de Peleüs et père de Jason. Père sans espace à transmettre, cet Eson, frère de Peleüs, roi sans héritier, a un fils de grande valeur, Jason.

- 727 *Icist Eson un fil aveit*
 Qui Jason apelez esteit,
 De grant beauté e de grant pris
730 *E de grant sen, si com jo truis.*
 Grant force aveit e grant vertu,
 Par maint regne fu coneü;
 Mout fu corteis e genz e proz
 E mout esteit amez de toz;
735 *Mout por demeneit grant noblece*
 E mout amot gloire e largece;
 Trop ert de lui grant reparlance,
 E tant aveit fait dès enfance
 Que mout ert coneüz sis nons
740 *Par terres e par regions.*

Ce Jason à l'avenir spatial problématique dépasse l'espace dans lequel il vit grâce à une renommée dont la capacité à transcender les espaces est citée trois fois en treize vers. *Par maint regne fu coneü, trop ert de lui grant reparlance* et *mout ert coneü sis nons par terres e par regions*. L'emploi de *trop* pour qualifier cette *reparlance*, introduit l'idée qu'elle menace Peleüs, puisqu'on peut aussi bien le traduire par *beaucoup, suffisamment* que par *excessivement*.³⁰⁶ Le mot l'indique, la re-nommée répand le nom de Jason à travers les royaumes. Jason est nommé et nommé encore, même si les habitants de ces pays ne l'ont jamais vu. Ainsi, Jason conquiert ces espaces d'avance, et comme sa renommée est la première chose que l'on perçoit de lui, c'est elle qui va déterminer, hors de la volonté de Jason, la façon dont il abordera les espaces et dont on l'y recevra. C'est d'elle que Médée va tomber amoureuse et c'est sur elle que s'appuient les craintes de Peleüs. Ces craintes aussi sont exprimées en termes d'espace.

- 741 *Quant ço vit li reis Peleüs*
 Que Jason montot plus e plus
 E que chascun jor s'essauçot,
 Dotanz en fu, paor en ot
745 *Que tant creüst, que tant montast*
 Que de la terre le getast,
 Et crient que, s'il vit longement,

³⁰⁶ Baumgartner/Viellard traduisent par *sa renommée était immense*, mais elles n'excluent pas le sens *excessivement* pour *trop*, puisqu'elles s'en servent pour traduire le vers où Benoît dit de Médée que *trop a le vassal aamé* (RdT v. 2031).

Qu'il ne l'en laissera neient.

...

- 751 *Quar, se il s'en vueut entremetre,
Bien len [sic] porra del tot fors metre.*

Sans qu'on sache si c'est à tort ou à raison, Peleüs craint de perdre son espace si la renommée de Jason augmente. Il craint non seulement d'en perdre la maîtrise, mais encore de se faire jeter dehors. Pour Peleüs, la renommée a donc une conséquence, l'aspiration et le droit à la possession d'un espace, comme celui d'y accorder ou refuser le droit de séjour. Pour lui, la valeur ne peut se contenter de son salaire naturel, la renommée, au contraire. Or, si Jason accepte le marché "Toison contre Pénélope" avec plaisir, rien n'indique qu'il désire prendre la place de Peleüs. La réaction de Jason – il se réjouit de l'offre de son oncle – indique toutefois que la possession d'un espace est le salaire naturel de la renommée. L'offre de Peleüs correspondant à l'opinion publique, le piège que celui-ci tend à son neveu est si bien intégré socialement que personne n'est choqué par le contrat offert.

- 760 *Mout se penot de l'engeignier,
Ja seit ço que mout s'en celot
Ne nul semblant ne l'en mostrot.*

- 781 *Peleüs fut de mal porpens:
Ne vit engin ne lieu ne tens
Com faitement poüst ovrer
De son nevo a mort livrer.*

Cela nous mène au terme *ingenium* et à ses deux dérivés, *engeigniere* et *engin*. Pénélope entretient Argus, *l'engeigniere*, mais elle est aussi l'espace dans lequel Peleüs cherche un *engin* pour perdre Jason. Quant au plan d'un roi sage qui veut assurer l'avenir de son règne, on peut s'attendre à ce qu'il soit évalué aussi positivement qu'Argus, voire couronné de succès. Cependant, deux détails empêchent de valoriser positivement l'*engin* de Peleüs:

- Benoît précise que Peleüs *fut de mal porpens* et qu'il *haïst* Jason (RdT vv.781-788). On est loin d'un plan établi froidement et sagement, et Jason n'a rien fait pour mériter la haine de son oncle.
- Dans le Résumé du Poème, Benoît dit du départ de Jason et d'Hercule qu'ils *par engin e par traïson/Alerent querre la Toison* (RdT vv. 157-158). Accolé à *traïson*, *engin* et sa traduction ne font plus de doute. Le plan de Peleüs est peut-être plein de prévoyance, mais Benoît ne le valorise pas positivement, et l'*engin* de Peleüs est un *mal engin*, que Jason en découvre pas, puisqu'il *n'i entendeit mal ne contraire et cuidot que por son bien li loast faire* (RdT vv. 876-880).³⁰⁷

Pénélope est donc l'espace de deux applications opposées du savoir, le travail utile de *l'engeigniere* et l'*engin* néfaste de Peleüs. Le mot *engin* paraît encore une fois dans les vers décrivant les plans de Peleüs, mais à propos d'un autre espace, l'île au mouton.

³⁰⁷ Si l'on se rappelle Benoît disant que seul *qui vueut saveir e qui entent,/Sacheiz de mieuz l'en est sovent* (RdT vv. 25-26), on comprend que la qualité d'écoute de Jason ne suffit pas pour comprendre pourquoi Peleüs l'envoie conquérir la Toison, que son *entendement* est trop petit. Pénélope n'est donc pas que l'espace de l'*engin* bon ou mauvais, mais aussi du manque d'*engin* au sens d'*intelligence*. Ainsi, le piège est à la mesure du piègé.

769 *Mais n'esteit rien de cel poëir,*
 770 *Ne par **force** ne par **saveir**,*
 *Qu'il seüst **engeignier** ne **faire***
 Coment d'iluec le poüst traire.

La *force* n'a que faire de l'*engin*, il lui suffit de *faire*. *Engeignier*, par contre, relève du *saveir*. Ainsi, il existe deux façons possibles de gagner la Toison, la force et l'ingéniosité, et *faire* et *engeignier* sont deux méthodes qui se valent parfaitement.

b) L'espace du voyage – La mer

Entre les espaces sociaux, tous nommés, la mer est l'espace anonyme qu'on se contente de traverser. Il n'est jamais dit que les Grecs considèrent la navigation comme un but en soi, elle n'est qu'un moyen d'atteindre ou d'obtenir autre chose. Jason veut partir parce que

867 *Grant cuer a e grant volenté*
 D'aller en estrange regné
 E de veeir les regions
 870 *Dont a oï nomer les nons,*
 E mout voudreit faire tel rien
 Que l'om li atornast a bien
 E dont il essauçast son nom.

Il ne s'intéresse qu'aux régions peuplées, particulièrement à celles dont la renommée est parvenue jusqu'à lui. Et bien sûr, il veut augmenter sa propre renommée dans l'aventure. Or, la première renommée qu'il obtient au cours de l'expédition est d'avoir été le premier à traverser la mer. Ensemble avec son combat contre le dragon, cette traversée lui rapportera la seule partie de sa renommée à laquelle il a légitimement droit, et encore, les forces du dragon sont réduites, puisque Médée a prémuni Jason contre le feu qu'il jette. Comme le reste de la conquête réussit grâce à Médée seulement, Jason n'a droit à aucune louange pour avoir conquis la Toison, ce qui réduit la part de renommée méritée à la traversée de la mer. Par malheur, Benoît dit de cette renommée de marin qu'elle n'est pas assurée (RdT vv. 913-920).

La mer ne semble appartenir à personne. Pour y aller, il faut un bateau, et quand ils ne sont pas à pied, les Grecs voyagent toujours par la mer. En effet, Benoît ne parle pas de chevaux, sauf pour dire que Jason n'en a pas avec lui pour aller à l'île au mouton³⁰⁸ et qu'il va combattre à pied. Les Argonautes n'ont donc pas d'autre moyen de locomotion pour aller d'un espace habité à l'autre. L'Argo est la première nef capable de traverser la mer, elle permet la navigation *e au soleil e as esteiles* (RdT v. 930) – vingt-quatre heures par jour. Si la traversée de Pénélope à Troie dure une semaine, au bout de laquelle les réserves d'eau douce sont déjà gâtées, il semble que sans le savoir d'Argus, le voyage aurait dû se faire le long du rivage et aurait été, sinon impossible, du moins bien plus long. Naviguer n'est donc pas une difficulté en soi. Le défi est de traverser la mer et de parcourir une grande distance pour aller dans des pays que Jason, jusque-là, n'avait qu'entendu nommer. Nous avons noté qu'Argus reste en Grèce, Jason prenant la direction des événements.

³⁰⁸ En effet,

1853 *Ço saveit bien, n'i vausist guaire*
 A tel bosoin n'a tel affaire ...

L'envoyé de Laomédon, lui, vient à cheval. Signe extérieur du rang de son propriétaire, et moyen rapide de locomotion, le cheval sert aussi d'indicateur pour la courtoisie témoignée à Jason.

918 *Cil qui osa premiers entrer,*
 Ço fut Jason, ço est cuidé,
 920 *Mais n'en truis mie autorité.*

En bon navigateur, il attend un vent propice pour embarquer. Il pourrait partir en faisant ramer ses hommes, mais le vent, s'il peut apporter la tempête, permet aussi une traversée plus rapide. S'il a prévu cela, Jason savait naviguer avant de partir. Et comme arrivés à Simoënta, les Grecs se réjouissent d'accoster, ils ne comptaient visiblement pas arriver à Colcos d'une traite. Comme on peut se réapprovisionner en eau douce partout, ils ne s'intéressent ni à Simoënta, ni à Troie, et ils pourraient même ne pas connaître le lieu de l'escale. Mais Hercule, lorsqu'il menace Laomédon par l'intermédiaire de son messenger, sait parfaitement à qui il s'adresse, puisqu'il nomme le roi, alors que le messenger n'a pas prononcé son nom (RdT v. 1093). A Colcos non plus, les Argonautes ne demandent pas où ils sont et vont droit au palais. Ainsi, ils ne naviguent pas au hasard, bien que Benoît ne parle ni de cartes, ni de techniques de navigation, et le savoir géographique des Argonautes semble être un savoir inné. Plus tard, en parlant du savoir de Médée, Benoît précisera bien qu'elle mis *dès enfance* toute *son entente* à l'acquérir (RdT vv. 1219-1222). Il fait donc la différence entre un savoir inné et un savoir appris.

L'escale à Troie tourne mal et les Argonautes reprennent la mer. Benoît n'indique pas la durée de cette seconde traversée, ce qui la fait paraître plus courte que la première, particulièrement parce que le texte décrit les efforts des Argonautes pour accélérer la navigation. Le moment du départ est surprenant, les Grecs partant le soir, au moment le moins propice pour s'embarquer. Et comme si faire voile de jour et de nuit ne suffisait pas, ils rament pour quitter Simoënta au plus vite. La capacité du bateau à naviguer *au soleil e as esteiles* (RdT v. 930), déjà évoquée pendant la construction, permet de maîtriser l'espace maritime en tous temps. Mais les Argonautes n'en font usage que pour fuir. Mais nous noterons que les deux qualités qui rendent le bateau unique – pouvoir traverser la mer et naviguer de nuit – sont mises en oeuvre efficacement par Jason.

Dans l'espace Colcos, Jaconitès et l'île au mouton aussi sont séparées par la mer. Jason y va d'île en île et conquiert la Toison en un jour, le bras de mer étant *estreiz ..., ne durot mie/Guaires plus de liue e demie* (RdT vv. 1807-1808). Ce qui caractérise cette étape-là n'est pas la distance, comme pour la traversée vers Simoënta, ni la rapidité, comme pour le passage vers Colcos, c'est le fait que Jason navigue seul, et sur un bateau autre que l'Argo.

1855 *Dreit vers l'isle nage a expleit,*
 Al mieuz qu'il sot e al plus dreit.

Il sait naviguer seul, naviguer droit et naviguer rapidement. Il maîtrisait déjà parfaitement un bateau de sept cent passagers, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que l'Argo, bateau parfait, doit être facile à diriger. Or, Jason maîtrise aussi un second bateau plus petit, sur lequel il n'est pas secondé par un équipage, et qui est sans doute moins perfectionné. Jason est donc le seul à pouvoir aller partout en mer, et il semble que la mer ait trouvé un maître, sinon un propriétaire, en Jason.³⁰⁹

Mais Jason maîtrise-t-il vraiment la mer? A ce propos, revenons à l'anneau que Médée lui donne juste avant son départ vers l'île au mouton. Cette bague protège de la noyade. Ce pouvoir est cité à la fin d'une série de pouvoirs réellement utiles contre un dragon et des guerriers. Et il est cité avant un pouvoir particulier, à savoir que *rien d'ueil ne te verra* (RdT v. 1693), tant que la pierre est à l'extérieur de la main. Cela surprend puisque Médée vient de dire que cette pierre était ne *puet*

³⁰⁹ Cela contribuerait à expliquer pourquoi Jason est "renvoyé" par Benoît après la conquête de la Toison, un héros navigateur est inutile en temps de guerre.

estre en nul sen plus chiere et que ne verras mais plus bel (RdT vv. 1678-1680). Quand la bague est portée selon l'usage – la pierre à l'extérieur –, la beauté de la bague serait complètement visible, mais c'est précisément le moment où le porteur devient invisible, –et la bague avec lui, puisqu'une bague flottant dans les airs trahirait la présence de son porteur. L'objet le plus précieux ne semble visible qu'aux yeux de celui qui le porte, qui est nécessairement un détenteur de savoir. Ce savoir étant magique³¹⁰, la magie semble valoir plus que le savoir ordinaire. Etant moins accessible, elle exige plus de zèle de la part de celui qui désire se l'approprier. De plus, savoir se rendre invisible à volonté permet d'aller sans encombre partout *sur terre*. Un autre pouvoir permet d'aller partout *en mer*, puisque la noyade est impossible.

1681 *"Soz ciel n'a home qui seit vis,*
 "Dès qu'il l'avra en son deit mis,
 "Qui ja puis crienge enchantement,
 "Feu, arme, venin se serpent:
 1685 *"Ne li pueent faire encombrer,*
 "Ne en eve ne puet neier.

On pourrait penser que si Jason doit être protégé de la noyade, son savoir de marin n'est pas si grand. Mais aucun des pouvoirs de la bague n'est nécessaire et les autres sortilèges suffisent. De plus, Jason n'avait pas la bague lors des deux premières traversées, bien plus dangereuses que le passage d'un simple bras de mer. Et si elle protège de la noyade, la bague n'aide pas à naviguer. Sans doute, elle illustre autre chose qu'une véritable protection. Plus précieuse que la Toison d'Or, elle surpasse toutes les possessions d'Octavien, dont la richesse proverbiale semble être connue du public (RdT vv. 1698-1700). Médée dit à Jason: *"L'anel ... me garde bien,/Quar jo l'aim plus que nule rien."* (RdT vv. 1701-1702), en soulignant que Jason doit *lui* garder la bague. Il pourrait s'agir d'un datif éthique ("Fais-moi bien attention ..."), mais même cette acception évoque une obligation de la part de Jason envers Médée, puisque le jeune homme doit prendre soin de l'anneau par égard pour la jeune femme. On pourrait donc interpréter cette scène comme un prêt. L'objet magique aux pouvoirs les plus étendus et les plus durables – un onguent est vite épuisé et un texte lu pour apaiser les dieux ne sert qu'une fois – ne représenterait qu'un pouvoir prêté, qui doit revenir à la détentrice du savoir le plus grand. Accessoirement, on pourrait constater que le savoir procure le bien matériel le plus précieux. Une fois la bague rendue, cependant, savoir s'en servir ne sera plus utile à Jason. Ainsi, même bien enseigné et bien appris, un savoir peut n'être utile qu'à un moment donné, la qualité de la transmission dépendant de son ancrage temporel et spatial.

Comme les pouvoirs de la bague ne font que mettre à double ceux que Médée a déjà donnés à Jason, la bague met en évidence plusieurs choses:

- Médée est vraiment prête à tout pour assurer le succès de l'entreprise, tant elle est amoureuse. Ou encore, elle investit vraiment tout son savoir pour atteindre son but.
- Elle met les sortilèges à double pour prévenir tout oubli de la part de Jason. S'il perd l'onguent, ou si ses forces ne suffisent pas pour combattre le dragon, il aura toujours la bague. Et s'il oublie le déroulement correct de la conquête (mettre l'onguent, lire le texte, vaincre le dragon, semer ses dents), il peut, rendu invisible, aller tondre le mouton sans se faire remarquer. Ainsi, la bague protégerait moins contre le feu du dragon que contre les déficiences de Jason, au cas où il aurait mal écouté ou oublierait quelque chose. Comme Jason n'oublie rien, la bague n'est qu'une mise à double sécuritaire, Médée imitant Benoît

³¹⁰ Si la bague immunise contre tout enchantement (RdT v. 1683), sa magie doit même être d'une qualité particulière.

quand il répète les choses importantes. La différence est que Médée ne le fait pas de façon didactique, mais va au plus urgent: avec la bague, même un simple d'esprit pourrait conquérir la Toison. Si elle craint une telle incapacité de la part de Jason, elle a mal choisi son élève.

- Elle lui donne le sortilège le plus grand pour l'impressionner et le persuader de la force de ses pouvoirs. Après la stratégie persuasive purement rhétorique employée par Médée dans la salle du palais pour le convaincre qu'il ne peut rien sans elle, la bague sert d'argument tangible. Mieux Jason est persuadé, plus il se sentira redevable et restera attaché à Médée. Le sortilège, et surtout le savoir nécessaire à son utilisation, renforcent leur contrat.³¹¹
- Comme la bague protège contre le feu, le venin et les dragons, Jason pourrait aller sur l'île au mouton sans armure. Mais alors, pourquoi décrire cette armure par le menu?³¹² Doit-elle servir à donner le change aux Grecs et à Oëtès? Si le jeune homme allait sur l'île en costume ordinaire, chacun saurait que la conquête de la Toison est le fait de Médée et accessoirement, que la gloire de Jason n'est pas due à sa vaillance. C'est aussi pourquoi Jason ne se rend pas invisible, la conquête doit avoir l'apparence d'une épreuve. L'armure déguise le fait que Jason ne risque rien. C'est aussi une façon de *celer* le savoir et sa provenance, en allant à l'encontre des exigences du Prologue.

Spatialement parlant, cette bague plus précieuse que tous les espaces conquis par Octavien représente un savoir qui permet d'aller partout sans encombre, et confère la maîtrise de l'espace. Elle nous mène à autre chose encore. Comme elle protège Jason de tout danger, le public de Benoît sait, avant même que Jason ne parte conquérir la Toison, qu'il ne court aucun risque, même s'il ne suit pas le parcours spatial et temporel décrit par Médée. La bague fait donc d'un espace dangereux un espace inoffensif où même le risque d'oublier le parcours à suivre devient théorique. Si Jason suit le programme donné par Médée, il ne lui arrivera rien, et la bague restera inutilisée. Cela fait d'un savoir bien appris et bien appliqué l'équivalent des forces magiques les plus grandes.

Jason n'est pas libre de ses mouvements sur l'île au mouton. Nous savons déjà qu'il est toujours téléguidé par les personnages qui réfléchissent mieux que lui, mais sur l'île au mouton, ce manque de liberté est la clé du succès. Pendant ses déplacements, Jason doit répéter ce que Médée lui a enseigné sans réfléchir. Ce motif est annoncé lorsque Jason demande à Médée de lui envoyer une servante pour le guider jusqu'à sa chambre: une fois reçu à la cour d'Oëtès, Jason ne se meut plus de son propre chef. C'est à Médée de venir à lui, appelée par Oëtès. Le jeune homme ne fait que répondre, ou obéir, semble-t-il. Or, à Simoënta déjà, c'était Laomédon qui commandait aux mouvements de Jason, puisque les Argonautes menacés par son messager, partent à contre-cœur, *poussés* par la crainte.

- 1121 *Une chose puet om saveir:*
 S'il en eüssent le poëir,
 Ja de la terre nen eississent
 Desci que damage i feüssent;
 1125 *Mais poi sont gent al comencier:*
 Iço le lor a fait laissier.
 N'i oserent plus remaneir ...

³¹¹ Cela nous ramène à la force persuasive de Médée, puisque les forces de la bague ne sont que décrites, et non appliquées.

³¹² RdT vv. 1813-1842.

La crainte fait quitter Troie à Jason, comme le soin de sa renommée lui a fait quitter Pénélope. Suivant toujours un parcours spatial établi par d'autres, Jason n'est autonome qu'en mer. Mais on ne fait que traverser celle-ci, elle n'a rien de désirable et surtout, elle n'est pas peuplée. Jason ne peut en tirer que la renommée de la première traversée, de la navigation rapide et de sa capacité à naviguer seul de Colcos à l'île au mouton. Il a bien dû accomplir d'autres exploits auparavant, puisqu'il y a gagné cette renommée que craint Peleüs, mais aucun de ces exploits n'est décrit. Or, Jason vit par la renommée, qui ne peut se transmettre que de personne à personne et qui n'a de sens que si elle fonde l'intégration sociale de son porteur dans la société qui "renomme". Jason, maître de la mer, est donc une figure de l'exil, qui ne peut et ne veut pas vivre dans son espace naturel. Et si sa nature est dans le mouvement, pas le séjour, c'est au séjour durable dans une société qu'il aspire.³¹³ Et si Jason reste longtemps chez Oëtès après la conquête, il n'est visiblement pas pressé de voyager. Et la seule indication d'une raison à ce retour, mise à part la perspective de gagner la gloire et l'héritage de Peleüs, c'est le contenu du contrat que Médée a passé avec Jason.

- 1407 *"Mais se de ço seüre fusse*
 "Que jo t'amor aveir poüsse,
 "Qu'a femme espose me preïsses,
 1410 *"Si que ja mais ne me guerpïsses,*
 "Quant en ta terre retornasses,
 "Qu'en cest païs ne me laissasses,
 "E me portasses leial fei,
 "Engin prendreie e bon conrei
 1415 *"Com ceste chose parfereies,*
 "Que mort ne mahaing n'i prendreies."³¹⁴

Il vaut la peine d'examiner un instant la façon dont Médée se fait promettre son départ de Colcos. Ses subjonctifs mettent en évidence sa stratégie persuasive. Elle commence par décrire la conquête comme impossible, en décrivant la carte de l'île au mouton et en énumérant ses dangers. Comme Jason répond: *"ne m'esmaiez"* (RdT v. 1388), on peut inférer que s'il lui interdit de l'effrayer, il est persuadé de risquer sa vie sur l'île au mouton. Il dit que son honneur le force à tenter l'aventure. Alors, Médée fait semblant de le déclarer perdu, *"seüirs puez estre de morir:/De ço ne te puet nus guarir./Dueue e pitiez me prent de tei"* (RdT vv. 1403-1405). Ce n'est qu'ensuite qu'elle dit que *si* elle était sûre de son amour, elle pourrait l'aider, en la présentant comme une simple hypothèse, une chose possible, mais pas nécessairement probable. Et si elle dit exactement quelle serait la contrepartie que Jason devrait offrir, elle n'explique pas la nature de ses propres sortilèges. Elle se contente de *"jo sai tant de nigromance"* (RdT v. 1419), cette allusion à son savoir suffit à persuader Jason qu'elle a le pouvoir de lui procurer la Toison.

Médée pourrait offrir le mariage à Jason et ils pourraient régner sur Colcos, un espace bien plus beau que Pénélope.³¹⁵ Mais ni Oëtès ni Médée n'offrent à Jason de rester à Colcos. Comme Peleüs

³¹³ Comme c'est la conquête de la Toison qui donne à Jason le droit de rester à Pénélope, le savoir, de Médée en l'occurrence, permet d'intégrer quelqu'un qui, au départ, était perçu comme un danger.

³¹⁴ Inez Hansen expose une théorie différente: Médée décrit les dangers qui attendent Jason non pas pour le persuader d'accepter son aide, mais pour l'empêcher de tenter la conquête: *Medea versucht zunächst, Jason von seinem Vorhaben abzubringen, indem sie ihm die Gefahren und die Aussichtslosigkeit des Unternehmens vor Augen hält.*

Inez Hansen, *Zwischen Epos und höfischem Roman. Die Frauengestalten im Trojaroman des Benoît de Sainte-Maure*, op. cit., p. 28.

³¹⁵ Colcos resterait-elle désirable et prospère sans la Toison? Ce n'est pas certain: Oëtès a *grant ire* que Jason ait conquis la Toison (RdT v. 1980). Si cette conquête n'avait pas de conséquences pour Colcos, Oëtès

et Laomédon, Oétès finit par vouloir que Jason quitte son espace au plus vite, les circonstances de la conquête étant trop suspectes. Jason était parti pour gagner la renommée, un royaume et pour voir du pays³¹⁶. Mais Benoît ne dit rien de comparable à propos de Médée, dont la Grèce ne semble pas être le pays d'élection, le pays important bien moins que Jason. Ils pourraient rester à Colcos. Mais alors, Jason ne rapporterait pas la Toison, ne deviendrait pas l'héritier (ou le co-régent) de Peleüs et sa gloire n'atteindrait pas toute l'étendue possible.

843 *"Si avreies plus los conquis*
 "Que hom qui onc fust nez ne vis."

Or, cette gloire due à Médée renforcera le contrat qui lie Jason à sa bienfaitrice. C'est le procédé même de la Médée des *Métamorphoses*, qui croit que Jason "se devra toujours" à elle.³¹⁷ Pourtant, que Jason reste à Colcos ou rentre à Pénélope, il aura une terre sur laquelle régner, une place aussi assurée que possible dans un espace socialisé. Il rentre donc moins pour la terre que pour la gloire promise par Peleüs. A Pénélope seulement sera décernée cette gloire dépassant toute gloire humaine passée (*hom qui fust nez*) et présente (*hom vis*), alors que jusque là, la valeur de Jason n'était comparable qu'à celle ses contemporains, selon la provocation savamment calculée de Peleüs.³¹⁸

Examinons les deux composants de cette récompense, la terre et la gloire. Assurer son avenir par une terre semble compter moins que recevoir la plus grande gloire de tous les temps, pourquoi? Sans doute parce que cette gloire assurera autre chose, procurant à Jason l'intégration sociale renforcée du "maître en renommée" de tous les espaces et de tous les temps. De plus, pour mieux faire partir son neveu, Peleüs a remis en question la gloire passée de Jason. Un refus d'embarquer aurait fait perdre la gloire acquise jusque-là, alors qu'en ramenant lui-même la Toison à Peleüs, Jason verra confirmer, devant ce même public qui a assisté au défi, l'étendue inégalée et inégalable de sa gloire. La conquête de la Toison doit ajouter un espace à la carte géographique des exploits de Jason, une terre véritable n'étant qu'un bonus bienvenu, mais accessoire. On notera en passant que si elle doit dépasser toute gloire passée et présente, cette gloire promise n'est pas certaine de rester inégalée, voire dépassée. Un chevalier, encore à naître, pourrait faire mieux que Jason. Or, les chevaliers du public de Benoît n'étaient pas encore nés au moment de l'expédition. Il reste à voir en quoi ils pourraient dépasser Jason.

Un dernier mot sur la mer: elle n'est que le précurseur du second espace non-social et dangereux de l'expédition, l'île au mouton, tous deux se maîtrisant de la même façon. En effet, la mer est domestiquée, voire conquise par Jason, à l'aide du bateau construit grâce au savoir d'Argus. C'est un espace potentiellement dangereux que le savoir permet de maîtriser. En voyant Jason voyager, le public devine que le jeune homme conquerra la Toison comme il va sur la mer – grâce au

resterait indifférent. Les dieux ayant permis la conquête, il n'appartiendrait pas au roi de s'en offusquer. On peut penser que sans la Toison, Jaconitès va perdre de sa richesse, ou du moins, sa renommée, puisque Colcos n'est connue que grâce à la Toison.

³¹⁶ RdT vv. 867-870.

³¹⁷ *Tibi se semper debebit Iason* (Met. VII v. 48).

³¹⁸ Et Peleüs indique bien que les prouesses accomplies jusque-là ne suffisent pas:

829 *"Nus n'est hui vis de ton aage*
 830 *"Qui proëce ne vasselage*
 "Ait envers tei de nule terre:
 ...
 835 *"Mais conquerre la puez mout maire."*

savoir. Certes, le savoir de Médée est d'autre facture et provenance que le savoir nautique de Jason ou que le savoir d'artisan de l'ingénieur. Son acquisition requiert plus d'efforts, Médée l'ayant obtenu en investissant du zèle et presque toute sa vie – *dès enfance* – à l'acquérir. Ce savoir bien assis de Médée, qui relève de l'occulte, la *nigromance*, doit être à la mesure de dangers plus grands.

c) L'espace de l'escale – Troie et son port Simoënta

Avant d'aller à Colcos – dont le port n'est pas nommé, Benoît n'évoquant que sa plage –, les Argonautes s'arrêtent à Simoënta, le port de Troie. Il y a là un effet "d'antichambre" ou de seuil que nous connaissons déjà. Le Prologue peut être interprété comme l'antichambre du *Roman de Troie*. Lui-même peut se diviser en deux parties dont l'une conduit à l'autre, le précepte de Salomon menant à la transmission du récit de la chute de Troie. Le Résumé fait office d'antichambre pour le texte circonstancié, et dans ces deux parties du texte, le récit de la conquête de la Toison introduit celui de la guerre. Géographiquement, la situation est la même: on ne va pas à Troie sans passer par Simoënta, ni à l'île au mouton sans accoster à Colcos, traverser la ville pour aller au palais et – si l'on ne veut courir à une mort certaine –, par la chambre de Médée. Mais nous n'en sommes pas encore là. Divisé en deux sous-espaces, le port et la ville, l'espace Troie est structuré simplement. La hiérarchie des sous-espaces est simple aussi, Laomédon, maître de la ville, commande au port et décide du droit de débarquer.

Troie reste un espace mystérieux, que les Argonautes ne voient pas. On peut se demander comment Hercule, lorsqu'il persuade les princes grecs d'attaquer Troie, peut leur dire que celle-ci renferme des richesses. En fait, il n'a vu de Troie que le messager, son escorte et leurs chevaux. Cela suffit-il à témoigner de la richesse de Troie? Il a pu tirer ses conclusions du soin pris pour empêcher que les Grecs ne voient Troie. Ce procédé comporte un risque, cependant. Si la réalité ne correspond pas à ses promesses, les princes n'apprécieront pas d'avoir investi hommes et bateaux sur la foi d'indices aussi minces. Soit Hercule invente parce qu'il a besoin de soutien pour aller se venger de Laomédon, soit la renommée de cette richesse est parvenue jusqu'à lui.

L'espace-enjeu du *Roman de Troie* reste invisible pendant l'épisode de la Toison, et si les Argonautes arrivent *as porz de Troie ... el havre de Simoënta* (RdT vv. 981-983), ils ne vont pas au-delà de la plage. L'arrêt à Troie n'est pas annoncé dans le Résumé de l'expédition à Colcos, Jason et Hercule allant *querre la Toison* (RdT v. 158), sans que Benoît n'évoque d'escale en cours de route. Si le récit de la conquête de la Toison doit permettre à Benoît de vérifier le degré d'attention et l'aptitude de son public à apprendre, et cela avant la transmission du récit de la guerre, on pourrait dire que Benoît n'emmènera son public à Troie que lorsque celui-ci sera entraîné à recevoir le savoir que Benoît veut lui transmettre. Et si l'escale à Troie n'a pas suffisamment d'importance pour figurer dans le Résumé, la guerre devient d'autant plus futile.

Cette escale déclenchera la guerre et pourtant, les Argonautes n'ont pas choisi où ils veulent accoster. Comment auraient-ils pu prévoir le temps nécessaire à la traversée, le nombre et le lieu des escales nécessaires sur la route de Colcos, puisqu'ils n'y sont jamais allés? Comme Benoît met l'accent sur la rapidité de la traversée, il semble que ne s'arrêter qu'une fois soit un minimum, vu la distance parcourue. Le choix de l'espace où faire halte est dû au hasard. Si la traversée avait duré moins longtemps, ou si l'eau était restée fraîche un jour de plus, les Argonautes auraient fait escale plus loin ou pas du tout. Il est clair que les Argonautes n'ont aucun désir d'interagir avec les habitants de l'espace Troie ni de s'y intégrer socialement. C'est pourquoi ils restent sur la plage et ne vont pas, on l'a vu, se présenter au roi. Cela n'aurait eu aucune conséquence s'ils n'avaient pas été remarqués. Laomédon ignorant leur présence, ils auraient fait provision d'eau fraîche et seraient repartis. Mais débarquer dans un espace socialisé n'est pas un acte innocent, et les Argonautes pénètrent Troie même en restant sur la plage, si celle-ci fait office de marche. Les

Argonautes ont bien dû voir qu'ils n'accostaient pas un espace sauvage, un port entretenu témoignant de l'existence de ceux qui l'ont construit.

En nommant Simoënta – il sait *bien* que la nef y accoste –, Benoît décrit les espaces de la terre ferme plus précisément que la mer. Cela fait mieux comprendre Jason, qui vivant de renom, n'attache aucun prix à la maîtrise d'un espace anonyme. Mais on note aussi que le port de Colcos ne sera pas nommé, c'est surprenant. On peut imaginer pourquoi l'on apprend le nom de Simoënta, cependant. L'offense faite aux Argonautes a lieu au port, pas dans la ville. Pour être crédible, Benoît doit savoir exactement où s'est passé cet épisode significatif. Nommer Simoënta souligne le fait que les Argonautes restent hors de Troie intentionnellement et prouve la pureté de leurs intentions. En ne nommant pas le port de Colcos plus loin dans son récit, par contre, Benoît illustre la hâte courtoise avec laquelle les Argonautes vont à la cour. Rétrospectivement, cette hâte met également en lumière, leur manque de courtoisie à Simoënta. Ainsi, le port de Colcos sert de faire-valoir didactique au port de Troie, le comportement des Argonautes à Colcos étant celui qu'ils auraient dû avoir à Simoënta déjà. S'ils s'étaient conduits de façon courtoise au premier débarquement déjà, la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu. A défaut de courtoisie, on pourrait attendre de deux chevaliers émérites comme Jason et Hercule un minimum de savoir guerrier, ou simplement social, en l'occurrence que s'installer sur une terre qui ne vous appartient pas revient à menacer son propriétaire.

- 985 *Fors s'en eissirent ambedui,
Jason e Herculès o lui,
E tuit lor autre compaignon:
Grant joie meinent el sablon.
Lor eve douce ont refreschiee,*
990 *Que la mer aveit empeirree;
Sor le rivage el bel gravier
Ont fait conreer lor mangier.*

Avant de se réapprovisionner, les Argonautes *grant joie meinent* sur la plage de Troie. Ils ont réussi la première traversée de la mer, il y a de quoi se réjouir. Mais en sortant tous de la nef et en s'égaillant sur la plage, ils s'écartent du strictement utilitaire, qui n'aurait demandé que peu de temps. Cet écart est imputable à Jason et Hercule, qui sortent les premiers. Et loin de repartir, une fois la joie exprimée et l'eau rafraîchie, ils s'installent sur la plage et font apporter leur nourriture. Le public de Benoît sait déjà que les Argonautes sont en route pour Colcos et qu'ils ne vont pas attaquer Troie et pourtant, Benoît insiste encore sur leurs bonnes intentions.

- 997 *... mout lor ert e buen e bel
De reposer en lieu novel
E d'auques sojorner lor cors.*
1000 *Tuit esteient de la nef fors:
Mal ne damage ne faiseient
En la contree ou il esteient.*

La nouveauté du lieu ajoute à l'agrément du repos: l'une des raisons qui avaient mis Jason en route était qu'il voulait *aler en estrange regné* (RdT v. 868). Disposant d'une certaine curiosité, Jason serait un bon élève, s'il voulait. Les jeunes gens ne font pas le moindre mal, Benoît le précise. Sans cette précision, qu'entend le public, mais pas Laomédon, comment savoir si les Argonautes ne comptent pas prendre Troie? Pour un Troyen ingénu, la situation est la suivante: sept cent jeunes gens, visiblement vaillants et forts, conduits par deux chefs, débarquent sur la plage et se réapprovisionnent en eau. Jusque-là, c'est un comportement normal de la part de marins. Ensuite,

cependant, l'installation sur la plage ressemble à un début d'invasion. Comme ils ne débarquent pas de chevaux, les Argonautes ne font pas mine de préparer une attaque, mais ils menacent déjà par leur nombre. Pour le roi de Troie, il serait naturel d'envoyer quelqu'un s'enquérir de l'identité et des intentions de ces sept cent jeunes gens, pour chercher à les connaître *avant* de les faire partir. Mais Laomédon n'entend pas seulement qu'une troupe de jeunes gens occupe sa plage. Il apprend aussi *qui* ils sont, et quel est leur chef.

- 1003 *Reis de Troie Laomedon*
 A oï dire que Jason
 1005 *Ert arivez e Herculès,*
 E autre chevalier adès
 Plus de set cenx, des plus hardiz
 E de Grece les plus esliz ...

Sept cent jeunes gens inconnus ne lui font pas aussi peur que le nom du chef de la troupe, et il faut noter comment il apprend la nouvelle: (i) Jason est arrivé, (ii) avec Hercule, (iii) avec d'autres chevaliers, (iv) ils sont sept cent, (v) ils sont *des plus hardiz* et (vi) l'élite de la Grèce. Cet ordre est important, puisque Laomédon entend le nom de Jason en premier. Celui d'Hercule, le nombre des arrivants et le fait qu'ils sont les meilleurs chevaliers de Grèce ne viennent qu'ensuite. Le nombre des chevaliers peut faire peur, mais *des plus esliz* pourrait aussi parler en leur faveur. Cela pourrait expliquer le commentaire de Benoît, que la guerre a été déclenchée par *assez petit* (RdT vv. 2831 et 2837).

Si, en apprenant cette nouvelle, le roi fait chasser les arrivants sans chercher à connaître leurs intentions, la renommée de Jason est parvenue jusqu'à Troie plus rapidement que son objet. Car c'est bien d'un objet, non d'un sujet de la renommée qu'il s'agit, Jason poursuivant la gloire sans pouvoir, une fois acquise, la contrôler. Elle l'a précédé à Troie et pousse Laomédon à le faire renvoyer ignominieusement devant tous les Argonautes. Elle précède Jason partout, parvenant jusqu'à Médée, héritière d'une île située au-delà de Troie. Dans le monde du *Roman de Troie*, chacun connaît Jason, sauf à Colcos, où cependant les habitants viennent aussitôt demander aux Argonautes qui ils sont, palliant au plus vite à tout manque de savoir. C'est donc à juste titre que Peleüs dit de lui que "*Nus n'est hui vis de ton aage/Qui proëce ne vasselage/Ait envers tei de nule terre...*" (RdT vv. 829-831). Comme c'est à Jason seul que le messager de Laomédon s'adresse, c'est lui que le roi craint le plus, sa renommée étant la plus grande. Tout aussi rapidement, la *fama* répandra la trahison de Jason à travers le temps et l'espace. Nous avons vu que Benoît répand la honte du jeune homme dans l'espace *romanz* avant même que Jason n'ait abandonné Médée.

Comme Peleüs, Laomédon craint Jason. Deux rois réagissent de la même façon devant Jason, ou plutôt devant sa renommée. Si les rois sans héritier³¹⁹ craignent la gloire des fils sans héritage, la prise de possession d'un espace doit être justifiable par la renommée. Plus fléau que soutien pour l'instant, la renommée de Jason le desservira-t-elle à Colcos également? Quant à Peleüs et Laomédon, on notera que la renommée de Jason serait restée sans effet néfaste si les deux rois avaient montré du zèle à en savoir plus sur le jeune homme. Mais ce n'est pas le cas, Peleüs ne s'enquérant pas des plans d'avenir de Jason et Laomédon ne voulant même pas le voir. Il fait transmettre par son messager qu'il ne *set pas por quel affaire* Jason a débarqué (RdT v. 1045) juste avant de le renvoyer, ce qui revient à lui dire qu'il ne veut pas le savoir. Sa réaction au débarquement montre qu'il croit tout savoir déjà, en l'occurrence que les Argonautes ne peuvent que vouloir conquérir Troie, détruire ses châteaux et se saisir de ses richesses. Peleüs craignait

³¹⁹ Comme Peleüs, Laomédon a bien un fils, Priamus, mais le public n'apprend son existence qu'après la conquête de la Toison.

d'être jeté hors de son royaume, Laomédon craint la destruction de ses possessions et la fin de la société troyenne. De plus, et c'est important, les craintes de Laomédon semblent justifier celles de Peleüs. A voir la réaction de ces deux rois devant la renommée de Jason, force est de croire que celle-ci est de nature à faire peur. Il faut noter également que Laomédon ignore que Jason veut conquérir la Toison. Alors qu'elles auraient servi les Argonautes, ni la renommée de l'entreprise, ni celle du bateau ne sont parvenues jusqu'à Troie. Cela va faire de tous les personnages des victimes de la renommée – et du manque de savoir.

Bien qu'il ait dit auparavant que les intentions des Argonautes étaient pures, Benoît se place du côté de Laomédon. Il énumère les craintes de celui-ci en employant un futur de "certitude", sans les relativiser par l'emploi de *Laomédon croit/pense/craint* et sans ajouter de commentaire du genre *il craint à tort/il est trop peureux*. Le texte pourrait aussi relater les craintes de celui qui dit à Laomédon que Jason a débarqué. Mais Laomédon reprend ces craintes à son compte, puisque son *grant sens* le mène à renvoyer les Grecs.

Il faut cependant examiner une variante donnée par Constans. Après le vers 1012, le manuscrit M² comporte deux vers de plus, et se sert du passé composé au vers 1010, ce qui change le sens de ce passage:

		M ²
1010	<i>Le païs avront confondu, Les chasteaus ars, prise la preie, Si il mout tost nes en enveie: Nes i vueille ja consentir, Quar granz maus l'en porreit venir.</i>	<i>Tot le païs ont confondu, Les chasteaus ars, prise la preie, Si il mout tost nes en enveie: Damage li feront enfin Se il longues sunt si ueisin Nes i ...</i>

La variante que donne M² pourrait mener à une interprétation différente. L'emploi de *ont* au lieu de *avront* pourrait indiquer que Laomédon, mal informé, a entendu que les Argonautes auraient mis à mal le pays. Baumgartner/Viellard traduisent par: *Plus de sept cent ... sont venus, lui dit-on, de leur pays, et ils ont ravagé la terre brûlé les châteaux et tout pillé. S'il ne les chasse pas ... ils finiront par lui faire du tort*. Cependant, le passé composé (*ont confondu*) ne se réfère pas nécessairement à des faits avérés, et peut ne décrire que les craintes du roi. Si Laomédon a bien entendu dire que les Grecs pillaient son pays, on pourrait lui reprocher deux choses. D'abord, l'information est fautive, et Laomédon a accordé du crédit à des dires qui n'en méritaient pas. Ensuite, il n'a pas pris la peine de s'informer plus précisément. Il aurait pu envoyer un éclaireur, par exemple, qui lui aurait rapporté que les Grecs s'amusent sur la plage et qu'ils semblent pacifiques. Si l'on interprète le comportement du roi au moyen de la théorie du Prologue, Laomédon a mal choisi sa source d'information et n'a pas mis à l'épreuve le savoir qu'on lui transmettait. Si la variante de M² permet de mieux comprendre Laomédon, elle ne mène pas à une interprétation différente du déclenchement de la guerre. De plus, après *ont confondu*, le texte repasse au futur de *damage li feront*, le texte revenant à ce que Laomédon craint. Ainsi, la différence entre une variante décrivant les craintes du roi et une variante permettant d'attribuer à celui-ci une politique d'information néfaste ne tient qu'à l'alternance entre passé composé et futur dans M², la personne qui pourrait avoir mal informé Laomédon manquant dans le récit.

Quoi qu'il en soit, Benoît ne critique pas Laomédon, mais dit qu'il est de *grant sens*. Il valorise d'avance ce que le roi va faire pour protéger sa terre et souligne que la perte de l'*onor*, la terre, équivalait à la perte de l'honneur et de la vie.

1015 *Laomedon fu de grant sens:
Crienst e dota en son porpens,*

Se ceus de Grece consenteit
 Ne en nul sen lor amordeit
 Qu'il arivassent a ses porz,
 1020 Il en sereit **honiz e morz**;
 bien en porreit perdre s'**onor**,
 E quant vendreit al chief del tor,
 Tost li fereient lait damage.

Que disait-il de Peleüs, trois cent vers plus tôt? Il louait le *riches rei ... mout sages*, qui tenait sa terre *en pais e sagement* (RdT vv. 715-720), avant d'enchaîner sur son plan de faire mourir Jason. La sagesse, pour un roi, est de prévenir tout danger pour son règne afin d'assurer la paix de son espace. Si Laomédon est le deuxième roi à se sentir menacé par Jason, et qu'il est d'aussi *grant sen* que Peleüs est *sage*, la menace est bien réelle et Laomédon fait bien d'intervenir. Malheureusement, cependant, il envoie un messenger au lieu d'aller voir Jason lui-même.

1024 Li reis a pris un suen message:
 1025 Cuens esteit cil de haut parage,
 Pro d'ome aveit en lui e sage.
 Son talent li encharge e dit,
 E cil l'a bien mis en escrit.

Examinons ce messenger. D'abord, il n'est pas le premier messenger du récit, les Argonautes promettant de rejoindre Jason à Pénélope quand *il verreient son message* (RdT v. 948). De ce premier messenger, Benoît ne raconte même pas qu'il est envoyé, et ne le décrit pas. Si les Argonautes s'embarquent, Jason a tenu parole et l'a envoyé. Du messenger de Laomédon, par contre, on apprend le rang, la façon dont il organise sa visite à Jason et comment il exécute ses ordres. Il a noté ce que veut son roi, et dans un premier temps, il semble ne devoir faire office que de ce que Jacques Merceron qualifie de *lettre vivante* dans son étude sur les interventions de messagers dans la littérature de l'époque du *Roman de Troie*.³²⁰ Noter par écrit semble être une initiative du messenger, qu'on est tenté de croire aussi sage que son roi, puisque l'écrit garantit la teneur originale du message et prévient les failles de la mémoire. Cependant, cet écrit n'est pas utilisé, avec des conséquences néfastes. En effet, après quelques mots d'introduction, un texte aurait pu être remis à Jason sans lecture à haute voix. Cela correspondrait à l'interaction en triangle décrite par Jacques Merceron, entre Laomédon, le messenger et Jason. Or, Jason ne reçoit pas le texte, qui n'est pas lu³²¹. Cela pourrait tenir au fait que le texte contient des instructions, en plus de la teneur du message, et sert d'aide-mémoire plutôt que de lettre. Cela correspond au texte de l'épisode, Benoît disant que le messenger note le *talent* du roi, qu'on pourrait traduire par *souhait, désir*. Ce souhait pourrait comporter des instructions telles que *(i) prendre les meilleurs chevaux, une escorte et des habits d'apparat, (ii) aller rapidement à la plage*, etc. Mais une lettre à lire pour soi aurait pu avoir un effet moins dévastateur, puisque la harangue du messenger étend la structure triangulaire à un quatrième participant, les assistants, et en particulier les Argonautes, devant lesquels Jason pourrait perdre la face. L'escorte du messenger fait partie du public aussi, mais c'est

³²⁰ Pour une typologie des messagers et de leurs messages, voir Jacques Merceron, *Le message et sa fiction: La communication par messenger dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (University of California Publications in Modern Philology 128). Pour les composantes de la transmission du message, voir p. 12, pour la structure triangulaire, voir pp. 30/31 et pour les différentes catégories de messages et de messagers, voir p. 85.

³²¹ On pourrait également imaginer une lecture faite à haute voix à Jason seul, qui aurait le même effet que si Jason lisait en silence. Ou encore une lecture faite à haute voix devant toute l'assistance, dont le résultat serait le même que la transmission orale du message à toutes les personnes présentes.

aux Argonautes seuls que Jason s'adresse ensuite, leur opinion primant sur celle du reste de l'assistance. En effet, après avoir entendu le message, Jason pousse ses compagnons à s'offenser (RdT vv. 1063-1073). Il aurait peut-être réagi de façon différente si l'éviction ne lui avait pas été signifiée au vu et au su de cette élite des Grecs dont il est le représentant le plus glorieux.³²² On s'aperçoit aussi que le messenger en dit plus que ce dont son roi l'a chargé, sans sortir de son rôle cependant. En effet, dans un premier temps, il transmet le message. Comme il n'est pas là pour parlementer, mais seulement pour transmettre le message de Laomédon, ce message lui fait défaut après la réaction de Jason. Comme il n'a plus rien à dire de la part du roi, il doit intervenir en son nom propre. Il conseille aux Argonautes de partir (RdT vv. 1110-1118), tout en évitant d'exacerber les passions, respectant ainsi son rôle de messenger.

En envoyant un messenger auquel il donne des ordres précis – fixés par écrit, ce qui les rend immuables –, Laomédon ôte aux Argonautes toute possibilité d'empêcher leur renvoi. Comme Peleüs, Laomédon veut se débarrasser de Jason sans s'enquérir des intentions du jeune homme, et comme lui, il trouve un moyen de le remettre dans son propre espace, la mer. Mais ni l'un ni l'autre ne pense le livrer à la mort en le faisant embarquer. Peleüs veut qu'il meure en combattant les boeufs et le dragon, alors que Laomédon lui donne un délai pour se ravitailler avant de partir, s'il ne l'a pas encore fait. Une fois Jason sorti de son espace, Laomédon pense en être débarrassé. Son seul souci est d'empêcher une attaque avant le départ des Grecs et il ne réfléchit pas que ceux-ci pourraient aller chercher du renfort. Il s'efforce pourtant de minimiser l'offense en socialisant au mieux son renvoi. Il choisit un messenger de haut parage, – un comte, alors que Jason n'a pas de titre –, ce comte est preux et bien accompagné, *sire e mestre esteit des suens* (RdT v. 1036). Avec une hâte courtoise, le groupe va *a espleit ... tot dreit* au port où tous demandent *tant*, avec insistance, à voir le chef des Grecs, Jason (RdT vv. 1031-1033). Si le messenger parle à Jason d'égal à égal, c'est que Laomédon, en envoyant un messenger de haut rang, rend à Jason l'honneur que celui-ci réclamera dans sa réponse et déguise ce refus du droit de séjour en accueil, voire en intégration sociale. En effet, il n'aurait pas agi autrement pour leur faire transmettre la bienvenue. Jason, par contre, ne répond pas directement au messenger, il s'adresse aux Grecs en disant: "*Nous aurions dû être honorés par les Troyens*" (RdT vv. 1068-1069). Ignorer celui qui vous a parlé est une offense, particulièrement si celui-ci est d'un rang plus élevé.

Comme le messenger met par écrit les ordres de son roi, on peut supposer qu'il a noté les mouvements à faire – prendre une escorte, faire route rapidement, demander à parler au chef des Grecs –, tout comme la teneur du message à Jason. En termes d'espace, il se différencie de Jason, puisque ses mouvements sont fixés par son aide-mémoire. Le messenger doit reproduire une copie parfaite de ce qu'a dit Laomédon, comme devra le faire Jason sur l'île au mouton. Et comme ses mouvements et son discours sont fixés, la réflexion du messenger ne peut avoir d'effet sur ses actions. Jason, quant à lui, aurait pu réfléchir et reconnaître qu'il a eu tort de débarquer sans se présenter au roi. Par sa réflexion, il pourrait défaire ce que son manque de réflexion lui a fait faire, s'excuser et partir. Or, si Jason dit au messenger de transmettre à son roi que les Argonautes ne voulaient "*damage, orgueil, honte ne tort ... faire en sa terre*" (RdT vv. 1078-1079), il le dit trop tard, alors que l'ordre d'éviction a déjà été prononcé. Il aurait fallu transmettre ce savoir en débarquant, sans s'attarder, comme l'exige le Prologue, pour empêcher le renvoi. Le savoir n'a donc d'utilité que s'il est transmis au bon moment.

De plus, Jason pousse les Grecs à s'offenser, au lieu de reconnaître publiquement son erreur. Ainsi, il ne saisit pas la chance de réfléchir que lui accordent les mots du messenger. En effet, l'éviction

³²² S'il avait d'abord lu la lettre seul, il aurait pu y réfléchir. Alors, après avoir fait son choix entre les paroles propres à la transmission et celles susceptibles de provoquer les Argonautes, Jason n'aurait transmis que la teneur de la lettre, en termes diplomatiques.

n'est pas déclarée comme telle dès l'abord, puisque l'apparence des Troyens a toutes les apparences d'une ambassade de bienvenue, alors qu'une troupe armée aurait eu un effet tout différent. Ce n'est qu'après le semblant d'intégration sociale et spatiale qu'annoncent les manières et l'apparence des émissaires que le discours transmis par le messenger refuse le droit de séjour aux Grecs. Ce semblant de bienvenue devrait laisser à Jason le temps de réfléchir avant de se fâcher. Mais l'ordre de partir est placé avant les raisons du renvoi, c'est une offense qui ne laisse pas à Jason le loisir de corriger son comportement, toute liberté de mouvement lui étant ôtée. De plus, le message est adressé *nommément* à Jason, celui dont la *renommée* est la cause première du renvoi, alors que le messenger ne se présente pas. Il aurait été plus diplomatique de se présenter d'abord. Le départ des Grecs aurait été présenté comme la suite logique de leur débarquement discourtois et aurait permis aux Grecs de réfléchir. Le discours n'est pas construit de façon didactiquement habile, et comme le messenger ne parle que du *roi*, sans nommer Laomédon, il ramène le débarquement à son expression territoriale la plus simple. Les Argonautes ont envahi un espace sur lequel ils ne règnent pas et dont le roi leur refuse publiquement l'accès, sans vouloir les connaître ni se faire connaître d'eux.

- 1037 *"Jason," fait il, entent a mei:*
 "Oies que di de part le rei,
 "A tei mande nomeement,
 1040 *"E a ces autres ensement,*
 "Que tost en eissiez de sa terre,
 "Qu'en pais le vuet tenir senz guerre.
 "Senz son congié e senz son gré
 "Estes en son païs entré:
 1045 *"Il ne set pas por quel afaire,*
 "Mais mout li torne a grant contraire
 "Dont vos onques ci arivastes
 "Ne que dedenz sa terre entrastes.
 "Ne vuet que plus i demoreiz,
 1050 *"Ainz vuet tres bien que vos sacheiz,*
 "Tost vos torreit a grant folie.

A la fin de son message, le messenger réitère l'ordre de partir sans attendre de réponse, ce qui met le renvoi – et sa honte – à double. Comme Laomédon veut faire quitter son espace à Jason avant que celui-ci n'y soit entré vraiment, on imagine que cette *preie* promise par Hercule aux princes s'ils attaquent Troie doit être bien réelle. Si la prudence commande de ne pas laisser voir Troie à Jason, ce renvoi dès la plage/antichambre, et par un subalterne, est offensant, même si ce subalterne est comte, courtois et bien escorté.

A voir les conséquences du renvoi, Laomédon aurait dû faire comme Peleüs et tenter de faire mourir Jason. On peut se demander pourquoi il ne fait pas tuer cet envahisseur, en se contentant de le remettre à la mer. Sans doute, la différence de traitement tient au rapport entre Jason et ces deux espaces. S'il n'a aucun droit de séjour à Troie sans la permission expresse de Laomédon, il a le droit de vivre à Pénélope, et Peleüs ne peut lui refuser ce droit sans perdre son propre droit de séjour. Ce droit étant fondé sur le lien de parenté, on peut inférer que chacun a un droit de séjour garanti dans son espace d'origine et dans sa famille – et nulle part ailleurs. On comprend mieux pourquoi Benoît qualifie de folie le fait que Médée a quitté Colcos³²³. A mener ce raisonnement un peu plus loin, on pourrait dire qu'en tentant de rompre son contrat implicite avec Jason, Peleüs

³²³ RdT vv. 2030-2033.

cause la perte de toute une société, la remise en question de ce lien familial fondant la société est la cause première de la guerre. On constate que cette rupture du lien familial ne cause pas seulement la perte de Pénélope, mais aussi celle de Troie. Il semble donc que ce "contrat de base" – chacun a droit de séjour dans son espace natal – soit en vigueur tous les espaces socialisés, puisque sa rupture en Grèce entraîne la perte de la société de Troie. Inversément, on peut dire que le contrat de base garantit la paix en tous temps et en tous lieux, chacun ayant le droit de vivre là où il est né, et chaque roi décidant du droit de séjour des étrangers. Et comme refuser à un individu l'intégration sociale dans son espace natal revient à perdre sa propre intégration, le contrat de base est garanti.

Contrairement à Peleüs, Laomédon a donc le droit de renvoyer Jason, et ses concessions à la courtoisie, si elles donnent la mesure de sa crainte et de sa sagesse, ne sont pas un dû. Peleüs, quant à lui, risque de perdre son propre contrat de base en renvoyant Jason ouvertement. Il doit donc faire semblant de respecter le droit de séjour de Jason à Pénélope et son stratagème joue précisément sur l'intégration sociale, puisqu'il promet à son neveu une intégration double, la renommée la plus grande possible, *plus los ... que hom qui onc fust nez ne vis* (RdT vv. 843-844)³²⁴ et la place d'avenir, celle d'héritier de Pénélope. Roi, Jason décidera du droit de séjour des autres. Il est impossible d'avoir un droit de séjour mieux assuré. Mais alors que Peleüs connaît suffisamment Jason pour le manipuler, l'erreur de Laomédon est de méconnaître le jeune homme en le faisant renvoyer publiquement: pour celui qui vit pour la *reparlance*, une honte publique est la pire offense, c'est la renommée à l'envers! Laomédon ne doit pas se soucier de l'opinion publique et ne joue pas sa propre intégration sociale à Troie en renvoyant Jason ouvertement, – à ce qu'il croit, du moins. En fait, la honte subie par Jason n'est rien en regard de celle qu'il récoltera pour le parjure à Médée. Et elle accole une honte bien plus grande au jeune homme, exprimée indirectement toutefois, c'est celle d'être cause de la chute de Troie. On imagine, bien des soirées plus tard, le public de Benoît, se levant après avoir entendu les derniers vers du *Roman de Troie*, et disant: "Au fait, comment tout ces malheurs ont-ils commencé?", et se rappelant qu'au début de la guerre, il y avait un jeune homme plein de promesses, un marin émérite, pourtant, qui a délibérément ignoré les usages à respecter en débarquant.³²⁵

³²⁴ Il semble que cette renommée que tente d'obtenir Jason deviendra l'apanage du Troyen Hector, l'un des remplaçants de Jason en tant que héros du récit:

5313 *Des Troïens li plus hardiz*
 Esteit Hector, sis ainz nez fiz.
 5315 *Des Troïens? Voire del mont,*
 De ceus qui furent ne qui sont,
 Ne qui ja mais jor deivent estre.
 ...
 5327 *Or vos dirai d'Ector la some,*
 Ja ne l'orreiz mieuz par nul home:
 De pris toz homes sormontot...

Ce parallèle s'inspire de la comparaison de Gerhard P. Knapp entre Hector et Achille. Gerhard P. Knapp, *Hector und Achill: Die Rezeption des Trojastoffes im deutschen Mittelalter*, Bern-Frankfurt, Herbert Lang, 1974 (Utah Studies in Literature and Linguistics 1), p. 43.

³²⁵ Et pourtant, Benoît lui-même rend difficile cette prise de conscience de la culpabilité de Jason, en laissant, bien plus tard, Hélène s'accuser d'être la cause de la guerre dans sa complainte pour Pâris. Le Résumé, quant à lui, laisse toute la responsabilité de l'enlèvement d'Hélène à Pâris. Voir à ce propos l'article de Marc-René Jung, "Hélène dans le *Roman de Troie* du XII^e et XV^e siècle", *Hélène de Troie dans les lettres françaises. Gargnano del Garda* (13-16 giugno 2007), a cura die Liana Nissim et Alessandra Preda, Milano, Cisalpino, 2008, pp. 45-62 (Quaderni di ACME 99), en particulier pp. 48 et 56.

Il faut noter encore que c'est Hercule qui promet vengeance. Il est vrai que contrairement à Jason, Hercule n'est pas décrit comme *de grant sen* (RdT v. 730). Benoît parle de ses hauts faits et donne même un exemple de ses exploits, mais ne lui attribue ni sagesse ni savoir. Inversement, la valeur et la renommée de Jason sont évoquées, mais sans nommer d'exemple. Par contre, Jason est *de grant sen*. Cela explique peut-être qu'après l'escala ratée à Troie, Jason ne soit pas en colère et ne fasse que regretter l'incident.

Le bilan du voyage de Jason jusqu'ici permet de cerner la cause de la chute de Troie. C'est la tentative de Peleüs de priver Jason de son droit de séjour dans son espace natal, aggravée par son manque de zèle à vouloir connaître Jason. Peleüs accorde son plan à ce qu'il sait du jeune homme – que son amour de la gloire le rend manipulable. Il applique ce savoir, mais ne cherche pas à en apprendre plus sur Jason, alors que ce savoir serait salvateur. De plus, il trahit le contrat qui le lie à son neveu. Comme appliquer son savoir pour rompre un contrat est le travail d'un *cuier felon* (RdT v. 753), ce n'est certainement pas ce que Benoît veut enseigner à son public. Jason, quant à lui, ne réfléchit pas une première fois et tombe aussitôt dans le piège tendu par son oncle. A Troie, il ne réfléchit pas et se comporte en conquérant – comme en mer –, alors qu'il sait parfaitement qu'il faut demander un droit de séjour dans chaque espace socialisé. Laomédon fait comme Peleüs: s'il applique son savoir sur Jason pour mieux le faire partir, il ne veut pas le rencontrer. Et Jason ne réfléchit toujours pas, dès le que le messenger a fini sa harangue, il pousse ses compagnons à s'offenser. Même s'ils appliquent le savoir dont ils disposent, les deux rois manquent de zèle à en acquérir plus, sur Jason dans ce cas précis. C'est comme si la renommée de celui-ci représentait tout ce qu'il y a à savoir sur lui, créant un effet de saturation du savoir, le contraire de ce que dit le Prologue, où on ne peut *trop oïr* ni *trop saveir* ou *retenir* (RdT vv. 27-28). Causée par un Jason qui ne réfléchit pas et par deux rois qui ne veulent rien apprendre, la chute de Troie est le fait d'un travail en équipe fatal.

A propos de Troie, il faut encore relever un détail significatif. Les Argonautes s'embarquent avant l'expiration du délai fixé par le messenger et sans avoir vu les forces dont dispose Laomédon. Ils savent seulement que celui-ci est roi. Il doit disposer d'une certaine force militaire, mais c'est la force du discours, pas celle de l'armée troyenne qui persuade les Grecs. De même, ce sera le discours de Médée, non la vue du dragon et des boeufs, qui persuadera Jason de promettre le mariage en échange du savoir de la jeune fille. Le messenger applique son savoir rhétorique pour persuader Jason, comme l'a fait Peleüs et comme le fera Médée. Ils suggèrent une image de l'espace qui persuade Jason, Peleüs parlant de l'espace que Jason possèdera, le messenger suggérant la force guerrière de l'espace dont il est l'envoyé et Médée décrivant l'île au mouton et ses dangers. Jason une fois persuadé de partir, le départ de Troie est peu glorieux, comparé au départ de Pénélope, et le second embarquement n'est pas valorisé par l'évocation d'un printemps glorieux comme l'était le premier, au contraire. Il est marqué par la crainte.

d) L'espace de la conquête – Colcos

Colcos est un labyrinthe qui n'est maîtrisable que par le savoir. Il est aussi l'espace sur lequel Benoît nous en dit le plus jusqu'ici. Il comprend des sous-espaces non-sociaux comme la mer et l'île au mouton, et une île habitée, composée de sous-espaces disposés en cercles concentriques allant de la plage au centre du palais, puis dans la chambre de Médée. Les deux sous-espaces théoriquement réservés à Médée sont à la fois de caractère social et non-social, la chambre de la princesse n'étant pas accessible à tous, mais contenant un lit d'apparat, et la tour de Médée étant réservée à la jeune fille, mais permettant à chacun de la voir lorsqu'elle s'y tient. Dominant tout Colcos, cette tour permet de voir tout ce qui se passe, même au-delà du bras de mer qui sépare Jaconités de l'île au mouton.

Colcos est un espace doublement insulaire, composé de deux îles, celle du mouton et celle de Colcos, le nom *Colcos* servant à la fois à l'espace entier et à son sous-espace socialisé. L'île au mouton dépendant de celle de Colcos, on n'y va pas directement. L'île de Colcos elle-même est subdivisée en un port, ou plutôt un rivage, puisque Benoît ne nomme pas de port, et une ville, Jaconitès. Jaconitès se divise en deux sous-espaces, la ville dont les rues mènent les Argonautes au palais et le palais lui-même, que la ville semble englober. Il y a toujours un effet d'antichambre, on n'arrive aux espaces importants qu'en passant par un autre espace. Et le parcours spatial doit être suivi d'une certaine façon pour mener au but. Le palais est encore divisé en deux sous-espaces, la place et la salle où Oëtes reçoit les Argonautes, et la chambre de Médée, avec entre les deux, des corridors si compliqués que Jason doit être guidé par la servante de Médée. Enfin, la tour depuis laquelle on a vue sur l'île au mouton permet à Médée de suivre le parcours de Jason. Pour pouvoir dessiner une carte de Colcos, il faut avoir accès à la tour. Or, celle-ci semble réservée à Médée. Strictement parlant, Benoît ne peut tenir la description de Colcos que de la jeune fille, par l'intermédiaire d'un texte qu'elle aurait écrit, ou dont elle aurait au moins contrôlé la composition.

L'accès aux sous-espaces est réglé selon leur degré de socialisation. Les Argonautes débarquent sur la plage déserte, mais ils n'y restent que le temps de quitter leurs habits de marins. Passer de la plage à la ville pour se présenter à la cour requiert un degré de socialisation supérieur, exprimé par de beaux habits. La ville est publique et la salle du palais, par exemple, est accessible à toute la cour, mais Médée n'y vient que si son père la fait venir. Si la plus belle et la plus savante personne de cette cour, la princesse, n'y vient que pour les invités de marque, sa vue est réservée à une élite et c'est elle qu'on voit en dernier. Ainsi, la beauté de Médée représente le degré le plus élevé de la société de Colcos. Comparée aux descriptions des héros et des héroïnes de la guerre de Troie qui relèvent souvent au moins un défaut par personnage³²⁶, la beauté de Jason et de Médée est si parfaite qu'elle semble irréaliste. Evoquée parmi les qualités du jeune homme au début de l'épisode (RdT v. 729), la beauté de Jason n'est décrite qu'au moment où Médée le regarde, à Jaconitès (RdT vv. 1264-1279). Les deux jeunes gens relèvent d'un monde à part, cela semble confirmer que le monde de l'expédition des Argonautes ferait partie d'un monde moins réel que celui de la guerre de Troie. Dans son article sur l'aspect de la beauté dans le *Roman de Troie*, Jean-Charles Huchet met en parallèle la perfection de la Chambre des Beautés et la beauté du texte. On pourrait voir dans la beauté de Jason et Médée, comme dans celle de Jaconitès, un avant-goût de ce parallèle.³²⁷

La chambre de Médée est interdite, puisqu'il lui faut attendre que tout le monde dorme avant d'y aller. L'île au mouton, par contre, si elle semble libre d'accès, est dangereuse. Cependant, Jason va même dans les espaces interdits, puisqu'il va chez Médée, et dans les espaces dangereux, puisqu'il va sur l'île au mouton, le seul endroit où il n'ira pas étant la tour de Médée. Le sous-espace le plus élevé, celui qui permet de tout voir, est donc réservé à celle qui dispose du plus grand savoir, qui est aussi la plus grande beauté d'un espace parfait.

³²⁶ RdT vv. 5093-5582.

³²⁷ Jean-Charles Huchet, "La beauté littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 73-82 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549), pp. 73-82.

Dans son étude sur l'attitude de la société vis-à-vis des meurtrières infanticides, Jennifer Jones souligne que tout, en Médée, doit différer du reste de la société – en pire. Dans le *Roman de Troie*, par contre, cette altérité s'exprime par deux caractéristiques rehaussant Médée, la beauté et le savoir.

Jennifer Jones, *Medea's Daughters: Forming and Performing the Woman Who Kills*, op. cit., pp. 20-21.

aa) Jaconitès

1120 *E cil remestrent trist e morne.*

...

1131 *Mout regrete sovent Jason
Ço que lor fait Laomedon
A lui et a ses compaignons.*

Nous l'avons vu, la crainte, la tristesse et le regret marquent l'étape de Simoënta à Colcos. A l'arrivée, par contre, tout contribue à faire oublier l'échec de l'escale à Troie, même si le débarquement commence de façon similaire. Les Argonautes débarquant conduits par Jason et Hercule, comme à Simoënta. Mais l'histoire ne se répète pas, il n'y a ni ravitaillement, ni jeux sur le sable. Voulant séjourner à Colcos, les Argonautes doivent donc se changer avant d'aller à la cour.

1142 *Riche furent lor garnement
De dras de seie a or brosez,
De gris e d'ermes forrez;
1145 *Li plus povres ot vesteüre
Riche e bien faite a sa mesure.**

Le lieu du changement d'habits n'est pas le fait du hasard. En effet, les Argonautes auraient pu se changer sur le bateau, mais ils débarquent d'abord et ils entrent dans l'espace auquel ils ont abordé, sans aller plus loin que la plage, cependant. Si la plage fait partie de Colcos, c'est en ville que se trouve la société. La plage-antichambre de Jaconitès n'appartient plus à cet espace non-social qu'est la mer, mais elle n'est pas peuplée, et reste le bord non-social d'un espace social, un sous-espace dans lequel on passe du costume de marin à celui de courtisan. C'est aussi sur la plage que Jason mettra le costume requis pour "s'intégrer" dans cet espace non-social qu'est l'île au mouton, à savoir une armure (RdT vv. 1813-1844). Le costume guerrier appartient donc au non-social, la guerre étant une menace pour toute société pacifique.

Au lieu de rafraîchir l'eau, les Argonautes rafraîchissent leur tenue à l'intention des habitants de Colcos. Même le plus pauvre des Argonautes étant vêtu richement, ils se donnent tous à voir comme de riches courtisans, dignes de la ville dont la description répond au changement de costume. Ainsi, partis conquérir une toison d'or, les Argonautes savaient d'avance qu'ils accosteraient dans un espace où l'étalage de richesse est de mise. C'est la renommée de la Toison qui leur a fait emporter de beaux habits, une renommée qui a traversé les espaces de Colcos à Pénélope.

1147 *Une cité ot iluec près,
Que l'om clamot Jaconitès:
Bele ert e grant e fort e gente,
1150 *Tors i aveit bien plus de trente;
Close esteit tote de bon mur
De fin marbre, serré e dur;
Mout i aveit riches maisons
E granz palais e hanz donjons,
1155 *E chevaliers e marcheanz
Riches e sages e mananz;
Dames i ot mout e puceles,
E borgeises cointes e beles.***

- 1160 *Mout fu la cité bien fondee,
Et mout fu riche la contree:
De fruiz, d'oiseaus e de peissons
I ot, ço sacheiz, granz foisons.
Bele e riche ert Jaconitès,
Li reis aveit non Oètès:*
- 1165 *Assez aveit riche tenue,
Quar mout ert bien l'isle vestue.*

Dans son étude sur l'architecture de la ville, Catherine Croizy-Naquet met en évidence la fonction de la ville en tant qu'écrin du savoir. En la comparant à l'architecture du texte, elle se sert de l'expression *îlot descriptif consacré à la topographie urbaine*. Cette définition est particulièrement pertinente pour Jaconitès, ville construite au centre d'une île, dont dépend une seconde île dans sur laquelle est relégué tout ce qui ne doit pas en faire partie, mais dont la prospérité de la ville dépend, à savoir le mouton et ses gardiens. Catherine Croizy-Naquet présente la description de la ville comme *démonstration, plutôt ostentation d'un savoir, et s'avère indissociable d'un savoir-faire*, en l'occurrence, le savoir du bâtisseur³²⁸. C'est le procédé appliqué par Benoît pour sa description du bateau. En présentant Colcos et Jaconitès, Benoît démontre non pas le savoir d'un bâtisseur, mais son savoir à lui sur cet espace, qu'il construit sous les yeux du public. L'approche thématique de Catherine Croizy-Naquet nous incite à regarder comment ce savoir est transmis. Benoît décrit la ville comme la découvrirait un voyageur allant au palais. Ainsi, le public de Benoît suit les Argonautes, et le procédé de Benoît est celui du guide omniscient. Il donne d'abord le nom de la ville, et décrit ce qu'on voit de loin, les trentes tours et les fortifications, en insistant sur la qualité de chaque détail, les tours étant nombreuses, les murailles de bon marbre dur, les maisons riches, les palais grands et les donjons hauts. De même, la société de Colcos est complète, Benoît donne la liste des hommes (*chevaliers-marcheanz*) comme celle des femmes (*dames-puceles-borgeises*), en commençant courtoisement par les rangs sociaux les plus élevés, alors que l'île, sa plage, sa ville et son palais sont décrits selon le mouvement inverse, en commençant par le sous-espace le moins socialisé. Chaque sexe a ses qualités, la richesse, la puissance et l'habileté des hommes égalent la beauté des femmes. La *contree ... mout riche* asseoit cette ville *bien fondée* dans un écrin de prospérité, elle fournit les fruits de la terre, du ciel et de la mer *a foison*. Tout est de qualité et s'offre en grande quantité, il y a *mout de riches maison*, les palais sont *granz*, les donjons sont *hauz* et il y a *mout* dames, pucelles et bourgeoises.

Tout s'offre au regard, contrairement à Troie que les Argonautes n'ont pas vue, et tous les habitants viennent à eux. Au lieu de renvoyer les Grecs, comme on l'a fait à Troie, on les accueille avec empressement. Comme pour "répondre" aux Argonautes, dont même le plus pauvre a mis de beaux atours, même les maisons les plus ordinaires de la ville sont riches. La société de Jaconitès est une société idéale, et comme le public n'avait pas "vu" Troie, la description de Jaconitès doit lui paraître d'autant plus attirante. Comme elle est la première ville décrite de façon exhaustive, elle devient la ville de référence, avec laquelle toute ville à venir sera comparée. Benoît termine sa description par le nom du roi, le maître de cet espace et de sa société, à ce qu'il semble. On ne comprend que plus tard que c'est Médée qui, par son savoir, règne sur Colcos.

Selon le sens que nous donnons aujourd'hui à *tenue* et *vestue*, la ville que tient Oètès est vraiment en riche tenue et bien vêtue, comme les Argonautes. Le *beau* temps et le *cler jor* ajoutent à cette perfection. Oètès est entouré d'une société puissante, habile et élégante, dans un palais magnifique, au centre d'une ville riche et bien fortifiée, établie dans une contrée similaire au pays de Cocagne,

³²⁸ Catherine Croizy-Naquet, *Thèbes, Troie et Carthage: Poétique de la ville dans le roman antique au XII^e siècle*, op. cit., pp. 47, 229 et 414-417.

à la plus belle des saisons. Contrairement à Troie, Jaconitès n'est pas vouée à la destruction, mais respire la vie. La Toison d'Or ne semble donc être que le symbole le plus connu de la richesse de Colcos et l'on dirait que cet or dont elle est faite s'est transmis à l'espace tout entier. En se "couvrant d'or" sur la plage, les Argonautes se déguisent en Colchidiens pour assurer leur intégration dans l'espace doré de la Toison d'Or. On notera toutefois que l'île de Colcos, sur laquelle se trouve Jaconitès, n'est que la moitié de l'espace Colcos, puisque l'île au mouton en fait également partie. En effet, sans nom, l'île au mouton semble être une dépendance de Jaconitès. Inversément, Jaconitès est un passage obligé sur le chemin de la Toison, l'antichambre de l'île au mouton.

La prospérité de Jaconitès et le danger que présente l'île au mouton sont les deux faces d'un même espace, et la ville est d'autant plus prospère et accueillante que l'île au mouton est dangereuse. A première vue, le lien entre la société à l'île au mouton semble être cette richesse caractérisant la ville et ses habitants. Le mouton, dont la Toison est la seule source vive de prospérité évoquée par Benoît, semble permettre la prospérité de Colcos. En fait, la richesse la plus grande de Colcos est le savoir de Médée, puisqu'il permet de maîtriser les dangers de l'île au mouton. Cela réduit la richesse au rang de signe extérieur de la présence du savoir.

- 1167 *Beaus fu li tens e cler le jor,*
 Come el termine de pascor.
 Jason li proz e Herculès
- 1170 *Et tuit lor compaignon après*
 Sont venu dreit a la cité:
 Gentement furent conréé;
 Bien semblerent bone maisniee,
 Quar trop fu bien apareilliee.
- ...
 1181 *Mais cil ne pristrent fin ne cès*
 Desci qu'il vindrent el palais
 Ou Oëtès li reis esteit,
 *Qui un grant plait le jor teneit.*³²⁹

Comme pour l'arrivée à Simoënta, Benoît n'a pas évoqué le printemps, on peut inférer que l'escale à Troie n'avait pas d'importance pour les Argonautes – bien qu'elle en ait énormément pour le récit. Cette façon de minimiser l'escale à Troie augmente encore le déséquilibre entre sa cause première – se réapprovisionner en eau douce– et sa conséquence, la destruction d'une société.

Tous les habitants de Colcos viennent admirer les voyageurs et leur demander qui ils sont. Cette entrée contraste avec l'escale presque anonyme à Simoënta, et l'intérêt des Colchidiens avec le comportement de Laomédon. Précédant Oëtès et Médée, même les plus modestes des habitants montrent plus de zèle que le roi de Troie à en apprendre plus sur les arrivants. Les Colchidiens veulent les questionner, mais les Argonautes ne s'arrêtent pas et vont rapidement au palais. Aller d'abord jusqu'au roi, y aller vite et tout droit témoigne d'un savoir quant à la hiérarchie en vigueur dans cet espace. Jason montre qu'il connaît les usages, mais qu'il n'applique pas toujours ce savoir. Le public, qui prend connaissance du récit chronologiquement, l'interprète *a posteriori*, au fur et à mesure des faits qu'il enregistre. Ainsi, l'escale à Troie ne peut être comprise qu'à la lumière de l'escale à Colcos, et s'il veut tout comprendre, le public doit retravailler le savoir qu'on lui a

³²⁹ M. Marc-René Jung m'a fait remarquer que la voyelle finale des vers 1169 à 1184 est toujours *é* ou *è*, le son étant le même que *et*. Cela souligne encore le nombre de perfections et renforce l'impression donnée par Jaconitès: tout y est à l'unisson.

transmis à Troie pour comprendre le récit. En fait, Benoît a donné à Pénélope déjà un indice révélant que Jason connaît les usages, puisque celui-ci remercie poliment les futurs Argonautes venus lui offrir de l'accompagner, comme nous l'avons vu.

On note que les habitants de Jaconitès demandent aux arrivants d'où ils viennent. Pour la première fois dans ce récit, la renommée de Jason ne semble pas l'avoir précédé, il a voyagé si loin qu'il reste anonyme jusqu'à ce qu'il arrive auprès du roi. Les habitants de Jaconitès semblent n'avoir aucune crainte, sur la seule foi des atours des jeunes Grecs, qui font office de laisser-passer. Les Argonautes arrivent sans obstacle au palais, alors qu'en armure par exemple, ils auraient fait peur. Il y a un costume pour chaque espace, selon qu'on navigue, qu'on se montre à la cour ou qu'on va conquérir la Toison d'Or sur une île dangereuse. Chaque espace exige un costume précis et le costume d'apparat est le costume social par excellence. Dans sa lecture du costume comme texte informant sur la culture médiévale, E. Jane Burns établit qu'au-delà d'une démonstration du statut social de celui qui le porte, le costume d'apparat se voit reconnaître par le porteur la capacité de former ou changer celui-ci, et vice-versa.³³⁰ Le changement d'habit opère une métamorphose, de Grecs, les Argonautes deviennent des Colchidiens, et leurs habits font office de passeport.

En rencontrant Oëtès dans sa salle, les Argonautes doivent penser qu'ils ont atteint le centre de Colcos. Médée n'est pas visible pour les visiteurs ordinaires, puisque son père ne la fera venir que plus tard. Ainsi, la personne la plus précieuse, la plus belle, la plus savante et par là, la plus puissante de cette société parfaite n'est pas visible au premier abord. Cet effet de retardement souligne que le savoir est au centre de Colcos, la personne la plus savante étant la mieux intégrée socialement.

bb) Le palais d'Oëtès

- 1185 *Devant la sale de la tor,*
 Fors des arvous del parleor,
 Ot une place grant e lee,
 De haut mur tote avironee;
 Le trait durot a un archier:
1190 *La joërent maint chevalier*
 As dez, as eschès e as tables,
 E as autres gieus deportables.
 Assez en i aveit le jor:
 Maint bon cheval, maint bon ostor
1195 *E maint chier riche guarnement*
 I poüst l'on veeir sovent.

Devant la salle du palais, il y a une place si grande que *le trait durot a un archier*, entourée de hauts murs. Colcos est riche et inexpugnable, cela contraste avec l'usage qu'on fait de la place, puisqu'on y joue et qu'on s'y repose entre deux chasses. En allant de la plage à la ville, au palais, sur la place et dans la salle du roi, les Argonautes suivent un parcours de socialisation qui se termine dans une place forte où de nombreux chevaliers s'adonnent à une occupation pacifique, le jeu. Si l'armée n'est pas en état d'alerte, les armures ne sont pas loin, on pourrait même s'exercer à l'intérieur des murs tant la place est grande, et le jeu d'échecs permet de s'exercer à la guerre

³³⁰ Malheureusement, le *Roman de Troie* n'est pas inclus dans le corpus de textes examinés. Mais les exemples donnés permettent de comparer ces textes avec le texte de Benoît.

E. Jane Burns, *Courtly Love Undressed: Reading Through Clothes in Medieval French Culture*, Philadelphia, PA. University of Pennsylvania Press, 2002, p. 15.

autrement que par les armes. Si les échecs sont un divertissement, nous avons vu que qu'ils exigent de la réflexion, contrairement aux jeux de hasard tels que le jeu de dés, par exemple. La paix est donc propice à la réflexion. De plus, modélisant la guerre, les échecs permettent aussi bien d'anticiper une bataille que de réfléchir à une bataille passée, et de voir quels étaient les mouvements décisifs. Ils sont un instrument à maîtriser le temps. De même, le récit de cette guerre passée raconté par Benoît permet d'analyser une technique de combat, de retracer les mouvements de la bataille, voire de constater des fautes de stratégie, afin de ne pas les répéter.³³¹

Cette société est en équilibre – s'adonnant à la paix et profitant de cette paix pour s'adonner à une réflexion théorique sur la guerre –, mais également prête à se battre. Jusqu'ici, ni la cour de Peleüs – qui était puissant, mais sans plus –, ni celle de Laomédon, dont ni les Argonautes ni le public de Benoît ne savent rien, puisque les premiers n'y sont pas allés et que Benoît n'en a rien dit au second, n'ont été décrites avec cette précision, et la richesse de l'espace, de la ville, du palais et des habitants n'a été évoquée ni pour Pénélope ni pour Troie. Colcos, pour l'instant, est un espace bien plus désirable que Troie et Pénélope ensemble. Et enfin, un roi accueille les Grecs. Il va même à leur rencontre et ses hommes les reçoivent avec tous les honneurs, en ne connaissant d'eux que leur apparence, pourtant, puisque ce n'est que maintenant qu'ils se présentent.

- 1197 *Par la porte entrent li Grezeis:*
 Oëtès vait contre eus li reis;
 Si baron e si vavassor
 1200 *Les reçurent a grant honor.*
 Quant li reis sot qui il esteient,
 Ou aloënt e dont veneient,
 Honora les de grant maniere
 E mout par lor fist bele chiere;
 1205 *La nuit lor fist si bel ostel*
 Qu'onc puis qu'il murent n'orent tel.
 A mangier lor dona assez
 E mout les a bien conreez:
 Assez i sistrent longement,
 1210 *Pro i ot claré e piment.*

L'ellipse du vers 1202 souligne l'empressement des gens de Colcos à honorer les arrivants, entre le *grant honor* que leur font les barons et les vavasseurs et le roi qui les *honora de grant maniere*, les présentations et les raisons de leur séjour ne prennent que deux vers, on les honore avant de les connaître, et entre deux honneurs rendus, ils ont à peine le temps de s'expliquer. Les Argonautes doivent expliquer qui ils sont, d'où ils viennent et où ils vont. De la renommée de Jason, Oëtès ne semble rien savoir, et le jeune homme peut se présenter sans qu'elle ne le desserve. Cela surprend, puisqu'on apprendra que Médée quant à elle, sait qui est Jason. Mais les habitants de Jaconitès ne connaissent pas Jason non plus, puisqu'ils *sont en grant d'enquerre/Dont il vienent ne de quel terre* (RdT vv. 1179-1180). Quant à Médée, on pourrait imaginer qu'elle ne dispose pas d'un savoir ancien sur Jason, et qu'elle n'a fait qu'entendre la rumeur qui s'est répandue au palais à l'arrivée des Argonautes. Mais le temps qui s'écoule entre l'arrivée de Jason et la présentation de Médée est presque trop court pour permettre à Médée d'en avoir *mout ... oï parler* et *mout loër*. Il est plus

³³¹ Gerhard P. Knapp compare Troie à un *Modellkriegsschauplatz* dans son analyse des changements subis par les personnages d'Hector et d'Achille dans les textes des successeurs allemands de Benoît. Gerhard P. Knapp, *Hector und Achill: Die Rezeption des Trojastoffes im deutschen Mittelalter*, op. cit., p. 109.

probable que Médée, qui dispose du plus grand savoir à Colcos, en sait plus que son père, particulièrement sur un beau jeune homme célèbre pour sa vaillance. Quelle que soit la façon dont Médée a tout appris sur Jason, l'essentiel est qu'elle tombe amoureuse de Jason à cause de la renommée du jeune homme.

Nous avons vu qu'un jeune homme sans héritage est un danger pour tout pouvoir établi, mais Oëtès ne semble pas se sentir menacé. Jason a même expliqué qu'il veut conquérir la Toison, mais cela ne semble pas inquiéter le roi non plus. Soit il sous-estime Jason – ce qui n'étonnerait pas, puisqu'il ignore sa renommée –, soit il sait que la conquête est impossible – avec des forces humaines, s'entend. Il doit connaître les pouvoirs de sa fille, pourtant, et savoir que pour elle, la conquête est parfaitement possible. Mais comme sa fille n'a pas aidé les candidats précédents, Oëtès n' imagine pas qu'elle pourrait aider Jason, même en voyant combien le jeune homme est beau. Il ne réfléchit donc pas mieux, à ce moment-là, que Peleüs et Laomédon.

Une fois bien accueillis, les Argonautes sont logés et invités à la table du roi (RdT vv. 1201-1210). Et au moment où leur situation ne laisse plus rien à désirer, Oëtès fait venir sa fille. Cet effet de complétion illustre le propos de l'étude d'Inez Hansen sur l'importance des femmes dans le *Roman de Troie*: Colcos n'est parfaite qu'au moment où Médée se donne à voir dans la salle du palais de son père.³³²

1211 *Li reis es chambres enveia,*
 E si tramist por Medea:
 C'est une fille qu'il aveit,
 Que de mout grant beauté esteit;
1215 *Il n'aveit plus enfant ne heir.*

Jusqu'alors, Oëtès tenait *un grant plait* (RdT v. 1184), mais son héritière n'est pas là, alors qu'à peine les Argonautes installés – en termes de texte, après dix vers seulement (RdT vv. 1201-1210) –, Oëtès fait venir Médée. Benoît précise qu'elle est fille unique et l'héritière de Colcos, Oëtès est donc le premier père sans héritier mâle du récit à ne pas se sentir menacé par Jason. Il est vrai que sa descendance est assurée, bien que de façon imparfaite. En termes de savoir, on pourrait dire que qu'il fait venir le savoir vers le jeune homme pour l'honorer, c'est un peu le procédé du bibliothécaire qui montre son manuscrit le plus précieux à un invité de marque. Les invités de marque étant rarement bibliophiles, Jason ne montre pas d'empressement. Il ne se déplace pas, même le savoir doit venir à lui. Ainsi, après deux espaces dont le roi veut se débarrasser de lui, Jason est reçu par un roi qui ne sait rien de sa renommée, lui présente sa fille unique et l'invite à rester, simplement parce qu'il a respecté les usages en mettant des habits de cour, un comportement qui dévoile son manque de réflexion à Troie, l'escale précédente. Comme c'est à Colcos qu'est la Toison, le bon accueil par Oëtès est la condition première au succès de l'expédition. Il faut noter cependant qu'être bien reçu par Oëtès ne signifie pas que Jason a le droit d'aller partout dans le palais, il est censé rester dans les espaces socialisés et selon les usages, la chambre de Médée reste un sous-espace interdit, puisqu'un hôte viole toutes les lois de l'hospitalité en rendant visite de nuit à la fille d'un roi qui l'a si bien accueilli.

cc) **La chambre et la tour de Médée**

C'est dans le palais d'Oëtès qu'a lieu la transmission du savoir, et elle est répartie sur deux sous-espaces différents, la salle d'Oëtès et la chambre de Médée, selon l'effet que Médée veut obtenir.

³³² Inez Hansen, *Zwischen Epos und höfischem Roman. Die Frauengestalten im Trojaroman des Benoît de Sainte-Maure*, op. cit., p. 61.

La première partie de la transmission est socialisée, elle a lieu quand Médée décrit à Jason les dangers qui l'attendent pour mieux le persuader d'accepter son contrat. Cette première transmission est incomplète, et doit l'être, puisqu'elle ne sert qu'à persuader Jason de promettre le mariage en échange de la partie la plus importante de ce savoir. Dans cet espace socialisé, Médée ne transmet donc que le savoir accessible à tous, que les bêtes qui gardent le mouton sont féroces et que nul n'est revenu vivant de l'île au mouton. Elle indique cependant qu'elle sait comment conquérir la Toison, et qu'elle est prête à faire de ce savoir l'objet d'un contrat. Elle transmettra son savoir dans sa chambre, loin des yeux de la cour, à une heure où la vie sociale est suspendue, mais toujours dans le palais de son père. Son procédé est celui d'un enseignant, elle persuade d'abord l'élève qu'elle s'est choisi qu'il est de son intérêt à écouter attentivement, avant de lui transmettre, dans un deuxième temps, le savoir dont il a besoin. On pourrait y voir un écho de l'intervention de Benoît, qui avant d'enseigner les méfaits de la guerre, persuade son public de se laisser enseigner, au moyen du Prologue – sa justification théorique de l'enseignement. Au cas où le public ne serait pas encore persuadé, il lui fait "goûter" le récit par le Résumé. Mais revenons au savoir de Médée.

Ce savoir est parfaitement intégré à Colcos, si sa détentrice est princesse, très belle, bien élevée et élégante. Les perfections sociales de Médée sont le plus grand attrait de la moitié socialisée de cet espace, elles sont la contrepartie de la férocité des bêtes dans l'autre moitié de Colcos, et Médée attire autant que les bêtes font peur. Le savoir détermine la géographie de Colcos, et pourtant, il n'a pas été mis en usage jusqu'ici. Cela semble aller à contre-courant de la théorie du Prologue, ce qui surprend d'autant plus que par ce "manque" de transmission, l'île de Colcos et l'île au mouton sont en équilibre. Mais si l'on se remémore que dans le Prologue, Benoît démontre par l'exemple d'Homère que toute transmission n'est pas bonne à prendre, il faut croire que la transmission à tout prix ne vaut pas toujours mieux que la non-transmission. Dans sa description de Colcos, Benoît reprend cette idée. La société de Colcos est prospère grâce à la présence du mouton et les bêtes féroces sont reléguées sur leur île – les bêtes étant soigneusement séparées des hommes. Il n'y a aucune nécessité de transmettre le savoir de Médée, nul n'étant forcé d'aller sur l'île au mouton. A l'arrivée de Jason, par contre, Médée transmet son savoir. De prime abord, nous dirons qu'elle le transmet parce qu'elle est amoureuse et que son savoir sert de monnaie d'échange pour le mariage. Mais on peut dire aussi qu'en procurant la Toison à Jason, Médée rétablit, intentionnellement ou non, la justice à Pénélope, et garantit le droit de séjour de Jason dans son espace natal. Comme la transmission du savoir ne devient nécessaire qu'après la félonie de Peleüs, une bonne transmission est donc celle qui a lieu au moment opportun, et qui protège le contrat de base.

On pourrait, bien sûr, parler de la "fin d'un secret" plutôt que de transmission du savoir. Mais la notion de secret semble presque insuffisante pour rendre compte de la complexité du savoir transmis. Un secret pourrait ne consister qu'en un mot, *abracadabra*, par exemple. Mais Médée transmet bien plus: Jason doit répéter un parcours spatial exact dans un ordre chronologique précis, sans rien oublier, comme un texte à réciter par coeur, ou une toile à tisser selon un modèle dessiné par la jeune femme. Structuré spatialement et temporellement, l'objet de la transmission est plus qu'un simple mot magique, c'est un récit.

Monde parfait, Colcos est le premier espace présentant une société complète d'hommes et de femmes, ce qui souligne son caractère pacifique. Et Médée est la première femme que Benoît fait agir dans le récit de la guerre de Troie. En effet, s'il évoque Thétis dans le Résumé, il n'en parle que pour nommer les parents d'Achille. Achille étant un héros de la guerre de Troie, son nom, cité avant la conquête de la Toison, revient dès que la guerre est déclenchée. Parler d'Achille avant la conquête pour revenir à lui après le retour des Argonautes est une façon d'intégrer la conquête de la Toison d'Or dans le récit de la chute de Troie. Benoît ne fait donc pas que placer la conquête avant la guerre, il l'insère entre deux évocations d'Achille. Thétis ne sert donc qu'à présenter Achille, et elle n'agit pas, alors que Médée – le premier personnage féminin actif du *Roman de*

Troie – est aussi le premier personnage savant du récit circonstancié (Parties 4 et 5), ce que le public sait depuis longtemps, s'il a bien écouté le Résumé de la conquête de la Toison (Partie 2):

155 *Adonc vos redirai après*
...
 Com Medea par son saveir
160 *La lor fist conquerre e avoir.*

A côté de la Toison d'Or, Colcos renferme la détentrice du savoir qui y donne accès. Si Benoît annonce la conquête comme le premier événement remarquable du récit, c'est que celle-ci exigera un effort plus grand et d'une autre nature qu'un tour de force ordinaire. Et si Benoît prend la peine de préciser comment elle réussit, ce savoir doit sortir de l'ordinaire. Si la Toison est une *merveille*, un phénomène surnaturel, le savoir de Médée ne l'est pas moins. Cela ferait du savoir et de la Toison des merveilles de valeur presque égale, avec un surplus de renommée pour la Toison. Mais on constate que le savoir de Médée peut bien plus que conquérir des toisons, ce qui fait de la jeune femme une merveille d'autant plus grande:

1216 *Trop ert cele de grant saveir:*
 Mout sot d'engin e de maistrie;
 De conjure e de sorcerie;
 Es arz ot tant s'entente mise
1220 *Que trop par ert sage e aprise;*
 Astronomie e nigromance
 Sot tote par cuer dès enfance;
 D'arz saveit tant e de conjure,
 De cler jor feïst nuit obscure;
1225 *S'ele vousist, ço fust viaire*
 Que volisseiz par mi cel aire;
 Les eves faiseit corre ariere:
 Scientose ert de grant maniere.

Pénélope était l'espace du savoir technique de l'*engeigniere* Argus, Colcos est l'espace du savoir surnaturel de Médée. Si Benoît commence par dire que la jeune fille *de grant beauté esteit* (RdT v. 1214), il ne décrit pas encore cette beauté, alors qu'il décrit celle de Jason quand Médée le regarde. Il décrit le savoir de Médée par le menu, par contre, avant de décrire le costume d'apparat qu'endosse Médée pour se présenter à la cour (RdT 1230-1253). Encadrée par deux évocations de sa beauté physique, le savoir de Médée est présenté comme dans un écrin. Médée a *s'entente mise* pour apprendre dès l'enfance. Ce n'est donc pas à l'instigation de son père, par exemple, qu'elle a appris les arts. Il s'agit d'un savoir qu'elle a déjà appliqué plusieurs fois, puisqu'elle *faiseit corre les eves ariere*. Cet accent mis sur l'apprentissage, la transmission du savoir et sa pratique régulière rehausse la valeur du savoir de Médée, particulièrement en comparaison avec celui d'Argus. Il sait construire un bateau, elle sait faire reculer les eaux et rend le bateau inutile. En termes de savoir, Colcos est l'espace entretenant Médée, et comme il est le plus pacifique et le plus prospère des espaces visités, on imagine que cette paix et cette prospérité sont l'effet de la présence, au centre même de la société, de son savoir. Benoît ne dit pas de qui Médée a acquis son savoir surnaturel et il semble que ce savoir ne soit pas évalué négativement, au contraire, Médée étant *sage* et *scientose*. Si elle fait *les eves ... corre ariere*, elle maîtrise les eaux d'une autre façon que Jason, meilleure même, puisque faire remonter leur cours aux eaux, c'est aussi maîtriser le temps, tout comme changer la nuit en jour (*de cler jor feïst nuit obscure*). Médée maîtrise également un autre élément, l'air, *s'ele vousist, ço fust viaire/Que volisseiz par mi cela aire* – ou du moins, elle crée l'illusion de le maîtriser, et par là d'être indépendante des espaces. Dans les sortilèges qu'elle

transmettra à Jason, plus d'un protégé du feu, le troisième élément. Quant à la terre, si le pouvoir de Médée ne s'exerce pas directement sur de la terre tangible, il s'exprime en termes spatiaux également, puisqu'elle est l'unique héritière de la terre de son père et qu'elle va rétablir la justice à Pénélope.

Après deux espaces "normaux", régis par des forces humaines, Colcos est un espace nouveau et différent. Espace le plus éloigné de la Grèce, il renferme (i) une première merveille, la Toison d'Or, objet surnaturel si renommé que sa conquête fera de la renommée du conquérant la plus grande renommée jamais acquise, et (ii) une seconde merveille, moins renommée³³³, Médée, la détentrice du savoir menant à la première merveille. En Grèce, les prouesses de Jason, qui étaient à l'échelle humaine, ont suffi à le rendre célèbre. A Colcos, l'espace du surnaturel, la force humaine ne suffit plus. Il faut disposer de pouvoirs surnaturels, qui relèvent tous de l'application du savoir supérieur de Médée. Ainsi, Pénélope et Colcos sont aux antipodes l'une de l'autre. A Pénélope, c'est la force qui confère la renommée, alors qu'à Colcos, la chose la plus renommée est la Toison, dont la conquête apporte la gloire la plus grande de tous les temps, mais qui ne se conquiert que grâce au savoir.

Cependant, le surnaturel ne s'exprime pas au quotidien. Rien, dans le comportement des habitants, d'Oïtès et de Médée, ne diffère d'un comportement social normal, si ce n'est que la richesse de Colcos reflète l'or de la Toison. Médée ne se donne pas non plus à reconnaître comme autre chose qu'une fille de roi très belle et bien parée lorsqu'elle se présente aux Argonautes.³³⁴ Elle est bien élevée, puisque *la chiere tint auques en bas et mout fu cortoise* (RdT vv. 1250-1253). Si les bonnes manières consistent à ne pas montrer trop son visage, cela reflète le parcours que Benoît fait suivre aux Argonautes pour parvenir jusqu'à Médée, la dernière des beautés de cet espace, rehaussée, mais aussi cachée par l'écrin que sont cette île magnifique, cette ville riche et ce palais bien fortifié. Les choses les plus belles semblent ne pas devoir s'offrir au regard. L'intégration sociale de Médée s'exprime jusque dans sa chambre, où a lieu la transmission du savoir, entre quatre yeux, comme il se doit pour un secret. Même sans automates merveilleux, cette chambre pourrait servir d'annonce ou de modèle réduit pour la Chambre des Beautés, en plus modeste, puisque son côté merveilleux n'est reflété que par le savoir que renferment les objets magiques transmis à Jason. La chambre met aussi en évidence combien le social prime sur tout dans le *Roman de Troie*. Même dans un espace privé dans lequel on transmet un secret se doit de contenir un lit d'apparat et une servante soucieuse du décorum. On notera que de sa chambre, Médée peut voir se qui se passe dans la salle, à travers le *pertus* (RdT v. 1532). Elle veut et peut tout savoir. La chambre est le lieu de la transmission du savoir la plus importante, mais le savoir permettant la conquête est transmis trois fois en tout, deux fois par Médée et une fois par Benoît: dans la salle d'abord, par la description que Médée fait à Jason des dangers qui le menacent, dans la chambre ensuite, cette deuxième transmission étant aussi le fait de Médée. Enfin, Benoît confirme que Médée disait vrai par son récit de la conquête et sa transmission du savoir à lui prouve la qualité de celle de Médée. Si elle peut lui servir de double en tant qu'enseignante, elle n'est pas son égale, toutefois, si c'est Benoît qui lui attribue son salaire. Cela réduit presque Médée au rang de costume endossé par Benoît pour reprendre, méconnaissable, son enseignement du Prologue.

³³³ Comme Peleüs a entendu parler de la Toison, mais pas de Médée, il faut croire que la renommée de Médée n'est pas parvenue jusqu'en Grèce.

³³⁴ Comme elle est appelée pour faire honneur aux Argonautes, sa beauté et son élégance rehaussent autant les beautés de Colcos que la valeur des Argonautes. Pour une analyse des costumes et de la fonction sociale de leurs porteurs, voir E. Jane Burns, *Courtly Love Undressed: Reading Through Clothes in Medieval French Culture*, op. cit., pp. 59-87 et 121-148.

Comme devrait l'être la chambre, la tour sur laquelle monte Médée semble réservée à la jeune femme. L'élévation au-dessus des espaces terrestres permet à la Médée de Benoît de tout voir, même ce que ne voient pas les autres personnages. Ainsi, Médée peut vérifier si Jason a *bien oï* ce qu'elle lui a transmis et s'il répète correctement, et en bon ordre, ce qu'elle lui a enseigné. Cette tour surplombant les deux îles sert un but précis. D'abord, Médée n'est pas censée accompagner Jason sur l'île au mouton parce que leur contrat doit rester secret. Elle pourrait simplement rester dans sa chambre à attendre, mais la montrer suivant la conquête des yeux met l'accent sur le fait que (i) elle ne peut intervenir, contrairement à la Médée d'Ovide et cependant, (ii) elle assiste à la conquête, dont le succès dépend entièrement de la qualité de l'apprentissage de Jason. Le savoir transmis, l'enseignante ne peut plus influencer sur l'usage qui en est fait, et ne peut que regarder – et prier. Cela rend d'autant plus pressante la nécessité de bien transmettre son savoir, tout comme celle de *bien oïr*. Mais comme la force supérieure de *2001 – Space Odyssey*, qui place des monolithes sur terre pour se faire transmettre les progrès intellectuels des élèves qu'elle s'est choisis, Médée veut se rendre compte de la qualité de l'apprentissage de Jason.

dd) L'île au mouton

L'île au mouton³³⁵ n'est pas nommée, puisqu'elle n'est pas habitée par des humains. C'est dans ce sous-espace exclusivement que s'applique le savoir de Médée³³⁶, le surnaturel y étant confiné. Elle est aussi le point le plus éloigné de Pénélope, et le seul espace que Jason visitera sans compagnon. La mer, l'espace non-social, sépare l'île au mouton, l'espace surnaturellement non-social, de la société de l'île de Colcos, qui elle, est plus que sociale par son caractère idéal. L'île de Colcos est donc doublement *desevree* de l'île au mouton, par le contraste social/non-social et par la mer. Bien que l'île au mouton fasse partie de l'espace Colcos au même titre que l'île de Jaconitès, on n'y va que pour mourir et seule la tour de Médée permet d'y aller du regard. Ainsi, le savoir de Médée lui permet de connaître des espaces qu'elle n'a jamais visités et de maîtriser les bêtes qui s'y trouvent. Si théoriquement, Oëtès est maître de Colcos, Médée l'est de fait, son savoir permettant de traverser les espaces, de les conquérir et d'y régner autrement que par la force.

ee) Colcos – Résumé

La structure de Colcos reflète le danger que représentent les bêtes féroces, qu'on n'a pas domestiquées ou tuées, mais reléguées dans le sous-espace le plus reculé. La mer empêche qu'elles ne viennent vers la société, et la ville et le palais sont protégés par des murs, qui séparent aussi les humains des bêtes. La prospérité des hommes dépendant de l'existence des bêtes, l'espace Colcos n'est complet qu'ensemble avec l'île au mouton. Cela en fait l'espace le plus complexe, le plus riche et le plus beau, mais aussi le plus dangereux de toute l'expédition. En même temps, Colcos est l'espace qui détient le savoir le plus grand, Médée, qui est le personnage le mieux intégré dans la société. Ainsi, l'intégration sociale par le savoir n'est pas considérée comme un danger, alors que l'intégration obtenue par la renommée est perçue comme une menace par Peleüs et Laomédon. Ce savoir intégrant mieux que la renommée guerrière rappelle la façon dont Benoît "conquiert" Troie au profit de l'espace *romanz*, à la force du savoir. Une fois le *Roman de Troie* lu, le public a conquis Troie par l'entendement, ce qui lui confère le droit de faire de Troie son histoire à lui.

Colcos est aussi l'espace où les dieux ont la plus grande influence sur la vie de la société qui s'y trouve. A Troie déjà, les Grecs jurent par les dieux, mais ils ne font que prendre ceux-ci à témoin

³³⁵ Il ne s'agit pas d'un bélier, comme dans les *Métamorphoses*, mais le terme *mouton* pouvait aussi désigner un bélier. La forme *belin* dont Benoît aurait pu se servir manque dans le glossaire de Constans.

³³⁶ Au cours de cet épisode, s'entend, puisque Médée sait faire reculer les eaux, changer jour en nuit et créer l'illusion de voler.

de leur honnêteté. Jason, par exemple, en appelle aux *deus de nostre lei* (RdT v. 1076) pour protester de la pureté des intentions des Argonautes. De même, le messenger de Laomédon, commence son discours par "*Par Dieu*" (RdT v. 1108), mais ni les Grecs ni le messenger de Laomédon n'imaginent que les dieux ont le pouvoir d'intervenir dans leur vie, c'est pourquoi Jason rompra si facilement un serment donné au nom de Jupiter. A Colcos, par contre, les dieux jouent un rôle prédominant. La richesse de Colcos dépend de la Toison, et cette Toison est protégée par les dieux.

- 1349 "*Li deu i ont lor guarde mise*
 ...
 1352 "*Mars i a mis d'airain dous bues*
 ...
 1365 "*Mars, li poissanz deus de bataille,*
 "*Les i a mis ensi sanz faille.*

La richesse, et partant, la vie de la société de Colcos dépendent du bon vouloir des dieux qui règnent sur cet espace. Une fois la Toison conquise, Jason devra leur rendre *merci et gloire*³³⁷ (RdT v. 1750), puisque ce n'est qu'avec leur aval qu'il a pu gagner la Toison. Et si Médée fait jurer Jason sur une image de Jupiter³³⁸, c'est que pour elle, un contrat pour lequel on prend à témoin le plus grand des dieux est garanti. Le pouvoir que les habitants reconnaissent aux dieux dans l'espace de Colcos est réel, puisque ceux-ci punissent la trahison d'un contrat auquel ils ont servi de garants. Et comme ils puniront Jason hors de Colcos, leur pouvoir est indépendant des espaces. Accessoirement, on peut dire que le savoir le plus grand, tout comme sa transmission, jouit du soutien des dieux dans le *Roman de Troie*.

B. Ovide

Décrivant en *romanz* un monde dans lequel tous parlent le *romanz*, Benoît semble avoir pour premier souci d'adjoindre le plus d'espaces possibles à la langue dont il se sert, sans laisser de place pour un développement linguistique ultérieur. Ovide, quant à lui, décrit le monde en latin et termine son texte en annonçant qu'il vivra aussi longtemps que la puissance romaine – tant que le latin sera en usage (Met XV vv. 877-879). Dans les *Métamorphoses* comme dans le Prologue du *Roman de Troie*, la division géographique se fait selon des frontières linguistiques. Le latin n'a pourtant aucune part dans le tracé des frontières, puisque le texte met en scène l'opposition entre la Grèce, espace cultivé, et le reste du monde, pays des barbares ne comprenant pas le grec. Englobant cet espace cultivé et les espaces barbares, le latin du texte semble leur avoir succédé. On pourrait inférer que la Grèce et la Colchide ont été "conquises" linguistiquement au profit de Rome. L'opposition grec/barbare n'est pas que linguistique, cependant, puisque la Grèce est présentée comme un pays dont la culture est renommée. Les deux espaces barbares, la mer et la Colchide, ont en commun les dangers qu'ils présentent, qui se ressemblent beaucoup dans la description qu'en fait Médée. En effet, Charybde et Scylla sont aussi menaçantes que les taureaux furieux et le dragon qui ne dort jamais³³⁹, leur point commun étant que Médée les associe toujours à des bêtes, qui ne parlent pas. Cela semble reléguer les espaces barbares dans le manque de langue, l'indicible ou l'aphasie, auquel appartiennent aussi les choses indescriptibles parce qu'on ne les comprend pas – comme par exemple le sentiment qui a saisi Médée ou les dangers de la mer, le manque de savoir étant associé au manque de parole.³⁴⁰ Paradoxalement, Médée est la seule à

³³⁷ Il est clair que la renommée d'avoir conquis la Toison ne revient pas à Jason.

³³⁸ RdT v. 1623.

³³⁹ Met. VII vv. 62-65.

³⁴⁰ *Nescio quis deus obstat / un dieu, je ne sais lequel, s'oppose à tes efforts* (Met. VII v. 12).

parler en direct dans cet épisode. Il faut noter aussi que les bêtes féroces ne sont pas reléguées dans un espace à part, au contraire, le champ de la Toison est au milieu de la Colchide. Ainsi, les espaces non-cultivés sont menaçants, et ce lien entre le manque de culture et le danger qu'il représente prend tout son sens au moment où Jason laboure le champ de la Toison d'Or, une fois qu'il l'a rendu inoffensif. Ainsi, en Jason, la Grèce cultivée soumet la Colchide barbare. Pourtant, la division du monde et, en dernier lieu, la soumission de la Colchide, sont le fait de la Colchidienne Médée, qui bien qu'elle soit détentrice d'un grand savoir, ne semble pas se considérer comme cultivée. Aux espaces terrestres, délimités par la culture, il faut ajouter le ciel que Médée rejoint à la fin du récit. Nous nous servons de cette opposition, qui manque presque entièrement chez Benoît, pour établir une première division du monde en espaces humains et divins.

a) Les espaces humains

aa) L'espace du départ – La Grèce

Nous avons vu dans le chapitre sur le temps qu'Ovide ne décrit pas l'espace grec, alors que dans le *Roman de Troie*, cet espace est l'enjeu de toute l'expédition, et la première cause de la guerre de Troie. L'arrière-plan au départ de Jason est présent dans le texte d'Ovide, pourtant, et qui sait *bien oïr* apprend que l'expédition est partie du pays des Minyens, sur une nef pagaséenne, pour conquérir une toison étincelante. Mais Ovide n'en dit pas plus. Son public est censé savoir de quelle toison il s'agit, qui sont les Minyens et d'où ils viennent.³⁴¹ En voyant partir Calaïs et Zétès, un public averti se rappelle déjà tout ce qui va suivre. Le voyage étant déjà terminé au moment de sa description, Ovide passe aussitôt à Médée, dont il rend les pensées tout au long. C'est donc Médée, non la Grèce qu'Ovide veut mettre au premier plan. Argus n'est pas évoqué non plus, mais on ne peut inférer que la Grèce est sans importance, ou qu'elle n'est pas un espace de savoir.

1 *Iamque fretum Minyae Pagasea puppe secabant*³⁴²

Au début du Livre VII, les marins fendent la mer au moyen du bateau construit à Pagases. La renommée du bateau est si grande qu'il suffit de citer son lieu de construction – pas le nom du bateau, ni le nom de son constructeur – pour que chacun sache de quel bateau il s'agit. Même un public qui ne sait rien du bateau d'Argus peut déduire du fait qu'on ne nomme que le lieu de construction, sans nommer le bateau et sans expliquer pourquoi il est si particulier, qu'il doit s'agir d'un bateau hors normes. Pagases doit faire partie de la Grèce. Le lieu de construction et le nom de la peuplade partant à l'aventure suffisent à évoquer ce premier espace. S'il suffit de si peu pour dire qui part d'où et avec quel moyen de locomotion, la renommée du peuple qui part, et de son bateau, partant, de la Grèce, est grande. Les voyageurs sont qualifiés de *Minyae*, et non pas d'*Argonautes* ou de *Grecs*. Ils sont nommés par leur ascendance chez Ovide, tout comme Benoît présentait Jason comme fils d'Eson et neveu de Peleüs.

Cette façon de présenter un personnage est importante parce qu'elle l'inscrit dans l'histoire. De même, la première fois qu'Ovide parle de Médée, c'est à travers son père, *Aeetias*, *filie d'Étès* (Met. VII v. 9). Comme à ce moment-là, elle respecte encore la piété filiale, elle fait encore partie de sa famille, de sa société, et de son espace. Dès qu'elle songe à trahir son père, elle ne sera plus qualifiée de fille d'Étès. Son père, lui, ne sera toujours qualifié que de *roi*, et ne sera pas nommé avant le retour des Argonautes à Iolcos. Ce n'est qu'au moment où Jason, invoquant précisément la piété filiale, demandera à Médée de rajeunir son père, que Médée, se souvenant de son propre

³⁴¹ Met. VI vv. 720-721.

³⁴² *Déjà les descendants de Minyas sillonnaient la mer sur leur navire construit à Pagases ...*

père, retrouvera son ascendance.³⁴³ La référence aux Minyens illustre la définition de tout être humain comme "fils de" ou "fille de" quelqu'un, chacun étant nommé, et donc prédestiné, par son passé. Jason est nommé *Esonide* tout au long du récit, alors que Médée perd son ascendance en trahissant son père. Comme l'inscription dans une famille est toujours le premier niveau de l'inscription dans une société, un espace et un temps particulier, ce détail a de l'importance. Pourtant, Ovide ne nomme pas la mère des personnages, et Médée parle d'abandonner son père, son frère, sa sœur et ses dieux, mais n'évoque pas sa mère, alors qu'elle est parfois présentée comme fille d'Hécate et sœur de Circé.³⁴⁴ L'absence de lien de parenté entre Hécate et la jeune fille met en valeur leur lien intellectuel – la transmission du savoir. Et Médée n'abandonne pas cette déesse-là en quittant la Colchide, puisqu'elle continue à disposer de ses pouvoirs. Quoiqu'il en soit, si Médée n'est plus nommée *filie d'Étès* après sa présentation, c'est qu'elle remet en question, par ses réflexions d'abord et ses actions ensuite, sa place dans sa famille, et partant, dans son espace natal.

Au début du récit, les Argonautes sont partis conquérir une toison désirable parce qu'elle est en or. Ovide ne parle d'aucune machination ou d'*engin* néfaste d'un oncle de Jason. Comme après le retour des Argonautes, Pélias sera puni pour avoir usurpé le trône de Jason, cette usurpation doit avoir eu lieu avant le départ de Jason. Mais Pélias ne paraît dans le récit qu'au moment où Médée amène ses filles à le tuer, et seul un public connaissant déjà l'histoire sait que ce meurtre n'est que le salaire d'une trahison antérieure. Comme les raisons au départ ne sont pas données, la Grèce, pour l'instant, est simplement un espace qu'a quitté un jeune homme renommé, sur un bateau renommé, lui aussi, ensemble avec toute la jeunesse du pays, pour aller conquérir une toison d'or. La Colchide, ou du moins sa merveille, la Toison, doit aussi jouir d'une renommée qui a dû parvenir jusqu'en Grèce, puisque c'est attirés par elle que les Argonautes sont partis.

bb) L'espace du voyage – La mer

Sans arrière-plan, le voyage semble rapide et le premier regard jeté sur les Argonautes les saisit en mer. On apprend que les Argonautes voyagent sous les ordres de Jason³⁴⁵, mais il n'est rien dit de la méthode de navigation. C'est Médée qui, plus loin, indiquera qu'il s'agit d'un bateau à voile, lorsqu'elle elle dit craindre qu'une fois la Toison conquise, Jason ne *det lintea uentis*, ne tende ses voiles aux vents sans elle (Met. VII v. 40). Pourtant, la première action de Jason est la navigation. Si cela met en valeur le rapport entre Jason et la mer – comme chez Benoît –, la traversée se fait *multaque perpessi* (Met. VII v. 5), avec beaucoup de souffrances, même si le récit en est rapide. Elle n'est pas l'application aisée d'un savoir, comme dans le *Roman de Troie*, mais la première épreuve nécessaire à la conquête de la Toison. Réduite à une simple description spatiale, la conquête de la Toison d'Or offre le même déroulement dans les *Métamorphoses* et dans le *Roman de Troie*:

Grèce – mer – escale – mer – Colchide – mer – Grèce.

³⁴³ En effet, elle regrette son propre manque de piété:

169 *Nec tenuit lacrimas; mota est pietate rogantis*

170 *Dissimilemque animum subiit Aeeta relictus.*

Et il ne put retenir ses larmes; Médée fut touchée par cette prière qu'inspirait la piété filiale à son coeur animé de sentiments si différents se présenta le souvenir d'Étès, qu'elle avait abandonné.

³⁴⁴ Article *Medeia*, Neuer Pauly.

³⁴⁵ Met. VII v. 5.

Cependant, le texte d'Ovide fait faire aux Argonautes un voyage légèrement différent de celui des Argonautes de Benoît.³⁴⁶

- Lorsque commence le récit, les Argonautes sont dans l'espace de la mer, espace anonyme, inconnu même, puisqu'ils vont *per mare non notum, à travers la mer jusque-là inconnue* (Met. VI v. 721) sur le premier bateau.
- Ensuite, les Argonautes font escale dans l'espace de Phinée et chassent les oiseaux qui torturent celui-ci.
- Chez Ovide, la Colchide n'est pas décrite comme une île comme chez Benoît, mais elle est aussi en rapport avec l'eau, puisque elle est située sur les rives du Phaxe, où Jason conquiert la Toison d'Or. La Colchide comprend trois sous-espaces: la cour du roi, la forêt abritant les autels d'Hécate et un champ consacré à Mars, au bout duquel est l'arbre qui porte la Toison. Comme chez Benoît, la Toison est située au point le plus éloigné de la Grèce de sorte que Jason fait le voyage le plus long, puisqu'il va seul prendre la Toison.
- Les Argonautes retournent en Grèce, représentée par le port d'Iolcos. La Grèce ne paraît donc dans le récit qu'au retour de Jason et le public la découvre en même temps que Médée.

Comme la mer est un espace dangereux et qu'Ovide n'y met pas en scène le savoir nautique de Jason, celui-ci n'est pas le maître de l'espace de la mer dans les *Métamorphoses* et il n'y applique pas son savoir. Au contraire, les Argonautes parviennent *péniblement* au but du voyage et Médée, lorsqu'elle s' imagine repartant avec Jason, se voit *ventis ablata, emportée par les vents* (Met. VII v. 52) dans cet espace où elle pressent des dangers dont la renommée est parvenue jusqu'à elle, mais qu'elle ne connaît pas vraiment.

62 *Quid quod nescio qui mediis incurrere in undis*
 Dicuntur montes ratibusque inimica Charybdis
 Nunc sorbere fretum, nunc reddere, cinctaque saeuīs
 65 *Scylla rapax canibus Siculo latrare profundo?*³⁴⁷

Cette description fait de la mer un espace dont on ne sait pas tout et dont les habitants sont des bêtes aussi féroces que celles du champ de la Toison³⁴⁸ et le dragon. La seule différence entre les bêtes de Colchide et celles de la mer étant que les premières sont maîtrisables grâce au savoir de Médée, et les autres non. La navigation étant une première épreuve, si Jason ne craint pas de s'aventurer en mer, sa gloire s'en trouve augmentée, alors que celui de Benoît, navigant sans effort, a moins de mérite. Le savoir préalable du Jason d'Ovide diffère du savoir du Jason de Benoît. Quant à celui des deux Médée, faire reculer les eaux semble être un exercice de routine pour celle de Benoît, alors que la Médée d'Ovide hésite à s'embarquer, au propre et au figuré, avec Jason, à cause des dangers inconnus que la mer présente. Mais Ovide dit plus loin que l'incantation qui endort le dragon est *verba ... /Quae mare turbatum, quae concita flumina sistunt* (Met. VII vv.

³⁴⁶ Nous délimiterons l'épisode de la conquête de la Toison du Livre VI, vers 719 au Livre VII, vers 158 des *Métamorphoses*. L'histoire de Médée, quant à elle, continue jusqu'au vers 424.

³⁴⁷ *Et puis, on parle de je ne sais quelles montagnes qui s'entrechoquent au milieu des flots, d'une Charybde, ennemie des navires, qui tantôt engloutit les vagues et tantôt les rejette, d'une Scylla rapace, entourée d'une ceinture noire de chiens terribles, qui font retentir la mer de Sicile de leurs aboiements!*

³⁴⁸ Dans le *Roman de Troie*, il s'agit de boeufs, d'animaux plus domestiqués et moins dangereux que des taureaux.

153-154)³⁴⁹. Si elle peut oublier un savoir aussi utile, Médée ne doit pas s'en servir souvent, ou plutôt, l'amour lui fait oublier son savoir. La mer des *Métamorphoses* a, comme la Grèce, une renommée. Médée n'y est jamais allée et elle ne sait pas exactement ce qu'il en est de ces montagnes qui s'entrechoquent, mais elle en a entendu parler, et elle les craint, jusqu'à ce que la démence de la passion lui fasse oublier cette crainte quand elle revoit Jason. Ainsi, la passion est une force équivalant, sinon dépassant, la menace indicible de la mer.³⁵⁰ Enfin, la mer étant l'espace à traverser pour passer de la Grèce à la Colchide, elle est une épreuve à surmonter pour Médée comme pour Jason, alors que procurer la Toison au jeune homme n'en sera pas une pour la jeune fille – sinon une épreuve de conscience.

cc) L'espace de l'escale

Chez Benoît comme chez Ovide, les Argonautes font escale une fois avant de parvenir au but. Dans le *Roman de Troie*, cette escale due au hasard déclenchera la guerre de Troie, alors que dans les *Métamorphoses*, il ne se passe rien de tel.

2 *Perpetuaque trahens inopem sub nocte senectam*
 Phineus uisus erat iuuenesque Aquilone creati
 *Virgineas uolucres miseri senis ore fugarant*³⁵¹

Les Argonautes aperçoivent Phinée et s'arrêtent pour laisser Calais et Zétès chasser loin du vieillard les oiseaux qui le tourmentent, pour séparer un homme des bêtes qui le maîtrisent. Deux hommes-oiseaux, fils du vent, chassent des *uirgineas uolucres*, des oiseaux au visage de vierge. La symétrie est dans la métamorphose, deux humains à moitié métamorphosés en oiseaux combattent des oiseaux qui semblent en partie métamorphosés en humains. Ainsi, le voyage des Argonautes est marqué par le changement de forme, le passage entre les habitants de l'espace terrestre et ceux de l'espace céleste. Dans les *Métamorphoses*, les bêtes et les hommes ne sont pas séparés aussi nettement que dans le *Roman de Troie*.

De prime abord, l'escale ne semble servir qu'à rehausser l'évaluation positive des Argonautes auprès du public d'Ovide et, comme elle est déjà terminée, à souligner la rapidité de leur voyage. La comparaison avec l'escale du *Roman de Troie* met en évidence autre chose encore. Nous avons vu que dans le *Roman de Troie*, la façon d'arriver est primordiale, le débarquement à Troie n'étant interprétable qu'en regard du débarquement à Colcos. Mais la façon de partir est tout aussi significative. Dans les *Métamorphoses*, les Argonautes sont déjà repartis après avoir aidé le vieillard. Ovide dit ce qu'ils ont fait, mais pas comment, et il ne décrit pas leur départ. Les Argonautes terminent l'escale de leur plein gré, en vainqueurs, contrairement à ceux du *Roman de Troie*. Les deux départs semblent rapides, chez Ovide parce que le départ n'est pas décrit, et chez Benoît parce qu'il donne le motif de la rapidité (la crainte, ils *n'osèrent plus remaneir*), l'heure peu propice à l'embarquement (*vers le seir*) et les moyens techniques employés par les Argonautes qui *fortment siglerent e nagierent* (RdT vv. 1127-1129). S'ils doivent accélérer leur retraite, les Argonautes de Benoît ne sont pas libres de leurs mouvements, même si Benoît saisit l'occasion de démontrer que l'application du savoir préserve leur vie. Dans le texte d'Ovide, Jason change d'espace volontairement, et l'escale intentionnelle auprès de Phinée, déjà terminée, démontre le peu d'importance du voyage. Malgré les péripéties de la traversée et le retard dû à l'escale, les Argonautes *contigerant rapidas limosi Phasidos undas, ils avaient ... atteint les eaux rapides du*

³⁴⁹ ... des paroles ... qui arrêtent la mer en courroux et les fleuves impétueux.

³⁵⁰ Pour décrire ces deux forces, Médée se sert de *nescio, je ne sais pas* (Met. VII vv. 12 et 62).

³⁵¹ *Déjà, ils avaient vu Phinée traînant, dans une nuit éternelle, une vieillesse misérable; les jeunes fils de l'Aquilon avaient chassé loin de la bouche du vieillard les oiseaux au visage de vierge ...*

Phase limoneux (Met. VII v. 6) au début du récit, la rapidité des eaux du Phase faisant écho à la rapidité du récit.

dd) L'espace de la conquête – La Colchide

En termes de transmission du savoir, la Colchide d'Ovide est un espace à part, puisqu'elle est le seul espace dans lequel cette transmission est considérée comme un crime. Mais nous n'en sommes pas encore là et pour l'instant, les Argonautes viennent d'arriver. Comme le voyage, l'accueil dans ce nouvel espace est décrit de façon minimale pour maintenir la rapidité du récit et *dumque* relègue l'accueil aux voyageurs à l'arrière-plan. Pendant que les Minyens demandent les conditions de l'obtention de la Toison déjà, Médée tombe amoureuse.

7 *Dumque adeunt regem Phrixaeque uellera poscunt*
 *Visque datur Minyis magnorum horrenda laborum ...*³⁵²

(i) La cour du roi

Dans les deux vers résumant la visite au roi de Colchide, on en apprend si peu sur cet espace qu'il faut se demander s'il reste assez d'informations exploitables pour une comparaison avec le *Roman de Troie*. Cependant, notre objectif étant de trouver comment Benoît a comblé ces vides, nous exploiterons aussi l'absence d'information, en gardant à l'esprit que les *Métamorphoses* ne servent que de texte-témoin.

La Colchide doit avoir un port, puisque les Argonautes accostent, mais il n'en est rien dit. Ovide nomme un fleuve, le Phase, et dit que l'espace dans lequel arrivent les Argonautes est situé sur ses rives. Gardant la Toison d'Or, la Colchide doit être riche, mais faute de description, elle semble consister en un fleuve (indication géographique minimale d'un espace qui n'est pas nommé), un roi (lieu-tenant de la société de la Colchide, mais il n'est pas nommé non plus), et une toison d'or. Comme il faut demander au roi comment conquérir la toison, la structure sociale régissant la Colchide semble être la même qu'à Colcos, le roi règne sur l'espace et sa société. En débarquant dans un nouvel espace, on va se présenter à lui pour se voir accorder un droit de séjour. Le rituel est le même que dans le *Roman de Troie*, sans le changement d'habits toutefois. Les Argonautes se voyant expliquer les conditions de la conquête, ils ont dû recevoir le droit de séjourner en Colchide pour le temps des épreuves à venir. Chez Benoît, il est clair dès le départ que c'est à Jason de conquérir la Toison, et le jeune homme aurait pu partir seul. Chez Ovide, tous les Minyens demandent la Toison et les épreuves sont imposées à qui veut tenter l'aventure. Comme seul Jason est nommé, et qu'il est qualifié de glorieux (Met. VII v. 5), il semble évident qu'il tentera la conquête en premier. Mais si Médée sauve la jeunesse grecque tout entière en permettant la conquête, on peut penser que si Jason avait échoué, les Argonautes auraient tenté de conquérir la Toison l'un après l'autre.

On pourrait croire que le roi décide des épreuves à subir, mais si Médée sait ce qui attend Jason, les épreuves n'ont pas été formulées spécialement pour les Argonautes. Il faut noter aussi que ces épreuves, même décrites comme effroyables, ne sont toutefois pas insurmontables. La conquête pourrait relever de forces simplement humaines, si toutefois elles sortent de l'ordinaire, comme celles du jeune homme glorieux qu'est Jason. Rien n'indique encore qu'en Colchide régissent des forces surnaturelles qui exigent des forces de même nature. Quoi qu'il en soit, c'est le roi qui décrit ces épreuves, alors que dans le *Roman de Troie*, c'est Médée qui le fait. Le roi se contente de répondre à la demande des voyageurs chez Ovide, alors que la Médée de Benoît n'informe que

³⁵² *Ils se rendent chez le roi et demandent la toison du bélier de Phrixus, mais il impose aux descendants de Minyas un nombre effroyable d'immenses travaux ...*

Jason: Elle ne veut pas lui donner de renseignements, mais le persuader que sans elle, il ne dispose pas de suffisamment de savoir pour conquérir la Toison, et pour le convaincre d'accepter son contrat. Dans le *Roman de Troie*, ce n'est qu'au dernier moment, alors que Jason détient déjà tout le savoir nécessaire à la conquête – ce qu'Oëtès ne sait pas –, que celui-ci tente de dissuader le jeune homme. Il ne lui dit pas, pourtant, ce qui l'attend, sauf la mort. De la Toison, il ne dit que: "*li deu i ont lor garde mise,/Qui ne vuelent en nule guise/Que hom charneus i mete main*" (RdT vv. 1787-1789). Des boeufs et du dragon, il ne dit rien. Chez Benoît, Médée est donc véritablement celle qui transmet le savoir, du début à la fin. Sans elle, Jason n'aurait même pas su ce qui l'attend. On notera aussi qu'Oëtès tente, sans succès, de persuader par la crainte, alors que Médée de Benoît réussit à persuader en démontrant son savoir.

Pour l'instant, la Médée d'Ovide constate qu'elle est le champ de bataille de sentiments contradictoires.

9 *Concipit interea ualidos Aetias ignes*
 Et luctata diu, postquam ratione furorem
 10 *Vincere non poterat ...*³⁵³

Ovide oppose la raison à la fureur. On n'est pas loin de l'opposition entre *savoir* et *folie* faite par Benoît dans le Prologue. Ovide dit qu'auprès du roi se tient sa fille Médée, mais il ne décrit ni sa beauté, ni son savoir, ni ses habits, ni ses manières. La beauté de Médée n'étant pas décrite, cette omission rend celle de Jason encore plus remarquable et désirable. Ainsi, Ovide limite Médée à son rôle de magicienne savante, alors que chez Benoît, elle est belle, courtoise et savante, ses qualités sociales allant de pair avec ses qualités intellectuelles, voire les prouvant. Médée tombe amoureuse pendant l'entrevue du roi et des Argonautes, à la vue de Jason. Au vers 77, Ovide dit qu'elle oubliera ensuite toute piété filiale en le revoyant, *cum uidet Aesonidem, extinctaque flamma reluxit / ... quand elle aperçoit devant elle le fils d'Éson; aussitôt ses feux éteints se rallument* (Met VII v. 77). Elle a dû tomber amoureuse de sa beauté et non pas de sa gloire comme dans le *Roman de Troie*. Dans les soixante vers qui suivent, Ovide fait parler, ou plutôt penser la jeune fille et les seuls détails descriptifs sont ceux qui influent sur le choix qu'elle va faire. Pas plus qu'Ovide, elle ne décrit d'habits, de bâtiments ou de vie à la cour. Mais les arguments de Médée pour ou contre Jason, suffisent à structurer l'espace colchidien.

11 ... "*Frustra, Medea, repugnas;*
 Nescio quis deus obstat;" ait ...

23 ... *vivat an ille*
 *Occidat, in dis est. ...*³⁵⁴

Sur la Colchide règnent des dieux qui décident du destin des humains. Avoir l'approbation, le soutien, voire l'amour des dieux est donc vital et Médée pense qu'elle sera aimée des dieux si elle obtient l'amour de Jason.

60 ... *quo coniuge felix*
 *Et dis cara ferar et uertice sidera tangam.*³⁵⁵

³⁵³ Cependant un feu violent s'allume dans le cœur de la fille d'Eëtès; elle lutte longtemps; mais la raison ne peut triompher de son délire.

³⁵⁴ C'est en vain que tu résistes, Médée, se dit-elle; un dieu, je ne sais lequel, s'oppose à tes efforts ... Que ce jeune homme vive ou qu'il meure, c'est affaire aux dieux.

Cet amour heureux est exprimé en termes spatiaux, une fois qu'elle sera l'épouse de Jason, Médée s'élèvera jusqu'aux astres, et particulièrement au-dessus des espaces humains, grandissant de façon démesurée. La Colchide qu'elle hésite à quitter est décrite à travers l'intégration sociale de Médée, dans sa famille, noyau de la société, et sur une terre soumise à des dieux qu'elle devrait abandonner (Met. VII vv. 51-52).³⁵⁶ Un public au fait de l'ascendance de Médée saura qu'elle est petite-fille d'Hélios, mais ce savoir n'est pas nécessaire à la compréhension. Les dieux ont le pouvoir suprême et Médée, qui n'est pas simplement humaine, dispose d'une partie de ce pouvoir. Cependant, elle reste soumise aux dieux et recherche leur bienveillance, son idée du bonheur avec Jason étant d'être chère aux dieux. Et ce qui arrête le mouvement de Médée dans la forêt, là où la beauté de Jason est rehaussée, c'est que dans la lumière de cet espace, il a l'apparence d'un dieu. Alors, Médée commence à changer d'avis: elle aspire à la divinité.

Médée a un frère encore enfant et une sœur, contrairement à la Médée de Benoît. Si cette dernière part, Colcos n'aura plus d'héritière, alors que la Colchide d'Ovide en a un pour l'instant. La Colchide est une *barbara tellus* au roi *saeuus*, une *terre barbare* au roi *cruel* (Met. VII v. 53), on comprend que Médée veuille partir. Moins cultivée, aux villes moins renommées, la Colchide sert de repoussoir à Grèce. Si les contrées de Colchide entretiennent des arts moins désirables, la différence tient à la qualité du savoir qu'on y enseigne. Et la Toison d'Or semble être la seule chose remarquable de l'espace colchidien – à part Médée, plus précieuse encore que la Toison, puisqu'elle a le pouvoir de se la procurer. Nous avons vu qu'Ovide confirme cette acception en disant que Jason rapporte avec lui deux dépouilles. Priver la Colchide de la Toison d'Or est d'autant plus grave, c'est pourquoi Médée parle du rapt comme d'un crime. Si les dieux règnent en Colchide et que la Toison est dans un champ consacré à un dieu, garder la Toison avec succès équivaut, pour le roi, à garder l'approbation des dieux, voire à garder sa royauté. En effet, Médée, lorsqu'elle discute en son for intérieur les conséquences du rapt³⁵⁷ de la Toison, dit

38 "... *Prodamne ego regna parentis*
 Atque ope nescio quis seruabitur aduena nostra ..."³⁵⁸

Si Médée préserve la jeunesse de la Grèce en transmettant son savoir, elle cause la perte de la Colchide. Inversément, en ne le transmettant pas, elle voue la Grèce à sa perte. Qu'elle ait lieu ou non, la transmission du savoir est nécessairement néfaste. En résumé, la Colchide est remarquable par le fait qu'un de ses habitants, Médée, par son savoir, détient le pouvoir sur l'avenir, et "règne" sur la Colchide comme sur la Grèce. Par piété filiale, elle n'a pas fait usage de son savoir jusqu'ici. Ce savoir, comme sa détentrice, est donc intégré socialement tant qu'il n'est pas transmis. On est loin du *Roman de Troie*, où la transmission du savoir est un devoir: cette acception novatrice de la transmission du savoir est le fait de Benoît.

³⁵⁵ *Quand il sera mon époux, on me proclamera une femme heureuse, aimée des dieux, et ma tête s'élèvera jusqu'aux astres.*

³⁵⁶ Jason jurera par Hélios, grand-père de Médée. Si celui-ci est le plus grand des dieux et que Médée obtient le pouvoir de venger sa répudiation, le pouvoir de certains des dieux de Médée, dont Hécate fait partie, s'étend au-delà de la Colchide. Les dieux que Médée craint d'abandonner sont liés au foyer de son père, les Pénates et les Lares. Articles *Hekate*, *Helios*, *Lares* et *Penates* du *Neuer Pauly*.

³⁵⁷ C'est bien d'un rapt qu'il s'agit, Jason étant censé vaincre les taureaux, les guerriers et le dragon par ses propres moyens. Pour Médée, aider Jason revient à trahir son père.

³⁵⁸ *Eh quoi! Je livrerai le sceptre de mon père et par mon aide j'assurerai le salut de je ne sais quel étranger ...*

(ii) La forêt des autels d'Hécate

La cour du roi est le sous-espace socialisé de la Colchide. C'est là que Médée voit Jason pour la première fois. À côté de cet espace socialisé, la forêt est un espace non-social à première vue, ou du moins un espace sauvage³⁵⁹, qui n'est pas offert à tous les regards. La piété filiale de Médée ayant vaincu sa passion, c'est dans cette forêt que va la jeune fille.

74 *Ibat ad antiquas Hecates Perseidos aras,*
75 *Quas nemus umbrosum secretaque silua tegebat,*
 *Et iam fortis erat pulsusque resederat ardor ...*³⁶⁰

Déesse des enchantements, Hécate détient un savoir aussi secret que la *secreta silva*³⁶¹. *Antiquas* véhicule la notion d'un culte ancien et d'un savoir transmis depuis longtemps. On retrouve cette idée dans la description que Benoît fait de Médée lorsqu'il dit d'elle qu'*astronomie e nigromance/Sot tote par cuer dès enfance* (RdT vv. 1221-1222). Il faut du temps pour acquérir un savoir aussi puissant. Si Médée va vers ces autels, elle vénère Hécate et doit connaître des enchantements capables de déjouer ceux des taureaux et du dragon gardant la Toison. Secrète, la forêt contraste avec le sous-espace ouvert à tous, le champ de Mars, et les sortilèges d'Hécate transmis dans la forêt défont ceux du champ de Mars, la conquête mettant en scène un combat entre les dieux. Cela confirme que la volonté des dieux prime sur celle des humains dans les *Métamorphoses*, et Médée semble n'être qu'un pion sur leur échiquier, pour l'instant. Cependant, elle garde le pouvoir de choisir, ou du moins, la responsabilité de son choix. Du lieu public où elle se tenait quand elle est tombée amoureuse, Médée se rend dans un lieu caché, non-social et consacré, pour réaffirmer son rapport à la divinité dont elle tient son savoir. Seuls Médée et Jason vont dans la forêt et la présence de Jason semble – au premier coup d'oeil – être fortuite, puisque les jeunes gens n'ont pas rendez-vous. Dans la forêt, Jason semble être encore plus beau qu'au moment où Médée est tombée amoureuse. Il doit jouir d'un certain soutien divin si dans un espace consacré, il semble être divin lui-même par la démesure de sa beauté. Comme par contagion, l'espace divin déteint sur lui, et la démesure s'étend à Médée, qui se sent prise de folie amoureuse. De plus, Médée le dit, c'est un dieu qui l'empêche de résister à l'amour (Met. VII v. 12). Cela ne rappelle en rien le *Roman de Troie*, où les espaces sont définis par leur degré de socialisation.³⁶² Le fait que les dieux ont *lor garde mise* sur la Toison semble plutôt relever de la superstition.

Dans les *Métamorphoses*, Jason ne passe pas la nuit avec la jeune fille puisqu'ayant reçu les herbes magiques et le savoir nécessaire à leur application, *laetus in tecta recessit*, il rentre, joyeux, chez lui (Met. VII v. 99). Si la transmission du savoir n'a pas lieu dans le même espace, elle a lieu loin

³⁵⁹ *Sauvage* est à prendre au sens de *non-domestiqué*, comme le serait par exemple une terre avant le labour, impropre à la culture, ou encore au sens d'*inconnu*, ou *tous ne vont pas*. Cela rejoint le sens de *silva secreta*, une forêt séparée, à part.

³⁶⁰ *Elle se dirigeait vers les antiques autels d'Hécate, fille de Persé, abrités au fond d'une forêt sous d'épais ombrages; déjà elle était plus forte, elle avait réussi à chasser loin d'elle la passion qui lui brûlait le cœur ...*

³⁶¹ On s'attendrait à ce qu'un autel d'Hécate soit situé à un carrefour, dont elle est la divinité protectrice. En général, la déesse n'est pas directement associée à la forêt. Toutefois, on retiendra que dans les *Métamorphoses*, ses autels ne se trouvent pas dans une maison ou un temple, ce qui correspond à l'aspect *unheimlich* évoqué par le Pauly, la forêt pouvant cacher tout ce que le culte d'Hécate peut avoir de secret ou de démoniaque. Au moment où elle va vers les autels d'Hécate, Médée – qui se trouvait au carrefour de deux avenir – vient de décider du chemin à suivre, paradoxalement. Article *Hekate*, *Neuer Pauly*.

³⁶² Il faut noter toutefois que Benoît met en parallèle la folie et le surnaturel, quand il dit que les contemporains d'Homère ont tenu son récit – et en particulier l'intervention des dieux dans les batailles – pour *merveilleuse folie* (RdT v. 64).

de la société dans les deux textes. Dans les *Métamorphoses* cependant, puisque chaque sous-espace relevant du savoir est soumis à un dieu qui en règle l'accès, on notera que les gens de Colchide ne vont pas dans la forêt et qu'ils restent en dehors du champ consacré à Mars. Le "palais", qui n'est évoqué que par le fait que les Argonautes vont auprès du roi, n'est que le sous-espace où les Argonautes apprennent les conditions d'une victoire dans le champ de Mars. On notera aussi que l'opposition *divin/humain* s'exprime spatialement par *à l'extérieur/à l'intérieur*, les espaces consacrés étant tous à ciel ouvert.

Dans l'espace d'Hécate, Jason et Médée passent leur contrat. Ce n'est pas Médée, mais Jason qui *promisit torum*, promet le mariage (Met. VII v. 91) en échange du savoir, et la transmission du savoir se fait dans la forêt, aussitôt après la passation du contrat. Enfin, si Jason se retire *in tecta* après avoir appris l'usage des herbes données par Médée, il doit faire nuit. Il faut noter que les herbes enchantées ne suffisent pas, il faut également en apprendre l'usage. Quelle est la différence entre l'élève Médée et l'élève Jason, qui tous deux apprennent les sortilèges d'Hécate? D'abord, Jason est un étranger, dont les intérêts sont contraires à la préservation de la Colchide. Et avant l'arrivée de Jason, le savoir occulte était transmis par une déesse à une jeune fille, d'ascendance divine qui plus est. Maintenant, cette jeune fille transmet son savoir à un humain, et cela non pas dans le cadre du service à une déesse, mais en échange de son intégration dans une société nouvelle, humaine de surcroît. En termes d'intégration sociale dans un espace, on constate que la punition de Médée, qui voulait échanger son intégration en Colchide contre l'intégration en Grèce, sera de voir Jason l'imiter, puisqu'en épousant Créuse, il échange son intégration en Grèce, déjà perdue, contre l'intégration à la cour de Créon.

Dans le *Roman de Troie*, par contre, le savoir de Médée est transmis *a l'ajornant* (RdT v. 1650), dans la chambre de la jeune fille. Dans les deux textes, la transmission du savoir ne se fait pas en public – contrairement à son application –, puisqu'il s'agit de transmettre un savoir qui n'est pas accessible à tous et que personne ne doit savoir qu'elle a eu lieu. Dans les *Métamorphoses*, cette transmission a lieu dans un espace consacré, secret aussi au sens d'*invisible*, la forêt cachant plus qu'elle ne dévoile. Une divinité préside à la transmission du savoir, elle est même l'une des garantes du contrat, puisque Jason jure par ses autels, centre de l'espace de la forêt, et par Hécate elle-même. Il jure aussi par Hélios, le soleil luisant partout, ce qui garantit le contrat dans tous les espaces. On se demande comment Jason, après un tel serment, peut oublier combien il est dangereux de trahir une épouse si bien apparentée et si bien prémunie contre toute rupture. En fait, Jason abandonnera Médée pour s'assurer un nouvel avenir dans un nouvel espace, en rejetant le passé qui le lie à Médée. Il semble que le rapport de Jason au temps et à l'espace est qu'il considère chaque espace comme une vie nouvelle, sans rapport avec celle qu'il vivait dans l'espace précédent. L'histoire ne semble pas avoir d'importance pour le Jason d'Ovide.

Chez Benoît comme chez Ovide, la transmission du savoir est garantie par le plus grand des dieux, Jupiter ou Hélios. Le lieu de cette transmission est sauvage et divin chez Ovide, alors qu'il se déroule au centre d'une société parfaite chez Benoît. Dans le *Roman de Troie*, Hécate ne préside pas à la transmission du savoir, la source du savoir de Médée n'étant pas évoquée. Comme l'enseignante de Médée ne joue aucun rôle, cela met en valeur le fait que Médée est allée d'elle-même, avec zèle, acquérir du savoir, et qu'elle a toujours été la bonne élève que cherche Benoît dans son Prologue.

(iii) L' *aruum Mauortis*³⁶³

L'application du savoir transmis se fait également dans un espace consacré, l'*aruum Mauortis*. Mais autant l'espace de la transmission du savoir est secret, autant l'espace de son application est accessible à tous, du regard pour le moins. Après l'obscurité nocturne de la forêt, une fois les étoiles chassées par l'aurore, Jason va conquérir la Toison. S'il dispose d'un savoir secret, l'application de ce savoir doit se faire en plein jour, puisque la conquête doit sembler relever des seules forces de Jason, c'est pourquoi tous les Colchidiens sont là. La société colchidienne se divise en trois classes: le roi, reconnaissable à son sceptre d'ivoire et vêtu de pourpre, est assis au milieu de sa troupe. Le reste de l'assistance est composé de Colchidiens ordinaires. Tous restent au bord du champ consacré. Deux sous-espaces relèvent du sacré en Colchide, l'un est privé, secret et non-social, la forêt, et l'autre ouvert au regard, voire officiel, l'*aruum Mauortis*. Le savoir transmis dans le premier permet de maîtriser le second. Mais il est plus prudent de n'aller ni dans l'un ni dans l'autre, et les assistants s'asseoient sur les hauteurs, restant hors du champ, cependant, comme des spectateurs devant une scène. Les Argonautes sont présents, eux aussi, tout comme Médée, qui tombe assise de frayeur à la vue du spectacle. Ce détail manque dans le *Roman de Troie*.

134 *Ipsa*

136 ...
*Palluit et subito sine sanguine frigida sedit ...*³⁶⁴

Si dans le *Roman de Troie*, la conquête se fait aussi en plein jour, personne n'assiste à la conquête, à part Médée. Dans les *Métamorphoses*, par contre, les tentatives de conquête sont un événement si social que tous les habitants – hôtes compris – sont là. Le champ fait partie de la Colchide, comme le rituel de mise à mort. Un détail spatial montre bien la différence entre les deux textes. Dans les *Métamorphoses*, l'assistance – et Médée avec elle – s'installe *in ... iugis* (Met. VII vv. 101-102) pour mieux voir, comme la Médée de Benoît qui monte sur sa tour pour voir l'île au mouton. Mais si le mouvement est le même, son but est différent chez Ovide, aussi bien de la part des Colchidiens que de Médée. Les Colchidiens veulent assister au rituel qui assure leur avenir. La Médée d'Ovide, quant à elle, veut bien voir pour pouvoir intervenir, ce qu'elle fera au moment de l'attaque des guerriers (Met. VII vv. 136-138). La force de la magie ne semble pas garantie, cela amoindrit la valeur du savoir transmis. La Médée de Benoît, par contre, et bien qu'elle ait mis les sortilèges à double pour plus de sécurité, ne semble craindre qu'une chose, que Jason oublie une partie du parcours ou l'ordre dans lequel il doit le suivre. Elle n'a pas de doute quant à la qualité de son savoir. Monter sur la tour ne sert à rien, si ce n'est à constater la qualité de l'élève, et la démarche ressemble plutôt à celle de Benoît quand il raconte la conquête de la Toison pour vérifier, aux réactions de son public, si celui-ci a bien compris la leçon du Prologue.

Un détail frappe dans le récit de la conquête. L'*aruum Mauortis* a deux aspects. C'est d'abord un champ ordinaire où paissent des taureaux, dans lequel sont enterrés des guerriers. Mais ces taureaux ont des narines d'acier, des pieds d'airain et ils soufflent le feu, tout comme les guerriers renaissent et attaquent dès que l'on sème les dents de dragon. L'espace de l'*aruum mavortis* est donc un champ assez ordinaire tant qu'on n'y va pas, pour devenir un espace de mort dès qu'on

³⁶³ La traduction exacte du terme, *champ de Mars* est à prendre non pas au sens moderne de *place d'exercices militaires*, mais au sens de *consacré au dieu Mars*. Pour éviter la confusion, nous garderons le terme latin aussi souvent que possible.

³⁶⁴ *Elle pâlit; tout à coup son sang s'arrête et, glacée, elle tombe assise ...*

tente d'y pénétrer.³⁶⁵ Il renverse la notion de culture, puisque les semailles apportent la mort, et que des animaux herbivores sont aussi dangereux pour l'homme qu'une tigresse ou un dragon.

104 *Ecce adamanteis Vulcanum naribus efflant*
105 *Aeripedes tauri tactaeque uaporibus herbae*
 *Ardent ...*³⁶⁶

Dans les *Métamorphoses*, la divinité régnant sur un espace se reflète dans ses habitants. Les taureaux sont donc des taureaux guerriers. Avec leurs pieds d'airain et par le feu qu'ils soufflent par leurs naseaux d'acier, ils semblent sortir de la forge de Vulcain. En quoi l'artisan Vulcain diffère-t-il de l'artisan Argus? Le bateau sauve la vie de Jason, alors que les taureaux la menacent. Paissant dans un champ consacré au dieu de la guerre, dans lequel sont enterrés des guerriers, ces taureaux forgés par le dieu des armes sont invincibles pour un humain.³⁶⁷ Leurs mugissements inspirent la crainte au-delà du champ, ce qui avertit tout un chacun du danger qu'il y aurait à pénétrer cet espace. Les espaces du savoir sont délimités par la crainte, puisque l'espace d'Hécate est un espace de nuit et de forêt, doublement caché et dangereux. De plus, le savoir qu'on y transmet est un savoir caché qui, s'il permet de maîtriser des bêtes féroces surnaturelles, est à la mesure de ce danger. Qu'en est-il des espaces du savoir dans le *Roman de Troie*? La chambre magnifique de Médée n'inspire certainement pas de crainte à Jason, puisqu'il a été invité à s'y rendre et qu'on l'y mène en toute sécurité. Quant à l'île au mouton, la crainte qu'inspirent ses habitants est certainement à la mesure du cordon de sécurité que présente le bras de mer qui la sépare de Colcos. Avant l'arrivée de Jason, l'île au mouton est donc certainement un espace à craindre. Mais Jason et le public savent que le jeune homme ne risque rien s'il suit le parcours de Médée. Une fois le savoir transmis, la seule crainte possible est celle de Médée quand elle dit: "*Grand paor ai e grant dotance/Que de ço n'aiez remembrance/Que vos ai dit e enseignié ...*" (RdT vv. 1869-1871). Et encore, Jason pourrait se servir de l'anneau magique en dernier recours.

Jason ramènera ces taureaux à une fonction normale de bovin – de boeufs, en l'occurrence – en les forçant à tirer la charrue, et il réduira des animaux sauvages surnaturels à des animaux domestiques – utiles, qui plus est. Si par l'intervention de Jason, ces animaux guerriers sont soumis au cycle pacifique de la semence et de la récolte, le savoir permet la conquête de l'espace mieux que la guerre, et la méthode de conquête, la culture, assure l'avenir et la paix. Une fois les taureaux pacifiés, une récolte est possible. Dans le *Roman de Troie*, les boeufs sont décrits presque de la même façon.

1353 "*Quant ire e mautalenz les toche,*
 "*Par mi les nes e par la boche*
 "*Gietent de lors cors feu ardant:*

³⁶⁵ Comme le champ, les herbes qui permettent la conquête n'ont pas une apparence particulière, seule la valeur ajoutée du savoir confère leur force magique à ces "objets" ordinaires.

³⁶⁶ *Voici que les taureaux aux pieds de bronze exhalent de leurs naseaux d'acier les vapeurs de Vulcain, qui par leur contact enflamment le gazon ...*

³⁶⁷ Ils ne sont pas seulement horribles à voir, mais à entendre:

111 ... *Vertere truces uenientis ad ora*
 Terribiles uultus praefixaque cornua ferro
 Puluerumque solum pede pulsauere bisulco
 Fumisque locum mugitibus impleuerunt.

A son approche, ils ont tourné de son côté leur face menaçante, terrible, leurs cornes à la pointe de fer; de leurs pieds fourchus ils frappent le sol poussiéreux et remplissent les alentours de leurs mugissements qu'accompagnent des nuages de fumée.

1362 ...
 "Si covendra par estoveir
 "Que il les puisse si danter
 "Que traire les face e arer.

Cependant, l'espace où ils se trouvent n'est pas consacré, même si ce sont les dieux qui font garder la Toison. Chez Benoît, les boeufs sont entièrement faits d'airain – pas seulement leurs pieds – et ils ne soufflent pas seulement le feu par les narines, mais aussi par la bouche. Pourtant, la référence à Vulcain manque, et contrairement aux taureaux d'Ovide qui sont naturellement agressifs, les boeufs de Benoît ne soufflent le feu que lorsqu'ils sont en colère. Ainsi, chez Benoît, la colère est l'apanage des bêtes et elle change un animal inoffensif en animal féroce. La tâche à remplir est la même dans les deux textes, soumettre les bêtes au joug et les faire labourer. La différence entre les deux récits est d'abord dans les préparatifs: nous avons vu que Jason doit endosser une armure dans le *Roman de Troie*. Si elle sert d'abord à déguiser le fait que Jason ne risque pas grand-chose, elle est utile aussi, puisque le jeune homme doit combattre le dragon. Dans les *Métamorphoses*, par contre, avant même de les avoir subjugués, Jason peut se moquer des taureaux furieux en les flattant de la main comme s'ils étaient de simples boeufs, quand il *pendulaque audaci mulcet palearia dextra* (Met. VII v. 117)³⁶⁸. Ensuite, la seule initiative nécessaire au Jason d'Ovide est de jeter une pierre au milieu des guerriers. Là où le Jason de Benoît doit encore montrer sa force contre le dragon, malgré le savoir qui le protège, celui d'Ovide peut se contenter de montrer son intelligence.

Dans le *Roman de Troie*, Jason doit labourer *quatre reies* (RdT vv. 1725 et 1908), ce nombre exact dont il doit se souvenir est une épreuve supplémentaire. Une fois les quatre sillons tracés, l'île au mouton est un espace structuré avec précision, ce qu'il n'était pas avant la conquête. Or, structurer le monde grâce au savoir est précisément ce que requiert le Prologue. Jason sème des dents de serpent³⁶⁹ et de cette semence naissent des êtres d'apparence humaine, tout armés, à l'image de Mars.

128 *Sic ubi uisceribus grauidae telluris imago*
 Effecta est hominis, feto consurgit in aruo,
 130 *Quodque magis mirum est, simul edita concutit arma.*³⁷⁰

Après des animaux, le Jason d'Ovide va devoir combattre des hommes, nés de la terre comme des guerriers morts au combat qui se relèvent de la tombe. S'ils sont déjà morts, on ne peut les tuer définitivement et ils ne relèvent pas du cycle naturel de la vie.³⁷¹ Grâce à la bonne idée qu'a Jason de détourner leur attention en jetant une pierre au milieu d'eux, il survit. Dans le *Roman de Troie*, par contre, Jason ne risque rien, et se contente d'attendre que les guerriers finissent de s'entretenir sans lui prêter aucune attention.

On notera que ni Benoît ni Ovide ne donne de raison au combat, ce qui prend toute son importance dans le *Roman de Troie*. En effet, le but de l'expédition des Argonautes est la possession d'un

³⁶⁸ ... d'une main audacieuse il caresse leurs fanons pendants ...

³⁶⁹ Cette image rappelle l'histoire de Cadmus, qui sème les dents du dragon qu'il a tué. Les guerriers de Cadmus ne meurent pas tous, cependant, et les derniers survivants font la paix (Met. III vv. 35-130).

³⁷⁰ ... de même, après avoir reçu la figure humaine dans les entrailles fécondées de la terre, des guerriers se dressent au-dessus du champ qui les a mis au monde et, prodige plus étonnant encore, ils brandissent des armes nées avec eux.

³⁷¹ Dans le premier film relatant la conquête de la Toison d'Or, célèbre à l'époque pour ses effets spéciaux innovateurs, les guerriers sont des squelettes armés.

Don Chaffey (metteur en scène), *Jason and the Argonauts*, USA, Columbia Pictures Corporation, 1963.

espace, Pénélope. Et cette expédition initie la fin d'un autre espace, Troie. Si ces guerriers du champ de Mars sont un commentaire sur la guerre et que c'est sans la moindre raison que ces guerriers ressuscités reprennent un combat qui, pourtant, les a déjà menés à la mort une première fois, on peut se demander quelle était la raison de la première guerre, celle qui les a fait mourir. Or, on n'apprend pas cette raison non plus. Cette scène illustre l'action irréfléchie, les guerriers attaquant aussitôt sans se concerter et sans regarder à qui ils ont affaire. Force est de voir que dans la reprise irraisonnée du combat de guerriers morts une première fois dans une guerre sans cause, le seul espace à conquérir est la tombe, qui elle-même disparaîtra sous les fruits du champ labouré. Dans les *Héroïdes*, Pénélope reproche à Ulysse de tarder à revenir auprès d'elle en disant: "*Iam seges est, ubi Troia fuit*", on moissonne déjà sur l'emplacement de Troie (Her. I v. 53). Dans sa lettre, Pénélope donne les noms des guerriers qui se sont illustrés pendant la guerre, alors que les guerriers de l'île au mouton n'auront qu'une tombe anonyme. Dans le *Roman de Troie*, qui plus est, cette tombe est située sur une île, loin de la société. Nos deux textes transmettent une même notion, à savoir qu'il n'y a de place, dans un même espace, que pour la culture ou la guerre. Mais on y découvre aussi une menace: même enterrée, la guerre reste présente, puisque les guerriers peuvent renaître. Enfin, le salaire des guerriers n'est ni la renommée, ni un espace assurant leur avenir, ou alors, de façon renversée seulement, puisqu'ils ne gagnent au combat qu'un espace dans lequel ils ne vivront pas.

1953 *Les denz en traist, sin a semee*
 La terre qu'il aveit aree:
 1955 *Tantost en sont chevalier né,*
 De lor armes tuit adobé.
 En es le pas se corent sore,
 Ocis se sont en petit d'ore.

Comme ces guerriers ne menacent pas Jason dans le *Roman de Troie*, le jeune homme n'a plus de bataille à mener après son combat avec le dragon. En fait, il n'a que deux épreuves physiques à subir, les boeufs et le dragon, contre lesquels Médée l'a prémuni. Quant aux guerriers, Jason n'a pas besoin de protection. Il se contente d'assister à la bataille, comme le public de Benoît, la véritable épreuve doit être d'autre nature à ce moment-là. Ainsi, sur l'île au mouton comme plus tard à Troie, Jason déclenche la guerre, mais n'y participe pas. Dans les *Métamorphoses*, avant de parvenir à la Toison qui se trouve au bout du champ, suspendue à un arbre, il doit détourner l'attention du dragon qui le garde.

149 *Peruigilem superest herbis sopire draconem,*
 150 *Qui crista linguisque tribus praesignis et uncis*
 Dentibus horrendus custos erat arboris aureae.
 ...
 155 *Somnus in ignotos oculos ubi uenit ...*³⁷²

On pourrait supposer qu'un dragon est un être suffisamment surnaturel – et dangereux – pour être invincible. Or, l'épreuve n'est pas dans le fait que le gardien soit un dragon, c'est qu'il ne dort jamais et ne relève pas du cycle quotidien des humains. A la différence des taureaux et des guerriers, le dragon est reconnaissable aussitôt comme un être surnaturel. Il y a donc une gradation des dangers à surmonter pour conquérir la Toison. Après des animaux et des hommes d'apparence

³⁷² Il restait encore à endormir par la vertu des herbes le dragon vigilant qui attirait tous les regards par sa crête, ses trois langues et ses dents recourbées, monstre hideux qui gardait l'arbre resplendissant de l'éclat de l'or. ... Le sommeil gagne ces yeux qu'il ne connaissait pas ...

normale qui se révèlent être surnaturels, le dernier gardien à combattre est surnaturel d'apparence autant qu'en réalité. Sa vue déjà est destinée à faire peur. Une fois le dragon endormi, son aspect n'importe plus. Soumis au cycle de la journée, il se métamorphose en un gardien ordinaire, qui dort pendant sa garde. Les dragons³⁷³ ont en commun d'être tous deux vaincus grâce au savoir de Médée, les sortilèges étant à la mesure du défi: les herbes et l'incantation suffisent chez Ovide, alors que le Jason de Benoît doit être protégé quadruplement par l'oignement, la *figure/Ou erent escrit li conjure et li aneaus d'or*, puisqu'il doit vraiment combattre.

Spatialement, le parcours diffère d'un texte à l'autre, puisque contrairement à celui des *Métamorphoses*, le dragon de Benoît n'est pas au bout de l'espace dans lequel se trouve la Toison, il est de *l'autre part* du mouton.

1369 "... uns serpenz qui toz jorz veille,
1370 "Qui pas ne dort ne ne someille,
 "Le reguarde de l'autre part
 "Par tel engin³⁷⁴ e par tel art,
 "Que ja rien n'i aprochera
 "Si tost come sempres morra;
1375 "Quar feu giete ensemble e venin,
 "Qui tost li a doné la fin.

Dans les *Métamorphoses*, l'*aruum Mauortis* doit être traversé selon un parcours spatio-temporel linéaire aux dangers de plus en plus grands. Il faut aller d'abord vers les taureaux, puis survivre aux guerriers, pour arriver au dragon qui se trouve devant l'arbre auquel est pendue la Toison. Mais si le chemin est difficile, il va tout droit. Dans le *Roman de Troie*, la gradation du danger encouru n'est indiquée que dans la chronologie du récit – Benoît parlant des boeufs avant de parler du dragon – et dans le danger plus grand que représente ce dernier. Les boeufs et le dragon du *Roman de Troie* gardant le mouton chacun de leur *part*, on imagine donc que Jason va d'un côté du mouton d'abord, soumet les boeufs, les fait *arer* et va ensuite de l'autre côté combattre le dragon, revient aux *reies* pour semer les guerriers et recule pour les laisser se battre. Ainsi, le Jason de Benoît doit se remémorer un "récit" spatial et temporel plus complexe que dans les *Métamorphoses*.

Malgré son apparence naturelle de laine, la Toison, comme tout ce qui est dans le champ de Mars et sur l'île au mouton, relève du surnaturel, puisqu'elle est en or. Elle est suspendue à un arbre, qui lui-même relève de la forêt. Ainsi, la transmission et l'application du savoir relèvent des espaces sauvages dans les *Métamorphoses*. Une fois le dragon endormi, Jason s'en empare sans autre, elle n'est plus qu'une dépouille.³⁷⁵ Dans le *Roman de Troie*, se saisir de la Toison n'offre pas de

³⁷³ Benoît parle d'un *serpent*, mais le fait qu'il *feu giete ensemble e venin* en fait un dragon.

³⁷⁴ L'emploi d'*engin* indique que son aspect dangereux est produit par la force de l'esprit. Seul un savoir plus grand encore que celui qui a placé le dragon là est capable de le vaincre, et le dragon étant *merveillos* (RdT v. 1378), le savoir de Médée doit l'être encore plus.

³⁷⁵ Cette notion de dépouille est importante, mais pas en rapport direct avec la Toison. Dans le *Roman de Troie*, Benoît dit que Jason *en a mené s'amie./Quand ço avint qu'il s'en ala* (RdT vv. 2028-2029). Elle est *amie*, pas *spolia* Cependant, la *spolia altera* (Met. VII v. 157) est emportée (*portans*), l'*amie* est *en-menee*, la liberté de mouvement manque à Médée une fois qu'elle a transmis son savoir, quelle que soit la dénomination dont se sert l'auteur. Dans le *Roman de Troie*, Jason est téléguidé par les autres tout au long de l'épisode, mais à la fin, c'est Médée qui n'a plus de liberté de mouvement. Dans les *Métamorphoses* aussi, elle est emportée en Grèce, mais elle reprendra sa liberté de mouvement, rehaussée même, puisqu'elle saura voler.

difficulté non plus, même si le mouton est encore vivant. En résumé, les bêtes sauvages gardent un objet surnaturel qui représente un bienfait pour son possesseur dans les deux textes. Le surnaturel peut donc être aussi bien maléfique que bénéfique. Jason laisse derrière lui un champ pratiquement normal. Cependant, il y a une différence entre les *Métamorphoses* et le *Roman de Troie*, puisque le mouton reste en vie à Colcos, alors qu'il n'y a plus trace de la Toison dans le champ de Colchide. On imagine que dans l'*aruum mavortis*, la culture de la terre est possible, le champ ne servant à rien d'autre sans Toison d'Or. Dans le *Roman de Troie*, par contre, puisque le mouton reste en vie et que sa toison va repousser, la source de richesse n'est pas tarie. De plus, pour pouvoir cultiver le champ, il faudrait traverser constamment le bras de mer, l'effort serait trop grand, puisque la richesse repousse naturellement sur le mouton.

La comparaison des deux textes souligne que la division de Colcos en un labyrinthe de sous-espaces strictement délimités ne vient pas du texte d'Ovide, où des séparations géographiques telles que des corridors ou un bras de mer manquent et où la division de l'espace n'est pas géographique, mais relève de la crainte ou du respect devant les dieux. A reprendre les termes du Prologue, on dirait que les hommes et les *bestes* sont répartis dans des espaces bien *desevrés* à Colcos, ce qui n'est pas le cas en Colchide. Jason change aussi bien l'*aruum mavortis* que l'île au mouton en champ cultivable.³⁷⁶ Mais c'est la guerre qu'il répand – directement et indirectement – dans le *Roman de Troie*, non la culture, et son travail est vain, puisqu'il apporte la mort. Chez Benoît, tout ce qui arrive résulte de la réflexion, du savoir et de sa transmission, par des personnages qui tous tendent à l'intégration sociale dans leur espace d'élection. Dans les *Métamorphoses*, il en va tout autrement. Une fois les guerriers – ou mieux, la guerre –, enterrée, deux taureaux domestiqués paissent dans un champ normal, et si le dragon est encore là, il ne garde plus rien et se contente de dormir. Médée est partie, mais son savoir n'est plus nécessaire en Colchide, puisqu'on y revient à des dimensions humaines grâce à la culture effectuée par un Grec. Mais cette culture est-elle bien le fait de Jason, si celui-ci ne fait qu'appliquer le savoir de Médée? En fait, comme le dit la jeune fille, c'est un dieu qui l'a fait tomber amoureuse, et tout ce qui arrive *in dis est* (Met. VII v. 24), la métamorphose d'un champ de bataille en terre de labour aussi. L'origine divine du savoir de Médée ne fait que le confirmer.

Se souvenant de son père au moment où Jason lui demande de rajeunir le sien, la Médée d'Ovide revient en Colchide, en pensée du moins (Met. VII vv. 169-170), alors qu'aucun des personnages de Benoît ne revient à Colcos. Médée et son savoir emportés, cette île a perdu sa véritable merveille. Malgré la présence du mouton, dont la toison va repousser, la véritable richesse de Colcos est tarie. Cependant, cela n'est pas nécessairement définitif. En effet, nous avons vu que les habitants de Colcos diffèrent du reste du monde par l'intérêt pressé qu'ils portent à tout nouvel arrivant. Comme ils disposent de la première qualité nécessaire à l'acquisition du savoir, le zèle et la curiosité intellectuelle, Colcos redeviendra peut-être un espace de savoir.

ee) L'espace du retour – La Grèce

Ovide décrit le retour des Argonautes en un vers, presque aussi succinctement que le voyage aller, *victor Iolciacos tetigit cum coniuge portus / triumphant, il aborde avec son épouse au port d'Iolcos* (Met. VII v. 158). Il n'accompagne Jason que le minimum de temps – et de texte – nécessaire, le voyage du retour s'arrêtant au port, à la porte de la Grèce. Ainsi, il donne juste assez d'informations quant à ce voyage pour infirmer les craintes de Médée, pour laquelle les dangers de

³⁷⁶ L'espace du champ de Mars subit une métamorphose, ce qui semble aller à l'encontre de l'interprétation de Franz Bömer, qui dit: *Die Darstellung der Met. enthält, ... in ihrem ersten Abschnitt, der den Ereignissen in Colchis gilt, keine Verwandlungsgeschichte.*

Franz Bömer, *P. Ovidius Naso, Metamorphosen: Kommentar*, t. 3, Buch VI-VII, *op. cit.*, p. 197.

la traversée avaient servi d'argument contre Jason. Les parents grecs rendent grâce aux dieux d'avoir préservé leurs fils³⁷⁷ et la vie de l'espace grec reprend son cours.

159 *Haemoniae matres pro gnatis dona receptis*
 160 *Grandaeuque ferunt patres congestaque flamma*
Tura liquefaciunt inductaque cornibus aurum
*Victima uota facit ...*³⁷⁸

La hiérarchie est la même qu'en Colchide, mais les dieux qui règnent en Grèce protègent la vie de ses habitants. Si les parents grecs leur doivent une gratitude qu'escomptait Médée, il semble que la jeune femme voulait recevoir un salaire réservé aux dieux. Dans cette Grèce cultivée célébrant la vie, Jason amène une magicienne descendant des dieux et détentrice de leur pouvoir. Détentrice d'un savoir potentiellement dangereux – comme tout ce qui dépasse la mesure humaine –, Médée va appliquer ce savoir en Grèce. Au début, ce savoir reste bénéfique puisque Médée rajeunit Éson. Le second "rajeunissement", qui n'en est pas un, est encore justifiable, puisque sa victime, Pélidas, a usurpé le trône de Jason. Comme elle rétablit la justice en faisant assassiner Pélidas par ses filles, Médée semble avoir apporté en Grèce une justice que la Grèce, toute cultivée qu'elle soit, n'a pu fournir elle-même, puisqu'elle est l'apanage des dieux. Ces deux aspects manquent dans le *Roman de Troie*, où Médée ne fait qu'enseigner et n'intervient plus après la conquête de la Toison. Cette différence influe sur l'image que le public peut se faire de la Grèce.

Privant Colcos de ses merveilles et répandant la guerre, les Grecs du *Roman de Troie* ont un effet néfaste sur les espaces qu'ils visitent. Dans les *Métamorphoses*, par contre, la Grèce s'étend à travers le monde par sa culture, et l'image que s'en fait Médée, qui pourtant n'y est jamais allée, est celle d'un espace de rituels célébrant la vie.

49 *Te face sollemni iunget sibi perque Pelasgas*
 50 *Seruatrix urbes matrum celebrabere turba.*³⁷⁹

Elle imagine ce pays comme un lieu où Jason, reconnaissant, l'aura épousée non pas à la sauvette, mais à la lumière des torches solennelles, avec tous les rites d'usage. La réalité est différente. Si Jason rentre au port d'Iolcos *cum coniuge, avec son épouse* (Met. VII v. 158), il a épousé Médée. Mais on imagine mal qu'il ait eu le temps de le faire en Colchide, puisque Médée vient de trahir son père. S'il a eu lieu en cours de route, dans l'espace non-social de la mer, le mariage n'a pas pu être l'acte de reconnaissance sociale que Médée attendait. La Toison conquise, Jason sera le plus valeureux des jeunes Grecs. En épousant ce Grec supérieur, Médée s'imagine célébrée en Grèce plutôt qu'en Colchide, c'est un point important. Elle veut conquérir la Grèce non par la guerre,

³⁷⁷ Comme dans le *Roman de Troie*, c'est la génération des fils qui est partie à l'aventure. Il est à noter aussi que c'est aux dieux que les parents rendent grâce d'avoir protégé leurs fils, et non à Médée, comme celle-ci l'imaginait. Jason, lui, sait la gratitude qu'il doit à Médée.

164 ... *"O cui debere salutem*
 165 *Confiteor, coniunx, quanquam mihi cuncta dedisti,*
Excessitque fidem meritorum summa tuorum ..."

O toi à qui je dois mon salut, je l'avoue, chère épouse, tu m'as, il est vrai, tout donné et la somme de tes bienfaits envers moi a dépassé toute croyance ... Mais Jason n'exprime cette gratitude que pour demander un autre service.

³⁷⁸ *Les mères de l'Hémonie et les pères chargés d'ans, heureux d'avoir retrouvé leurs fils, portent des offrandes aux dieux; par leurs soins l'encens amoncelé fond sur les flammes; pour acquitter leur vœux, ils abattent les victimes aux cornes revêtues d'or ...*

³⁷⁹ *Il s'unira à toi à la clarté des torches solennelles et dans les villes des Pélasges des mères en foule proclameront qu'elles te doivent la vie de leurs fils.*

mais par sa propre renommée, issue de l'application de son savoir au profit de la culture grecque. Et elle ne veut pas la reconnaissance des fils, mais celle des mères restées en Grèce, qui ne considéreront pas la trahison de son père comme un manquement à la piété filiale, mais comme un acte salvateur assurant l'avenir de l'espace grec. De façon transposée, on pourrait dire que l'évaluation positive par "l'histoire" grecque importe plus que celle de "l'histoire" de Colchide. L'évaluation d'une action peut donc changer selon les espaces, à ce que croit Médée. Fille de roi, petite-fille d'un dieu, reine de Colchide par son savoir, ce qu'elle laisse est sans valeur en regard de la culture de la Grèce. Ainsi, les espaces se hiérarchisent selon leur degré de culture, et toutes les richesses du monde – représentant tous les espaces terrestres – ne sont rien à côté de Jason, qui répand la culture grecque dans le monde –grâce au savoir d'une magicienne barbare, paradoxalement. Comme il a forcé les taureaux sauvages à se rendre utiles, Jason met le dangereux savoir de Médée au service de la culture grecque. Cela rappelle le Prologue du *Roman de Troie*, où Benoît dit qu'il faut réinvestir le savoir acquis pour le faire fructifier – et pourtant, nous sommes dans le monde des *Métamorphoses*.

59 *Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis*
 60 *Aesonidem mutasse uelim ...*³⁸⁰

La Grèce étant, pour Médée, l'espace le plus désirable, elle souhaite recevoir, pour sa trahison, le *titulum seruatae pubis achiuae*. Ce titre de salvatrice de la jeunesse Achéenne accordé par la société grecque l'élèvera au-dessus des Grecs eux-mêmes, ce qui lui donnera le rang social le plus élevé. Comme l'avenir de l'espace le plus renommé dépend de Médée, sauver cet avenir – un crime dans son espace à elle – sera vu comme un exploit en Grèce. Sans la trahison de Jason, les applications du savoir de Médée seraient d'ailleurs restées bénéfiques pour la Grèce. Mais par sa démesure, ce savoir est potentiellement dangereux, et dès que Médée a des raisons de se venger, le rapport de forces bascule. Alors que la Colchide avait été soumise à la culture grecque par Jason, après la trahison du jeune homme, la barbare Colchide conquiert la Grèce à travers Médée, qui répand l'apanage de son pays d'origine, la mort.

ff) **Les espaces que Jason ne visite pas**

Dans le *Roman de Troie*, la trahison de Jason est punie deux fois, par deux instances différentes, en deux temps et deux espaces différents. Si les dieux punissent la trahison du serment, Jason est puni par la société aussi, même si ce n'est pas nécessairement la société de sa propre époque. En effet, Benoît dit à deux reprises que Jason se parjure en prêtant serment. Le public ne peut manquer d'évaluer négativement le jeune homme, et Benoît abandonne Jason dès que celui-ci abandonne Médée. Cette punition est adaptée à celui qu'on punit: Jason voulait gagner la gloire partout et en tous temps, c'est une honte aussi étendue temporellement et spatialement que devait l'être cette gloire qu'il reçoit. Si l'on se souvient que le public est censé adopter le *Roman de Troie* comme son histoire, on constate que celle-ci commence par un Grec qui trahit celle qui lui a permis de contrer la félonie de son oncle, un autre Grec. Cela ne conforte-t-il pas le public dans l'idée qu'il vaut mieux descendre d'un peuple de vaincus que d'un peuple de vainqueurs traîtres et félons?

Dans les deux textes, Jason ne voyage plus après sa trahison. Son voyage sera cependant continué par d'autres personnages, chaque voyageur répondant à la façon des deux Jason de voyager. Dans le *Roman de Troie*, Jason reste le meilleur des navigateurs et si Hercule le remplace pour rallier les Grecs, il ne voyagera que dans des espaces connus. Même renvoyé du récit, Jason reste le marin émérite qui a – probablement, dit Benoît – traversé la mer le premier. Comme il voulait voir des

³⁸⁰ ... à moi enfin l'homme pour qui je donnerais tous les trésors de l'univers, le fils d'Éson!

espaces inconnus et conquérir le monde par l'esprit, il disposait du zèle que Benoît veut voir chez un élève. Pourtant, il fait de son voyage un échec et si la conquête de la Toison réussit, celle du savoir échoue. Le voyage de Jason déclenche le voyage d'Hercule, qui, quant à lui, ne veut rien apprendre, mais se venger. Pire, Hercule rallie les Grecs en leur promettant l'or de Troie. Ce voyage, qui n'est plus entrepris par curiosité intellectuelle ou par désir de prouver sa vaillance, va déclencher l'attaque de Troie et causer tant de malheurs que le début printanier par lequel Benoît initie la première destruction de Troie en devient presque cynique.³⁸¹ Ce second début printanier comporte un vers de plus que celui de l'embarquement de Jason (RdT vv. 953-961), Benoît donnant deux départs au récit de la guerre, le départ à l'aventure servant de répétition générale au départ à la guerre. A peine plus court, le premier départ est l'ébauche du second, Benoît se servant encore de la structure fondamentale du *Roman de Troie*, qui consiste à donner un modèle réduit avant de montrer une construction plus élaborée. Parce que le second départ est à peine plus long que le premier, l'effet railleur causé par la répétition prévaut sur l'alternance modèle-réduit/construction-élaborée, cependant.

Chez Ovide, le voyageur Jason est plus que remplacé, il est supplanté par Médée. En mer, il n'a fait que survivre tant bien que mal dans un espace dangereux, et ses talents de voyageur ne sont que de dimensions humaines. Médée, quant à elle, volera, maîtrisant le ciel, l'espace divin. Comme le Jason du *Roman de Troie*, elle visitera des espaces inconnus, allant cueillir des herbes magiques pour rajeunir Eson, et s'échappant d'Iolcos après le meurtre de Pélidas, au moyen d'un char tiré par des dragons. Enfin, après sa tentative de perdre Thésée, elle se soustraira à toute punition en disparaissant grâce à son savoir – et tout en démontrant celui-ci.

424 *Effugit illa necem nebulis per carmina motis.*³⁸²

Qui plus est, grâce au savoir surnaturel qu'elle tient des dieux, elle voyage au-dessus de ces espaces, secondée par des êtres surnaturels, des serpents ailés. Contrairement à la Médée de Benoît, qui ne fait qu'une traversée jusqu'à Pénélope sous la conduite de Jason, la Médée d'Ovide, qui commence par voyager comme *spolia altera* portée par Jason, finit par voyager seule et sans peine, grâce à son savoir, puisque c'est par des formules magiques qu'elle se soustrait aussi bien aux contingences des espaces humains qu'à celles de l'espace du texte, [*carmen*] *per carmina effugit*. Dans les *Métamorphoses*, Médée est véritablement celle qui maîtrise tous les espaces, autant humains, terrestres, que divins. Et surtout, elle quitte l'espace du poème au moment de son choix, au moyen d'un autre poème. Christine Binroth-Bank dit de cette fin qu'elle est un

³⁸¹

2183 *Quant vint el tens qu'iverz devise,*
 Que l'erbe vert pert en la lise;
 2185 *Lan que florissent li ramel,*
 Que doucement chantent oisel,
 Merle, mauviz et oriol
 E estornel e rossignol,
 La blanche flor pert en l'espine
 2190 *E reverdeie la gaudine;*
 Quand li tens est douz e soés;
 Lor partirent des porz les nes.

Le lien étroit entre l'aspect temporel et spatial du *Roman de Troie* est illustré par Emmanuèle Baumgartner, qui note l'importance de l'alternance des *reverdies* et des traversées structurant le texte de Benoît.

Emmanuèle Baumgartner, "Vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, pp. 39-48 et 45.

³⁸² *Médée échappa à la mort au milieu d'un nuage, amassé par ses enchantements.*

unauffälliges Entgleiten qui suggère que *die Aneinanderreihung von Gewalttat und Flucht [sich] noch endlos fortsetzen liesse und Medea niemals zur Ruhe komme*³⁸³. Plutôt qu'une image de mouvement perpétuel, il semble qu'on garde une impression de supériorité, comme si Médée supplantait le poète lui-même. Invisible, elle se dérobe à son emprise. Il ne peut plus parler d'elle si on la voit plus, et son moyen pour disparaître est un *carmen* de force plus grande que le sien, dont on n'apprend pas la teneur, toutefois, le savoir de la Médée d'Ovide restant secret jusqu'au bout. Cette notion de *carmen*, cependant, nous ramène vers la Médée de Benoît, qui pourrait être le premier maillon de cette chaîne de transmetteurs dont se réclame Benoît. La Médée d'Ovide transcende le temps et l'espace en faisant un meilleur *carmen* que celui de son propre créateur, et la Médée de Benoît initierait la transmission d'une histoire qui va devenir celle du public de Benoît. Les deux Médée font aussi bien, sinon mieux que leur narrateur, et leur magie s'améliore en cours de récit, passant de la maîtrise du temps et de l'espace à un acte de création poétique.

Le dernier voyage de la Médée des *Métamorphoses* n'est pas une quête, mais une fuite. Ses crimes étant tous de caractère social, elle ne peut espérer une évaluation différente de ses actions que dans un espace non-social. Et comme les espaces non-sociaux sont toujours liés aux dieux, il ne lui reste d'ouvert que l'espace divin. Cela nous ramène au droit de séjour dans un espace, qui ne peut être conféré que par le maître de cet espace. Sans être explicité, ce droit de séjour est démontré, Médée étant tirée dans les airs par des serpents ailés. On pourrait imaginer que Médée a toujours détenu ce savoir sans l'appliquer. Mais si elle disposait du char céleste pour fuir la Colchide, il n'était pas nécessaire de démembrer son frère pour ralentir ses poursuivants. Le moyen de locomotion ne se contente pas de permettre la fuite, il exhibe Médée dans sa supériorité. On peut se demander comment la jeune femme a mérité un si bon salaire, puisqu'elle a enfreint la piété filiale et mené son espace natal à sa perte pour répandre, par l'application de son savoir, la mort à travers la Grèce. En fait, si elle a bien enfreint la piété filiale, elle n'a pas enfreint celle qu'elle devait aux dieux. Comme tous les crimes de Médée sont commis au nom de son contrat avec Jason, les dieux ne font que garantir ce contrat en facilitant sa fuite.

Même si c'est à juste titre que Stefania Cerrito souligne combien l'action de Médée est positive dans le *Roman de Troie*³⁸⁴, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle est moins bien récompensée que la Médée d'Ovide, qui conquiert tous les espaces et disparaît au moment où elle n'a plus besoin des humains – pas même de nous, le public d'Ovide. Elle démontre la supériorité de son pouvoir poétique en se soustrayant à l'emprise du poète lui-même. La Médée de Benoît, quant à elle, ne sait pas voler.³⁸⁵ Abandonnée par Jason et par Benoît, elle pourrait encore avoir besoin de *nos*, le public de Benoît, pour transmettre la vérité sur la conquête de la Toison d'Or.

b) L'espace divin

En examinant les espaces dans les *Métamorphoses* et le *Roman de Troie*, on constate que chaque personnage a un espace d'élection. Un droit de séjour dans un espace est une place aussi bonne que possible dans une société, c'est pourquoi personne ne veut vivre en mer. Ce désir d'intégration optimale dans un espace d'élection est le moteur de toutes les actions. Mais il ne suffit pas de l'obtenir, il faut qu'elle soit assurée à long terme. L'évaluation des espaces humains est la même

³⁸³ Christine Binroth-Bank, *Medea in den Metamorphosen Ovids: Untersuchungen zur ovidischen Erzähl- und Darstellungsweise*, op. cit., pp. 149-151.

³⁸⁴ Stefania Cerrito, "Les métamorphoses de Médée au Moyen Âge: Analyse du mythe dans les versions françaises, italiennes et espagnoles", op. cit., en particulier p. 43.

³⁸⁵ Comme elle ne se venge pas elle-même, la Médée du *Roman de Troie* n'encourt aucune punition qui la forcerait à fuir par les airs. Cependant, son savoir lui permettrait d'en créer l'illusion: *s'ele vousist, ço fust viaire/Que volisseiz par mi cel aire* (RdT vv. 1225-1226).

dans les deux textes. Dans l'espace de la Toison, on ne séjourne que pour prendre une merveille dont la possession assure l'intégration en Grèce. Dans les *Métamorphoses*, il existe un espace meilleur encore, le ciel, alors qu'il faut se contenter des espaces terrestres dans le *Roman de Troie*. Le moyen de joindre son espace d'élection est la transmission du savoir de Médée, mais cette transmission est "récompensée" de deux façons différentes. En effet, si la Médée de Benoît rejoint son espace d'élection, il n'est pas dit qu'elle y reçoit une bonne place, même pour un temps, puisque Jason l'abandonne. Dans les *Métamorphoses*, la transmission est finalement récompensée par l'intégration chez les dieux, Médée gagnant au change un espace entièrement neuf. Médée finit-elle sa vie au ciel? Ovide n'en dit rien, mais la dernière image que l'on garde d'elle est celle d'une figure céleste.

Qui d'autre parvient à joindre son espace d'élection? Peleüs doit abandonner sa place et son espace à Jason. Quittant Pénélope, il part à Troie avec Hercule. Il est vrai qu'il a besoin de conquérir un nouvel espace à transmettre à son fils, Achille. Pour Pélidas, quant à lui, mourant de la main de ses propres filles, la question en se pose même pas. Quant à Jason, ni dans le *Roman de Troie*, ni dans les *Métamorphoses*, il ne vit heureux et honoré en Grèce jusqu'à la fin de ses jours. S'il rentre avec la Toison et gagne, dans un premier temps, cette place d'exception qu'il souhaite, cela ne dure pas. Dans les *Métamorphoses*, il n'est dit que par allusion où Jason finit sa vie. Comme Médée doit fuir après le meurtre de Pélidas et que ce n'est qu'après cette fuite qu'elle tuera ses enfants, échappant à la vengeance de Jason, on peut penser que le couple n'est plus à Iolcos au moment de la trahison de Jason. Celui-ci a donc déjà perdu sa place dans sa société d'élection au moment de sa mort. Comme en perdant sa nouvelle épouse, il perd son avenir, et aucun droit de séjour ne lui serait plus utile. Quant au Jason du *Roman de Troie*, Benoît annonce sa trahison, qui sera punie.

2039 *Trop l'engeigna, ço peise mei;*
 2040 *Laidement li menti sa fei.*
 Trestuit li deu s'en corrocierent,
 Qui mout asprement l'en vengierent.

Benoît ne décrit pas cette vengeance. Il est vrai que pour Jason, la punition la plus dure est de parler, comme le fait Benoît, de sa trahison. Jason a gagné la plus grande gloire de tous les temps³⁸⁶, qui lui assure l'intégration sociale en tous temps et en tous lieux. Mais il ne jouit pas un instant de cette gloire dans l'esprit du public, puisque Benoît dit qu'il ment à Médée au moment même où il prête serment (RdT v. 1636). Ainsi, Benoît refuse cette renommée avant même que Jason ne l'ait acquise. De plus, il lui retire, sinon la vie, du moins la vie littéraire. Sans droit de séjour dans cet espace du texte à suivre où règne Benoît, sans existence dans ce récit de la guerre qui deviendra la nouvelle histoire de l'espace *romanz*, Jason ne fera pas partie des vainqueurs de Troie. Il ne jouera plus aucun rôle dans l'histoire des ancêtres d'élection du public. L'abandon honteux de Jason par Benoît punit l'abandon de Médée, et réhabilite la jeune femme dans son rôle d'enseignante avisée. Ainsi, Jason ne peut vivre dans aucun espace social, ni dans le récit de Benoît, ni dans l'esprit du public, puisque sa trahison de Médée est connue partout. Benoît, qui pourtant a construit son héros, lui retire tout droit de séjour dans l'espace *romanz*.

Médée aussi veut vivre en Grèce. Dans le *Roman de Troie*, elle parviendra dans son espace d'élection, puisque Jason l'emmènera chez lui après les festivités à Colcos. On imagine qu'elle termine sa vie en Grèce. Elle parvient donc à joindre son espace d'élection, mais ne sera pas reine de Pénélope. Joindre son espace d'élection ne suffit donc pas, il faut maintenir la place qu'on s'y est faite dans le temps. Et ce qui assure la pérennité d'un droit de séjour dans un espace, c'est l'ancrage

³⁸⁶ RdT vv. 843-844.

dans une société, une famille, comme nous l'avons vu. L'essentiel est donc que l'intégration sociale n'est garantie à long terme que dans l'espace natal de chacun. La folie de Médée n'était pas d'avoir aidé Jason, de lui avoir transmis son savoir, ni même de l'avoir aimé, mais bien d'avoir, par excès d'amour, abandonné sa famille et sa société. Si cet excès fait écho à la démesure qui met en danger la vie sociale dans les *Métamorphoses*, il n'est pas le fait des dieux. Dans le *Roman de Troie*, on ne quitte donc pas impunément son espace natal. Cette notion manque dans les *Métamorphoses*, où les dieux prennent simplement Médée chez eux lorsque celle-ci a épuisé ses possibilités d'intégration dans les espaces humains.

Ainsi, la Médée du *Roman de Troie* ne reçoit que la moitié de ce qu'elle a demandé dans son contrat, l'espace, mais pas l'intégration sociale renforcée qu'elle souhaitait, ni la durée temporelle de cette intégration. Après son abandon par Jason, elle est abandonnée par Benoît et n'a plus d'espace vital, alors que la Médée des *Métamorphoses* pourrait continuer sa vie, sa constance étant récompensée à deux reprises, puisqu'elle rejoint d'abord la Grèce, et ensuite l'espace divin.

C. Conclusion - Les trois élèves de Médée: Jason - Darès - Le public

Comme le Prologue du *Roman de Troie* souligne l'importance de ne transmettre que ce qu'on a vu de ses propres yeux ou trouvé dans le texte d'un témoin oculaire, il doit être permis de s'interroger sur le récit de la conquête de la Toison. Qui, dans l'idée de Benoît, était censé l'avoir transmis? On peut argumenter que la conquête de la Toison d'Or ne fait que déclencher une guerre qui appartient à l'histoire, sans en faire elle-même partie, ce qui nous ramènerait à la théorie que Colcos ne fait pas partie du monde réel. Mais on pourrait aussi mener l'enquête à la façon d'un détective, en partant du point de vue que la théorie du Prologue est appliquée aussi dans le récit de l'expédition des Argonautes. Alors, la conquête de la Toison ne peut avoir été racontée que par Jason ou Médée. Jason n'ayant pas intérêt à ce que l'on sache comment il a gagné la Toison, la vérité n'a pu être transmise que par le seul témoin oculaire, Médée. Cela ferait de son texte le récit qui précède et complète celui de Darès. D'un point de vue pratique, c'est possible: si elle donne un texte écrit à Jason, elle sait lire et écrire.

A mener cette théorie un peu plus loin, la question serait de savoir pourquoi, quand et comment Médée relate que Jason lui doit la Toison. Le pourquoi est évident: tant que Jason tient sa promesse d'aimer et d'honorer la jeune femme, celle-ci n'a pas de raison de révéler qu'elle l'a aidé, alors qu'après la trahison, c'est une autre affaire. Le quand et le comment sont plus importants. Si Médée a noté ce qui s'est passé, sa transmission précède le journal de guerre tenu par Darès, au moins dans la mesure où elle décrit des événements précédant la guerre. Si elle l'a fait rapidement, comme le requiert le Prologue, la fixation par écrit précéderait, elle aussi, le début de la guerre. Ainsi, le texte de Médée compléterait le texte de Darès en ajoutant au récit de la guerre le récit de sa cause. L'effet est le même que celui du Prologue quand Benoît va chercher du savoir dans le passé. De la guerre au récit de sa cause, on remonte le temps. Comme c'est en Grèce que Jason abandonne Médée et que le texte de Darès parvient en Grèce après la chute de Troie, les deux textes s'y sont rejoints naturellement, éventuellement dans une armoire à livres. Cependant, une partie du texte supposé de Médée doit décrire le pourquoi de l'expédition et le voyage des Argonautes de Pénélope à Colcos. Comment Médée peut-elle connaître cette partie-là, puisqu'elle n'y a pas participé? En fait, elle a pu noter le récit qu'un des Argonautes lui en a fait à la cour d'Oïtès. Benoît ne dit pas qui, des Argonautes, lui raconte le voyage, mais il met l'accent sur le zèle que Médée met à s'enquérir de ce qui a amené les Grecs à Colcos.³⁸⁷ On pourrait objecter,

³⁸⁷ Il faut noter qu'Oïtès ne fait venir Médée que lorsque les Argonautes ont déjà dit *qui il esteient,/Ou aloënt e dont veneient* (RdT vv. 1201-1202). Si elle apprend qui ils sont et comment s'est passé leur voyage

bien sûr, que ni Hercule, ni Jason n'a percé à jour le plan félon de Peleüs, alors que le texte de Benoît explique pourquoi Peleüs veut se débarrasser de son neveu. Comment Médée a-t-elle pu le savoir? Eh bien, nous avons vu que Jason ne voit pas le piège de son oncle parce qu'il ne réfléchit pas. En entendant raconter le défi posé par Peleüs à Jason, Médée, qui elle, réfléchit fort bien, a pu comprendre que l'offre n'était qu'un piège, et a deviné les raisons cachées de cette offre. Quant aux détails que Médée ne peut deviner, comme la durée de la réflexion de Peleüs, par exemple, ils peuvent très bien provenir non pas de Médée, mais de Benoît, qui a annoncé de *bons dits* dans son Prologue. Ainsi, le récit de Médée et celui de Benoît se seraient fondus en un seul, et sans eux, le public de Benoît n'aurait rien su de la *carrière*³⁸⁸ de Jason.

A suivre ce raisonnement jusqu'au bout, ce n'est pas Darès qui marque le début de la transmission de la matière de Troie, mais le souhait de Médée, avant même la transmission de son savoir à Jason, d'apprendre les aventures des Argonautes. Tout au début de la nouvelle histoire de l'espace *romanz*, il y a donc le zèle de Médée, reine de l'espace du savoir, à connaître le passé et à accumuler du savoir historique. Comme la guerre est la conséquence de la conquête, il était logique de joindre les deux textes et de faire précéder le texte de Darès par celui de Médée. Cependant, Benoît ne dit pas qui les a joints. Dans le Prologue, il se démarque de ses enseignants en choisissant lui-même son élève d'élection. De même, on peut imaginer Médée faisant comme lui, choisissant Darès pour lui transmettre son récit, et surtout, mettant plus de soin à choisir son second élève qu'elle n'en avait mis à choisir le premier.

Entre le savoir qu'elle a transmis à Jason et celui qu'elle a – peut-être – transmis à Darès, il y a une différence notable et une ressemblance frappante. Le savoir transmis à Darès n'est pas un savoir surnaturel qui permet de maîtriser des bêtes féroces, ce savoir-là n'étant d'aucune utilité en Grèce. C'est un savoir historique, qui permet de tirer du passé des leçons pour l'avenir. Entre le savoir surnaturel qui permet de conquérir la Toison et le savoir historique qui pourrait permettre aux guerriers d'éviter d'engager une guerre par manque de réflexion, il y a cependant un point commun, à savoir qu'en un moment et en un endroit précis, sa transmission préserve la vie et assure l'avenir. En bonne enseignante, Médée transmet à chacun de ses élèves ce qui leur est le plus utile dans une situation donnée. Il faut donc réviser la théorie des salaires élaborée plus haut: la Médée de Benoît ne reçoit pas un mauvais salaire, au contraire: elle reçoit, pour sa double transmission de savoir à Jason et à Darès, l'intégration durable dans la société de l'espace *romanz*, qui est l'espace de l'avenir. Après l'échec de sa transmission à Jason, elle a appris à mieux choisir son élève, et a réinvesti ce qu'elle avait appris au cours de cette première transmission. Elle ne sait pas voler et elle n'est pas reçue dans l'espace des dieux, c'est vrai, mais son nom traversera l'espace et le temps grâce à cette transmission du savoir dont elle est le premier chaînon. Et comme avant le récit de sa propre histoire, elle place un récit qu'on a dû lui transmettre, le premier devoir qu'elle remplit, c'est celui de l'élève zélée qui va chercher du savoir en remontant le temps, avant de transmettre à son tour le savoir fraîchement conquis. A cet élève potentiel qu'est le public, Benoît donne le choix entre deux modèles: le Grec Jason, le mauvais élève, et – peut-être – le Troyen Darès, guerrier valeureux, élève modeste et enseignant parfait. C'est au public de choisir.

Quant aux deux auteurs, leur façon de décrire les espaces met en évidence leur façon d'aborder la transmission du savoir. Contrairement à Benoît, Ovide se contente d'allusions pour décrire les espaces et présuppose un grand savoir de la part de son public. La démarche de Benoît est tout autre et à la fin du récit, un public attentif ne devrait plus avoir de lacunes autres que celles de Benoît lui-même. Le *Roman de Troie* raconte la conquête de la Toison d'Or comme une *estoire* qui

jusqu'à Colcos, ce n'est que parce qu'elle *bien ot enquis e demandé/Dont cil erent, de quel regné* (RdT. vv. 1255-1256).

³⁸⁸ Le terme est repris de Marc-René Jung, "Die französische Trojalegende im Mittelalter", *op. cit.*, p. 10.

ja retraite ne fust ancore (RdT v. 129-131) à un public qui ne connaît rien encore, sinon les quelques noms historiques auxquels Benoît accroche son récit. Après avoir entendu le récit de Benoît, même un public ignorant connaît le déroulement complet de la guerre, depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à la réconciliation finale des deux fils d'Ulysse, et il peut transmettre ce savoir à son tour. Le public d'Ovide, par contre, n'est pas tant censé écouter pour apprendre que pour reconnaître des choses qu'il connaît déjà sous une autre forme. Il revoit des espaces qu'il connaît déjà, alors que Benoît fait conquérir à son public des espaces nouveaux. Dans ces mondes nouveaux, son public reconnaîtra pourtant certaines choses, peut-être présentées sous une autre forme, mais comparables à son monde à lui, et il comprendra mieux son propre monde grâce à ce savoir nouvellement acquis, afin d'assurer son avenir. En effet, une image aussi frappante que des guerriers qui se relèvent de la tombe pour continuer un combat dans lequel ils mourront tous ne peut manquer de frapper un public guerrier, par exemple, surtout si ce monde guerrier est opposé au monde du savoir, qui offre autre une voie vers la renommée que la mort au combat.

Là où Benoît veut transmettre autant de savoir que possible, le texte d'Ovide, quant à lui, enseigne grâce à une multitude d'allusions à d'autres récits. Ovide pousse son public à compléter son savoir à d'autres sources que les *Métamorphoses*, alors que Benoît conduit un public ingénu jusqu'au savoir complet, qu'il met sous une forme avenante pour mieux le faire apprendre. Il lui fournit tout le savoir dont il a besoin pour pouvoir éventuellement enseigner à son tour, c'est vrai, et ce public ne doit qu'écouter attentivement. Mais Ovide fait apprendre aussi, même s'il le fait de façon tout autre. En ne transmettant pas le savoir complet, il met son public au défi et fait acte d'émulation en disant: "Si tu ne comprends pas tout, c'est qu'il y a plus à trouver". Il envoie son public vers d'autres sources. Comme aller chercher du savoir pour compléter le texte d'Ovide est plus astreignant qu'écouter celui de Benoît, seule une petite partie du public d'Ovide fera cette démarche, c'est vrai. Mais ceux qui la feront en profiteront, ils disposeront d'un réseau de savoir reliant les différentes sources pour en faire un "texte" plus étendu, un espace de savoir plus grand que celui des *Métamorphoses*. On ne comprend pas les *Métamorphoses* sans en apprendre plus, avant ou après les avoir lues, si tant est qu'on veuille apprendre, le zèle restant la condition première à l'acquisition du savoir.

Le rapport de Benoît à ses sources est tout autre, il prétend détenir seul le savoir vrai. En effet, pour qui ne sait ni le grec³⁸⁹, ni le latin et ne peut aller lire les textes de Darès et de Cornélius, Benoît est la seule source de savoir atteignable sur la guerre de Troie. Et comme Benoît prétend suivre *la matire* (RdT v. 144) et que le récit de la chute de Troie *ne plus ne meins n'a mestier* (RdT v. 137), tout ce qu'il y a à savoir est sur la table, il ne s'agit que de *bien oïr* ce que transmet Benoît pour disposer de tout le savoir nécessaire. Il n'est pas nécessaire de voyager pour trouver du savoir, il suffit d'écouter. Si apprendre semble être plus facile chez Benoît que chez Ovide, cet apprentissage requiert une attention soutenue, et une réflexion constante tout au long du récit: on n'enregistre pas passivement, il faut constamment comparer ce que l'on apprend à ce que l'on sait déjà. Le public d'Ovide, par contre, peut se permettre de manquer quelque chose, puisque dans le pire des cas, il comblera la lacune causée par son inattention grâce à une autre source consultée plus tard. C'est pourquoi Benoît doit s'assurer de l'attention soutenue de son public et lui fait faire un exercice pour tester le degré de cette attention. Au dernier vers du *Roman de Troie*, si le public a bien écouté, il en sait autant que Benoît, et Pénélope, Colcos et Troie sont des espaces connus, conquis, grâce à son savoir, par Benoît pour servir de nouvelle histoire à l'espace à venir, celui du *romanz*. En partant conquérir Troie, Benoît emmène son public avec lui pour le faire participer à cette conquête d'un espace hors de toute portée temporelle et spatiale, un passé neuf, qui changera l'avenir.

³⁸⁹ Le texte de Darès qu'a trouvé Cornélius est en grec, selon Benoît.

En revenant à la notion de contrat de lecture, nous voyons combien la part du public diffère dans les deux textes. Le public de Benoît, qui suit celui-ci dans un temps et un espace neufs, est livré à Benoît, et prisonnier du texte. Ne sachant rien, ou presque, sur la chute de Troie, il ne peut qu'enregistrer le savoir qui lui est transmis, pour remplir sa banque de données. En entendant parler de Jason, par exemple, il peut cependant réfléchir à ce qu'il ferait s'il se trouvait dans la même situation. Le public d'Ovide dispose déjà d'un certain savoir, ce qui le rend plus indépendant. Si son programme de restitution de données fonctionne parfaitement, il peut aussi relever une erreur. On imagine que si Médée était présentée comme petite-fille de Vulcain, par exemple, le public d'Ovide relèverait ce lapsus. Mais le fait que le public de Benoît est prisonnier du *Roman de Troie* a un grand avantage didactique: ne sachant rien, le public ne compare le *Roman de Troie* qu'à lui-même – et éventuellement à sa propre expérience –, ce qui augmente ses chances de remarquer les incohérences intentionnelles de Benoît, malgré la longueur du récit. Comme ces incohérences-monolithes témoignent du degré d'attention du public, ce manque de savoir préalable rend le public plus réceptif, ce qui facilite la tâche d'enseignant de Benoît.

En reprenant l'image de l'école, on pourrait dire que les élèves de Benoît sont en première classe, alors qu'Ovide enseigne aux élèves plus avancés. On pourrait croire à un développement vers un enseignement de qualité plus simple, voire moindre, entre Ovide et Benoît, mais cela ne peut être le cas, si ce retour à la simplicité véhicule une question aussi essentielle que celle du déclenchement d'une guerre exemplaire et indique comment empêcher sa répétition.

VI. LES CONTRATS

Dans la chronologie des représentations de Médée qu'établit Inge Stephan, il apparaît qu'au début du XXI^e siècle, la jeune femme est généralement perçue comme infanticide, et même si les *gender studies* trouvent des excuses à ce meurtre, la meurtrière a éclipsé l'enseignante³⁹⁰. Dans le *Roman de Troie*, l'enseignante Médée disparaît peu après son enseignement, et la comparaison avec les *Métamorphoses* souligne combien Benoît précipite la fin de son histoire.³⁹¹ Contrairement à la Médée d'Ovide, celle de Benoît ne venge pas elle-même la trahison de Jason, ne fuit pas et ne recommence pas sa vie ailleurs. Elle n'est montrée que tant que sa magie était bénéfique, ce qui met en valeur la transmission de son savoir à Jason. Werner Schröder parle à juste titre d'un *zu plötzlichen Abbruch einer bekannten Geschichte*³⁹². En comparant le *Roman de Troie* à sa mise en prose la plus ancienne, Stefania Cerrito relève même que cette mise en prose doit souligner que la vengeance n'appartient pas à *nostre matiere*, si elle veut rester fidèle à l'esprit du *Roman de Troie* tout en racontant la suite de la vie de Médée.

Cet abandon inopiné des deux premiers personnages principaux laisse une impression de manque. On peut y voir un monolithe supplémentaire, un de ces objets incongrus placés dans le *Roman de Troie* pour nous faire réfléchir. Benoît abandonne Médée aussi rapidement que le fait Jason, et il l'abandonne la première, le jeune homme étant encore montré recevant le *grant pris* dû à la conquête de la Toison d'Or. Mais ensuite, Benoît refuse de continuer:

- 2061 *De sa vie ne de son fait*
 Ne sera plus par mei retrait:
 Jo ne le truis pas en cest livre,
 Ne Daires plus n'en voust escrire,
2065 *Ne Beneeiz pas ne l'alonge,*
 Ne pas n'i acreistra mençonge.

Chose surprenante, il précise même que raconter la suite des aventures de Jason serait *mençonge*, parce que Darès, sa source, ne veut pas en *escrire* plus. Selon ce critère, tout ce qui a trait à Médée serait *mençonge* aussi, puisque Darès ne parle pas d'elle du tout. Cependant, selon notre hypothèse que le voyage à Colcos raconterait une incursion dans un monde irréel, parler de Médée n'est pas *mençonge*. Médée relève de la théorie du Prologue et du monde du savoir, contrairement à Jason, qui ne fait qu'une incursion à Colcos, au cours de laquelle il acquiert du savoir. Mais l'effet de cette incursion ne dure pas. La dernière action de la sage Médée, trop aimer et quitter Colcos pour suivre cet amour, est qualifiée de *grant folie*.

- 2030 *Grant folie fist Medea:*
 Trop ot le vassal aamé,
 Por lui laissa son parenté,
 Son pere e sa mere e sa gent.

³⁹⁰ Inge Stephan, *Medea : Multimediale Karriere einer mythologischen Figur*, op. cit., pp. 1-5.

³⁹¹ Stefania Cerrito, "Mes en nostre matiere n'appartient pas": La vengeance de Médée dans le *Roman de Troie* et sa mouvance", op. cit., p. 104.

³⁹² Werner Schröder, *Über die Scheu vor der Tragik in mittelalterlicher Dichtung*, München, Wilhelm Fink, 1992 (Abhandlungen der Marburger Gelehrten Gesellschaft 22), p. 7. Voir aussi le chapitre sur les séquences du mythe de Médée dans: Duarte Mimoso-Ruiz, *Médée antique et moderne. Aspects rituels et socio-politiques d'un mythe*, Paris, Ophrys, 1982, pp. 9-25.

2035 *Assez l'en prist puis malement;*
 Quar, si com li Autors recontre,
 Puis la lascia, si fist grant honte.
 El l'aveit guardé de morir:
 Ja puis ne la deüst guerpir.

La folie n'est pas de transmettre son savoir, mais de quitter sa famille par excès d'amour. La démesure pousse à la folie, et l'amour de Médée n'est pas inspiré par les dieux dans le *Roman de Troie*, puisque Médée choisit librement de suivre Jason.³⁹³ Et comme elle-même dit être folle (RdT v. 1495), c'est délibérément qu'elle choisit la folie et renonce à l'intégration sociale dans l'espace natal, dont nous avons vu qu'elle est la seule intégration garantie à long terme.³⁹⁴ Or, on ne quitte ni son espace natal ni son lignage pour toujours, au contraire, on s'en sépare pour surmonter une difficulté empêchant qu'on s'y intègre. Douglas Kelly relève que la force excessive de ce lien entre un individu et ce qu'on pourrait définir comme sa parenté, son lignage ou sa société, cause une grande partie des malheurs dans le *Roman de Troie*. Le motif, implicite, mais important, des luttes intestines dans le texte de Benoît est introduit par le conflit originel entre oncle et neveu, Peleüs envoyant son neveu à la mort.³⁹⁵ Dans l'introduction à *Medieval French Romance*, Douglas Kelly précise qu'un personnage ne recherche la solitude que pour prouver sa valeur, après la constatation d'un manque qui rend impossible son séjour dans la société. Même si les raisons de quitter cette société varient selon les auteurs et les siècles, une fois le manque réparé, le personnage principal se voit toujours reconnaître une place de choix dans la société idéale de l'espace qu'il avait dû quitter. L'individu ne tire sa valeur que de son ascendance, son pays, son rang social et sa contribution à l'ordre social, d'où l'importance accordée aux indications de temps et d'espace. En particulier, le manque causant l'exclusion sociale s'exprime par l'anonymat, comparable à un état de bête ou de folie, qu'un personnage doit garder pendant un certain temps dans certains romans de Chrétien de Troyes.³⁹⁶ Ce manque est toujours réparé à la fin de l'épisode, et le personnage retrouve son nom dès qu'il est réintégré à la cour.

Nous voyons Médée, prise de folie, abandonner son espace natal sans intention d'y revenir et récolter l'abandon. Ainsi, elle abandonne cette intégration que Jason cherche à obtenir. La comparaison avec les *Métamorphoses* illustre bien la différence entre les deux départs de Colchide, la Médée d'Ovide encourant une punition si atroce qu'elle est forcée de démembrer son frère pour empêcher que son père ne la rattrape. Criminelle, elle *doit* partir, alors que la Médée de Benoît, devrait, selon toute raison, rester à Colcos.

³⁹³ A propos de l'intervention d'*Amors* blessant les protagonistes du *Roman de Troie* et de la folie amoureuse, voir l'article de Marc-René Jung sur le personnage d'Hélène.

Marc-René Jung, "Hélène dans le *Roman de Troie* du XII^e et XV^e siècle", *op. cit.*, pp. 53/54.

³⁹⁴ Pour une introduction aux structures de la société médiévales, voir le chapitre "Familie, Sippe und Geschlecht" dans Hans K. Schulze, *Grundstrukturen der Verfassung im Mittelalter*, Stuttgart-Berlin-Köln, Verlag W. Kohlhammer, 1992², pp. 9-48.

³⁹⁵ Douglas Kelly, "Guerre et parenté dans le *Roman de Troie*", *Entre fiction et Histoire: Troie et Rome au moyen âge*, Etudes recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, pp. 53-71.

³⁹⁶ A propos des romans de Chrétien de Troyes, qu'il compare au *Brut* de Wace, Donald Maddox relève qu'Arthur y est devenu sédentaire. Comme il est le maître d'un espace parfait, il n'a aucune raison de partir. S'il quitte son espace, ce n'est plus que par procuration, à travers ses chevaliers, ceux-ci ne quittant sa cour que pour mieux y revenir.

Douglas Kelly, *Medieval French Romance*, New York, Twayne, 1993, pp. 1-33, 105/106 et 121. Donald Maddox, *The Arthurian Romances of Chrétien de Troyes: Once and Future Fictions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 (Cambridge Studies in Medieval Literature 12), pp. 8-34.

Toujours est-il que Benoît ne nous montre qu'une Médée amoureuse ou enseignante. Et encore, à peine tombe-t-elle amoureuse qu'elle commence à réfléchir. Cette acception nous ramène à l'image de la *fin'amor* dans le *Roman de Troie*, qu'analyse Rosemarie Jones.³⁹⁷ Fausse, la *fin'amor* entre Jason et Médée ne serait qu'un moyen pour Jason d'obtenir la Toison. Ce faux-semblant est souligné par le fait que les deux jeunes gens ne sont pas *ami* et *amie* ouvertement. Or, Médée est vraiment amoureuse, la fausseté vient de Jason. Et à voir combien Benoît met en lumière la réflexion de Médée, dont les rouages commencent à tourner dès qu'elle rencontre Jason, il semblerait plutôt que le propos de Benoît n'est pas de dépeindre la *fin'amor*. Médée est seule à aimer et la fonction première de son amour est de déclencher sa réflexion – et la transmission du savoir. Indirectement, Lumiansky confirme cette interprétation. Sa structuration du *Roman de Troie* au moyen des histoires d'amour sépare nécessairement le Prologue de la suite du texte, puisque cette introduction théorique ne parle pas d'amour, mais de savoir. Une structuration fondée sur la notion de savoir, par contre, permet de rendre compte du *Roman de Troie* tout entier, en incluant le Prologue.³⁹⁸

Même s'il abandonne la jeune femme dès qu'elle cesse d'enseigner et commet une folie, Benoît tempère pourtant le jugement porté sur Médée d'une évaluation négative de la trahison de Jason qui *laidement li menti sa fei* (RdT v. 2040) et en disant que cette trahison sera vengée *mout asprement* (RdT v. 2042). Justice est rendue, mais par un minimum de vers seulement, dont Benoît ne prend même pas la responsabilité, puisqu'il ne fait que répéter ce que *li Autors raconte*. Si la dernière image qu'il donne de Médée est l'image de la folie, elle est courte comparée aux multiples images de Médée réfléchissant, transmettant son savoir et surtout faisant de son savoir l'objet d'un contrat.

Si notre hypothèse selon laquelle l'épisode de la Toison servirait la transmission du savoir de Benoît à son public est juste, il doit être possible de tirer une leçon profitable de cette conquête d'une toison d'or qui réussit et d'une conquête du savoir qui échoue. La première règle de conduite à en tirer serait qu'il faut transmettre son savoir, non pour abandonner, mais renforcer son intégration sociale, et cela toujours dans son espace natal. Médée ne remet pas en question la valeur de l'intégration sociale, mais veut en gagner une meilleure. Or, ce plan ne pourrait être efficace que si Jason avouait publiquement qu'il lui doit la Toison.

La démesure va de pair avec la folie, comme dans la théorie du Prologue, où structurer le monde par le savoir permet de tenir les bêtes à distance. De plus, Médée ne voulait pas quitter n'importe quel pays, Colcos étant l'espace du savoir. Savante, elle ne peut vivre ailleurs, c'est là seulement qu'elle voit son savoir reconnu et honoré. Hors de Colcos, elle n'enseigne plus, alors que la Médée d'Ovide, quant à elle, continue à enseigner, de façon perversie, même, quand elle apprend aux filles de Pélidas à "rajeunir" leur père, un enseignement toujours dispensé au profit de Jason. Le Jason de Benoît, dont nous avons vu que malgré de bonnes dispositions, il ne témoigne pas le zèle souhaité dans un élève, ne redemande pas de savoir à Médée, au contraire. Il n'emmène Médée que pour l'abandonner et ne tient son contrat que le temps de quitter Colcos. Une fois sorti de la salle de classe, il ne semble plus accorder de valeur à ce qu'il a appris. Nous avons vu que le savoir en question était d'un genre particulier, puisqu'il consistait, semble-t-il, à reproduire une copie parfaite de ce que lui avait enseigné Médée: ce savoir était donc celui dont le précepte de Salomon propageait la transmission, et non pas le savoir aux "valeurs ajoutées" de Benoît.

Le salaire des personnages est important aussi. Médée, qui a respecté son contrat, est vengée par les dieux, alors que Jason subit leur vengeance pour avoir rompu ses contrats et exercé un effet

³⁹⁷ Rosemarie Jones, *The Theme of Love in the 'Romans d'Antiquité'*, op. cit., pp. 43-47.

³⁹⁸ Robert Mayer Lumiansky, "Structural Unity in Benoît's *Roman de Troie*", op. cit., pp. 410-424.

pernicieux sur les contrats des autres. Cela valorise la transmission du savoir et la fidélité au contrat. Or, le modèle de contrat le plus simple possible entre deux êtres est un pacte de non-agression. Sous cette forme, il est l'antidote à la guerre. Comme c'est le comportement contractuel de Jason qui déclenche les hostilités, nous allons analyser les contrats du jeune homme pour comprendre son renvoi du récit. Inversé, ce comportement devrait définir ce que Benoît attend du public. Cela impliquerait l'existence d'un contrat entre Benoît et son public, dont il faut déterminer les termes, le contenu et le but. Et puisque tout les événements découlent du contrat entre Peleüs et Jason, nous examinerons les contrats de Jason en remontant le temps jusqu'à ce contrat initial.

Le contrat peut être défini un corpus de droits accordés en échange d'un corpus de devoirs. Ainsi, dès qu'un devoir est à remplir, ou qu'un certain comportement est simplement considéré comme de rigueur, il y a contrat. Celui-ci peut précéder la naissance des parties et ne doit pas être explicite, l'existence d'un contrat implicite ne se verbalisant que si celui-ci a été rompu, cette rupture véhiculant une évaluation négative de ce personnage ou entraînant des conséquences néfastes. Ce genre de contrat est un comportement dû aux autres par un membre d'une société. À côté de ce contrat auquel les parties sont soumises, qu'elles le veuillent ou non, il y a le contrat "choisi", offert, accepté et exécuté. Juridiquement, chacun est libre de s'engager, théoriquement du moins.³⁹⁹ En pratique, toutefois, si un refus de passer contrat met la vie ou la position sociale en danger, ce contrat ne peut être qualifié de choisi. Les contrats que Jason accepte de passer avec Médée et Peleüs sont de cette catégorie. On notera aussi qu'un contrat ne fait sens que s'il a un garant, qui, s'il ne peut empêcher la rupture du contrat, peut du moins lui attribuer le salaire qu'elle mérite.

A. Les contrats de Jason

a) Les contrats rompus

Au cours de son expédition, Jason rompt tous ses contrats pour ne tenir que celui qui le lie à Peleüs. Accessoirement, son comportement contractuel déclenche la guerre de Troie. Il est difficile d'imaginer que le contrat entre Peleüs et Jason – qui remplit, à première vue, tous les critères d'un contrat juridique – peut détruire une civilisation, mais c'est précisément le cas, la raison basculant dans la folie guerrière. Comme le souligne J.L. Levenson, *the repeated displays of counsel issuing in disaster, rationalization instigating folly, reveal that men destroy themselves when they act on the belief that their rational faculties curb their impulses and control history*.⁴⁰⁰ Mais comment les contrats de Jason s'enchaînent-ils?

aa) Les Argonautes

On se souvient que les Argonautes ont offert à Jason de l'accompagner dans son expédition, ils veulent l'honorer en l'escortant. On s'attend à ce que Jason leur raconte par le menu comment il a conquis la Toison d'Or, il leur doit bien cela. Mais au retour du jeune homme, accueilli avec soulagement, celui-ci ne révèle pas comment il a conquis la merveille. Une fois les Argonautes rentrés en Grèce, Benoît précise même qu'ils *de grant peine e de grant torment/Furent estors, ço lor est vis* (RdT vv. 2048-2049). Or, comme le voyage du retour a certainement été aussi aisé que l'aller pour un marin aussi expert que Jason, on peut se demander à quelle *grant peine* et *grant torment* les Argonautes pensent avoir échappé. Il ne peut s'agir du traitement honteux que Laomédon leur a fait subir, puisque le récit de l'escala à Troie n'est fait qu'au vers 2079. Les

³⁹⁹ Pour une analyse du contrat, voir Charles Fried, *Contract as Promise. A Theory of Contractual Obligation*, Cambridge, MA-London, Harvard University Press, 1981.

⁴⁰⁰ J.L. Levenson, "The Narrative Format of Benoît's *Roman de Troie*", *Romania* 100 (1979), pp. 54-70, p. 55.

Argonautes croient donc toujours que Jason a véritablement couru un danger sur l'île au mouton, et eux avec lui. Il semble donc que si Jason a bien emmené Médée en quittant Colcos, il n'a pas dit à ses compagnons pourquoi il l'emmenait, ni que la conquête est due au savoir de la jeune fille. Médée sortant du texte au vers 2042, on a l'impression qu'elle ne commente pas la conquête de la Toison et laisse se répandre une version fausse des événements à Colcos.

On pourrait penser que cela n'a pas d'importance, mais il n'empêche que Jason se pose envers ses compagnons comme celui qui a conquis la Toison par ses propres forces. En se taisant, il ment, en quelque sorte. Mais il y a pire, les Argonautes ne se contentant pas d'admirer Jason et la Toison. Comme ils ne savent pas la vérité, ils contribuent à répandre la gloire de Jason à travers un récit faux de cette conquête. Ils relatent des faits qu'ils n'ont pas vus eux-mêmes et transmettent, ou laissent transmettre, un savoir mensonger. Ainsi, la *fiere parole* de l'exploit de Jason ne vaut pas plus que le savoir faux transmis par Homère dans le Prologue, au contraire, tous deux contribuant à répandre une fausse image de l'histoire:

2050 *Grant joie en firent lor amis*⁴⁰¹;
 Fiere parole en demenerent,
 Quant la merveille remirerent.
 Mout en reçut Jason grant pris
 E grant honor, si com jo truis.

Que se serait-il passé si Jason avait dit la vérité à ses compagnons, voire à toute la Grèce? Rien, probablement, cela n'aurait pas mis la récompense promise en danger, puisque les termes du contrat de Peleüs étaient "*si ... /Poüsses par nul sen aveir,/Ne par force ne par saveir*" la Toison (RdT vv. 841-842), ce qui permettait expressément de gagner la Toison par le savoir, et non seulement par la force. La gloire de Jason aurait été tout aussi grande, et il aurait été honnête avec ses compagnons, qui cependant, l'auraient peut-être empêché d'abandonner Médée, qui elle-même aurait reçu sa part de gloire. Reconnue comme étant due au savoir, et non à la force physique, la renommée de Jason aurait peut-être même été plus grande encore. On pourrait inférer que Jason prise moins la gloire due au savoir que la gloire guerrière, ce qui est une erreur du point de vue de la théorie du Prologue. Comme ce contrat implicite rompu par omission détermine le récit de l'expédition, Jason contribue à l'autorité d'une histoire fausse. En faisant de l'enseignante Médée un personnage de son récit, Benoît remet la transmission à l'endroit et rétablit la justice.

bb) Médée et Oëtes

A Colcos, les bêtes sont plus dangereuses que partout ailleurs, et le savoir qui les maîtrise est à leur mesure. Confinée à l'île au mouton, la *nigromance* ne semble pas accessible sans autre, puisque seule Médée en dispose.⁴⁰² Transmettre ce savoir-là, c'est donc aussi distinguer l'élève auquel il est transmis. D'entre tous les jeunes gens qui ont tenté la conquête, Médée n'enseigne qu'au plus renommé. On pourrait donc s'attendre à ce que la renommée soit le signe qui distingue

⁴⁰¹ Constans donne plusieurs variantes, particulièrement *grant joie font a lor amis* (M²), que Baumgartner/Viellard traduisent par *ils se réjouissent de retrouver leur amis*, et *grant ioie firent ou pais* (A), qui semble plus logique. En effet, l'on pourrait se demander quels sont ces amis restés en Grèce, puisque les Argonautes étaient si nombreux. Mais ces variantes n'ont pas d'influence sur notre interprétation du texte, puisque la *fiere parole* est un élément constant du vers suivant.

⁴⁰² A propos des automates décrits dans le *Roman de Troie*, Emmanuèle Baumgartner précise que le mot *nigromance* n'a pas de sens péjoratif chez Benoît.

Emmanuèle Baumgartner, "Le temps des automates", *Le nombre du temps – En hommage à Paul Zumthor*, textes réunis par Emmanuèle Baumgartner et al., Paris, Champion, 1988, pp. 15-21, en particulier p. 17.

un élève d'élite, d'autant plus que la renommée gagnée par Jason avant son expédition a été acquise à bon droit.

D'un point de vue temporel, le contrat que Médée offre à Jason semble inégal. D'abord, Jason n'a pas le choix, il doit épouser ou mourir. De plus, Médée demande, en échange de son aide, à recevoir l'*amor* de Jason et à devenir sa *femme espose* qu'il n'abandonnera *ja mais*, qu'il ne laissera pas *en cest païs* quand il retournera dans sa *tere* (RdT vv. 1408-1412). Si ce qu'elle offre sera accompli en un jour, ce qu'elle demande doit durer toute la vie, la différence temporelle est frappante. Cependant, sans l'aide de Médée, Jason mourra sous peu sur l'île au mouton et sa vie est pratiquement terminée. A ne pas tenter la conquête, il resterait en vie, couvert de honte. Cela reviendrait à mourir socialement dans les plus brefs délais, alors que la gloire gagnée grâce à la Toison durera aussi longtemps que la vie de Jason, et même au-delà. Si à première vue, le contrat offert paraît inégal, en fin de compte, il est équitable, Jason obtenant même une vie plus longue que sa vie humaine, grâce à la renommée acquise. Médée, quant à elle, demande l'intégration sociale renforcée que lui procurera la place d'épouse du glorieux Jason, qui lui-même sera maître de Pénélope. Ainsi, la transmission du savoir ne fait pas que *guard[er] de morir* (RdT v. 2037), elle devrait assurer la meilleure des intégrations sociales à l'enseignant.

Mais Jason ne se conforme pas à son devoir d'élève. Contrairement à l'élève Benoît qui renomme ses enseignants, il ne dit pas de qui il tient son savoir et refuse à Médée l'intégration sociale à Pénélope, puisqu'il l'abandonne. Cela nous ramène au droit de séjour dans un espace. Ce droit est fondé sur l'appartenance à une société et une famille, et c'est précisément cette place dans sa famille que Jason refuse à Médée. Il est donc allé dans l'espace du savoir où, malgré son manque de zèle, on lui a enseigné un savoir qui lui procure la plus grande gloire de tous les temps. Si déjà, il n'aime pas Médée, ou se lasse d'elle, il devrait considérer son savoir comme une source de renommée qu'il serait prudent de garder. Pourtant, il n'a pas l'idée que le savoir de Médée pourrait servir à plus que conquérir des toisons d'or. Il semble croire aussi que la gloire fraîchement acquise est acquise définitivement, quoi qu'il fasse. Il ne fait pas que sous-estimer la fragilité temporelle de sa gloire, il semble aussi mal en évaluer la portée spatiale, ne voyant pas que c'est l'étendue de sa renommée qui fonde les craintes de Laomédon. Inversement, il sous-estime l'étendue spatiale et temporelle de la honte dont il va se couvrir, puisqu'il semble croire qu'il suffit de tenir son contrat avec Médée le temps de quitter l'espace de Colcos. En termes de renommée, il ne pense pas à assurer son avenir et semble incapable de s'y projeter. Et en abandonnant Médée, il "oublie" un passé au cours duquel elle lui a sauvé la vie, et renie l'histoire. La trahison de Jason est due à l'incapacité du jeune homme à assurer l'avenir en réfléchissant au passé, voilà le comportement que le public de Benoît ne devra pas imiter.

Bien qu'elle ne tente pas d'expliquer pourquoi Benoît insère Médée dans son texte, Ruth Morse met en évidence que seule cette insertion fait un traître de Jason⁴⁰³, lui qui, selon Darès, ne faisait qu'exécuter un ordre en menant les Argonautes qui *pellem abstulerunt*, se saisissent de la Toison. En expliquant que son héros est un traître, Benoît fait basculer l'évaluation des personnages: Jason est aussi blâmable que son oncle, et Laomédon est en partie excusé. Mais pourquoi Jason pense-t-il pouvoir se permettre de rompre son contrat? S'il mentait déjà au moment où il prêtait serment par Jupiter⁴⁰⁴, il devait croire que le pouvoir du dieu des cieux ne s'étend pas jusqu'en Grèce, ou que la gloire le rendrait intouchable. Il est vrai que l'expérience de Jason quant aux garants des contrats est tout autre, puisque ce ne sont pas les dieux qui lui font tenir son contrat avec Peleüs, comme nous le verrons. Ayant assuré son avenir grâce à Médée, cet arriviste l'abandonne. Ainsi, le savoir n'était qu'un moyen de gravir l'échelle sociale et Jason n'a pas le désir de s'améliorer –

⁴⁰³ Ruth Morse, *The Medieval Medea*, op. cit., pp. 84/85.

⁴⁰⁴ RdT vv. 1623-1638.

devenir *pro* – ou de devenir savant. Simple instrument pour obtenir la Toison, le savoir perd toute valeur dès que Jason a touché sa récompense. S'il est vrai que le savoir acquis à Colcos n'est plus d'aucune utilité à Pénélope, le souvenir de l'effet salvateur de ce savoir devrait suffire à faire tenir le contrat entre Jason et Médée. Jason ne semble pas accorder de prix au passé. Nous avons vu aussi que la Toison n'est que la merveille la plus renommée de Colcos, alors que le savoir de Médée en est la plus précieuse. Ainsi, Jason se laisse éblouir par l'or de la Toison, qu'il échange contre la renommée. Il ne reconnaît pas la valeur plus grande encore du savoir. Pire, il n'a été attentif que le temps nécessaire à l'acquisition de la gloire et ce but atteint, son zèle d'élève fond comme neige au soleil.

Malgré tous ces défauts, il était pourtant libre d'épouser Médée pour tenir la *leial fei* promise (RdT v. 1413). Pourquoi ne respecte-t-il pas son contrat? On peut imaginer deux raisons, la première étant liée au fait que Jason ne dit pas la vérité aux Argonautes. La jeune femme est un témoin gênant, qui pourrait raconter comment les choses se sont vraiment passées – et c'est d'ailleurs bien ce qu'elle a dû faire, si Benoît peut nous le raconter. Jason doit se débarrasser d'elle pour permettre au faux récit de la conquête de se répandre. La seconde raison tient au fait que tout ce que pensent et font les personnages du *Roman de Troie* vise à leur procurer la meilleure intégration sociale possible. Comme le contrat entre les jeunes gens est passé sans témoin, Jason ne pense pas devoir le tenir. Cela fait de la société un garant plus efficace que les dieux. C'est pourquoi Jason doit accepter un contrat offert devant la Grèce tout entière, à la fête de Peleüs. Certes, la nature même du savoir à transmettre interdit à Médée de passer son contrat en public, à cause du contrat – pré-établi, quant à lui – qui la lie à son père et à la société de Colcos. Et sa folie à elle est d'avoir brisé ce contrat-là. Passé en public, devant les Argonautes, par exemple, le contrat entre Médée et Jason aurait été respecté. Ainsi, dans le *Roman de Troie*, si seuls les dieux ont le pouvoir de punir la rupture d'un contrat, seule la société sait les faire tenir. Le châtement sera d'ailleurs exercé par *trestuit li deu*, le pouvoir de Jupiter étant renforcé par celui de la société divine tout entière (RdT v. 2041).

Pourtant, malgré la gravité de la trahison de Jason, ce châtement n'est pas décrit et Benoît se contente de l'évoquer (RdT vv. 2041-2042), on peut se demander pourquoi. Sans doute, la transmission du savoir doit être remise en cause le moins possible, et ces deux vers ne sont qu'une concession au souhait du public d'entendre que justice est faite à la fin de l'histoire. Nous noterons qu'en deux vers, Benoît empêche tout récit futur sur Jason – ce récit ne pouvant être que la description de sa punition –, alors que l'histoire de Médée pourrait continuer. Cependant, l'histoire des deux jeunes gens se termine ici. Elle a mal tourné pour Médée, c'est vrai, mais le coupable a reçu le salaire qu'il mérite et cela ne remet pas en cause l'effet salvateur de la transmission du savoir de Médée. En contrecarrant le plan de Peleüs d'envoyer Jason à la mort, la transmission a garanti ce "contrat de base" qui garantit à chacun le droit de séjour dans son espace natal, d'autant plus important s'il est renforcé par un lien filial d'oncle à neveu. La transmission du savoir rétablit la justice à Pénélope. Et si Médée se voit refuser sa part du contrat, c'est parce qu'elle a cédé à la démesure de la folie et renoncé à son contrat de base. La part de folie qu'il y avait dans le contrat de Médée a donc été punie, tout comme la trahison, mais une fois ces deux taches effacées du récit, il reste une transmission du savoir bénéfique à la société. Et si la transmission du savoir n'empêche pas la guerre de Troie, cela n'infirmes pas la qualité du savoir, puisque la guerre n'est due qu'au manque de réflexion des Grecs.

Enfin, que serait-il arrivé si Jason avait raconté qu'il doit la Toison d'Or à Médée? Socialisant leur contrat, cette révélation l'aurait forcé à épouser la jeune femme. Le savoir de Médée aurait été intégré en Grèce et la Grèce aurait succédé à Colcos en tant qu'espace du savoir. Ainsi, on s'aperçoit qu'avant le début de la guerre, la Grèce manque une occasion de devenir l'espace du savoir, de façon pacifique, qui plus est. Elle ne le deviendra qu'au prix d'une guerre, quand le récit

de Darès y sera transféré. En racontant la guerre et sa cause en *romanz*, Benoît transfère le savoir vers l'espace *romanz*, et comme il fait de Troie le nouveau passé de son espace, il établit Troie dans la position d'espace du savoir, et cela *après* et *malgré* sa destruction. La Grèce, quant à elle, n'a plus de rapport direct au savoir, puisque la transmission du savoir de Benoît ne comporte pas de Grec: Darès est Troyen et Cornélius Romain. Si le texte de Darès, qui contient la vérité, se trouve bien à Athènes, il est inerte dans l'armoire. Le seul clerc grec impliqué dans la transmission du récit, Homère, a initié une transmission fausse, tout comme Jason. Ainsi, Benoît accorde à sa Médée un "salaire" spatial et temporel assez comparable à celui qu'accordent les dieux à la Médée des *Métamorphoses* en l'accueillant dans un espace meilleur que celui qu'elle espérait. Placée par Benoît dans l'histoire de Troie, dont Benoît fait la nouvelle histoire de l'espace *romanz*, Médée se voit rendre vie dans l'espace de l'avenir, et surtout dans l'espace qui se réclame du savoir.

A Colcos enfin, avant de trahir Médée, Jason trahit Oëtès. En allant voir Médée dans sa chambre et en acceptant son contrat, il rompt le contrat implicite qui le lie à son hôte, ce qui est d'autant plus blâmable que celui-ci est le seul roi à l'avoir bien reçu. Oëtès fait confiance à Jason au point de lui présenter sa fille, la détentrice du savoir qui fonde la prospérité de son royaume. Il respecte aussi son devoir d'hôte en avertissant Jason des dangers de l'île au mouton (RdT vv. 1781-1796). Mais *tot tant qu'Oëtès li reis dit/Prise Jason asez petit* (RdT vv. 1797-1798). A ce moment-là, il a déjà rompu son contrat avec Oëtès et sait qu'il n'a plus besoin du roi. Le procédé est le même qu'avec Médée, et Jason n'a respecté son contrat avec Oëtès que tant qu'il lui était utile. Une fois reçue la permission de séjourner à Colcos et Médée ayant promis de l'aider, Jason peut se permettre de rompre son contrat d'hôte et même de mépriser Oëtès. Pour le roi de Colcos, la trahison de son invité est patente quand Jason rapporte la Toison, c'est pourquoi *en a li reis grant ire* (RdT v. 1980). La colère d'Oëtès prouve que lui aussi réfléchit, comme sa fille. Il vient de se rendre compte que des deux merveilles de Colcos, c'est la plus puissante des deux qu'il a mal gardée – sa fille si savante, et non la Toison d'Or. Il est vrai que si Jason avait respecté son contrat d'hôte, Oëtès aurait pu lui présenter sa fille sans danger. Cependant, le roi continue de tenir sa part du contrat d'hospitalité, *en la cité li reis l'en meine, mout se peine* d'honorer Jason, quoi qu'il lui en coûte, et il laisse Jason séjourner à Colcos autant qu'il le souhaite (RdT vv. 2003-2004). Ainsi, pour passer contrat avec Médée, Jason a rompu son contrat avec Oëtès, et fait rompre à Médée son contrat filial. Mais que ce serait-il passé si Jason avait respecté son devoir d'invité? On pourrait l'imaginer demandant la main de Médée, tout comme la permission de recevoir le savoir nécessaire à la conquête de la Toison. Une fois la Toison d'Or rapportée à Pénélope, Jason aurait pu revenir épouser Médée et assurer l'avenir du royaume d'Oëtès.

cc) Laomédon

En séjournant à Troie sans la permission de Laomédon, Jason rompt le contrat implicite qui lie tout voyageur au maître de l'espace auquel il aborde. Il est conscient de l'existence de ce contrat, pourtant, puisqu'il le respecte à l'étape suivante. C'est donc intentionnellement, ou du moins par manque de réflexion, qu'il le rompt. Il ne commence pas même à réfléchir lorsque le messager du roi lui explique qu'il a failli à son devoir de voyageur. Et si Laomédon se montre trop crédule ou trop craintif en renvoyant les Argonautes sans les recevoir, cette crainte est due à la renommée de Jason, dont celui-ci ne semble pas être conscient. De sorte que jeune homme rompt le contrat implicite qui le lie à Laomédon. Même explicitée par le messager⁴⁰⁵, la rupture de ce contrat ne pousse pas Jason à réfléchir à son comportement, ou à la menace que sa gloire pourrait représenter.

En donnant à son renvoi l'apparence d'un bon accueil, Laomédon, quant à lui, respecte autant que possible son contrat – théorique – d'hôte de Jason. Il envoie un messager de haut rang et de noble

⁴⁰⁵ RdT vv. 1035-1048.

apparence. Cependant, c'est pour mieux renvoyer les Argonautes, et le semblant d'honneur rendu à Jason reste sans écho. Une partie de l'échec de l'escale est à imputer au contrat entre Laomédon et son messenger. En effet, comme le messenger a mis ses ordres par écrit, et qu'il ne fait que transmettre les paroles de Laomédon, il n'a pas la liberté d'un parlementaire et doit exécuter ses ordres, quoiqu'il pense de ce renvoi. Cette façon de reproduire à l'identique rappelle la transmission selon le précepte de Salomon et le parcours de Jason sur l'île au mouton – une copie exacte, sans "valeur ajoutée". Le manque de zèle du roi à en apprendre plus sur les voyageurs, est causé par la certitude, ou du moins la crainte d'une attaque des Grecs. La guerre – ou la renommée guerrière du jeune homme, en l'occurrence – empêche l'acquisition du savoir. Et même si Jason, après la harangue de messenger, finit par remplir son devoir et expliquer que "*damage, orgueil, honte ne tort/Ne volions faire en sa terre;/Ne n'avions talent de guerre*" (RdT vv. 1078-1080), cette information arrive trop tard et s'adresse à un interlocuteur qui ne dispose d'aucun pouvoir de décision. Ainsi, un contrat peut être tenu trop tard, tout comme un savoir peut être transmis à la mauvaise personne, ou lorsqu'il ne sert plus à rien. Jason a un effet pernicieux sur les contrats des autres, si son manque de réflexion fait du contrat entre Laomédon et son messenger un déclencheur de la chute de Troie.

Que se serait-il passé si Jason s'était présenté aussi rapidement et aussi bien vêtu à la cour de Laomédon qu'à celle d'Oïtès? Il aurait probablement été bien reçu, malgré le danger qu'il y a à recevoir sept cent chevaliers sans terre dans une ville désirable. Et une fois restaurés, les Argonautes seraient repartis, éventuellement accompagnés par quelques jeunes Troyens.

b) Le contrat tenu – Peleüs

Jusqu'ici, Jason a rompu tous ses contrats pour n'en tenir qu'un seul, celui de Peleüs, qui est aussi le seul contrat élaboré par un *cuer felon*. Ce terme nous ramène aux termes-clé de l'épisode de la Toison, tels que les donne le Résumé⁴⁰⁶, et qui sont aussi ceux de la transmission du savoir: *felon* se rapporte à la trahison, donc à la rupture d'un contrat. Cette *traïson* est opérée par *engin*, l'usage de la réflexion et du savoir à des fins pernicieuses, en l'occurrence. Seul un *saveir* supérieur saura remettre à l'endroit cet abus du savoir et cette rupture de contrat. A première vue, on dirait que c'est le seul contrat que Jason ne devrait pas tenir, mais il n'a pas le choix. En effet, Peleüs manipule son neveu quand il lui offre son contrat en public. Pour cela, il ne fait pas que rassembler la société de Pénélope, il attire la Grèce tout entière, et particulièrement la génération de Jason, les chevaliers qui lui font concurrence, mais qui n'ont pu le dépasser jusque-là (RdT vv. 829-831). Si Jason refuse de partir, il perdra sa gloire, pire, il sera couvert de honte et il risque de voir un autre partir à sa place. Comme c'est la gloire qui assure l'intégration sociale de Jason, sa perte entraînerait celle de sa place à Pénélope. Le meilleur droit de séjour, par contre, celui du maître de Pénélope, est précisément ce que promet Peleüs en échange de la Toison. Jason a le choix entre la mort sociale immédiate que lui apporterait un refus et la mort probable à Colcos. Certes, il ignore qu'il n'a aucune chance de conquérir la Toison sur l'île au mouton, mais il pourrait voir qu'une conquête devant rapporter un royaume se doit d'être presque impossible. Ainsi, même s'il n'a pas vraiment le choix, Jason devrait être en train de réfléchir et d'évaluer ses chances de succès en regard de la récompense promise. Pourtant, il ne réfléchit pas.

855 *Jason oï que li reis dist*
 E la pramesse qu'il li fist;
 S'ot les granz biens qu'il li retrait
 Des granz proëces qu'il a fait.

⁴⁰⁶ RdT vv. 155-160.

860 *Mout li fu bel e mout li plot,
E mout grant joie en sei en ot ...*

En donnant à Jason une haute idée de ses exploits, Peleüs l'encourage indirectement à ne pas demander de droit de séjour à Troie. Et en effet, loin de comprendre qu'il a commis une erreur, Jason dira de Laomédon: "*Nos deüssons estre honoré/Par lui e par la soë gent*" (RdT vv. 1068-1069). Jason se réjouit d'entendre son oncle louer ses exploits, le plaisir qu'il prend à entendre un récit dont il est le héros s'étend sur six vers, trois fois plus que sa prise de conscience de la promesse de Peleüs (RdT vv. 874-875). Ce n'est qu'une fois ce plaisir épuisé que Benoît raconte – aussi longuement que la satisfaction de Jason –, combien le jeune homme est sûr de conquérir la Toison (RdT vv. 861-866). Ebloui par la louange, il ne réfléchit pas qu'une toison qui *de fin or est senz dotance* et dont il est tel *reparlance* (RdT vv. 839-840) doit être bien gardée et qu'il pourrait échouer. Peleüs, sans le vouloir, lui donne même une piste quant au moyen de conquérir la Toison, puisqu'il dit que la conquête se faire par le *saveir* ou par la *force* (RdT v. 841-842). Mais son neveu n'entend que les louanges. Nous avons vu aussi que Jason ne se demande pas si Peleüs, qui lui promet: "*de mon regne te ferai heir,/E a mon tens e a ma vie/T'en liverrai la seignorie*" (RdT vv. 848-850), ne promet pas plus que ne vaut la Toison d'Or. Il est vrai que Peleüs lui promet ce que souhaite chaque personnage de l'épisode, la meilleure intégration sociale possible.

Jason étant censé mourir à Colcos et le contrat offert n'étant pas destiné à être tenu, il est perverti. Peleüs se sert même du contrat honnête – au sens de *destiné à être réalisé et réalisable* – qu'il passe avec Argus pour avoir l'air de donner à l'expédition toutes les chances possibles de succès. Dans un premier temps, on pourrait en déduire que Jason, en digne neveu de son oncle, ne fera qu'imiter celui-ci en rompant ses contrats. Mais la façon qu'ont les deux personnages d'aborder les contrats diffère. Certes, Jason passe un contrat avec Médée sans intention de le tenir, et il ne respecte pas les contrats implicites qui le lient à Oëtès, Laomédon et aux Argonautes. Cependant, il ne le fait pas activement. A Troie, il ne fait que s'amuser sur la plage. A Colcos, il ne fait qu'accepter l'invitation de Médée et suivre la servante jusqu'à la chambre où il accepte le contrat. Au retour de l'île au mouton, il tait simplement la vérité quant à la conquête à ses compagnons. Peleüs, par contre, est actif et crée toute une mise en scène destinée à donner l'illusion de contrats respectés, aussi bien la fête où il honore son neveu que ses protestations publiques que "*rien que seit vive n'aim jo plus/Com jo faz tei, ço saches bien*" (RdT vv. 818-819). Il ne se contente donc pas de pervertir les contrats, il investit son savoir et sa réflexion pour le faire. Son contrat perverti est présenté dans un écrin de contrats honnêtes: Jason est entouré de son oncle, d'Hercule, son parent proche, de ses pairs et des sociétés alliées de toute la Grèce. En fait, la mise en scène de Peleüs donne un avant-goût de l'intégration sociale dont jouira Jason s'il rapporte la Toison: il sera le centre d'un réseau de contrats qui le lient à sa famille, sa société et son espace, un espace qui sera intégré dans les autres espaces de la Grèce. Pour le fils d'un père qui n'a pas de terre à transmettre, c'est irrésistible.

La raison de toute cette mise en scène est qu'en exilant Jason, Peleüs enfreindrait le contrat de base, qui fonde et garantit la paix sociale. A rompre ouvertement ce contrat-là, il mettrait en danger son propre contrat de base, parce que la société de Pénélope le honnirait. Le contrat qui fonde l'existence est garanti par la société, parce qu'à ne pas contribuer à le garantir, chacun risquerait son propre contrat de base, partant, son existence. Si l'on se souvient que la rupture de ce contrat de base va finir par causer la chute de Troie, on voit combien il est important: il garantit la paix. Une tentative de le rompre, bien que mise en échec par le savoir, fait disparaître la société de Troie tout entière. Certes, Jason rompt ses contrats et pervertit ceux des autres par manque de réflexion, mais Peleüs fait pire: il pervertit la réflexion elle-même en appliquant son savoir pour élaborer un *engin* félon. Le zèle qui devrait être appliqué pour gagner *pro* et *honor* est investi pour trahir le contrat de base, et cette trahison entraîne une chaîne de contrats pervertis ou rompus,

d'Argus à Laomédon à Oïtès à Médée et aux Argonautes, pour enfin causer une guerre qui privera toute une société de son droit de séjour et de sa vie. Alors qu'il ne voulait que se débarrasser d'un neveu qui prenait trop de place, Peleüs met fin à une époque où le contrat de base a valeur de loi, et bien que l'action bénéfique du savoir de Médée rétablisse la paix sociale à Pénélope, elle ne peut empêcher la guerre.

Que se serait-il passé si Peleüs n'avait pas cherché à évincer Jason? La gloire du jeune homme aurait augmenté et Peleüs aurait dû lui donner son royaume en récompense. La transmission du savoir de Médée a pour effet de priver Peleüs de sa terre. Cela le force à se "refaire" en allant conquérir Troie avec Hercule. Paradoxalement, au cours de la guerre que Peleüs déclenche parce qu'il ne veut pas partager sa terre avec Jason, les Grecs vont agrandir leur espace en conquérant Troie. Ils ne conquerront cependant qu'un espace dépourvu de toute valeur sociale, puisque Troie sera *perie* et *desertee*, qui *onc puis ne fu rabitee* (RdT vv. 43-50). Alors que grâce au *Roman de Troie*, on pourrait dire Benoît reconstruit Troie comme elle était avant que les Grecs n'arrivent, la société troyenne augmentant la valeur de celle de l'espace *romanz*.

B. Le contrat à tenir – Le public de Benoît

Si en termes de contrat, Jason se montre l'élève zélé du félon Peleüs, cela le disqualifie et cause son abandon par Benoît. Mais nous savons qu'une fois Jason renvoyé, le public reste. Il est censé faire mieux que Jason, mais en quoi? Pour établir cela, il faut examiner le contrat entre Jason et Médée, en relevant tout ce qui a bien ou mal tourné, le devoir du public étant d'imiter ce qui a réussi et de ne pas commettre les mêmes erreurs que Jason. Comme le public/élève est censé enseigner à son tour, il doit même tenter de faire mieux que l'enseignante Médée. Mais que se passera-t-il si le public ne tient pas son contrat d'élève? Il n'apprendra rien au récit de la guerre de Troie et sera condamné à voir sa société disparaître comme celle des Troyens, alors que le premier enseignement du *Roman de Troie* est comment éviter une guerre inutile. Mais il y a plus encore à apprendre de l'analyse du contrat entre Médée et Jason.

D'abord, ce contrat est un contrat choisi, alors que selon le précepte de Salomon, le contrat du public est un contrat pré-établi. En cela, il est semblable au contrat de base, et comme nous avons vu que le contrat de base est mis en danger par le manque ou le pervertissement de la réflexion et du savoir, on peut inférer qu'un contrat assurant la pérennité et le bon usage du savoir est plus important que le contrat de base. Comme Benoît expose le contrat du public dans son texte, il le rend public, et comme un contrat rendu public est garanti par la société, il lui donne toutes les chances d'être tenu. On pourrait même dire qu'en posant ce contrat comme pré-établi depuis l'époque de Salomon, Benoît fait un "tour de magie", puisqu'en fait, son public en entend parler pour la première fois à ce moment-là. Ce tour de magie est semblable à celui qui consiste à instaurer les Troyens comme ancêtres de l'espace *romanz*: au moment où le public apprend leur existence, il est déjà le descendant des Troyens – et l'élève de Benoît. On constate aussi que cette nouvelle ascendance troyenne fait de tous les assistants des membres de la même "famille troyenne", alors qu'ils n'étaient pas nécessairement parents avant. Dans un royaume recomposé, un dénominateur commun unifiant – en les valorisant – tous les vassaux d'un même suzerain est donc le bienvenu.

Quant au contenu du contrat, c'est le savoir, mais pas n'importe lequel. En effet, le savoir que Médée a transmis à Jason correspond à tous les critères de bonne politique d'information, c'est un savoir pertinent, suffisant – ni trop, ni trop peu – et surtout, il est transmis de façon structurée, dans le bon ordre, et au bon moment. Il est aussi transmis plusieurs fois, pour plus de sécurité. Un savoir utile est un savoir adapté aux circonstances, et sur l'île au mouton, le savoir salvateur est un savoir surnaturel de *nigromance*, qui permet de garantir le contrat de base à Pénélope. Dans l'espace *romanz*, quel pourrait être ce savoir?

L'énumération des forces magiques de Médée le démontre, elle est experte en nécromancie, pas en nigromance, puisqu'elle invoque des morts, et non des démons (RdT vv. 1216-1228). Si Médée est également experte en *conjure* et *sorcerie*, les applications de son art sont théoriques et donc inoffensives, Benoît disant que Médée de *cler jor feïst nuit oscure*. Il précise qu'elle saurait vous donner l'apparence de voler, mais seulement *s'ele vousist*. La seule application qu'elle *faisoit* vraiment est de faire reculer les eaux, ce qui évoque le passage de la Mer Rouge par Moïse et son peuple dans la Bible, due à l'intervention divine. Ainsi, le pouvoir de Médée est soit théorique, soit utile, et il s'exerce sur le temps et l'espace. Sur l'île au mouton, il préserve la vie de Jason. Enfin, les guerriers que fait naître Médée ne sont pas des démons, au contraire. Ils sont humains, puisqu'ils se contentent de se battre et ne disposent d'aucun pouvoir surnaturel.⁴⁰⁷ Ainsi, la *nigromance* de Médée se rapproche plutôt de la nécromancie, la divination par l'évocation des morts. Dans son article sur la représentation du savoir servant à l'élaboration des automates dans la littérature française du XII^e siècle, Elly R. Truitt relève que les automates de la Chambre des Beautés ont été faits par *nigromance*, élaborés par trois *poëtes sages dotors*.⁴⁰⁸ Ainsi, chez Benoît, le champ sémantique de *nigromance* englobe le savoir, la philosophie et les sept arts, mais pas de pratiques démoniaques. Il contient aussi la notion d'*engin*, d'ingéniosité aussi bien intellectuelle que manuelle, la fabrication des automates exigeant un savoir plus grand que celui d'un artisan comme Argus, par exemple, si expert soit-il. Les automates faits par *nigromance* ont généralement une fonction particulière dans la littérature du moyen âge, ils gardent des tombes ou des trésors. Généralement en or, ils sont des copies plus que parfaites des humains, dont ils protègent les valeurs morales ou religieuses. Les automates qu'aurait découverts le futur pape Sylvestre II selon Guillaume de Malmesbury, par exemple, forment une cour où l'on mange et joue, copiant une cour réelle en version plus précieuse et plus pacifique, rehaussée par le savoir de son inventeur. La notion de copie, ou d'imitation n'est pas le fait du hasard, puisque c'est par imitation que se faisait l'enseignement à l'époque de Benoît, avant que les universités n'instaurent la *disputatio* et le commentaire. Si la *nigromance* de la Chambre des Beautés est la gardienne des valeurs sociales, celle de Médée – dont la chambre d'apparat préfigure la Chambre des Beautés à travers la *nigromance* qu'on y transmet – ne devrait rien comporter d'asocial.

Comme le *Roman de Troie* raconte la mort d'une société, l'enseignement à en tirer est d'abord que le contrat de base doit être garanti à tout prix pour assurer l'avenir. Comme la réflexion et le savoir de Médée sont salvateurs – alors que le manque de réflexion mène à la guerre –, la deuxième leçon est qu'il faut s'appliquer constamment à acquérir du savoir. Mais lequel? Cela nous ramène à l'élève Jason, qui ne doit pas se contenter d'apprendre ce qu'enseigne Médée, puisque dans le parcours qu'il doit suivre sur l'île au mouton, il y a un moment où il ne doit rien faire, sinon se

⁴⁰⁷ Selon le *Neuer Pauly*, la *Mantik* est l'acquisition d'un savoir divin, différenciable en *natürliche (intuitive) Mantik*, dont la nécromancie fait partie, et en *künstliche (induktive) Mantik* reposant sur des techniques et des observations particulières, comme l'astrologie, par exemple. Selon le *Handlexikon der magischen Künste*, le terme *Nigromantie* est issu de *Nekromantie* par rapprochement avec *niger (noir)*. Ce n'est que vers la fin du moyen âge que *Nigromantie* désigne exclusivement l'invocation de démons. Richard Kieckhefer souligne que chaque forme de la magie peut être interprétée soit comme naturelle, soit comme démoniaque, ce qui a dû ajouter à la confusion.

Hans Biedermann, *Handlexikon der magischen Künste von der Spätantike bis zum 19. Jahrhundert*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1973, p. 361-362 et 367.

Richard Kieckhefer, "Magie et sorcellerie en Europe au moyen âge", *Magie et sorcellerie en Europe du Moyen Âge à nos jours*, ed. Robert Muchembled, Paris, Armand Colin, 1994, pp. 17-44, en particulier pp. 7-30.

⁴⁰⁸ Elly R. Truitt, "'Trei poëte, sages dotors, qui mout sorent di nigromance': Knowledge and Automata in Twelfth-Century French Literature", *Configurations* 12 (2004) no. 2, pp. 167-193. Pour le champ sémantique de *nigromance*, voir pp. 177/178.

montrer attentif. En effet, Jason ne doit que regarder le combat des guerriers et attendre que meure le dernier combattant, ce qui arrive *en petit d'ore* (RdT v. 1958) et peu de texte, puisque le combat ne s'étend que sur deux vers (RdT vv. 1957-1958) – ou éventuellement six, si l'on étend la description à la tâche de Jason et à l'apparence des guerriers (RdT vv. 1953-1958). Pendant ce temps, Jason ne fait qu'observer, comme Médée le lui a indiqué (*Veiant tes ieuz s'entrociront*, RdT v. 1745).⁴⁰⁹ Comme le public, Jason a donc le temps de réfléchir à ce qu'il voit, pendant que sa propre histoire est suspendue. Or, il voit des guerriers qui se battent sans raison jusqu'à la mort. Levés de la terre, ces guerriers semblent se relever de la tombe. Ils viennent d'un passé dans lequel ils se sont battus, mais sans gagner la renommée, puisqu'ils restent anonymes. Ils donnent aussi une vision de l'avenir, et nous savons que la conquête de la Toison entraînera la guerre. La séquence des guerriers doit faire réfléchir et elle est un avertissement pour l'avenir. Elle doit faire comprendre que la valeur guerrière ne garantit pas la renommée, et apporte la mort. Et cette guerre est si dangereuse pour la société que les guerriers sont enterrés sur l'île au mouton, confinés dans l'espace sans nom des bêtes féroces, loin de la société de Jaconitès.

Jason n'a pas compris cet avertissement. En effet, à son retour en Grèce, il ne fait rien pour empêcher Hercule de déclencher la guerre. Or, comme il était chef de l'expédition, il est ce que nous appellerions le supérieur hiérarchique d'Hercule, et le comportement de celui-ci est sous sa responsabilité. L'avertissement devient donc une prophétie au moment où le jeune homme regarde les guerriers. Sur l'île au mouton, il n'a donc fait que reproduire une copie parfaite du savoir, alors que Benoît attendait plus de lui. Mais Jason n'est que l'émulateur *a contrario* du public de Benoît, l'exemple à ne pas suivre. Le combat des guerriers sert donc aussi d'avertissement pour le public, de vision d'un avenir qui menace, mais qu'on peut encore éviter, sinon à Troie, du moins dans l'espace *romanz*. A ce point du récit déjà, le public a vu le danger de la guerre et a gagné en l'expérience sans effort. Libre à lui de décider si la vision fugace du non-sens de la guerre deviendra une prophétie, ou restera un avertissement.

Cette vision du passé est la version miniature du récit de la guerre qui va suivre. En bon enseignant, Benoît met toujours les choses importantes à double, mais il ne perd pas son temps avec des élèves inattentifs. C'est pourquoi cette séquence est très courte et ne profite qu'à ceux qui écoutent bien. La transmission du savoir de Médée permet donc bien plus que la conquête d'une Toison d'Or. Elle permet au public de Benoît de jeter un regard vers le passé, d'en tirer une leçon pour l'avenir – s'il sait et veut entendre. A la copie parfaite du savoir à produire sur l'île au mouton, Jason aurait dû ajouter la réflexion. Dans son article sur l'effet de l'insertion de Médée dans le *Roman de Troie*, Adriana Colombini Mantovani dit que cette Médée qui ne se venge pas laisse un espoir.⁴¹⁰ C'est juste dans un premier temps: Benoît ne donne pas Jason pour mort, et le jeune homme pourrait encore revenir sur son comportement. Cependant, il est honni par Benoît. Si une vie de héros n'est plus possible dans le *Roman de Troie*, Jason est déjà mort socialement, et toute réflexion de sa part serait vaine. Mais l'absence de vengeance de la part de Médée a encore un autre effet, elle rehausse l'importance de la volonté. En effet, nécessairement due à un *vouloir réfléchir*, la réflexion ne peut être due à la crainte d'une punition. L'absence de vengeance laisse de la place pour la volonté de réfléchir – et l'espoir qu'a Benoît de trouver un élève suffisamment zélé pour mériter son enseignement.

Comparons le savoir de Médée et celui de Benoît. Benoît donne, dans son Prologue un modèle de *pro* et *honor* qui n'est pas à gagner en guerroyant, au contraire. La guerre menace la paix sociale,

⁴⁰⁹ Alors qu'il devait expressément fermer les yeux en faisant faire quatre sillons aux boeufs, Médée lui ayant bien précisé: "*Mais clo tes ieuz, que tu nes veies*" (RdT v. 1726).

⁴¹⁰ Adriana Colombini Mantovani, "Un' altra Medea: La Medea fanciulla di Benoît de Sainte-Maure", *op. cit.*, p. 35.

alors que la transmission du savoir assure la paix et permet d'atteindre une gloire plus grande, et plus durable. Et si à première vue, il y a peu de rapport entre le savoir occulte d'une magicienne et le savoir historique d'un clerc, ces deux savoirs sont plus proches qu'il n'y paraît. En effet, Médée est de *grant saveir en nigromance* (RdT vv. 1216-1221), elle fait renaître des guerriers morts et éclairer l'avenir par cette vision, ce qui permettrait d'avertir – au sens de *porter l'attention sur une menace pour mieux la détourner* – un avenir potentiellement néfaste. En racontant la guerre de Troie, Benoît fait de la *nigromance* aussi. Il va faire renaître les héros de Troie pour que leur histoire serve d'histoire neuve à son public, tout en lui servant d'avertissement. Choisir une certaine histoire pour les membres d'une certaine société, c'est donc aussi, si cette société apprend cette histoire avec zèle, lui permettre de déterminer elle-même son avenir. Médée échoue parce qu'elle a mal choisi son élève, mais Benoît réussira peut-être, si son public écoute, apprend et réfléchit bien.

Médée est également savante en *astronomie* (RdT v. 1226) et elle peut changer la nuit en jour, faire remonter leur cours au rivières et donner l'impression de voler. Elle maîtrise donc *par cuer* (RdT v. 1222) le monde et sa structure, tout comme Benoît, puisqu'il annonce que *le monde orreiz trestot descrire/E retraire e conter e dire/Coment il est n'en quel mesure,/Ço qu'on en trueve en escripture* (RdT vv. 633-636). Le savoir que Médée a appris par cœur n'est plus à disposition, alors que le savoir écrit de Benoît est encore transmis de nos jours, et si ces deux savoirs sont de même nature, seul le savoir transmis par écrit a survécu.

Le savoir de Médée n'est pas destiné à être transmis, ne le sera que subrepticement, à une seule personne, qui, de plus, ne s'en montrera pas digne. En transmettant son savoir en *romanz* et par écrit⁴¹¹, Benoît le cache le moins possible et lui donne toutes les chances d'être répandu à travers le temps et l'espace, pour trouver en tous temps et en tous lieux des lecteurs qui en tireront profit, et accessoirement, rendront *honor* à Benoît.

A la fin de l'épisode de la Toison d'Or, le public est préparé le mieux possible à entendre le récit de la chute de Troie, c'est pourquoi Benoît peut renvoyer le mauvais élève – et son enseignante – du récit. Il n'a plus besoin d'eux pour servir d'exemple à ne pas suivre si le public est devenu le bon élève recherché. Certes, Benoît ne veut pas faire de tous ses auditeurs des enseignants. Eveiller une vocation d'enseignant est le but théorique que l'on cherche à atteindre. Mais même si Benoît n'atteint son but que partiellement, il a déjà fait beaucoup. Si son public discute au jour le jour ce qu'il a entendu le soir d'avant, il réfléchit, c'est un premier pas.

Il reste une question à examiner, c'est celle du choix de l'élève. En effet, Médée a choisi Jason, ce n'est qu'à lui qu'elle a offert de transmettre son savoir, alors que Benoît, puisqu'il pose le contrat du public en contrat pré-établi pour chacun, renonce expressément à choisir son élève – à bon escient, d'ailleurs, s'il veut donner à son récit les meilleures chances de fructifier. Nous avons vu que Médée ne transmet son savoir qu'au chevalier le plus renommé. A quoi correspondrait cette sélection qualitative dans le public de Benoît? En fait, si Médée a choisi Jason, celui-ci s'est laissé choisir passivement, avec les conséquences que l'on sait. On peut supposer que la sélection la plus sûre n'est pas celle de l'enseignant et que c'est au public de se faire choisir. Il faut lever la main pour se porter volontaire en tant qu'élève, en quelque sorte. Le devoir du public est donc de se donner à reconnaître comme l'élève zélé que cherche Benoît, mais par quel moyen?

⁴¹¹ Benoît répand aussi son récit oralement – puisqu'il annonce que *le monde orreiz trestot descrire* (RdT v. 633) – pour lui donner l'extension maximale possible, le public qui écoute étant plus nombreux que celui qui sait lire. Mais le public voit le livre, et sait qu'il peut demander une relecture d'un passage dont il ne se souvient pas bien. Cela renforce l'autorité de l'écrit par rapport à l'oral.

A la fin de *2001 – A Space Odyssey*, des milliers d'années après l'apparition du premier monolithe, l'astronaute Dave Bowman conduit sa nef spatiale vers un nouveau monolithe érigé sur une planète inexplorée. Au cours de son voyage, il apprend à maîtriser, grâce à la réflexion, une bête surnaturelle – l'ordinateur HAL qui dirigeait la nef jusque-là. Mais l'acquisition de ce savoir ne semble pas être le but du voyage et la maîtrise de HAL ne semble être qu'un test d'aptitude pour mériter la transmission d'un savoir supérieur. L'astronaute finit par arriver jusqu'au monolithe, qui lui fait remonter le temps en le rajeunissant et lui enseigne un savoir neuf. Une fois ce savoir acquis, cet enfant-omniscient est rebaptisé *star-child*. Il lui est conféré une nouvelle ascendance, les étoiles, et ce nouveau nom devient son signe distinctif à son retour sur la terre, dont il est à présent le maître. Quel pourrait être ce signe par lequel le public de Benoît doit se distinguer? Contrairement à ce que pensait Médée, la renommée ne désigne par le bon élève, puisqu'elle est réservée à l'enseignant. Cela nous mène à la motivation de l'élève, la récompense à laquelle il aura droit. En effet, si l'élève n'a pas droit à la renommée, quel sera son salaire? Ce n'est qu'en remontant le temps, comme Benoît nous apprend à le faire dans le Prologue, qu'on découvre quelle est la marque distinctive de l'élève idéal, une marque qui récompensera son zèle et le fera reconnaître entre tous: en latin, un élève remarquable est *insignis* – *enseignié*.

En définissant les caractéristiques qui font des romans du XII^e siècle le début de la conscience littéraire, Michel Zink montre comment les auteurs de ces romans ont établi leur autorité en se donnant à reconnaître dans le texte, en se montrant à l'oeuvre, par exemple, ou en commentant le récit personnellement, par l'usage d'un "je" de créateur.⁴¹² Il semble que Benoît va même plus loin. En effet, à la fin du *Roman de Troie*, il parlera de *notre livre* (RdT v. 30'032). Puisque Benoît englobe son public avec lui dans un "nous" collectif qui a acquis la matière de Troie, celui-ci semble bien être l'élève élu par Benoît: mal appliquée par l'élève Jason, la théorie exposée dans le Prologue est destinée à être comprise – et si possible appliquée avec plus de succès – par le public de Benoît, qui a commencé à réfléchir. S'il a compris l'enseignement donné, il saura combien la guerre est néfaste. Sachant aussi comment la plus grande guerre de tous les temps a été déclenchée – et par combien petite occasion –, il aura soin de maintenir la paix. Grâce à Benoît, la guerre de Troie ne se répétera pas.

⁴¹² Michel Zink, "Une mutation de la conscience littéraire: Le langage romanesque à travers des exemples français du XII^e siècle", *Cahiers de civilisation médiévale* 24 (1981), pp. 3-27, p. 7.

VII. EPILOGUE - LE RETOUR A COLCOS

A la fin de l'histoire de Médée, le public constate que les Argonautes sont revenus à Pénélope, leur point de départ. Comme il sait que Benoît va raconter la chute de Troie, il doit se demander si l'aventure de Jason n'a pas eu lieu pour rien. Si lointaine que nul n'y retournera et si belle que le temps y semble suspendu, Colcos se transforme en souvenir merveilleux. Hors des contingences spatiales ou temporelles, l'épisode de la Toison d'Or semble plutôt tendre la trame d'un récit d'aventure que d'événements réels. Comme à la fin de l'épisode, le public de la cour d'Henri II se "retrouve" en Grèce alors qu'il comptait partir pour Troie, il est incité à réfléchir au récit que Benoît vient de lui soumettre, et se demander pourquoi celui-ci l'a raconté. Or, dans cet épisode, deux comportements se prêtent à la réflexion et à la discussion, à savoir la trahison de Jason et la vengeance annoncée par Hercule.

La trahison de Jason étant punie à la fin de l'épisode, il n'y a pas vraiment matière à discussion, d'autant plus que Benoît lui-même la condamne. Mais elle nous ramène à la vengeance de Médée, que Benoît a trouvée chez Ovide – où Médée punit âprement tous ses détracteurs –, mais qu'il a remplacée par la vengeance des dieux dans son propre récit. Une des questions posées dans cette étude était pourquoi la Médée du *Roman de Troie* ne se venge pas. Nous avons tenté de trouver une réponse en examinant comment Benoît a retravaillé son modèle ovidien au moyen du temps et de l'espace, les instruments de l'historien.

Si nous partons de l'hypothèse que pour préparer son texte, Benoît ne s'est pas limité au Livre VII, il a trouvé bien plus de temps et d'espaces dans le texte complet des *Métamorphoses* que le monde restreint des aventures de Médée. Dans l'histoire du monde, l'Age d'Or est la première époque d'un développement dans lequel la Grèce et la Colchide ne sont que les lieux de passage d'une évolution se terminant à Rome, au moment où Ovide écrit. Par quelle époque commence donc le récit de Benoît? Le Prologue commence par Salomon, qui n'est toutefois pas rattaché à une époque précise. En faisant abstraction de Salomon, l'époque la plus reculée dans le Prologue est celle de la guerre et de sa mise en écrit par Darès. En lisant l'épisode de la Toison, toutefois, l'on s'aperçoit que chronologiquement, l'aventure à Colcos précède la guerre. Cela permettrait de comparer le monde de Médée et celui de l'Age d'Or. Comment est décrit cet Age d'Or dont nous avons vu qu'Ovide omet ostensiblement de constater le retour à l'avènement d'Auguste? Comme l'établit Detlef Urban dans son analyse du rapport d'Ovide au pouvoir politique, cet âge sans lois est caractérisé par *vindice nullo, qui ne nécessite pas de vindex* (Met. I v. 89), un terme que Detlef Urban traduit par *Retter*, au sens de *justicier*. L'Age d'Or est parfait parce que le comportement des hommes suffit à maintenir la paix sociale.⁴¹³ Plus précisément, *vindex* se traduit par *vengeur*, ce qui ne change pas l'image qu'Ovide donne de l'Age d'Or, où ni justicier, ni vengeance n'étaient nécessaires. En comparant ce premier âge du monde à la vie de Colcos, on gagne une interprétation toute différente de cette Médée du *Roman de Troie*, qui ne se venge pas. Son manque d'esprit de vindicte souligne combien la vie à Jaconitès est celle du monde de l'Age d'Or. Comme aucun des personnages du *Roman de Troie* ne revient à Colcos, cela confirme la comparaison: une fois Médée partie, Jaconitès n'est plus que le souvenir d'un espace parfait dans lequel personne ne retourne, comme ce premier âge ovidien idéal, perdu à jamais.

L'absence de vengeance contraste avec le comportement d'Hercule, qui quant à lui, se venge de Laomédon, alors qu'il avait bien moins de raisons que Médée de punir son détracteur. En effet, il ne dirigeait pas l'entreprise des Argonautes, et ce n'est pas à lui que s'adressait l'ordre de partir, puisque le messenger du roi parlait à Jason. Que la vengeance soit exercée par Hercule et non par

⁴¹³ Detlef Urban, *Die augusteische Herrschaftsprogrammatik in Ovids Metamorphosen*, op. cit., p. 101.

Jason, ajoute à l'effet bénéfique de la transmission du savoir de Médée. En effet, si Jason s'était vengé de Laomédon, on pourrait argumenter que l'intervention de Médée a peut-être sauvé Jason, mais également contribué à déclencher la guerre. Mais la transmission du savoir n'est pas la cause de la guerre. Toutefois, comme il dirigeait l'expédition, Jason aurait dû empêcher Hercule de promettre vengeance. Et c'est sa façon de débarquer à Troie sans permission qui déclenche la guerre. Ainsi, le voyage de Jason a la guerre pour suite, mais c'est Hercule qui engage les hostilités. Jason cause le malheur par manque de réflexion, alors qu'Hercule le fait dans un mouvement de colère qui lui fait promettre vengeance publiquement, un contrat qu'il ne pourrait rompre sans perdre la face.

Mais une fois les Argonautes revenus à Pénélope, on pourrait penser que Benoît a terminé sa leçon. Le public en a entendu suffisamment pour ne pas s'embarquer dans une guerre à la légère. Il a entendu le Prologue, dans lequel il est posé que chacun doit s'appliquer à apprendre, réfléchir et enseigner. Dans le Résumé, il a entendu comment la guerre s'est déroulée, et devrait avoir compris que menant les deux partis à leur perte, elle ne peut être qu'un ultime recours. Enfin, dans l'épisode de la Toison, le public a constaté de combien peu il s'en faut pour déclencher une guerre. Avant même qu'Hercule ne parte rallier les princes grecs, le public pourrait dire: "Nous avons compris, inutile de raconter le reste." Cela changerait entièrement la structure du *Roman de Troie*. D'antichambre, ou de seuil du récit circonstancié, l'épisode de la Toison d'Or en deviendrait le point final. En expliquant après la chronologie de la guerre seulement comment cette guerre a commencé, Benoît aurait mis l'accent sur ce commencement, pour étayer son propos didactique. Mais alors, pourquoi raconter la guerre encore une fois, et par le menu? A ce point du récit, chacun, dans l'assistance, a pu réfléchir au comportement des Grecs et des Troyens à Troie, et se forger un avis sur la question au cours des discussions qui ont certainement suivi la lecture de l'épisode. Les Grecs doivent-ils se venger ou non? Mais comme tous savent déjà que les Grecs vont se venger – puisque la chute de Troie a été annoncée dans le Prologue –, le reste de l'histoire ne semble pas utile. Pourquoi Benoît doit-il la raconter? Serait-ce vraiment pour assurer le gîte et le couvert à la cour anglo-normande pendant de longs mois?

Même si généralement, la manchette d'un journal véhicule toute l'information nécessaire, elle exprime un manque éveillant la curiosité. Une manchette "Londres détruite", par exemple, nous pousserait à acheter le journal pour savoir pourquoi et comment ce malheur est arrivé, et obtenir une image complète de l'enchaînement des événements. La curiosité et le plaisir d'apprendre tous les tenants et aboutissants d'une catastrophe seraient une bonne raison de raconter la guerre en détail à un public avide de divertissements. Mais il y a plus. En entendant le récit circonstancié de la guerre, le public ne devrait avoir qu'un souhait: retourner dans le monde parfait de Colcos. Un lecteur du XXI^e siècle peut se faire une idée de l'effet de la lecture du *Roman de Troie* sur le public de Benoît. Le récit circonstancié de la guerre est si long qu'il est difficile de le lire avec une attention soutenue, la première impression étant que les batailles se suivent et se ressemblent. Dans le Résumé, Benoît a promis de décrire la guerre par le menu, et c'est intentionnellement qu'il tient trop bien cette promesse. Même si les scènes de batailles ne recouvrent qu'un tiers du *Roman de Troie*⁴¹⁴, en cours de récit, le public a dû se dire bien des fois: "C'est trop, je ne voulais pas en savoir autant." S'il s'est déjà battu lui-même, il se souvient de ses propres combats, et anticipe ceux qui l'attendent encore. Et s'il se souvient de la chronologie du Résumé, il sait combien de batailles il lui reste à entendre et combien de héros sont encore voués à la mort. A moins de quitter la salle, il est prisonnier de Benoît jusqu'à la fin du *Roman de Troie*. Forcé d'assister à la chronique de chaque mort annoncée, et suivant, presque malgré lui, l'enchaînement de malheurs menant Grecs et Troyens à leur perte, il est poussé sans ménagements à se rappeler la cause de cette grande

⁴¹⁴ Marc-René Jung, "Die französische Trojalegende im Mittelalter", *op. cit.*, p. 19.

destruction, constater combien elle était minime et se rappeler que si Jason avait réfléchi, rien de tout cela ne serait arrivé. S'il en tire une leçon, le but didactique de Benoît est atteint, un effet que la chronologie dépouillée du Résumé ne pouvait obtenir. Et une fois que le public a compris, l'utilité d'historien de Benoît est prouvée. Et comment Benoît a-t-il fait de l'épisode de la Toison d'Or une leçon de pacifisme?

Dans un premier temps, il a démontré que le savoir permet la maîtrise du temps. Cette maîtrise, toutefois, est inutile sans zèle et réflexion constants. Le bateau parfait d'Argus ne sert à rien si Jason débarque à Troie sans réfléchir, et la gloire d'avoir conquis la Toison perd toute valeur en regard de la honte d'avoir abandonné Médée. L'aspect spatial vient confirmer ce qu'a dégagé l'aspect temporel, le savoir permet également de maîtriser l'espace. Dans le Prologue, Benoît s'est donné à voir "allant" jusqu'à Troie, jusqu'en un temps et un espace qui n'existent plus. Dans l'épisode de la Toison, le public suit des personnages auxquels il peut se comparer socialement. A Colcos, Jason pénètre un espace bien plus complexe que celui qu'il a quitté, avec en son centre, le palais d'Oïtès, un labyrinthe à travers lequel Jason doit être mené jusqu'au savoir par la servante de Médée. Sans se prémunir de savoir, il est même dangereux d'aborder l'île au mouton. Colcos est aussi le cadre d'une répartition du monde en un espace de bêtes très dangereux et un espace social parfait très accueillant, vivant en équilibre grâce au savoir. Ce savoir permet de survivre sur l'île au mouton, un espace qu'on ne peut pénétrer qu'en se remémorant un parcours spatio-temporel compliqué et précis. Enfin, la vision des guerriers qui renaissent à la guerre permet d'aller dans plusieurs futurs, celui des Grecs et Troyens, et celui des auditeurs de Benoît – s'ils réfléchissent à cette vision et la comprennent –, avec un avantage pour le public de Benoît, qui peut encore éviter la guerre. Comme le public change à chaque lecture du *Roman de Troie*, chacun des publics de Benoît devrait profiter de cette vision d'avenir.

Plus concrètement, Benoît a dû adapter le Jason et la Médée d'Ovide à son propos. Il n'a pas changé grand-chose au personnage de la jeune femme. Sa Médée élabore un plan au cours de ses réflexions, ce que celle d'Ovide ne fait pas. Par contre, la Médée des *Métamorphoses* intervient par une incantation au cours de la conquête de la Toison, alors que la sienne, qui voit tout depuis sa tour, ne peut intervenir (RdT v. 1857), ce qui fait reposer toute la responsabilité du succès de l'entreprise sur la mémoire de Jason. Après la conquête de la Toison, Benoît interrompt le récit de la vie de Médée. Sur Jason, par contre, il a opéré trois sortes de changements. Dans un premier temps, il a ajouté l'emploi que le jeune homme fait du temps, le temps mal employé étant toujours lié au manque de réflexion, un trait que Benoît fait ressortir en plaçant à côté du jeune homme plusieurs personnages qui réfléchissent, acquièrent et appliquent leur savoir mieux que lui. Si d'aventure, Jason emploie bien son temps, il ne le fait qu'à l'instigation des personnages de réflexion. De plus, si Jason s'avère être un traître dans les deux textes, Benoît précise que le jeune homme ment au moment déjà où il prête serment. Ovide ne dit rien de tel, et l'on ignore si son Jason ne comptait pas tenir son engagement au moment où il a proposé son contrat. Se parjurer est plus grave que trahir une parole éventuellement donnée de bonne foi.

Dans un second temps, Benoît a retiré du Jason d'Ovide tous les signes d'un travail de réflexion. Le Jason du *Roman de Troie* ne va pas dans la forêt parce qu'il sait y trouver Médée, ce n'est pas lui qui offre le mariage en échange de la Toison, et les termes du contrat ne sont pas de lui. Il ne se pose pas en amoureux pour offrir son contrat et dans le champ de Mars, il n'a pas l'idée de détourner l'attention des guerriers en jetant une pierre au milieu d'eux. Après la conquête, il ne reconnaît pas non plus qu'il doit la vie à son épouse, comme le fait le Jason d'Ovide, et surtout, il ne redemande pas de savoir à Médée, une fois rentré en Grèce. Enfin, Benoît garde l'image des guerriers dans le champ de Mars dans un épisode répétant presque à l'identique celui des *Métamorphoses*. Cependant, cet épisode ne prend tout son sens que placé dans une aventure précédant un récit de guerre, puisqu'il devient à la fois une réflexion sur la guerre en général, une

prophétie sur l'avenir des Grecs et des Troyens, qui s'avérera juste, et enfin, une prophétie sur l'avenir du public, destinée – si Benoît atteint son but – à s'avérer fausse. Mais il n'explique pas la leçon, et le public doit réfléchir de sa propre initiative. Il doit surtout faire mieux que Jason, cet élève doué qui acquiert un savoir permettant la maîtrise du temps et de l'espace, mais qui abandonne son enseignante et cause la plus grande guerre de tous les temps par manque de réflexion.

Pire, en se taisant devant ses compagnons, Jason laisse répandre un récit faux sur la conquête de la Toison. Dès que ce récit se répand à Pénélope, il fait office de récit historique, puisque les Grecs ne savent pas qu'il provient d'une mauvaise source de savoir, les Argonautes n'ayant pas assisté à la conquête. Or, Benoît raconte comment les choses se sont vraiment passées *avant* que le public n'apprenne que les Argonautes vont répandre un récit faux. En apprenant l'existence de ce faux récit, le public comprend combien le travail de l'historien est important. De sorte que Benoît maîtrise le temps et l'espace de la Grèce et de Colcos mieux que les contemporains de Jason eux-mêmes. Comme il raconte exclusivement des faits passés, on pourrait imaginer qu'un historien n'a pas d'utilité pour l'avenir. Mais nous avons vu que loin de se contenter de prédire l'avenir, il sait le prédire de façon didactiquement si ingénieuse que le public fera tout pour empêcher ce qu'on lui prédit. Mais pour ce faire, le public doit compléter le savoir qu'on lui transmet par une réflexion constante. L'utilité de l'historien est de montrer le passé de façon véridique pour permettre de prévoir l'avenir – et éventuellement tenter de le remodeler –, mais l'initiative de la réflexion reste sous la responsabilité du public.

Nous avons vu que pendant l'escale, la fête, le jeu et le combat des guerriers du champ de Mars, le temps semble suspendu, ce qui laisserait du champ à la réflexion. Pendant la lecture du *Roman de Troie*, "notre" temps est suspendu également, et tout particulièrement pendant le récit circonstancié de la guerre, puisque grâce au Résumé, nous savons déjà ce qui va se passer, la trame chronologique des événements étant déjà fixée. Comme une partie d'échecs que l'on a déjà vu jouer, la guerre va se dérouler sous les yeux du public, jusqu'à ce que la dernière pièce quitte l'échiquier. Et pourtant, la fin du texte circonstancié dévoile un fait surprenant, qui n'est pas annoncé dans le Résumé. En effet, le Résumé se termine tristement, par l'annonce de la mort d'Ulysse de la main de son propre fils, Telegonus (RdT vv. 707-710). Dans l'épisode de la Toison d'Or, Benoît place sa prophétie implicite, qu'on pourrait paraphraser par: "Vous finirez comme les Grecs et les Troyens". S'il comprend, le public devrait réfléchir comment prévenir un tel avenir. Si la prophétie est efficace, le public a compris l'importance de préserver la paix, au plus tard en écoutant le récit circonstancié de la guerre. Or, Benoît ne semble pas avoir eu de doute quant à l'efficacité dissuasive de sa prédiction. En effet, contrairement au Résumé, Benoît termine le récit circonstancié par une image de paix rétablie: avant de mourir, Ulysse prépare la réconciliation entre ses deux fils, Telegonus et Telemachus⁴¹⁵. Il semblerait que par son expérience de la chute de Troie, le dernier guerrier à revenir dans sa patrie en a appris plus que le premier voyageur du récit, Jason. Cette réconciliation renverse la signification de la prophétie, sans la remettre en question toutefois. Elle ne signifie plus: "Si vous n'y prenez pas garde, vous finirez aussi mal que les Grecs et les Troyens", mais "Vous avez une chance de finir aussi bien que les fils d'Ulysse, si vous le voulez". Cette prophétie dont il fallait éviter la réalisation passe au rang de futur d'autant plus réalisable pour le public de Benoît que celui-ci a réfléchi tout au long du *Roman de Troie* comment éviter la guerre. D'une certaine manière, Benoît récompense ainsi le public pour cet effort de réflexion, tout en laissant entendre que la paix, instiguée par la génération des pères, sera l'apanage des fils, la génération à venir. Or, le Prologue établit que chacun doit enseigner ce qu'il sait, seuls

⁴¹⁵ RdT vv. 30'219-30'300.

les enseignants étant honorés. Ainsi, le public de Benoît ne recevra sa récompense qu'en enseignant ce qu'il vient d'apprendre à ses enfants.

VIII. BIBLIOGRAPHIE

A. Sources iconographiques

Chaffey, Don (metteur en scène), *Jason and the Argonauts*, USA, Columbia Pictures Corporation, 1963.

Turner, John, *Vision of Medea*, RA 1831, huile sur canevas, 173.5 x 241 cm, London, Tate Gallery, 1828.

B. Textes

Benoît de Sainte-Maure. *Le Roman de Troie*, édité et traduit par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Viellard, Paris, Librairie Générale Française, 1998.

Benoît de Sainte-Maure. *Roman de Troie*, éd. Léopold Constans, 6 tomes, Paris, Firmin-Didot, 1904-1912 (Société des Anciens Textes Français).

Clarke, Arthur C., "The Sentinel of Eternity", *10 Story Fantasy*, Avon Publications, 1951 (reprint London, Hutchinson, 1968).

Clarke, Arthur C., *2001 : A Space Odyssey*, London, Hutchinson, 1968.

Corneille, Pierre, *Oeuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, 1980-1996, tome I (Bibliothèque de la Pléiade).

Dares Phrygius. De excidio Troiae historia, ed. Ferdinandus Meister, Leipzig, Teubner 1873 (reprint Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1991).

Dictyis Cretensis ephemeridos belli troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati, ed. Werner Eisenhut, Lipsiae, 1958 (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana).

Eneas. Roman du XII^e siècle, éd. Jean-Jacques Salverda de Grave, Paris, Champion, 2 tomes, 1925-1929² (réimpression 1983-1985, Classiques français du moyen âge 44, 62).

Eusebius Werke. Siebenter Band: Die Chronik des Hieronymus – Hieronymi Chronicon, hrsg. und bearbeitet von Rudolf Helm, Berlin, Akademie-Verlag, 1956².

Fry, Gérard, *Récits inédits sur la guerre de Troie*, traduction et commentaire, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

Guido de Columnis. Historia destructionis Troiae, ed. Nathaniel Edward Griffin, Cambridge, MA, Mediaeval Academy of America, 1936 (Mediaeval Academy of America Publication 26).

Guillaume de Malmesbury: *Gesta regum Anglorum = The history of the English kings / William of Malmesbury*, ed. and transl. by R.A.B. Mynors and compl. by R.M. Thompson et al., Oxford, Clarendon Press, 2 vols., 1998-1999.

Horace: *Q. Horatius Flaccus. De arte poetica, Opera omnia*, ed. Bernhard Wyss, Frauenfeld, Huber, 1974⁵ (Editiones Helveticae, Series Latina 2).

Jacques de Cessoles. *Le livre du jeu d'échecs*, traduit et présenté par Jean-Michel Mehl, Paris, Stock, 1995.

Ovide. *Héroïdes*, éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1991⁵.

Ovide. *Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, tirage revu et corrigé par H. Le Bonniec, Tome II, *Livres VI-X*, Paris, Les Belles Lettres, 1995⁷.

Premier Mythographe du Vatican, texte établi par Nevio Zorzetti et traduit par Jacques Berlioz, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Raoul LeFevre. *L'histoire de Jason*, hrsg. Gert Pinkernell, Frankfurt am Main, Athenäum, 1971.

Salluste. *Conjuration de Catilina – Guerre de Jugurtha – Histoires*, Traduction, introduction et notes par François Richard, Paris, Flammarion, 1968.

Suétone: *Gaius Suetonius Tranquillus. Die Kaiserviten = De vita Caesarum. Berühmte Männer = De viris illustribus*, hrsg. und übersetzt von Hans Martinet, Düsseldorf-Zürich, Artemis & Winkler, 1997.

Wace's 'Roman de Brut' – *A History of the British*, ed. and translation by Judith Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999 (revised edition Exeter, Short Run Press, 2002).

C. Dictionnaires et ouvrages de référence⁴¹⁶

AFW: Tobler, Adolf/Lommatzsch, Erhard, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin, Weidmann / Wiesbaden, Steiner, 11 vol., 1925-2002.

Biedermann, Hans, *Handlexikon der magischen Künste von der Spätantike bis zum 19. Jahrhundert*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1973.

Bloch, Oscar et von Wartburg, Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1975⁶.

Bömer, Franz, *P. Ovidius Naso, Metamorphosen: Kommentar*, t. 3, Buch VI-VII, Heidelberg, Carl Winter, 1976.

Dictionnaire historique de la langue française, publié par Alain Rey, Paris, Le Robert, 2 vol., 1992.

Enzyklopädie des Märchens: Handwörterbuch zur historischen und vergleichenden Erzählforschung, hrsg. von Kurt Ranke et al., Berlin, Walter de Gruyter, 12 vol., 1977-2007.

FEW: von Wartburg, Walther, *Französisches Etymologisches Wörterbuch: Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bonn, Klop, 25 Vol. + div. Suppl., 1928-2003.

Gaffiot, Félix, *Le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français*, édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Paris, Hachette, 2000².

Der Kleine Pauly. Lexikon der Antike, éd. Konrat Ziegler und Walter Sontheimer, München, Deutscher Taschenbuchverlag, 5 vol., 1979.

LEXMA: *Lexikon des Mittelalters*, Red. Gloria Avella-Widhalm et al., München-Zürich, Artemis-Verlag (Registerband: Stuttgart, Metzler), 10 vol., 1977-1999.

Lexicon iconographicum mythologiae classicae (LIMC), réd. Hans Christoph Ackermann et al., Zürich, Artemis-Verlag, 8 vol. + Indices, 1981-1999.

⁴¹⁶ Les abréviations utilisées pour citer certains ouvrages sont données au début de la référence.

Munk Olsen, Birger, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 4 vol., 1982-1989.

Neuer Pauly: Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike, hrsg. von Hubert Cancik, Helmut Schneider und Manfred Landfester, Stuttgart, Metzler, 16 vol., 1996-2003.

TLF: Trésor de la langue française: dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960), tomes 1-7 publ. sous la dir. de Paul Imbs, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique (à partir du tome 7: Nancy, Institut National de la Langue Française; à partir du tome 11: Paris, Gallimard), 16 tomes, 1971-1994.

D. Etudes

Adler, Alfred, "Militia et Amor in the *Roman de Troie*", *Romanische Forschungen* 72 (1960), pp. 14-29.

Allen, Roland, "Gerbert, Pope Sylvester II", *English Historical Review* 7 (1892) no. 28, pp. 625-668.

Auhagen, Ulrike, *Der Monolog bei Ovid*, Tübingen, Gunter Narr, 1999 (Diss. Albert-Ludwigs-Universität, Freiburg im Breisgau, 1997).

Aumann, Robert J., *War and Peace*, Prize Lecture, December 8, 2005, Nobel Memorial Prize in Economics, http://www.ratio.huji.ac.il/dp_files/dp428.pdf (consulté le 20 mars 2008).

Baumgartner, Emmanuèle, "Vocabulaire de la technique littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Cahiers de lexicologie* 51 (1987), pp. 39-48.

Baumgartner, Emmanuèle, "Le temps des automates", *Le nombre du temps – En hommage à Paul Zumthor*, textes réunis par Emmanuèle Baumgartner et al., Paris, Champion, 1988, pp. 15-21.

Baumgartner, Emmanuèle, "'Ecrire, disent-ils': A propos de Wace et de Benoît de Sainte-Maure", *Figures de l'écrivain au Moyen Age*. Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens 18-20 mars 1988, publiés par Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1991, pp. 37-47 (réimpression dans Baumgartner, Emmanuèle, *De l'histoire de Troie au livre du Graal: Le temps, le récit (XII^e-XIII^e siècle)*, Orléans, Paradigme, 1994 (Varia 18), pp. 15-15).

Baumgartner, Emmanuèle, "Benoît de Sainte-Maure et 'l'oeuvre de Troie'", *The Medieval Opus: Imitation, Rewriting, and Transmission in the French Tradition*, Proceedings of the Symposium Held at the Institute for Research in Humanities, University of Wisconsin-Madison (October 5-7 1995), edited by Douglas Kelly, Amsterdam-Atlanta, GA, Rodopi, 1996, pp. 15-28 (Faux Titre 116).

Baumgartner, Emmanuèle, "Benoît de Sainte-Maure et l'art de la mosaïque", *Ensi firent li ancessor, Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, publiés par Luciano Rossi avec la collaboration de Christine Jacob-Hugon et Ursula Bähler, vol. 1, Torino, Edizioni dell'Orso, 1996, pp. 295-307.

Baumgartner, Emmanuèle, "Présentation", *Seuils de l'oeuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, Paris, 2 vol., 2002, vol. 1, pp. 7-17 et vol. 2, pp. 7-15.

Baumgartner, Emmanuèle, "Statut et usage du légendaire troyen", *Conter de Troie et d'Alexandre: pour Emmanuèle Baumgartner*, études réunies par Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, pp. 15-18.

Biglieri, Aníbal A., "Medea, la destructora", *Troianalexandrina* 1 (2001), pp. 55-84.

Biglieri, Aníbal A., *Medea en la literatura española medieval*, La Plata, Fundación Decus, 2005 (Colección "Mnemosyne" 1).

Binroth-Bank, Christine, *Medea in den Metamorphosen Ovids: Untersuchungen zur ovidischen Erzähl- und Darstellungsweise*, Frankfurt am Main-Bern, Peter Lang, 1994 (Diss. Universität Giessen, 1993; Europäische Hochschulschriften, Reihe 15: Klassische Sprachen und Literaturen 62).

Birns, Nicholas, "The Trojan Myth: Postmodern Reverberations", *Exemplaria* 5 (1993) no. 1, pp. 45-78.

Burns, E. Jane, *Bodytalk: When Women Speak in Old French Literature*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 1993.

Burns, E. Jane, *Courtly Love Undressed: Reading Through Clothes in Medieval French Culture*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 2002.

Cerrito, Stefania, "'Mes en nostre matiere n'appartient pas': La vengeance de Médée dans le *Roman de Troie* et sa mouvance", *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Actes du 29^e colloque du CUER MA, Aix-en-Provence, (19-21 février 2004), publiés par Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, pp. 99-111 (Senefiance 51).

Cerrito, Stefania, "Les métamorphoses de Médée au Moyen Âge: Analyse du mythe dans les versions françaises, italiennes et espagnoles", *Réception et représentation de l'Antiquité*, Actes du colloque du Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Lille (28-30 septembre 2005), éd. Aimé Petit, Lille, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2006, pp. 39-56 (Bien Dire et Bien Apprendre 24).

Colombini Mantovani, Adriana, "Un' altra Medea: La Medea fanciulla di Benoît de Sainte-Maure", *Magia, gelosia, vendetta: Il mito di Medea nelle lettere francesi. Gargnano del Garda* (8-11 giugno 2005), a cura di Liana Nissim e Alessandra Preda, Milano, Cisalpino, 2006, pp. 33-55 (Quaderni di ACME 78).

Corbellari, Alain, "Les jeux de l'anneau: fonctions et trajets d'un objet emblématique de la littérature narrative médiévale", *'De sens rassis'. Essays in Honor of Rupert T. Pickens*, edited by Keith Busby, Bernard Guidot, and Logan E. Whalen, Amsterdam-New York, Rodopi, 2005, pp. 156-167 (Faux Titre 259).

Cowper, F.A.G., "Date and Dedication of the *Roman de Troie*", *Modern Philology* 27 (1929-1930), no. 1, pp. 379-382.

Croizy-Naquet, Catherine, *Thèbes, Troie et Carthage: Poétique de la ville dans le roman antique au XII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1994 (Nouvelle bibliothèque du moyen âge 30).

Croizy-Naquet, Catherine, "Prologues et épilogues dans quelques textes historiques du XIII^e siècle", *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge*, Actes du colloque de Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3 (23-24

septembre 1999), textes réunis par Aimé Petit, Villeneuve d'Ascq, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2001, pp. 77-90 (Bien Dire et Bien Apprendre 19).

Curtius, Ernst Robert, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern, A. Francke, 1948.

Dalarun, Jacques, "Epilogue", *Les prologues médiévaux*, Actes du Colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'Ecole Française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998), édités par Jacqueline Hamesse, Turnhout, Brepols, 2000, pp. 639-661 (Textes et Etudes du Moyen Âge 15).

Eisenhut, Werner, "Spätantike Troja-Erzählungen – mit einem Ausblick auf die mittelalterliche Trojaliteratur", *Mittellateinisches Jahrbuch* 18 (1983), pp. 1-28.

Eley, Penny, "Author and Audience in the *Roman de Troie*", *Courtly Literature – Culture and Context*, Selected Papers from the 5th Triennial Congress of the International Courtly Literature Society, Dalfsen, The Netherlands (9-16 August, 1986), edited by Keith Busby and Erik Kooper, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1990, pp. 179-190 (Utrecht Publications in General and Comparative Literature 25).

Faivre d'Arcier, Louis, *Histoire et géographie d'un mythe: La circulation des manuscrits du 'De excidio Troiae' de Darès le Phrygien (VIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Ecole des Chartes (Mémoires et Documents de l'Ecole des Chartes 82).

Faral, Edmond, "Ovide et quelques autres sources du roman d'Enéas", *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*, Paris, Champion, 1913, pp. 73-157.

Faral, Edmond, "Le merveilleux et ses sources dans les descriptions des romans français du XII^e siècle", *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*, Paris, Champion, 1913, pp. 307-388.

Feimer, Joel, *The Figure of Medea in Medieval Literature: A Thematic Metamorphosis*, Ann Arbor, MI, UMI, 1983 (Ph.D. Diss. City University of New York).

Filippi, Paola Maria, "Réception du mythe de Médée au Moyen Age", *La représentation de l'Antiquité au Moyen Age*, Actes du Colloque des 26, 27 et 28 mars 1981, Université de Picardie, Centre d'Etudes Médiévales, publiés par les soins de Danielle Buschinger et André Crépin, Wien, Verlag Karl M. Halosar, 1982, pp. 91-101 (Wiener Arbeiten zur germanischen Altertumskunde und Philologie 20).

Fried, Charles, *Contract as Promise. A Theory of Contractual Obligation*, Cambridge, MA-London, Harvard University Press, 1981.

Fumaroli, Marc, "Melpomène au miroir: La tragédie comme héroïne dans *Médée* et *Phèdre*", *Saggi e Ricerche di Letteratura Francese* (nuova serie) 19 (1980), pp. 173-205.

Gaullier-Bougassas, Catherine, "Origines d'un lignage et écriture romanesque: Les romans lignagiers anglo-normands", *Seuils de l'oeuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, vol. 2, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2002, pp. 19-36.

Gauthier, Anne-Marie, "L'adaptation des sources dans le *Roman de Troie*: Cassandre et ses prophéties", Actes du colloque *Troie au Moyen Age*, Université Charles-de-Gaulle-Lille III (24-25 septembre 1991), Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1992, pp. 39-50 (Bien Dire et Bien Apprendre 10).

Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

Gontero, Valérie, *Parures d'or et de gemmes: L'orfèvrerie dans les romans antiques du XII^e siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002 (Diss. Université de Provence, 2000).

Gontero, Valérie, "La digression encyclopédique dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure: Définition et enjeux de la 'translatio' diagonale", *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Actes du 29^e colloque du CUER MA (19, 20 et 21 février 2004), études réunies par Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, pp. 201-213 (Senefiance 51).

Gosman, Martin, "L'Historia malmenée: l'idéalisation du pouvoir dans les 'romans antiques'", Actes du colloque *Troie au Moyen Âge*, Université Charles-de-Gaulle–Lille III (24-25 septembre 1991), Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1992, pp. 51-63 (Bien Dire et Bien Apprendre 10).

Graf, Fritz, "Die Götter, die Menschen und der Erzähler: Zum Götthermythos in Ovids *Metamorphosen*", *Ovidius redivivus: Von Ovide zu Dante*, Hrsg. Michelangelo Picone und Bernhard Zimmermann, Stuttgart, M und P, 1994, pp. 22-42.

Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

Guenée, Bernard, "L'historien par les mots", *Le métier d'historien au moyen âge: Etudes sur l'historiographie médiévale*, sous la direction de Bernard Guenée, Paris, Sorbonne, 1977, pp. 1-17 (Publications de la Sorbonne, Série "Etudes" 13).

Guenée, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'occident médiéval*, Aubier Montaigne, Paris, 1980.

Hansen, Inez, *Zwischen Epos und höfischem Roman. Die Frauengestalten im Trojaroman des Benoît de Sainte-Maure*, München, Wilhelm Fink, 1971 (Diss. Aachen, 1970; Beiträge zur romanischen Philologie des Mittelalters VIII).

Haug, Walter, "Von der Idealität des arthurischen Festes zur apokalyptischen Orgie in Wittenwilers *Ring*", *Das Fest*, Hrsg. Walter Haug und Rainer Warning, München, Wilhelm Fink Verlag, 1989, pp. 157-179 (Poetik und Hermeneutik XIV).

Henein, Eglal, "Les charmes de Médée", *Papers on French Seventeenth Century Literature* 12 (1979-1980), pp. 29-37.

Holzberg, Niklas, *Ovid: Dichter und Werk*, München, Beck, 1997.

Huchet, Jean-Charles, *Le roman médiéval*, Paris, PUF, 1984.

Huchet, Jean-Charles, "La beauté littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 73-82 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549).

Huizinga, Johan, *Homo ludens*, Amsterdam, Pantheon Akademische Verlagsanstalt, 1939.

Jackson, John E., *Eros et pouvoir: Büchner, Shakespeare, Corneille, Racine*, Neuchâtel, La Baconnière, 1988.

Jaeger, C. Stephen, "Patrons and the Beginnings of Courtly Romance", *The Medieval Opus: Imitation, Rewriting, and Transmission in the French Tradition*, Proceedings of the Symposium

Held at the Institute for Research in Humanities, University of Wisconsin-Madison (October 5-7 1995), edited by Douglas Kelly, Amsterdam-Atlanta, GA, Rodopi, 1996, pp. 45-58, (Faux Titre 116).

Jones, Jennifer, *Medea's Daughters: Forming and Performing the Woman Who Kills*, Columbus, OH, Ohio State University Press, 2003.

Jones, Rosemarie, *The Theme of Love in the 'Romans d'Antiquité'*, London, Modern Humanities Research Association, 1972 (Diss. University of London, 1968; Modern Humanities Research Association, Dissertation Series 5).

Jung, Marc-René, "Personnification et monologue dialogué dans les romans du XIIe siècle", *Etudes sur le poème allégorique en France au moyen âge*, Berne, Francke, 1971, pp. 170-191 (Romanica Helvetica 82).

Jung, Marc-René, "Les manuscrits de la légende de Troie", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 83-99 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549).

Jung, Marc-René, "Die französische Trojalegende im Mittelalter", *Universität Zürich. Jahresbericht 1991/92*, Zürich, 1992, pp. 5-15.

Jung, Marc-René, *La Légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Basel-Tübingen, Francke, 1996 (Romanica Helvetica 114).

Jung, Marc-René, "L'histoire grecque: Darès et les suites", *Entre fiction et Histoire: Troie et Rome au moyen âge*, Etudes recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, pp. 185-198.

Jung, Marc-René, "Ruth Morse, *The Medieval Medea*", (review), *Medium Aevum* 67 (1998) no. 1, pp. 143-144.

Jung, Marc-René, "La 'translatio' chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire' au livre", Actes du Colloque '*Translatio*' médiévale, Mulhouse (11-13 mai 2000), textes rassemblés et publiés par Claudio Galderisi et Gilbert Salmon, Paris, Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl, 2000, pp. 155-176 (Perspectives médiévales Supplément au no. 26).

Jung, Marc-René, *Die Vermittlung historischen Wissens zum Trojanerkrieg im Mittelalter*, Universitätsverlag Freiburg, Schweiz, 2001 (Wolfgang Stammeler Gastprofessur für germanische Philologie. Vorträge 11).

Jung, Marc-René, "Hélène dans le *Roman de Troie* du XII^e et XV^e siècle", *Hélène de Troie dans les lettres françaises. Gargnano del Garda* (13-16 giugno 2007), a cura die Liana Nissim et Alessandra Preda, Milano, Cisalpino, 2008, pp. 45-62 (Quaderni di ACME 99).

Kelly, Douglas, "Mirages et miroirs de sources dans le *Roman de Troie*", *Le roman antique au moyen âge*, Actes du Colloque du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens (14-15 janvier 1989), publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1992, pp. 101-110 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 549)

Kelly, Douglas, *Medieval French Romance*, New York, Twayne, 1993.

- Kelly, Douglas, "Guerre et parenté dans le *Roman de Troie*", *Entre fiction et Histoire: Troie et Rome au moyen âge*, Etudes recueillies par Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, pp. 53-71.
- Kelly, Douglas, "Horace et le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure", *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, études réunies par J. Claude Faucon, Alain Labbé et Danielle Quérue, Paris, Honoré Champion, 1998, pp. 723-731.
- Kieckhefer, Richard, "Magie et sorcellerie en Europe au moyen âge", *Magie et sorcellerie en Europe du Moyen Age à nos jours*, ed. Robert Muchembled, Paris, Armand Colin, 1994, pp. 17-44.
- Kintzinger, Martin, *Wissen wird Macht: Bildung im Mittelalter*, Osterfildern, Thorbecke Verlag, 2003.
- Knapp, Gerhard P., *Hector und Achill: Die Rezeption des Trojastoffes im deutschen Mittelalter*, Bern-Frankfurt, Herbert Lang, 1974 (Utah Studies in Literature and Linguistics 1).
- Levenson, J.L., "The Narrative Format of Benoît's *Roman de Troie*", *Romania* 100 (1979), pp. 54-70.
- Lumiansky, Robert Mayer, "Structural Unity in Benoît's *Roman de Troie*", *Romania* 79 (1958), pp. 410-424.
- Maddox, Donald, *The Arthurian Romances of Chrétien de Troyes: Once and Future Fictions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 (Cambridge Studies in Medieval Literature 12).
- Marquard, Odo, "Moratorium des Alltags – Eine kleine Philosophie des Festes", *Das Fest*, Hrsg. Walter Haug und Rainer Warning, München, Wilhelm Fink, 1989, pp. 684-691 (Poetik und Hermeneutik XIV).
- Merceron, Jacques, *Le message et sa fiction: La communication par messenger dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (University of California Publications in Modern Philology 128).
- Mimoso-Ruiz, Duarte, *Médée antique et moderne. Aspects rituels et socio-politiques d'un mythe*, Paris, Ophrys, 1982.
- Moreau, Alain, *Le mythe de Jason et Médée. Le va-nu-pied et la sorcière*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- Morse, Ruth, *The Medieval Medea*, Cambridge, D.S. Brewer, 1996.
- Munk Olsen, Birger "La popularité des textes classiques entre le IX^e et le XII^e siècle", *Revue d'histoire des textes* 14-15 (1984-1985), pp. 169-181.
- Nolan, Barbara, *Chaucer and the Tradition of the 'Roman Antique'*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 (Cambridge studies in medieval literature 15).
- Ogle, M. B., "The Perilous Bridge and Human Automata", *Modern Language Notes* 35 (1920) no. 3, pp. 129-136.
- Pavano, Annamaria, "A proposito di una presunta seconda redazione della *De excidio Troiae* di Darete Frigio", *Sileno* 19 (1993), pp. 229-275.

Pavano, Annamaria, "Contributo allo studio della tradizione manoscritta della *De excidio Troiae* di Darete Frigio", *Sileno* 19 (1993), pp. 525-532.

Pavano, Annamaria, "La quaestio daretiana: problemi ecdotici, esegetici, metodologici (A proposito di A. Beschorner, *Untersuchungen zu Dares Phrygius*, Tübingen, 1992)", *Cassiodorus* 2 (1996), pp. 305-321.

Perret, Michèle, "Les types de fin: modèles et déviations", *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge*, Actes du colloque de Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, Université Charles-de-Gaulle–Lille 3 (23-24 septembre 1999), textes réunis par Aimé Petit, Villeneuve d'Ascq, Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales de Lille 3, 2001, pp. 191-200 (Bien Dire et Bien Apprendre 19).

Petit, Aimé, *L'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge 65).

Philp, R.H., "The Manuscript Tradition of Seneca's Tragedies", *Classical Quarterly* 18 (1968), pp. 150-179.

Powell, Cecilia, "'Infuriate in the Wreck of Hope': Turner's *Vision of Medea*", *Turner Studies* 2 (1982) no. 1, pp. 12-18.

Raynaud de Lage, Guy, "Les Romans antiques et la représentation de l'Antiquité", *Le Moyen Age* 67 (1961), pp. 247-291.

Rohr, Christian, *Festkultur des Mittelalters*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 2002.

Schöningh, Udo, *Thebenroman – Eneasroman – Trojaroman: Studien zur Rezeption der Antike in der französischen Literatur des 12. Jahrhunderts*, Tübingen, Niemeyer, 1991 (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 235).

Schröder, Werner, *Über die Scheu vor der Tragik in mittelalterlicher Dichtung*, München, Wilhelm Fink, 1992 (Abhandlungen der Marburger Gelehrten Gesellschaft 22).

Schulze, Hans K., *Grundstrukturen der Verfassung im Mittelalter*, Stuttgart-Berlin-Köln, Verlag W. Kohlhammer, 1992².

Spiegel, Gabrielle M., "History, Historicism, and the Social Logic of the Text in the Middle Ages", *Speculum* 65 (1990), pp. 59-86.

Stephan, Inge, *Medea : Multimediale Karriere einer mythologischen Figur*, Köln, Böhlau, 2006.

Trachsler, Richard, "'Vaticinium ex eventu'. Ou comment prédire le passé: Observations sur les prophéties de Merlin", *Francofonia* 23 (2003) no. 45, pp. 91-108.

Trillitzsch, Winfried, "Seneca tragicus – Nachleben und Beurteilung im lateinischen Mittelalter von der Spätantike bis zum Renaissancehumanismus", *Philologus* 122 (1978), pp. 120-136.

Truitt, Elly R., "'Trei poëte, sages dotors, qui mout sorent di nigromance': Knowledge and Automata in Twelfth-Century French Literature", *Configurations* 12 (2004) no. 2, pp. 167-193.

Urban, Detlef, *Die augusteische Herrschaftsprogrammatik in Ovids 'Metamorphosen'*, Frankfurt am Main et al., Peter Lang, 2005 (Diss. Univ. Düsseldorf, 2002; Prismata 15).

Wallace-Hadrill, Andrew, *Augustan Rome*, London, Bristol Classical Press, 1993.

Warren, W. L., *Henry II*, Berkeley, CA, University of California Press, 1973.

Zink, Michel, "Une mutation de la conscience littéraire: Le langage romanesque à travers des exemples français du XII^e siècle", *Cahiers de civilisation médiévale* 24 (1981), pp. 3-27.

IX. TABLE DES MATIERES

I.	AVANT-PROPOS.....	4
	A. Les pistes de lecture - La définition du savoir	4
	B. La définition du contrat.....	18
	C. Les études	20
	D. Benoît.....	21
	E. Ovide.....	22
II.	INTRODUCTION – LES MONOLITHES DE BENOÎT.....	25
III.	LE PROLOGUE – DE LA COPIE EXACTE AUX VALEURS AJOUTEES.....	31
	A. Le précepte de Salomon – La copie exacte.....	31
	a) Le modèle réduit – La raison de Salomon et des <i>ancestors</i>	31
	b) L'anti-modèle – La folie des bêtes.....	35
	c) La maîtrise du temps et de l'espace grâce à l'écriture	38
	B. Le précepte de Benoît – Les valeurs ajoutées.....	40
	a) Bon sujet – Mauvaise transmission	40
	aa) La maîtrise du temps et de l'espace grâce à la traduction.....	40
	bb) Homère.....	43
	(i) Le sujet.....	45
	(ii) La langue.....	46
	(iii) Le contenu.....	48
	b) Bon sujet – Bonne transmission	50
	aa) Salluste – Rome.....	50
	bb) Cornélius – Athènes.....	53
	cc) Darès – Troie.....	55
	dd) Benoît – L'espace linguistique <i>romanz</i>	61
	(i) Le meilleur des élèves – Le meilleur des textes.....	61
	(ii) La transmission renouvelée.....	68
	C. La conquête du savoir.....	71
	a) Salomon.....	71
	b) Benoît	71
	aa) Les améliorations de Benoît.....	71
	bb) L'exercice.....	75
	cc) De la transmission du savoir à la conquête de la Toison d'Or.....	76
IV.	LE TEMPS	81
	A. Benoît.....	81
	a) Chronométrage	83
	b) Le temps de la réflexion	92
	c) Ne pas prendre de temps.....	95
	d) Le temps de l'application du savoir – La construction du bateau	99
	e) La datation de la conquête	103
	B. Ovide.....	108
	a) Chronométrage	109
	b) Le temps de la réflexion	116
	c) Le temps de l'application du savoir – L'entrevue dans la forêt.....	128
	d) Le temps de la vie sociale et religieuse	132
	e) Hors du temps – La gloire	137
	f) La datation de la conquête	139
	C. Conclusion	140

V.	L'ESPACE	142
	A. Benoît.....	142
	a) L'espace du départ – Pénélope et la Grèce.....	144
	b) L'espace du voyage – La mer	151
	c) L'espace de l'escale – Troie et son port Simoënta.....	157
	d) L'espace de la conquête – Colcos	165
	aa) Jaconitès	167
	bb) Le palais d'Oëtès	170
	cc) La chambre et la tour de Médée	172
	dd) L'île au mouton	176
	ee) Colcos – Résumé	176
	B. Ovide.....	177
	a) Les espaces humains.....	178
	aa) L'espace du départ – La Grèce.....	178
	bb) L'espace du voyage – La mer.....	179
	cc) L'espace de l'escale.....	181
	dd) L'espace de la conquête – La Colchide	182
	(i) La cour du roi.....	182
	(ii) La forêt des autels d'Hécate.....	185
	(iii) L' <i>aruum Mauortis</i>	187
	ee) L'espace du retour – La Grèce.....	192
	ff) Les espaces que Jason ne visite pas.....	194
	b) L'espace divin	196
	C. Conclusion - Les trois élèves de Médée: Jason - Darès - Le public	198
VI.	LES CONTRATS	202
	A. Les contrats de Jason	205
	a) Les contrats rompus.....	205
	aa) Les Argonautes.....	205
	bb) Médée et Oëtès.....	206
	cc) Laomédon.....	209
	b) Le contrat tenu – Peleüs.....	210
	B. Le contrat à tenir – Le public de Benoît	212
VII.	EPILOGUE - LE RETOUR A COLCOS	217
VIII.	BIBLIOGRAPHIE	222
	A. Sources iconographiques	222
	B. Textes.....	222
	C. Dictionnaires et ouvrages de référence.....	223
	D. Etudes	224
IX.	TABLE DES MATIERES	232

CURRICULUM VITAE

Margrit-Katharina Buser
Forchstrasse 26
8008 Zürich
mbuser@ethz.ch

geb. 5.11.1960 in Basel

SCHULEN

1967-1972	Ecole Primaire, Colombier, NE
1972-1975	Ecole Secondaire, Section Classique, Colombier, NE
1975-1976	Ecole Secondaire Française, Section Classique, Biel, BE
1976-1977	Deutsches Gymnasium, Biel, BE
1977-1980	Kantonsschule Hohe Promenade, Zürich Abschluss: Matura Typus B
1980-1983	Universität Zürich Mathematik- und Informatikstudium
1983-1993	Universität Zürich Studium der französischen und englischen Sprach- und Literaturwissenschaft Abschluss: Lizentiat
1993-2009	Universität Zürich Doktorat